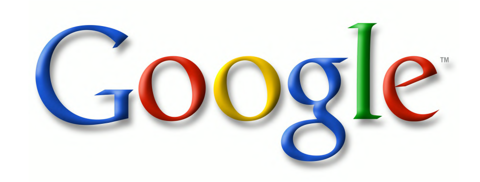
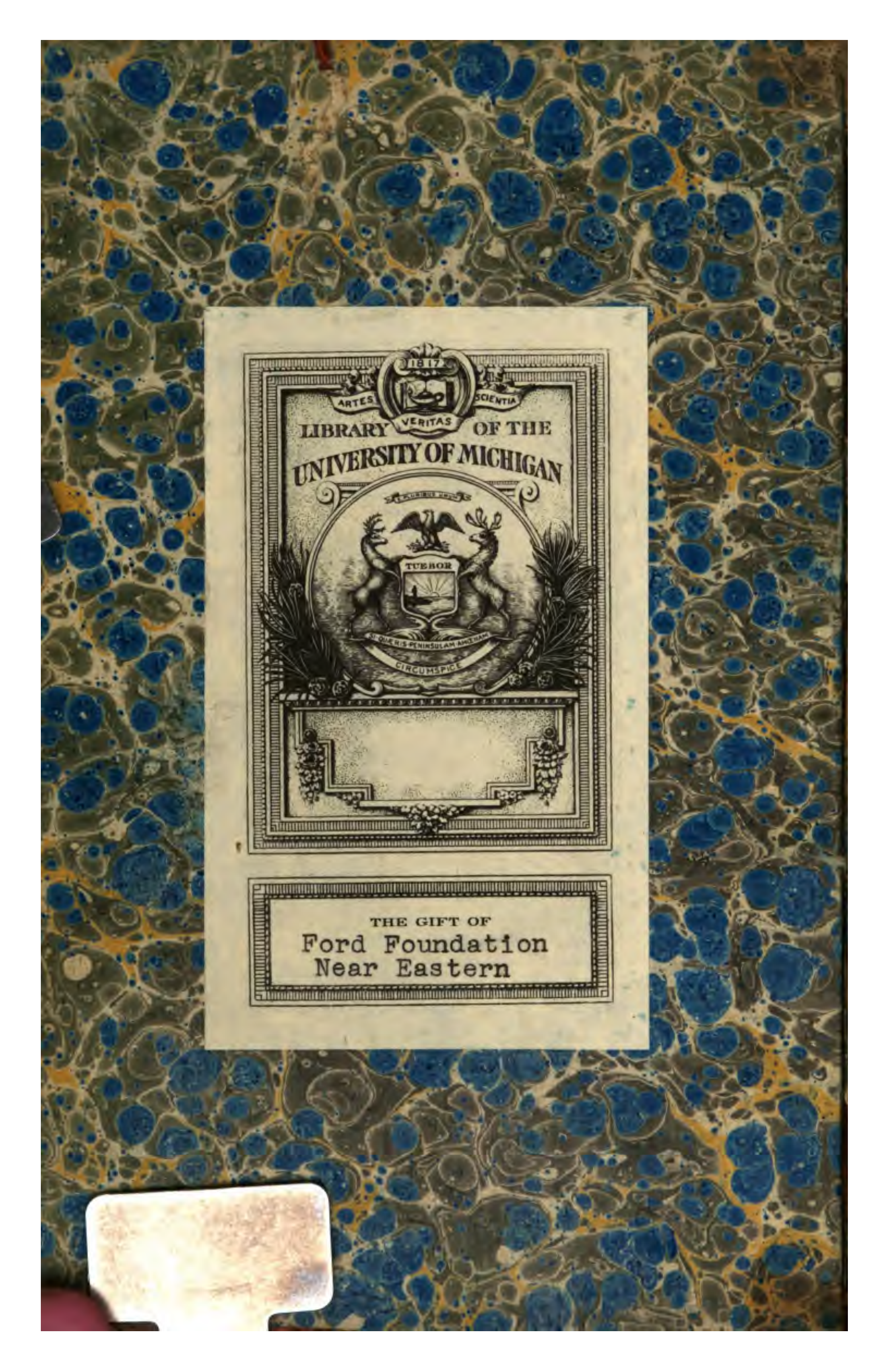



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Ford Foundation
Near Eastern



# VOYAGE MILITAIRE

DANS

# L'EMPIRE OTHOMAN.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

# VOYAGE

## MILITAIRE

# DANS L'EMPIRE OTHOMAN,

OU

## DESCRIPTION DE SES FRONTIÈRES

### ET DE SES PRINCIPALES DÉFENSES, SOIT NATURELLES SOIT ARTIFICIELLES,

AVEC CINQ CARTES GÉOGRAPHIQUES.

PAR LE BARON FÉLIX DE BEAUJOUR.

Ut si occupati, profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi. TUSCUL., l. I.

---

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE, RUE JACOB, N° 24.
— BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE, RUE RICHELIEU, N° 60.
— DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1829.

# VOYAGE
MILITAIRE
# DANS L'EMPIRE OTHOMAN.

## LIVRE VI.

### DES FRONTIÈRES DE LA TURKIE ASIATIQUE.

## CHAPITRE PREMIER.

### Des lignes du Caucase.

DANS la première partie de cet ouvrage je me suis élevé du fond de la Grèce jusqu'au Caucase, en faisant le tour de la Turkie d'Europe: je vais dans celle-ci descendre du Caucase jusqu'en Égypte, en faisant le tour de la Turkie d'Asie.

Le Caucase est une chaîne de montagnes qui se

prolonge comme un rempart depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne et qui se pyramide au mont El-Bourous et au mont Kasbêg, autour desquels tous les autres monts semblent se grouper. Cette chaîne a près de deux cents lieues en ligne droite, et offre un massif aussi étendu et encore plus élevé que les Alpes, puisqu'on donne à l'El-Bourous une élévation de 5425 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa crête est découpée sous mille formes bizarres, et elle s'élève tantôt en cône, tantôt en pyramide, et quelquefois elle paraît si régulièrement dentelée par les glaces et les neiges, qu'on la prendrait de loin pour un mur crénelé : ce qui semble expliquer la fable de Prométhée que les dieux y avaient attaché avec des pointes de diamant, pour le punir d'avoir dérobé le feu du ciel. Les plus hautes sommités sont granitiques ; mais leurs flancs sont recouverts de schistes et de grès, et déclinent souvent en promontoires et en vallons d'argile. Le calcaire ne se montre à nu que sur le littoral, et on le voit rarement en massifs dans les hautes vallées. Les pentes sont très-escarpées au nord, à l'ouest et à l'est ; mais elles sont moins brusques vers le sud, et elles s'abaissent entre les deux mers comme les gradins d'un vaste amphithéâtre.

Le Caucase offre une des régions les plus variées du globe. Son front est couronné de neiges éternelles, tandis que ses flancs sont recouverts d'arbres et de pâturages ; mais c'est principalement sur le flanc méridional que se déploie tout le luxe de la végétation. La vigne couvre tous les coteaux : les plus belles prairies tapissent le fond des vallées, et l'olivier, le figuier, le grenadier et le laurier descendent en longs rideaux jusqu'à la mer.

Sur le flanc septentrional coulent le Kouban et le Térek, et sur le flanc méridional le Phase et le Kour: ces fleuves présentent sur les deux flancs deux lignes d'eau presque continues, qui sont comme les deux fossés d'un immense rempart, interposé entre l'Europe et l'Asie.

La ligne du Kouban et du Térek se prolonge de la mer Noire à la mer Caspienne à travers cette grande vallée où les deux mers ont autrefois confondu leurs eaux. Deux routes coupent cette vallée du nord au sud : l'une part d'Azof, l'autre d'Astrakan, et elles se réunissent toutes deux vers les sources de la Kouma à Grégorief; d'où elles conduisent en Géorgie à travers le Caucase. Ces deux routes traversent des steppes nues, où l'on ne rencontre pas un seul arbre, pas même une maison, excepté aux relais de la poste. La route d'Astrakan traverse la Kouma vers son confluent avec la Bibula et vers les ruines de Madjar, qui ne consistent plus qu'en trente-deux tombeaux de rois tartares, et elle n'est indiquée par aucun établissement militaire; mais celle d'Azof l'est par quelques petits forts en terre, où l'on a placé des postes de Cozaques. Cette dernière route est la route militaire de la Russie en Géorgie, et elle est absolument nue, comme l'autre, jusqu'au fort de Donskaïa, éloigné de 350 verstes d'Azof; mais à Donskaïa le terrain commence à se rompre et à se couvrir d'arbres, et l'on s'élève, à travers un pays agréablement ondulé, au fort de Moscofskaïa, qui n'est plus séparé de la forteresse de Stauropole, que par une colline boisée.

Stauropole est une forteresse nouvellement bâtie dans un vallon riant et fertile, au pied du grand contre-fort du Caucase, qui sépare les eaux des deux mers.

Cette forteresse n'est fermée que d'un mur à redans et d'un fossé; mais on pourrait ajouter à sa force, si l'on voulait y construire quelques batteries casematées.

Depuis la forteresse de Stauropole jusqu'à celle de Grégorief, nommée par d'autres Géorgief et située vers les sources de la Kouma, le chemin continue à s'élever; mais il descend ensuite, à travers un terrain très-accidenté, de la forteresse de Grégorief à celle d'Ekathéringrâd. La forteresse de Stauropole est liée par les forts d'Alexandrof et d'Andréïa à celle de Grégorief, et la forteresse de Grégorief l'est à celle d'Ekathéringrâd par les forts de Marienskaïa et de Paulofskaïa.

La forteresse de Grégorief n'est environnée, comme celle de Stauropole, que d'un mur à redans et d'un fossé; mais celle d'Ekathéringrâd, située dans la vallée de la Malka, qui va à 12 verstes de là se jeter dans le Térek, a été tracée sur un meilleur plan: elle est formée de deux bastions et de deux grands redans, revêtus d'un mur en briques. Le site en est beau et bien choisi: elle occupe un plateau élevé, qui domine la vallée; mais elle n'occupe pas toute l'aire du plateau, et elle laisse à la queue du glacis des terrains vagues, d'où on pourrait la foudroyer. Il faudrait l'agrandir. La place est environnée d'une grande esplanade, autour de laquelle on doit bâtir trois faubourgs séparés les uns des autres par des allées et des bosquets: il paraît qu'on veut faire d'Ekathéringrâd la principale forteresse des lignes du Caucase.

La chaîne des forts, qui se prolonge depuis Stauropole jusqu'à Ekathéringrâd et dont Grégorief occupe le centre, unit la ligne du Kouban à celle du Térek;

car Stauropole n'est plus séparée du fort Nicolaïa, situé sur la rive droite du Kouban, que par un contrefort du Caucase; et Ekathéringrâd ne l'est plus de la forteresse de Môsdok, située sur la rive gauche du Térek, que de 35 verstes.

Le Kouban et le Térek descendent des deux plus hautes sommités du Caucase, le premier du mont El-Bourous, le second du mont Kàzbêg, et coulent d'abord du sud au nord; mais parvenus dans la plaine, l'un près de Nicolaïa, l'autre près d'Ekathéringrâd, le Kouban se détourne à l'ouest pour aller se jeter dans la mer Noire vers l'île de Taman, et le Térek se courbe à l'est pour aller se jeter dans la mer Caspienne au-dessous de Kislar.

La ligne du Térek est défendue par Môsdok, Naour et Kislar, et celle du Kouban par Nicolaïa, Kaukaskaïa, Ekathérinodar et Kopiel.

On descend d'Ekathéringrâd à Môsdok, d'abord en côtoyant la Malka et puis le Térek par un chemin uni, tantôt de niveau avec le lit du fleuve, tantôt un peu plus élevé, et presque partout bordé d'une haie vive, ressemblant à celle d'un jardin. On se croirait tout à coup transporté dans un pays anciennement civilisé.

Môsdok, située sur la rive gauche du Térek, n'est, comme la plupart des autres forteresses de cette ligne, qu'un grand carré, bordé par le fleuve sur un côté, et fermé sur les trois autres par un simple mur en terre, flanqué de redans. Sa position, au milieu des bois et des prairies, est très-agréable; et quoique récemment bâtie, elle a déjà une population de cinq à six mille habitants, composée d'Arméniens, de Géor-

giens et de montagnards du Caucase. Les Arméniens et les Géorgiens professent la religion chrétienne, et les montagnards du Caucase la religion musulmane.

Les bords du Térek sont parsemés de beaux bouquets de bois et peuplés d'outardes et de faisans. La route côtoie le fleuve, depuis Môsdok jusqu'à Kislar : à 25 verstes de Môsdok, on trouve une stanitze de Cozaques nommée Golougaï, et à 32 verstes plus loin la petite forteresse de Naour, la plus peuplée des stanitzes des Cozaques du Térek. Cette stanitze, ainsi que les autres, est fermée par un mur en terre à redans, environné de chevaux de frise.

De Naour à Kislar il n'y a plus que 110 verstes. On traverse à mi-chemin le camp retranché de Chédrin, et l'on arrive à Kislar, en longeant la rive gauche du Térek. Kislar est encore à 70 verstes de la mer Caspienne. Cette forteresse est un pentagone irrégulier et non revêtu, avec un fossé et un chemin couvert : elle a environ trois mille habitants.

Le Térek se divise au-dessous de Kislar en plusieurs branches. Sur la principale est une redoute qui défend l'entrée du fleuve, et sur une autre l'ancienne ville de Terki, qui n'offre plus aujourd'hui que des ruines, des masures et des marais. Telles sont les principales défenses de la ligne du Térek.

Celle du Kouban est défendue par les forts Nicolaïa, Kaukaskaïa, Ekathérinodar et Kopiel, qui bordent le fleuve depuis sa sortie des montagnes jusque vers son embouchure : ces forts ne sont guère que des carrés fermés; mais celui de Kopiel a été construit avec plus d'art, et l'on y a ajouté des redans aux angles. Kopiel est situé à la pointe du Delta, qui divise

les eaux du Kouban et qui en détourne une partie dans la mer d'Azof et l'autre dans la mer Noire.

Le Delta, qu'embrasse le Kouban à son embouchure, est l'île de Taman, autrement dite de Phanagorie. Cette île peut avoir 60 verstes de long sur 40 de large, et elle est couronnée vers son centre par une montagne qui paraît très-élevée, parce qu'elle pose immédiatement sur la mer; mais elle n'a pas plus de cent pieds d'élévation. Les bancs, dont elle est formée, sont presque tous d'argile, et ils ont si peu de consistance, qu'en les gravissant, on croit marcher sur un sol mouvant. On ne trouve dans le reste de l'île que des couches de limon mêlé avec du sable et des coquilles marines.

L'île de Phanagorie offre à peu près le même aspect et la même nudité que la péninsule de Panticapée, située de l'autre côté du Bosphore Taurique, et elle n'est défendue que par la forteresse de Taman, consistant en une simple enceinte flanquée de tours.

La forteresse de Taman est à l'entrée du Bosphore du côté de la mer Noire, et elle est environnée de petites collines, du sommet desquelles jaillit un limon mêlé de pétrole, qui se répand sur tout le sol environnant. Ce sol, saturé de pétrole, est un schiste jaunâtre, strié en feuillets très-minces, que l'on emploie avec succès à la fabrication de l'alun.

Le Bosphore ou détroit Taurique est très-irrégulièrement découpé devant Taman, et il est composé de bancs argileux, dont les angles se correspondent : ce qui prouve que sa rupture a été l'effet d'une éruption volcanique. De la pointe, où est Taman, se détachent deux de ces bancs argileux : l'un coupe le Bosphore

parallèlement à l'île de Phanagorie, l'autre diagonalement: celui-ci s'approche tellement de la Tauride, qu'il ne laisse qu'un chenal étroit aux vaisseaux allant d'une mer dans l'autre. Taman termine à l'ouest la ligne du Kouban, comme Terki termine à l'est celle du Térek. L'île de Taman est habitée par des Tartares Nogais.

Les lignes du Kouban et du Térek sont unies entre elles par la forteresse de Grégorief, qui se lie d'un côté par Ekathéringrâd à la ligne du Térek, et de l'autre par Stauropole à celle du Kouban; et c'est pour se garantir des incursions des montagnards du Caucase, et en particulier des Tcherkesses, que les Russes ont élevé d'une mer à l'autre cette immense ligne de fortifications et qu'ils l'out bordée de Cozaques, venus du Don et dn Borysthène.

Les Tcherkesses, plus connus parmi nous sous le nom de Circassiens, sont répandus sur tout le revers septentrional du Caucase; mais on les trouve réunis en plus grand nombre vers les sources de la Kouma, dans les vallons fertiles de ce grand contre-fort, qui sépare les eaux des deux mers, et d'où ils se portent dans leurs incursions par la rive méridionale du Kouban jusque sur les bords de la mer Noire. Leur pays a été long-temps connu en Europe sous le nom de Kabarda; et quoiqu'il ait été enclavé par les derniers traités dans l'empire russe, il est toujours demeuré indépendant.

Les Circassiens sont renommés dans toute l'Europe et l'Asie pour leur force, leur courage et leur beauté. Ils ont la taille haute et élancée, les hanches et les épaules fortes, la poitrine large, la tête ovale, le pro-

fil du visage droit, les yeux grands et pleins de feu, les sourcils épais et bien arqués, la peau blanche, tous les traits réguliers et fortement exprimés; mais ils ont quelque chose de dur dans le regard. Les femmes, avec la même régularité dans les traits, ont plus de douceur dans la physionomie et des formes mieux arrondies: elles sont surtout remarquables pour la beauté de leurs yeux et l'éclat de leur teint. Mais ce qui les distingue, comme les hommes, c'est qu'elles ont la partie inférieure du corps très-saillante, et qu'elles sont trop minces au-dessus des hanches : défaut que l'on attribue à l'usage généralement adopté de serrer le corps des enfants avec des ceintures de cuir.

Les Circassiens ont le visage rasé; mais ils ont des moustaches, comme les Turks, et leur habillement a quelque ressemblance avec celui des Romains. Leur cou est nu. Ils portent une ample tunique qui descend en plis ondoyants jusqu'au genou, et qu'ils assujétissent sur les reins avec une ceinture, et par-dessus la tunique un manteau de feutre, attaché sur l'épaule gauche et laissant à nu l'épaule et le bras droits. Leur coiffure est un bonnet fait en pain de sucre, et leur chaussure des brodequins attachés sur le pied avec des courroies. Les femmes portent sur la tunique une robe qui leur couvre tout le corps, et les guerriers une simple cotte de mailles au lieu de tunique. Leurs armes de main sont le sabre et la lance, et leurs armes de jet l'arc ou le fusil à mèche.

Ces peuples sont divisés en hordes ou tribus, et les tribus subdivisées en *aouls* ou villages. Chaque village a un chef particulier nommé *usdem*, et toute la tribu un chef suprême que l'on nomme *bey* : ce qui forme

trois classes distinctes parmi les Circassiens, les beys ou princes, les usdems ou nobles et les paysans ou serfs. Les paysans cultivent la terre ou nourrissent les bestiaux en temps de paix, et font le métier de soldat en temps de guerre. Ils sont les vassaux des nobles, et les nobles sont les vassaux du prince; mais ce vasselage est bien différent pour les uns et pour les autres. Les nobles ne sont obligés que de suivre le prince à la guerre; mais les paysans ne sont pas obligés seulement d'y suivre aussi leur usdem, ils le sont encore de travailler pour lui ou de lui payer un tribut annuel. Le prince vit de ses propriétés particulières, et il peut saisir celles de l'usdem, quand celui-ci refuse de remplir les devoirs du vasselage; mais l'usdem à son tour a le droit de transporter son hommage à un autre prince, dès qu'il se croit opprimé : ce qui tempère à la fois l'orgueil du noble et le pouvoir du prince. La noblesse circassienne ressemble à celle qui existait autrefois en Allemagne : c'est une noblesse purement féodale. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques tribus circassiennes errantes : les autres se sont fixées dans les vallons ou sur les plateaux des montagnes, et elles y ont formé des villages, autour desquels on cultive les meilleures terres. Quand il n'y a point d'eau dans le voisinage, on en amène avec art du ruisseau le plus voisin, et une ardoise posée de champ est la simple écluse dont on se sert pour couper et pour diriger son cours. Chaque village forme un grand carré qui n'a qu'une porte, et l'usdem en garde l'entrée, pour garder à la fois toutes les maisons. Ces maisons sont à un seul étage, et elles sont faites d'un simple treillis d'osier recrépi d'argile et couvert de chaume. Le mari

occupe pour l'ordinaire une maison séparée de celle de sa femme et de ses enfants, et il ne se réunit à eux que pour les repas : de sorte qu'en Circassie, comme en Barbarie, on compte le nombre des familles par celui des chaudières. Cette coutume des deux sexes d'habiter des maisons séparées est très-ancienne chez ces peuples, et elle peut avoir donné naissance à l'histoire des Amazones.

Les Circassiens parlent un dialecte tartare, qu'ils écrivent avec des caractères arabes. Leur religion consiste purement en pratiques; et quoiqu'ils vénèrent également la bible et le koran, ils violent sans scrupule tous les serments faits sur l'une ou sur l'autre. Ils n'ont du reste point de lois écrites, et ils se gouvernent par de simples coutumes. La nation s'assemble dans les grandes affaires : le prince propose, les nobles délibèrent, et les vieillards d'entre le peuple acceptent. On a dit que leurs coutumes autorisaient le vol. La vérité est qu'elles ne le punissent que lorsqu'il est fait dans la tribu du voleur; et cette peine, qui n'est que la restitution du double de la chose volée, est si douce, qu'elle paraît manifester moins un délit, qu'un penchant général. Ils ont peu d'industrie : toute la leur consiste à fabriquer une espèce de feutre qui leur sert de manteau, et un drap grossier dont ils font des habits pour eux et des housses pour leurs chevaux. Ils achètent des cottes de mailles des Abazes, des lames de sabre des Lesghis, des armes à feu des Turks et des Persans, et ils payent toutes ces marchandises avec des esclaves des deux sexes, qu'ils font dans leurs incursions. L'art de diriger ces incursions est toute la science de leurs princes, et le premier de leurs arts. Le second est de

dresser des chevaux, d'où dépendent leurs succès dans la guerre. Ils prennent autant de soin de ces chevaux que les Arabes en prennent des leurs : ils soignent surtout les belles races et les beaux poulains, et pour ne rien ôter à ceux-ci de leur fierté, ils les laissent paître en liberté dans les champs, bien sûrs de les retrouver, quand ils en auront besoin, parce que chaque propriétaire leur fait appliquer sa marque sur le dos.

Les princes sont élevés loin de la maison paternelle, sous les yeux d'un noble ou d'un prince voisin, qui les exerce de bonne heure au brigandage, et qui prend plus de soin de leur former le corps que l'esprit. Ces enfants de rois, comme ceux de l'ancienne Grèce, ne rentrent jamais sous le toit paternel, qu'ils ne se soient illustrés par quelque exploit guerrier et même par quelque meurtre, ou qu'ils n'y soient rappelés par la mort de leur père. Dans quelques tribus, on les porte, dès qu'ils sont nés, de village en village, et ils sont nourris successivement par toutes les paysannes qui ont alors des nourrissons : ce qui semblerait devoir établir entre le prince et ses sujets une sorte de fraternité, mais ce qui n'est regardé parmi eux que comme un devoir du vasselage. Tous les jeunes paysans sont exercés au maniement des armes et mis à la disposition de l'usdem, depuis l'âge de 15 ans jusqu'à celui de 50. Quant aux jeunes filles, elles sont toutes condamnées aux travaux des champs ou du ménage : seulement on apprend à quelques-unes d'elles à broder, à chanter et à danser, parce que ces talents leur donnent un plus haut prix, quand elles sont vendues aux étrangers. Dès qu'une fille est née, on lui met au-dessus des reins une ceinture de cuir, qu'on remplace

par une autre, quand la première se déchire par la croissance des chairs; mais cette ceinture, qui leur forme la taille et la gorge, leur gâte les hanches et les épaules. Dans la première nuit des noces, le mari coupe cette ceinture avec un poignard : coutume qui produit souvent des accidents et des surprises, mais qui donne aux mariages circassiens un air de mystère qui les embellit. Le principal présent de noces est un voile, comme pour faire entendre à la mariée que, son choix fait, elle doit rester cachée aux autres hommes. Les filles voient librement les jeunes gens avant le mariage, mais elles ne voient plus ensuite d'autres hommes que leurs maris: encore ne les reçoivent-elles, hors le temps des repas, que furtivement et à la dérobée, comme les femmes de Sparte.

Les usdems, étant pris parmi les paysans, ne reçoivent pas une éducation plus soignée; mais la supériorité de leur rang leur donne plus de fierté et une sorte de dignité dans les manières. Ces usdems sont des espèces de chevaliers qui ont soumis les peuples du Caucase à un système de féodalité, semblable à celui que les Spartiates avaient introduit à Lacédémone et les chevaliers Teutons en Allemagne; et c'est ce système de chevalerie, que les Mamelouks, pour la plupart d'origine circassienne, avaient transporté des bords du Kouban sur ceux du Nil.

## CHAPITRE II.

### Des routes qui traversent ou qui tournent le Caucase.

Trois routes conduisent des lignes du Kouban et du Térek dans la Géorgie : la première tourne le Caucase le long de la mer Noire, la seconde le tourne le long de la mer Caspienne, et la troisième le traverse vers son centre, au col, d'où sort le Térek. Celui, d'où descend le Kouban, n'a point été exploré, parce qu'il est presque en tout temps couvert de neige : mais partout ailleurs la chaîne est impraticable, et l'on ne peut passer d'un revers à l'autre que par des échelles ou par des trous, percés dans le rocher, qui ne sont accessibles qu'à des montagnards et à des piétons.

La route, le long de la mer Noire, est noyée vers le nord dans les eaux qui s'épanchent du Kouban, et elle est défendue vers le sud par les forts d'Anapa, de Soudjouk-Kaleh et de Ghélindjik.

Anapa, que l'on trouve sur la côte de la mer Noire, après avoir tourné le Caucase, est à huit lieues du bras méridional du Kouban, Soudjouk-Kaleh à neuf lieues d'Anapa, et Ghélindjik à quinze lieues de Soudjouk-Kaleh. Depuis le Kouban jusqu'à Anapa la côte est basse et sablonneuse : elle se relève ensuite et se hérisse de montagnes qui descendent brusquement dans

la mer, mais qu'une armée pourrait traverser vers leur base, en se faisant éclairer des hauteurs environnantes.

Le fort d'Anapa n'est qu'une batterie à quatre embrasures, fermée à sa gorge par un fossé, dont on a jeté les terres en dehors. La partie de la côte, sur laquelle s'appuie la batterie, est un escarpement de rochers coupés à pic sur 60 à 80 pieds de haut : on aurait donc pu substituer à cette batterie un simple mur crénelé, qui, en suivant le contour de l'escarpement, l'eût flanqué naturellement et eût ainsi mieux défendu les approches de la rade d'Anapa, le grand marché des peuplades voisines. Ce marché est surtout très-fréquenté par les Circassiens, et l'on compte à Anapa près de trois mille habitants.

Le fort de Soudjouk-Kaleh est un carré en maçonnerie de 110 toises de côté, avec des tours à pans aux angles, et des créneaux aux courtines. La hauteur du revêtement est de 18 pieds jusqu'au cordon, et de 6 pieds du cordon à la crête du parapet. Ce fort défend une baie formée par un ruisseau qui coule entre deux contre-forts du Caucase.

Deux autres contre-forts embrassent le port de Ghélindjik, le meilleur de la côte. Ce port est assez vaste pour recevoir les plus grands vaisseaux; mais la redoute, construite à son entrée, n'a ni la capacité ni la solidité nécessaires pour résister à un coup de main: on devrait la remplacer par un fort carré, et élever sur la pointe opposée une batterie retranchée, dont les feux pourraient se croiser avec ceux du fort. Les forteresses d'Anapa, de Soudjouk-Kaleh et de Ghélindjik sont les trois échelles de la mer Noire, où les Circassiens venaient autrefois vendre leurs esclaves aux Turks; et

voilà pourquoi ceux-ci y attachaient une si grande importance, et n'ont jamais voulu jusqu'à présent les céder aux Russes.

Au-delà de Ghélindjik commence la côte des Abazes, très-resserrée par les différentes branches du Caucase. On n'y voit plus que quelques vieux fortins, parmi lesquels ceux de Soubachi, de Mamaï et de Soutkaleh sont les plus remarquables, parce qu'ils sont situés au fond des baies les mieux abritées. La baie d'Ardler, au sud de celle de Soutkaleh, n'est qu'une rade ouverte; et c'est au-delà d'Ardler, qu'est le fameux défilé connu sous le nom de Gagra, jadis fermé par un mur, dont on voit encore les vestiges. Ce défilé est resserré entre la mer et une montagne coupée à pic, et on pourrait aisément le défendre avec quelques ouvrages de fortification : c'est la position la plus importante de cette côte sauvage, et elle était autrefois défendue par la forteresse de Pithyonte, située au fond d'une baie, où l'on ne voit plus qu'un vieux monastère abandonné, autour duquel sont groupées douze à quinze maisonnettes, habitées par des chrétiens. Pithyonte était la dernière place de l'empire romain. On connaît encore ce lieu sous le nom de Pitsounda. La baie de Pitsounda est vaseuse; mais le fond en est bon, et l'on pourrait y établir un chantier de construction, pour exploiter les forêts voisines, riches en bois de construction.

La baie de Soukoum-Kaleh n'est plus éloignée de celle de Pithyonte que de 15 lieues. Cette baie ne paraît pas aussi bonne, parce qu'elle est ouverte aux vents du sud; mais elle a cet avantage sur l'autre, qu'elle est défendue par une forteresse, et on pourrait la garantir des vents traversiers, en y construisant un

môle. La forteresse de Soukoum-Kaleh est un carré en maçonnerie, flanqué de quatre bastions aux angles. On y voyait, sous la domination des Turks, une population de deux à trois mille habitants; mais cette population est réduite à une soxaintaine de familles chrétiennes, depuis que la forteresse est tombée au pouvoir des Russes. Au-delà de Soukoum-Kaleh, vers l'embouchure d'un petit ruisseau, sont les ruines d'une ancienne ville qui paraît avoir été celle de Dioscuriade, à moins que l'on n'aime mieux placer cette ville autour d'une vieille enceinte abandonnée, que l'on trouve au sommet d'une montagne escarpée, entre Soukoum-Kaleh et le village de Soouk-Sou, et qui doit avoir été très-solidement construite, puisque les murailles en existent encore.

La côte des Abazes, ou ce que l'on nomme l'Abazie, finit à la forteresse de Soukoum-Kaleh et aux ruines de Dioscuriade. Les Abazes, par leur teint basané, leur visage rétréci et comprimé sur les côtés, par leur corps grêle et leurs jambes arquées, paraissent être d'une race différente de celle des autres peuples du Caucase. Quelques voyageurs les ont regardés comme les descendants d'une colonie égyptienne, établie par Sésostris sur la côte septentrionale de la mer Noire; mais ils sont plus vraisemblablement les descendants des Tartares Mongols, venus à la suite de Gengis-Khan, si l'on en juge par leur resemblance avec les Tartares Nogais, dont ils ont conservé quelques usages et adopté la religion. Ils sont comme eux à demi pasteurs et à demi cultivateurs, et ils vivent du produit de leurs troupeaux et de celui de quelques terres à demi-éboulées qu'ils cultivent au milieu des

avalanches du Caucase. Toute leur industrie se borne à faire des nattes et quelques cottes de mailles, qu'ils vendent aux peuples voisins. Rien n'est plus simple que leurs habitations : un mur en clayonnage et un toit de chaume en forment tout l'appareil extérieur, et elles ne sont meublées dans l'intérieur que d'une natte de joncs, de quelques pots de terre et d'une chaudière de cuivre. Leur vêtement est composé d'un simple caleçon, d'un gilet à manches et d'une cotte de mailles qui leur sert également de cuirasse. Ils vont la tête nue ou simplement couverte d'une calotte, et ils ne couvrent leurs pieds de bottines que dans leurs voyages. Ils ont presque tous le regard dur et l'air farouche. Leurs armes sont le cimeterre et l'arc ou le fusil à mèche, et ils font des incursions sur mer comme sur terre. Ils détroussent sans pitié les voyageurs, étrangers à leur nation; mais ils respectent ceux qu'un Abaze accompagne. L'Abaze, qui ne peut escorter son hôte, se contente de lui donner sa flèche; et cette flèche, montrée à ceux qu'il rencontre, lui sert de sauvegarde. Les Abazes font le commerce des esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils prennent dans leurs courses ou qu'ils achètent des Circassiens, et ils vont sur leurs bateaux les vendre à Trébizonde ou à Sinope, et même quelquefois jusqu'à Constantinople.

La côte se recourbe au sud au-delà de Dioscuriade, vers le cap Cador, où commence l'ancienne Colchide, et elle est fréquemment sillonnée par des cours d'eau, qui arrosent les plus riantes vallées, mais qui s'épanchant dans les terres y corrompent l'air et y causent des épidémies. Le Caucase s'éloigne ensuite sur la gauche, le pays s'ouvre et présente une plaine basse

et marécageuse, au milieu de laquelle serpentent l'Ingour, le Khopi et le Phase : c'est la Mingrélie moderne, qui occupe la partie occidentale ou maritime de l'ancienne Colchide. On y voit les forts d'Anakria, de Redout-Kaleh et de Poty. Le fort d'Anakria est situé à l'embouchure de l'Ingour, où l'on pêche un poisson très-recherché, avec les œufs duquel on fait le caviar ou la poutargue. Les Russes ont abandonné ce fort à cause de son insalubrité; mais ils ont construit à l'embouchure du Khopi celui de Redout-Kaleh, au milieu duquel est un bazar formé de deux lignes parallèles de boutiques, et devenu le principal marché du pays. Le port de Redout-Kaleh est encombré de bancs de sable, et l'entrée en est difficile: il faudrait faire de grands travaux pour le nettoyer. Celui de Poty, situé à l'embouchure du Phase, ne vaut pas mieux, et les gros bâtiments ne peuvent en approcher qu'à une demi-lieue; mais la petite forteresse de Poty est la meilleure de la côte, et l'on y compte encore trois à quatre mille habitants.

La forteresse de Poty, et tous les petits forts de la côte depuis l'embouchure du Kouban jusqu'à celle du Phase, sont tombés dans la guerre actuelle au pouvoir des Russes, et il est difficile que les Turks puissent les leur arracher, tant que les premiers occuperont le revers méridional du Caucase et qu'ils seront maîtres des bouches du Phase.

Le Phase ou le Rhion, le plus grand fleuve de la Colchide, est formé de trois affluents, dont deux viennent des plus hautes sommités du Caucase, et le troisième des monts Moschiques qui lient le Caucase au mont Taurus et séparent les eaux de la mer Noire de

celles de la mer Caspienne. Les trois affluents descendent rapidement des montagnes; mais parvenus dans la plaine au-dessous de Koutaïs, ils se calment les uns par les autres, et le fleuve descend majestueusement dans la mer au-dessous de Poty.

En remontant le Phase, on trouve d'abord sur sa rive droite, à trois lieues de Poty, le fort de Rionskaïa, et ensuite Marane, Koutaïs et Sorapanis. Marane, située vers l'embouchure de l'Hippus, l'affluent le plus occidental, n'est qu'une misérable bourgade, qui n'a d'importance que par sa position; mais Koutaïs ou Kotatis en a une très-grande, parce qu'elle est la capitale de l'Imirette, la partie orientale de la Colchide. La ville vieille, l'ancienne Cyta, patrie de Médée, est assise sur une montagne qui borde la rive droite du Phase; mais la ville nouvelle, embellie par les Russes, est située dans la plaine sur la rive gauche et l'on communique de l'une à l'autre par un pont de pierre, bâti sur des culées antiques, où l'on descend par une chaussée rapide pratiquée sur les flancs de la montagne et dominant le fleuve de plus de 60 pieds. Koutaïs n'a guère que 4 à 5 mille habitants, chrétiens ou juifs, quoique les Russes y entretiennent une nombreuse garnison. La ville ancienne était mieux située, comme place de guerre; mais la ville moderne l'est mieux, comme place de commerce. Il faudrait conserver l'une pour la garnison, et agrandir l'autre pour en faire un grand entrepôt commercial. Le bazar de celle-ci est formé de deux lignes parallèles de boutiques, et la ville nouvelle présente un aspect assez agréable par le mélange des arbres et des maisons : la ville vieille au contraire est mal bâtie et encombrée de maisons

nettes; mais elle a en perspective un magnifique amphithéâtre de montagnes qui l'environnent à l'est, au nord et à l'ouest, comme un vaste croissant.

Sorapanis, si célèbre chez les anciens par son marché, n'est plus qu'un méchant village, environné de ruines qui attestent sa grandeur passée et qui sont dispersées au pied du mont Amaranthe sur la Quirila, l'affluent le plus oriental du Phase. On voit encore près de ce village les vestiges d'une ancienne muraille qui fermait jadis les passes du mont Amaranthe, et ceux d'un canal projeté, qui, en suivant le cours du Pélore, devait aller joindre la vallée du Kour vers Soûram. C'est l'ancienne route de la Colchide en Géorgie. La nouvelle se dirige plus au sud, traverse au village de Quirili l'affluent de Sorapanis, et va passer le mont Amaranthe, un des plus élevés des monts Moschiques, vers le village de Malinski, pour déboucher dans la vallée du Kour, entre Akalsikeh et Soûram. Cette route n'est pas mauvaise, et pourrait être praticable pour de l'artillerie, avec quelques réparations.

Celle qui côtoie la mer Noire et qui conduit de Poty à Batoun, est plus difficile, parce qu'elle est fréquemment coupée par les eaux descendues des monts Moschiques. Batoun est une petite ville de 2,000 habitants, située vers l'embouchure du Bathys, et qui n'a guère d'importance que par sa rade, où les bâtiments sont aussi bien abrités que dans un port; mais quoiqu'elle se trouve aujourd'hui sur l'extrême frontière de la Turkie, elle est entièrement ouverte et n'a pour toute défense qu'une tour en pierre, placée sur une hauteur qui domine la ville et où réside le gouver-

neur. Les Turks devraient la mieux fortifier, ne fût-ce que pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

A sept lieues au-delà est la petite ville de Gounieh, peuplée de trois à quatre mille habitants et séparée de Batoun par les marais du Tchorok, le Bathys des anciens. Le Bathys vient des montagnes qui environnent à l'est Trébizonde, descend de Beybout à Ispira en se dirigeant au nord; et après avoir reçu l'affluent qui vient d'Arnaoudji, il se détourne à l'ouest pour aller se jeter dans la mer entre Batoun et Gounieh. Arnaoudji est un fort situé sur un roc escarpé, où l'on ne peut monter que par un sentier taillé dans le roc même, et qui serait très-propre à former le noyau d'un camp retranché, parce qu'il est au débouché des montagnes qui séparent la vallée du Kour de celle du Bathys. Ispira et Beybout, situées dans cette dernière vallée, mais plus au sud, sont de petites villes, formées de plusieurs groupes de maisons et renommées pour la bravoure de leurs habitants.

La côte se recourbe à l'ouest au-delà de Gounieh et ne présente plus jusqu'à Trébizonde que la ville de Rizéh, dont le territoire s'étend jusqu'à la petite rivière d'Hyssus, où commençait autrefois l'Asie-Mineure. Toute cette côte, qui se courbe dans les terres depuis Dioscuriade jusqu'à Trébizonde et qui forme le pourtour oriental de la mer Noire, était jadis couverte de colonies grecques, dont on fait remonter l'origine jusqu'à l'expédition des Argonautes. Il paraît que cette expédition fut une entreprise de commerce, ou, si l'on veut, de découvertes, à moins que l'on n'aime mieux croire que ce fut une espèce de croisade politique, entreprise par les Grecs contre les Colques qui infestaient

alors toutes les côtes de l'Asie-Mineure, et qui descendaient même par le Bosphore et l'Hellespont jusque dans la mer Égée, pour venir infester toutes celles de la Grèce. La partie de la côte, depuis Dioscuriade jusqu'au Phase, est occupée aujourd'hui par les Russes; mais l'autre partie, depuis le Phase jusqu'à Rizeh, est restée au pouvoir des Turks, et elle est habitée par les Lazes, peuple à demi-sauvage qui a les mêmes mœurs que les anciens Colques et qui paraît avoir la même origine.

La ligne du Bathys est devenue nécessaire aux Russes, depuis qu'ils occupent celle de l'Araxe. Les Russes seront inquiétés par les peuples du Caucase dans la Colchide et dans la Géorgie, tant qu'ils n'auront pas rompu la communication de ces peuples avec les Turks, et ils n'auront rompu cette communication que lorsqu'ils occuperont la vallée du Bathys, comme ils occupent celle du Phase.

Telle est la route qui, de l'embouchure du Kouban, conduit le long de la mer Noire dans l'Asie-Mineure. Il paraît qu'elle n'était pas inconnue des anciens, et c'est probablement par cette route et par l'île de Phanagorie que Mithridate allait autrefois du Pont dans la Tauride. Ce prince, aussi brave qu'éclairé, dépouillé par les Romains de tous ses états de l'Asie-Mineure et acculé par Pompée au pied du Caucase, avait formé le projet d'enrôler dans son armée tous les barbares qui habitaient cette côte, de tourner par la Tauride la mer Noire jusqu'au Danube, et de remonter ensuite le fleuve jusqu'à la Save ou à la Drave, pour traverser de ce côté les Alpes et porter la guerre au sein même de l'Italie : c'est la route que suivirent

après lui les peuples de la Scythie, et qu'il aurait lui-même suivie, s'il n'avait péri, au milieu de ses projets, de la main d'un de ses fils.

La seconde route[1] part de la ligne du Térek, et tourne le Caucase à l'est. On descend le Térek jusqu'à Kislar, et l'on va de Kislar à Derbent en côtoyant la mer Caspienne. Le chemin est d'abord uni, puis rompu et inégal, tracé ici sur la plage, là taillé dans le rocher et souvent inondé, en été par les flots de la mer, qui y sont poussés par les vents du nord, en hiver par les torrents qui s'y précipitent des montagnes. On ne trouve sur cette grève qu'une seule ville un peu importante, celle de Tarkou, peuplée de 6 à 7 mille habitants et bâtie au fond d'un amphithéâtre de montagnes, qui se courbe comme un arc autour de la mer Caspienne. D'un côté, le chemin est presque continuellement bordé par la mer, et de l'autre par des montagnes escarpées, s'approchant insensiblement du rivage et formant enfin le défilé, connu des anciens sous le nom de pyles albaniennes. Ce défilé est défendu par la place de Derbent, qui est moins une forteresse qu'une ligne de fortifications, liées les unes aux autres, et s'étendant depuis le pied du Caucase jusqu'à la mer.

La citadelle est adossée à la montagne et composée de plusieurs plate-formes les unes au-dessus des autres; d'où l'on descend par une porte, couverte de lames de fer et fermée tous les soirs, dans la ville proprement dite, dont l'enceinte forme un carré long, flanqué de quatre tours aux angles. Au-dessous de la ville est un camp retranché défendu par un fort en

---

1. Voyez la planche III, carte de la Turkie d'Asie.

terre, et à l'extrémité du fort une rade si peu profonde, qu'aucun bâtiment n'ose en approcher à moins de 500 toises. Telle est la place de Derbent, regardée comme une des portes de l'Asie et peuplée de dix à douze mille habitants, la plupart Turkmans ou Lesghis, mêlés de Juifs et d'Arméniens. Près de Derbent sont les vestiges d'une ancienne muraille, qui se prolongeait, dit-on, jusque sur le Caucase et qui avait été construite par un roi persan, pour arrêter les incursions des peuples du nord. Toute la côte, depuis le Térek jusqu'à Derbent, est habitée par les Lesghis, les anciens Dahes, et forme ce que l'on nomme le Daghistan.

Les Dahes ou Lesghis ont à peu près les mêmes mœurs et les mêmes usages que les Circassiens : ils sont divisés comme eux en tribus, et les tribus le sont en villages. Chaque village a un chef subalterne, et chaque tribu un chef suprême nommé khan ; mais ce khan ne jouit que d'un pouvoir tempéré par celui des chefs subalternes, qui passent avec leurs guerriers dans une autre tribu, dès qu'ils se croient opprimés dans la leur. Les Lesghis sont aussi braves que les Circassiens, et ils sont plus industrieux. Leurs montagnes sont riches en métaux et surtout en fer, qu'ils travaillent avec dextérité : ils fabriquent des lames de sabre très-renommées en Perse, et ils les échangent avec les Persans contre du blé : ils cultivent aussi quelques plantes potagères et plusieurs arbres à fruit, qui forment autour de quelques-uns de leurs villages des vergers, comparables à ceux des pays les mieux cultivés. Ces peuples ont l'humeur très-guerrière ; et quand ils ne peuvent trouver du service chez les khans

de leur nation, ils vont en demander à ceux de la Perse ou aux pachas de la Turkie. Leur fidélité est aussi connue en Asie que celle des Suisses l'est en Europe, et jamais l'on n'a vu un soldat lesghis trahir ses drapeaux. Les Lesghis sédentaires sont presque tous forgerons, et l'on trouve chez eux une colonie de frères Moraves qui ont conservé les mœurs allemandes, et une colonie de Génois qui y sont venus de la Tauride et qui n'ont pas encore perdu le souvenir de leur émigration.

Les Lesghiennes ne sont pas moins renommées pour leur beauté que les Circassiennes, et elles font l'ornement des séraïs de la Perse, comme les Circassiennes font celui des séraïs de la Turkie.

Dès qu'on a traversé la côte des Lesghis, on entre dans la vallée de l'Albanus, l'ancienne Albanie ou le Schirvan moderne, et l'on va en tournant vers l'est à Bakou sur la mer Caspienne, ou en tournant vers l'ouest à Chamaki, située au pied des montagnes, qui forment les dernières branches du Caucase. L'ancienne Chamaki est au pied d'une colline, sur laquelle on avait bâti la citadelle; mais cette ville est maintenant abandonnée, et elle a été remplacée par la nouvelle Chamaki, située à sept lieues au sud-ouest de l'ancienne, au débouché des montagnes des Lesghis et au milieu d'une grande plaine, fertile en toute sorte de fruits. La ville nouvelle forme un grand parallélogramme de plus d'une lieue de périmètre, flanqué de tours carrées. Toutes ses rues sont tirées au cordeau, bordées d'allées d'arbres, et l'on voit à leur angle d'intersection une vaste place, où l'on pourrait faire manœuvrer une armée. La nouvelle ville paraît encore

déserte, et elle ne sera jamais bien peuplée, parce que l'air y est mal-sain. Les environs de Chamaki sont agréablement diversifiés; mais la plaine, qui s'étend au sud jusqu'au Kour et à l'est jusqu'à Bakou, est une steppe nue, où l'on ne voit que des bruyères et des marais.

Bakou est située au sud de l'isthme d'une péninsule, qui s'avance dans la mer Caspienne et qui défend sa rade contre les vents du nord : c'est une demi-lune de trois quarts de lieue de circonférence, formée d'un double mur flanqué de tours. Bakou est le meilleur port de la mer Caspienne, et l'entrepôt naturel du commerce de la Géorgie avec la Perse.

Quand on va de Bakou directement en Perse, on passe le Kour à son embouchure vers la ville de Salian, où il se divise en deux branches, avant de se jeter dans la mer, et l'on traverse les landes du Mogan.

Ces landes sont habitées par les Kaïsévanis, peuples nomades qui se croient issus des Tartares turkmans, mais qui paraissent l'être des anciens Albaniens, dont ils ont conservé l'ignorance et la simplicité. Ils ont encore les mêmes armes qu'ils portaient, lorsqu'ils combattirent contre Pompée : ce sont des arcs, des javelines, avec des boucliers de cuir et des cottes de mailles, faites avec des annetons de cuivre. Ils ne connaissent point l'usage des monnaies, et ils vivent sans crainte et sans souci du produit de leurs troupeaux, au milieu de campagnes couvertes de réglisses, de roseaux et de romarins. Ici sont des collines toujours verdoyantes, là des mares d'eau et des fossés bourbeux : s'enfonce-t-on dans la plaine, ce n'est plus qu'une vaste bruyère, à travers laquelle le fleuve ser-

pente, avant de se perdre dans la mer. Il serait très-dangereux de s'engager dans cette plaine avec une armée, et Thamas-Kouli-Khan faillit y périr avec la sienne, à la poursuite des Lesghis. Pompée même s'y arrêta devant les Dahes dans la guerre contre Tigrane; et ce fut à l'embouchure du Kour qu'il posa les bornes de l'empire romain, comme il les avait posées à ses sources dans la guerre contre Mithridate.

Au sortir des landes du Mogan, la route traverse, vers Ardébil, la chaîne des montagnes qui bordent la rive droite de l'Araxe, descend de ces montagnes à Khalkal, et de Khalkal à Menzil avec le Kisil-Ousen, pour aller par Casbin déboucher sur le plateau de la Perse, vers Téhèran; ou bien tournant à Menzil directement à l'est, elle va par le défilé de Roudbar, avec le Kisil-Ousen, à Rescht, sur le littoral du Ghilan. Il paraît que le Kisil-Ousen est l'Amardus des anciens; à moins que l'on n'aime mieux croire que l'Amardus est la petite rivière de Casbin. Telle est la route qui conduit directement en Perse et qui tourne le Caucase à l'est.

Celle qui le traverse, vers son centre, part d'Ekathéringrad ou de Mosdok, et remonte le Térek jusqu'à ses sources. Le Térek, né au sommet du Caucase et fier de son origine, roule avec impétuosité dans une gorge profonde; d'où il ne sort que pour entrer dans la grande plaine de la Kabarda. C'est dans cette plaine et sur un mamelon isolé, qui la domine, que l'on voit la forteresse de Vladi-Kaucas, carré long, flanqué de tours aux angles. Cette forteresse paraît plus solidement construite que les autres forteresses de la ligne, et elle est située au pied de la grande

chaîne du Caucase, sur l'emplacement de l'ancien château de Cumana. Tout autour errent des troupeaux de chevaux sauvages, dont quelques-uns sont estimés pour leur beauté, et presque tous pour leur bonté. En sortant de la forteresse, on traverse le Térek sur un pont de bois, et on le remonte sur sa rive gauche jusqu'aux villages de Balta et de Laärs, éloignés l'un de l'autre de 15 verstes et situés chacun sur une hauteur, qui borde le chemin. On voit dans le premier une tour en briques, qui sert de vigie; mais le second n'est défendu que par un poste de Cozaques, fermé d'un simple mur en terre. En approchant de celui-ci, la vallée se rétrécit et s'encaisse entre deux chaînes de rochers, les uns calcaires, d'autres schisteux, quelques-uns granitiques. Le Térek occupe presque toute la largeur de la vallée, et s'y précipite avec un bruit effroyable. Le chemin suit les escarpements de la gorge et il est taillé sur ses flancs, tantôt à droïte, tantôt à gauche du fleuve, que l'on traverse sur des ponts de bois informes: souvent il est soutenu par des estacades: là il est coupé dans le rof vif qui le recouvre en demi-voûte, ici la voûte forme le cercle presque entier, comme au passage du Simplon; en sorte que le rocher, percé à jour, semble un anneau suspendu sur le fleuve. On défile ainsi sur cette corniche, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à la tête de la vallée, où à l'aspect des rochers qui se rapprochent pour en fermer l'orifice, on croirait qu'il n'y a point d'issue, lorsque tout à coup se présente un passage, qui semble être un ouvrage de l'art, et qui est pourtant celui de la nature. Ce sont les pyles caucasiques, défendues aujourd'hui par la petite forteresse de Da-

riel, simple carré en pierres, flanqué de tours aux angles et environné de toutes parts de montagnes taillées à pic. On y est comme dans un puits. Cette forteresse est de construction moderne, et elle est séparée par le Térek de l'ancienne, située sur les flancs d'une montagne, où l'on monte par un escalier taillé dans le roc : c'est le vieux château de Daria, dont il ne reste plus aujourd'hui que les murailles et appartenant jadis selon la tradition du pays à une princesse, qui exigeait un péage de tous les voyageurs, retenait ceux qui lui plaisaient pour les admettre à sa couche et les faisait précipiter dans le fleuve, quand elle n'en était pas contente. Le défilé des pyles caucasiennes était défendu du temps des Romains par un mur de 50 toises de long, au milieu duquel on avait percé une porte que l'on fermait tous les soirs, pour ne rien laisser passer pendant la nuit. Cette porte a été long-temps celle des deux empires, parthe et romain; et les Chosroës et les Césars payaient à frais communs les chefs des hordes scythes, auxquels ils en avaient confié la garde.

La vallée s'ouvre en sortant de Dariel, l'horizon s'étend; et après avoir laissé à droite le Térek, qui souvent inonde ses bords, on monte en trois heures au village et à la redoute de Kazbêg, situés au pied de la montagne de ce nom, la plus élevée de la chaîne du Caucase après celle de l'El-Bourous; et l'on va en quatre heures de la redoute de Kazbêg à celle de Koby, près de laquelle le Térek prend sa source.

Koby est situé vers le point, qui sépare les eaux des deux versants du Caucase. La crête, par où l'on traverse la chaîne, est presque toujours couverte de

neige, et le granit s'y montre en dentelures plus ou moins aiguës. Sur une de ces dentelures, entre Kasbêg et Koby, on aperçoit une église chrétienne, surmontée de deux clochers et dédiée, dit-on, par la reine Thamar à la Trinité. Le pays d'alentour est habité par les Ossètes et par les Ingouches, peuples barbares, moitié chrétiens et moitié musulmans, qui vivent du produit de leurs troupeaux et qui fabriquent des tapis remarquables pour la beauté du tissu et la solidité des couleurs.

On monte encore de Koby jusqu'au mont Saint-Christophe, couronné d'une croix; et dès que l'on a franchi ce mont, le Caucase s'incline au sud, et l'on descend avec l'Aragvi, un des affluents du Kour, au village de Kachaour, environné d'une redoute pareille à celle de Koby. La descente est rapide, et le chemin est taillé sur une corniche, bordée d'un précipice de plus de cent toises de profondeur; mais l'on jouit du haut de cette corniche d'une vue superbe, qui embrasse toute la Géorgie, et l'on voit à ses pieds serpenter le Kour, qui de ce point élevé ressemble à un ruban argenté.

La Suisse n'offre aucune vallée plus romantique que celle de l'Aragvi au-dessous de Kachaour. Aux montagnes escarpées, qui menacent sans cesse d'engloutir le voyageur dans leurs avalanches, succèdent des collines et des prairies de la plus belle verdure. Le paysage change continuellement, et il est embelli par une multitude de villages, répandus sur le penchant des montagnes ou dans le creux des vallons. Le contraste entre les habitants des deux revers n'est pas moins sensible : à la taille svelte et élancée de ceux

du revers méridional, à l'éclat de leur teint, à la douceur de leur physionomie, il est facile de juger que l'on n'est plus parmi les hordes nomades du Caucase, et que l'on entre dans un pays jadis civilisé. De tous côtés, on aperçoit des tours en ruine et des débris de murs, qui annoncent un pays anciennement habité, mais exposé de tout temps aux incursions des peuples nomades.

La forteresse de Passanaour, située au-dessous de Kachaour dans un creux de la vallée, n'est qu'un réduit fermé, plus propre à servir d'asile à des paysans poursuivis par des brigands, qu'à arrêter une armée dans sa marche. La vallée, qui s'était élargie aux approches de cette forteresse, se rétrécit ensuite, et décrit une ligne sinueuse, où l'on défile jusqu'à la forteresse d'Ananour, située vers le confluent de l'Arkala, sur le revers d'une montagne, où l'on voit une tour carrée servant de vigie. Cette forteresse ne vaut pas mieux que les autres, quoiqu'elle paraisse plus solidement construite : elle renferme une centaine de maisons, à moitié cachées sous terre selon l'usage du pays. On y a établi un lazaret pour les voyageurs. La vallée, dans laquelle coule l'Aragvi, est encaissée à l'ouest par une chaîne de montagnes, qui se détache du Caucase vers le mont Kasbêg et qui sépare les eaux du Phase de celles du Kour. Cette chaîne se pyramide au mont Amaranthe et va, sous le nom de monts Moschiques, s'unir sur le plateau de l'Arménie au mont Abos, en séparant les eaux du Bathys de celles de l'Araxe. Anamour est, à cause de son lazaret, la halte obligée de toutes les caravanes.

Le chemin descend d'Anamour au bourg de Dou-

cheth, où toute la population est concentrée dans une longue rue, bordée de boutiques : il conduit ensuite du bourg de Doucheth au village de Garthis-Kari, tantôt en suivant la rive droite de l'Aragvi, tantôt en s'en éloignant pour côtoyer le pied de montagnes toutes couvertes de vignobles, et va du village de Garthis-Kari en six verstes à la ville de Tzketh, située à l'embranchement de la route de Koutaïs à Téflis et au confluent de l'Aragvi avec le Kour.

Tzketh, appelé vulgairement Metzketh, est une ville ancienne, environnée de ruines qui couvrent un terrein d'environ une lieue de superficie. L'étendue de ces ruines fait présumer que la ville était autrefois plus considérable. La citadelle en occupait le centre, et dominait tous les environs. Cette citadelle est encore assez bien conservée : on voit dans son enceinte l'église cathédrale, où l'on sacrait les anciens rois de Géorgie. La façade et le portail de l'église sont ornés de sculptures gothiques. Metzketh paraît aujourd'hui dépeuplée et n'a pas plus de quinze à dix-huit cents habitants, employés, pour la plupart, au transport des marchandises de Téflis à Mosdok. Cependant cette ville est encore militairement mieux située que celle de Téflis, puisqu'elle est au principal débouché des montagnes du Caucase dans la vallée du Kour. Deux chemins conduisent de Metzketh à Téflis : l'un côtoie la rive gauche du fleuve, l'autre sa rive droite. On suit ordinairement celui-ci, et l'on arrive en quatre heures dans la nouvelle capitale de la Géorgie.

Telle est la route qui traverse le Caucase[1] et que

---

1. On trouve, dans le tableau du Caucase de M. Klaproth,

l'on peut regarder, comme la route militaire de la Russie en Géorgie. Cette route, il est vrai, est très-difficile, et depuis Vladi-Kaucas jusqu'à Téflis, il faut y défiler sans cesse dans des gorges étroites, où une armée aurait de la peine à traîner avec elle du canon et où elle ne pourrait pas se faire convoyer par une flotte, comme dans les deux autres; mais aussi elle est plus courte et conduit directement en Géorgie, tandis que les deux autres ne conduisent, l'une que dans la Colchide et l'autre que dans le Schirvan. Elle a encore un autre avantage pour une armée d'invasion. Dès que cette armée a couronné le Caucase, elle descend en Géorgie avec le cours des eaux, et rien ne peut plus s'opposer à sa marche, tandis qu'avec une armée solidement établie en Géorgie et postée sur le revers méridional du Caucase, vers le confluent du Kour et de l'Aragvi, on pourrait aisément arrêter une autre armée, qui aurait tourné le Caucase le long de la mer Noire ou de la mer Caspienne, si on se portait rapidement au-devant d'elle au débouché des montagnes, d'un côté vers Koutaïs et de l'autre vers Chamaki : on pourrait même aller l'arrêter au défilé de Pithyonte ou à celui de Derbent, et l'empêcher de déboucher dans la Colchide ou dans le Schirvan; d'où il suit qu'il ne serait pas prudent pour une armée d'invasion de traverser sur un seul point les lignes du Caucase, si ces

---

l'élévation respective des principaux lieux indiqués sur cette route. Mosdok a 81 toises au-dessus du niveau de la mer, Vladi-Kaucas 458, Balta 535, Laars 648, Dariel 717, Kobi 1103, la croix du mont Saint-Christophe, le point le plus élevé de la route, 1329, Kachaour 963, Passanaour 619, Anamour 487, Doucheth 391, Garthis-Kari 304, Metzketh 278, Téflis 231.

lignes étaient défendues. Mais alors pendant qu'on ferait filer une division de l'armée par le défilé de Dariel ou par celui de Pithyonte, le corps principal pourrait se porter sur le défilé de Derbent, le moins difficile des trois, et si ce défilé était défendu, chercher à le tourner par les sentiers, d'où il est dominé. On devrait donc mieux fortifier ces points; et tant qu'ils ne seront pas mieux fortifiés, les pyles de Derbent pourront être regardées comme les portes de l'Asie; mais ces portes ne sont pas les seules, et l'on pourra toujours essayer de franchir celles de Pithyonte et de Dariel.

Le Caucase, interposé entre l'Europe et l'Asie, n'en est pas moins une des plus fortes barrières que la nature ait élevées entre les diverses régions du globe. Presque tous les peuples de l'ancien monde ont placé dans cette chaîne de montagnes, liée par les monts Moschiques au mont Taurus, le berceau de leurs aïeux: les Juifs leur Noë, les Grecs leur Prométhée, les divers peuples de l'Europe leur Japet, toutes les traditions du genre humain les premiers hommes, sortis de la main de Dieu, qui sont d'abord descendus de cette région élevée du globe dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans l'Asie-Mineure; d'où ils se sont répandus de proche en proche dans toute l'Europe et sur tout le littoral de la Méditerranée. Le type de la plus belle race humaine s'y retrouve encore; mais ce type y paraît trop fortement exprimé, et il semble s'être adouci sous des climats plus tempérés, dans l'Asie-Mineure et dans la Grèce, où l'on trouve aujourd'hui les plus beaux hommes de la terre.

Le Caucase n'a pas été seulement le berceau de tous

les peuples, il en est aussi devenu l'asile commun, comme si les peuples, ainsi que les individus, après avoir éprouvé toutes les traverses de la vie, étaient naturellement portés à aller la finir dans le lieu de leur naissance, et si j'ose ainsi parler, sous le toit paternel. Toutes les nations vaincues et malheureuses se sont réfugiées dans cette haute région pour fuir le joug de leurs vainqueurs, et elles y vivent indépendantes et séparées les unes des autres, comme si elles craignaient encore de rencontrer leurs ennemis dans leurs voisins : c'est la raison pour laquelle on y trouve une aussi grande variété de peuples; mais ces peuples divers n'ayant ni règle ni intérêts communs n'ont jamais su se gouverner avec sagesse; et voilà pourquoi malgré leur nombre, leur force et leur courage, ils ont toujours été la proie d'une poignée de Russes, de Turks ou de Persans, qui ne sont guère plus civilisés qu'eux.

On compte encore aujourd'hui dans le Caucase et sur ses deux revers plus d'un million d'habitants, savoir : trois cent mille Circassiens au moins, deux cent mille Lesghis, cent mille Abazes et cinq à six cent mille autres individus de peuples divers. La principale richesse de tous ces peuples est dans leurs troupeaux; mais quelques-uns d'entre eux vivent uniquement de brigandage, et ils sont nichés sur la cîme de leurs montagnes, comme des vautours, toujours prêts à fondre dans les vallées sur les malheureux paysans, qui les cultivent.

# CHAPITRE III.

## Des lignes du Kour et de l'Araxe.

Le Kour ou Kyrus des anciens, et l'Araxe, son principal affluent, naissent tous deux au pied des montagnes qui lient les monts Moschiques au mont Abos et le Caucase au Taurus, et ils coulent d'abord, l'un vers le nord, l'autre vers le sud, comme deux frères ennemis, qui veulent se séparer; mais repoussés ensuite par les contre-forts du Caucase et par ceux du Taurus qui barrent à l'un le chemin du nord et à l'autre celui du sud, ils se détournent tous deux vers l'est, comme pour se chercher, et finissent par confondre leurs eaux dans un canal commun, pour les porter ensemble, à travers les landes du Mogan, dans le golfe de Salian, une des baies les plus profondes de la mer Caspienne. Le plateau, qu'ils embrassent dans leur cours, est nu et parsemé de lacs qui versent leurs eaux dans l'un ou l'autre des deux fleuves.

Au sud-ouest de ce plateau est une montagne élevée, sur la pente de laquelle on voit la forteresse de Kars. Le Kour sort du revers septentrional de cette montagne, côtoie le pied des monts Moschiques, traverse les défilés d'Ardagar et de Gueuleh, et descend dans la plaine d'Armozique, où il reçoit sur sa droite un affluent qui

vient d'Akalkalaki, et sur sa gauche un autre affluent qui vient d'Akalsikeh. Akalkalaki n'a qu'une simple enceinte flanquée de tours, incapable de résister à une attaque régulière; mais Akalsikeh pourrait opposer une plus longue résistance, et elle est aussi bien défendue par l'art que par la nature. Cette forteresse est située sur un affluent du Kour, au pied d'une montagne couronnée par un vieux château, qui lui sert de citadelle. La ville est environnée d'une double enceinte, flanquée de tours, les unes rondes, les autres carrées. On lui donne une population de quinze à vingt mille habitants, Turks, Géorgiens ou Arméniens, et elle est le chef-lieu d'un pachalik turk, qui s'étend au nord jusque vers les ruines d'Armozique et qui forme de ce côté la limite de la Turkie. Ce district, uni à celui des Lazes sur le littoral de la mer Noire, est le gouvernement de la Turkie asiatique le plus élevé au nord, et il est tellement encadré dans la Géorgie russe, que les Turks ne pourront plus désormais le défendre contre la Russie. Akalsikeh est la clef de la vallée du Kour.

La plaine d'Akalsikeh est une des plus grandes et des plus fertiles de la Géorgie. Le Kour y fait plusieurs détours, et semble ne la quitter qu'à regret. En sortant de cette plaine, bornée au nord par le mont Amaranthe, le fleuve se replie à l'est et pénètre dans une gorge profonde, à l'entrée de laquelle est le rocher qui porte les ruines d'Armozique et qui en occupe presque toute la largeur. Ce défilé, semblable à celui d'Ivrée, à la descente des Alpes en Italie, se prolonge pendant deux lieues et ne s'ouvre que vers Soûram, qui lie la forteresse d'Akalsikeh à celle de Gori.

La position d'Armozique est la plus forte de la ligne du Kour, et les Turks devraient la défendre ou du moins y établir un camp retranché, s'ils voulaient couvrir contre les Russes cette frontière de leur empire. On débouche du défilé d'Armozique dans la plaine, où l'on voit la petite ville de Soûram, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Soura et habitée par des chrétiens, mêlés de Juifs. Un vieux fort, dont on attribue la fondation à la reine Thamar, et qui est situé sur une montagne isolée, domine la ville et la plaine, encore toute couverte des ruines de l'ancienne ville. Soûram est à environ vingt lieues au nord-est d'Akalsikeh, et Gori à environ huit lieues à l'est de Soûram, sur la rive gauche du fleuve. Gori est après Téflis la ville la plus importante de la Géorgie proprement dite : on lui donne cinq à six mille habitants, et elle est l'entrepôt d'un assez grand commerce, parce qu'elle est située sur la route de Koutaïs à Téflis et à Mosdok. La ville est environnée d'un mur circulaire : l'ancien fort est au nord-est sur une montagne de grès, qui a 80 pieds d'élévation au-dessus de la plaine : on n'y voit plus qu'une petite chapelle debout au milieu de ruines.

Le Kour en descendant de Gori baigne les murs de Metzketh, sous lesquels il reçoit l'Aragvi descendu du Caucase, et entre ensuite dans une vallée nue, au milieu de laquelle est la ville de Tibilis, nommée vulgairement Téflis. Le fleuve divise la ville en deux parties, qui communiquent l'une avec l'autre par un pont de bois d'une seule arche, reposant sur deux énormes culées en briques. Sur la rive droite est la ville proprement dite, composée de la ville vieille et de la ville

nouvelle, séparées entre elles par d'anciens fossés et adossées toutes deux à une montagne à pic, sur laquelle on voit un vieux fort abandonné. Le fort nouveau ou la forteresse proprement dite est sur la rive gauche du fleuve : c'est un simple carré fermé d'un mur en briques avec des tours aux angles et environné d'un joli faubourg, habité par des colons allemands qui cultivent les jardins d'alentour. La ville vieille n'a que de petites rues tortueuses, bordées de maisons de boue et à demi enterrées; mais la ville neuve, bâtie par les Russes, est bien alignée et présente des rues de 60 pieds de large, bordées de maisons en briques et ornées de belles places. Téflis, le siége actuel du gouvernement russe, a plus de vingt mille habitants, sans compter cinq mille hommes de garnison, et la population en augmente tous les jours : c'est un mélange de Russes, d'Arméniens, de Juifs et même de Persans, professant tous leur religion avec une égale liberté. Cette ville est le principal entrepôt du commerce de la Géorgie, et l'on y voit des caravanes continuelles de chameaux qui y apportent, les unes de Bakou et de Chamaki, les marchandises de la Perse, les autres de Poti et de Koutaïs celles de la Turkie.

Le fleuve, en sortant de Téflis, fléchit vers le sud et parcourt une vallée déserte; d'où il ne sort que vers le bourg de Samouka pour recevoir sur sa rive gauche l'Alazon qui vient de Thélavi, et sur sa rive droite une autre rivière qui vient de Gandja. L'Alazon descend, comme l'Aragvi, du Caucase, et arrose une vallée très-fertile, où l'on voit la petite ville de Thélavi célèbre par la mort d'Héraclius, l'avant-dernier roi de Géorgie, et au-dessous de Thélavi la forteresse de

Sinâg, renommée pour la bravoure de ses habitants.

Le chemin de Téflis à Chamaki s'éloigne du Kour au sortir de la ville, traverse l'Yori, le Cambysus des anciens, vers le village de Pétersdorf, habité par des colons allemands, l'Alazon vers la ville de Sinâg, et va de Sinâg par Chéki ou par Noucha à Chamaki, en côtoyant le pied des montagnes habitées par les Lesghis. La route de Téflis à Gandja côtoie le Kour sur sa rive droite; mais elle est à peine tracée et n'est indiquée que par quelques postes de Cozaques, fermés d'un simple mur en terre. On traverse, vers les villages de Bertchali et d'Astabélou, deux rivières qui descendent du plateau méridional de la Géorgie, et l'on s'élève sur ce plateau vers le village de Chamkor, près duquel on voit une colonne en briques de 180 pieds de haut, comparable pour sa solidité, autant que pour sa hauteur, à la colonne trajane. L'avenue, par où l'on arrive de Chamkor à Gandja, est plantée d'une superbe allée de platanes. La ville de Gandja, à laquelle les Russes ont donné le nom d'Élisabethpole, paraît déserte depuis les dernières guerres; mais on peut juger de son ancienne population par l'étendue de ses ruines. La ville de Chouchi, située plus au sud sur le même plateau, ne paraît pas mieux peuplée, quoiqu'elle soit le chef-lieu d'un canton très-fertile, mais montagneux, connu sous le nom de Karabagh, où errent des tribus de Turkmans très-guerrières, qui habitent les confins de l'empire russe et de l'empire persan, sans reconnaître la souveraineté d'aucun d'eux. Le canton de Chouchi est à l'angle que forment le Kour et l'Araxe, à leur jonction dans les landes du Mogan. On descend de Chouchi dans la vallée de l'Araxe vers

Azlandous, et l'on va d'Azlandous par Ardébil en Perse : c'est la route la plus courte de Téflis à Téhèran. La route de Téflis à Tauris coupe le plateau de la Géorgie par le milieu et descend par Erivan dans la vallée de l'Araxe; d'où elle conduit par Nakchivan et Djoulfa à Tauris.

L'Araxe naît sur le revers oriental du mont Abos : il est formé de deux affluents qui viennent, l'un de la forteresse de Hassan-Kaleh, l'autre du village de Kulli, et qui réunissent leurs eaux vers celui de Bagaktoun. Le fleuve se dirige d'abord à l'est, traverse en serpentant la grande plaine de Tchalderan, où l'on voit le fort de Kagzevan, reçoit, sous celui de Hadji-Baïramlou, l'Harpazous qui vient de Kars, vers les ruines d'Artaxate le Zirma qui vient d'Erivan; et se courbant vers le sud-est, il fait un grand coude, au fond duquel sont Nakchivan et Djoulfa, pour revenir ensuite vers le nord-est se réunir au Kour au-dessous d'Azlandous dans les landes du Mogan.

La forteresse de Hassan-Kaleh, bâtie à la tête de la vallée de l'Araxe, n'est éloignée que de six à sept lieues de celle d'Erzeroum, située de l'autre côté du mont Abos, à la tête de la vallée de l'Euphrate. La montagne, qui sépare les deux forteresses, ne paraît pas bien haute, parce qu'elle repose sur un des plateaux les plus élevés de l'Asie, et elle est toute couverte d'une herbe fine et tendre, très-propre à nourrir les troupeaux. D'un côté coule un affluent de l'Euphrate, de l'autre un affluent de l'Araxe : la forteresse de Hassan-Kaleh, baignée par ce dernier affluent, est bâtie au milieu d'une grande plaine, au pied d'une roche escarpée qui porte la citadelle. Les murs de la citadelle s'élèvent en

serpentant autour de la roche, et sont flanqués de tours si basses, qu'elles ont l'air de plate-formes. Cette place est encore mieux défendue par son site que par l'art. On lui donne cinq à six mille habitants, presque tous armigères et d'une humeur très-guerrière.

Le fort de Kagzevan, situé sur la rive droite de l'Araxe, au milieu de la plaine de Tchalderan, n'est bon que pour protéger le passage du fleuve, encore guéable sur ce point; mais le fort de Baïramlou a une plus grande importance, parce qu'il est situé au confluent de l'Harpazous, qui séparait autrefois l'Arménie turke de l'Arménie persane et qui sépare aujourd'hui le territoire turk du territoire russe.

L'Harpazous, nommé maintenant Arpatchaï, est formé de deux affluents qui descendent l'un de Kars, l'autre de Goumri. La forteresse de Kars, située au nord-est de celle de Hassan-Kaleh sur la route d'Erzéroum à Akalsikeh, est bâtie au pied d'un rocher couronné par une citadelle qui présente de loin un aspect imposant, mais qui est dominée au sud-ouest par une hauteur environnante. La ville, bâtie au pied de la citadelle, n'est fermée que d'une simple enceinte quadrangulaire, flanquée de tours aux angles; et elle ne pourrait pas être défendue ou du moins elle ne pourrait l'être que difficilement, à moins que l'on n'occupât par un fort ou par un camp retranché la hauteur voisine de la citadelle. Kars paraît être l'ancienne Korsène: elle peut avoir douze à quinze mille habitants, musulmans ou chrétiens, et elle est le chef-lieu d'un pachalik turk, qui est borné à l'est par l'Harpazous et qui forme la limite de la Turkie du côté de l'Arménie persane, comme celui d'Akalsikeh forme sa

limite du côté de la Géorgie. Ces deux pachaliks sont aujourd'hui presque enclavés dans les nouvelles conquêtes des Russes, et il sera bien difficile aux Turks de les défendre contre eux. Les Russes devraient donc chercher à les acquérir, et alors ils seraient très-bien limités, d'un côté à la ligne du Bathys, et de l'autre à celle de l'Araxe.

La forteresse de Goumri, située au nord-est de celle de Kars sur l'autre affluent de l'Harpazous, est à demi ruinée et n'a d'importance que parce qu'elle est sur la route de Téflis à Erivan, et au principal débouché du plateau de la Géorgie dans la vallée de l'Araxe. Ce plateau est entièrement nu, comme celui d'Erzeroum, et il est parsemé de lacs, parmi lesquels on distingue celui de Sivang; d'où le Zirma descend à Erivan et d'Erivan dans la vallée de l'Araxe, vers l'ancienne Artaxate. Le chemin de Baïramlou à Erivan côtoie le fleuve sur sa rive gauche, passe à Ek-Miazin ou au monastère des Trois-Églises, qui est le siége du patriarche chrétien des Arméniens et qui ressemble plutôt à une forteresse qu'à une maison religieuse, et s'élève d'Ek-Miazin à Erivan en remontant le Zirma. Erivan peut renfermer quinze à dix-huit mille habitants. Elle était autrefois le siége d'un khan persan et passait pour une des meilleures forteresses de la Perse; mais c'était plutôt à cause de son site que de ses fortifications: c'est un ovale à triple enceinte, flanqué sur tous ses fronts de ravelins arrondis, excepté sur celui du nord, où au lieu de remparts il est environné d'un précipice effroyable, au fond duquel coule le Zirma, qui va se jeter dans l'Araxe, vers les ruines d'Artaxate.

Artaxate avait été bâtie sur une péninsule qui borde

la rive gauche du fleuve et dont l'isthme, hérissé de hauteurs, peut être aisément défendu : c'est cette situation heureuse qui en avait fait jadis la capitale de l'Arménie et le siége de ses rois. La ville était au milieu d'une riante vallée connue des anciens sous le nom de vallée Araxénienne, et aussi célèbre chez les Orientaux que la vallée de Tempé l'était chez les Grecs. On disait que le blé y croissait sans culture, que la vigne y pendait de tous les arbres, que le miel y distillait de la feuille des arbrisseaux et que les brebis y agnelaient trois fois l'an; ce qui a fait imaginer à quelques savants d'y placer le paradis terrestre, d'autant plus qu'on y est peu éloigné des sources du Tigre et de l'Euphrate, et que l'on y a en perspective sur l'autre rive de l'Araxe le mont Ararat, dont la tête, toujours couronnée de neiges, semble toucher aux cieux : à son double sommet noirci par le feu, on reconnaît que c'est une montagne volcanique. C'est du mont Ararat que descend la petite rivière de Kara-Sou, qui va se jeter dans l'Araxe, vis-à-vis le fort de Chérour, et qui sépare de ce côté le territoire russe du territoire persan.

En sortant de la vallée d'Artaxate, l'Araxe se courbe au sud, reçoit, sous le fort de Chérour, l'Arpatchaï oriental, et s'encaisse entre de hautes montagnes, au pied desquelles on voit d'abord la ville à demi ruinée de Nakchivan, puis le fort bastionné d'Abas-Abad, ensuite les ruines de Djoulfa, parmi lesquelles on croit reconnaître encore les piles du pont d'Auguste : de là le fleuve, en se repliant vers le nord, va passer sous les petits forts de Migri et de Razdâp, franchir vers celui d'Azlandous les cataractes qui barrent son lit,

et s'unir enfin au Kour dans les landes du Mogan.

Le plateau, que l'Araxe et le Kour embrassent de leurs eaux, est un des points les plus élevés de l'Asie; mais il n'est pas hérissé de hautes montagnes et ne semble être qu'un gradin intermédiaire entre la chaîne du mont Taurus et celle du mont Caucase. Ce plateau est presque partout dépouillé d'arbres; mais il est très-fertile en grains et en pâturages, et il est encore tout couvert, comme au temps de Pompée, de serpents et de scorpions qui en rendent le séjour très-dangereux. Ses versants au sud dans la vallée de l'Araxe font partie de l'ancienne Arménie, et ses versants au nord dans la vallée du Kour font partie de la Géorgie proprement dite; mais aujourd'hui le gouvernement russe de la Géorgie embrasse les deux vallées et s'étend même à l'ouest jusque dans celle du Phase.

La Géorgie, ainsi étendue, est composée de deux parties bien distinctes, de l'ancienne Ibérie et de la Colchide, séparées l'une de l'autre par la chaîne des monts Moschiques. Tout ce pays s'élève graduellement jusqu'au mont Caucase, qui le couvre au nord comme un rempart, et il présente une vaste terrasse, qui semble dominer toute l'Asie.

Point de climat plus doux : les hivers y sont tempérés par un soleil toujours brillant, et les vents frais, qui descendent du sommet des montagnes dans les vallées, y adoucissent les ardeurs de l'été. Point de sol plus varié ni plus fertile : les plus beaux arbres forestiers couvrent toutes les sommités, les plus gras pâturages tous les bas-fonds, et tous les coteaux sont couronnés de vergers, où la vigne, l'olivier, le figuier et le grenadier confondent leurs feuillages et leurs fruits.

La nature ne produit pas seulement dans ce pays les meilleurs végétaux, elle y nourrit encore la plus belle race d'hommes. Les Géorgiens ont la stature athlétique et la beauté mâle des Circassiens, sans avoir la même rudesse dans la physionomie. Les Géorgiennes surtout se font remarquer par l'élégance de leur taille et le contour gracieux de toutes leurs formes. Les femmes dans la Grèce ont été taillées dans des proportions plus fines, et rien n'égale l'expression de leur tête et la perfection de leur profil; mais en Géorgie elles ont une plus haute stature, des formes mieux arrondies et un plus beau teint : ce sont les plus belles femmes de l'Asie, et les Géorgiens sont les plus beaux soldats de la Turkie.

Mais ce pays si favorisé par la nature a toujours été opprimé par les hommes. Les Romains et les Parthes se le disputèrent jadis avec le même acharnement que les Turks et les Persans se le sont disputé depuis; et de nos jours il est devenu la proie des Russes, qui l'ont réuni à leur empire par un simple *oukas*. Héraclius mourant mit, en 1798, son royaume sous leur protection, pour qu'il ne fût plus inquiété par les Turks ni par les Persans; et à sa mort les Russes crurent que ce prince le leur avait légué, comme les Romains avaient cru jadis qu'Attale leur avait légué le royaume de Pergame. George, fils d'Héraclius, ne régna en Géorgie que sous leur bon plaisir; et après sa mort, les Russes en prirent possession comme d'une de leurs provinces; mais ce pays, séparé de la Russie par le Caucase, comme l'Espagne l'est de la France par les Pyrénées, n'entrera jamais bien dans le cadre de leur empire. Il n'est pas même encore lui-même

bien limité; et si les Russes veulent le garder, il faudra qu'ils en portent les limites jusqu'au Bathys et à l'Araxe, en occupant les pachaliks turks d'Akalsikeh et de Kars, comme ils occupent les khanats persans d'Erivan et de Nakchivan[1]. Il n'y a pas aujourd'hui dans tout ce pays plus de six cent mille habitants, savoir : plus de quatre cent mille dans la Géorgie étendue même jusqu'à l'Araxe, et plus de deux cent mille dans la Colchide étendue jusqu'au Bathys. La Colchide surtout paraît dépeuplée, à cause de son insalubrité : elle est assise entre deux branches du Caucase, qui empêchent les vents du nord et de l'est d'y circuler librement, et qui l'ouvrant à ceux du sud et de l'ouest y apportent les exhalaisons de la mer Noire : ce qui est la cause de l'humidité de son atmosphère, du luxe de sa végétation et de la malignité de son climat. Tel est même l'effet de ce climat, que les plantes y ont moins de saveur, les fleurs moins d'odeur et les animaux moins de force et de vie que dans la Géorgie. La Colchide est encore, comme au temps de Médée, le pays des insectes et des serpents : il faudrait l'assainir, en ouvrant ses vallées et en encaissant ses rivières.

Le peuple est divisé dans la Colchide, comme dans la Géorgie, en seigneurs ou nobles et en serfs ou paysans. Les nobles possèdent les terres, et les paysans les cultivent, moyennant une redevance à leurs seigneurs, qui est plus ou moins élevée suivant la qualité du terrain. Ces paysans professent, comme ceux

---

1. Ces deux khanats ont été réunis à la Géorgie par le traité de Turkmantchaï, et il est à présumer que les Russes y réuniront à la première occasion les deux pachaliks turks.

de la Géorgie, le christianisme, mais un christianisme mêlé de pratiques superstitieuses, vivent la plupart dans les bois, et habitent des cabanes faites en treillage, qu'ils transportent partout avec eux. Leur principale richesse est dans leurs troupeaux. Les femmes de la Colchide ont tous les artifices de Médée, et elles doivent à l'humidité du climat la fraîcheur de leur teint; mais elles n'ont ni les grâces ni la taille élégante des Géorgiennes, et elles se flétrissent rapidement. Voilà pourquoi elles sont moins recherchées que les autres femmes du Caucase pour les séraïs de l'Orient, où elles sont d'ailleurs redoutées à cause de leur méchanceté et de leurs intrigues.

Les lignes du Kour et de l'Araxe, qui couvraient autrefois la Perse et la Turkie contre les peuples du Caucase, couvrent aujourd'hui la Géorgie contre les Persans et les Turks. Les deux fleuves présentent vers leurs sources une haute levée, qui conduit d'Hassan-Kaleh à Kars et de Kars à Akalsikeh, en côtoyant le revers oriental des monts Moschiques. Sur leur revers occidental sont les lignes du Bathys et du Phase, qui se lient à celles du Kour et de l'Araxe vers Kars et Akalsikeh. Kars est le point intermédiaire entre les lignes du Bathys et de l'Araxe, et Akalsikeh entre celles du Phase et du Kour. Ces deux lignes ne peuvent pas être percées sur leurs flancs, parce que le terrain environnant est montueux et rompu; mais rien ne serait plus aisé que de les percer vers leur centre, sur la route de Kars à Akalsikeh. Il faudrait donc fortifier les positions qui sont sur cette route, et surtout fermer le défilé d'Armozique, par où l'on va d'Akalsikeh à Gori et dans toutes les vallées du bassin du Kour. Akalsikeh

est maintenant la clef de toute la Géorgie, et même de toute la Colchide, avec laquelle elle communique par les gorges du mont Amaranthe.

Pompée dans ses campagnes en Asie perça la ligne de l'Araxe, et il se proposait de percer celle du Kour, pour pénétrer par les passes du mont Amaranthe dans la Colchide et par la Colchide jusqu'au Bosphore taurique, dont Mithridate lui avait enseigné le chemin; mais il fut arrêté par les Dahes vers l'embouchure du fleuve, et par les Colques vers ses sources, au défilé d'Armozique; et ce général, aussi présomptueux que brave, fit croire aux Romains que son armée avait été arrêtée par les prestiges dont la Colchide était remplie, plutôt que par le courage de ses habitants.

On pourrait même défendre aisément aujourd'hui la ligne de l'Araxe, en occupant la forteresse de Hassan-Kaleh, qui en défend la tête, et les passes du mont Abos, qui conduisent sur le plateau d'Erzeroum, parce que ce fleuve est très-torrentueux, et qu'on ne peut le guéer sans danger. La rapidité de l'Araxe en a toujours rendu le passage difficile aux armées: celle de Corbulon ne le passa qu'au-dessus d'Artaxate, avant sa jonction avec le Zirma, et on ne saurait le passer au-dessous que sur des radeaux, parce qu'il n'a jamais pu souffrir le joug d'aucun pont. Celui qu'Auguste lui avait imposé près de Djoulfa, parut une entreprise si hardie, que tous les poètes de son temps la célébrèrent à l'envi. Virgile même feint que le pont de l'Araxe était gravé sur le bouclier d'Énée, et il place ce monument d'Auguste parmi les plus glorieux de son règne:

Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes.

Les Russes doivent donc porter jusqu'au Bathys et à l'Araxe les limites de la Géorgie, s'ils veulent garder ce pays.

Mais leur convient-il de garder un pays, si excentrique à leur empire? Les Russes ne peuvent avoir, pour garder la Géorgie, qu'un intérêt politique ou commercial. Or ils n'ont ni l'un ni l'autre, et dans l'état actuel de leur civilisation, on ne peut guère leur supposer un but plus glorieux, qui serait celui de civiliser par la Géorgie la Perse et la Turkie d'Asie.

La Géorgie a été long-temps un des grands entrepôts du commerce de l'Inde, et l'on a cru, comme si rien ne changeait dans le monde, qu'elle pourrait encore le devenir, si l'on coupait par un canal artificiel l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne. Seleucus Nicator en forma jadis le projet, et il ne serait pas impossible de l'exécuter, en joignant le Phase au Kour par les gorges du mont Amaranthe. Le Phase, ou du moins un canal latéral au Phase, peut être rendu navigable jusqu'à Sorapanis, et le Kour jusqu'à Soura : or de Sorapanis à Soura, il n'y a qu'un portage de quinze lieues; et si l'on ne voulait pas percer le mont Amaranthe, on pourrait le tourner par le Pélore en suivant ses pentes jusque dans la vallée du Kour. Quand les musulmans, en s'emparant d'Alexandrie et d'Antioche, eurent fermé au commerce de l'Inde la route de l'Égypte et celle de la Syrie, ce commerce prit la route de la Géorgie; et c'est à cette direction nouvelle que Constantinople et même Théodosie durent leur splendeur dans le moyen âge. Les marchandises de

l'Inde remontaient alors l'Indus jusqu'à Attok, et même jusqu'à Kaboul, pour être transportées sur l'Oxus et descendre dans la mer Caspienne, ou bien elles étaient transportées par la route directe d'Attok à Astrabad sur cette mer; d'où elles remontaient par le Kour jusqu'à Soura, allaient par terre de Soura à Sorapanis, et descendaient de Sorapanis avec un affluent du Phase dans la mer Noire, et de la mer Noire jusqu'à Constantinople. Soura et Sorapanis étaient alors les entrepôts de ce commerce, et leurs ruines actuelles prouvent leur ancienne splendeur; mais cette route, qui pouvait convenir jadis au commerce de l'Inde, ne lui convient plus depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance. Le chemin d'Attok à Astrabad par Kandahar et Hérat est long et périlleux, et celui de Soura à Sorapanis est montueux et difficile. Le Kour et le Phase ne sont plus d'ailleurs navigables, depuis qu'on ne les contient plus par des digues, parce qu'ils sont trop torrentueux et trop rapides; et le voyage par terre en caravanes depuis l'Indus jusqu'à la mer Caspienne, à travers la Perse, est sujet à trop de risques, au lieu qu'un vaisseau européen fait le même trajet deux fois plus vite, porte légèrement des fardeaux que la caravane la plus nombreuse ne pourrait pas traîner avec elle, et ne court aucune chance, ou ne court que des chances, que l'on peut couvrir à peu de frais par des assurances. Le projet du commerce de l'Inde par terre à travers la Géorgie est donc un de ces projets chimériques, que l'on ne pourra jamais réaliser que pour les pays intermédiaires, et même pour ces pays, que lorsqu'ils seront plus civilisés. La Russie n'a donc pas d'intérêt commercial à garder la Géorgie. Aurait-elle un intérêt politique?

Tant que la Géorgie et la Tauride ont été indépendantes, la Turkie était défendue contre les Russes par le vaste bassin de la mer Noire, et à l'est, comme à l'ouest de cette mer, par les déserts qui d'un côté vont du Volga au Tanaïs, et de l'autre du Borysthène au Niester : or cette barrière était de toutes parts impénétrable, et elle l'était surtout à l'est, où elle est fermée par le Caucase, comme par un rempart; mais depuis que les Russes sont maîtres de la Géorgie, ils ont en leur pouvoir toutes les clefs de l'Arménie et, avec les clefs de l'Arménie, les sources du Tigre et de l'Euphrate qui leur ouvrent la Turkie d'Asie.

La Géorgie n'ouvre pas seulement aux Russes la Turkie, elle leur ouvre encore la Perse. Maîtres du grand plateau qui domine l'Asie, les Russes peuvent descendre à leur gré dans l'un ou l'autre de ces empires. Plus de défenses naturelles ou artificielles qu'on puisse leur opposer. Les lignes du Phase et du Bathys se trouvent tournées, celles du Kour et de l'Araxe percées sur plusieurs points; et une armée russe peut désormais marcher à travers l'Asie-Mineure sur Constantinople ou à travers la Médie sur Téhèran, sans rencontrer d'autre obstacle que celui de quelques cours d'eau, ou de quelques forteresses incapables de résister à de l'artillerie.

La Géorgie, en donnant aux Russes le Caucase, leur a donné le point dominant de l'Asie, comme la Dalmatie, en donnant aux Autrichiens le Monte-Negro, une des sommités du mont Scardus, leur a donné le point dominant de l'Albanie; et comme ceux-ci peuvent aujourd'hui descendre du mont Scardus dans la Turkie d'Europe, les autres peuvent également descendre du Caucase dans la Turkie d'Asie.

Mais d'un autre côté l'occupation de la Géorgie est bien plus onéreuse aux Russes que celle de la Dalmatie ne l'est aux Autrichiens. Ceux-ci peuvent garder la Dalmatie avec une poignée de soldats, au lieu que les Russes ne peuvent garder la Géorgie qu'avec une armée de 40 à 50 mille hommes, parce que cette armée est obligée de s'éparpiller sur un terrain immense, où elle est de toutes parts environnée de peuples nomades. Or une armée aussi nombreuse n'est pas facile à entretenir, parce qu'il faut lui envoyer sans cesse, à travers la mer Noire ou à travers le Caucase, des recrues et des munitions. La Géorgie ne peut donc servir à la Russie que comme un point d'attaque contre la Turkie ou contre la Perse; mais, tant que la Perse ne sera pas conquise, elle ne pourra pas lui servir de point de départ, pour envoyer une armée dans l'Inde contre les Anglais, parce que les Anglais ont dans l'Inde une armée de cent mille hommes exercée à l'européenne et bien approvisionnée, et que l'on ne peut pas aller attaquer une pareille armée, à travers un pays ennemi de quatre cents lieues d'étendue et dépourvu de tout. Les Anglais n'ont donc rien à redouter des Russes établis au-delà du Caucase; et dans une guerre entre ces deux peuples, les Russes auraient bien plus à craindre de voir arriver une flotte anglaise à travers la Baltique sous les murs de Pétersbourg, que les Anglais de voir arriver une armée russe, à travers la Perse et l'Inde, sous ceux de Calcuta.

La Géorgie ne peut donc servir à la Russie que comme un point d'appui pour conquérir la Perse ou la Turkie; mais comme un état ne peut pas exister hors de certaines proportions, que l'unité du com-

mandement se perd à de certaines distances et que la force d'un pays n'est pas dans son étendue et sa superficie, mais dans l'homogénéité et la cohésion de ses parties, la Russie ne pourrait conquérir ni la Perse ni la Turkie, sans se diviser elle-même et sans perdre son unité. La Géorgie ne peut donc réellement servir à la Russie, que pour changer à son gré le gouvernement persan ou le gouvernement turc, ou pour les améliorer, en y plaçant d'autres dynasties, en un mot, pour civiliser la Perse et la Turkie, qui seraient encore mieux et plus promptement civilisées par les autres nations de l'Europe, si la France et l'Angleterre, toujours rivales, mais rivales généreuses, formaient à l'envi l'une de l'autre le noble dessein de rendre à la civilisation tout le pourtour de la Méditerranée, en rétablissant la Grèce et en fondant des colonies européennes sur la côte d'Afrique et plus particulièrement en Égypte.

## CHAPITRE IV.

### Des lignes de l'Euphrate et du Tigre.

Les lignes de l'Euphrate et du Tigre se prolongent du nord au sud depuis Erzeroum jusqu'à Bassora, et depuis la chaîne du mont Taurus jusqu'au golfe Persique.

Le mont Taurus, comparé par les anciens à un immense serpent à cause de ses nombreux replis, semble un prolongement de la chaîne grecque, qui traverse l'île de Crète et tout l'Archipel, pour aller reparaître au-delà de l'île de Rhodes, dans l'Asie-Mineure [1], qu'elle embrasse de ses deux bras. Cette grande chaîne a presque partout ses escarpements vers le sud et se termine au nord en longs plateaux inclinés vers la mer Noire. Sa direction la plus constante est d'ouest en est; mais elle jette des branches de tous côtés, au sud le mont Amanus qui va s'unir au mont Liban et se ramifier dans la Syrie, au nord les monts Moschiques qui vont s'unir au Caucase et se ramifier dans la Géorgie; et après s'être pyramidée elle-même au mont Abos et au mont Niphates vers les sources de l'Euphrate et du Tigre, elle se divise en deux autres chaînes, dont l'une sous le nom de chaîne Médique se courbe au sud et se prolonge jusqu'au golfe Persique, tandis que l'autre se dirige à l'est, borde au sud la mer Caspienne et va s'unir par le mont Parapomisus au mont Himalaya, le mont Immaus des anciens; d'où en jetant de nombreux rameaux dans l'Inde et jusque dans la Chine, elle verse d'un côté l'Indus et le Gange dans la mer Indienne, et de l'autre le *fleuve Bleu* et le *fleuve Jaune* dans la mer Orientale.

L'Euphrate sort, comme l'Araxe, du mont Abos; mais il coule vers l'ouest dans une direction opposée, et semble se chercher une issue, d'abord dans la mer

---

1. Arrien fait commencer le mont Taurus au mont Mycale, vis-à-vis l'île de Samos : d'autres le font commencer aux montagnes, qui sont vis-à-vis l'île de Rhodes.

Noire, puis dans la Méditerranée; mais repoussé de tous côtés par les branches du mont Taurus, qui se dirigent au nord et au sud, il se replie vers l'est, et va après un long circuit se réunir au Tigre dans les déserts de l'Arabie.

Le Tigre, au contraire, né au mont Niphates, au sud du mont Abos, court rapidement du nord au sud, parallèlement à la chaîne Médique, pareil à une flèche qui fend les airs. Réunis à Korna sur un terrain bas et marécageux, qu'ils ont formé par leurs alluvions, les deux fleuves prennent le nom de fleuve Arabique, et vont se jeter au-dessous de Bassora dans le golfe Persique.

L'Euphrate est formé de deux affluents qui descendent, l'un du mont Abos, l'autre du mont Ararat, et qui se réunissent dans un canal commun vers le bourg de Kebban. Le plateau, qu'ils embrassent dans leurs cours, est comme le noyau de l'Arménie : il s'étend de l'est à l'ouest depuis la ville de Diadin jusqu'au bourg de Palou; et c'est sur le point le plus élevé de ce plateau qu'est située la ville d'Arze-roum [1], dont le nom rappelle l'origine et la destination.

Arze-roum, plus connu parmi nous sous le nom d'Erzeroum, s'élève au milieu d'une grande plaine, au pied du mont Abos; d'où descendent deux ruisseaux qui forment l'affluent le plus septentrional de l'Euphrate. L'un de ces ruisseaux coule au nord, l'autre au sud de la ville, fermée d'un double mur en pierre et défendue vers le sud par un réduit ou fortin, qui lui sert de citadelle. Elle est l'entrepôt du commerce

1. Arze-roum, en arménien, citadelle des Romains.

de la Turkie avec la Perse, et on lui donne 60 à 80 mille habitants, parmi lesquels deux tiers sont Turks, et le reste chrétien. Les chrétiens font le commerce ou cultivent les champs, et les Turks forment une espèce de milice féodale, à laquelle on a donné, à titre de Ziamets et de Timars, la plupart des terres qui environnent la ville sur un rayon de trois à quatre lieues. Cette milice fait avec la garde du pacha la meilleure défense d'Erzeroum, incapable par ses fortifications de résister à une attaque régulière. Il faudrait la fortifier avec plus d'art, parce que le plateau, qu'elle occupe, est le point dominant de l'Arménie, et le plateau de l'Arménie le point dominant de toute la Turkie asiatique.

La plaine d'Erzeroum est absolument nue; mais elle est très-fertile en pâturages, et elle est couverte de hameaux et de villages, jetés en groupes au milieu de cette plaine, comme au milieu d'une vaste prairie. Les Kourdes y amènent en été leurs troupeaux, et elle présente dans cette saison l'aspect le plus pittoresque. Les eaux de l'Euphrate, qui l'arrosent, se répandent de tous côtés en une infinité de ruisseaux : les unes coulent doucement, les autres se précipitent à gros bouillons, puis se divisent pour se réunir à quelques pas plus loin : ici elles s'élèvent en gerbes, là elles tombent en nappes, et elles semblent se jouer à travers un terrain ondulé, qu'elles parent d'un éternel gazon; mais le paysage change au village d'Ilidja, l'ancienne Élégia, à trois lieues à l'ouest d'Erzeroum, et la verdure disparaît à six lieues plus loin vers le bourg de Djennès, l'ancienne Gymnias, située au pied de la chaîne, qui lie le mont Taurus aux monts Moschiques

et qui sépare les eaux de l'Euphrate de celles de la mer Noire. Là le terrain se hérisse de rochers, et le fleuve entre vers le bourg de Vijan dans une gorge étroite, d'où il ne sort que vers la petite ville d'Erz-Inghiam, l'ancienne Satala, pour descendre dans la plaine de Palou, où il reçoit l'affluent qui vient du mont Ararat et que l'on nomme *Mourad-Chaï* : c'est l'affluent le plus méridional du fleuve, et celui qui présente le plus grand volume d'eau.

Le mont Taurus se divise à Erz-Inghiam en deux chaînes, dont l'une se dirige au nord et va se pyramider au mont Abos, tandis que l'autre, rompue vers ce point par l'Euphrate, se dirige directement à l'est et va se pyramider au mont Ararat. C'est cette branche du mont Taurus, qui sépare les deux affluents du fleuve : l'affluent méridional descend du mont Ararat à Diadin, de Diadin à Mélez-Ghird et de Mélez-Ghird à Lysa ; d'où il va à travers la plaine de Mouch se réunir dans celle de Palou à l'affluent septentrional, venu du mont Abos.

L'Euphrate, en sortant de cette plaine, descend à travers une gorge profonde à Malatie, où il reçoit sur sa rive droite le Mélas, nommé aujourd'hui Kara-Sou, qui vient du mont Argéé. Ce mont, au pied duquel on voit la ville de Kaïsarièh, l'ancienne Césarée, est le nœud des deux branches du Taurus, qui, après avoir embrassé le plateau de l'Asie-Mineure, se réunissent à l'extrémité orientale du plateau pour se diviser de nouveau en deux autres branches, entre lesquelles coule le Mélas, et dont l'une va encaisser l'Euphrate vers Erz-Inghiam, tandis que l'autre le traverse au-dessous de Malatie, pour aller se pyramider, vers les

sources du Tigre, au mont Niphates, et se rattacher à la chaîne Médique, d'un côté par le Seïban-dâgh, qui borde au nord le lac de Van, et de l'autre par les monts Hékiars qui le bordent à l'ouest et au sud.

Malatie, l'ancienne Mélitène, est une ville de cinq à six mille habitants, Turks ou chrétiens, encore toute couverte de ruines et située sur un petit affluent du Mélas, à environ neuf lieues de son embouchure dans l'Euphrate. Le fleuve entre, au-dessous de Malatie, dans une gorge étroite qu'il franchit avec fracas, et d'où il sort en faisant vers l'ouest un grand coude, au fond duquel est Samozate, devenue de nos jours une misérable bourgade; mais repoussé vers ce point par les différentes branches du Taurus qui vont couvrir, comme d'un grand réseau, toute la Syrie, il se détourne à l'est pour se rapprocher du Tigre et embrasser le vaste pourtour de la Mésopotamie. La cataracte de l'Euphrate entre Malatie et Samozate indique la rupture de la chaîne taurique, comme le saut du Danube, entre Orsova et Vidin, indique celle de la chaîne mœsique.

Le fort de Roum-Kaleh et la petite ville de Bir, situés à l'origine de ce détour, l'un sur la rive droite du fleuve, l'autre sur la rive gauche, sont de bonnes positions de passage. Roum-Kaleh est sur l'emplacement de Zeugma, où l'on passait l'Euphrate du temps des Romains. On l'y passe maintenant, quand on vient de l'Asie-Mineure par Marach et Aïntab, et que l'on prend le chemin des montagnes; mais quand on vient d'Alexandrette ou d'Alep et que l'on suit le chemin de la plaine, on le passe sur un bac devant Bir, l'ancienne Birtha, située au-dessous de Roum-Kaleh sur

l'autre rive de l'Euphrate. La petite ville de Bir est assise sur la pente d'une colline crétacée, et elle est fermée d'un mauvais mur, flanqué de quelques tours. Il y a au bord de l'eau un petit fort en ruines, qui paraît avoir été construit pour défendre le passage du fleuve, et qui le défendrait mal, puisqu'on peut l'effectuer au-dessus ou au-dessous du fort.

L'Euphrate sort des montagnes à Bir, et commence à devenir navigable : il a même déja un très-gros volume d'eau, et peut être comparé au Rhône devant Lyon. Ses rives sont très-escarpées, et son lit paraît creusé dans des bancs de craie. Au-dessous de Bir, le terrain se dépouille d'arbres et de verdure, pour se couvrir de sel gemme et de sel marin, et le désert commence.

Le fleuve, en descendant de Bir, coule constamment vers le sud-est en bordant l'Arabie, baigne les ruines d'Hiérapolis et de Nicéphorium, celles de Tapsaque et de Circésium, et se dirige par Ana et Hit vers Ambar et Féloudjeh, situées à l'origine du mur médique; d'où en se courbant au sud, parallèlement au Tigre, il va baigner les ruines de Babylone et s'unir à ce fleuve vers la forteresse de Korna.

La ville d'Hiérapolis, où l'on passait autrefois l'Euphrate quand on venait d'Antioche, et celle de Tapsaque, où on le passait en venant de Palmyre, ont disparu; mais celles de Nicéphorium et de Circésium, où on le passe aujourd'hui, quand on vient d'Alep et de Damas par le désert, existent encore dans les deux pauvres bourgades connues, l'une sous le nom de Racca et l'autre sous celui de Kerkisièh, la première située vers le confluent du Belès, et la seconde vers celui du

Khaboras. De toutes les autres villes, qui bordaient le fleuve depuis Circésium jusqu'au mur médique, on ne voit plus aujourd'hui que celles d'Ana et de Hit.

Ana, l'ancienne Anatho, était autrefois dans une île de l'Euphrate : elle est maintenant sur sa rive droite, et elle ne consiste plus que dans une longue rue, dont les deux côtés sont bordés de maisons environnées de jardins : ce qui donne à cette ville ouverte de toutes parts l'aspect de la campagne.

Hit, l'ancienne Æïopolis, est au-dessous d'Ana, sur une éminence arrondie, que l'on pourrait aisément fortifier; mais cette ville est aujourd'hui entièrement ouverte, comme celle d'Ana. Ana et Hit ne sont que des stations agréables au milieu du désert. Il y a près de Hit des sources de pétrole, sorte de bitume, dont on enduit les maisons, pour les garantir de l'action de l'air et de l'eau. De Hit à Ambar et à Féloudjeh, on ne compte plus que trois ou quatre journées de caravanes : ces deux bourgades sont à une petite distance l'une de l'autre, et elles sont situées toutes deux vers le coude, où l'Euphrate se rapproche le plus du Tigre et de Bagdad. L'ancienne Macépracta ne devait pas être éloignée de l'une d'elles; et c'est à Macépracta que commençait le mur médique, qui allait joindre le Tigre à Sitace et qui fermait la Babylonie. Ce mur avait à peu près 20 lieues de long, et il était bordé d'un canal, nommé Naär-Malka, où l'on avait dérivé les eaux des deux fleuves; en sorte que l'on passait en bateau de l'un dans l'autre.

Il n'y a guère, vers ce point, de l'Euphrate au Tigre que dix à onze lieues, et la crête, qui sépare leurs eaux, est si peu sensible, qu'il est difficile, au premier coup

d'œil, de déterminer le point de partage. Voilà pourquoi on avait jadis coupé ce terrain par tant de canaux.

L'Euphrate n'est guère navigable jusqu'à Féloudjeh que pour des radeaux, à cause des bancs de sable qui embarrassent son cours; mais il le devient ensuite pour tous les bateaux, et même on en préfère la navigation à celle du Tigre, dont le cours inférieur est plus tortueux : c'est la raison pour laquelle on vient ordinairement de Bagdad s'embarquer à Féloudjeh, quand on veut descendre jusqu'à Bassora. On vient également s'y embarquer de Bir et d'Ana, et il n'est pas rare de voir des Arabes de ces deux villes et même des familles entières, femmes et enfants, descendre l'Euphrate sur des outres enflées : ils se placent sur une de ces outres, mettent sur une autre leurs bagages, et s'abandonnent ainsi au courant du fleuve.

Hella est sur la rive occidentale de l'Euphrate, à quinze lieues au-dessous de Féloudjeh et à dix-huit au sud de Bagdad : elle ne renferme pas plus de dix à douze mille habitants, presque tous marchands ou bateliers; mais elle a, comme toutes les villes bâties au milieu du désert, une vaste enceinte, fermée d'un mur en terre, où viennent se réfugier en cas d'invasion tous les habitants des campagnes. Ses maisons sont presque toutes construites en briques cuites au feu, qui paraissent être des débris de constructions plus anciennes. Les monceaux de ces briques, que l'on trouve autour de la ville, les caractères babyloniens qui y sont empreints, la tradition orale des gens du pays, tout porte à croire que Hella a été bâtie des ruines de Babylone. Ces ruines sont dispersées des deux côtés

de l'Euphrate sur un rayon de plus de deux lieues, et elles y forment des monticules que l'on prendrait de loin pour des accidents du terrain, mais qui de près paraissent être l'ouvrage de l'art. Parmi ces monticules, on en distingue deux, plus élevés que les autres, l'un sur la rive droite du fleuve, l'autre sur la rive gauche, et qui vraisemblablement ont servi tous les deux de base à d'anciens édifices.

Babylone formait un grand carré, dont chaque côté avait, suivant Hérodote, 120 stades de long et dont le périmètre en avait 480. Diodore de Sicile ne lui donne, d'après Ctésias, que 360 stades de tour, et Strabon que 385, ou environ 16 lieues. Le fleuve, qui coulait au milieu de la ville et qui la divisait en deux quartiers, était emprisonné entre deux quais de briques, liés ensemble par un pont de pierre. Les deux quartiers de la ville étaient également remarquables par la régularité des rues et la beauté des maisons; mais l'un l'était plus particulièrement par le palais du roi, bâti sur des terrasses ombragées par les plus beaux arbres et ressemblant de loin à des jardins suspendus dans les airs, et l'autre par un temple pyramidal, consacré à Bèlus par Sémiramis : c'était une grande tour massive, sur laquelle s'élevaient sept tours plus petites, les unes au-dessus des autres. Un escalier taillé en spirale et pratiqué en dehors conduisait jusqu'à la plus élevée, où l'on trouvait une petite chapelle, ornée d'un lit magnifique, sur lequel le dieu venait quelquefois se reposer avec de simples mortelles, dignes par leur beauté de lui être présentées.

Tous les autres édifices publics avaient été construits sur des terrains élevés ou sur des plate-formes, pour

être garantis des inondations du fleuve: Il ne reste plus aujourd'hui de tous ces édifices que des ruines informes, et, à juger de l'étendue de la ville par celle de ses ruines, on peut croire qu'elle avait, d'après le rapport des anciens, au moins 16 lieues de tour; mais comme toutes les autres villes du désert, elle renfermait dans son enceinte une multitude de bosquets, de vergers et de jardins, et elle avait plutôt l'air d'un parc que d'une ville. Hella est encore aujourd'hui, comme Bagdad, un des grands entrepôts du commerce de l'Inde.

A neuf lieues au sud de Hella et au milieu du désert sont les ruines de Koufa, reconnaissables à de légères élévations qui ressemblent de loin aux vagues de la mer doucement agitée, et, à l'ouest de ces ruines, sur d'autres élévations plus marquées, paraissent les deux villes célèbres de Mesched-Husséïn et de Mesched-Ali, qui ne sont guère que de vastes cimetières, où tous les dévots musulmans veulent, à l'exemple du gendre et du petit-fils de Mahomet, avoir leur tombeau. Mesched-Ali, la plus vénérée de ces deux villes, est formée seulement d'une longue rue, dont les maisons à moitié enterrées et à toits plats, s'élèvent à peine au-dessus du sol, et elle n'est remarquable que par la mosquée qui renferme le tombeau d'Ali et qui est surmontée d'un dôme recouvert en lames de cuivre, réfléchissant au loin les rayons du soleil. Ce tombeau est l'objet d'un pélerinage pieux pour tous les musulmans de la secte d'Ali, et en particulier pour les Persans. Mesched-Husséïn, à l'ouest de Mesched-Ali, est environnée de bosquets de palmiers, dont l'aspect est très-agréable.

Les différentes villes, situées sur l'Euphrate au-dessous de Hella, telles que Hasca, Lemloum, Sa-

maouah, ne sont que des lieux fermés, sans aucune importance militaire, parce qu'on peut les tourner. L'Euphrate se divise à Hasca en plusieurs canaux, qui se réunissent vers Samaouah; et après s'être éloigné du Tigre, comme pour se perdre dans le désert, il s'en rapproche de nouveau et va s'unir à lui sous un angle de 50 degrés.

Korna, située au confluent des deux fleuves, est une ville presque déserte, entourée d'un simple mur en terre, quoiqu'il eût été aisé de la bien fortifier, en élevant un front bastionné d'un fleuve à l'autre, et en isolant la ville de la campagne par un fossé inondé. De tous les lieux, qui bordent l'Euphrate depuis sa sortie des montagnes jusqu'à son confluent avec le Tigre, Féloudjeh et Korna sont les seuls qu'il faudrait fortifier régulièrement : tous les autres ne sont bons qu'à servir d'asile aux paysans des campagnes contre des hordes d'Arabes errants, et il suffit d'opposer à ces hordes une simple muraille.

Les deux fleuves réunis à Korna dans un canal commun, connu aujourd'hui sous le nom de fleuve Arabique et qui le fut chez les anciens, suivant quelques géographes, sous le nom de Pasitigre, coulent quelque temps ensemble sans se mêler, et l'on distingue, au premier coup d'œil, les eaux troubles du Tigre, qui contrastent avec la limpidité de celles de l'Euphrate. Le Pasitigre, en descendant de Korna dans le golfe Persique, traverse une plaine nue et rase, qui ne se couvre de quelques arbres et d'un peu de verdure, qu'aux approches de Bassora. Bassora, située sur la rive occidentale du fleuve, à 15 lieues au-dessous de Korna, est la seule ville de ce désert, et elle n'a

pas plus de 20 mille habitants, quoique son enceinte soit presque aussi étendue que celle de Bagdad : c'est un parallélogramme, bordé par le fleuve sur un de ses petits côtés, et défendu sur les trois autres par un simple mur en briques, enveloppé d'un fossé. Bassora est aujourd'hui le principal entrepôt du commerce de l'Inde avec la Turkie.

# CHAPITRE V.

Suite du précédent.

Telles sont les principales places qui bordent la ligne de l'Euphrate : voici celles qui bordent la ligne du Tigre.

La branche du mont Taurus, qui traverse l'Euphrate sous Malatie, se divise au-delà du fleuve en deux autres branches, dont l'une se relève vers le nord au mont Niphates, l'autre vers le sud au mont Masius; et c'est entre ces deux branches que coule le Tigre, formé de trois affluents, venant l'un des montagnes qui sont au-dessus d'Argana, un autre du mont Niphates qui est au-dessus d'Erz-ên, et le troisième des montagnes qui sont au-dessus de Bidlis et qui environnent à l'ouest le lac de Van.

Argana est une petite ville, où l'on prépare le

cuivre exploité dans les montagnes voisines, et qui n'a d'importance militaire, que parce qu'elle est sur la route de Malatie à Diarbékir.

Diarbékir, l'ancienne Amide, est située au sud-est d'Argana dans une grande plaine et sur un rocher escarpé, bordé par l'affluent le plus occidental du Tigre: elle a la forme d'un trapèze, dont le fleuve baigne trois côtés. Ses murs, flanqués de tours rondes et carrées, sont très-élevés, et ils ont été construits avec une pierre dure et noire, qui a fait donner à Diarbékir le nom de *Kara-Amid* ou de noire Amide. Cette ville a une population de 30 à 40 mille habitants, la plupart Turks et armigères; mais malgré sa population guerrière et tous les avantages de sa position, elle se défendrait difficilement, si elle était attaquée sur le front de la campagne, parce que toutes les hauteurs, dont elle est environnée, favoriseraient les approches. Il faudrait la couvrir sur ce front de quelques ouvrages avancés, et l'escarper sur tous les autres. Diarbékir est, comme Erzeroum, le siége d'un pacha à trois queues. L'aspect, qu'elle présente, quand on vient d'Argana, est magnifique. Située sur une éminence, la plupart de ses maisons et de ses mosquées surmontent encore ses hautes murailles, qui par leur couleur sombre tranchent fortement avec les flots argentés du fleuve et le vert des arbres environnants : une ligne de montagnes bleuâtres, qui se dessinent dans le lointain, ajoute encore à la magnificence du paysage.

Au-dessous de Diarbékir et sur un autre rocher, bordé par le Tigre, est le fort de Keïfa, environné d'eau sur deux de ses fronts et passablement défilé sur le troisième, du côté de la campagne. Mais ce fort est

d'une trop petite capacité, et l'on pourrait aisément le masquer et passer outre. C'est au-dessous de Keïfa que le Tigre reçoit l'affluent qui sort du petit lac d'Erz-ên et qui descend dans le lac du mont Niphates, connu maintenant sous le nom de mont Nimrod. La petite ville d'Erz-ên est bâtie sur cet affluent à sa sortie du lac, et présente une bonne position de passage, parce qu'elle est sur la route de la vallée du Tigre dans celle de l'Euphrate, à travers les cols du mont Niphates.

Après avoir reçu l'affluent d'Erz-ên, le Tigre s'enfonce dans une gorge encaissée entre de hautes montagnes et coule sur un fonds de rochers : de là ses cascades et ses chutes fréquentes. Les plus grandes sont celles des environs de Djésiré, petite ville de cinq à six mille habitants, située, comme le fort de Keïfa, dans une presqu'île triangulaire, dont deux côtés sont baignés par le fleuve, et dont le troisième est défendu par une hauteur bordée de ravins. Cette petite ville par sa position serait susceptible d'être bien fortifiée.

Le Tigre reçoit au-dessous de Djésireh son affluent le plus oriental, descendu des montagnes qui environnent à l'ouest le lac de Van et qui sont connues aujourd'hui sous le nom de monts Hékiars. Ce sont des montagnes très-hautes et très-escarpées, que l'on a de la peine à gravir; mais quoique nues, elles ne sont point arides, et l'on trouve jusque sur leur sommet d'excellents pâturages, où les Kourdes engraissent leurs troupeaux. La rivière, en sortant de ces montagnes, descend à Bidlis et de Bidlis à Sert; d'où elle va, en côtoyant le pied du plateau, sur lequel on voit la ville d'Amadie, se jeter dans le Tigre au-dessous de Zahou :

c'est cette rivière que Xénophon nomme Centritès, Tacite Nicéphorius, et que l'on nomme maintenant Khabour. La route directe des caravanes conduit de Mousoul à Erzeroum par Zahou, et remonte cette rivière jusqu'à ses sources vers Bidlis; d'où, en traversant les montagnes qui lient le mont Niphates aux monts Hékiars, elle descend sur le lac de Van, vers la petite ville d'Aklât, et monte d'Aklât sur le Séïban-Dagh, pour redescendre sur l'affluent méridional de l'Euphrate vers le bourg de Lyza, et s'élever enfin sur le plateau d'Erzeroum, à travers les montagnes qui séparent les deux affluents de l'Euphrate.

Bidlis, Sert, Amadie et Zahou, que l'on trouve sur cette route, sont de petites villes habitées par des Kourdes musulmans, mêlés avec des chrétiens du rit arménien. Bidlis est la plus importante de ces villes, et peut avoir huit à dix mille habitants : elle a la forme d'un crabe, dont le corps est représenté par le château, et les divers bras par les groupes des maisons, répandues tout autour dans de profondes ravines.

Sert n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg de deux à trois mille habitants, environné de ruines, qui paraissent être celles de Tigranocerte. La situation de cette ville au fond d'une vallée encaissée entre de hautes montagnes, rendait sa défense très-facile, et elle avait d'ailleurs cet avantage qu'elle était très-centrale pour toute l'Arménie, puisqu'elle était sur la route qui conduit de la vallée du Tigre dans celle de l'Euphrate à travers les défilés du mont Niphates : c'est ce qui avait déterminé les rois d'Arménie à y établir leur résidence. La campagne environnante est très-fertile et produit du blé, du vin et toute sorte de fruits.

Zahou n'est qu'une petite ville de trois à quatre mille habitants; mais sa situation dans une île, formée par le Khabour, en rend l'aspect agréable et la défense facile : un fortin, bâti à l'extrémité orientale de l'île, lui sert de citadelle.

Les montagnes, qui bordent la rive orientale du Tigre et qui forment comme les premiers gradins de la chaîne Médique, présentent au nord de Zahou une plaine élevée, où l'on ne parvient que par un long défilé. Au fond de cette plaine est la ville d'Amadie, peuplée de 4 à 5 mille habitants, musulmans ou chrétiens, et défendue par un fort sourcilleux, où réside un bey héréditaire, ordinairement décoré du titre de pacha, et qui prétend être issu en ligne directe de la famille des Abbassides, la plus illustre de l'Orient.

Le chemin de Zahou à Mousoul côtoie la rive orientale du Tigre et descend de Zahou par les villages de Simil, Namour, Hatara et Telkif au hameau de Nounia, bâti sur un tertre, au sommet duquel on voit une chapelle à coupole, que les gens du pays croient renfermer le tombeau du prophète Jonas : tout autour, sur un rayon de plus de deux lieues, sont des ruines, qui paraissent être celles de Ninive. Tous ces villages sont habités par les Yésidis, peuples issus des anciens Assyriens et répandus sur les deux rives du Tigre depuis Mousoul jusqu'à Bagdad.

On passe le Tigre entre Nounia et Mousoul sur un pont de bateaux; mais on peut aller de Zahou à Mousoul en passant le fleuve au-dessous de Simil au gué d'Eski-Mousoul ou de Mousoul le vieux, et en côtoyant ensuite sa rive occidentale jusqu'à Mousoul : c'est le chemin suivi par les caravanes, quand elles craignent

d'être pillées par les Yésidis. Le gué d'Eski-Mousoul est le seul au-dessous de Zahou, où l'on puisse passer le Tigre; et c'est là vraisemblablement que le passa Alexandre dans son expédition contre Darius.

Tout le pays, bordé par le Tigre, depuis l'affluent d'Erz-ên jusqu'à la chaîne Médique et au lac de Van, est le Kourdistan, proprement dit, qui se prolonge du nord au sud sur le revers occidental de cette chaîne, depuis les sources de l'Euphrate jusqu'à celles de la Diala, et depuis Diadin jusqu'à Scherzour. La chaîne du mont Niphates et des monts Hékiars divise ce pays en deux régions tout-à-fait distinctes, l'une au nord renfermant le pachalik de Bayazid et celui de Van, l'autre au sud renfermant ceux de Bidlis, d'Amadie, de Zahou, de Djulamerk et de Scherzour, la première très-fertile en pâturages, et la seconde en grains et en fruits : celle-ci est la partie montagneuse de l'ancienne Assyrie, dont Ninive était la capitale.

Les Kourdes sont des peuples à moitié sédentaires et à moitié nomades. La plupart d'entre eux errent pendant l'été avec leurs troupeaux, et ne se fixent que pendant l'hiver dans les villes et les villages. Ils jouissent tous d'une sorte d'autonomie et se gouvernent d'après leurs usages. Ils proposent eux-mêmes leurs beys ou chefs au sultan des Turks, qui les institue et qui élève ordinairement au rang de pacha les principaux d'entre eux, et surtout ceux des villes les plus importantes; mais ces pachas kourdes sont toujours subordonnés aux pachas turks, nommés immédiatement par le sultan, ceux du Kourdistan septentrional aux pachas d'Erzeroum et de Van, et ceux du Kourdistan méridional aux pachas de Diarbékir, de Mousoul et de Bagdad.

Ces peuples, comme tous les peuples errants de la haute Asie, se croient d'origine tartare; mais la hauteur de leur stature et l'élégance de leur taille, la grandeur et la beauté de leurs yeux, la coupe de leur visage et la blancheur de leur teint, démentent cette origine, et prouvent qu'ils sont indigènes et vraisemblablement les descendants des anciens Kordouques ou des anciens Mèdes[1]. Ils parlent une autre langue que les Turks et ont d'autres usages : ils s'habillent aussi différemment; et au lieu d'un turban ou d'un cahouk, ils portent sur la tête un long bonnet de drap rouge, qui retombe avec grace sur les épaules, autour du corps un habit serré et sur cet habit un grand manteau de poil de chèvre : ils se rasent la barbe et ne portent que des moustaches : leurs tentes, qu'ils placent ordinairement sur les bords d'un ruisseau ou au milieu d'une riante pelouse, ont peu d'élévation et sont composées d'un tissu de laine noire : ils les entourent d'une claie de roseaux, au-dedans de laquelle ils placent leurs bagages, et ils attachent à des piquets, plantés au-dehors, leurs chevaux, qu'ils tiennent presque toujours sellés et bridés. Les Kourdes excellent à monter à cheval, et comme tous les peuples pasteurs, ils dédaignent de combattre à pied. Ils sont armés d'une lance et d'un sabre, et ils portent un petit bouclier ovale d'un pied et demi de long sur un pied de large : ils n'ont aucun principe de tactique; mais ils font la petite guerre avec une sorte d'instinct, et ils la font bien : ils sont très-fermes sur leur selle, fuyent avec la même rapidité qu'ils avancent, se retournent

1. Voyez sur les Kourdes le Voyage en Perse de M. Jaubert.

sur leurs chevaux pour combattre, et se servent également bien du sabre et de la lance. Quelques-uns d'entre eux ont même conservé l'usage de l'arc, et s'exercent au tir de cette arme, en prenant pour but un mouton : après s'être éloignés de cet animal au grand galop, à la distance d'environ 50 pas, ils se lèvent sur leurs étriers, tournent la tête en arrière, et lancent leur flèche, qui manque rarement le but. On dirait qu'ils ont emprunté des anciens Parthes cette manière de combattre. Les Kourdes sont les meilleurs cavaliers de l'Asie : ils occupent toutes les vallées supérieures du Tigre jusqu'à sa sortie des montagnes, et ils parcourent avec leurs troupeaux toutes les autres : ils s'élèvent en été jusque sur le plateau d'Erzeroum, et même jusque sur les plus hautes croupes du mont Abos.

Le Tigre en sortant des montagnes, au-dessous de Zahou, entre dans une grande plaine, qui n'a d'autres bornes que l'horizon et qui va se confondre vers le sud avec le désert de l'Arabie; et c'est à l'origine de cette plaine, sur la rive orientale du fleuve, qu'était l'ancienne Ninive, dont les ruines sont dispersées depuis le hameau de Nounia jusqu'au village de Cadi-Kend, sur une ligne de près de trois lieues : ce qui indique que cette ville devait avoir, comme Babylone, une très-grande étendue.

De l'autre côté et sur la rive droite du fleuve est la ville de *Mousl*, nommée ordinairement Mousoul. Sa situation au pied des montagnes, qui s'élèvent insensiblement jusqu'à la chaîne taurique et qui lient cette chaîne à la chaîne médique, lui donne une grande importance militaire, parce qu'il faut remon-

ter jusqu'à la première de ces chaînes, pour trouver des subsistances, quand on veut éviter le désert ou ne pas s'engager dans les montagnes; et elle a une très-grande importance commerciale, parce qu'elle est sur la route des caravanes, qui vont de l'Asie-Mineure dans l'Asie supérieure et même dans l'Inde. C'est du nom de cette ville, que les toiles de coton, venues de l'Inde par la Turkie, reçurent parmi nous le nom de *mousselines*.

Mousoul n'est défendue du côté de la campagne que par un simple mur et un fossé, et du côté du fleuve que par un petit fort, construit sur un îlot qui paraît avoir été artificiellement détaché du rivage. Cette ville a près d'une lieue et demie de tour; mais son enceinte, comme celle de l'ancienne Ninive, est remplie de jardins. Les maisons même n'y sont pas contiguës, et elles sont presque toutes à un seul étage et couvertes d'une terrasse, en guise de toit. Les rues n'y sont point pavées, et l'on y marche trois mois de l'année dans la boue, et neuf mois dans la poussière. On évalue sa population à 45 mille habitants, un tiers Arabes, et les deux autres Kourdes ou Turks. Mousoul a des dehors charmants, où l'on cultive les fruits et les fleurs de l'Europe et de l'Asie. Son climat est un des plus doux de l'Orient, sa situation une des plus heureuses de la Turkie; et malgré tous ses avantages, cette ville offre de toutes parts un aspect de ruine et de misère, qui afflige le voyageur et qui est partout le résultat nécessaire d'un gouvernement oppresseur.

Le Tigre, sous Mousoul, commence à devenir navigable pour des bateaux plats, nommés kéleks et construits avec des planches de sapin, qui sont liées en-

semble avec des fascines et soutenues par des outres enflées. Ces bateaux descendent jusqu'à Bagdad, où l'on s'embarque sur des bateaux ordinaires, pour descendre jusqu'au golfe Persique.

Le fleuve file près de six nœuds à l'heure, en descendant de Mousoul à Bagdag, franchit par un saut de dix à douze pouces une digue jadis construite pour élever ses eaux; et après avoir dépassé une traînée de petites collines, qui encaissent son lit entre le village de Tékrid et celui d'Imân-Dour, l'ancienne Dura, et qui se prolongent sur la rive orientale du fleuve jusqu'au bourg de Samara, l'ancienne Samire, encore reconnaissable à l'étendue de ses ruines, il rallentit son cours, et fait aux environs de Bagdad presque autant de détours, que la Seine en fait aux environs de Paris.

Deux routes conduisent de Mousoul à Bagdad : l'une côtoie la rive occidentale du Tigre et traverse une zone nue et aride, où l'on ne trouve que quelques misérables villages, tels que celui de Tékrid, et peu ou presque point de subsistances : l'autre côtoie la rive orientale du fleuve à une distance plus ou moins grande, et traverse les plaines de l'ancienne Assyrie. Cette dernière route, la plus suivie par les caravanes, passe le Tigre sur un pont de bateaux devant le hameau de Nounia; et se dirigeant au sud-est, elle va traverser le Bumadus et le Zabus vers leur confluent, près d'un village, où l'on croit qu'était l'ancienne Gaugamèles.

Le Zabus ou Lycus des anciens est une rivière large et torrentueuse, qui se jette dans le Tigre à 14 lieues au-dessous de Mousoul et qu'on peut comparer à la Durance pour le volume et la rapidité de ses eaux. On

ne peut le guéer qu'en été et la sonde à la main, parce qu'il change souvent de lit : en hiver, on le passe sur des radeaux soutenus par des outres enflées : un homme s'aide de l'une des outres pour nager, et conduit les chevaux par la bride. Cette manière de passer les rivières est très-simple, et a toujours été suivie en Orient. Les guides, qui vous passent, sont des Yésidis, dont on aperçoit les villages à l'est sur les premiers gradins de la chaîne médique. Ces peuples occupent de ce côté presque tous les défilés de la chaîne; et comme ils sont tous armigères, ils inquièteraient une armée qui traverserait l'Assyrie, si on n'avait pas eu soin de les relancer dans leurs montagnes.

Le Zabus ou Zâb est formé de deux affluents, dont l'un vient de la petite ville de Djulamerk, située au pied des montagnes qui environnent au sud le lac de Van, et l'autre du bourg d'Albâgh, situé au pied des montagnes qui environnent à l'ouest le lac d'Ourmia.

Dès que l'on a traversé le Zâb, on entre dans une vaste plaine qui s'étend jusqu'au Caprus ou petit Zâb, et au milieu de laquelle on voit la ville d'Erbil, l'ancienne Arbèles, assise sur un monticule factice. Cette ville n'a pas aujourd'hui plus de trois à quatre mille habitants, et n'est défendue que par un fort en terre, placé sur le sommet du monticule. La plaine d'Arbèles est élevée et onduleuse au nord-est, vers le pied de la chaîne médique; mais elle s'abaisse et s'aplatit au sud-ouest vers les bords du Tigre, et comme les autres plaines de l'Assyrie, elle est toute parsemée de petites éminences coniques, qui se ressemblent toutes, parce qu'elles sont presque toutes l'ouvrage de l'art. Elles paraissent avoir servi de site à d'anciens

camps. On compte de Mousoul au passage du Zâb environ neuf lieues, et à peu près autant du passage du Zâb à Arbèles, en tout 18 lieues. Le chemin est uni, et n'offre d'autre obstacle que celui de quelques cours d'eau.

Le chemin de Bagdad se courbe au-delà d'Arbèles vers le sud, et conduit en douze heures au bourg d'Altoun-Koupri, situé dans une île du Caprus. On y entre par un pont jeté sur un rocher de poudingue, et l'on en sort par un autre pont en dos d'âne et si roide, que les chevaux ont de la peine à le gravir. Le bourg d'Altoun-Koupri n'a pas deux mille habitants; mais il offre une bonne position de passage, parce qu'il est à l'embranchement de la route de Scherzour et de celle de Bagdad. La route de Scherzour se détourne à l'est et s'élève en sortant de cette ville sur la chaîne médique pour descendre sur le plateau de la Médie vers Sineh et aller traverser la chaîne persique vers Hamadan : c'est le chemin direct de Mousoul en Perse. Scherzour, nommée par les Turks Kara-Chiolan, est une petite ville de trois à quatre mille habitants, qui offre, comme Altoun-Koupri, une bonne position de passage, parce qu'elle est au principal débouché de la chaîne médique dans la vallée du Tigre; mais elle n'est défendue que par un fort en terre qui ne pourrait pas faire une longue résistance. C'est la dernière place turke de ce côté de la frontière persane.

Le chemin d'Altoun-Koupri à Scherzour et de Scherzour sur le plateau de la Médie, est aujourd'hui très-dégradé; mais il paraît que c'est une ancienne voie, puisqu'il est encore pavé sur plusieurs points.

C'est par ce chemin que les Persans, dans leurs guerres avec les Turks, descendent ordinairement dans la vallée du Tigre, parce qu'ils peuvent alors se porter à leur gré sur Mousoul ou sur Bagdad; et il paraît que c'est aussi par ce chemin que Darius se sauva en Perse, après la bataille d'Arbèles, pour se dérober à la poursuite d'Alexandre.

Le chemin d'Altoun-Koupri à Bagdad se dirige au sud, et devient au-delà du Caprus inégal et rocailleux. On monte pendant quelque temps entre deux coteaux nus : puis on traverse une colline formée de cailloutage, et l'on descend à Kerkoud à travers des ravines, où l'on voit couler le pétrole. On s'éclaire dans tout le pays avec des mèches de coton imbibées de ce liquide.

Kerkoud est situé, comme Arbèles, sur une éminence factice qui s'élève au milieu d'une belle plaine, abondante en fruits de toute espèce. Cette ville peut avoir cinq à six mille habitants, et n'est fermée que d'un simple mur en terre, percé de meurtrières. Kerkoud est à 20 lieues à l'ouest de Scherzour, et paraît occuper l'emplacement de Mennis.

Le chemin traverse, en sortant de Kerkoud, une traînée de petites collines détachées les unes des autres, et débouche, à travers ces collines, dans une autre plaine, au milieu de laquelle est le bourg de Daoük, environné de bouquets de palmiers qui sont les premiers sur cette route, où les dattes mûrissent bien. Le terrain environnant est rompu et se couvre de gravier : les villages deviennent rares : celui de Douz-Hormal est le seul où l'on voie quelque verdure; et l'on entre vers celui de Kifri dans une plaine rase et caillouteuse, à travers laquelle coule une petite rivière

torrentueuse qui paraît être le Physcus de Xénophon et qui va se jeter dans le Tigre à Imân-Dour, vers les ruines de Dura, ou, suivant quelques voyageurs, vers celles d'Opis. On traverse ensuite les derniers rameaux de la chaîne médique; et laissant à droite le bourg de Samara, bâti sur les ruines de Samire, on descend par le village de Kara-Tepé dans cette zone unie et rase que traverse la Diala, et qui s'étend comme un long ruban jusqu'au golfe Persique. Là finit l'ancienne Assyrie, et commence la Babylonie : c'est à l'origine de cette longue zone, sur la rive orientale du Tigre, que s'élève la ville moderne de Bagdad, comme un oasis au milieu des déserts.

Bagdad fut bâtie en 762 par le calife Al-Manzour, qui y transféra de Koufa le siége du califat. Son enceinte est encore plus grande que celle de Mousoul, et forme un demi-cercle, dont le diamètre est baigné par le fleuve. Les eaux lui servent de rempart de ce côté, et sur l'autre, elle est fermée d'un mur en briques, flanqué de hautes tours casematées et environné d'un large fossé. A l'angle septentrional du demi-cercle est un petit réduit, servant de citadelle, et près de là le séraï du pacha qui est encore mieux fermé que ce réduit et qui peut loger trois à quatre mille soldats.

Bagdad est le siége d'un des plus puissants pachas de la Turkie, et passe pour avoir près de 100 mille habitants, savoir : 50 à 60 mille Arabes, 8 à 10 mille chrétiens ou Juifs et 25 à 30 mille Turks, dont tous les mâles sont enrôlés dans le service militaire et parmi lesquels on peut lever cinq mille soldats, qui avec autant de delhis ou gardes du pacha forment la garnison de la

ville et qui réunis à un corps de dix mille cavaliers, qu'on leverait aisément parmi les Kourdes ou parmi les Arabes, pourraient former une armée de vingt mille hommes, suffisante pour défendre cette frontière de la Turkie contre les Persans.

Bagdad, malgré ses hautes tours, ne pourrait pas résister long-temps à de l'artillerie, et elle a une plus grande importance commerciale que militaire, parce qu'elle est l'entrepôt du commerce de la Turkie avec la Perse; mais elle pourrait devenir le boulevard de cette frontière, si on voulait la fortifier à la moderne, parce que le terrain environnant, nu et crevassé, en rend les approches difficiles et qu'on pourrait les rendre plus difficiles encore, avec des manœuvres d'eau.

Il y a sur l'autre rive du fleuve un grand faubourg, avec lequel on communique par un pont de bateaux; mais ce faubourg n'est fermé que d'un simple mur en terre, qui n'est propre qu'à arrêter les Arabes dans leurs incursions. Le territoire tout autour est léger, mais fertile, et produit du coton, du blé, du vin, des dattes et toute sorte de fruits. L'emplacement de ce faubourg ne doit pas être éloigné de celui de l'ancienne Sitace, que quelques voyageurs supposent avoir été à trois lieues plus au sud, vis-à-vis l'embouchure de la Diala.

Bagdad a plutôt l'air d'une ville persane que d'une ville turke. Ses maisons sont basses, à moitié enterrées, ses rues étroites et tortueuses; mais elle a de très-beaux bézensteins et de très-belles mosquées, dont les coupoles revêtues de lames de cuivre ou de briques diversement peintes, réfléchissent au loin les rayons du soleil.

Le Tigre a sous Bagdad environ 125 toises de large, et semble ralentir son cours, parce qu'il reçoit à trois lieues plus bas la Diala sous un angle très-ouvert. La Diala, le Dèlas des anciens, est formée de deux affluents, qui descendent de ce massif de montagnes connu sous le nom de mont Zagros, la plus haute sommité de la chaîne médique, mais dont l'un vient des environs de Scherzour, et l'autre de ceux de Zâr-Pil. Il y a une route qui va de Bagdad par Maydecht à Kirmanchah sur le plateau de la Médie et de Kirmanchah à Hamadan sur celui de la Perse : c'est la route la plus suivie de la Turkie en Perse.

Cette route va joindre la Diala vers le bourg de Bakouba, renommé pour la bonté de ses dattes, et remonte la rivière jusque vers le bourg de Cherâban, bâti sur les ruines d'Apollonie, où elle se divise en deux branches : l'une traverse la chaîne vers le bourg de Zâr-Pil, l'autre vers celui de Mendèli, et elles vont se réunir toutes deux à Maydecht sur le plateau de la Médie. La dernière est la plus courte, mais la plus difficile, parce qu'elle traverse un pays aride et désert : l'autre se dirige plus au nord, et remonte un des affluents de la Diala jusqu'aux piles du mont Zagros, à l'entrée desquelles est le bourg de Zâr-Pil ou, pour mieux dire, de Zagr-Pil ; d'où elle s'élève sur le plateau de la Médie vers le bourg de Kirend, pour descendre par celui de Maydecht à la ville de Kirmanchah.

Les deux bourgs de Mendèli et de Zâr-Pil ne sont fermés que d'un simple mur en terre, percé de meurtrières, quoiqu'ils soient regardés sur cette ligne comme les deux clefs de la Turkie, à cause de leur situation aux débouchés de la chaîne médique. La

crête du mont Zagros, que l'on atteint après avoir gravi la montée de Zâr-Pil, sépare le territoire turk du territoire persan. Dès que l'on a franchi cette crête, on entre sur le territoire de la Perse, et l'on descend par une pente douce au bourg de Kirend, l'ancienne Kirina, bâti au pied d'un rocher, d'où jaillit une source d'eau vive. Ce bourg n'est fermé que d'un mur en terre; mais s'il était mieux fortifié, il serait la clef de la Médie, comme celui de Coni l'est du Piémont : il est même mieux situé que celui de Coni, parce qu'il est à la fourche de deux vallées, qui conduisent l'une et l'autre dans la plaine de Kirmanchah.

Après avoir reçu la Diala sur sa rive gauche, le Tigre fait de nombreux détours et revient sans cesse sur lui-même, comme s'il ne voulait pas entrer dans le désert; et c'est sur l'un de ces détours que l'on voit, d'un côté les ruines de Séleucie, et de l'autre celles de Ctésiphon, parmi lesquelles on distingue les restes d'un édifice en briques, dont la façade est ornée d'un portique de 270 pieds de long sur 86 de haut; mais ces ruines n'ont rien qui puisse justifier les regrets des voyageurs. On appelle encore ces deux villes *El-Medaïm* ou les deux villes par excellence, parce qu'elles furent la résidence des anciens rois de Perse : c'est près de Séleucie, bâtie sur la rive droite du fleuve, que commençait le Näar-malka ou canal royal, qui allait joindre l'Euphrate sous Massique.

Toute la zone de terrain, entre le Tigre et la chaîne médique, depuis la Diala jusqu'au golfe Persique, est une plaine unie et rase, qui n'est sillonnée que par quelques cours d'eau, dont les plus considérables sont le Kérah ou la rivière de Kirmanchah, l'Eulée des

anciens, et les deux branches principales du Kâroon, l'ancien Oroate, que l'on traverse au pied de la chaîne médique, quand on va directement de Bagdad à Ispahan ou à Schiras. On traverse le Kérah vers les ruines de Suze, et les deux branches du Kâroon, l'une vers la petite ville de Desfal et l'autre vers celle de Schouster, que l'on a cru bâtie sur l'emplacement de Suze, quoiqu'elle soit éloignée des ruines de cette ville de plus de quinze lieues.

Toute cette zone n'est habitée que par des Arabes errants, et l'on n'y voit le long du Tigre que quelques misérables bourgades, parmi lesquelles celle d'Amara tient le premier rang. Le canal, qui joint le Tigre à l'Euphrate sous cette bourgade, embrasse une grande île triangulaire, dont l'angle le plus aigu est au confluent des deux fleuves; et c'est à cet angle que l'on a bâti la forteresse de Korna sur l'emplacement de Digba. Cette forteresse n'a qu'une simple chemise en terre enveloppée d'un fossé sur le front de la campagne, et n'est bonne qu'à protéger la douane qui y est établie.

Le fleuve Arabique, ou le Pasitigre, formé de la réunion des deux fleuves, a sous Korna près d'un quart de lieue de large, et serait très-difficile à franchir pour une armée, à cause de son énorme volume d'eau; mais on peut franchir séparément sur des ponts volants les deux fleuves, avant leur jonction. Toutefois il serait plus aisé de franchir l'Euphrate que le Tigre, parce que celui-ci a presque partout ses bords inondés et qu'il paraît d'un niveau inférieur; et voilà pourquoi la navigation en est plus difficile et qu'on préfère généralement celle de l'Euphrate. Le Tigre est

la seule bonne ligne de défense qu'il y ait sur cette frontière, et il devrait servir de limite entre la Perse et la Turkie; car, avec cette limite, la Perse serait encore défendue sur sa rive gauche par la chaîne médique, et la Turkie le serait encore sur sa rive droite par l'Euphrate et par les déserts de l'Arabie.

Il n'y a plus de Korna à Bassora que quinze lieues, et le Pasitigre, que l'on peut comparer pour le volume de ses eaux au Nil sous le Kaire, entre, à dix-huit lieues au-dessous de Bassora, dans le golfe Persique par deux bouches, dont la plus occidentale est seule accessible aux grands vaisseaux. La côte tout autour est basse et nue, et l'atterrage difficile. Il faut en entrant se faire piloter pour éviter les bas-fonds. On va de l'embouchure du fleuve à Bassora dans un jour avec le secours de la marée, et de Bassora à Korna dans un autre jour. Puis on remonte l'Euphrate jusqu'à Hella, où l'on décharge les marchandises, que l'on porte par terre jusqu'à Bagdad et à Mousoul, quand elles prennent la route de la Mésopotamie, ou jusqu'à Damas et à Alep, quand elles prennent celle du désert. Telle est aujourd'hui la route du commerce de l'Inde avec la Turkie. Si le Tigre et l'Euphrate coulaient sous les lois d'une nation civilisée, on pourrait établir un grand entrepôt à Korna, rendre navigable le Tigre jusqu'à Mousoul et l'Euphrate jusqu'à Bir, et ouvrir avec les eaux du Chalus et de l'Oronte un canal entre Bir et Antioche, pour joindre l'Euphrate à la Méditerranée, et l'on verrait alors Babylone et Palmyre renaître de leurs cendres.

# CHAPITRE VI.

**Des pays situés entre l'Euphrate et le Tigre et des pays voisins, ou de l'Arménie, de la Mésopotamie, de la Babylonie et de l'Arabie.**

---

Les pays situés entre l'Euphrate et le Tigre sont d'abord l'Arménie, puis la Mésopotamie et enfin la Babylonie, bordée au sud et à l'ouest par l'Arabie.

L'Arménie s'étend dans tout le pays compris depuis l'Euphrate jusqu'à la chaîne médique entre les trois branches du mont Taurus, dont une va se pyramider au mont Abos, une autre au mont Niphates, la troisième au mont Masius, et elle s'étend même au-delà du mont Taurus jusque dans la vallée de l'Araxe : c'est ce que les anciens nommaient la grande Arménie, pour la distinguer de la petite, située plus à l'ouest et comprise entre l'Euphrate, l'Iris et l'Halys. La grande Arménie est naturellement divisée en deux régions, l'une au nord entre le mont Abos et le mont Niphates, l'autre au sud entre le mont Niphates et le mont Masius. La première s'étend du nord au sud depuis Erzeroum jusqu'à Mouch, et de l'est à l'ouest depuis Diadin jusqu'à Kebban : c'est la région la plus élevée et la plus fertile en pâturages. L'autre, moins élevée et plus fertile en grains et en fruits, s'étend du nord au

sud depuis le mont Niphates jusqu'au mont Masius et de l'ouest à l'est depuis Argana jusqu'à Zahou, et elle se subdivise en deux autres parties, séparées entre elles par l'affluent du Tigre, venant d'Erz-ên, l'une à l'ouest qui est l'ancienne Sophène ou le Diarbékir des Turks, l'autre à l'est qui est l'ancienne Korduène ou le Kourdistan moderne. C'est dans ces deux régions que coulent l'Euphrate et le Tigre depuis leurs sources jusqu'à leur sortie des montagnes. Le plateau d'Erzeroum est le point dominant de ces deux régions, et même de toute la Turkie d'Asie; et c'est de ce point que partent les différentes routes, qui conduisent d'un côté dans l'Asie-Mineure, et de l'autre dans la Perse.

Les routes de l'Asie-Mineure se dirigent vers l'ouest, et conduisent, une à Malatie, une autre à Sivas, une troisième à Amasie et une quatrième à Trébizonde.

La route de Malatie descend l'affluent septentrional de l'Euphrate jusqu'à sa jonction avec l'affluent méridional, vers le bourg de Kebban : d'où elle va à Malatie en côtoyant le fleuve sur sa rive droite jusqu'à son confluent avec le Mèlas, et de Malatie à Césarée sur le plateau de l'Asie-Mineure, en remontant le Mèlas jusque vers ses sources.

La route de Sivas se sépare de celle de Malatie à Erz-Inghiam, et conduit par Ak-Chéïr à Sivas, situé vers les sources de l'Halys, et de Sivas à Tokat, situé sur l'affluent occidental de l'Iris.

La route d'Amasie se sépare de celle de Sivas au bourg de Vijan et mène par les villages de Kara-Colagh et de Karadja à Kara-Hissar, situé sur l'affluent oriental de l'Iris, que l'on côtoie jusqu'à Niksar; d'où l'on va par Turkhal à Amasie, située sur son affluent occi-

dental, pour descendre ensuite sur le littoral de la mer Noire vers Samsoun.

La route de Trébizonde ne côtoie l'affluent septentrional de l'Euphrate que jusqu'au village d'Ilidja ou jusqu'au bourg de Djennès, et s'élève de ce bourg sur une chaîne de montagnes, qui lient le mont Taurus aux monts Moschiques, pour descendre dans la vallée du Bathys, vers Beybout, où se divisent les deux routes de Gounièh et de Trébizonde. La première se dirige vers le nord et descend par Ispira le Bathys jusqu'à son embouchure : la seconde gravit une autre chaîne de montagnes couronnée par le mont Tekès, descend du mont Tekès dans l'âpre vallée de Gumuch-Khanèh, et s'élève par le village de Stavros sur une troisième chaîne de montagnes, qui forme comme la dernière ceinture de la mer Noire, pour descendre enfin par le village de Ghévislik à Trébizonde. Cette route est la plus difficile de toutes les routes d'Erzeroum dans l'Asie-Mineure.

Celles d'Erzeroum en Géorgie et en Perse se dirigent vers le nord ou vers l'est, et traversent toutes le mont Abos; d'où sort, d'un côté l'affluent septentrional de l'Euphrate, et de l'autre l'Araxe. Une de ces routes, celle qui remonte le plus au nord, traverse le mont Abos vers le col d'Alovir, descend par Hassan-Kalèh dans la vallée de l'Araxe et s'élève par Kars ou par Goumri sur le plateau de la Géorgie. La route de Kars est la plus suivie et descend du plateau de la Géorgie par Akalkalaki dans la vallée du Kour vers Akalsikeh; d'où elle va par Soûram et Gori à Téflis. La route de Goumri traverse directement le plateau de la Géorgie du sud au nord, et descend par

des terrasses brusques et successives dans la vallée du Kour vers Téflis. De quelque côté que l'on descende dans cette vallée, le changement de scène est soudain et inattendu. Les arbres, qui avaient disparu sur le plateau, reparaissent de toutes parts, et le paysage est embelli par une infinité de ruisseaux qui se précipitent dans le fleuve.

La route directe de la Perse se dirige à l'est; et côtoyant l'Araxe sur sa rive gauche jusqu'à son confluent avec l'Harpazous, vers le fort de Baïramlou, elle s'élève par le monastère d'Ek-Miazin jusqu'à la forteresse d'Erivan; ou bien laissant à gauche cette forteresse, elle va passer le Zirma vers les ruines d'Artaxate, et descend avec l'Araxe jusqu'au fort d'Abas-Abad, au-dessous de Nakchivan et même jusqu'aux ruines de Djoulfa, où l'on traverse le fleuve sur un bac pour aller par Ahar à Ardébil, ou par Mérend à Tauris, et de Tauris par Miana, Soultanieh et Casbin à Téhèran: c'est l'ancienne route d'Erzeroum en Perse par Erivan.

Une autre route se dirigeant plus à l'est traverse le mont Abos, aux sources même de l'Araxe, vers le village de Tatou; et passant le fleuve vers celui de Kulli, elle monte par des rampes roides et sinueuses sur le plateau, ou plutôt sur la longue terrasse, qui unit le mont Abos au mont Ararat. Ce superbe plateau, un des points les plus élevés du globe, et dont les talus découpés en festons penchent d'un côté sur l'Araxe et de l'autre sur l'affluent méridional de l'Euphrate, présente à l'œil les bastions naturels d'une immense forteresse qui plonge dans les deux vallées. C'est sur ce plateau que l'on voit la petite ville de Toprac-Kalèh, autour d'un mamelon, couronné par

un fort en terre, flanqué de tours; et c'est autour de ce fort que les Turks, dans leurs guerres avec les Russes et avec les Persans, devraient former un camp retranché qu'ils pourraient occuper pendant tout l'été, et d'où ils pourraient se retirer à l'approche de l'hiver sous la forteresse d'Erzeroum [1]. On descend de Toprac-Kalèh par les villages de Kara-Klissa et de Jungéli sur l'affluent oriental de l'Euphrate, nommé *Mourad-Chaï*, vers le bourg de Goulassor; d'où l'on s'élève, en remontant cet affluent vers ses sources, à Diadin, située au pied du mont Ararat et défendue, comme Toprac-Kalèh, par un simple fort en terre, flanqué de tours, mais d'une défense plus facile, parce qu'il est plus grand et qu'il renferme une source d'eau vive. Diadin est une petite ville de trois à quatre mille habitants, formée de plusieurs groupes de maisons : c'est après Erzeroum la position la plus importante de l'Arménie, et elle mériterait d'être mieux fortifiée, parce qu'elle est au débouché des passes du mont Ararat.

Le mont Ararat est un des points les plus élevés de la chaîne taurique, et comme le nœud de cette autre chaîne qui, en séparant le lac de Van de celui d'Ourmia, va, sous le nom de chaîne médique, se pyramider au mont Zagros et se prolonger jusqu'au golfe Persique.

On monte de Diadin par une rampe, d'abord assez douce, puis très-roide sur la croupe des montagnes qui lient les deux chaînes, et l'on descend avec un

1. Toprac-Kalèh a 2,500 habitants, et l'on trouve dans ses environs une multitude de petits villages, où l'on pourrait cantonner les troupes du camp, même pendant l'hiver.

affluent de l'Araxe, nommé Kara-Sou, à la ville de Bayazid; d'où l'on va par Khoï à Tauris : c'est la route des caravanes.

Bayazid est, comme Diadin, une bonne position de passage, parce qu'elle est au débouché des montagnes dans la vallée de l'Araxe, où l'on peut descendre avec les eaux du Kara-Sou et se porter de là par Chérour sur Erivan, ou par Mérend sur Tauris; mais cette ville n'a que de vieilles fortifications dominées de toutes parts, et elle est rencognée au fond d'une vallée étroite, bordée de montagnes arides. Ses maisons sont dispersées sur les deux flancs de la vallée. A gauche, sur un pic très-élevé, est une vieille citadelle[1], et à droite, sur une autre hauteur, un réduit fermé, où réside un bey ou pacha kourde. Bayazid est la dernière place turke sur cette frontière et peut avoir sept à huit mille habitants, presque tous armigères.

Une troisième route, se dirigeant au sud-est, traverse le mont Abos vers sa sommité la plus méridionale, et descend vers le village de Touzli dans la plaine de Khénès, renommée pour la bonté de ses pâturages, qui nourrissent les meilleurs chevaux de l'Arménie : ce sont les plus beaux chevaux de bataille de toute l'Asie. On les reconnaît à leur tête carrée, à leur large poitrail, à la force de leurs jarrets et à la beauté de leur encolure. On dirait qu'ils ont servi de modèle aux chevaux de bronze transportés de la Grèce

---

1. C'est dans cette citadelle que fut si long-temps détenu M. Jaubert qui a introduit en France les chèvres de Cachemire. Voyez son *Voyage en Perse*, où l'on trouve les notions les plus exactes que l'on ait recueillies sur ce pays depuis Chardin.

à Venise, que l'on vit jadis attelés au char du Soleil à Corinthe, et que l'on a vu de nos jours attelés à celui de la Victoire à Paris. La plaine de Khénès est arrosée par un cours d'eau, nommé la Touzla, qui a pris son nom d'un village voisin, et que l'on côtoie jusqu'à son embouchure, vers la petite ville de Mélez-Ghird, où l'on passe sur un pont de pierre l'affluent méridional de l'Euphrate, et d'où l'on s'élève par le village de Takoun sur la crête des montagnes qui environnent au nord le lac de Van, pour descendre sur ce lac vers le bourg d'Ardjich, l'ancienne Arsissa. On va ensuite à la ville de Van, en côtoyant le lac sur sa rive orientale, à travers un plaine basse et parsemée de rizières.

Van est situé au pied d'un rocher sur lequel on voit une vieille citadelle, dont on attribue la fondation à Sémiramis. On lit sur les flancs du rocher des inscriptions en caractères cunéïformes, qui font mention de Xerxès, fils de Darius. La ville est assise au pied du rocher, sur les bords du lac, et n'est fermée que d'une simple muraille flanquée de tours. Cette ville, où réside un pacha turk, est de ce côté la dernière de la Turkie, et peut avoir près de vingt mille habitants, mêlés de Turks et de chrétiens.

On s'élève de Van par le village de Mahmoudièh sur la croupe des montagnes qui lient la chaîne taurique à la chaîne médique, et l'on descend avec un affluent de l'Araxe à la ville de Khoï, ou avec un affluent du lac d'Ourmia à celle de Selmas; d'où l'on va à Tauris en côtoyant le lac sur sa rive orientale, ou à Ourmia en le côtoyant sur sa rive occidentale.

Khoï, Selmas et Ourmia sont sur cette frontière les

trois premières villes de la Perse. Ourmia et Selmas ne sont fermées que d'un simple mur crénelé et flanqué de tours; mais Khoï passe pour la meilleure forteresse de la Perse, et elle est environnée d'une enceinte bastionnée, construite d'après le système européen. La frontière de la Perse et de la Turkie est déterminée de ce côté par la crête des montagnes, qui séparent le lac de Van de celui d'Ourmia. Ces deux lacs, que l'on a quelquefois confondus mal-à-propos, quoiqu'ils soient éloignés l'un de l'autre de plus de vingt lieues et séparés par la chaîne médique, ressemblent par leur étendue à de petites mers, et abondent tous les deux en poissons. Leurs bords sont très-fertiles, et couverts d'herbages et d'arbres fruitiers. Il paraît que le lac d'Ourmia faisait partie de l'ancienne Médie, et que le lac de Van, le lac Matiane des anciens, appartenait à l'ancienne Arménie. Le plateau, qu'ils occupent, est un des points les plus élevés de l'Asie.

Telles sont les trois principales routes qui conduisent d'Erzeroum en Perse; mais la route d'Erivan ne peut plus être suivie par les armées turkes, depuis que les Russes occupent la ligne de l'Araxe, et la route de Bayazid ne peut guère l'être que par les caravanes, parce qu'elle est très-montueuse. Celle de Van est la seule accessible aujourd'hui à une armée, et les Turks devraient mieux fortifier les villes qui la couvrent.

Trois autres routes conduisent d'Erzeroum dans la Mésopotamie, en se dirigeant au sud. La première, la plus inclinée à l'est, traverse les montagnes qui bordent au sud la plaine d'Erzeroum vers les sources de la Touzla, et descend à travers la plaine de Khénès sur l'affluent méridional de l'Euphrate, vers le bourg

de Lysa; d'où elle monte vers l'étang de Nazouk sur le Séïban-Dâgh, pour redescendre vers la petite ville d'Aklât sur le lac de Van. Elle côtoie ensuite jusqu'au village de Tedvan le lac sur son pourtour occidental; et s'élevant sur les montagnes, qui l'encaissent vers l'ouest, elle descend avec l'affluent le plus oriental du Tigre, nommé maintenant Khabour, à la ville de Bidlis, cachée au milieu des arbres et des vergers qui l'environnent, et de la ville de Bidlis par les villages de Cheïk-Djama, Teskin et Halasni, au bourg de Sert, bâti sur les ruines de Tigranocerte; d'où elle va le long du Khabour à Zahou et de Zahou à Mousoul le long du Tigre : c'est la route directe de Mousoul.

La seconde route se dirige directement au sud, et descend du plateau d'Erzeroum sur l'affluent méridional de l'Euphrate; d'où elle s'élève, en remontant une petite rivière qui vient du mont Niphates et qui paraît être le Téléboas de Xénophon, à la ville de Mouch, située dans une plaine agréablement ondulée. Mouch, quoique le siége d'un pacha turk, n'a que trois ou quatre mille habitants, la plupart Kourdes, dispersés dans plusieurs groupes de maisons, et n'est défendue que par un réduit fermé, qui lui sert de citadelle. Le terrain se rompt ensuite, et l'on s'élève sur ce massif de montagnes couronnées par le mont Niphates et qui présentent les formes les plus bizarres et les plus variées : ici des bouquets d'arbres sur les pentes les plus abruptes, là des tapis de gazon au milieu de roches nues. Tantôt le chemin serpente autour de pics isolés, bordés de précipices : tantôt il descend en tournoyant dans des ravins profonds, où des arbres de la plus belle venue offrent des allées ombragées, comme celles

d'un jardin. Enfin on débouche sur le lac d'Erz-ên avec un affluent du Tigre qui se précipite de cascades en cascades des flancs du mont Niphates jusque dans la plaine, et l'on va d'Erz-ên à Diarbékir à travers un pays très-accidenté, et de Diarbékir à Merdin à travers les cols du mont Masius : c'est la route de Merdin et de Nisibe.

Ces deux routes sont très-difficiles, parce qu'il faut sans cesse gravir de hautes montagnes et défiler dans des gorges profondes; et quand on songe que les Dix-Mille opérèrent leur retraite au cœur de l'hiver par l'une ou l'autre de ces routes, ayant tout à-la-fois l'ennemi sur le front et sur les flancs, on ne peut s'empêcher d'admirer une pareille marche, qui est unique dans l'histoire.

La troisième route, celle d'Erzeroum à Diarbékir, est moins difficile. Elle se dirige d'abord vers le sud-ouest et descend l'affluent septentrional de l'Euphrate jusqu'à sa jonction avec l'affluent méridional dans la plaine de Palou; d'où en tournant vers le sud-est, elle s'élève sur la chaîne des montagnes, qui lient le mont Taurus au mont Niphates, pour descendre avec l'affluent le plus occidental du Tigre à Argana et d'Argana à Diarbékir : elle va ensuite par Sovérak, à travers les montagnes qui unissent le mont Taurus au mont Masius, à Orfa et d'Orfa à Bir : c'est la route directe d'Alep.

Tout le pays, que l'on traverse par ces trois routes, est montagneux et très-froid en hiver : il est habité par des peuples de race et de religion différentes, par des Turks, par des Kourdes et par des chrétiens du rit arménien; mais les Turks n'habitent guère que les villes, et les Kourdes, qui errent en été dans les cam-

gnes, se retirent en hiver dans les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate ou autour des lacs de Van et d'Ourmia. Ce sont les chrétiens seuls qui cultivent les terres, et qui forment le fond de la population.

L'Arménien est en général moins grand, mais plus gros que le Géorgien : il a le visage plus ovale, le cou plus épais et plus renflé, la taille moins svelte, toutes les formes plus massives : de là, sa démarche lente et compassée. Son regard est morne, et son air taciturne et pensif. Cet homme allie, à l'astuce et à la duplicité des peuples corrompus par un long état de servitude, les mœurs pures et simples des premiers âges. Comme au temps des patriarches, le père est le chef absolu de la famille. Il commande seul, et tous les parents lui obéissent. Ses enfants, sa femme même, ne s'asseyent jamais devant lui, et rarement ils sont admis à sa table. Sa maison n'a pas d'autres serviteurs, et nulle part on n'est servi avec plus d'amour et de zèle. Le père mort, le fils aîné lui succède dans le gouvernement de la famille. Ses frères puînés lui obéissent, comme ils obéissaient à leur père, et ses sœurs ne semblent être que ses servantes : c'est lui qui dans la distribution de l'héritage paternel fait la part aux uns, et dote les autres, quand elles se marient.

L'Arménien est le plus laborieux de tous les peuples soumis à l'empire othoman : il travaille lentement comme le bœuf; mais, comme cet animal, il est infatigable : il est sobre, patient et paisible : généralement peu expansif, il concentre toutes ses affections dans sa famille. Il passe pour avare, parce qu'il thésaurize ou prête son argent à usure, et il passe pour ingrat, parce qu'il ne montre jamais de

la reconnaissance envers ses bienfaiteurs en disgrâce; mais il est secourable envers ses co-religionnaires malheureux. Ajoutez à toutes ces qualités une sévère économie dans son ménage, de l'ordre et une rare intelligence dans ses affaires de commerce, et vous aurez une idée de ce peuple singulier, qui, comme les Juifs, ayant toujours été soumis à un gouvernement étranger ou à un gouvernement despotique, est aujourd'hui dispersé comme eux dans tous les coins de l'Orient; mais c'est l'Arménie qui est sa véritable patrie, et qu'il préfère à tous les autres pays. Ce peuple en général n'est pas guerrier, comme ses ancêtres; mais s'il le devenait jamais, le gouvernement turk ne devrait pas compter sur lui pour la défense de cette frontière contre les Russes, parce qu'il fait secrètement des vœux en leur faveur : c'est au reste le vœu de tous les peuples opprimés d'appeler à eux des libérateurs.

La Mésopotamie, située au sud de l'Arménie et ainsi nommée à cause de sa situation entre l'Euphrate et le Tigre, a une forme oblongue et renflée vers le milieu : ce qui la faisait comparer par les anciens à un bateau. On peut la diviser en quatre zones qui se prolongent d'un fleuve à l'autre parallèlement entre elles. La première est montagneuse et s'étend sur le revers méridional de la chaîne taurique, depuis Samozate jusqu'à Djésiré. La chaîne taurique, ou pour mieux dire, la branche la plus méridionale de cette chaîne, forme à l'est de Samozate un demi-cercle, à l'origine duquel est Sovérak et à l'extrémité Merdin, sur une des croupes du mont Masius; d'où se détache une traînée de petites collines, qui vont expirer sur les bords du Tigre entre Djésiré et Mousoul.

Sovérak, l'ancienne Saura, n'est plus qu'une misérable bourgade; mais c'est toujours une bonne position de passage, parce qu'elle est située à l'entrée des défilés qui conduisent à travers la chaîne taurique dans la vallée du Tigre vers Diarbékir; d'où l'on descend à Djésiré et à Mousoul en côtoyant le fleuve. C'est le chemin que doit prendre une armée, quand elle a passé l'Euphrate à Samozate ou à Bir, et qu'elle craint d'être inquiétée par la cavalerie dans les plaines d'Orfa et de Kharres: c'est celui qu'aurait dû suivre Crassus, qui se fit exterminer dans ces plaines.

Merdin, l'ancienne Miride, est une ville de sept à huit mille habitants, qui paraît de loin suspendue au mont Masius. Jamais position plus effrayante : on dirait que la ville va tomber dans la plaine. La citadelle est au-dessus de la ville sur un rocher escarpé, où l'on ne peut monter que par un chemin taillé dans le roc, et elle est si bien défendue par la nature, que l'art n'a pu rien ajouter à sa défense. Les maisons de la ville sont bâties en amphithéâtre sur l'escarpement de la montagne; en sorte que les toits des unes servent de terrasses aux autres, et que la plupart des rues sont formées par le prolongement de ces terrasses. On ne monte à Merdin que par un sentier tortueux, et les approches de la ville sont très-difficiles; mais on peut la masquer et passer outre, et si on veut l'assiéger, on peut la foudroyer des hauteurs latérales, dont quelques-unes paraissent la commander. La campagne tout autour est renommée pour la bonté de son air, de ses eaux et de ses fruits.

Au pied de la montagne de Merdin est le village d'Elidja, d'où l'on va en côtoyant le mont Masius à

Nisibe. On trouve à mi-chemin les ruines de la forteresse de Dara, jadis le boulevard de l'empire romain, et l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire des anciens. La place avait deux enceintes : l'une intérieure de 60 pieds de haut et flanquée de tours qui en avaient 100 : l'autre extérieure, moins élevée, mais défendue sur le côté le plus faible par une demi-lune, et sur tous les autres par un double fossé. Ce fut sous les murs de cette ville que Bélisaire remporta sa plus brillante victoire sur les Perses. On reconnaît encore le tracé de la forteresse à d'énormes pierres de taille, qui entraient dans la construction de ses murs : il paraît qu'elle avait près d'une lieue de circonférence. Un ruisseau d'eau courante, qui traverse cette enceinte, a engagé quelques familles kourdes à venir s'y établir. Dara liait la forteresse de Miride à celle de Nisibe, et couvrait de ce côté, sous les empereurs grecs, les frontières de l'empire contre les Perses. Au sud de Dara le désert commence, et la culture ne reparaît que vers Nisibe, dans la seconde zone de la Mésopotamie.

La seconde zone est unie ou légèrement ondulée, et s'étend depuis le pied des montagnes jusqu'au confluent du Khaboras et du Mygdonius, et à l'est du Mygdonius, jusqu'à une traînée de petites collines, qui semblent masquer le désert comme par un rideau : c'est la Mésopotamie, proprement dite, divisée en deux régions, l'Osrhoêne à l'occident et la Mygdonie à l'orient. Édesse était la capitale de la première, et Nisibe de la seconde.

Édesse, nommée maintenant Orfa, devait son ancien nom aux Macédoniens, qui l'avaient ainsi appelée

du nom d'Édesse en Macédoine, et elle était aussi renommée dans l'Orient pour la beauté de ses eaux, qu'Édesse l'était dans la Grèce. Elle est à environ 20 lieues à l'est de Bir, et elle est bâtie sur la pente de deux collines, au fond d'un vallon, d'où sort une source d'eau vive, qui arrose toutes ses rues et qui, divisée en plusieurs ruisseaux, fertilise tous ses environs. Cette ville peut avoir 25 à 30 mille habitants, la plupart musulmans, et le reste mêlé de chrétiens et de Juifs. Un mur flanqué de tours l'environne de tous côtés, et elle est défendue par une citadelle, assise sur la cime d'un rocher, où l'on ne peut monter que par un escalier taillé dans le roc : c'est un parallélogramme irrégulier, avec des tours aux angles, que l'on a cherché à isoler par une coupure profonde de la montagne, à laquelle le rocher est adossé. Édesse est la clef de la Mésopotamie ; et comme position de passage, elle est préférable à Harran, l'ancienne Kharres, patrie d'Ibrahim ou d'Abraham, que l'on trouve à neuf lieues plus au sud-est dans le désert, au pied d'une colline rougeâtre, liée par une traînée d'autres collines à la montagne de Sindjar. C'est sur le chemin de Kharres à Résaïn que périt Crassus avec son armée.

L'Osrhoêne est arrosée par le Belès et le Khaboras. Le Belès, nommé maintenant Ghilâb, sort de la montagne d'Orfa, et va se jeter dans l'Euphrate vers Racca ou Nicéphorium. Le Khaboras coule plus à l'est, et il est formé de deux affluents, l'un venant de Résaïn, et l'autre, appelé Mygdonius, de Nisibe : ils se réunissent au-dessous de Sindjar, et vont se jeter dans l'Euphrate vers Kerkisièh ou Circésium. Résaïn, l'ancienne Rœsina, et Nisibe, nommée maintenant

Nisibin, ne sont plus que de misérables villages, environnés de rizières, qui en rendent l'air malsain. L'eau du Mygdonius passe même pour pernicieuse, et l'on prétend que c'est une des principales causes qui ont ruiné Nisibe et fait déserter la Mygdonie. Nisibe conserve encore quelques restes d'antiquités : on y voit un arc de triomphe à demi-ruiné, et un petit temple carré d'architecture romaine, qui a servi autrefois d'église aux chrétiens. Hors du village sont plusieurs colonnes debout et à moitié enterrées : elles paraissent avoir soutenu le fronton d'un autre temple.

Sindjar, l'ancienne Singare, est un bourg d'environ deux mille habitants, situé au sud-est de Nisibe, au pied d'une montagne, qui s'élève au milieu d'une plaine rase et nue, comme une île au milieu de la mer. Sur le sommet de la montagne est un plateau fertile en pâturages, sur ses pentes un verger presque continuel d'arbres fruitiers et à sa base une immense prairie, presque toujours émaillée de fleurs. Cette montagne est très-renommée pour la pureté de l'air, et elle est habitée par les Yésidis, ainsi appelés d'Yésid, leur fondateur. Ces peuples adorent, dit-on, un double principe, l'un bon, l'autre méchant, et ils mêlent à leur culte plusieurs pratiques chrétiennes et musulmanes : ce sont, suivant les uns, d'anciens Manichéens, et, suivant d'autres, des musulmans réformés, dont le schisme remonte à une époque inconnue. Il paraît qu'ils sont ignicoles ou adorateurs de Dieu sous l'emblême du feu ou du soleil, sa plus brillante image; et leur secte, restée cachée dans l'Orient, d'abord sous le manteau de la religion chrétienne, puis sous celui de la religion musulmane, n'est peut-

être qu'un reste défiguré de la religion des anciens mages. Les Yésidis sont, comme les Kourdes, à moitié pasteurs et à moitié cultivateurs; et quoique leurs villages paraissent très-pauvres, comme ceux des chrétiens au milieu desquels ils vivent, ils ne se laissent pas opprimer comme ceux-ci par les Turks, et ils ont conservé plus d'énergie, parce que leur pauvreté fait une partie de leur liberté, tandis que les autres sont sans aucune vertu, parce que leur pauvreté fait une partie de leur servitude. Les Yésidis sont grands et bien faits comme les Kourdes: ils sont armés comme eux, et ils se disent issus des anciens Chaldéens; mais ils le sont plus vraisemblablement des anciens Assyriens, et ils paraissent n'avoir point oublié le lieu de leur origine, puisqu'ils vont tous les ans faire un pélerinage à Amadie, auprès du tombeau d'un de leurs plus célèbres santons. Ces peuples sont encore répandus sur toute la rive orientale du Tigre, dans toute l'ancienne Assyrie, et ils vivent du produit de leurs cultures et de leurs troupeaux. Ils ne sont pas moins courageux à la guerre que les Kourdes; mais ils ne combattent guère qu'à pied, tandis que les Kourdes combattent presque toujours à cheval. Les Yésidis détroussent, comme les Kourdes et les Arabes, les caravanes, quand ils ne sont pas payés pour les escorter: de là leur mauvaise réputation parmi les Turks, quoiqu'ils soient moins cruels que les Kourdes et les Arabes. Leurs femmes ont le teint beau, et paraissent plus jolies que les autres femmes du pays. On les voit souvent sans voiles à l'entrée de leurs maisons, et même sur les chemins.

La traînée de collines, qui se prolonge depuis

Kharres jusqu'à Sindjar et depuis Sindjar jusque vers Mousoul, descend sur la rive droite du Tigre jusqu'au dessous de Tékrid, comme pour encaisser le fleuve et aller se rattacher au-delà par les collines de Samire à la chaîne médique. Tout le terrain, au nord de cette traînée de collines, est en général très-fertile; mais il est peu cultivé, parce qu'il est exposé tout à-la-fois aux incursions des Arabes, des Kourdes et des Yésidis.

La troisième zone de la Mésopotamie s'étend entre les deux fleuves au sud de cette traînée de collines, depuis le Khaboras jusqu'à l'isthme compris entre Féloudjeh et Bagdad, et fermé jadis par le mur médique : c'est une vaste plaine, unie comme la mer, qui se confond avec le désert de l'Arabie et qui n'est cultivable que sur les terrains où les deux fleuves, épanchant leurs eaux, ont déposé une couche épaisse de limon. On n'aperçoit dans cette vaste solitude que des terres blanchâtres, imprégnées de sélénite et de sel marin. Le gypse s'y montre jusqu'à la surface de la terre, et le pétrole et le napthe y coulent en ruisseaux. On n'y trouve d'autre plante qu'une sorte d'absinthe odoriférante, ni d'autres arbres que quelques bouquets de palmiers. On n'y voit même presque point d'animaux, excepté quelques autruches, dont les ailes déployées apparaissent dans le lointain comme les voiles d'un vaisseau. Ce désert n'a jamais été habité, et il ne l'est aujourd'hui que par des hordes d'Arabes errants, qui le parcourent pendant l'hiver avec leurs troupeaux, et qui pendant l'été se réfugient dans les montagnes de Sindjar. Aucune armée ne pourrait le traverser sans s'exposer à y mourir de faim ou de soif, et il faudrait

qu'elle s'élevât jusqu'au pied de la chaîne taurique, ou que, convoyée par une flotille, elle côtoyât l'Euphrate sans jamais s'en éloigner.

La quatrième zone s'étend depuis le mur médique jusqu'au confluent des deux fleuves : c'est l'ancienne Babylonie, nommée aussi Chaldée du nom de ses habitants et séparée jadis de la troisième zone par un mur qui allait de Macépracta à Sitace. Ce pays est, comme le Delta égyptien, une terre d'alluvion; mais il est moins fertile, parce que l'Euphrate et le Tigre n'ayant pas, comme le Nil, des crues périodiques, il est moins régulièrement inondé, et il est plus chaud en été, parce qu'étant plus éloigné de la mer, il est moins rafraîchi par les brises : il est pour cette raison exposé à de plus grandes sécheresses, et les plantes y meurent souvent sur leur tige, avant de parvenir à leur maturité.

La Babylonie est encore exposée à un autre fléau, c'est à un vent du sud qui brûle les plantes, étouffe les animaux et amène presque toujours sur ses ailes des nuées de sauterelles, dont le ravage est aussi prompt que celui de la grêle. Ces insectes, dont le vol, lent et uniforme, ressemble au bruit de la pluie, ont bientôt dévoré les champs, sur lesquels ils s'arrêtent; mais ils n'y vivent pas long-temps, et ils semblent n'y être venus que pour se reproduire et servir de pâture aux merles-roses, qui suivent leurs traces.

Ce pays était autrefois très-bien cultivé, et il était coupé par une infinité de canaux qui, en distribuant l'eau des deux fleuves sur toutes les terres, les fertilisaient. L'aspect du terrain et ses hachures multipliées semblent indiquer que ces terres étaient disposées en

échiquier, pour être arrosées avec plus de facilité. Des champs de blé et de sésame y coupaient des jardins potagers ou des vergers d'arbres fruitiers, et présentaient une infinité de compartiments, diversement variés et séparés entre eux par des bordures de palmiers ou de peupliers. Il ne reste maintenant plus rien de ces anciennes cultures : plus de jardins, plus de vergers, presque plus de moissons. Quelques bouquets de palmiers, semés de loin en loin, y rompent seuls la nudité du désert. Que l'on se figure une plaine humide et fangeuse pendant l'hiver, sèche et poudreuse pendant l'été, et l'on aura une idée d'un pays, qui fut la Hollande des anciens.

Toutes les anciennes villes en ont disparu, presque sans laisser de ruines : c'est que le pays étant dépourvu de pierres, les édifices bâtis en briques n'ont pu résister aux injures de l'air ni des eaux. Ainsi ont péri Babylone, Périsabour, Séleucie, Sitace; et tel est le sort réservé à toutes les villes, bâties de terre et de boue.

Le climat de la Mésopotamie varie, comme ses différentes zones. La première est froide et n'est tempérée que dans ses vallées : la seconde est tempérée dans ses vallées et jusque sur ses coteaux : la troisième est aride et sèche comme l'Arabie, et la quatrième est brûlante pendant l'été, et ne jouit d'un climat doux que pendant l'hiver. On a comparé le climat de cette dernière zône à celui de l'Égypte; mais quoiqu'elle ait ses belles nuits et son soleil brillant, elle n'a point sa douce température. Il y fait plus chaud en été, parce que le vent de la mer, qui rafraîchit l'Égypte, s'échauffe en traversant l'Arabie. En hiver, au contraire, il y fait plus froid, parce que

les vents, qui soufflent du nord, se glacent en traversant la chaîne taurique, presque toujours couverte de neiges, tandis qu'en Égypte les mêmes vents perdent de leur âpreté en traversant la Méditerranée.

A l'orient de la Mésopotamie et au-delà du Tigre, le terrain s'élève insensiblement et présente cette longue zone qui s'étend le long de la chaîne médique, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Océan, et qui est coupée en deux par la Diala. La partie septentrionale est onduleuse et inégale; mais la partie méridionale est rase et unie, et se confond avec le désert de l'Arabie, qui borde l'Euphrate à l'ouest, depuis sa sortie des montagnes jusqu'au golfe Persique.

L'Arabie est une vaste péninsule, bornée au nord par l'Euphrate et la Syrie, et qui s'étend vers le sud entre le golfe Persique et la mer Rouge jusqu'à l'Océan. On évalue sa superficie à plus de 120 mille lieues carrées, et on ne lui donne pas plus de 5 à 6 millions d'habitants, dont une moitié à peu près habite les villes qui bordent son pourtour, et l'autre moitié erre dans les déserts de l'intérieur. Son sol est recouvert d'une croûte blanchâtre, imprégnée de sel, et n'est coupé que par quelques rochers anguleux, semblables à des obélisques, ou par quelques veines d'un terreau léger, qui donnent un peu de verdure et qui paraissent de loin comme des îles au milieu de la mer : c'est ce que l'on nomme les *Oasis*. Les anciens comparaient cette péninsule à la peau d'un léopard, dont les oasis figurent les mouchetures; mais elle n'offre dans la réalité qu'un plateau nu qui semble avoir été interposé entre la Méditerranée et l'Océan, comme pour les empêcher de confondre leurs eaux. Ce plateau est

bordé au nord par la chaîne du mont Taurus et par celle du Liban, à l'ouest par la mer Rouge, au sud par l'Océan et à l'est par le golfe Persique et l'Euphrate. Ses bords sont hérissés de collines, au pied desquelles on cultive le café, l'aloès, l'encens et toutes les plantes aromatiques de l'Inde; mais l'intérieur ne présente qu'un terrain nu et brûlé par un soleil ardent. Aucun ruisseau, presque aucune source ne fécondent cette terre calcinée; et les vents, loin de la rafraîchir de leur souffle, n'y répandent qu'une vapeur étouffante. Quelques plantes, végétant sans le secours de l'eau, quelques palmiers plantés dans les bas-fonds, quelques puits d'une eau saumâtre et bourbeuse, sont les seuls trésors de ces déserts, qui seraient inhabitables, si la nature n'y avait fait naître le cheval et le chameau.

Le cheval arabe est comme le prototype de son espèce : il a pu embellir ses formes sous d'autres climats; mais c'est dans l'Arabie seule qu'il a conservé son intelligence et sa bonté natives. Ce qui le distingue des autres chevaux, c'est la finesse de sa taille et de sa tête, la sécheresse de ses jambes et la petitesse de son sabot. Vif et léger, il saute les fossés et les haies comme une biche, et il devance les autruches à la course : il a du feu, de la souplesse et de la grace dans tous ses mouvements. Lorsqu'il est abandonné à lui-même, il est doux, familier, caressant comme un chien; mais lorsqu'il est monté, il se relève, dresse la crinière et la tête, et paraît fier de son fardeau. Comme les Arabes ne le touchent jamais du fouet ni de l'éperon, ses sensations ne sont point émoussées; et dès qu'il sent la main ou le genou du cavalier, il part comme l'éclair et vole comme le vent.

Obligé d'aller chercher sa nourriture au loin, l'Arabe se sert de son cheval, comme les oiseaux se servent de leurs ailes. Aussi en a-t-il un soin extrême, et il ne prend jamais sa nourriture, qu'il n'ait pourvu à celle de cet animal. Il l'élève sous sa tente avec ses enfants, et il en fait son compagnon; mais il a pour aide dans ses travaux pénibles un autre animal, encore plus fort et plus patient, le chameau, nommé avec raison le vaisseau du désert, parce qu'il transporte, à travers le désert, les plus lourds fardeaux. A voir la destination de ces deux animaux, on dirait que l'un a été donné à l'Arabe pour ses plaisirs, et l'autre pour ses besoins. Le cheval fait tout le charme de sa vie : le chameau en fait tout le bien-être : il se nourrit de son lait, se chausse de sa peau et se vêtit de son poil. La prévoyante nature semble avoir fait exprès cet animal pour le désert.

L'Arabie n'est peuplée que sur sa circonférence : à l'est sont les villes qui bordent l'Euphrate et le golfe Persique, telles que Ana, Hella, Bassora, Maskate : au sud celles qui bordent l'Océan, telles que Hazèh, Kisen et Aden : à l'ouest celles qui bordent la mer Rouge, telles que Moka, la Mekke, Médine; et au nord, sur le chemin de Damas à Circésium, Palmyre, qui par ses ruines semble encore attester la puissance de l'homme jusqu'au milieu des déserts. L'intérieur de la péninsule n'est habitée que par quelques hordes errantes.

Les Arabes ont presque tous une petite stature, le corps maigre et anguleux, les jambes grêles, la peau brune et comme tannée, les cheveux d'un noir d'ébène; mais ils sont faits en général dans les plus belles pro-

portions : ils ont la taille svelte, la tête ovale, le profil du visage presque droit, le front haut et bombé, le nez aquilin, les yeux noirs et bien fendus, le regard vif mais doux, la bouche mince mais dure : différents en cela des hommes de la race mongolique, dont la férocité est dans le regard, et l'expression humaine dans la bouche.

Placés sur un sol, qui ne nourrit que peu de plantes et presque point d'animaux, ils ont quitté de bonne heure la vie de chasseurs pour embrasser celle de pasteurs; mais ils se sont arrêtés à ce second degré de l'échelle sociale, et ils ne pourront s'y élever plus haut, que lorsqu'ils seront devenus navigateurs et commerçants, comme tous les peuples privés de bonnes terres. La nature ne les a pas condamnés sans doute à vivre de brigandage et à acquérir par la force les biens qu'elle leur a refusés, puisqu'ils peuvent les acquérir par les arts. Placés par elle entre deux mers, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par une faible barrière, par l'isthme de Suèz, il faut qu'ils rompent cette barrière et qu'ils deviennent les colporteurs de l'univers. Ils seront alors les bienfaiteurs du monde, au lieu d'en être la terreur.

Les Arabes des villes vivent presque tous sous un gouvernement théocratique, uniquement tempéré par les mœurs; mais les Arabes errants dans le désert et plus particulièrement connus sous le nom de Bédouins, vivent, comme les anciens patriarches, et ne connaissent encore que le gouvernement de la famille. Leur *cheïk* ou chef est en même temps leur magistrat civil et religieux. Quand plusieurs familles se réunissent pour composer une tribu, les chefs de la famille choi-

sissent un cheïk de toute la tribu, et lui servent de conseil. Le cheïk de la tribu réunit alors dans ses mains tous les pouvoirs; mais il ne les exerce qu'assisté des autres cheïks, et il est rare qu'il abuse de son autorité, parce que du moment qu'une famille est mécontente de son chef, elle abandonne sa tribu et passe dans une autre, toujours empressée à la recevoir, pour en fortifier son parti. Ces peuples vivent avec la plus grande frugalité; et comme ils ont peu de besoins, il leur est très-aisé de les satisfaire. Leurs habitations sont de simples tentes, qu'ils transportent d'un lieu à un autre sur leurs chameaux. Ces tentes sont faites avec le poil de ces animaux, et elles sont tendues sur des piquets de cinq à six pieds de haut seulement : ce qui leur donne un air écrasé. Aussi de loin ne paraissent-elles que comme des taches noires. Chaque tente est partagée par un rideau en deux pièces, l'une destinée aux hommes, l'autre aux femmes et aux enfants. Les troupeaux parquent tout autour, et on reçoit ordinairement sous la tente la jument et ses poulains, élevés avec le même soin que les enfants de la famille. Tous les ustensiles du ménage consistent dans un moulin à blé et à café, une plaque de fer pour cuire les galettes, une chaudière, une cafetière et quelques vases de terre ou de bois. Les plus riches ont des tapis, les autres ont seulement des nattes de jonc.

Tels sont les Arabes nomades, qui errent dans l'intérieur de l'Arabie; mais ceux qui en habitent la circonférence et qui sont fixés dans les villes, ont pris les mœurs des peuples avec lesquels ils se sont mêlés, les Arabes du golfe Persique les mœurs des Persans,

et ceux de la mer Rouge les mœurs des Turks; mais ils ont tous conservé du goût pour la vie errante, et ils la reprennent sans peine, quand ils y sont réduits par la nécessité.

Les Bédouins, comme tous les peuples nomades, aiment la guerre et ils la font avec courage. Ils ont pour armes un sabre courbe, un javelot, une lance, et ils manient également bien toutes ces armes, et surtout la lance, leur arme favorite. Cette lance, à laquelle ils attachent une houppe de soie ou de laine noire, est un bambou noueux, léger et élastique, de 10 à 12 pieds de long et ordinairement terminé par un fer aigu. Lorsqu'ils attaquent, ils tiennent la lance à un tiers de la hampe, et ils la lancent ou la laissent glisser, sans jamais s'en dessaisir : ils s'en servent également bien comme d'arme de jet et comme d'arme de main. Le javelot est la seule arme qu'ils jettent de loin, et ils le lancent, en le brandissant, comme les Romains.

La guerre est comme l'élément des Bédouins; et dès qu'ils voient deux armées ennemies entrer en campagne, ils y entrent eux-mêmes, non pour s'attacher à l'une ou à l'autre, mais pour les suivre et piller les vaincus. Ces hommes ne combattent presque jamais à pied, et ils manient avec adresse leurs chevaux. Emboîtés dans leurs selles avec des étriers très-courts, ils se dressent sur ces étriers pour allonger leur coup ou pour parer celui de l'ennemi. Leur position paraît d'abord incommode et gênante; mais elle leur donne la facilité de se courber sur le cou de l'animal, pour éviter l'atteinte du javelot ou de la lance. Ils accoutument leurs chevaux à courir à toutes jambes et à

s'arrêter court, pour pouvoir se retourner, et présenter eux-mêmes leur lance à celui qui les poursuit. Ils combattent comme les Parthes en fuyant; et comme la première qualité de leurs chevaux est de savoir fuir à propos, ils les font poursuivre, quand ils sont jeunes, la lance sur la croupe : en sorte que ces animaux s'accoutument si bien à un pareil manége, que lorsqu'ils sentent un cavalier après eux, il ne faut que leur lâcher la bride, pour les voir partir comme l'éclair.

Les Arabes n'ont aucun principe fixe de combattre ni de camper. Leurs camps sont formés tantôt sur une seule ligne, tantôt sur deux lignes de tentes, disposées circulairement. Au milieu parquent les chameaux. Il n'y a point à l'entour de retranchements, point de gardes avancées : les seules sentinelles sont des chiens; et voilà pourquoi il n'y a rien de si facile que de surprendre les Arabes dans leurs camps. Aussi la plupart de leurs guerres ne sont-elles que des guerres de surprise. Quand ils en viennent à un combat, ils se précipitent tous en masse les uns sur les autres, et sans se mouvoir de concert : les plus braves sont les premiers : ceux, qui attaquent, semblent plutôt vouloir tâter que combattre l'ennemi : ils se répandent sur son front, cherchent à pénétrer par le côté le plus faible, et, s'ils ne peuvent percer, ils fuient pour être poursuivis; mais si l'ennemi se rompt en les poursuivant, ils reviennent à la charge avec encore plus de vitesse qu'ils n'ont fui. Quelquefois ils arrivent inopinément, enveloppent l'ennemi comme un tourbillon; et pour peu qu'ils trouvent de résistance, ils disparaissent encore plus rapidement qu'ils ne sont venus. La seule manière pour un corps d'armée de les combattre est de

se tenir uni et serré; car si on veut les attaquer isolément, on se prive des avantages de la discipline, et on leur laisse tous ceux qu'ils tirent de la vitesse et de la légèreté de leurs chevaux. Rien ne serait plus aisé maintenant à une armée régulière, et même à une simple division, que de traverser le désert, en présence d'une armée arabe : la difficulté serait d'y subsister.

Les Arabes professent la religion musulmane; mais ils sont divisés en différentes sectes, et parmi ces sectes, il s'en est élevé de nos jours une nouvelle, qui menace d'engloutir toutes les autres : c'est celle des Wahâbis, que l'on croit issus des anciens Karmantes et qui habitent la ville de Drïéh, située sur le plateau central de l'Arabie, au milieu d'une vallée ceinte de collines, comme d'un rempart. Les Wahâbis ont pris leur nom d'Abdoul-Wahâb, le père de leur fondateur, qui vivait vers le milieu du dernier siècle. Ils professent l'islamisme, tel que Mahomet l'a enseigné, mais dégagé de toutes les pratiques que l'on y a mêlées; en sorte qu'ils en ont fait une espèce de théisme pur, qui consiste dans l'adoration d'un seul dieu, par la médiation de Mahomet son prophète : ils n'ont point de jeûnes, point d'ablutions légales, et ils ne reconnaissent point d'imans ou prêtres, ou du moins ils ne reconnaissent dans leurs imans aucune consécration ni aucune hiérarchie. L'égalité politique et religieuse semble avoir été le but de leur réforme : ce sont, si l'on peut ainsi parler, les protestants ou, pour mieux dire, les puritains du mahométisme. Cette religion simple, débarrassée de toute pompe extérieure, devait plaire à des hommes pauvres, obligés d'errer dans des déserts pour y chercher leur nourriture; et de là la

principale cause de son triomphe parmi les Bédouins. Les Arabes sédentaires, et surtout ceux de Médine et de la Mekke, les chefs-lieux de l'islamisme, ont repoussé avec horreur la nouvelle doctrine, et ne paraissent pas disposés à l'adopter.

L'wahâbisme est un culte trop simple; et à moins que les Wahâbis ne se relâchent de la rigueur de leurs principes, jamais leur réforme ne fera de grands progrès dans les pays, et moins encore dans les villes, qui bordent le désert. Cette réforme est tombée dans un excès contraire au mahométisme actuel. Celui-ci a trop de pratiques, et l'autre en a trop peu : il ne faut pas que les pratiques absorbent l'homme tout entier et lui fassent oublier ses devoirs; mais il faut qu'elles l'y rappellent, parce que l'homme est tellement distrait durant sa courte vie par ses besoins et ses plaisirs, qu'il pourrait oublier sa destination, si on ne la lui rappelait de temps en temps par des rites et des cérémonies, qui parlent à son esprit et à son cœur.

## CHAPITRE VII.

### De la haute Asie ou de l'Asie supérieure.

Les anciens appelaient haute Asie ou Asie supérieure le pays qui est au-delà de l'Euphrate et du

Tigre, et ils appelaient basse Asie ou Asie mineure celui qui est en-deçà, soit parce que le premier leur paraissait plus élevé que l'autre, soit parce qu'il était plus étendu, quoiqu'ils n'en connussent guère, même depuis les conquêtes d'Alexandre, que la partie comprise entre le Tigre et l'Indus. C'étaient là du côté de l'Orient les bornes de leur univers : *orbis notus*.

Au-delà du Tigre, le terrain s'élève graduellement jusqu'au mont Zagros, le point culminant de la chaîne médique, et présente une zone nue qui se prolonge depuis le mont Taurus jusqu'au golfe Persique et qui se confond à l'œil avec les plaines de la Mésopotamie et le désert de l'Arabie : c'est cette zone qui forme aujourd'hui la frontière de la Turkie. Mousoul et Bassora en occupent les deux extrémités, et Bagdad le milieu; et voilà pourquoi les Turks ont toujours attaché à Bagdad une très-grande importance militaire. Les montagnes ne commencent qu'à deux ou trois journées de cette ville, et elles s'élèvent par degrés jusqu'à la chaîne médique, qui court parallèlement au Tigre et qui se divise en deux autres chaînes, séparées entre elles par un long plateau, creusé vers le nord par le lac d'Ourmia, vers le centre par l'Eulée, et hérissé vers le sud de hautes montagnes, au pied desquelles sont les ruines de Suze, et au-delà de ces ruines, les deux petites villes de Desfal et de Schouster, sur le chemin de Korna à Ispahan.

Tivris et Kirmanchah occupent les deux points les plus importants de ce plateau. Tivris, nommée vulgairement Tauris, est située dans une grande plaine qui environne à l'est le lac d'Ourmia, au pied d'une montagne sur laquelle on voit une vieille citadelle,

très-difficile à défendre, parce qu'elle est dominée de toutes parts. La ville bâtie au pied de la citadelle a près d'une lieue et demie de circonférence, et n'est fermée que d'un simple mur en briques, flanqué de tours, quoiqu'elle soit regardée comme le boulevard de la Perse : elle est la capitale de l'Aderbidjan, l'ancienne Atropatène, et on lui donne une population de 50 à 60 mille habitants. Son territoire est très-fertile, surtout en pâturages, et l'air, qu'on y respire, est renommé pour sa salubrité; mais il est très-froid en hiver et n'est tempéré qu'en été, parce que les montagnes voisines sont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Ces montagnes sont le nœud des deux chaînes qui bordent la Médie, l'une à l'ouest et l'autre à l'est. La première est la chaîne médique, qui se pyramide au mont Zagros, et l'autre la chaîne persique, qui se pyramide au mont Oronte. Celle-ci, quoique plus élevée, le paraît moins, parce qu'elle pose sur le plateau de la Médie, dont le niveau est supérieur à celui de la vallée du Tigre. Le plateau de la Médie est creusé vers le nord, d'un côté par le lac d'Ourmia, et de l'autre par le fleuve Amardus, venant, comme l'Eulée, de ce groupe de montagnes qui est au sud de Tauris et qui se lie à l'ouest au mont Zagros, et à l'est au mont Oronte. L'Eulée coule au sud jusqu'à sa sortie des montagnes vers les ruines de Suze, où il se détourne à l'ouest pour aller se jeter dans le Tigre au-dessous de Korna : l'Amardus au contraire coule vers le nord jusque vers Mianah, où il se détourne à l'est pour aller se jeter dans la mer Caspienne, au-dessous de Rescht.

La ville de Kirmanchah est située au milieu du

plateau de la Médie dans le bassin de l'Eulée; mais elle n'a pas la même importance que Tauris, et on ne lui donne guère qu'une population de 15 à 20 mille habitants. Ses fortifications sont encore moins imposantes, et elle n'est fermée que d'un simple mur, percé de meurtrières et environné d'un fossé. Tauris et Kirmanchah n'ont d'importance militaire, que parce que la première est sur la route d'Erzeroum à Téhèran, et l'autre sur celle de Bagdad à Hamadan.

La route de Tauris à Téhèran se dirige au sud-est et conduit par les villages de Seïd-Abad et de Turkmantchaï[1] à Mianah, où elle se divise en deux branches : l'une se détourne à l'est et mène par Khalkhal à Rescht sur la mer Caspienne : l'autre continue à se diriger vers le sud-est et va par Zenghian, Soultaniéh et Abher, déboucher sur le plateau de la Perse vers Casbin ; d'où elle va à Téhèran en côtoyant le pied du mont El-Bours, le mont Coronus des anciens.

Rescht par son isolement n'a d'importance que comme ville de commerce, et l'on pourrait former dans la baie d'Inzerli, qui lui sert de port, un très-bel établissement maritime; mais Zenghian offre une très-belle position de passage, parce qu'elle est au débouché des montagnes qui séparent le plateau de la Médie de celui de la Perse, et sur l'embranchement des deux routes qui conduisent, l'une d'Ardébil et l'autre de Tauris, à Téhèran.

Soultaniéh n'est plus aujourd'hui qu'une vaste ruine, ressemblant plutôt à un camp retranché qu'à une ville,

---

1. C'est à Turkmantchaï que fut signé en 1827 le traité entre la Russie et la Perse.

et le pays ne commence à s'embellir qu'aux environs d'Abher, gros bourg formé de plusieurs groupes de maisons, agréablement bâties.

Casbin est hors de la route d'Abher à Téhèran, et elle est trop enfoncée vers le nord, au pied du mont Caspius; mais elle a cependant une très-grande importance militaire, parce qu'elle est à l'entrée des défilés qui conduisent par la vallée du Taroun et par celle de l'Amardus dans le Ghilan. Il paraît que ce sont là les Pyles Caspiennes des anciens : elles sont appelées aujourd'hui par les uns défilés de Menzil du nom du village qui est au confluent du Taroun et de l'Amardus, et par les autres défilés de Roudbar du nom du village qui est au-dessous de Menzil dans la vallée de l'Amardus, très-rétrécie vers ce point.

Téhèran n'est plus éloignée de Casbin que de 30 lieues, et l'on va de Casbin, comme d'Abher, à Téhèran et de Téhèran à Damégan, en côtoyant le pied des montagnes qui bordent la mer Caspienne. Casbin, Téhèran et Damégan sont trois villes modernes, bâties toutes les trois près de l'emplacement d'anciennes villes, Casbin près d'Arsacie, Téhèran près de Raï ou Rhages et Damégan près d'Hécatonpyles.

Téhèran, la résidence actuelle du *châh* ou monarque persan, est à l'est de Casbin, au milieu d'une vaste plaine, qui s'étend jusqu'au pied du mont Coronus, et elle n'est défendue que par une enceinte fermée, au milieu de laquelle est le palais du roi, et par quelques forts détachés, qui en couvrent les approches: ainsi que Soultanièh, c'est moins une ville qu'un camp retranché, et il paraît que les rois de Perse n'y ont transféré leur résidence que pour veiller de plus près

sur les mouvements des tribus militaires, qui habitent le pourtour de la mer Caspienne et qui depuis quelque temps disposent de l'empire. Cette ville n'est comparable ni pour la douceur de son climat ni pour la fertilité de son territoire à Schiras, à Ispahan ni même à Hamadan; et quelle que soit sa population, que l'on porte à 60 mille habitants et même jusqu'à 100 mille, quand l'armée persane est rassemblée dans ses environs, Téhèran n'aura jamais quelque importance militaire, que par sa position à l'entrée des défilés qui conduisent dans le Mazandéran, comme ceux de Casbin conduisent dans le Ghilan.

La route de Tauris à Téhèran est la route directe d'Erzeroum en Perse : la route de Kirmanchah est celle de Bagdad à Hamadan. Celle-ci traverse l'Eulée au sortir de Kirmanchah et va, en côtoyant le mont Bi-Soutoun, à Sahanèh; d'où elle s'élève sur la crête des montagnes, qui bordent à l'est le plateau de la Médie, pour descendre par Hamadan sur celui de la Perse.

Le mont Bi-Soutoun s'élève, comme un obélisque, au milieu du plateau médique. Il paraît que les bas-reliefs, sculptés sur sa face méridionale, sont l'ouvrage des rois Sassanides, s'ils ne sont pas celui de Sémiramis, qui, suivant Diodore, avait fait tailler le mont Bugistan, pour y faire graver ses exploits. Du pied du mont sort une source d'eau vive, qui ressemble à une rivière et qui va se jeter dans l'Eulée.

Sahanèh est à l'embranchement des deux routes d'Ispahan et de Hamadan. La première se dirige au sud-est et suit une longue vallée encaissée entre deux chaînes de montagnes; d'où elle débouche avec le Bendémir dans la plaine d'Ispahan. L'autre se dirige au

nord-est et s'élève par le village de Kangovêr sur la croupe du mont Elvend, l'Oronte des anciens, pour descendre sur le plateau de la Perse vers Hamadan.

Cette ville est située à l'entrée du plateau persique, sur le revers oriental du mont Oronte et au pied d'une colline, sur laquelle on voit sa citadelle. Il paraît qu'elle occupe l'emplacement d'Ecbatane, qui devait être plus rapprochée du mont Oronte, parce qu'elle était plus étendue que la ville actuelle : l'ancienne s'élevait en rampant autour de la montagne, et y formait sept enceintes concentriques, dont la première avait 200 stades de périmètre et la dernière sept. Celle-ci renfermait le palais du roi. Chacune des enceintes s'élevait au-dessus des autres de la hauteur des créneaux, qui, étant peints de différentes couleurs, avaient plutôt l'air d'une décoration de théâtre, que des remparts d'une place forte. Hamadan paraît aujourd'hui dépeuplée, et on ne lui donne guère que 10 à 12 mille habitants. Ses rues, entrecoupées de jardins et arrosées par les eaux du mont Oronte, présentent un aspect agréable.

C'est à Hamadan que se divisent les deux routes d'Ispahan et de Téhèran. La première se dirige au sud-est et conduit par Khom et Kachan à Ispahan; d'où l'on va par Persépolis à Schiras et de Schiras par Schapour à Bouschir sur le golfe Persique, en traversant les montagnes qui séparent ce golfe du plateau de la Perse. Persépolis et Schapour n'offrent plus aujourd'hui que des ruines; mais ces ruines, par leur étendue et leur magnificence, méritent de fixer les regards du voyageur. Les ruines de Schapour sont près de Kazroun sur les versants du golfe Persique,

et celles de Persépolis près de Zergoun sur le plateau de la Perse. D'autres ruines également remarquables, mais plus éloignées et à environ 20 lieues au sud-est de Persépolis, sont celles de Pasagardes, qui était le lieu de la sépulture des anciens rois de Perse, tandis que Persépolis, ainsi que Schapour, était celui de leur résidence.

L'autre route se dirige au nord-est et va par Sapézen et Païsabàd à Téhèran; d'où elle conduit à Amol et à Sari sur le littoral de la mer Caspienne, à travers les montagnes qui séparent ce littoral du plateau de la Perse.

Téhèran est au nœud de toutes les routes de la Perse dans l'Inde. Celles qui y conduisent directement d'Ispahan et de Schiras, ne peuvent convenir qu'à des caravanes, parce que les montagnes, qui bordent au sud le plateau persique et qui le séparent du littoral de l'Océan, sont arides et désertes. Il faut, pour trouver des subsistances, s'élever jusqu'au pied des montagnes, qui bordent au nord ce plateau et qui le séparent de la mer Caspienne. Le mont Coronus, le point culminant de ces montagnes, fait à l'est de Téhèran un grand coude, qui s'avance au sud comme un grand bastion : c'est le pic de Damavend, sur les flancs duquel sont d'un côté Téhèran, et de l'autre Damégan. Ce pic est aplati à son sommet, et il est percé à sa base de plusieurs défilés, par où l'on s'élève sur la croupe du mont Coronus, pour descendre sur le littoral de la mer Caspienne vers Amol ou vers Sari. Il paraît que ces défilés sont les pyles Hyrcaniennes des anciens, ainsi nommées, parce qu'elles conduisaient du plateau de la Perse dans l'ancienne Hyrcanie, le Mazandéran moderne.

Damégan, située, comme Téhèran, à l'entrée de ces défilés, a par sa position autant d'importance militaire; mais elle est moins peuplée, et ne renferme guère que 12 à 15 mille habitants : elle est aussi moins bien défendue, et n'est fermée que d'un simple mur, flanqué de tours.

La route de l'Inde va de Téhèran à Damégan et de Damégan à Bistan, située à l'entrée d'autres défilés, qui conduisent sur la mer Caspienne vers Astrabâd. Bistan est à l'intersection des deux routes, qui vont l'une à travers le mont Sariphus à Mesched et de Mesched sur le plateau de la Tartarie, l'autre à travers les défilés de Terchitz à Hérat et de Hérat par Kandahar dans la vallée de l'Indus.

Hérat, l'ancienne Ariée, est sur le plateau du Khoraçan qui borde à l'est celui de la Perse, comme le plateau de la Médie le borde à l'ouest. On sort de ce plateau vers Kandahar, et l'on descend avec le cours des eaux sur l'Indus vers Attok, l'ancienne Taxile.

Kandahar est la clef de la Perse du côté de l'Inde, comme Kirmanchah l'est du côté de la Turkie; mais la première de ces places n'est pas mieux défendue que l'autre : c'est un simple parallélogramme, flanqué de tours, et bordé sur les deux petits côtés de deux réduits, qui lui servent de citadelles. On descend de Kandahar avec le Khoas à Attok sur l'Indus, comme on descend de Kirmanchah avec la Diala à Bagdad sur le Tigre. L'Indus borde la Perse à l'est, comme le Tigre la borde à l'ouest; et ce sont ces deux fleuves qui devraient la limiter, si on voulait lui donner de bonnes frontières militaires.

La Perse peut être considérée comme un plateau

central, bordé de deux autres, du plateau de la Médie à l'ouest, et de celui du Khoraçan à l'est, et environné sur toute sa circonférence d'un cordon de montagnes très-hautes à l'ouest vers la Médie, abruptes au nord et au sud vers la mer Caspienne et vers l'Océan, et déclinant à l'est vers le Khoraçan par une pente douce dans la vallée de l'Indus; mais ce plateau n'est point creusé, comme celui de la Médie, par des vallées plus ou moins profondes, il est presque partout uni ou hérissé de monticules isolés, qui ont été soulevés à des hauteurs plus ou moins grandes par des feux souterrains et qui semblent semés sur la surface de la terre, comme des îles au milieu de la mer : ici sont des collines nues, là des plaines incultes et sablonneuses, en divers lieux des cours d'eau qui, n'ayant point d'issue, semblent n'avoir point de destination, et qui s'abîment dans des gouffres ou se perdent par l'évaporation. Tout ce pays est froid en hiver, sec et brûlant en été, et ne produit qu'à l'aide d'irrigations artificielles. Aussi les hommes y sont-ils clair-semés, et les animaux encore plus rares que l'homme. On n'y voit guère que des antilopes et des onagres. L'onagre ressemble à l'âne domestique; mais il est plus farouche : son poil est d'un beau gris argenté, coupé sur le dos par des bandes noires : on le chasse, comme l'antilope, et il est très-rapide à la course.

Le cordon de montagnes, dont la Perse est environnée, est seulement rompu sur quelques points, et ce n'est que par ces issues que l'on peut y monter ou en sortir. Les deux issues les plus faciles sont celles de Soultanièh et de Terchitz, l'une au nord-ouest sur la route de Tauris, l'autre à l'est sur celle de Kandahar.

Toutes les autres ne sont que des défilés étroits, où une poignée de soldats pourrait arrêter une armée, et ne s'ouvrent que sur des plaines désertes, où l'on ne trouverait point de subsistances; en sorte que la Perse est mieux défendue par ses montagnes et par ses déserts, que par ses places fortes. Aussi les forteresses persanes ne méritent-elles aucune considération: ce ne sont pour la plupart que de simples enceintes non terrassées, flanquées de tours et percées de meurtrières. La seule, qui ait été construite d'après le système européen, est celle de Khoï, sur la route de Tauris à Erzeroum : encore cette forteresse est-elle hors du cordon de la Perse, et ses fortifications ne consistent-elles qu'en quelques petits bastions, si saillants et si étranglés, qu'on aurait de la peine à manœuvrer des canons sur leur terre-plein.

Les deux chaînes qui bordent la Perse à l'ouest et au nord et qui la séparent, l'une de la Médie et l'autre de la mer Caspienne, paraissent être plutôt des branches du Taurus que du Caucase, dont elles sont séparées par la vallée de l'Araxe, tandis qu'elles s'unissent vers Khoï et Bayazid à la chaîne du Taurus et présentent les mêmes formes et la même structure : ce sont des montagnes schisteuses ou calcaires, travaillées par des feux souterrains, qui sont encore allumés dans quelques-unes, et récemment éteints dans les autres.

La première de ces chaînes court du nord au sud comme la chaîne médique, et se pyramide au mont Oronte : l'autre court de l'ouest à l'est, borde la mer Caspienne et se pyramide au mont Caspius et au mont Coronus. Le mont Caspius est le nœud de la chaîne taurique et de la chaîne persique, et sépare les eaux de

l'Amardus de celles qui coulent sur le plateau de la Perse. Le mont Coronus sépare ce plateau de l'ancienne Hyrcanie et présente un dôme élevé, qui se termine en un plateau aride et sablonneux, d'où l'on voit sortir par plusieurs soupiraux des exhalaisons sulfureuses : ce qui avait fait croire aux anciens Perses qu'un méchant roi était emprisonné dans ses flancs. C'est à travers cette montagne que sont percés les divers défilés, d'où la ville d'Hécatonpyles avait reçu son nom. Le principal a près de dix lieues de long et se divise en deux branches, dont l'une conduit sur le littoral de l'ancienne Hyrcanie, vers Amol, et l'autre sur celui de l'ancienne Parthie, vers Astrabâd.

La chaîne taurique, après s'être élevée jusqu'aux cieux au mont Coronus, fléchit vers Bistan et se divise en deux autres chaînes : l'une se courbe au nord-est jusque vers l'Oxus et sépare la Parthie de l'ancienne Bactriane : l'autre continue à se diriger vers l'est et se relève au mont Sariphus et au mont Parapomisus; d'où se détachent deux autres chaînes qui se courbent vers le sud et qui embrassent le Khoraçan, dont le plateau domine la vallée de l'Indus, comme le plateau de la Médie domine celle du Tigre. Mais le plateau du Khoraçan est moins élevé que celui de la Médie, et l'on descend par une pente plus douce dans la vallée de l'Indus que dans celle du Tigre.

Quoique l'Hyrcanie, la Parthie et la Bactriane soient au nord de la chaîne taurique et hors du plateau de la Perse, elles ont toujours fait partie de cet empire, parce qu'étant très fertiles en grains et en pâturages, elles le nourrissent une partie de l'année et lui sont en quelque sorte nécessaires.

L'Hyrcanie forme la ceinture méridionale de la mer Caspienne, et comprend le Ghilan et le Mazandéran, séparés l'un de l'autre par le cours inférieur de l'Amardus. La côte du Ghilan est très-resserrée; mais celle du Mazandéran l'est moins et paraît plus profonde : c'est la Béotie de la Perse, aussi célèbre par sa fertilité, que par la stupide férocité de ses habitants. La main de l'homme n'a presque rien changé depuis vingt siècles dans ce pays, et il est encore tout couvert, comme au temps d'Alexandre, de sombres et épaisses forêts, à travers lesquelles serpentent le Rhydagus et le Ziobèris, son principal affluent. Le Rhydagus descend des plus hautes sommités du mont Coronus, et va se jeter dans la mer vers Amol : rapide et impétueux dans les montagnes, il se calme dans la plaine, où il reçoit le Ziobèris, fleuve merveilleux, qui se cache pendant quelque temps dans les entrailles de la terre et reparaît ensuite inopinément au milieu de vastes prairies, couvertes d'un éternel gazon.

Le Ghilan et le Mazandéran présentent presque partout une terre humide et grasse. La Parthie au contraire et la Bactriane offrent une terre sèche et légère : ce sont des veines d'un terreau fertile au milieu de landes, et des collines ombragées au milieu de sables. On ne peut voyager dans ces déserts que comme on voyage sur mer, avec le secours des astres; et voilà pourquoi Alexandre aima mieux côtoyer la chaîne taurique au sud et entrer dans la Bactriane par les gorges du mont Parapomisus, que d'y pénétrer par les landes de la Parthie.

Les deux chaînes, qui bordent la Perse à l'est, paraissent rompues sur plusieurs points, comme à Ter-

chitz et à Kandahar; mais la chaîne, dont elle est bordée au sud, le long de l'Océan, présente une falaise continue qui traverse les déserts de la Gédrosie et qui se relève et se hérisse de hautes montagnes, en se rapprochant du golfe Persique : en sorte qu'on ne peut aller de Schiras à Bender-Abassi ni à Bouschir que par des défilés dangereux. Tout ce pays est d'un accès difficile, et la Perse n'est guère accessible à une armée d'invasion que du côté de Kandahar ou de celui de Tauris.

Les peuples répandus sur le vaste territoire de la Perse, n'ont pas tous les mêmes mœurs ni la même origine. Dans le cordon du sud, sont les Perses, proprement dits, dans celui de l'ouest les Mèdes ou les Kourdes, dans le cordon du nord les Parthes ou Tartares et dans celui de l'est les Afghans. Des peuples pasteurs, semblables aux Arabes Bédouins, quoiqu'ils se croient d'origine tartare, errent dans les landes de l'intérieur et ne s'arrêtent passagèrement que là où ils trouvent de l'eau et des pâturages; mais tous ces peuples, plus ou moins nomades, ont toujours été la proie des autres; et voilà pourquoi les Perses et les Mèdes, qui habitent le cordon du sud et celui de l'ouest, les Parthes et les Afghans qui habitent ceux du nord et de l'est, ont tour à tour dominé dans ce pays, les Mèdes avant Cyrus, les Perses depuis Cyrus jusqu'à Alexandre, les Parthes sous les Arsacides, puis encore les Perses et les Parthes sous différentes dynasties, et enfin de nos jours les Afghans et les Kadjars, sortis, les uns du cordon de l'est, et les autres de celui du nord. Tous ces peuples montagnards sont très-braves, et n'ont jamais été conquis que par les Macédoniens;

mais ceux qui habitent l'intérieur de la Perse, et surtout les grandes villes, sont tous plus ou moins amollis, et ont toujours été soumis aux autres.

Les Persans sont aujourd'hui un mélange de divers peuples, qui ne diffèrent pas moins entre eux d'origine que de religion. Le fond de la population est musulmane de la secte d'Ali; mais elle est mêlée de musulmans de la secte d'Omar, de chrétiens de toutes les sectes, de Juifs de tous les rites, d'ignicoles ou Guèbres et enfin de Banians ou Indous.

Les Persans sont en général bien faits, spirituels, également propres aux exercices du corps et de l'esprit : ils ne sont pas aussi grands que les Turks, mais ils sont aussi courageux, et ils ont encore plus d'aptitude aux exercices militaires; en sorte qu'il serait plus aisé de les former à la discipline européenne. Ils ont le corps moins massif, la taille plus svelte, la physionomie plus fine, le regard plus expressif, la démarche plus légère, toutes les formes plus élégantes, l'esprit plus vif et plus pénétrant, l'humeur plus enjouée; mais leur caractère moral ne vaut pas celui des Turks. Ceux-ci vivent, il est vrai, comme les Persans, sous un gouvernement despotique; mais ils ont conservé dans leur servitude une espèce de fierté. On dirait qu'ils sont plutôt les compagnons que les esclaves de leur maître, et ils semblent n'avoir pas perdu tout sentiment de la dignité humaine : ils sont cruels, barbares, mais ils sont fidèles à leur parole, généreux, hospitaliers. Ils ont dans l'ame l'idée fortement empreinte du juste et de l'injuste, une soumission stoïque aux décrets du destin, de la fermeté dans les revers et de la modération dans les succès. Les Per-

sans au contraire paraissent entièrement dégradés : avec tous les vices des Turks, ils n'ont presque aucune de leurs vertus : ils sont tout à la fois vils et vains, et semblent, comme les courtisans des monarchies européennes, porter leur servitude avec orgueil : ils sont rusés, menteurs, perfides : chez eux nulle parole n'est vraie, nul serment n'est sacré : ils sont bas et rampants envers le fort, insolents et durs envers le faible, sans pitié pour le malheureux : enfin ils ont tous les vices résultant d'une mauvaise forme de gouvernement, sans avoir aucune vertu des peuples primitifs. Leurs femmes valent mieux qu'eux sous tous les rapports, parce que vivant uniquement dans la famille et dans une retraite presque absolue, le gouvernement a moins influé sur leurs mœurs : elles sont humaines, compatissantes, d'une douceur angélique ; et sans être aussi belles que les Géorgiennes, elles ont plus de grâce dans la démarche et plus d'expression dans la physionomie : elles ont les yeux noirs, fendus en amande et ornés de longs cils, le nez aquilin, la bouche petite; mais elles ont en général le visage trop rond et le teint trop pâle, différentes en cela des Géorgiennes, qui ont presque toutes le visage ovale et qui sont aussi renommées pour la fraîcheur de leur teint, que pour l'élégance de leurs formes.

Le gouvernement persan est encore plus despotique, ou, pour mieux dire, plus arbitraire que le gouvernement turk, et il est moins éclairé. A Constantinople, le corps diplomatique est comme un foyer qui répand sans cesse autour de lui un faisceau de lumières, dont le gouvernement turk peut profiter, tandis que le gouvernement persan, relégué à Téhèran au fond de la Perse, n'a

presque aucun moyen de participer à la civilisation européenne et de sortir de la barbarie asiatique; mais si les Persans avaient autant de points de contact avec les Européens que les Turks, il est vraisemblable qu'ils feraient plus de progrès dans les arts, parce qu'ils paraissent plus intelligents et qu'ils ont moins de préjugés. L'esprit naturel des Persans les rapproche des Européens, tandis que leur position géographique les en éloigne. Il est à désirer pour leur bonheur que les Russes ou les Anglais se rapprochent d'eux davantage, parce qu'ils ne peuvent recevoir la civilisation que de ces deux peuples; mais ils ne peuvent la recevoir que lentement des Russes, qui ne l'ont encore eux-mêmes que par emprunt, tandis qu'ils pourraient la recevoir des Anglais immédiatement et la communiquer de proche en proche aux Turks. Les peuples de l'Asie ne peuvent maintenant être civilisés que par ceux de l'Europe.

La Perse, par l'étendue et la diversité de son territoire, est comme l'abrégé de tous les climats. On y trouve les fruits des tropiques et ceux des régions polaires; mais sa population est clair-semée, et on ne la porte pas au-delà de dix millions d'habitants. Le revenu de son gouvernement n'excède pas 100 millions de francs, et il paraît qu'il n'a jamais été bien considérable, puisque dans le temps de sa splendeur, sous Darius fils d'Hystaspe, il n'était que de 14,560 talents euboïques ou de 90 millions de francs au plus. Aussi son armée ne s'élève-t-elle pas, en temps de guerre, au-delà de 200,000 hommes, et elle est alors composée de troupes féodales ou du contingent des tribus nomades, qui consiste principalement en cavalerie, de la garde militaire des khans ou gouverneurs

des provinces et de celle du roi. Il n'y a guère qu'un corps permanent de 15 à 20 mille hommes, exercé à l'européenne.

On cherche aujourd'hui en Perse, comme en Turkie, à réformer l'armée et à y introduire la discipline de l'Europe. Si cette réforme a lieu, elle finira par changer la monarchie théocratique des Turks et la monarchie féodale des Persans en une monarchie purement militaire; et quoique cette forme de gouvernement soit la pire de toutes pour une nation civilisée, parce qu'elle la replonge dans la barbarie, elle est la plus propre et la plus prompte à civiliser une nation barbare, parce qu'on ne peut pas réformer l'armée, sans réformer l'administration financière et civile, ni réformer l'administration sans réformer le gouvernement. C'est la marche suivie en Europe par la Prusse, qui a commencé par organiser l'administration municipale et provinciale, avant d'organiser l'état; et c'est la marche que doivent suivre toutes les nations qui voudront passer de la barbarie à la civilisation: autrement, elles élèveront un édifice en l'air, qui sera renversé au moindre choc, et elles n'arriveront à la liberté, qu'après avoir traversé l'anarchie.

La Perse est à l'Asie ce que la France est à l'Europe. La situation de ces deux pays entre deux mers, la connexité de leur territoire, la forte enceinte de leurs montagnes, tout jusqu'au génie brillant et guerrier de leurs habitants, fait de la Perse et de la France les deux points dominants des deux plus belles portions du globe; mais la France a cet avantage sur la Perse que, le centre y étant plus peuplé que la circonférence, le pouvoir s'y distribue aisément et y

maintient tout dans l'harmonie, au lieu qu'en Perse, la circonférence étant plus peuplée que le centre, l'anarchie est toujours aux extrémités; et voilà pourquoi les Perses, les Mèdes, les Parthes et les Afghans, après avoir tour à tour subjugué les peuples de l'intérieur, n'ont jamais pu se subjuguer les uns les autres et sont toujours restés indépendants. C'est la principale cause des troubles qui ont long-temps agité ce pays, et qui l'agitent encore.

Telle est aujourd'hui cette portion de l'Asie, que borde à l'ouest la ligne du Tigre et que les anciens nommaient grande Asie ou Asie supérieure, pour la distinguer de l'Asie-Mineure, que borde à l'est la ligne de l'Euphrate.

# CHAPITRE VIII.

## De la basse Asie ou Asie-Mineure.

L'Asie-Mineure est une grande péninsule quadrangulaire, de 24 à 25 mille lieues de superficie, bordée sur le côté de l'est par la ligne de l'Euphrate, et sur les trois autres par la mer : au nord par la mer Noire et la Propontide, à l'ouest par la mer Égée, et au sud par la mer de Chypre. Le mont Taurus la traverse de l'ouest à l'est, et embrasse de ses différentes branches un plateau nu et parsemé de lacs, qui n'ont point d'is-

sue apparente, mais que l'on peut regarder comme les sources principales des grandes rivières de la péninsule. C'est de ce plateau ou des montagnes environnantes que descendent le Mèlas dans l'Euphrate, l'Halys et le Sangare dans la mer Noire, le Rhyndacus dans la Propontide, l'Hermus et le Méandre dans la mer Égée, le Cataracthés, le Calycadnus, le Cydnus, le Sarus et le Pyrame dans la mer de Chypre. Que l'on se figure un cône tronqué à son sommet et déchiré sur ses flancs par des vallées plus ou moins profondes, qui s'ouvrent toutes sur l'Euphrate ou sur la mer, et l'on aura une idée de la péninsule occidentale de l'Asie.

Le plateau de l'Asie-Mineure étant la plaine la plus élevée de la péninsule, est pour cette raison environné des plus hautes montagnes, quoique celles du littoral paraissent au premier aspect plus élevées. Au nord s'élève le mont Gordion, au sud le mont Lycaon, à l'ouest le mont Dindymène, lié par sa base au mont Olympe, et à l'est le mont Argée, qui s'élance comme un immense obélisque dans les airs et autour duquel semblent venir se grouper les différentes branches du Taurus, avant de traverser l'Euphrate; et c'est au pied de ces montagnes que l'on voit au nord Angora, à l'ouest Koutayèh, au sud Koniah et à l'est Kaïsarièh ou Césarée.

Angora, l'ancienne Ancyre, est située au milieu d'une grande plaine autour d'un groupe de petites collines, dont la plus élevée est occupée par la citadelle. La ville, bâtie autour de la citadelle, est fermée d'un double mur, flanqué de tours, dont quelques-unes sont terrassées et portent du canon; mais le mur exté-

rieur est en général mal entretenu et croule sur plusieurs points. Au milieu de cette double enceinte est un labyrinthe de petites rues et quelques restes d'anciens édifices, parmi lesquels on distingue ceux du temple d'Auguste. Angora peut avoir 30 mille habitants, Turks ou Arméniens, mêlés de quelques Juifs. Son territoire est nu et dépouillé d'arbres à cause de sa grande élévation; mais il est très fertile, et surtout en pâturages, où l'on nourrit des chèvres, renommées pour la beauté et le soyeux de leur poil.

C'est à l'ouest d'Angora, dans la plaine arrosée par le Sangare et au pied des montagnes, dont le plateau de l'Asie-Mineure est bordé au nord, que l'on a cru reconnaître les ruines de Pessinonte et celles de Gordium, les premières vers la petite ville de Beybazar, et les autres vers le bourg de Nalikhan. Koutayèh, l'ancienne Cotyæum, est plus à l'est, au pied des montagnes qui bordent de ce côté le plateau, et sur une haute vallée, arrosée par le Thymbrius, un des affluents du Sangare. La ville est bâtie au pied même du mont Dindymène, et elle s'élève en amphithéâtre sur une colline escarpée, couronnée par une vieille citadelle; mais quoiqu'elle soit le siége du principal Pacha de l'Asie-Mineure, elle n'est fermée que d'une simple muraille, flanquée de tours. On lui donne 25 mille habitants, Turks ou Grecs. Celle d'Afioum-Karahissar, située plus au sud, au pied des montagnes d'où le Méandre descend dans la mer Égée, en a au moins 40 mille, qu'elle doit à son industrie et à la fertilité de son territoire. On y fabrique des tissus de laine et de coton, des maroquins, des tapis, et l'on y cultive en grand le pavot qui donne ce suc laiteux connu

sous le nom d'opium; d'où lui est venu le nom d'Afioum-Karahissar. L'ancienne Métropolis ne devait pas être éloignée de cette ville, si même elle n'en occupait pas l'emplacement. La ville moderne est bâtie au pied d'un rocher de forme pyramidale, surmonté d'une ancienne citadelle, et elle est elle-même environnée d'un mur crénelé, qui s'élève en rampant sur ce rocher et qui a plus d'une lieue de développement. Son territoire, arrosé pas un cours d'eau qui va se jeter dans le lac de Balou-din, s'étend vers le sud-est jusqu'à ce lac, et vers le nord-est jusqu'à la vaste plaine d'Ipsus, où était l'ancienne Synnade, et où se donna entre les lieutenants d'Alexandre cette bataille célèbre, qui décida du sort de l'Asie.

Le plateau de l'Asie-Mineure se prolonge de l'ouest à l'est depuis Afioum-Karahissar jusqu'à Césarée, et du nord au sud depuis Angora jusqu'à Koniah. Koniah, l'ancienne Iconium, est au sud-est d'Afioum-Karahissar, au pied des montagnes qui bordent au sud le plateau. Cette ville n'a pas plus de vingt mille habitants, la plupart Turks; mais elle paraît mieux fortifiée que Koutayèh et même qu'Angora, quoique ses fortifications soient très-anciennes et datent du règne des sultans Seljoucides: elle est fermée d'une muraille épaisse, flanquée de petites tours très-rapprochées les unes des autres, et elle renferme dans son enceinte un petit fort carré qui lui sert de citadelle, et où l'on voit le palais à demi ruiné des anciens sultans. Son territoire produit d'excellents fruits à noyau, et il abonde en pâturages, où des Turks nomades, connus sous le nom d'Yourouks, mènent paître leurs troupeaux.

Kaïsarièh ou Césarée, l'ancienne Mazaca, capitale de la Cappadoce, est au nord-est de Koniah et au sud-est d'Angora, au pied du mont Argée, qui borde à l'est le plateau de l'Asie-Mineure. Deux branches de ce mont s'avancent au milieu de la plaine, et forment une espèce de croissant, au fond duquel la ville est bâtie. Cette ville n'a pas aujourd'hui plus de 5 à 6 mille habitants, et elle est encombrée de ruines : on la croirait démantelée, tant on a négligé ses fortifications, qui ne consistent plus qu'en une enceinte délabrée et en un vieux fort abandonné; mais elle offre toujours une bonne position militaire, parce qu'elle est à la tête de la vallée du Mèlas, qui ouvre le débouché le plus facile pour descendre du plateau de l'Asie-Mineure dans la vallée de l'Euphrate; et l'on y fabrique encore des tapis, qui pour la beauté du tissu et la vivacité des couleurs rivalisent avec ceux de la Perse.

Le plateau de l'Asie-Mineure, sur les bords duquel toutes ces villes sont bâties, a plus de 80 lieues de long d'ouest en est, depuis Afioum-Karahissar jusqu'à Césarée, sur environ 50 lieues de large du nord au sud, depuis Angora jusqu'à Koniah. Le pourtour occidental du plateau est parsemé de bourgs et de villages, parce qu'il est bien arrosé et très-fertile en grains et en fruits; mais le pourtour oriental ne donne que des pâturages, et il est nu et stérile sur plusieurs points, où l'on croit apercevoir le fond d'anciens lacs desséchés. Cette partie du plateau ressemble à un désert; et à l'exception de quelques villages clair-semés dans les bas-fonds et sur les hauteurs, où de pauvres paysans sont agglomérés avec leurs bestiaux dans des cahuttes de boue, le reste de la plaine n'est habité que par des hordes er-

rantes de Turkmans, qui y sont descendus avec leurs troupeaux de la haute Asie et y ont conservé les mœurs pastorales de leurs ancêtres.

Ces peuples errent de pâturages en pâturages, et vivent sous des tentes de forme conique, semblables à de petites tours, tronquées à leur sommet. Ils élèvent une grande quantité de troupeaux et surtout de chevaux, dont ils se servent avec habileté dans leurs incursions. Ils mènent à-peu-près la même vie que les Kourdes; mais ils valent mieux qu'eux sous tous les rapports. Avec le même courage et la même aptitude à la guerre, ils ont plus de vertus domestiques : ils sont généreux, hospitaliers et n'oublient jamais les bienfaits reçus : ils ont en général la taille élevée, le visage coloré, le regard vif. Leurs femmes sont renommées pour la beauté de leurs yeux et pour la fraîcheur de leur teint, et elles ont des formes moins massives et plus élégantes que les femmes Turkes : elles paraissent aussi plus libres et se montrent sans voile aux yeux des étrangers. Les Turkmans sont les meilleurs de tous les peuples nomades de la Turkie d'Asie; et les Turks, qui croient avoir la même origine qu'eux, semblent avoir perdu les mœurs de leurs aïeux communs dans la corruption des villes, ou plutôt sous le régime despotique des sultans. Les Turkmans ont conservé sous la tente une sorte de liberté : ils se gouvernent d'après leurs usages, nomment leurs propres chefs et ne sont soumis envers le gouvernement turk qu'à un léger tribut, qu'ils refusent de payer, dès qu'ils se croient blessés dans leurs droits. Presque tous les Beys puissants de l'Asie-Mineure sont des Turkmans, qui se sont fixés dans les villes, et qui les gouvernent avec plus d'équité que les Pachas Turks.

Le plateau de l'Asie-Mineure formait autrefois le noyau de la Phrygie; d'où l'on descendait à l'est, sur le littoral de l'Euphrate, dans la Cappadoce et la petite Arménie: au nord, sur le littoral de la mer Noire, dans le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie: à l'ouest, sur la mer Égée, dans la Mysie, la Lydie et la Carie; et au sud, sur la mer de Chypre, dans la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie. Tous ces pays ont changé de nom; mais la plupart des villes, que l'on y voyait, y existent encore ou y ont laissé des ruines.

La Cappadoce embrassait tout le pays autour du mont Argée et même toute la vallée du Mèlas jusqu'à Malatie, où commençait la petite Arménie, qui se prolongeait du nord au sud, sur la rive droite de l'Euphrate, depuis les monts Moschiques jusqu'à l'embouchure du Mèlas, et au-delà du Mèlas jusqu'à Samozate. On y comprit même dans la suite la vallée de Comana, l'ancienne Comagène, et on l'étendit jusqu'au mont Amanus, où commence l'isthme, qui sépare l'Asie-Mineure de la haute Asie et qui se prolonge du sud au nord depuis le golfe d'Alexandrette sur la Méditerranée jusqu'à celui de Samsoun sur la mer Noire. Cet isthme n'a pas plus de cent lieues d'étendue, et présente une ligne d'eau presque continue, qui remonte d'un côté avec le Sarus jusqu'à la chaîne la plus méridionale du mont Taurus, et qui descend de l'autre avec un affluent de l'Halys, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le golfe de Samsoun; en sorte qu'il serait possible, en joignant tous ces cours d'eau, d'isoler la péninsule et d'en faire une île.

Au nord de la petite Arménie et de la Cappadoce, était le Pont qui s'étendait depuis Trébizonde jusqu'à

Sinope sur le littoral de la mer Noire. La mer Noire a la forme d'un arc bandé, courbé vers le nord, et dont la côte de l'Asie-Mineure figure la corde. Trébizonde, située à l'extrémité orientale de cette corde, est l'ancienne Trapezus, ainsi nommée, parce qu'elle eut, dès l'origine, la forme d'un trapèze : elle est assise au bord de la mer sur la pente d'une colline, où l'on voit deux réduits fermés qui lui servent de citadelle, et elle n'est elle-même environnée que d'un simple mur crénelé et flanqué de tours, quoiqu'elle soit de ce côté la clef de l'Asie-Mineure, et l'un des grands entrepôts du commerce de la haute Asie avec Constantinople. On ne lui donne guère que 15 à 18 mille habitants. Sa rade n'est pas tenable en hiver, et l'on est obligé, dans cette saison, d'aller mouiller au port de Platana, relégué à trois lieues plus à l'ouest. On pourrait de ce point monter en quelques marches sur le plateau d'Erzeroum, qui domine toute la Turkie d'Asie. Trébizonde est une position maritime très-importante; mais elle est dominée des montagnes voisines, et il faudrait, pour la défendre, occuper par un fort le point culminant de ces montagnes, ou couvrir les approches de la ville par des ouvrages avancés.

La côte depuis Trébizonde jusqu'à Sinope est agréablement découpée, et elle est sillonnée par une infinité de cours d'eau, parmi lesquels ou distingue la rivière du Gumuch-Kanéh qui a son embouchure près du bourg de Tiréboli, celle du Thermodon qui a la sienne près de Therméh, l'Iris qui se jette dans la mer au-dessous de Tcharchembéh, et l'Halys qui s'y jette au-dessous de Bafra. Toute cette côte paraît très-fertile, et elle est revêtue de sombres forêts qui s'é-

lèvent des bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes et qui semblent sortir du sein des eaux: c'est le pays, nommé Djanik, un des plus fertiles et des plus pittoresques de l'Asie-Mineure. On y voyait autrefois plusieurs villes considérables, telles que Cérazonte d'où Lucullus apporta le cérisier à Rome, Cotyore où Xénophon dans sa retraite embarqua une division de son armée, Polémonium d'où cette partie du Pont reçut le nom de Polémoniaque, Œnoé renommée pour la beauté de son site et l'étendue de son commerce. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques misérables bourgades, telles que Kérisoun, qui a remplacé Cérazonte, Ordou et Yasoun qui paraissent occuper l'une ou l'autre l'emplacement de Cotyore, Fatsa qui semble occuper celui de Polémonium, et la petite ville d'Ounièh, l'ancienne Œnoè, qui s'élève en amphithéâtre autour d'une anse, bordée de vergers d'oliviers, et fréquentée par tous les bateaux caboteurs de la mer Noire. Le bourg de Therméh, bâti sur l'emplacement de Thémiscire, et celui de Tcharchembéh, bâti sur l'emplacement de Magnopolis, le premier vers l'embouchure du Thermodon, l'autre vers celle de l'Iris, n'ont aucune importance maritime, parce qu'ils sont trop enfoncés dans les terres; mais Ouniéh pourrait en avoir une très-grande, parce qu'elle offre le meilleur port de la côte, après celui de Platana.

Le Thermodon, qui arrose les plus belles campagnes de ce littoral, n'a qu'un petit volume d'eau; mais l'Iris et l'Halys en ont un plus grand, et ne sont pas guéables en hiver vers leur embouchure. L'Iris a ses sources dans les montagnes, qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de l'Euphrate, et il est formé

de deux affluents qui coulent parallèlement entre eux du sud-est au nord-ouest. Le plus oriental vient de Kara-Hissar et de Niksar, et le plus occidental de Tokat et d'Amasie. Kara-Hissar et Niksar, l'ancienne Néo-Césarée, sont deux petites villes, n'ayant chacune pour toute défense qu'un fortin à moitié ruiné, du haut duquel on jouit de la plus belle vue; mais Tokat et Amasie ont l'une et l'autre une plus grande importance commerciale et militaire. Tokat est située au fond d'une belle vallée, sur la pente de trois montagnes, séparées entre elles par des ravins, et elle est environnée d'une enceinte flanquée de tours, au milieu de laquelle on voit deux rochers taillés à pic, qui portent chacun un petit fort. Cette ville peut avoir 40 à 45 mille habitants, et fait un grand commerce en soies, en maroquins et surtout en cuivre, que l'on exploite dans les montagnes voisines. Amasie, patrie de Strabon, n'a plus la même importance qu'autrefois; mais elle est encore peuplée de 12 à 15 mille habitants, et elle s'élève en amphithéâtre du fond de la vallée de l'Iris sur deux collines, dont la plus élevée porte une vieille citadelle; en sorte que les deux quartiers de la ville sont en regard l'un de l'autre, comme ils l'étaient du temps de Strabon. C'est au-dessous d'Amasie, vers les ruines d'Eupatorie, que les deux branches de l'Iris se réunissent dans un canal commun, pour aller se jeter dans la mer au-dessous du bourg de Tcharchembéh, qui est comme l'échelle de Tokat et d'Amasie.

La côte se courbe dans les terres au-delà de Tcharchembeh entre l'Iris et l'Halys, et forme un golfe ouvert, au fond duquel est la petite ville de Samsoun,

l'ancienne Amisus, qui n'a plus que deux à trois mille habitants. Il paraît que ce golfe était autrefois plus profond et qu'il a été comblé par les alluvions de l'Iris et de l'Halys.

L'Halys est formé, comme l'Iris, de deux principaux affluents: l'un vient de Sivas et du pied des montagnes qui bordent l'Euphrate à l'ouest, l'autre du pied de celles qui bordent au sud le plateau de l'Asie-Mineure, et ils se réunissent tous deux sur ce plateau, autour du mont Argée, vers la petite ville de Mandjour, pour aller se jeter, après de nombreux détours, dans la mer Noire, au-dessous de Bafra. L'Halys est de toutes les rivières de l'Asie-Mineure celle qui a le plus long cours et le plus grand volume d'eau.

La côte de la mer Noire se recourbe dans les terres au-delà de l'Halys et présente une baie demi-circulaire, au fond de laquelle est le bourg de Geurzeh, l'ancienne Carusa, et à l'extrémité la ville de Sinope. Cette ville est située sur l'isthme d'une péninsule qui a trois lieues de tour et qui couvre deux vastes rades, l'une au sud-est, l'autre au nord-ouest. La première est la mieux abritée, et la seule fréquentée par les Turks, qui y ont établi un chantier de construction. La ville ancienne occupait une partie de la péninsule: la ville moderne n'en occupe plus que l'isthme, de 200 toises de large au plus: c'est un carré, flanqué de tours, au milieu duquel est un réduit fermé, qui lui sert de citadelle. Cette ville pourrait être aisément défendue, parce qu'elle n'est accessible que sur le front de la campagne: il faudrait mieux fortifier ce front, l'environner d'un fossé, d'une rade à l'autre; et au lieu du

fort projeté, dont on veut couronner la crête de la presqu'île et qui ne sera bon à rien, parce qu'il est trop éloigné de la côte pour y empêcher une descente, il faudrait couvrir toute cette côte de batteries, et surtout mieux protéger la rade du sud-est, la plus favorable à un débarquement. Cette rade est le point le plus vulnérable de toute la côte septentrionale de l'Asie-Mineure. La ville de Sinope est environnée de ruines qui attestent sa grandeur passée; on y montre encore celles d'un théâtre et de plusieurs temples.

La côte s'escarpe au-delà de Sinope et forme sur le littoral de l'ancienne Paphlagonie, depuis le cap Indjeh jusqu'au cap Carambis, une ligne convexe qui est la partie la plus saillante de l'Asie-Mineure. Aussi les anciens en ont-ils comparé les deux caps aux deux cornes d'un bélier. La mer Noire paraît très-rétrécie vers ce point, et l'on ne compte guère du cap Carambis au cap Criou-Métopon, la pointe la plus méridionale de la Tauride, que 42 lieues marines. Entre les deux caps Indjeh et Carambis est le port d'Inéboli ou d'Yénopolis, l'échelle de la ville de Castamouni, située plus au sud dans les terres sur un affluent de l'Halys. Cette ville a sept à huit mille habitants, et n'est pas éloignée des ruines de Pompéïopolis, qui fut jadis une des principales villes de la Paphlagonie. Tout ce pays est couvert d'arbres forestiers, et offre de très-beaux bois de construction.

La côte s'abaisse au-delà du cap Carambis, et présente d'abord le port de Ghidros, et puis ceux d'Amasra. Ghidros, l'ancienne Cythorus, n'a plus qu'une douane turke, environnée d'un khan et d'un café; mais Amasra, l'ancienne Amastris, a conservé des vestiges de son

ancienne splendeur. Cette ville, encore peuplée de cinq à six mille habitants, est située, comme Sinope, sur l'isthme d'une péninsule, dont les deux échancrures forment deux ports, et elle serait aussi propre que cette ville à recevoir un établissement maritime. Les Turks devraient donc en relever le château qui tombe en ruine, ou du moins le remplacer par quelques batteries de côte. Le point d'Amasra est encore plus facile à défendre que celui de Sinope, parce que la côte environnante est plus acore et d'un accès plus difficile. De toutes les villes du littoral de la mer Noire, Amasra est celle qui a conservé le plus de restes d'anciens monuments. La campagne tout autour paraît très-fertile : c'est une suite continue de jardins, au milieu desquels on voit une multitude de colonnes de marbre encore debout.

La Paphlagonie finit au-delà d'Amasra, au fleuve Parthénius, où commence l'ancienne Bithynie. Le Parthénius vient des montagnes qui environnent au nord la plaine élevée d'Angora, et descend de la petite ville de Tcherkis au bourg de Bartin, au-dessous duquel il se jette dans la mer par une bouche profonde, semblable à un petit golfe. Ce fleuve est très-sinueux et très-encaissé, et les bateaux peuvent le remonter. Il faudrait en défendre l'embouchure, dont l'accès facile serait très-favorable à un débarquement, et d'où l'on pourrait, en quelques marches, se porter sur le plateau de l'Asie-Mineure. Le bourg de Bartin, que l'on a eu le projet de fortifier, est trop enfoncé dans les terres.

La côte se recourbe au-delà du Parthénius et forme un golfe très-ouvert et peu profond, à l'entrée duquel est Héraclée, au fond l'embouchure du Sangare, et à

l'extrémité le petit port de Calpé. Héraclée est une ville de cinq à six mille habitants, située sur l'isthme de la péninsule Achérousienne, à un tiers de lieue de la mer. Son port, caché derrière la péninsule, est abrité par un vieux môle; mais la ville, renommée autrefois pour la beauté de ses édifices, n'offre plus rien d'agréable aujourd'hui que sa position en amphithéâtre: c'est l'échelle de la ville de Boli, située plus au sud dans les terres et peuplée de 8 à 10 mille habitants.

Le Sangare, qui se jette dans la mer au fond du golfe, est formé de trois affluents, dont un vient de la plaine élevée d'Angora, un autre, l'ancien Thymbrius, du mont Dindymène et le troisième, l'ancien Gallus, du mont Olympe. Le premier, ou le Sangare proprement dit, né sur un plateau peu incliné, fait sur ce plateau de longs détours, comme s'il voulait s'y arrêter, baigne les ruines de Pessinonte vers la petite ville de Beybazar, celles de Gordium vers le bourg de Nalikhan, et descend ensuite du plateau de l'Asie-Mineure dans la plaine d'Eski-Chéer ou de Dorylée, où il reçoit le Thymbrius: de là il se dirige d'abord à l'ouest vers la petite ville de Soghât, le premier siége des sultans othomans, puis vers celle de Louka, où il se mêle avec le Gallus, et se replie enfin au nord vers le bourg de Ghéïva, pour aller se jeter dans la mer au-dessous des ruines de Bithynium, appelée depuis Claudiopolis.

La côte se relève au-delà du Sangare, pour se recourber de nouveau vers la petite île de Thynias ou d'Apollonie; et c'est à l'origine de cette courbure que l'on voit le petit port de Calpé, qui semble être l'ou-

vrage de l'art, et qui est pourtant celui de la nature. Ce port est abrité par un rocher, qui s'avance dans la mer et qui, réuni à la terre par un isthme très-étroit, pourrait porter une ville, très-facile à fortifier. Xénophon, au retour de son expédition avec les dix mille, eut la pensée d'y en bâtir une et de s'y faire roi, et il faut avouer que l'emplacement aurait été bien choisi. Le bassin du port est creusé sous le rocher même, et il est à l'abri de tous les vents. Une source d'eau douce sort des flancs du rocher, et forme une belle fontaine à quelques pas de là. La côte tout autour est très-fertile et couverte d'une épaisse forêt, d'où les plus beaux arbres peuvent descendre dans la mer et s'y métamorphoser en vaisseaux.

Au-delà de Calpé, la côte devient plus accessible et ne présente plus, jusqu'à l'entrée du Bosphore, qu'une plage ouverte, presque partout favorable à un débarquement; mais les points les plus favorables de tous sont la baie d'Artane, et surtout celle de Riva, la plus voisine du Bosphore. Les deux baies offrent cet avantage, qu'une armée, descendue sur l'une ou sur l'autre, pourrait se porter en deux marches sur Scoutari, tourner toutes les défenses du Bosphore et se présenter inopinément devant Constantinople. La baie de Riva, ainsi nommée d'une petite rivière descendue des hauteurs qui bordent le Bosphore, a la forme d'un croissant, au fond duquel est un fortin carré, qui défend tout à la fois l'entrée de la rivière et le pourtour de la baie; mais ce fortin a l'inconvénient d'être dominé, et ne pourrait pas faire une longue résistance. Il faudrait le remplacer par quelques batteries de côte et construire aux deux extrémités du croissant deux re-

doutes, qui croisassent leurs feux et les portassent en dehors sur les anses voisines. Le fort de Riva n'est plus qu'à une lieue de l'embouchure du Bosphore, et peut, en quelque sorte, être regardé comme une vedette avancée de Constantinople; mais cette vedette est mal placée, parce qu'elle est cachée dans une petite anse. Il faudrait la porter plus loin et élever depuis la baie d'Artane jusqu'au golfe de Nicomédie une ligne de retranchements, qui enveloppât tous les dehors de Scoutari. Cette ligne de fortifications coûterait peu de travaux, parce qu'elle n'aurait guère que cinq à six lieues d'étendue, et qu'elle serait couverte par les cours d'eau, qui descendent d'un côté dans le golfe de Nicomédie et de l'autre dans la mer Noire. Il faudrait aussi fermer par une redoute une autre petite baie, également favorable à un débarquement, qui n'est plus qu'à 300 toises du Bosphore et par où l'on pourrait tourner les châteaux, situés à son entrée. Cette petite baie est connue sous le nom de baie de l'*ancre*, parce que les Argonautes y mouillèrent, en abordant dans la mer Noire, et y prirent l'ancre de pierre, conformément aux ordres de l'oracle.

La côte de la mer Noire se prolonge encore presque en ligne droite au-delà du Bosphore jusque vers le golfe de Derkon, et même jusqu'à celui de Média, où commence l'arc que décrit cette mer, en se courbant vers le nord; et c'est dans cet angle que toutes les eaux de la mer Noire s'engouffrent comme dans un entonnoir; d'où elles s'écoulent par le Bosphore dans la Propontide, et de la Propontide par l'Hellespont dans la Méditerranée. On voit sur la côte d'Europe, à une lieue au-delà de l'entrée du Bosphore, un autre

petit fort, destiné comme celui de Riva à défendre cette entrée. Il est connu sous le nom de Kilia, parce qu'il est situé sur le cap Kilios, à l'origine d'une baie, où l'on a bâti le village de Domousdéré. Ce fort est la vedette de Constantinople sur la côte d'Europe, comme celui de Riva en est la vedette sur la côte d'Asie.

La mer Noire a 225 lieues marines de long, si on la mesure du golfe de Bourgas à l'embouchure du Phase, parce qu'elle est très-évasée vers ces deux points; mais elle n'en a pas plus de 200, si on la mesure sur la corde de l'arc, qu'elle décrit depuis le Bosphore jusqu'à Trébizonde. Sa largeur varie, parce que le pourtour de l'arc, qui a son sommet dans la Tauride, est très-échancré : elle est très-large dans sa partie occidentale depuis le golfe d'Héraclée jusqu'à celui du Borysthène; mais elle va en se rétrécissant dans sa partie orientale, et elle est si étranglée vers son centre par la péninsule de la Tauride, que les navigateurs, placés entre le cap Criou-Métopon de cette péninsule et le cap Carambis de l'Asie-Mineure, ne les perdent jamais de vue l'un ou l'autre, et qu'ils croient quelquefois les voir tous les deux.

Le bassin de la mer Noire est incliné dans sa longueur vers le sud-est; mais quelques géographes l'avaient trop étendu de ce côté, en échancrant trop la côte de l'Asie-Mineure: il a fallu relever cette côte de près d'un degré. Ce qui avait trompé ces géographes, c'est que les anciens ne donnaient guère à l'isthme de la péninsule asiatique que 80 lieues d'étendue, tandis qu'elle en a au moins 100, en la mesurant même dans sa partie la plus étroite, depuis le golfe d'Alexandrette jusqu'à celui de Samsoun. Quoi qu'il en soit,

cette mer paraît se rétrécir et se combler insensiblement comme le Palus-Méotide; et si le progrès des alluvions y est moins sensible, c'est que son bassin est beaucoup plus étendu.

Le Bosphore taurique ou cimmérien verse les eaux du Palus-Méotide dans la mer Noire, et le Bosphore de Thrace verse celles de la mer Noire dans la Propontide. Le Bosphore de Thrace, qui sépare l'Europe de l'Asie, est un canal d'environ sept lieues de long sur une largeur variable de 1900 à 360 toises. Il se dirige d'abord d'est en ouest; mais il se courbe ensuite au sud : en sorte que sa direction générale est du nord-est au sud-ouest. A l'entrée du canal sont les îles Cyanées, rochers volcaniques, qui s'élèvent comme de petites pyramides au-dessus des eaux et que les anciens représentaient sous la forme de dragons ailés, vomissant des flammes pour défendre aux navigateurs l'entrée de la mer Noire : sur un de ces rochers est un autel antique de forme ronde et orné sur son pourtour d'une guirlande de lauriers, soutenue par des têtes de bélier.

A l'entrée du Bosphore sont deux phares, l'un sur la côte d'Asie, l'autre sur celle d'Europe, et près des deux phares deux forts, eloignés l'un de l'autre de 2,200 toises et qui croisent mal leurs feux; mais à une demi-lieue plus loin, vers le point où le canal commence à se rétrécir, sont deux autres forts qui les croisent mieux : ce sont les deux petits forts de Poïras et de Karibjé, construits par Tott, et éloignés seulement entre eux de 900 toises : et c'est à une lieue de ces deux forts, sur une des passes les plus étroites du canal, que l'on trouve les deux châteaux vieux, con-

nus sous le nom de *Kavacs*, à la distance de 350 toises l'un de l'autre. Ces deux châteaux sont armés de batteries à fleur d'eau; mais ils sont mal défilés, et celui d'Asie est dominé par un vieux château de construction génoise, d'où il pourrait être foudroyé. Le canal s'élargit ensuite et présente sur la côte d'Europe le golfe profond de Bouyouk-Déré, et sur celle d'Asie le mont du *Géant*, qui porte sur son sommet un tombeau gigantesque, que l'on a pris pour celui d'Amycus. Au-delà de ce mont, le canal se rétrécit de nouveau en se courbant au sud; et c'est à deux lieues plus loin que l'on voit sur une des passes les plus étroites les deux châteaux neufs, nommés proprement *Hissars*, éloignés l'un de l'autre de 400 toises, et tous les deux de Constantinople d'environ 2 lieues.

Ces deux châteaux sont les derniers, et peuvent être regardés comme les clefs de la capitale; mais malgré leur importance, ils ne valent pas mieux que les autres. En général, tous les forts du Bosphore, tant ceux d'Europe que ceux d'Asie, sont mal construits et plus mal défilés. Il faudrait les reconstruire sur un plan nouveau, ou plutôt leur substituer une chaîne de redoutes, qui présentât une ligne continue de feux, depuis l'entrée de la mer Noire jusqu'à celle de la Propontide.

Depuis les derniers châteaux jusqu'à Constantinople, les deux rives du Bosphore n'offrent plus pendant deux lieues qu'une suite non interrompue de villages embellis par des maisons de plaisance, très-agréablement peintes et si légèrement construites, qu'on les prendrait de loin pour des décorations de théâtre ou pour des palais de carton.

Les eaux du Bosphore, en descendant dans la Propontide, vont se briser contre une pointe de l'Europe, qui les divise en deux. Une partie s'enfonce dans les terres, et y forme le port de Chryso-Kéras ou de la corne d'or : l'autre entre directement dans la Propontide, et c'est sur la pointe, qui divise les eaux et qui finit l'Europe, que l'on a bâti Constantinople. La ville de Scoutari, regardée comme un de ses faubourgs, est bâtie sur la côte opposée de l'Asie, et n'en est éloignée que de 1000 toises. Le canal, qui les sépare, forme l'embouchure du Bosphore dans la Propontide.

Scoutari, l'ancienne Chrysopolis, s'élève en amphithéâtre sur un coteau riant. Cette ville est ouverte et n'est environnée que de vastes cimetières, ombragés par de longues allées ou de grands massifs de cyprès. On dirait que c'est une ville de morts, une moderne *Nécropolis :* derrière la ville s'élève la colline de Boulgourlou, qui domine tous les environs et du haut de laquelle on découvre tout Constantinople. Les Turks auraient dû y établir un fort, pour couvrir de ce côté les approches de leur capitale.

La côte de l'Asie s'évase au-delà de Scoutari pour embrasser la Propontide, et présente successivement le village de Cadi-Keuï, l'ancienne Chalcédoine, et les petites îles des Princes, situées à l'entrée du Bosphore du côté de la Propontide, comme les îles Cyanées le sont à son entrée du côté de la mer Noire.

La Propontide est un bassin ovale, d'environ 50 lieues de long sur 25 de large, qui reçoit par le Bosphore les eaux de la mer Noire, et qui les verse par l'Hellespont dans la Méditerranée. Sa côte septentrionale, ou celle d'Europe, est presque droite ; mais sa

côte méridionale, ou celle d'Asie, est sinueuse et découpée en plusieurs golfes, dont les principaux sont ceux d'Astacus, de Cius et de Cyzique.

Le golfe Astacénien est très-profond et s'enfonce dans les terres jusqu'à Nicomédie, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville à moitié déserte, avec une vieille enceinte flanquée de tours; mais c'est toujours une ville importante par sa position, parce qu'elle est située sur l'isthme de ce petit coin de terre ou de cette péninsule qui borde le Bosphore et que l'on pourrait aisément défendre avec une chaîne de redoutes, en coupant l'isthme par un canal qui joindrait le golfe de Nicomédie à la mer Noire. Nicomédie est aujourd'hui connue sous le nom d'Ismid.

Nicée, connue sous celui d'Isnik, est à quelques lieues plus au sud, au fond du lac Ascanius qui verse ses eaux dans le golfe Cianéen, appelé maintenant golfe de Moundania du nom d'une petite ville bâtie sur son pourtour méridional. Moundania est le port de Brousse, l'ancienne Pruse, située à 7 lieues plus au sud-est, au pied du mont Olympe.

Brousse, Nicée et Nicomédie sont trois villes anciennes, également célèbres dans l'histoire; mais Nicomédie n'a conservé de son ancienne grandeur que des restes de ses édifices publics, et Nicée que les murs de son enceinte, flanqués de hautes tours et si bien conservés, qu'ils pourraient encore résister à un assaut. On ne trouve plus dans la seconde de ces villes que dix à douze mille habitants, et dans la troisième que douze à quinze cents; mais la première, ou celle de Brousse, en a cinquante à soixante mille et passe pour une des villes les plus importantes de la Turkie. Elle

est située au fond d'une vaste plaine toute couverte de mûriers, et elle s'élève en amphithéâtre sur un contrefort du mont Olympe, où l'on voit une citadelle flanquée de tours casematées, dont quelques-unes portent du canon. L'enceinte de la ville, flanquée de tours plus petites, mais couronnées de merlons, a plus d'une lieue de développement, et présente de loin un aspect agréable par le mélange des arbres, des mosquées et des maisons: c'est la ville la plus renommée de l'Asie-Mineure pour la beauté et la multitude de ses fontaines, et un des séjours les plus attrayants de la Turkie.

Le mont Olympe, qui domine la ville, est une des plus hautes montagnes de l'Asie-Mineure, et paraît d'autant plus élevé, que sa base pose immédiatement sur une plaine de niveau avec la mer. Cette montagne se lie par le Dindymène à la branche occidentale du Taurus : de ses flancs sort le Rhyndacus, qui vient se jeter au-dessous de la petite ville de Mokalitch dans la Propontide, entre le golfe de Moundania et celui de Cyzique. La ville de Cyzique, dont il ne reste plus que des ruines, était située sur l'isthme d'une péninsule qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large et qui, faisant dans la Propontide une énorme saillie, offre sur ses flancs deux vastes baies, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. C'est dans la baie occidentale, couverte par la petite île de Marmora, l'ancienne Proconèse, que le Tharsius, l'OEsépus et le Granique ont leurs embouchures. La premier de ces cours d'eau descend du mont Pédasus, et baigne les ruines de Zéléïa: les deux autres descendent du mont Ida. L'Œsépus a le cours le plus long et se jette dans la Propontide au-

dessous du bourg de Biga : le Granique a le cours le plus rapide et se perd aujourd'hui dans un marais. Toute la côte, depuis l'isthme de Cyzique jusqu'au cap Cara-Boas, à l'entrée de l'Hellespont, est basse et marécageuse. Derrière le cap Cara-Boas coule un autre ruisseau que les uns présument être le Practius, tandis que d'autres croient que le Practius est la rivière qui se jette dans l'Hellespont, entre les ruines de Lampsaque et celles d'Abydos.

La Propontide finit au-delà de ce groupe de petites îles, connues sous le nom d'îles de Marmora, devant lesquelles s'ouvre le canal de l'Hellespont. Ce canal a quinze lieues de long sur une largeur variable de 4000 à 1000 toises; mais il est très-évasé à son entrée, et il ne commence à se rétrécir qu'entre le bourg de Tchardâk, l'ancienne Parium, et la ville de Gallipolis, où il n'a plus que 2,000 toises. La côte d'Asie présente au-delà de Tchardâk, d'abord les ruines de Lampsaque, puis celles de Percote; et laissant à droite, sur la côte d'Europe, la petite rivière d'Egos-Potamos, on descend rapidement avec les courants jusqu'à la pointe de Nagara, vers les ruines d'Abydos, où le canal n'a plus que 1000 toises de large, et où Léandre le passait, dit-on, jadis à la nage pour aller sur la rive opposée trouver Héro à Sestos. C'est derrière cette pointe, dans une des passes les plus étroites du canal, que sont les deux châteaux des Dardanelles, l'un en Asie, l'autre en Europe, éloignés seulement entre eux de 1040 toises, et ainsi nommés, parce que celui d'Asie a été bâti des ruines de Dardanos ou Dardanie, située plus au sud, vers le cap des *Barbiers*. Près de ce château est une petite ville moderne de 5 à

6 mille habitants, qui a remplacé l'ancienne, et qui est à l'entrée d'une belle plaine, arrosée par le Rhodius, et sur les bords de laquelle on montre encore des ruines que les uns croient être celles d'Arysbe, d'autres celles d'Astyra, quoiqu'il soit plus vraisemblable que cette dernière ville était plus au nord, sur les bords même de l'Hellespont, entre Abydos et Percote. Il n'y a plus, depuis les deux châteaux des Dardanelles jusqu'aux deux autres châteaux, placés à l'entrée de l'Hellespont du côté de la mer Égée, que 4 lieues. Ces deux derniers châteaux sont éloignés de 1900 toises l'un de l'autre et situés, l'un en Asie au pied du cap Sigée, l'autre en Europe au pied du cap Éléonte. Que l'on se figure une enceinte de hautes murailles flanquées de tours et percées à leur base d'embrasures, à travers lesquelles des canons dirigés à fleur d'eau vomissent des boulets de marbre d'un énorme calibre, et l'on aura une idée de tous ces châteaux. Le vieux château d'Asie est situé à l'embouchure du Rhodius et le nouveau, nommé Koum-Kaleh, à celle du Simoïs. Il y a près de ce dernier château un petit bourg, agréablement bâti et environné de ruines.

Le Simoïs et le Rhodius descendent, comme l'Œsépus et le Granique, du mont Ida[1], dont les différentes branches remplissent tout l'intervalle entre l'Hellespont et la mer Égée, depuis la Propontide jusqu'au golfe d'Adramit: c'est l'ancienne Mysie, reléguée dans

---

1. La plus haute sommité de l'Ida a près de 800 toises. Quand on voit d'un point intermédiaire, comme de l'île de Lemnos, le mont Ida et le mont Athos, le premier paraît presque aussi élevé que le second.

un angle de l'Asie-Mineure, au sommet duquel était la Troade ou la plaine de Troie. Cette plaine peut avoir quatre lieues de long sur deux de large, et elle est arrosée par le Simoïs et par le Scamandre. Le Simoïs descend des plus hautes sommités du mont Ida dans la riante vallée d'Œnaï; d'où il sort en tournant une colline escarpée, pour entrer dans la plaine de Troie et aller se jeter dans l'Hellespont, derrière le cap Sigée, après un cours de 18 lieues. Le Scamandre n'a qu'un cours de 4 lieues : il naît en plusieurs sources au pied de la colline que tourne le Simoïs; et après avoir coulé pendant quelque temps à côté de ce fleuve, avec lequel il confondait autrefois ses eaux vers le revers du cap Sigée, il va se jeter maintenant par un canal artificiel dans la mer Égée, vis-à-vis l'île de Ténédos.

C'est au pied de la colline, où naît le Scamandre et que tourne le Simoïs en sortant de la vallée d'Œnaï, près d'un lieu nommé Bounar-Bachi[1], qu'était située Ilion ou l'antique Troie, capitale de la Troade. La colline de Bounar s'élève par une pente douce jusqu'à une hauteur escarpée, dont le Simoïs baigne le pied. Il paraît que la citadelle, nommée Pergame, occupait cette hauteur, et que la ville s'étendait au-dessous de la citadelle sur la pente septentrionale de la colline, où l'on voit maintenant un tchiflik ou métairie seigneuriale, appartenant à un aga des Dardanelles et environnée de plusieurs groupes de maisons; mais il faut avouer qu'il ne reste presque plus aucune ruine

---

1. *Bounar-Bachi* ou tête de la source, ainsi nommé à cause des sources du Scamandre.

ni de la ville ni de la citadelle, quoiqu'on ne puisse guère douter de l'emplacement de l'une et de l'autre d'après le récit d'Homère; et quand même ce récit ne serait qu'une fiction poétique, le lieu de la scène a été si bien indiqué, qu'il est impossible de le méconnaître. La ville de Troie devait, comme celle de Dardanie, son origine à un prince troyen, nommé Dardanus. Ce prince, qui régnait à Dardanie, bâtit vers les sources du Scamandre une maison de plaisance qui s'agrandit peu à peu et qui devint une ville, pendant que celle de Dardanie déclinait. Les choses sont revenues depuis à leur premier état : la ville de Troie n'est plus aujourd'hui qu'une maison de campagne, tandis que le petit village, bâti autour du château des Dardanelles, est devenu une ville.

## CHAPITRE IX.

### Suite du précédent.

Dès que l'on a doublé le cap Sigée, la côte de l'Asie-Mineure tourne au sud, et l'on débouque dans la mer Égée, vis-à-vis l'île de Ténédos. La ville d'Alexandria-Troas, bâtie depuis sur cette côte dés ruines de l'ancienne et de la nouvelle Troie, est encore reconnaissable aux murs de son enceinte, qui ressemblent de loin à ceux d'un parc; mais son port

est entièrement comblé, et ne peut plus recevoir que des bateaux. Cette ville était située entre le cap Sigée et le cap Lectos, nommé aujourd'hui cap Baba, derrière lequel le golfe d'Adramit s'enfonce dans les terres jusqu'au pied du mont Ida. A l'entrée de ce golfe sont d'un côté les ruines d'Assos, de l'autre l'île de Lesbos, nommée aujourd'hui Mitylène, et par corruption *Métélin*, du nom de sa ville principale. La ville d'Assos s'élevait sur une colline légèrement inclinée et faisant face à l'île. Ses murailles, dont on voit encore les vestiges, avaient plus d'une lieue de tour. Trois portes restent entières, et on reconnaît les ruines d'une quatrième. L'enceinte de l'acropolis est encore debout : on y voit les débris d'un temple, dont les bas-reliefs de style égyptien représentent une marche religieuse. Au pied de la citadelle est un autre édifice surmonté d'une coupole, où les Turks ont établi un bain de vapeur, et sur le penchant de la colline sont les gradins d'un ancien théâtre qui avait 40 rangs de siéges. Au fond du golfe paraît la petite ville d'Adramit, l'ancienne Adramythium, située dans une plaine couverte d'oliviers, s'étendant jusqu'au pied du mont Ida, et séparée seulement du littoral de la Propontide par une chaîne de montagnes qui lie ce mont au mont Olympe : c'est l'isthme de la péninsule, qui formait l'ancienne Mysie, et dont le littoral, peuplé de Grecs éoliens, prit ensuite le nom d'Éolide.

Entre le golfe d'Adramit et l'île de Lesbos sont les petites îles Moskonisi, les Hécatonisi des anciens, dont une est réunie par une longue chaussée au littoral de l'Asie-Mineure, vers le lieu où l'on voyait naguère la jolie ville de Kidonia ou Cidonie, uniquement

peuplée de Grecs, et qui devait sa prospérité à l'espèce de liberté dont elle jouissait sous le gouvernement des Turks, et surtout à un collége très-renommé dans le pays et digne de sa réputation. Cette ville a été ruinée de nos jours et elle aura de la peine à se relever, parce que la population en a été dispersée dans toutes les îles de l'Archipel.

Le canal, entre l'île de Lesbos et la côte de l'Asie-Mineure, finit aux îles Arginuses, vers le cap Cana, derrière lequel est la petite ville de Sanderli, située au fond d'un golfe, où débouche le Caïcus. Ce fleuve vient des montagnes qui lient le mont Ida au mont Olympe, arrose la plaine de Kirk-Agach et celle de Pergame, où l'on cultive le plus beau coton de l'Asie-Mineure, et va se jeter dans la mer entre le port de Sanderli et celui d'Élée.

Pergame, l'ancienne capitale des rois Attalides, est située à quatre lieues de la mer et à une petite lieue au-dessus du confluent du Cétius avec le Caïcus, au pied d'une colline, dont on avait écrêté le sommet, pour y bâtir l'acropolis ou citadelle. Au milieu de l'acropolis s'élevait un temple, consacré à Minerve, pareil à celui d'Athènes. Un aquéduc en pierre, dont il reste encore quelques arcades, portait l'eau du Cétius dans l'acropolis. La ville moderne, construite à la place de l'ancienne, au pied de la colline, n'a guère que cinq à six mille habitants; mais elle est encore toute remplie de restes d'anciens monuments, parmi lesquels on distingue ceux des temples d'Esculape et de Jupiter Nicéphore, et tout autour de la ville plusieurs éminences factices, où l'on croit reconnaître les tombeaux de Philétérus et d'Eumène, celui d'Augé mère de

Télèphe, et ceux des héros Pergamus et Euripile.

La côte devient très-dentelée au-delà du golfe de Sanderli et présente successivement les trois baies de Cumes, de Phocée la nouvelle et de Phocée la vieille, les deux dernières séparées entre elles par une péninsule, située à l'entrée du golfe de Smyrne. La forteresse de Foglièri, bâtie sur l'isthme de cette péninsule et sur une hauteur qui domine les deux baies, n'est qu'un simple carré flanqué de tours, pouvant renfermer 2 à 3 mille Turks et occupant, suivant les uns, le site de Leuce, et, suivant d'autres, celui de Phocée la vieille, le berceau de Marseille; mais le port, protégé par la forteresse, est très-sûr, et il est le refuge ordinaire de tous les bâtiments qui ne peuvent entrer dans le golfe de Smyrne, ni en sortir par la contrariété des vents. Ce port, à peine aperçu et peu connu des navigateurs, est destiné peut-être à remplacer un jour celui de Smyrne, situé au fond d'un golfe que les sables de l'Hermus menacent d'envahir.

Le golfe Smyrnéen, aux contours sinueux, a 10 à 11 lieues de profondeur, et il est bordé de très-beaux havres. A l'entrée, sont d'un côté la péninsule de Phocée, de l'autre le cap Mélæna, nommé aujourd'hui Kara-Bouroun, au milieu, vis-à-vis les bouches de l'Hermus, les îles de Vourla, et au fond la ville de Smyrne qui s'élève en amphithéâtre sur la croupe du mont Pagus, couronné par une vieille citadelle, comme par une vaste ruine. Vue de la mer, cette ville présente une perspective imposante : sur le premier plan, au bord de l'eau, une longue ligne de jolies maisons, coupée par un beau *bézestein* et par les murs crénelés d'un fort génois : derrière cette ligne d'autres groupes

de maisons plus élevées, dont les galeries saillantes semblent suspendues dans les airs, et dans le lointain des coupoles et des flèches dorées qui s'élèvent au-dessus des mosquées, au milieu de pyramides verdoyantes de cyprès; mais l'intérieur de la ville ne répond pas à cette brillante perspective. Des rues sales, tortueuses et étroites, bordées de maisons basses et petites, la plupart en bois, les autres en moellons enduits de plâtre ou de chaux : des Grecs, des Juifs, des Arméniens répandus dans toutes ces rues sous les haillons de la misère : des Turks marchant gravement au milieu d'eux avec leurs habits amples, la tête enflée d'un turban, le front haut, le regard altier, toujours armés comme des conquérants : des femmes de tous les états et de toutes les conditions, enveloppées d'un grand voile blanc, glissant à travers ces différents groupes d'hommes ou filant à l'écart, le long des murs, comme des ombres : voilà ce qui frappe le plus le voyageur européen qui arrive par mer dans cette ville.

La ville actuelle paraît occuper le même emplacement que la ville ancienne bâtie par Lyzimaque sur le plan même d'Alexandre; mais la première Smyrne, celle du temps d'Homère, dont les maisons étaient dispersées dans la plaine, avait été vraisemblablement bâtie à trois quarts de lieue plus au nord-est, autour d'une belle fontaine connue maintenant sous le nom de *Bains de Diane*, et au pied d'un coteau demi-circulaire, que l'on croirait avoir été taillé exprès pour l'emplacement d'une citadelle; en sorte que le Mélès, qui coule maintenant entre le site supposé de la première ville et le site réel de la seconde, pouvait également baigner les murs de l'une et de l'autre : ce qui

concilierait les témoignages de tous les écrivains anciens.

Il semblerait donc que la ville actuelle, bâtie sur le même emplacement que la seconde, décrite par Strabon, devrait au moins conserver quelques restes de ses anciens monuments; mais ils ont presque tous disparu, et l'on y cherche en vain ses superbes portiques, ses temples resplendissant de marbre, son musée, sa bibliothèque, son *Homérium* enfin, où la statue du plus grand des poètes était exposée, comme celle d'un dieu, aux hommages publics. On montre seulement, près de la longue rue voisine du port et habitée par les marchands européens, les restes d'un mur massif que l'on présume être celui du gymnase, et dans l'intérieur de la ville, près d'un cimetière musulman ombragé par de superbes allées de cyprès, quatre ou cinq colonnes brûlées, qui paraissent être des débris du temple de la Fortune, d'après une inscription trouvée sur ce lieu, autour d'un autel en marbre, consacré à cette déesse.

Toutes les autres ruines paraissent être du moyen âge; mais parmi ces ruines on doit distinguer les murs de la ville, à demi croulés, qui s'élevaient en rampant jusqu'à la citadelle et qui renfermaient dans leur enceinte un stade et un théâtre dont on voit encore les gradins, et surtout les murs mieux conservés de la citadelle, dont une des portes, faisant face à l'ouest, est ornée d'une tête de marbre à cheveux bouclés, comme celle d'un Apollon ou d'une amazone, et dont une autre, faisant face au nord, est surmontée d'aigles romaines et d'une inscription en l'honneur de Jean Comnène.

Il paraît aussi que l'aquéduc, en ligne brisée, qui amène dans la ville les eaux d'une montagne voisine et qui traverse sur des arches très-élevées le Mélès, en tournant au nord le mont Pagus, est encore un ou-

vrage de construction romaine, mais qu'il a été reconstruit, ou du moins réparé par les Turks.

Smyrne est maintenant une ville ouverte et n'a d'autre défense que le petit fort génois, situé sur le port, et un autre fort turk, situé à l'entrée de la rade, sur le pourtour méridional du golfe qui est très-rétréci vers ce point par les sables de l'Hermus; mais ce dernier fort ne peut être considéré que comme un ouvrage avancé, parce qu'il est à plus de deux lieues de la ville, et il ne consiste qu'en un simple carré de 50 toises de face, avec un donjon au centre, qu'il serait aisé de foudroyer, et qu'on pourrait même tourner, parce que la langue de sable, sur laquelle il est assis, est basse et accessible de tous côtés. Smyrne n'a donc aucune importance militaire; mais elle a une très-grande importance commerciale, parce qu'elle est l'entrepôt de toute la Turkie asiatique. Des vaisseaux de tous les pays affluent dans son port, et l'on y voit arriver tous les jours des caravanes de chameaux, conduites par un ânon, qui y apportent les productions de toute l'Asie. L'Inde lui envoie ses mousselines et ses schâls, la Perse ses soies et ses tapis, l'Arabie son café, ses gommes et ses parfums, l'Égypte son riz, son sucre et ses dattes, les îles de l'Archipel leur huile et leurs vins, la Macédoine et la Thrace leurs laines et leurs tabacs, Constantinople tous les produits de la mer Noire, l'Europe tous ceux de ses colonies et de ses manufactures; et elle renvoie dans toute l'Europe des cotons, des laines, des soies, des fils de chèvre, des galles, des garances, du vermillon, des drogues, des parfums, des fruits de toute espèce. C'est ce commerce immense, que l'on évalue annuel-

lement à plus de cent millions de francs, qui a fait de Smyrne une des villes les plus riches et les plus peuplées de la Turkie[1]. On y compte environ 120 mille habitants, parmi lesquels il y a 60 mille Turks, 40 mille Grecs, 12 mille Juifs, 6 mille Arméniens et 2 à 3 mille Francs ou Européens. Smyrne est, pour me servir d'une expression turke, le *bazar* de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Toutes les nations y sont mêlées et confondues; mais chacune y a conservé son type particulier. Les Grecques de Smyrne ou de l'Ionie, si renommées autrefois pour leur beauté, ne sont pas plus belles que les autres Grecques; mais elles sont plus gracieuses. Comme elles ont presque toutes le visage ovale, le teint beau, de grands yeux noirs, pleins de feu et rayonnant d'intelligence, les cheveux superbes et naturellement bouclés, il n'y a pas de femmes laides parmi elles; et lorsque, selon leur usage, elles sont groupées plusieurs ensemble dans un salon, sur un sopha ou autour d'un *tendour*, on croit voir autant de têtes d'anges. J'ai souvent vu de ces groupes de vingt à trente jeunes personnes pendant mon séjour à Smyrne[1], et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu nulle autre part tant de figures charmantes, réunies dans le même tableau.

Les dehors de Smyrne sont tristes et nus, comme ceux de toutes les villes turkes; mais les campagnes environnantes sont couvertes d'oliviers et d'orangers, et n'attendent qu'une culture plus soignée pour donner toutes sortes de fruits. Au sud s'élève le mont Mimas, à la double mamelle, qui va se ramifier vers l'ouest dans toute la péninsule de Clazomène, et à l'est le mont Pagus, auquel la ville est adossée, et

1. J'y résidais alors comme consul général.

derrière le mont Pagus le mont Mastusia et d'autres monts sourcilleux, qui vont se lier d'un côté au mont Tmolus, et de l'autre au mont Sipyle, dont le pied est baigné par l'Hermus. Des vallons fertiles, serpentant au pied de ces montagnes, environnent la ville de tous côtés. Au sud-ouest se déploie la plaine ondulée qui forme l'isthme de la péninsule de Clazomène et qui est toute couverte d'oliviers, à l'est la plaine élevée de Sédikeuï, fertile en grains et en pâturages, et au nord la plaine basse et marécageuse qui borde le golfe et au fond de laquelle on voit le beau village de Bournabat, le séjour favori des Européens.

Trois cours d'eau arrosent ces belles campagnes. Le premier vient des montagnes qui sont derrière le mont Pagus, et descend, en tournant ce mont, de la plaine élevée de Sédikeuï dans les jardins de Smyrne, où il se divise en plusieurs canaux, dont les uns entrent dans un des faubourgs, et les autres vont se perdre au fond du golfe. Ce cours d'eau est la petite rivière que l'on passe sur le pont des Caravanes, en sortant de la ville par la porte du nord, et qui arrose la plus belle partie de son territoire. Ses eaux ne sont pas moins propres à la teinture qu'à l'irrigation.

Le second cours d'eau a sa source dans le bassin d'eaux semi-thermales, qui est au-delà du pont des Caravanes et que l'on nomme les Bains de Diane. Cette belle source jaillit à gros bouillons du pied d'un rocher taillé en amphithéâtre, et forme à sa naissance une petite rivière qui va se jeter, à une demi-lieue plus à l'ouest, au fond du golfe.

Le troisième cours d'eau naît vers cette sommité du mont Sipyle, où l'on montre encore la statue informe

de Niobé, descend rapidement du nord au sud dans la plaine de Bournabat; et tournant vers l'ouest, il va se jeter, comme les deux autres, au fond du golfe. Il paraît que c'est l'ancien Achéloüs, célèbre par l'antre des Nymphes que l'on voyait sur ses bords et que l'on croit reconnaître, à une lieue et demie au nord de Bournabat, dans une jolie grotte, encore ornée sur ses parois de quelques figures en relief. Plusieurs voyageurs ont cru que la rivière de Bournabat était le Mélès des anciens, à cause d'une inscription, gravée sur une colonne de la Mosquée de ce village, qui vante le Mélès et la salubrité de ses eaux; mais cette colonne a pu être apportée d'ailleurs, et l'inscription ne peut guère convenir à un torrent, tel que celui de Bournabat, qui roule de gros cailloux et qui a ravagé tous ses bords. D'autres croient que le Mélès est la rivière des Bains de Diane, à cause de la limpidité de ses eaux et de la lenteur de son cours; mais cette rivière ne paraît être qu'un canal artificiel qu'on a laissé dépérir, et qui serpente maintenant au milieu de marécages et de roseaux. Le Mélès est plus vraisemblablement la rivière qui promène ses eaux dans la plaine de Sédikeuï, et qui descend rapidement derrière le mont Pagus dans les jardins de Smyrne, où on la traverse sur le pont des Caravanes. Cette rivière a toujours été le fleuve favori des Smyrnéens, parce qu'ils ont toujours cru qu'Homère était né sur ses bords, et qu'il fertilise toutes les campagnes voisines. Aussi le représentaient-ils dans leurs monnaies sous la figure d'un vieillard appuyé de la main gauche sur une urne, et tenant de la droite une corne d'abondance, symbole de la fécondité.

Telles sont, sur un rayon de trois à quatre lieues, les campagnes de Smyrne qui affligent maintenant la vue par leur nudité, et où les villages n'apparaissent plus que comme des îles au milieu de la vaste mer; mais ces campagnes sont toujours très-fertiles, et elles se font encore remarquer, les unes, comme celles de Bournabat, par leurs bosquets d'orangers, les autres, comme celles de Narli-Keuï, par leurs vergers de grenadiers, toutes par la beauté de leurs arbres fruitiers.

Smyrne étant l'entrepôt de toute l'Asie-Mineure a des communications ouvertes avec toutes les villes voisines. Une route conduit à Pergame, une autre à Magnésie, une troisième à Sardes, une quatrième à Ephèse, et une cinquième à Tchezmé, en face de Chio.

La route de Pergame se dirige au nord, sort de Smyrne par le pont des Caravanes, coupe par le milieu la plaine de Bournabat; et tournant au nord-ouest vers ce village, elle côtoie le pied du mont Sipyle, et va passer l'Hermus à deux lieues de son embouchure.

L'Hermus naît au pied du mont Dindymène au-dessus du bourg de Kadous, descend vers le sud du bourg de Kadous dans la plaine de Sélendi, et de la plaine de Sélendi dans celle de Kolah; et après avoir reçu sur sa rive gauche un affluent, venu de Philadelphie, il se détourne à l'ouest, traverse d'abord la plaine de Sardes, puis celle de Magnésie où il reçoit l'Hyllus sur sa rive droite, et va se jeter, en tournant le mont Sipyle, dans le golfe de Smyrne. Ce fleuve séparait autrefois la Mysie de la Lydie et le littoral de l'Eolide de celui de l'Ionie.

On passe maintenant l'Hermus sur un bac vers le

bourg de Ménimen, bâti sur les ruines de Temnos; et laissant à droite un fort ruiné, qui paraît occuper l'emplacement de Néon-Tichos, et à gauche le château de Guzel-Hissar, qui domine la plaine de Myrine, on monte sur la croupe nue du mont Sardéna, pour descendre dans la vallée du Pythicus; d'où l'on s'élève sur une autre montagne, pour redescendre dans la vallée du Caïcus. On remonte ensuite le Caïcus jusqu'à son confluent avec le Cétius, et l'on arrive, après 18 heures de marche, à la ville de Pergame.

La route de Magnésie se dirige au nord-est, quitte celle de Pergame dans la plaine de Bournabat; et coupant cette plaine obliquement, elle s'élève vers le village de Hadjilar sur la croupe du mont Sipyle, pour descendre par une pente rapide à Magnésie, où l'on arrive après huit heures de marche.

Magnésie est bâtie sur le revers septentrional du mont Sipyle, au pied d'une hauteur occupée par un vieux fort, où l'on ne peut monter que par un sentier âpre et tortueux; mais la ville, ornée de jolies fontaines et de belles mosquées, a un aspect agréable, et renferme plus de 20 mille Turks, mêlés de 5 à 6 mille chrétiens ou Juifs, qui ont été attirés à Magnésie par le marché le plus riche en cotons de toute l'Asie-Mineure.

Il y a une route qui traverse l'Hermus à une demi-lieue de Magnésie et qui va de cette ville à celle d'Ak-Hissar, située vers les sources de l'Hyllus, ou à celle de Kirk-Agach, située vers les sources du Caïcus. Kirk-Agach n'est connue que par son marché de cotons, aussi fréquenté que celui de Magnésie; mais Ak-Hissar l'est encore, parce qu'elle occupe l'emplacement de Thyatire, qu'elle est peuplée de 12 à 15

mille habitants, et défendue par une citadelle posée sur une hauteur crétacée qui lui a fait donner son nom moderne. Les cotons, que l'on y file et que l'on y teint en rouge, sont recherchés dans toute la Turkie pour la beauté et la solidité de leur couleur.

Une autre route va de Magnésie à Sardes, en remontant l'Hermus sur sa rive gauche, et traverse, vers le nord, la plaine de Tourgouth, d'où elle conduit par le village d'Ouzanleu à Sardes; mais la route directe de Smyrne à Sardes se dirige plus à l'est, tourne à son extrémité orientale le mont Sipyle et débouche vers le village de Nymphi dans la plaine, où est le bourg de Tourgouth, pour aller par le village d'Atmedleu à Sardes. Cette plaine est très-étendue, et elle communique vers le nord-ouest avec la plaine de Magnésie et vers le sud-est avec la fameuse plaine Cilbanienne, séparée seulement de celle de Sardes par le mont Tmolus.

Sardes n'est plus habitée que par quelques bergers nomades, qui viennent faire paître leurs troupeaux au milieu de ses ruines, parmi lesquelles on ne distingue plus que celles d'un stade et d'un théâtre; mais on voit encore sur une hauteur escarpée, qui tient par ses racines au mont Tmolus et dont un ruisseau baigne le pied, les triples murs de sa citadelle, flanqués de grosses tours. Il paraît que le ruisseau, qui coule le long des murs et qui va se jeter dans l'Hermus à une lieue plus au nord, est le Pactole, quoiqu'il ne roule plus aujourd'hui des paillettes d'or.

A une lieue au-delà de l'Hermus et à deux de Sardes est le lac Gigée, autour duquel paraissent une multitude d'éminences factices, que l'on a prises pour les

tombeaux des anciens rois de Lydie. Parmi ces éminences il en est une plus élevée que les autres et ressemblant à une petite montagne : il paraît qu'elle renfermait le tombeau d'Alyatte, père de Crésus. Sardes était autrefois la capitale de la Lydie, qui s'étendait du nord au sud depuis l'Hermus jusqu'au Méandre et dont le littoral était occupé par l'Ionie, renommée de tout temps pour la douceur de son climat, auquel on reprochait d'énerver le corps et d'ôter à l'ame son énergie; mais si le climat de l'Ionie amollit l'ame, il paraît qu'il ne lui ôte pas son intelligence; et nulle autre contrée n'a produit de plus beaux génies : Smyrne et Chio se vantent toutes deux d'avoir donné le jour à Homère; et ce fut à Téos et à Samos que naquirent Anacréon et Pythagore.

La route de Smyrne à Éphèse se dirige au sud et s'élève par la plaine de Sédikeuï sur des hauteurs à peine marquées, qui séparent les eaux du Mélès de celles du Caléon. Dès que l'on a couronné ces hauteurs, on descend avec le Caléon dans le golfe d'Éphèse vers les ruines de Lébédos; ou bien tournant à l'est et laissant à gauche celles de Métropolis, on pénètre à travers les défilés du mont Galèsus dans la vallée du Caystre près du village d'Ayas-Loug, qui n'est plus qu'à une demi-lieue des ruines d'Éphèse. La vallée du Caystre paraît sombre au premier aspect, parce qu'elle est encaissée par de hautes montagnes, à l'ouest par le mont Galèsus, et à l'est par le mont Pactyas : mais ces montagnes s'ouvrent insensiblement vers la mer; et le fleuve, après avoir coulé long-temps dans une vallée profonde, sort de cette vallée en serpentant à travers une plaine d'alluvion qui s'étend sur le rivage

de la mer depuis la montagne, au pied de laquelle on voit d'un côté les ruines de Colophon et de l'autre celles de Claros, jusqu'au pied de la colline qui porte aujourd'hui la ville de Scala-Nova, d'où l'on va en trois heures à Éphèse.

Éphèse était située au fond de la vallée. Ses ruines sont dispersées au milieu d'un marais qui borde la rive gauche du Caystre, et ne consistent plus qu'en quelques pans de murs, parmi lesquels on croit reconnaître ceux du temple de Diane assis sur des voûtes, dont il reste encore des fragments.

Le village d'Ayas-Loug, ainsi nommé d'une église chrétienne, dédiée d'abord à saint Jean l'évangéliste et puis convertie en mosquée, est situé au-dessus de ces ruines, près d'un mont isolé, couronné par une vieille citadelle, où l'on entre par une porte récemment dépouillée d'un bas-relief qui représentait la mort d'Hector ou celle de Patrocle, et que l'on a cru long-temps représenter celle d'un martyr chrétien : d'où lui est venu le nom de *Porte de la Persécution*. Ce village, à en juger par l'étendue de ses ruines, paraît avoir été une ville assez considérable, qui remplaça celle d'Éphèse au moyen âge : on le présume du moins par la grandeur et la beauté de l'aquéduc, encore existant, qui y amenait les eaux du mont Pactyas et celles de la fontaine Halitée; mais il ne reste plus de cette ville qu'un fort ruiné, une vieille mosquée et quelques misérables chaumières, dispersées parmi des halliers. Le Caystre baigne toutes ces ruines et descend du mont Tmolus en plusieurs affluents, qui traversent, l'un la plaine de Baîndir, les autres la plaine Cilbanienne et qui se réunissent tous vers la

petite ville de Tira, pour pénétrer, à travers un énorme massif de montagnes, dans cette vallée sombre et solitaire, au fond de laquelle était Éphèse.

La route de Smyrne à Tchezmé se dirige à l'ouest et traverse la péninsule de Clazomène, très-échancrée sur tout son pourtour et se prolongeant jusqu'au cap Mélæna. Cette route sort de Smyrne par la porte du sud, comme celle d'Éphèse; et tournant vers l'ouest, elle côtoie le pourtour méridional du golfe jusqu'à l'isthme de la péninsule, où l'on voit encore le tracé d'un ancien canal, et d'où l'on s'élève sur des coteaux couronnés de vignobles au bourg de Vourla, qui a donné son nom aux îles voisines. C'est sur une de ces îles, jadis réunie par une jetée au continent, que sont les ruines de Clazomène, encore reconnaissables à des fragments épars d'anciens édifices. La route se divise au bourg de Vourla en deux branches : l'une se dirige au nord vers le cap Mélæna, tandis que l'autre se dirige vers l'ouest et conduit dans les baies de Tchezmé et d'Érythrée, qui ne sont plus séparées de l'île de Chio que par un canal de deux à trois lieues de large, et l'une de l'autre que par une branche du mont Mimas. La baie d'Érythrée, la plus septentrionale des deux, est fermée par quatre îlots, nommés Hippi ou chevaux: elle était jadis défendue par une forteresse, dont on voit encore les ruines, mêlées à celles d'un ancien théâtre : la baie de Tchezmé, plus au sud, l'est maintenant par une forteresse de construction moderne, autour de laquelle est une petite ville qui a remplacé celle de Cissus et qui n'est plus séparée de l'île de Chio que par un canal de deux ou trois lieues.

La péninsule de Clazomène est encore toute cou-

verte de ruines, parmi lesquelles on distingue au sud de l'isthme celles de la ville de Téos, non loin de la petite forteresse turke de Siadjîk, qui n'est, comme celle de Tchezmé, qu'un simple carré, flanqué de tours. Au-delà de la forteresse de Siadjîk est le promontoire de Myonèse, qui commence de ce côté le golfe d'Éphèse, sur le pourtour septentrional duquel on voit successivement les ruines de Lébédos, de Colophon et de Claros, au fond, près de l'embouchure du Caystre, la ville de Scala-Nova, et sur son pourtour méridional le mont Mycale, séparé seulement de l'île de Samos par un canal étroit.

Scala-Nova, l'ancienne Néapolis, est une ville commerçante de huit à dix mille habitants, défendue par deux petits forts, situés l'un au pied d'un roc escarpé, par lequel il est dominé, et l'autre sur un îlot détaché du rivage, qui a fait donner à la ville le nom turk de *Kouch-Adasi*, ou de l'*île aux oiseaux*.

Entre le golfe d'Éphèse et celui de Milet s'élève le mont Mycale qui paraît se confondre de loin avec les montagnes de Samos, et c'est sur son revers méridional que l'on voit les ruines de Priène, dont les murs, aussi remarquables par leur élévation que par leur solidité, sont encore debout. Toute cette côte est dentelée et découpée en golfes profonds. En sortant par le canal de Samos du golfe d'Éphèse on entre dans celui de Milet, qui est en partie comblé, mais qui offre encore dans la baie de Balat un abri sûr aux navigateurs. Le Méandre a fermé par ses atterrissements le fond de ce golfe; et en le convertissant en un lac qui baigne aujourd'hui le pied du mont Latmus, il a enseveli sous ses eaux les ruines de Milet.

Le fleuve a maintenant plusieurs embouchures qui épanchent leurs eaux dans les terres voisines; et là où s'élevait la plus belle cité de l'Ionie, on ne trouve plus que des marécages pestilentiels, et qu'une aiguade infecte aux mêmes lieux où l'on voyait la fontaine de Biblis. De toutes les révolutions causées par le travail des eaux, aucune n'est mieux constatée que celle qui s'est opérée sur ce rivage[1]; et tant de marbres mutilés, confusément épars, et les nuances variées du terrain qui borde le petit lac de Bafi, attestent encore les grands changements arrivés sur les lieux où le Méandre finit son cours.

Le Méandre naît au sud d'Afioum-Karahissar, vers es ruines de Célènes et sur le plateau même de l'Asie-Mineure, traverse vers le fort de Kanosi les montagnes qui bordent ce plateau à l'ouest, et descend rapidement dans la plaine de Pampouk-Kalési, vers les ruines d'Hiérapolis, où il reçoit sur sa rive gauche le Lycus, venu des ruines de Laodicée; et après avoir ralenti son cours dans cette belle plaine, il traverse successivement celles d'Antiochie, de Tralles et de Magnésie, et y fait tant de circuits, avant d'aller se jeter dans la mer, vers les ruines de Milet, que l'on a donné son nom à tous les fleuves, renommés par les sinuosités de leur cours. Le Méandre séparait autrefois la Lydie de la Carie et le littoral de l'Ionie de celui de la Doride.

Le mont Latmus, le mont Mycale et toutes les montagnes bordant le littoral de la mer Égée de-

1. Voyez le Voyage pittoresque de M. de Choiseul. Ce voyageur est le premier qui ait bien exploré les environs de Milet.

puis le Méandre jusqu'à l'Hermus, s'élèvent, comme par degrés, jusqu'au plateau de l'Asie-Mineure, et forment la chaîne occidentale du mont Taurus, qui se divise en plusieurs branches, dont les divers rameaux embrassent les plus fertiles vallées de l'Asie-Mineure. Aussi les villes, situées aux débouchés de ces vallées, ont-elles toujours été les plus riches de la Péninsule. Milet, Éphèse, Smyrne, Phocée, Pergame ont tour à tour brillé sur ce littoral; et si Smyrne a fini par supplanter toutes ses rivales, c'est parce que son port, vaste et sûr, est devenu le seul accessible à notre marine.

Plus on avance vers le sud, plus la côte paraît s'abaisser; mais elle est toujours très-dentelée, et c'est sur l'une de ses dentelures, entre le golfe Yasus et le golfe Céramique, que l'on voit la forteresse de Boudroun, bâtie sur les ruines d'Halicarnasse. La forteresse moderne est un simple carré flanqué de tours avec un donjon au centre, et elle est située, comme l'ancienne, sur un plateau élevé qui domine la passe resserrée entre l'île de Cos et le continent, par où l'on entre dans le golfe Céramique. La ville ancienne était autour de ce plateau et descendait en amphithéâtre jusqu'au rivage; mais il n'en reste plus que quelques ruines, dispersées autour d'une aiguade, où l'on croit voir la fontaine de Salmacis. On cherche en vain sur ce terrain le tombeau de Mausole, une des merveilles de l'Asie, édifice carré en marbre blanc, de 100 pieds de côté sur 140 de haut, et surmonté d'une pyramide qui portait un quadrige, et qui était décorée sur ses quatre faces par un pérystile, dont la frise avait été sculptée par Briaxis, Scopas, Léocharès et

Timothée. L'aspect de ce rivage est tout changé. Quand on y abordait autrefois, on avait en perspective, d'un côté le palais du roi, de l'autre le temple de Vénus, devant soi le tombeau de Mausole, et derrière ce tombeau, la citadelle, surmontée d'une statue colossale de Mars. On n'y aperçoit plus aujourd'hui que le triste donjon de Boudroun et les misérables cahuttes groupées à l'entour.

On sort du golfe Céramique, en doublant le promontoire au pied duquel sont les ruines de Cnide; et laissant à droite l'île de Rhodes, à gauche le golfe de Simi, l'ancien golfe de la Doride, ainsi nommé des Grecs Doriens qui vinrent s'y établir, on entre dans le golfe de Macri, le plus beau mouillage de la côte. L'île de Rhodes, située au-devant de ce golfe, à l'angle sud-ouest de l'Asie-Mineure, offre une très-belle position maritime, parce qu'elle est sur la route des vaisseaux qui vont de l'Hellespont et de la mer Égée sur la côte de Syrie et sur celle d'Égypte. La côte asiatique tourne à l'est au-delà de cette île, et c'est au golfe de Macri que finit l'ancienne Carie et que commence la Lycie.

Au fond du golfe sont les ruines de Telmissus, parmi lesquelles on distingue encore celles d'un théâtre et une multitude de monumens funéraires : ce sont des sarcophages, disposés sur plusieurs rangs dans la plaine, et des tombeaux taillés à divers étages sur les flancs de la montagne voisine, comme ceux de Thèbes en Égypte : en un mot, c'est une ancienne Nécropolis. Le bourg de Macri, d'où le golfe a pris son nom moderne, est plus enfoncé dans les terres.

A l'est du golfe est le cap Yédi-Bouroun ou le

cap aux sept sommets, groupe de monts qui paraît être le Cragus de Lycie, et au nord de ce groupe une montagne encore plus élevée, que l'on présume être l'Anti-Cragus. On trouve ensuite la petite rivière de Xanthus, ainsi nommée d'une ville que l'on voyait autrefois sur ses bords, et au-delà de cette rivière, vers un autre cap extrêmement saillant et à l'entrée de la baie de Kalamaki, les ruines de Patara. Cette ville, célèbre par un temple d'Apollon, fut réparée par Ptolémée Philadelphe, qui lui donna le nom d'Arsinoé. On y voit encore les restes d'un théâtre, d'environ 30 toises de diamètre et de 24 rangs de siéges. Le *Proscennium* en est très-bien conservé : une inscription, gravée sur l'une des portes, atteste qu'il a été bâti par Q. Velius Titianus, sous le quatrième consulat d'Antonin.

A l'est de Patara est la petite île de Castel-Rosso, l'île Mégiste des anciens, renfermant un port protégé par deux petits châteaux, et au nord de cette île, sur la côte de la terre ferme, le port Vathy, autour duquel sont les ruines d'une ville que l'on croit être Antiphellus, et où l'on voit encore les restes d'un théâtre à 36 rangs de siéges.

Les ruines de Myra sont plus à l'est, au pied d'une montagne qui se prolonge vers le sud jusqu'au Promontoire Sacré, bordé des petites îles Chélidoniennes : c'est ce promontoire qui séparait autrefois la mer Égée de la mer de Chypre, et au-delà duquel les rois de Perse avaient défendu aux Grecs de naviguer : il est maintenant nommé cap Kélidonia.

Un phénomène, très-remarquable sur ce littoral, est celui d'un courant, qui se dirige de l'est à l'ouest et qui est surtout très-sensible vers les îles Ché-

lidoniennes. On dirait que les eaux du Nil, après avoir longé la côte de Syrie du sud au nord, se détournent ensuite vers l'ouest, pour s'écouler dans la mer Égée par le canal qui est entre l'île de Chypre et l'Asie-Mineure.

Au-delà du cap Kélidonia paraît la petite île Crambousa, l'ancienne Dionysia, où l'on trouve une source d'eau vive, venant de la côte voisine de l'Asie-Mineure par un conduit naturel sous-marin : phénomène analogue à celui de la fontaine Aréthuse dans le port de Syracuse sur la côte de Sicile, et que l'on retrouve aussi sur celle de Syrie, dans la petite île d'Aradus.

L'île Crambousa est à l'entrée du golfe de Satalie, qui s'enfonce dans les terres jnsque dans l'ancienne Pamphylie, séparée de la Lycie par le mont Clymax. C'est sur le pourtour occidental du golfe que sont les ruines de Phasèlis, sur une presqu'île située au pied du mont Clymax et bordée d'une plage basse et étroite, presque toujours couverte par les flots, lorsque les vents du midi soufflent avec violence. Ce passage est alors très-dangereux, et l'armée d'Alexandre faillit y périr, la plupart des soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Au fond du golfe s'élève la ville de Satalie ou d'Adalie, située en amphithéâtre sur les premiers gradins du mont Taurus et fermée d'une simple enceinte, flanquée de tours. On lui donne une population de 7 à 8 mille habitants, la plupart Turks, mêlés de Grecs. Cette ville renferme quelques restes de monumens anciens, et entr'autres quatre colonnes d'ordre corinthien, enclavées dans les murs de son enceinte : ce qui a fait croire à quelques voyageurs que Satalie était

l'ancienne Attalée; mais d'autres présument que les ruines d'Attalée sont à cinq milles plus à l'est, sur le pourtour oriental du golfe et dans un lieu nommé Lâra, où l'on trouve des vestiges d'un large quai et des tronçons de colonnes, ainsi que d'autres fragments d'architecture. C'est entre la ville d'Adalie et ces ruines que coule la rivière de Dûden, l'ancien Cataracthès, formé de deux affluents, dont l'un vient du bourg d'Esténas, et l'autre de la petite ville et du lac d'Eyerdir. Plus à l'est coulent parallélement deux autres rivières, descendues des montagnes qui bordent au sud le plateau de l'Asie-Mineure et qui forment la chaîne principale du mont Taurus: il paraît que l'une de ces rivières est le Cestrœus, et l'autre l'Eurymédon des anciens. Au-delà de la dernière paraissent des ruines encore plus considérables, connues sous le nom d'*Eski-Adalia* ou d'Adalie la vieille, qui doivent être celles de Sidé, à moins que l'on n'aime mieux croire qu'Attalée avait été bâtie dans divers temps en trois endroits différents. Quoi qu'il en soit, la ville bâtie sur l'emplacement de la vieille Adalie devait être une ville importante, puisqu'on en retrouve encore l'enceinte, les portes principales, des portiques, des galeries, un aquéduc et surtout un théâtre de 400 pieds de diamètre à 49 rangs de siéges, et le plus grand, comme le mieux conservé de tous ceux de l'Asie-Mineure.

Le golfe de Satalie finit au fort d'Alaya, situé sur une petite péninsule, dont les ruines de Coracésium occupent l'isthme; et c'est à deux milles au nord-ouest de ces ruines que l'on voit sur une hauteur escarpée les restes d'une autre ville, entourée de murs cyclo-

péens. Celle-ci n'était peut-être que l'Acropolis de la première.

A l'est du fort d'Alaya et au pied d'un cap élevé, baigné par le Sélinus, sont les ruines de Sélinonte, où mourut Trajan : ce qui fit donner à cette ville le nom de Trajanopolis. Le Sélinus séparait autrefois la Pamphylie de la Cilicie.

Au-dela du Sélinus s'élève le mont Cragus de Cilicie, au pied duquel on trouve d'autres ruines, que l'on présume être celles d'Antiochia *ad Cragum*, et près de ces ruines les petites îles Aconnésies, qui masquent l'embouchure du Charadrus. Plus loin s'avance dans la mer le promontoire Anamour, éloigné seulement de 14 lieues marines du cap Crommyon de l'île de Chypre : c'est le promontoire Anémurium des anciens, la pointe la plus méridionale de l'Asie-Mineure. On voit au pied de ce promontoire une multitude de tombeaux qui attestent l'existence d'une ancienne ville. Ces tombeaux sont de petits édifices carrés ou oblongs, détachés les uns des autres et divisés chacun en deux chambres, l'une intérieure et destinée à la sépulture des corps, l'autre extérieure et réservée aux cérémonies funéraires.

Le petit château d'Anamour, construit pour défendre les approches de la côte, s'élève plus à l'est, sur les bords d'un torrent, qui paraît être l'Arymagdus; et c'est au-delà de ce torrent, sur la plage qui se prolonge jusqu'au cap Kizliman, l'ancien promontoire Posidonium, que l'on voit successivement les ruines de trois autres villes, dont une était située sur le sommet d'une colline, une autre sur une petite péninsule et la troisième sur la plage même : c'étaient peut-être Magidos, Ar-

sinoé et Mélania. Le port de Kélindreh est au-delà de la dernière, dans une courbure du rivage.

Kélindreh, l'ancienne Célenderis, ne présente plus que quelques ruines informes; mais elle a encore un petit port bien abrité, où l'on s'embarque ordinairement pour celui de Cérina dans l'île de Chypre. Ces deux ports ne sont éloignés l'un de l'autre que de 18 lieues marines, que l'on fait aisément en un jour avec un vent favorable.

L'île de Chypre, une des plus grandes de la Méditerranée, a la forme d'un segment de cercle, dont la corde, parallèle à la côte de l'Asie-Mineure, peut avoir 40 à 50 lieues de long et la flèche 15 à 18 lieues. On évalue sa superficie à 5 ou 600 lieues carrées; elle est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui se pyramide au mont Olympe et qui projette à l'ouest le cap Acamas, et à l'est le cap Dinarétum, le premier nommé maintenant Saint-Éphiphane, et l'autre Saint-André. Cette chaîne paraît rompue sur plusieurs points, et elle se divise vers le mont Olympe en deux autres chaînes qui embrassent une plaine élevée, où l'on voit la ville de Nicosie. La chaîne du sud suit la courbure de la côte et s'élève en échelons depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes qui environnent la plaine de Nicosie : la chaîne du nord au contraire est droite et escarpée, et ne paraît brisée qu'au cap Crommyon, derrière lequel est le port de Cérina. La première est formée de roche cornée de toutes sortes de nuances, depuis le vert pomme jusqu'au vert noirâtre, et elle est revêtue à sa base d'orangers, d'oliviers et de vignes, et vers son sommet de pins, de cyprès et d'autres arbres résineux,

La seconde est calcaire, et paraît volcanique : une forêt de chênes et d'autres arbres forestiers ombrage ses cimes, et ses flancs escarpés sont couverts de vignes et de mûriers. La plaine de Nicosie est creusée comme un bassin, et paraît avoir été le fond d'un ancien lac, qui se serait ouvert un passage vers l'est dans la baie de Famagouste : du moins on peut le présumer d'après le cours d'une petite rivière, qui la parcourt et qui va se jeter dans cette baie. C'est la partie de l'île la plus fertile : elle est couverte d'un terreau noir et facile à cultiver : tous les champs y sont bordés de mûriers et d'arbres à fruit entremêlés d'aloès et de lauriers-roses : c'est un jardin continuel.

L'île de Chypre est une des plus fertiles de la Méditerranée : elle produit du blé, de l'huile, du coton, de la soie, de la garance, et surtout des vins liquoreux très-renommés ; mais, malgré sa fertilité, elle paraît dépeuplée, et elle n'a pas aujourd'hui plus de 60 mille habitants, la plupart Grecs : presque toute la population turke est concentrée dans la ville de Nicosie. Cette ville peut avoir 12 à 15 mille habitants, et n'est fermée que d'un simple mur, flanqué de tours, quoiqu'elle soit la capitale de l'île : toutes les autres villes ont disparu ou fait place à de misérables bourgades. On ne voit plus sur la côte du nord que le bourg de Cérina, et sur celle du sud que le village de Baffa, les petites villes de Limassol et de Larnaca, et la place démantelée de Famagouste. Cérina occupe l'emplacement de Cérinia, et on voit encore les ruines de Paphos, d'Amathonte, de Citium et de Salamis autour des baies de Baffa, de Limassol, de Larnaca et de Famagouste. Les ruines de Salamis sont les plus re-

marquables : elles sont à deux lieues au nord de Famagouste, et elles consistent dans des restes d'anciens murs qui ont au moins une lieue de circuit. La ville de Famagouste, la seconde de l'île du temps des Vénitiens, a été abandonnée à cause de son insalubrité : c'est aussi l'insalubrité de l'air qui a dépeuplé le village de Baffa et la petite ville de Limassol, et qui finirait par dépeupler celle de Larnaca, si la population n'y était entretenue par les marchands et les marins, attirés par le commerce de l'île ; car Larnaca en est devenue l'entrepôt, à cause de sa rade, moins mauvaise que toutes les autres, et par conséquent plus fréquentée. Celles de Baffa et de Limassol ne le sont que par quelques bateaux caboteurs ; mais la rade de Famagouste et celle de Cérina le sont encore, la première par les bâtiments qui trafiquent sur la côte de Syrie, et la seconde par ceux qui trafiquent sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure. La rade de Cérina est la seule de la côte qui soit défendue : elle l'est par un petit fort carré, flanqué aux angles de tours rondes et environné sur un côté par la mer, et sur l'autre par un fossé profond. Toutes les autres rades, même celles de Larnaca et de Limassol, sont ouvertes, et la ville de Nicosie, située dans l'intérieur des terres, est la seule place fortifiée de l'île. Encore ses fortifications datent-elles du temps des Vénitiens, et elles ne pourraient pas résister aujourd'hui à de l'artillerie.

On a souvent comparé les îles de Crète et de Chypre entre elles, pour apprécier leur valeur relative et les compenser l'une par l'autre dans des échanges diplomatiques. Envisagées sous le rapport physique, elles diffèrent en ce que la première a une forme pyramidale, tandis que

la seconde est creusée vers son centre, différence que l'onobserve aussi entre l'île de Corse et celle de Sardaigne; mais si on les envisage sous le rapport politique, elles ont chacune des avantages particuliers. L'île de Crète est située au milieu de la Méditerranée, et offre les plus beaux ports de l'Archipel : celle de Chypre au contraire paraît trop reculée au fond de la Méditerranée et n'offre sur son pourtour que quelques rades très-difficiles à prendre et à tenir; mais elle est comme la station obligée et le refuge nécessaire de tous les bâtiments qui vont sur la côte de Syrie ou sur celle d'Égypte, et qui ne peuvent pas aborder ces deux côtes inhospitalières ou qui en sont détachés par la violence des vents. Chypre d'ailleurs est plus fertile et peut nourrir plus d'habitants. Ainsi l'une vaut l'autre; et si la première a plus de valeur pour les maîtres de la Syrie et de l'Égypte, la seconde en a davantage pour ceux de l'Archipel et de la Grèce.

Le port de Célenderis, au nord de l'île de Chypre, n'est guère fréquenté, que parce qu'il est au vent de cette île, et qu'il offre avec elle la communication la plus courte et la plus aisée. A l'est de ce port est un des points les plus proéminents de la côte méridionale de l'Asie-Mineure : c'est le cap Cavalier, l'ancien promontoire Sarpédon, célèbre par un temple et un oracle de Diane. La petite ville de Sélefkeh, l'ancienne Séleucia-Trachœa, est située au-delà du cap Sarpédon sur la rive droite du Calycadnus, formé de deux affluents qui viennent, l'un du bourg d'Ermineh, l'autre de la petite ville de Moût, et qui se réunissent au sud de Moût, pour aller se jeter dans la mer au-dessous de Sélefkeh. Cette ville a maintenant un aspect misérable

et paraît mal bâtie; mais elle a conservé quelques restes de sa grandeur passée. Sur une montagne à l'ouest s'élève une vieille citadelle, de forme ovale, entourée d'un double fossé et d'un mur flanqué de tours.

Depuis l'embouchure du Calycadnus jusqu'à celle du Lamus, la côte ne présente plus que les deux forts abandonnés de Korghos-Kaléler, le premier sur la terre ferme, le second sur une petite île jointe à la terre ferme par une jetée, tous les deux environnés de ruines, dont les unes paraissent être celles de Corycus, patrie d'Oppien, et les autres celles d'Éleusa, appelée depuis Sébaste. Le Lamus séparait autrefois les deux Cilicies, l'une appelée Trachœa ou montagneuse, et l'autre plus unie, appelée Campestris. Aussi la côte devient-elle moins escarpée, dès qu'on a passé le Lamus; et les montagnes, en s'éloignant de la mer, laissent sur ses bords une plaine plus ou moins large. Une rangée de colonnes élevées au milieu de cette plaine, le relief bien marqué d'un ancien théâtre à mi-côte, et sur le rivage les restes à fleur d'eau de deux jetées qui embrassaient un bassin ovale, annoncent l'emplacement du port et de la ville de Soli, une des plus importantes de la Cilicie. D'autres ruines à l'est de Soli paraissent être celles d'Anchiale, bâtie, comme Tarsous, par Sardanapale, le type des monarques indolents. Aussi l'inscription gravée sur sa tombe ne mentionnait-elle que ces deux actions de sa vie : *J'ai bâti Tarse et Anchiale, et je suis mort :* comme si toutes ses autres actions étaient indignes de l'histoire, et il est vraisemblable que sans la fondation de Tarse et d'Anchiale, la mémoire de ce prince serait ensevelie dans l'oubli.

Au-delà d'Anchiale est le village de Kazali, dont la rade sert de port à Tarsous, située à trois lieues plus au nord-est sur la rive droite du Cydnus et au pied d'une colline, couronnée par une citadelle d'une construction très-ancienne. Les maisons, dispersées dans la plaine autour de la citadelle et séparées entre elles par des jardins et des vergers, offrent un aspect agréable et peuvent renfermer huit à dix mille habitants; mais on cherche en vain des ruines dans cette ville, on n'y trouve que celles d'une ancienne porte; et le fleuve, qui y amena les galères de Cléopâtre, ne peut plus recevoir aujourd'hui que des bateaux, à cause de la barre qui obstrue son embouchure.

A dix lieues à l'est de Tarsous, sur la rive droite du Sarus, est la ville d'Adana, plus peuplée que la première, et s'élevant en amphithéâtre sur un coteau riant, couvert de vignes et d'arbres fruitiers. Un petit fort, dont le fleuve baigne les murs, fait toute sa défense. La plaine entre les deux villes est très-fertile, surtout en grains et en cotons, et elle est arrosée par le Cydnus et le Sarus qui descendent tous les deux du mont Taurus, et qui, après s'être répandus dans la plaine, se rapprochent tellement vers leur embouchure, qu'ils semblent vouloir confondre leurs eaux et qu'ils les confondent quelquefois dans les grandes crues : on dirait que ce sont deux canaux d'un même fleuve.

Le Cydnus prend sa source au pied de la chaîne méridionale du Taurus et n'a que peu de cours; mais le Sarus, né sur le plateau même de l'Asie-Mineure, a un cours plus long et il est formé de deux affluents qui viennent, l'un des environs d'Erékli, l'ancienne Archélaïs, l'autre de ceux d'El-Bostan, l'ancienne Co-

mane, et qui se réunissent au-dessous de Ketch-Hissar, l'ancienne Thyane, dans une gorge profonde et sinueuse, creusée dans les flancs de la chaîne Taurique; d'où le fleuve sort vers Adana pour aller se jeter dans la mer, à travers une grande plaine qui se confond vers le sud avec celle de Tarsous.

Cette plaine est renfermée entre deux branches du mont Taurus, qui se courbent comme un arc sur la mer; et c'est sur la courbure de l'arc et au débouché des montagnes, que sont d'un côté Tarsous, et de l'autre Adana : ce qui fait de ces deux villes deux positions militaires très-importantes. On devrait restaurer la citadelle de Tarsous, mais abandonner le fort d'Adana, parce qu'il est dominé par les coteaux voisins; et si on voulait le conserver, il faudrait le transporter sur ces coteaux. Il paraît que les gorges du Sarus, qui offrent le débouché le plus facile pour descendre du plateau de l'Asie-Mineure sur le littoral de la Cilicie, sont les Pyles Ciliciennes des anciens, et que leurs Pyles maritimes sont les défilés que l'on traverse, en allant d'Adana à Alexandrette, le long du golfe de ce nom. Ce golfe commence au-delà du Sarus, au cap Kara-Dâgh, l'ancien cap Mallus, et présente un bassin ovale, à l'entrée duquel était autrefois la ville de ce nom, et au fond celle d'Issus, vers le lieu où l'on voit aujourd'hui un marais. Derrière le cap Mallus coule le Pyrame. Ce fleuve paraît avoir à son embouchure un aussi gros volume d'eau que le Sarus, parce qu'il a un cours presque aussi long: il naît au pied des montagnes qui environnent au sud El-Bostan, et qui lient le mont Taurus au mont Amanus, et il descend du pied de ces mon-

tagnes à la petite ville de Marach et de cette petite ville aux ruines d'Anazarba; d'où il va se jeter au-dessous du village de Messis dans le golfe d'Alexandrette. La vallée, qu'il arrose, paraît très-fertile; mais elle est inculte et n'est habitée que par quelques hordes de Turkmans. Au-delà du Pyrame, la chaîne méridionale du mont Taurus se rapproche de la mer, pour aller s'unir au mont Amanus, et ne laisse plus sur le littoral qu'une plaine déserte, resserrée au nord par un demi-cercle de montagnes, que l'on franchit à l'extrémité du demi-cercle, pour pénétrer dans une autre plaine, encore plus resserrée que la première et où l'on voit le bourg d'Ayas, séparé de celui de Pias par le marais qui borde le fond du golfe. Quelques voyageurs ont pris les ruines d'Ayas, et d'autres celles de Pias pour les ruines d'Issus; mais ces ruines paraissent être de construction moderne, et rien n'indique que ce soient celles de villes anciennes. La plaine s'ouvre au-delà de Pias, les montagnes s'éloignent du rivage; et l'on va, en côtoyant le golfe sur son pourtour oriental, à la petite ville de Skandéroun ou Alexandrette.

Il n'est pas facile de déterminer à l'inspection de tous ces lieux, qui paraissent avoir été bouleversés, si c'est dans la plaine d'Ayas ou dans celle de Pias que se donna la bataille d'Issus; mais la première de ces plaines est si étranglée, qu'il est difficile de croire que les Perses aient pu s'y ranger, et même que les Macédoniens malgré leurs rangs serrés aient pu y manœuvrer. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'Alexandre s'engagea imprudemment dans ces défilés, puisqu'il y fut tourné par Darius, descendu selon les apparences des défilés du mont Amanus dans la plaine du Pyrame, et

qu'il fut obligé de revenir sur ses pas pour lui livrer bataille. Tout ce qu'on sait de positif, c'est qu'Alexandre entra dans la plaine du côté de la Syrie, qu'il déboucha en ordre de bataille, sa droite appuyée aux montagnes, sa gauche à la mer, et qu'il se déploya peu à peu, à mesure que la plaine s'ouvrait, pour n'être pas débordé; tandis que Darius y entra du côté de la Cilicie, et que ne pouvant s'y déployer avec sa nombreuse cavalerie, il dut céder au choc de la phalange macédonienne. Cette bataille ne pouvait être que funeste à l'armée vaincue, puisque sa ligne de retraite lui était coupée. C'est au fond du golfe d'Alexandrette que finit l'Asie-Mineure.

Cette péninsule paraît aujourd'hui dépeuplée, et nourrit à peine 8 millions d'habitants, parmi lesquels on compte à peu près 5 millions de Musulmans, et 3 millions de Chrétiens, Grecs ou Arméniens : c'est le séjour favori des Turks, leur patrie de choix, puisqu'ils y sont plus nombreux que les Chrétiens, tandis qu'ils le sont moins dans la péninsule qu'ils occupent en Europe; mais leur population n'est pas homogène, et elle est composée de différentes peuplades, les unes encore errantes, les autres à peine fixées dans les villes et les villages. Ce sont celles-ci que nous connaissons proprement sous le nom de Turks, quoique ces peuples s'appellent eux-mêmes *Osmanlis*, du nom d'Osman, un de leurs premiers sultans, qu'ils regardent comme le fondateur de la monarchie othomane. Les Osmanlis paraissent être de la même origine que les Turkmans et que les autres tribus nomades de la Turkie asiatique; mais il n'ont pas conservé leurs anciennes mœurs, et ils paraissent les avoir modifiées par leur

séjour dans les villes, et surtout par leur mélange avec les Grecs. Ils ont corrompu ceux-ci en les asservissant; mais la conquête les a aussi corrompus eux-mêmes, parce que l'esclave corrompt toujours son maître : ils sont devenus indolents, fiers, hautains, vindicatifs, cruels dans leurs vengeances : toutefois ils sont restés généreux et hospitaliers, et la religion musulmane semble sous certains rapports avoir amélioré leur caractère moral. Par leur constitution physique, ils ressemblent aujourd'hui plutôt aux Grecs qu'aux Tartares leurs ancêtres. Leurs formes se sont embellies sous le doux climat de l'Asie-Mineure : ils ont la stature haute, les épaules larges, la poitrine bien développée, la tête et le visage ovales, les yeux noirs, bien fendus, le regard vif, expressif, tous les traits du visage fortement prononcés; mais ils ont en général le cou épais, les hanches fortes, les reins renflés, le ventre proéminent, tout le corps massif. Les Turks seuls des campagnes semblent avoir les traits plus déliés, et l'on en trouve parmi eux qui réunissent aux formes anguleuses des Arabes le profil du visage et la physionomie spirituelle des Grecs : ce sont les plus agiles de tous les Turks et les plus propres aux travaux des champs et de la guerre. Les femmes Turkes en général ne sont pas aussi belles que les Grecques et les Géorgiennes; mais elles ont un teint plus frais que les unes, et plus de douceur dans la physionomie que les autres; et si elles ont en général trop d'embonpoint, elles le doivent à leur vie molle et sédentaire, et à l'usage trop fréquent des bains de vapeur.

Ces peuples ont une manière d'être qui contraste en tout avec celle des Européens. Nous portons nos

cheveux, ils se rasent la tête : nous nous rasons le visage, ils portent la barbe et les moustaches : nos habits sont étroits et serrés, les leurs amples et flottants : nous marchons à pas précipités, ils marchent à pas lents : nous parlons vite et en gesticulant, ils ne remuent en parlant que les lèvres, et semblent compter toutes leurs paroles : ils parlent peu et toujours sans émotion : leur bonheur semble être dans le silence et le repos : ils ne conçoivent rien à notre goût pour le mouvement, à notre agitation perpétuelle; et leur délassement favori, que l'on a dérisoirement appelé une promenade turke, est d'être assis sur un sopha ou sur une pelouse, la pipe à la bouche.

Leur vie morale diffère encore plus de la nôtre. Ils vivent sous un gouvernement qui ne leur laisse rien à faire pour la chose publique, et qui prend pour sa peine une partie de leurs biens : ils la lui donnent sans regret; et quand ce gouvernement, non content de prendre leurs biens, leur demande encore leur vie, ils la lui donnent avec résignation, comme s'ils l'avaient reçue de lui et qu'ils ne l'eussent que par emprunt : ils ne sortent de leur apathie, que lorsqu'ils sont agités par quelque grande passion; mais cette passion ne les agite pas long-temps, parce qu'ils la satisfont sur le champ, sans en calculer les suites. Haïssent-ils quelqu'un? ils le tuent. Convoitent-ils son bien? ils le lui prennent violemment. Aiment-ils une femme qu'on leur refuse? ils l'enlèvent de force. En sont-ils jaloux? ils l'enferment sous la clef. C'est toujours un vent impétueux qui les pousse sur les flots de la vie, ou un calme profond qui les y retient sans mouvement. On voit bien qu'ils vivent dans une société, qui ne réprime

ni ne dirige aucun de leurs penchants. Notre curiosité, notre sollicitude, et surtout notre loquacité excitent leur surprise et leur pitié. Avec cette manière d'être, sont-ils plus heureux que nous avec la nôtre? Ils le prétendent, nous prétendons le contraire : il faut croire que chacun est heureux à sa manière. Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre desir de savoir et d'agir, de communiquer aux autres notre instruction et de recevoir la leur, d'associer avec eux nos pensées et nos volontés, c'est que notre sollicitude, notre activité, notre amour des richesses et des distinctions sont les grands ressorts de cette machine sociale qui se meut sous nos yeux en Europe et qui nous entraîne dans son mouvement; et c'est ce mouvement perpétuel, qui modifie sans cesse le monde moral, comme le monde physique. S'il n'y avait que des Turks dans le monde, le monde serait encore aujourd'hui comme il fut autrefois; mais cet état stationnaire est l'ouvrage de leur gouvernement, et non le leur.

Ces hommes se laisseront-ils chasser, comme des bêtes fauves, de la portion de terre qu'ils occupent, de cette belle Asie-Mineure qu'ils regardent comme un *Eden* où ils ont été placés par la main de Dieu; ou bien s'y laisseront-ils égorger, sans se défendre? C'est ce que l'avenir nous apprendra. Mais s'ils veulent s'y défendre, ils doivent mieux s'y fortifier. Environnée d'eau sur les trois quarts de son pourtour, l'Asie-Mineure n'est accessible à une armée, qui voudrait l'envahir par terre, que sur deux points, sur le Bosphore et le long de l'Euphrate : sur le Bosphore, où elle n'est séparée de l'Europe que par un canal étroit qui ressemble à celui d'un fleuve : le long de

l'Euphrate, d'où l'on peut y monter par la vallée du Mélas ou y descendre par celles de l'Halys et de l'Iris. Il faut donc fermer ces trois vallées et mieux fortifier Césarée, Sivas et Tokat qui les défendent; mais surtout il faut mieux défendre les accès de la péninsule du côté du Bosphore. Rien ne serait plus aisé que de défendre l'Asie-Mineure de ce côté, en élevant deux lignes de retranchements, l'une entre le golfe Astacénien et la mer Noire, appuyée à Nicomédie, l'autre entre le golfe Cianéen et le Sangare, appuyée à Nicée ; et si ces deux lignes étaient forcées, rien ne serait plus aisé que de défendre pied à pied le terrain, en se retirant successivement, d'abord vers Brousse au pied du mont Olympe, entre les sources du Rhyndacus et du Gallus, et puis vers Koutayeh au pied du mont Dindymène, entre celles de l'Hermus et du Thymbrius. Si Antiochus, dans sa guerre avec les Romains, eût occupé cette dernière position et se fût arrêté à la tête de la vallée de l'Hermus, au lieu de descendre dans cette vallée pour aller au-devant de Scipion, il n'aurait pas été aussi aisément vaincu à Cotyœum qu'à Magnésie; et s'il l'avait été, il aurait pu se retirer sur le plateau de l'Asie-Mineure et descendre de ce plateau dans la Cilicie et de la Cilicie dans la Syrie, sans être obligé de livrer son armée et sa flotte aux Romains.

Tel est le sort réservé aux Turks, s'ils ne savent pas mieux choisir leurs positions qu'Antiochus, et se défendre dans les montagnes, au lieu d'aller se livrer aux Européens dans les plaines et sur le littoral de la péninsule.

# CHAPITRE X.

**Des routes qui traversent l'Asie-Mineure et les lignes de l'Euphrate et du Tigre.**

---

Les routes qui vont de l'Asie-Mineure traverser les lignes de l'Euphrate et du Tigre partent de Constantinople sur le Bosphore ou de Smyrne sur la mer Égée, et se réunissent toutes sur le plateau de l'Asie-Mineure.

Les principales de ces routes sont celle d'Erzeroum et de Tauris, la route de Diarbékir et de Mousoul, et celle d'Alep et de Bagdad. On traverse, en sortant de Constantinople, le Bosphore devant Scoutari : puis on côtoie la Propontide depuis Scoutari jusqu'au bourg de Gébissé, l'ancienne Lybissa, où l'on montre encore le tombeau d'Annibal, et on va, le long du golfe Astacénien, de Gébissé à Nicomédie, où les trois routes se séparent.

Celle d'Erzeroum se dirige directement à l'est et côtoie la mer Noire, la route de Diarbékir coupe l'Asie-Mineure dans toute sa longueur et descend dans la vallée de l'Euphrate vers Malatie, et la route d'Alep la coupe obliquement et descend sur le littoral de la Méditerranée vers Tarsous.

La route d'Erzeroum traverse le Sangare vers son embouchure, entre le bourg de Sabandja et celui de

Khandâh, et conduit par le village de Doustcheh ou par le bourg de Modourli à la ville de Boli, située, près des ruines d'Hadrianopolis, au fond d'une plaine qui par sa brillante culture ressemble à un vaste jardin; mais au-delà de Boli, la route devient âpre et montueuse, traverse successivement les bourgs de Gérideh et d'Hamanli et descend avec les eaux du Parthénius à la petite ville de Tcherkis. Tcherkis est à l'embranchement de la route de Trébizonde et de celle de Tokat. La route de Trébizonde s'élève plus au nord, franchit les montagnes qui séparent le bassin du Parthénius de celui de l'Halys et descend avec un affluent de l'Halys à Castamouni et de Castamouni, par le bourg de Tach-Keupri, à la ville de Voyavat. Tach-Keupri est bâti sur l'emplacement de Pompéïopolis, et Voyavat dans une plaine fertile, au pied d'une hauteur, couronnée par une vieille citadelle. Voyavat est une bonne position de passage, parce qu'elle est à l'intersection de la route de Sinope et de celle de Trébizonde.

La route de Sinope se détourne au nord et conduit à la ville de ce nom, à travers un pays très-accidenté et coupé de distance en distance par des plaines ondulées, où se déploie la plus riche végétation : c'est un des cantons les plus fertiles de l'Asie-Mineure. La route de Trébizonde se dirige à l'est, passe l'Halys vers le bourg de Vizir-Keupri, et, après des montées et des descentes alternatives, elle débouche avec un petit cours d'eau au fond d'une baie bordée d'oliviers, où l'on voit la petite ville de Samsoun : elle côtoie ensuite la mer Noire, traverse l'Iris vers le bourg de Tcharchembeh, le Thermodon vers celui de Thermeh; et

laissant à gauche, sur le rivage de la mer, la petite ville d'Ounieh, elle conduit par les bourgs de Fatsa, d'Ordou et de Kérisoun à celui de Tiréboli; d'où elle va, en tournant la baie de Platana, à la ville de Trébizonde.

La route de Tokat fléchit plus vers le sud en sortant de Tcherkis, franchit les montagnes qui bordent le bassin du Parthénius vers le bourg de Karadjour, et descend par celui de Kodja-Hissar à la ville de Tosia sur l'Halys : elle traverse ensuite le fleuve vers le bourg de Hadji-Hamzeh ou vers celui d'Osmandjik, et va par la petite ville de Marsivan traverser l'affluent occidental de l'Iris à Amasie; d'où, en remontant cet affluent, elle s'élève par Turkhal à Tokat.

On va ensuite de Trébizonde et de Tokat à Erzeroum par deux routes très-difficiles; mais celle de Tokat l'est un peu moins. La route de Trébizonde à Erzéroum se dirige au sud-est et traverse un pays très-âpre et très-montueux. Il faut d'abord s'élever sur une première chaîne de montagnes, qui environne la mer Noire comme une ceinture, pour descendre par une pente rapide dans la vallée de Gumuch-Khaneh, puis escalader deux autres chaînes encore plus élevées que la première et séparées entre elles par la profonde vallée de Beybout, et déboucher enfin, avec un affluent de l'Euphrate, dans la plaine d'Erzeroum, vers le village d'Ilidja.

La route directe de Tokat à Erzeroum n'est guère moins difficile. Elle se dirige directement à l'est, conduit de Tokat ou de Turkhal à Niksar sur le Lycus, l'affluent oriental de l'Iris; et remontant cet affluent jusqu'à Kara-Hissar, elle s'élève, vers le village de

Kerkif ou vers celui de Lori, sur les montagnes qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de l'Euphrate, pour descendre dans la plaine d'Erzeroum vers le bourg de Vijan ; mais on va ordinairement de Tokat à Erzeroum par la route de Sivas, la moins difficile de toutes pour monter sur le plateau de l'Arménie, parce que Sivas est au débouché des montagnes les moins élevées de toutes celles qui lient le mont Taurus aux monts Moschiques. Cette route fléchit d'abord plus vers le sud. On passe du bassin de l'Iris occidental dans celui de l'Halys oriental, et on remonte l'Halys jusqu'à Sivas ; d'où l'on s'élève vers le nord-est sur la crête de la chaîne, pour descendre à Erz-Inghian sur l'Euphrate et remonter ensuite le fleuve jusqu'à Erzeroum. C'est la route qui traverse les cols de la chaîne les moins âpres et les plus abaissés.

Sivas, l'ancienne Sébaste, capitale de la petite Arménie, est située à la tête de la vallée de l'Halys, sur une haute plaine, fertile en fruits et en pâturages, et elle n'est fermée que d'une simple enceinte flanquée de tours, au milieu de laquelle s'élève une hauteur couronnée par une vieille citadelle. On évalue sa population à 50 mille habitants, et elle est le siége d'un pacha. Sivas est la position la plus importante de cette frontière de la Turkie, parce qu'elle ouvre la seule route qui descende avec les eaux sur le plateau de l'Asie-Mineure : c'est la clef de la péninsule du côté de la haute Asie, et les Turks devraient mieux fortifier cette place, aujourd'hui surtout qu'ils sont menacés dans l'Asie-Mineure par les Russes, maîtres d'une portion de l'Arménie et de toute la Géorgie. Sivas et

Erzeroum sont maintenant les seules barrières qu'on puisse leur opposer de ce côté.

Une autre route conduit de Constantinople à Sivas: c'est celle d'Angora. Elle se sépare de la route de Trébizonde à Nicomédie, passe le Sangare au bourg de Ghéïva ; et suivant la corde de l'arc que décrit le fleuve en descendant du plateau de l'Asie-Mineure, elle va, par les petites villes de Dérékli et de Torbali, rejoindre le Sangare vers le bourg de Nalikhan, près des ruines de Gordium ; d'où elle s'élève par la petite ville de Beybazar sur le plateau d'Angora. Ce plateau est un des points dominants de l'Asie-Mineure ; et voilà pourquoi on attachait autrefois tant d'importance à la forteresse de Gordium. Dès que l'on a couronné le plateau, on traverse les sources du Sangare sous la ville même d'Angora, et l'on s'élève par le village de Bébislar ou par celui de Tabadji sur le dos des montagnes qui séparent le bassin du Sangare de celui de l'Halys, pour descendre par le village d'Ak-Châr sur le dernier de ces fleuves. On le passe tantôt à gué et tantôt sur un bac, et l'on va par les villages de Sangor et d'Osman-Keuï à la ville d'Yousgât, le siége principal de la famille de Tchapan-Oglou, une des plus puissantes de l'Asie-Mineure. Cette ville peut renfermer huit à dix mille habitants, et elle est située dans une riante vallée, arrosée par un affluent de l'Halys. Le palais du prince s'y fait remarquer par l'élégance de ses kiosques et par la beauté de ses jardins.

Yousgât est une bonne position de passage, parce qu'elle est au nœud des deux routes de Tokat et de Césarée. La première se dirige à l'est ; et, traversant les montagnes qui séparent le bassin de l'Halys de

celui de l'Iris, elle débouche par un ravin profond sur la plaine élevée de Zéla, célèbre par la victoire de César sur Pharnace; d'où elle descend par une pente douce sur l'Iris occidental, vers Tokat. La route de Césarée se détourne au sud, en sortant d'Yousgât, et va, par les villages d'Ingourli, Kislan et Bouslian, repasser l'Halys vers celui d'Emlar; d'où elle conduit par Hiklar à Césarée. Hiklar est un gros bourg de deux à trois mille habitants, suspendu à une colline rocailleuse qui porte sur son sommet le tombeau d'un ancien roi de Cappadoce.

Une autre route conduit par Angora à Césarée et de Césarée à Malatie dans la vallée de l'Euphrate : c'est la route de Constantinople à Diarbékir et à Mousoul. Elle quitte la précédente à Nicomédie; et se dirigeant d'abord vers le sud, elle s'élève sur les montagnes qui séparent le golfe Astacénien du golfe Cianéen, pour descendre sur le lac Ascanius vers Nicée; d'où, en se détournant à l'est et en côtoyant le mont Olympe, elle va passer le Gallus au bourg de Louka, vers son confluent avec le Sangare : puis remontant ce fleuve sur la rive gauche jusqu'à la ville de Soghât, elle traverse le Thymbrius vers celle d'Eski-Chéer, l'ancienne Dorylée, située au milieu d'une plaine vaste et nue, et s'élève insensiblement par les bourgs de Séïd-Ghous et de Séver-Hissar sur le plateau d'Angora : c'est la route la moins difficile pour monter de Nicomédie sur le plateau de l'Asie-Mineure, parce qu'elle y va en suivant la direction des eaux.

Deux routes conduisent d'Angora à Césarée en se dirigeant au sud-est : l'une traverse l'Halys vers le village de Kara-Keuï; d'où en remontant le fleuve sur

sa rive droite jusqu'à la petite ville de Mandjour, où ses deux principaux affluents viennent se réunir, elle va traverser l'affluent oriental entre les villages de Tchalik et d'Ambar, pour s'élever au pied du mont Argée vers Césarée. L'autre côtoie le plateau oriental de l'Asie-Mineure ; et, remontant l'Halys sur sa rive droite, elle passe son affluent oriental au-dessus de Mandjour ; d'où elle conduit à Césarée, à travers une vaste plaine, nue et dépouillée d'arbres : c'est la route la plus facile ; mais on n'y trouve ni habitations, ni subsistances, et l'on y est exposé à être pillé par les Turkmans.

Césarée est à l'embranchement de toutes les routes qui vont traverser l'Euphrate ou qui descendent du plateau de l'Asie-Mineure sur le littoral de la Cilicie. Une de ces routes conduit à Sivas, une autre à Diarbékir, une troisième à Aïntâb et une quatrième à Adana et à Tarsous.

La première se dirige au nord-est et remonte l'affluent oriental de l'Halys depuis Emlar jusqu'à Sivas : c'est la route la plus facile pour monter sur le plateau de l'Arménie. La route d'Angora par Tokat à Sivas est plus courte et mieux pourvue de subsistances ; mais la route par Césarée est moins rompue et plus accessible à l'artillerie.

La route de Césarée à Diarbékir se dirige à l'est, côtoie le Mélas jusqu'à son confluent avec l'Euphrate, au-dessous de Malatie, passe le fleuve sur un bac au village de Téïs-Oglou et s'élève par la petite ville de Karpout sur la chaîne des montagnes qui lient le mont Taurus au mont Niphates, pour descendre, avec le principal affluent du Tigre, au bourg de Maïden et

du bourg de Maïden à la ville d'Argana; d'où elle va, en côtoyant le fleuve, à Diarbékir et de Diarbékir par Djesiré à Mousoul.

La route de Césarée à Aïntab se dirige au sud-est, traverse un des chaînons qui lient le mont Argée à la branche méridionale du mont Taurus, et descend par le village de Garrin dans la vallée d'El-Bostan, vers les sources du Sarus. El-Bostan est une petite ville, de quatre à cinq mille habitants, pittoresquement groupée au pied d'un vieux fort, et environnée de ruines que l'on présume être celles de Comane, célèbre par un temple de Bellone, dont le pontife était autrefois souverain de ce canton de l'Asie-Mineure, connu sous le nom de Comagène. Cette souveraineté sacerdotale fut pendant quelque temps l'apanage des princes puînés de la maison des Séleucides, et Titus en disposa en faveur d'Antiochus, mari de Bérénice. La vallée d'El-Bostan, quoique très-haute, paraît fertile : elle est parsemée d'arbres fruitiers, au milieu desquels s'élève la ville avec son donjon, comme une ruche au milieu d'un jardin anglais.

El-Bostan est à l'embranchement des trois routes qui conduisent, une à Samozate, une autre à Aïntâb et la troisième à Marach, à travers les branches entrelacées du mont Taurus et du mont Amanus. La première tourne à l'est le mont Amanus et descend, avec un affluent de l'Euphrate, à Samozate : la seconde traverse le mont à l'un de ses cols les plus abaissés, et descend par un ravin profond à Aïntâb et d'Aïntâb à Alep avec le Chalus : la troisième le tourne à l'ouest, et descend avec le Pyrame à la petite ville de Marach et de Marach au village de Messis sur le golfe d'Alexandrette.

Mais la route la plus suivie de Césarée à Alexandrette est celle d'Adana ou de Tarsous. Cette route se dirige au sud, tourne le mont Argée vers l'ouest et va par le bourg d'Endjazou, l'ancienne Castabale, et par celui de Kara-Hissar, l'ancienne Cybistre, à un vieux fort, bâti sur un rocher coupé à pic et nommé Yenji-Bar, qui paraît être l'ancienne Nora, si célèbre par la belle défense d'Eumène contre Antigone ; d'où elle s'élève sur la haute plaine de Nigdeh, arrosée, comme celle d'El-Bostan, par un affluent du Sarus. Nigdeh est, comme El-Bostan, une petite ville de trois à quatre mille habitants, groupée autour d'un rocher de forme conique et encombrée de ruines qui paraissent être celles de Cadyne. On descend de Nigdeh au bourg de Ketch-Hissar, l'ancienne Thyane, nommée Dana par Xénophon, qui est toujours une bonne position de passage, parce qu'elle est à l'intersection des deux routes de Césarée et de Koniah, et l'on descend de Ketch-Hissar par le village de Tchikisla dans une gorge profonde et sinueuse, creusée dans les flancs du mont Taurus, où se réunissent les divers affluents du Sarus et d'où l'on débouche par le village d'Abi-Chéïk dans la grande plaine de la Cilicie, autour de laquelle est d'un côté Tarsous, et de l'autre Adana. C'est dans cette gorge affreuse, où l'on ne voit plus aujourd'hui que les deux misérables villages de Tchikisla et d'Abi-Chéïk, que l'on croit reconnaître les Pyles Ciliciennes des anciens. Quelques voyageurs ont même cru voir les ruines de Nazianze sur l'emplacement de Tchikisla ; mais d'autres ont cru reconnaître ces ruines au nord de Nigdeh, sur le plateau même de l'Asie-Mineure. En débouchant de ces défilés, on

prend à droite, si l'on veut aller à Tarsous, et à gauche si l'on va directement à Adana et d'Adana à Alexandrette.

Mais la route la plus suivie de Constantinople à Alexandrette et en Syrie, est celle de Koniah qui traverse le pourtour occidental du plateau de l'Asie-Mineure et qui coupe la péninsule obliquement du nord-ouest au sud-est. Cette route quitte celle d'Angora à Nicée; et s'élevant sur les branches du mont Olympe, qui bordent au sud le lac Ascanius, elle descend à la petite ville d'Yeni-Chéer, où se croisent les deux routes de Brousse et de Koutayeh. La première se détourne à l'ouest et conduit à Brousse, en côtoyant le mont Olympe du côté du nord : l'autre se dirige au sud et s'élève, en côtoyant l'Olympe du côté de l'est, au bourg d'Yéni-Gheûl, vers les sources du Gallus, et du bourg d'Yéni-Gheûl par le village de Turbah à la ville de Koutayeh sur le Thymbrius. On remonte ensuite le Thymbrius jusqu'à ses sources vers le village d'Altoun-Tâch, pour s'élever enfin sur le plateau d'Afioum-Karahissar, bordé à l'ouest par la chaîne occidentale du Taurus, et à l'est par une rangée de petits lacs qui se touchent presque les uns les autres et qui se prolongent vers le sud jusqu'aux environs de Koniah. On est alors arrivé sur un plateau très-élevé, qui n'est plus séparé du plateau central de l'Asie-Mineure que par une traînée de collines, couronnées vers le sud par le mont Baba-Dâgh. La route passe entre les deux chaînes des montagnes sur une chaussée antique, noyée sur certains points, mais assez bien conservée sur d'autres, et conduit par le bourg de Balou-Dyn, bâti sur l'emplacement de Dynia, et par celui d'Iza-

klou, renommé pour la beauté de son territoire, à la petite ville d'Ak-Chéïr, sur l'emplacement d'Antiochie de Pisidie. Cette petite ville, où l'on fabrique des tapis très-estimés et où l'on élève beaucoup de troupeaux, peut avoir trois à quatre mille habitants : elle est située dans une plaine bien arrosée, au pied d'une montagne toute couverte de gazon, et à environ deux lieues de l'un des lacs qui bordent la plaine à l'est. On laisse tous ces lacs sur la gauche, et l'on va par le bourg d'Ilgoun et par celui de Kadoun-Khan, qui paraissent occuper, l'un l'emplacement de Philomélium, l'autre celui de Tyriæum, au village d'Hi-Ladek, bâti sur les ruines de *Laodicæa-Combusta*; d'où l'on arrive en dix heures à Koniah, en côtoyant le pied des montagnes qui bordent au sud le plateau de l'Asie-Mineure et qui s'élèvent graduellement jusqu'à la chaîne méridionale du mont Taurus.

Toute cette zone de terrain, creusée, comme un long berceau, depuis Afioum-Karahissar jusqu'à Koniah et bordant à l'ouest le plateau de l'Asie-Mineure, est parsemée de lacs qui n'ont aucune communication apparente avec la mer, mais qui sont vraisemblablement les sources des principales rivières du littoral égéen ; et elle se divise en trois bassins distincts, celui de Karahissar, celui de Laodicée et la plaine élevée de Koniah. Cette partie de l'Asie-Mineure formait le cœur de l'ancienne Phrygie : elle est très-fertile en fruits et en pâturages, et aucune autre dans toute la péninsule n'a un aspect plus riche ni plus varié. Le climat y est doux, tempéré, et l'espèce humaine s'y développe dans toute sa force et dans toute sa beauté. Tous les porte-faix de Smyrne, les hommes

les plus beaux et les plus vigoureux de l'Asie, viennent de ce pays : on croirait que les sculpteurs grecs y prirent jadis le type de leurs cariatides.

C'est sur ce plateau que se croisent toutes les routes de Constantinople et du littoral de la mer Égée. Celles-ci partent presque toutes de Smyrne, aujourd'hui le principal marché de l'Asie-Mineure et même de toute la Turkie. Les principales sont celles de Koutayeh, d'Afioum-Karahissar et de Koniah. La première se dirige au nord-est, et va, de Smyrne, rejoindre à Sardes l'Hermus qu'elle remonte par les villages de Kolah et de Sélendi, sur la rive gauche, jusqu'à ses sources, vers le bourg de Kadous; d'où elle s'élève sur la croupe du mont Dindymène, pour descendre avec le Thymbrius à Koutayeh. Elle traverse ensuite la plaine élevée d'Ipsus et conduit par les bourgs de Keymak, de Séver-Hissar et d'Yerma à Angora; d'où elle va par Tokat à Erzeroum : c'est la route directe de Smyrne à ce grand marché de la haute Asie. Des caravanes de cinq à six cents chameaux partent tous les mois de l'une de ces villes pour l'autre.

La route de Smyrne à Afioum-Karahissar quitte celle de Koutayeh à Sardes; et tournant au sud-est, elle remonte un affluent de l'Hermus jusqu'à la petite ville d'Ala-Chéïr, l'ancienne Philadelphie, et va passer le Méandre, vers son confluent avec le Lycus et vers le bourg de Pampouk-Kalési, bâti sur les ruines d'Hiérapolis. Elle se détourne ensuite au nord-est; et remontant le Méandre jusqu'à ses sources, elle s'élève par une vallée profonde et sinueuse, défendue par le fort Kanosi, l'ancienne Colosses, sur le plateau de l'Asie-Mineure, vers les ruines de Célènes, confondues

avec celles d'Apamée, qui la remplaça depuis, ou qui peut-être n'en fut que la citadelle. Dès que l'on a couronné le plateau, creusé de ce côté par une multitude de petits lacs, on s'élève vers le nord par une rampe douce à Afioum-Karahissar : ou bien l'on descend vers l'est par un talus insensible, mais coupé de distance en distance par des ravins ou par des flaques d'eau, dans la belle plaine d'Isaklou ; d'où l'on va par celle d'Ak-Chéïr à Koniah.

Mais la route directe de Smyrne à Koniah fléchit plus vers le sud, traverse, en sortant des montagnes qui environnent Smyrne, la plaine Cilbanienne, tourne le mont Tmolus vers le sud, passe le Caystre à Tira, le Méandre au-delà de Gheuzel-Hissar, l'ancienne Magnésie [1] ; et remontant le fleuve et l'un de ses affluents jusque vers la ville de Denigzlou, elle s'élève par celles de Bourdour et d'Isparta sur le plateau de l'Asie-Mineure, vers le lac et la petite ville d'Eyerdir; d'où elle va, à travers une plaine marécageuse, par les bourgs de Beykiri et de Serki-Seraï à Koniah : c'est la route de Smyrne à Tarsous, à Célenderis et même à Satalie.

Il y a bien une route qui va de Smyrne à Satalie, en se dirigeant encore plus au sud. Cette route quitte celle de Koniah au-delà de Gheuzel-Hissar, après le

1. Quelques voyageurs croient que les ruines de Gheuzel-Hissar sont celles de Tralles, et que les ruines de Magnésie sont celles que l'on trouve plus à l'est, en remontant le Méandre; mais toutes ces ruines, même celles d'Aphrodisias, ayant été explorées par de savants voyageurs, je n'ai pas cru devoir me livrer ici à des conjectures, qui m'auraient fait sortir du plan de mon ouvrage.

passage du Méandre, et mène par les bourgs d'Yéni-Bazar et de Karajazou à la petite ville de Ghéira, l'ancienne Aphrodisias ; d'où elle s'élève sur une des plus hautes croupes du mont Taurus, vers les villages de Bazar-Khan et de Terfané, pour descendre par le bourg d'Esténas, et avec un affluent du Cataracthès, à Satalie. Mais cette route, qui traverse la chaîne du mont Taurus vers son origine et vers ses plus hautes sommités, est si difficile qu'on préfère généralement le détour d'Isparta et d'Eyerdir, et l'on ne va guère aujourd'hui de Smyrne sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure que par Koniah.

Koniah peut donc être considérée comme le nœud de toutes les routes qui vont du nord et de l'ouest de l'Asie-Mineure sur la côte de Caramanie et sur celle de Syrie. Une de ces routes conduit à Satalie, en se dirigeant au sud-ouest, une autre à Célenderis, en se dirigeant au sud, et une troisième à Tarsous et à Adana, en se dirigeant au sud-est. Cette dernière est la grande route de Smyrne à Alep.

La route de Koniah à Satalie sort du plateau de l'Asie-Mineure, en circulant autour des lacs qui le bordent au sud, et descend du lac et de la petite ville d'Eyerdir, avec le Cataracthès, au bourg de Dûden, et du bourg de Dûden, par le village de Bidjikli, à Satalie : ou bien elle y va plus directement encore par la petite ville de Bey-Chéïr ; d'où elle descend par une gorge profonde, creusée dans les flancs du mont Taurus, et avec les eaux du Cestrœus, à Satalie ; mais ces deux routes sont très-pénibles. La dernière surtout est coupée par des ravins profonds, quelquefois même embarrassée de gros arbres liés ensemble par des vignes

sauvages et des clématites, qui barrent le chemin : on se croirait transporté dans les sombres forêts de l'Amérique.

La route de Koniah à Célenderis tourne à l'ouest le mont Kara-Dâgh[1], qui s'élève au milieu de la plaine de Koniah, comme une île escarpée au milieu de la mer, et conduit par les bourgs d'Ali-Bey et de Cassaba à la petite ville de Caraman, le siége des premeirs sultans Seljoucides, et à peine peuplée aujourd'hui de 4 à 5 mille habitants. Cette ville, qui a donné le nom de Caramanie à toute la côte méridionale de l'Asie-Mineure, est défendue par un vieux château, et elle a remplacé, sous le rapport militaire, l'ancienne forteresse de Laranda, dont on voit les ruines à une lieue et demie au nord-est, au pied d'une montagne isolée. En sortant de Caraman, la route s'élève par une rampe courte, mais roide, sur la chaîne méridionale du mont Taurus ; et dès qu'elle en a couronné la crête, elle descend avec l'affluent occidental du Calycadnus au bourg d'Ermineh, que l'on croit bâti sur l'emplacement de Philadelphie, ou, avec son affluent oriental, à la petite ville de Moût, environnée de ruines qui paraissent être celles de Claudiopolis. Le pacha de Moût est niché sur une hauteur escarpée, dans un donjon dont le pied est baigné par la rivière. Les petites tours, alternativement rondes et carrées, qui flanquent ce donjon, le précipice qui le borde d'un côté, et la colonnade en ruine qui l'entoure de l'autre, produisent au milieu de ces campagnes

1. Il paraît que c'est le mont Lycaon des anciens, qui fit donner le nom de Lycaonie à ce canton de l'Asie-Mineure.

solitaires l'effet le plus pittoresque. On descend ensuite, à travers un terrain haché, de Moût au bourg de Scheïk-Amour, et de ce bourg au port de Célenderis, à travers les montagnes qui bordent la côte : ou bien prenant plus à l'est et suivant le cours des eaux, on descend avec le Calycadnus par un terrain moins âpre, à la petite ville de Sélefkeh ; d'où, en tournant le cap Sarpédon, on va s'embarquer au port de Célenderis pour celui de Cérina. C'est la route par terre de Smyrne et de Constantinople à l'île de Chypre.

Mais, de toutes les routes de Koniah, la plus suivie et la plus intéressante à connaître est celle qui conduit par Tarsous, ou par Adana, à Alexandrette : c'est la route de Smyrne et de Constantinople à Alep et à Bagdad, celle du commerce de l'Europe avec l'Inde : c'est la route d'Antioche, de Palmyre et de Babylone, c'est celle de tous les conquérants.

Cette route tourne, en sortant de la plaine de Koniah, le mont Kara-Dâgh vers le nord, va par les villages d'Ismil, de Ghéïveh et d'Hartan au bourg d'Erékli, l'ancienne Archélaïs, située sur l'affluent occidental du Sarus ; et après s'être réunie à la route de Césarée au-dessous de Ketch-Hissar, l'ancienne Thyane, vers le confluent de toutes les eaux du Sarus, elle descend, avec le fleuve, vers le village de Tchikisla, dans une gorge profonde et sinueuse, creusée dans les flancs du mont Taurus ; d'où elle débouche dans la grande plaine de Cilicie par deux issues, l'une conduisant vers le sud-ouest à Tarsous, et l'autre vers le sud-est à Adana.

La route d'Alexandrette coupe la plaine obliquement ; et laissant Tarsous sur la droite, elle va passer

le Sarùs à Adana, le Pyrame au village de Messis, l'ancienne Mopsueste, et s'enfonce, à trois milles de ce village, dans un défilé resserré entre les montagnes qui bordent le golfe d'Alexandrette; d'où elle débouche dans une plaine fertile, mais déserte, de neuf milles de long sur trois à quatre de large et environnée de tous côtés par des montagnes brunes et arides. On se croirait perdu dans un bassin sans issue : on en sort cependant vers l'est, en gravissant par plusieurs détours des hauteurs très-escarpées; et après une marche pénible de près d'une heure, on descend au bourg ruiné de Kartanleh, habité, seulement pendant l'hiver, par quelques familles de Turkmans nomades. Ce bourg, désert pendant l'été, est situé à l'origine d'un long plateau, ou plutôt d'une terrasse d'environ trois milles de long, resserrée à son extrémité orientale par des rochers noirâtres, qui se rapprochent tellement entre eux, qu'ils ne laissent plus dans leur intervalle qu'un passage étroit, fermé par un vieux portique de granit noir, auquel les gens du pays donnent le nom de *Kara-Kapou* ou de *Porte-Noire*. Ce portique est soutenu par des arcades peu élevées et paraît être un fragment d'un ouvrage de fortification, construit jadis pour défendre le passage. Dès qu'on l'a franchi, le défilé s'ouvre peu à peu, et l'on débouche, à un mille de là, dans une petite plaine, d'environ deux milles de long sur un mille de large au plus, bornée au sud par le golfe d'Alexandrette, à l'est par un vaste marais qui borde le fond du golfe, et au nord par une chaîne de hauteurs qui s'élèvent graduellement jusqu'au mont Amanus. Le bourg d'Ayas est au pied de ces hauteurs, sur une plage absolument déserte,

et à un mille environ de la mer. Il n'est guère composé que de deux à trois cents cahuttes, et il a l'aspect le plus misérable. On n'y voit que des Djinghénis ou Bohémiens et quelques familles de pêcheurs : c'est pourtant le marché de tous les environs. En sortant de ce bourg, le chemin tourne au sud, suit pendant quelque temps les bords d'une plage sablonneuse, où l'œil ne se repose plus que sur un marécage couvert de joncs, et traverse ensuite une petite rivière torrentueuse, qui s'écoule dans le marais et que des voyageurs ont prise, les uns pour le Carsus de Xénophon, les autres pour le Pinarus d'Arrien, quoique ces noms puissent également convenir à d'autres petits cours d'eau qui sillonnent le littoral. Après avoir passé le torrent et arrondi le fond du golfe, le chemin s'éloigne du rivage et s'élève par une rampe douce au bourg de Pias, situé, comme celui d'Ayas, à une petite distance de la mer et au pied des hauteurs qui vont se pyramider au mont Amanus : tout fait présumer que ce bourg est l'ancienne Baïa. Pias est aujourd'hui désert et n'est habité que par quelques derviches qui y ont conservé un couvent ; mais on y voit encore plusieurs édifices très-solidement construits, deux ou trois mosquées et un beau bézestein voûté, bâti en briques. Ce bourg est le seul lieu intermédiaire entre ceux d'Ayas et d'Alexandrette : il est à 26 milles du premier, à 16 du second, et à l'angle sud-est d'une baie, sur les bords de laquelle on voit un petit fort ruiné, construit autrefois pour la défendre. On aurait dû conserver ce fort, parce que la plage est ici plus accessible que du côté d'Ayas et qu'il aurait pu servir à empêcher un débarquement ; mais l'usage des Turks est de ne rien

réparer et de ne reconstruire qu'au moment du danger : c'est le moyen de n'être jamais préparé à la défense. Ce point est cependant un des plus vulnérables de la côte, et l'on peut de Pias, comme d'Alexandrette, s'élever en deux ou trois marches sur le plateau d'Antioche, le point dominant et la principale clef de la Syrie.

La plupart des voyageurs ont cru que l'ancienne ville d'Issus était sur l'emplacement d'Ayas, quelques autres sur celui de Pias ; mais peut-être n'occupait-elle ni l'emplacement de l'un, ni celui de l'autre, et a-t-elle été ensevelie dans le marais qui a envahi le fond du golfe. Tout ce littoral paraît en effet avoir été bouleversé, et depuis le défilé de la Porte-Noire jusqu'à Pias, et même jusqu'aux approches d'Alexandrette, il n'y a aujourd'hui aucune plaine où l'on put déployer, ni moins encore faire manœuvrer une armée. En sortant de Pias, on laisse le mont Amanus sur la gauche ; et côtoyant le pourtour oriental du golfe, on traverse un terrain haché, couvert de flaques d'eau et de bois taillis, que pare une verdure éternelle.

Le chemin est tantôt uni, tantôt sillonné par des ravins. Quelquefois les montagnes s'éloignent jusqu'à trois milles du rivage, quelquefois elles s'en rapprochent jusqu'à moins d'un mille ; et c'est sur une des passes les plus étroites, à environ neuf milles de Pias, que l'on voit les ruines d'un vieux fort, et tout auprès, sur une langue de terre saillant en mer, les restes d'un obélisque, qui indiquent l'emplacement d'une ancienne ville, dont on n'a pas encore deviné le nom. A trois milles de ces ruines, on traverse un ruisseau que l'on pourrait prendre avec quelque raison

pour le Pinarus d'Arrien, à la rapidité de son cours et à l'escarpement de ses rives; mais il n'a guère qu'un filet d'eau. A un mille au-delà de ce torrent sont les vestiges d'un ancien mur qui se prolonge jusqu'à la mer, et ce n'est qu'à deux milles et demi plus loin, que l'on commence à tourner la baie, au fond de laquelle s'élève le bourg ou la petite ville de Skanderoun ou Alexandrette. Le golfe s'avance vers l'ouest au-delà d'Alexandrette et projetté un cap bordé de marécages, au milieu desquels sont des ruines que l'on présume être celles de Myriandre : puis se recourbant au sud, il va se terminer au cap Kanzir, au pied du mont Rhosus qui sépare le golfe d'Alexandrette de celui de Séleucie. Le cap Kanzir termine le golfe d'Alexandrette à l'est, comme le cap Mallus le termine à l'ouest. Ce golfe est très-redouté aujourd'hui des navigateurs, parce qu'il est malsain ; mais il a 4 à 5 lieues de profondeur sur un bon fond, et il offre le plus beau mouillage de la Syrie.

La route d'Alep quitte à Alexandrette le rivage de la mer ; et se dirigeant au sud-est, elle s'élève par une gorge profonde au bourg de Beylan, et du bourg de Beylan sur la croupe des montagnes qui bordent le golfe à l'est et qui lient la chaîne taurique à la chaîne syrienne, pour descendre dans la plaine d'Antioche sur les bords d'un lac, où viennent se rendre les eaux de toutes ces montagnes, avant d'aller se jeter dans l'Oronte. Là le chemin se divise en deux branches : l'une côtoie les montagnes qui sont au nord; et laissant à gauche, sur une hauteur escarpée, le vieux château de Gindare, elle conduit par le bourg de Killis à la ville d'Aïntab, vers les sources du Chalus,

et va passer l'Euphrate à Roum-Kaleh, l'ancienne Zeugma : l'autre coupe la plaine d'Antioche du nord au sud, passe l'Oronte sous les murs de la ville; et tournant à l'est, elle va franchir le Chalus sous Alep.

Alep est à l'embranchement de deux routes qui vont traverser l'Euphrate, l'une à Bir, en se dirigeant au nord-est, l'autre vers Kerkisièh ou vers Ana, en se dirigeant au sud-est : la première est la route de Mousoul, et la seconde celle de Bagdad par la Babylonie et le désert.

La route de Mousoul s'élève, en sortant d'Alep, sur une plaine nue, sillonnée par les deux affluents du Sadjour qui va se jeter dans l'Euphrate vers les ruines d'Hiérapolis. La première station est au village de Hardaran, situé au pied d'un monticule factice et remarquable par la forme de ses maisons, qui sont de petits carrés en terre, surmontés d'un dôme conique. On traverse au-delà de Hardaran les deux affluents du Sadjour, et l'on descend par une pente insensible, à travers des vergers d'oliviers, sur les bords de l'Euphrate, qne l'on passe sur un bac devant Bir. Le fleuve est très-encaissé vers ce point, et il serait difficile de le guéer. On s'élève, au sortir de Bir, sur deux chaînons de collines calcaires, au milieu desquelles est une jolie vallée, ombragée par des arbres fruitiers, et l'on descend de la crête du second chaînon à Orfa par un chemin roide, pavé de grosses pierres et taillé en plusieurs endroits dans le roc : c'est une ancienne voie romaine. Orfa, l'ancienne Edesse, est située au fond d'un vallon, renommé pour la beauté de ses eaux, entre deux collines absolument détachées de la chaîne taurique et liées par leur base à une traî-

née d'autres collines, qui coupent comme un rideau la vaste plaine de la Mésopotamie. Point de perspective plus variée que celle du château d'Orfa : au loin se déroule une plaine nue, légèrement ondulée et où les collines, qui masquent le désert, ne se montrent que comme des points noirs, presque imperceptibles : plus près, des bouquets d'arbres à fruits, qui ombragent des pâturages toujours verts : ici la fontaine de Callirhoé coulant en plusieurs canaux qui se réunissent et se séparent tour à tour pour se réunir encore : là le petit fleuve Bélés, qui serpente en longs détours au milieu de bois touffus d'orangers : de tous côtés des vergers d'oliviers, et de longues allées de noyers et de mûriers, liés entre eux par des guirlandes de vignes : c'est la végétation qui étale tout son luxe, avant d'aller mourir dans le désert.

D'Orfa à Mousoul il y a deux routes : l'une, plus au nord, va rejoindre vers Sovérak celle de Samozate; et franchissant un des cols du mont Masius, elle descend avec un affluent du Tigre à Diarbékir et de Diarbékir par Djésiré à Mousoul : c'est la route la plus difficile, mais la seule où l'on trouve des subsistances : l'autre, plus au sud, s'élève vers les sources du Khaboras, suit la corde de l'arc que forme la chaîne taurique de Sovérak à Merdin, et va de Merdin à Nisibe à travers une plaine cultivée, qu'arrose le Mygdonius, et de Nisibe à Mousoul, à travers une plaine inculte, qui s'étend du piéd de la chaîne taurique à la montagne de Singare. Rien ne saurait arrêter une armée sur ce chemin uni, si ce n'est le défaut de subsistances, et elle pourrait, sans monter la chaîne, en masquer tous les débouchés et passer outre :

c'est la route la plus propre à la cavalerie, tandis que l'autre convient mieux à l'infanterie.

Deux routes conduisent de Mousoul à Bagdad, en se dirigeant au sud : l'une côtoie la rive droite du Tigre, et l'autre la rive gauche : la première y va par Tékrid à travers le désert, l'autre par Arbèles à travers l'ancienne Assyrie. Ce dernier chemin est le plus long, parce qu'il s'éloigne du fleuve pour éviter les collines qui bordent sa rive gauche; mais c'est le seul où l'on trouve des terres cultivées et des subsistances. On traverse le Tigre, en sortant de Mousoul, sur un pont de bateaux, et l'on va passer successivement le Bumadus et le Zabus à deux lieues l'un de l'autre, au-dessus de leur confluent. La plaine, entre les deux fleuves, est élevée et onduleuse au nord-est; mais elle s'abaisse et s'aplatit au sud-ouest, vers l'angle où ils réunissent leurs eaux. Du gué, où l'on passe le Zabus, il n'y a plus que neuf lieues jusqu'à Arbèles, qui s'élève, comme une île, au milieu de la plus belle plaine de l'Assyrie. Le chemin est uni, avec quelques légères ondulations qui favoriseraient les manœuvres d'une armée. On descend ensuite d'Arbèles avec un petit cours d'eau au bourg d'Altoun-Koupri, où l'on passe le Caprus sur un pont de pierre; et laissant à gauche, au pied de la chaîne médique, la petite ville de Scherzour, on va par celle de Kerkoud et par le bourg de Daoük déboucher vers les villages de Kifri et de Kara-Tépé dans la plaine de Bagdad.

La route directe d'Alep à Bagdad se dirige au sud-est et suit, en sortant de la plaine d'Alep, une longue vallée, resserrée entre deux coteaux, au milieu de laquelle est le bourg désert de Taïb ; d'où elle débouche

sur l'Euphrate, d'un côté vers le bourg de Racca, l'ancienne Nicéphorium, et de l'autre vers les ruines de Tapsaque, à l'origine d'un coude que fait le fleuve en descendant à Kerkisieh, l'ancienne Circésium. Il paraît que les anciens passaient l'Euphrate, tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre de ces points : on le côtoie maintenant sur sa rive droite jusqu'à Ana, l'ancienne Anatho, et même jusqu'à Hit, l'ancienne Æïopolis, où on le passe sur un bac, pour le côtoyer ensuite sur sa rive gauche jusqu'à Ambar, l'ancienne Périsabour, et même jusqu'à Féloudjeh, qui est le point où l'Euphrate dans son cours sinueux se rapproche le plus du Tigre, et où se séparent les deux routes de Babylone et de Bagdad. La première se détourne au sud et conduit le long de l'Euphrate en quinze heures à Hella, bâtie sur l'emplacement de Babylone. L'autre se dirige à l'est; et traversant la plaine nue et hachée, qui sépare les deux fleuves, elle conduit en onze heures devant Bagdad, où l'on passe le Tigre sur un pont de bateaux pour entrer dans la ville. Il n'y a de Babylone à Bagdad, en ligne directe, que 18 lieues. La route est du sud au nord ; mais elle est très-pénible, parce que les hachures du terrain se remplissent d'eau dans les inondations des deux fleuves, et les caravanes, allant de l'une de ces villes à l'autre, prennent ordinairement le détour de Féloudjeh, qui n'alonge le chemin que de 7 à 8 lieues.

La route d'Alep à Bagdad par le désert et la Babylonie a cet avantage sur celle de Mousoul, qu'elle est plus courte, puisqu'elle suit la corde de l'arc, dont l'autre parcourt toute la circonférence ; mais depuis que le pays entre Alep et Tapsaque n'est plus cultivé,

et qu'on ne peut plus s'y faire convoyer par une flottille de bateaux, elle n'est plus praticable pour une armée, et elle n'est guère bonne que pour une division de cavalerie et pour des caravanes de chameaux : encore y est-on exposé à périr de faim ou de soif. La longue zone, qu'elle traverse et qui se confond avec le désert de l'Arabie, est une plaine unie ou légèrement ondulée, mais dont les ondulations sont si faibles, qu'elles peuvent à peine cacher un homme à cheval. On n'y trouve que quelques plantes séléniteuses et quelques ruisseaux de pétrole, presque point d'animaux, pas même d'oiseaux, partout un sol blanchâtre, imprégné de gypse ou de sel. Quelques bouquets de palmiers et quelques vergers d'arbres fruitiers, qui s'élèvent au milieu de jardins poudreux, couverts de melonières et environnés d'un mur de boue ou de roseaux, annoncent seuls les approches de Bagdad.

Bagdad est le point d'où partent les deux principales routes, qui conduisent l'une dans le midi de la Perse, l'autre dans le nord. La première se dirige au sud-est; et côtoyant le pied de la chaîne médique, elle va passer le Kérah ou rivière de Kirmanchah, l'ancien Eulée, vers les ruines de Suze, et les deux branches du Kâroon, l'ancien Oroate, l'une à Desfal, l'autre à Schouster; d'où elle s'élève sur le plateau de la Médie vers Lourkian, pour aller passer les Pyles Persiques vers les sources du Bendémir ou de l'Araxe persique et descendre avec ce fleuve sur le plateau de la Perse vers Ispahan : c'est l'ancienne route de Persépolis. La seconde se dirige au nord-est, remonte la Diala jusqu'à Cherâban ou Apollonie; d'où elle s'élève par Zâr-Pil ou par les pyles du mont Zagros sur le

plateau de la Médie vers Kirmanchah, pour aller passer vers Kangover les défilés du mont Oronte et descendre sur le plateau de la Perse vers Hamadan: c'est l'ancienne route d'Ecbatane, la grande route de la Turkie en Perse, parce que Hamadan est à l'intersection des deux chemins, qui mènent, l'un à Ispahan en se dirigeant au sud-est, et l'autre à Téhèran en se dirigeant au nord-est.

Telles sont les différentes routes qui vont de l'Asie-Mineure dans la haute Asie à travers les lignes de l'Euphrate et du Tigre : d'où l'on voit qu'elles se réduisent toutes à trois principales, à la route d'Erzéroum et de Tauris qui tourne les deux fleuves vers leurs sources, à celle d'Orfa et de Mousoul qui les traverse au milieu de leur cours et à celle d'Alep et de Bagdad qui côtoie l'Euphrate jusque vers Babylone et qui va passer le Tigre sous Bagdad, la première impraticable à l'artillerie, la dernière à l'infanterie. Celle du milieu est donc la seule accessible à une grande armée, parce que dans le temps même qu'on ferait filer la cavalerie et l'artillerie par Merdin et Nisibe, l'infanterie pénétrant d'Orfa par les défilés de Sovérak dans la vallée du Tigre, pourrait descendre avec ce fleuve de Diarbékir à Mousoul et de Mousoul à Bagdad; d'où en remontant la Diala, elle s'élèverait par les défilés du mont Zagros sur le plateau de la Médie, vers Kirmanchah, et du plateau de la Médie par les défilés du mont Oronte sur celui de la Perse, vers Hamadan. Maîtresse du plateau de la Perse, elle pourrait ensuite s'élever vers Téhèran jusqu'au pied de la chaîne taurique, côtoyer cette chaîne jusqu'au mont Paropamisus et descendre par Kandahar ou par Caboul dans la

vallée de l'Indus, vers Attok. Quelque longue et pénible que soit cette route, elle n'est pas impraticable à une armée qui aurait vaincu les Turks et les Persans, parce qu'elle offre partout des subsistances, et qu'on ne pourrait y être arrêté que par des hordes errantes qui, comme les Arabes et les Kourdes, parcourent les déserts de la Perse, ou par des peuples fixés qui, comme les Afghans et les Scheïks, occupent les versants de l'Indus ; mais les premiers ne suivent guère une armée que pour la piller, et les autres ne pourraient la combattre avec succès, qu'autant qu'ils seraient unis. Or il n'y a point d'harmonie entre eux, et il ne peut pas y en avoir, parce que le pays est divisé en petites souverainetés indépendantes, et qu'il suffirait de combattre ces divers peuples les uns après les autres, pour les vaincre tous en détail. Cette route a été suivie autrefois par Alexandre, et nous avons vu de nos jours Napoléon et Paul I, les deux plus puissants monarques de l'Europe, montrer le désir de la suivre, pour aller attaquer les Anglais dans l'Inde; mais ce projet, le plus hardi que l'on ait conçu dans les temps modernes, ne pourrait être exécuté que par des princes généreux, qui voudraient conquérir l'Inde, non pour la garder, mais pour la civiliser ; et dans la situation présente de l'Europe, il ne pourrait l'être que par les Russes, acculés au pôle du monde et presque inaccessibles aux attaques des autres nations. Maîtres de la Géorgie et de la ligne de l'Araxe, les Russes peuvent aujourd'hui tourner la côte occidentale de la mer Caspienne et pénétrer par Casbin sur le plateau de la Perse, ou y pénétrer par la côte orientale et par Bokara, à travers l'Oxus et l'Yaxarte, qui ne sont pas

des barrières insurmontables, puisque l'un de ces fleuves se perd dans le lac d'Aral, et que l'autre, comme le Rhin, disparaît dans des sables. Ils peuvent même aller d'Orenbourg à Bokara à travers le désert, et de Bokara remonter l'Oxus jusqu'à ses sources, pour descendre à Caboul avec un affluent de l'Indus. Au reste, cette entreprise serait si périlleuse et coûterait tant d'hommes et de travaux, qu'elle ne pourrait être justifiée que par un but glorieux, tel que celui de civiliser l'Inde; et les Anglais, déjà maîtres de la péninsule, ont bien plus de moyens d'atteindre ce but que les Russes, qui ont besoin de se civiliser eux-mêmes, avant de songer à civiliser les autres nations.

## CHAPITRE XI.

**Des marches militaires les plus célèbres à travers l'Asie-Mineure et les lignes de l'Euphrate et du Tigre, et d'abord de la marche des Dix-Mille.**

---

Les différentes routes qui conduisent de l'Asie-Mineure dans la haute Asie, à travers les lignes de l'Euphrate et du Tigre, ont été souvent parcourues par les armées anciennes et modernes; mais pour ne parler ici que des marches les plus célèbres, arrêtons-nous à celles des Grecs et des Romains. La mieux connue de toutes est sans contredit celle des Dix-Mille,

parce qu'elle a été décrite par Xénophon, témoin et acteur.

On donne le nom de Dix-Mille au corps auxiliaire des Grecs, qui suivit Cyrus le jeune dans son expédition contre Artaxerxès-Mnémon, roi de Perse. Cyrus, frère d'Artaxerxès, n'avait obtenu dans l'héritage paternel que la simple satrapie de la Lydie; et mécontent de son apanage, il voulut l'agrandir et entreprit de détrôner son frère.

Il y avait alors dans les colonies grecques de la Thrace et de l'Asie-Mineure une foule d'aventuriers grecs, qui bannis de leur patrie en cherchaient une, les armes à la main : c'étaient des espèces de *Condottieri*, comme ceux que l'on a vus depuis en Italie et qui, recevant de l'argent pour se battre, se battaient encore pour piller. Tels étaient Cléarque de Lacédémone, Proxène de Béotie et Ménon de Thessalie, qui vinrent avec des corps plus ou moins nombreux offrir leurs services au jeune Cyrus.

Ce prince assembla son armée à Sardes, le siége de son gouvernement, traversa la Lydie, et alla passer le Méandre vers son confluent avec le Lycus dans la plaine d'Hiérapolis; d'où il s'éleva par Colosses à Célènes, où naissait le principal affluent du fleuve. Un autre affluent, nommé Marsyas, naissait près de là sous les murs d'une forteresse, à laquelle on donna depuis le nom d'Apamée. Cyrus avait sous Célènes une maison de plaisance, environnée d'un parc très-étendu. Ce fut dans ce parc qu'il fit la revue de son armée. Le corps des Grecs se trouva composé de onze mille hoplites ou soldats pesamment armés, et de deux mille hommes armés à la légère. Après un séjour d'un mois

à Célènes, l'armée décampa et s'éleva par Peltes sur le point le plus élevé du plateau de l'Asie-Mineure, vers un lieu nommé le marché des Céramiens, où elle fit des approvisionnements de toute espèce, et elle alla de ce lieu à un autre, nommé Caystropédion, éloigné de 30 parasanges du premier [1]. Cyrus fut obligé de s'arrêter là, parce que les différentes troupes, qu'il avait à sa solde, vinrent toutes lui demander de l'argent et qu'il n'en avait point; mais Epyaxa, femme de Syennésis roi de Cilicie, dont il était aimé, lui en ayant apporté, il fit distribuer à chaque soldat quatre mois de paye : ce qui contenta toute l'armée. Alors elle se remit en marche ; et faisant 5 parasanges par jour, elle alla en deux marches à Thymbrée et en deux autres à Tyriée. Cyrus séjourna pendant trois jours autour de cette ville, pour donner à la reine de Cilicie le plaisir de voir manœuvrer ses troupes. Les divers corps se rangèrent en bataille d'après les usages

1. Pour mettre le lecteur à même de rectifier mes erreurs, si j'en commettais quelqu'une dans cette marche, j'indiquerai les distances en parasanges. La parasange était de 30 stades. Il y avait deux sortes de stades, le petit ou le pithyque de 75 toises, 3 pieds, 4 pouces, et le grand de 94 toises 1/2 : la parasange était donc suivant les uns de 2,256 toises, ou de 2,835 toises suivant les autres. Tous les lieux indiqués depuis Célènes étaient sur le plateau occidental de l'Asie-Mineure, et Cyrus dans sa marche, après s'être élevé sur le point le plus élevé de ce plateau, le côtoya du nord au sud, au lieu de le couper obliquement du nord-ouest au sud-est, en sortant de Célènes. D'après les marches indiquées, il paraît que le marché des Céramiens était dans la plaine d'Afioum-Karahissar, et Caystropédion et Thymbrée dans la plaine de Balou-Din, qui se confond avec la première.

de leur pays, et celui des Grecs se forma sur quatre hommes de hauteur. Ménon avec ses Thessaliens occupait la droite, Proxène avec ses Béotiens le centre, et Cléarque la gauche avec ses Lacédémoniens. Ils avaient tous des casques d'airain surmontés d'une aigrette noire, des tuniques de pourpre assujetties avec une ceinture sur les reins et des boucliers resplendissants. Cyrus fit d'abord défiler devant lui tous les corps des Barbares : puis s'avançant sur son char, accompagné de la reine, qui était en litière auprès de lui, il vint se placer devant le front des Grecs et leur ordonna de marcher. Aussitôt ils s'ébranlent; et réglant tous leurs mouvements au son de la trompette, ils marchent d'abord au pas ordinaire, puis au pas accéléré, enfin au pas de course : ce qui effraya tous les Barbares, et en particulier la reine, qui se retira précipitamment, tout en admirant la belle tenue et la discipline des Grecs. Cyrus vit avec plaisir l'effroi des Barbares, parce qu'il semblait lui présager le succès de son entreprise. Il marcha ensuite de Tyriée sur Iconium, où il arriva en trois marches; et côtoyant le pourtour méridional du plateau de l'Asie-Mineure, comme il en avait déjà côtoyé le pourtour occidental, il alla franchir vers Dana ou Thyane la chaîne méridionale du mont Taurus, par le côté le plus accessible, pour descendre sur le littoral de la Cilicie par les pyles ciliciennes; mais ayant appris que ces défilés étaient gardés par Syennésis, roi de Cilicie, il détacha pour les tourner deux cohortes de Grecs, commandées par Ménon, sous prétexte d'escorter la reine Epyaxa par le chemin le plus court; et dès que Syennésis se fut retiré, Cyrus franchit les défilés sans obstacle, et des-

cendit dans la belle et vaste plaine de la Cilicie, environnée d'une chaîne de montagnes, qui se courbe de deux côtés jusqu'à la mer, et au pied de laquelle était la ville de Tarsous, coupée en deux par le Cydnus. Les habitants l'avaient abandonnée et s'étaient réfugiés avec le roi dans les montagnes. Les Grecs, après l'avoir pillée, se mutinèrent et ne voulurent plus aller en avant, à moins que l'on n'augmentât leur solde. Cyrus y consentit, et leur promit au lieu d'un darique [1] par mois trois demi-dariques. Alors l'armée se remit en marche, alla passer le Sarus à dix parasanges de Tarsous, le Pyrame à cinq parasanges plus loin; et côtoyant le littoral du golfe profond qui sépare de ce côté la Cilicie de la Syrie, elle franchit successivement deux défilés resserrés entre le mont Amanus et ce golfe, et arriva en quinze parasanges à la ville d'Issus, située sur les bords de la mer, où l'on trouva des bâtiments grecs, qui lui amenaient des

1. Le darique était une monnaie d'or, d'environ 18 francs: c'était la paye mensuelle des soldats grecs au service du roi de Perse. On donnait le double de la paye des soldats aux centurions, et le quadruple aux généraux. C'était là, chez les anciens, la proportion de la paye des uns à celle des autres: c'est qu'il n'y a réellement que deux sortes de chefs, qui doivent recevoir une paye double ou quadruple de celle des soldats; les premiers, parce qu'ils sont les chefs des corps, et les autres ceux des divisions. Chez les modernes, la paye des officiers et des états-majors absorbe la paye des soldats; et voilà pourquoi le métier de soldat est moins recherché chez nous que chez les anciens. Il faut donner au soldat la paye au moins d'un ouvrier des champs; mais il faut la lui faire gagner en l'occupant, comme chez les Romains, hors le temps des exercices militaires, à la construction et à la réparation des routes et des canaux.

recrues. On incorpora ces recrues parmi les armés à la légère, et on alla d'Issus en cinq parasanges aux Pyles Syriennes, fermées par deux châteaux, éloignés seulement de trois stades l'un de l'autre, et entre lesquels coulait un ruisseau, nommé Carsus. Cyrus n'osant franchir un défilé aussi bien défendu, se disposait à le tourner, lorsqu'on vint lui dire qu'il n'était point gardé. Il le franchit alors sans hésiter, et déboucha dans une plaine qui est à la tête de la Syrie, et d'où il alla le long du rivage en cinq parasanges à Myriandre : c'était un port très-commerçant, où affluaient les vaisseaux de la Phénicie et de la Grèce [1]. L'armée y séjourna pendant sept jours; et quittant vers ce point le rivage de la mer, elle s'éleva sur les montagnes qui le bordent à l'est, pour descendre dans la plaine de l'Oronte, d'où elle s'éleva sur une autre plaine arrosée par le Chalus, qu'elle franchit vers Chalybon : elle arriva ensuite en cinq marches aux sources du Daradax, et descendit avec le Daradax sur l'Euphrate, qu'elle passa à gué devant Tapsaque. On remarqua qu'aucun des soldats n'eut de l'eau au-dessus de l'aisselle, quoique l'Euphrate n'eût jamais été guéable sur ce point : ce qui fut regardé comme un présage

1. Les distances de Xénophon en parasanges sont ici bien marquées, et je les ai marquées moi-même avec soin en milles de 60 au degré ou de deux milles et demi par lieue. Il y a de Messis ou du passage du Pyrame à Ayas 26 milles, d'Ayas à Pias 26 milles et de Pias à Alexandrette 16 milles : or en plaçant Issus à Ayas ou même à Pias, on ne pourrait pas concilier les distances anciennes avec les modernes. Il faut donc que ce pays ait été bouleversé par les volcans ou par les eaux.

heureux, le fleuve ayant paru s'abaisser devant Cyrus, comme devant son roi futur.

L'armée côtoya ensuite l'Euphrate sur sa rive gauche, passa le Khaboras ou l'Araxe de Xénophon vers son embouchure, et s'engagea au-delà de ce fleuve dans une plaine unie comme la mer, entièrement dépouillée d'arbres et où l'on ne voyait d'autres animaux que des autruches et des onagres. Les cavaliers, pour se distraire des ennuis de la route, se mirent à les chasser. Les onagres, dès qu'on les poursuivait, s'enfuyaient avec la rapidité d'une flèche, et s'arrêtaient tout court dès qu'ils ne sentaient plus le chasseur à leurs trousses; mais quand celui-ci approchait, ils répétaient la même manœuvre : en sorte que les cavaliers les mieux montés ne pouvaient les joindre, à moins qu'ils n'eussent des relais, et que, postés en divers lieux, ils ne se renvoyassent les onagres les uns aux autres. La chair de ceux qu'on prit ressemblait à celle du cerf; mais elle était plus délicate. Personne ne put attraper d'autruches; car elles couraient si vite, en s'aidant de leurs ailes comme de deux voiles, qu'elles laissaient derrière elles les plus agiles cavaliers.

L'armée arriva ainsi, en chassant, au confluent du Mascas avec l'Euphrate sous les murs de Corsote, où elle se pourvut de vivres; et côtoyant le fleuve de plus près, elle alla de Corsote à Pyles en treize marches, à travers un pays nu, où il n'y avait ni herbes, ni plantes. Alors elle commença à manquer de subsistances, et elle fut réduite pour vivre à tuer les chevaux du bagage et à se nourrir de leur chair; mais aux environs de Pyles elle fit halte vis-à-vis la ville

de Carmande, située sur la rive droite du fleuve; d'où l'on apporta des provisions sur des radeaux soutenus par des outres enflées. Ce fut dans cette halte, qu'une dispute s'étant élevée entre des soldats du corps de Cléarque et d'autres du corps de Ménon, toutes les troupes grecques allaient prendre parti dans cette querelle et se charger les unes les autres, l'épée à la main, lorsque Cyrus survint à propos pour rétablir la paix. L'armée décampa bientôt après, et ayant franchi le mur médique à l'une de ses extrémités, elle entra dans la Babylonie; mais à peine y eut-elle fait 12 parasanges, que Cyrus fut averti qu'Artaxerxès venait au-devant de lui, à la tête de son armée. Il fit alors la revue de la sienne, et il trouva qu'elle était composée de 100 mille Perses et de 13 mille Grecs, parmi lesquels il y avait 10,600 hommes pesamment armés et 2,400 hommes armés à la légère. Il fit de tous les Grecs un seul corps qui devait combattre séparément, pour ne pas se priver des avantages de la discipline grecque, et il donna l'aile droite de ce corps à Cléarque, l'aile gauche à Ménon et le centre à Proxène. Artaxerxès, suivant le rapport des coureurs, devait avoir douze cent mille hommes, divisés en quatre corps; mais un de ces corps n'étant pas arrivé, il n'avait encore avec lui que neuf cent mille hommes, parmi lesquels il n'y avait guère, suivant Ctésias, que quatre cent mille combattants. Cyrus se décida de suite à aller présenter la bataille à Artaxerxès; mais il n'avait pas encore fait 3 parasanges, qu'il se vit arrêté par un fossé profond, qu'Artaxerxès avait fait creuser depuis l'Euphrate jusqu'au mur médique, pour s'y retrancher. Entre le fleuve et le fossé, il n'y avait qu'un

passage de 20 pieds de large. Ce fut à travers ce passage que l'armée défila ; et comme il ne lui fut point disputé, elle marchait le jour suivant à la débandade, lorsqu'elle fut avertie par les coureurs qu'Artaxerxès approchait. Elle était alors près d'un lieu nommé Cunaxa, à 500 stades de Babylone[1], dans une plaine unie et rase qui s'étendait sur la rive orientale de l'Euphrate; et croyant qu'elle allait être attaquée sur-le-champ, elle se forma à la hâte en bataille. Les Grecs occupaient l'aile droite, qui fut appuyée au fleuve et couverte des armés à la légère : à l'extrémité de la droite était Cléarque, puis venait Proxène, ensuite Ménon, et à côté de Ménon le satrape Ariée avec une partie de la cavalerie persane. Cyrus était au centre avec l'élite de son infanterie; et le reste de l'infanterie et de la cavalerie occupait l'aile gauche qui se prolongeait dans la plaine, la ligne de bataille étant perpendiculaire au fleuve, que l'armée de Cyrus descendait, tandis que celle du roi le remontait.

Cependant Artaxerxès ne paraissait point, et le jour se consumait en alertes ; mais dès que le soleil commença à baisser sur l'horizon, on aperçut des tourbillons de poussière, qui ressemblaient à une nuée

---

1. Cunaxa étant à environ 20 lieues de Babylone devait être à quelques lieues en avant de Féloudjeh, puisque Féloudjeh n'en est plus qu'à quinze lieues; mais il n'est pas possible de déterminer avec précision l'emplacement de ce lieu, parce qu'il n'en existe plus de vestiges. Au reste toute cette plaine étant unie et rase, il importe peu que la bataille ait été donnée un peu plus près ou un peu plus loin, puisque la coupe du terrain n'influa en rien sur le résultat de l'action.

blanchâtre, et qui s'épaississant peu à peu eurent bientôt couvert toute la plaine. Au milieu de ces tourbillons on vit d'abord briller l'airain et le fer des armures, puis toute l'armée ennemie se déployer pour s'aligner. Aux deux ailes était la cavalerie qui chargeait avec la lance et qui se retirait en décochant des flèches, et au centre l'infanterie, armée de piques et de boucliers, et disposée par nations, chaque nation formant une colonne pleine sur plus ou moins de profondeur.

Les deux armées étaient rangées chacune sur une seule ligne, les Grecs en phalange et sur huit hommes de hauteur. Les Perses ne l'étaient pas uniformément, et Artaxerxès devait l'être sur un ordre bien plus profond que Cyrus, puisque avec quatre fois autant de combattants, son front n'avait guère que le double d'étendue. Sur le front de chaque ligne étaient des deux côtés des chars armés de faux, et au milieu les deux princes, Cyrus avec une escorte de 600 cavaliers couverts de cuirasses rouges, et Artaxerxès avec une escorte de 6,000 cavaliers couverts de cuirasses blanches. Il n'y avait plus que 3 ou 4 stades entre le front des deux armées, lorsque le signal du combat fut donné. Les Grecs chargèrent les premiers, la pique baissée et au pas de course, la cavalerie qui leur était opposée, et la mirent en fuite [1]; mais pendant qu'ils

1. On vante l'habileté manœuvrière des troupes modernes; mais peut-on la comparer à celle des troupes grecques, lorsqu'on voit un corps d'infanterie pesamment armée charger en ligne pleine, sans se rompre, un corps de cavalerie, le replier et le poursuivre? Si Xénophon ne le disait en termes exprès, qui pourrait le croire! Voy. Xénophon, Expédition de Cyrus, lib. I.

poussent devant eux, Artaxerxès de son côté pousse devant lui; et comme il ne trouve point de résistance, vu que son centre débordait l'aile gauche de Cyrus, qui était en l'air, il fait avec son escorte de cavalerie un mouvement de flanc pour tourner cette aile. Cyrus, qui veut prévenir ce mouvement, pique droit à lui avec ses 600 chevaux; et après avoir dispersé les 6,000 cavaliers qui escortaient Artaxerxès, il allait percer ce prince d'un coup de sa lance, lorsqu'il fut lui-même frappé au-dessous de l'œil d'un javelot lancé avec force, qui l'étendit sur le carreau. A cette nouvelle, Ariée lâche le pied avec la cavalerie, et laisse les Grecs à découvert. Ceux-ci ne s'arrêtent dans leur élan, que lorsqu'ils ne voient plus d'ennemis devant eux.

Alors les Grecs d'un côté et Artaxerxès de l'autre, qui ne savaient plus ce qui se passait ailleurs, croient chacun avoir remporté la victoire, parce qu'ils n'ont plus ni les uns ni les autres d'ennemis en face; mais s'étant bientôt aperçus qu'ils sont sur les flancs les uns des autres, les Grecs, abandonnés par Ariée, craignent d'être enveloppés et s'adossent à l'Euphrate. Artaxerxès vient se placer au-devant d'eux, ses ailes courbées, comme pour les embrasser et les acculer au fleuve. Les Grecs, ainsi enfermés, chargent son centre avec furie, rompent sa ligne, et ils auraint détruit toute son armée, si elle ne se fût dispersée par une prompte fuite.

La victoire cette fois ne fut pas incertaine; mais elle coûta cher aux vainqueurs, puisqu'ils l'achetèrent par la perte de Cyrus et de toute son aile gauche. Plutarque attribue la défaite de cette aile à la faute

des Grecs, qui après avoir rompu l'aile gauche d'Artaxerxès, n'attaquèrent point son centre; mais Plutarque ressemble souvent dans ses conjectures aux médecins, qui indiquent le remède, quand le malade est mort, sans songer si le remède pouvait être appliqué. Il est vrai que les Grecs auraient dû attaquer le centre d'Artaxerxès, s'ils avaient pu changer leur ordre de bataille en phalange, devant une armée qui les débordait de tous côtés; mais ce qui eût été plus sage encore, c'est que Cyrus aurait dû refuser sa gauche ou qu'il n'aurait pas dû la laisser en l'air, et c'est en quoi sa disposition fut vicieuse.

Quand une armée appuye une de ses ailes à un fleuve, il ne faut pas placer à cette aile les meilleures troupes, parce que si l'aile opposée est enlevée ou refoulée, toute l'armée se trouve acculée au fleuve et dans une position à être exterminée. Cyrus rangea donc mal son armée, en appuyant au fleuve son aile droite, composée du corps des Grecs, et en laissant en l'air son aile gauche, composée de ses plus mauvaises troupes.

On a encore blâmé les Grecs de s'être adossés au fleuve pour recommencer le combat; mais la phalange grecque, qui était si forte sur son front, et si faible, dès qu'elle était tournée ou prise à dos, devait naturellement chercher à assurer ses derrières par un obstacle insurmontable : c'est pour cette raison que Cléarque ne voulut pas changer sa disposition, quand Cyrus lui ordonna d'attaquer le centre de l'armée persane, parce qu'il ne pouvait pas la changer dans le poste où il avait été placé, et que dans le second combat, il s'adossa au fleuve, dès qu'il se vit aban-

donné par Ariée. La bataille de Cunaxa ne fut donc pas perdue par la faute des Grecs, mais uniquement par celle de Cyrus, qui l'expia par une mort glorieuse; et ce malheur même fut utile aux Grecs, en ce qu'il leur fit sentir ce que peut le courage, quand il est joint à la discipline, puisque les Perses, quelque nombreux qu'ils fussent, ne purent jamais les entamer.

Cependant les Grecs ne sachant pour qui ils avaient vaincu, ne purent recueillir le fruit de la victoire; mais persuadés que c'était aux vainqueurs à disposer de l'empire, ils le firent offrir à Ariée, qui ayant eu la lâcheté de fuir, n'eut pas le courage de l'accepter. Artaxerxès, regardant les Grecs comme ses prisonniers, parce qu'ils étaient renfermés dans ses états, leur fit proposer de son côté de lui rendre leurs armes. S'il les veut, répartirent-ils tous de concert, comme les Spartiates aux Thermopyles, qu'il vienne les chercher. L'armée persane, quoique dispersée, couvrait encore toute la plaine. Les Grecs, qui l'avaient vaincue, n'eurent pas de peine à se faire jour à travers cette armée, et résolurent de retourner dans leur pays. Ariée leur conseilla de prendre une autre route que celle par où ils étaient venus, pour ne pas s'exposer à périr de faim ou de soif, en traversant de nouveau le désert. L'armée suivit ce conseil; et au lieu de revenir sur ses pas et de se diriger à l'ouest, elle prit au nord, à travers des canaux dérivés du Tigre et de l'Euphrate. Elle n'eut pendant plusieurs jours pour toute boisson que du vin de palmier et pour toute nourriture que des dattes et des choux-palmistes, qui avaient un goût agréable, mais qui causaient de violents maux de tête, et elle fut obligée, pour éviter les surprises, de marcher en bataille. Le

roi, qui la suivit pendant quelque temps et qui vit sa ferme contenance, n'osa pas l'attaquer, et il lui envoya des hérauts, non plus pour lui demander ses armes, mais pour lui proposer la paix, qui fut conclue, à condition qu'on lui fournirait des vivres pour sa subsistance, et des bateaux pour traverser les canaux et les fleuves, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée sur la route de l'Asie-Mineure.

Ariée, rentré en grace auprès du roi, lui fut donné pour guide avec le satrape Tissapherne, qui allait gouverner la Lydie et l'Ionie à la place de Cyrus ; mais les Grecs se défiant des Perses ne voulurent jamais camper ni marcher avec eux. Cette défiance engendra des haines, et les haines engendrèrent des querelles. Quelquefois, les Grecs et les Perses, en allant au fourrage, se chargeaient, comme s'ils avaient été ennemis, et les chefs, au lieu de séparer les soldats, prenaient souvent leur parti. L'armée arriva avec cette escorte en trois marches, du camp de Cunaxa au mur médique; et comme en venant elle l'avait traversé à son extrémité occidentale, elle le traversa en retournant à son extrémité orientale. Ce mur était construit de briques cuites au feu et liées par un ciment d'asphalte : il avait 20 pieds d'épaisseur, 100 de haut et 20 parasanges de long.

Après avoir passé le mur médique, l'armée fit encore deux marches, à travers de grands canaux qui se divisaient successivement en de plus petits, pour mieux arroser le terrain, et elle arriva à Sitace, où elle passa le Tigre sur un pont de bateaux [1]. Elle re-

1. D'après les distances indiquées, l'emplacement de Sitace ne devait pas être éloigné de celui de Bagdad.

monta ensuite le fleuve sur sa rive orientale, et alla de Sitace à Opis en quatre marches. Opis était au confluent du Physcus, que l'on traversait sur un pont. Tous les habitants des environs accoururent vers ce pont, pour voir défiler l'armée grecque. Les chefs, pour la multiplier à l'œil et faire illusion aux Barbares, la firent défiler seulement sur deux de front; mais cette parade pouvait devenir funeste; car à moins que la colonne ne se dédoublât en défilant et ne se reformât bientôt après, rien n'était plus aisé que de la couper. L'armée continua cependant sa route sans accident; et côtoyant toujours le Tigre, elle arriva en six marches vers le confluent du Caprus qu'elle passa vis-à-vis la ville de Cœnes, située de l'autre côté du Tigre, d'où on lui apporta des vivres sur des radeaux soutenus par des outres; et après avoir fait cinq autres marches, elle était déjà campée sur les bords du Zabus, lorsque la méfiance entre les Grecs et les Barbares augmentant tous les jours, les chefs crurent pouvoir la dissiper en s'abouchant entre eux. Cléarque, Proxène et Ménon allèrent donc trouver Ariée et Tissapherne dans leur camp; mais, victimes de leur loyauté, ils furent tous les trois massacrés dans la tente même de Tissapherne.

Cléarque emporta les regrets de l'armée: c'était un des meilleurs généraux de son temps, et il aimait la guerre, comme d'autres aiment la chasse, avec passion. Il se plaisait dans les dangers, autant que d'autres dans les plaisirs, et il excellait dans l'art de faire subsister une armée et de la retenir dans le devoir: c'est de lui que l'on tient ces paroles, qu'un soldat doit plus craindre son général que l'ennemi.

Proxène au contraire ne savait pas se faire obéir, parce qu'il craignait plus ses soldats qu'il n'en était craint ; et quoiqu'il fût sage, prudent et même très-brave, il n'était bon à rien. Quant à Ménon, il aimait l'argent par-dessus tout, et il faisait la guerre, non pour acquérir de la gloire, mais de l'or. Tous les moyens de s'enrichir lui étaient bons, et il regardait la probité comme un défaut d'esprit. Un de ses officiers lui ayant présenté pour un emploi un homme de talent qui n'avait jamais voulu s'avancer que par des moyens honnêtes : *C'est un sot*, répondit-il, *il ne peut me convenir* : maxime, qui a passé depuis dans tous les gouvernements corrompus, où la vertu est dédaignée et le vice seul profitable.

L'armée ainsi privée de ses chefs était dans une sorte d'abattement, lorsqu'un jeune Athénien, disciple de Socrate, qui était venu servir dans le corps de Proxène comme simple volontaire, mais qui déjà avait attiré les regards de toute l'armée par sa brillante valeur, et surtout par sa mâle beauté, représentant qu'il fallait nommer de nouveaux commandants à la place de ceux que l'on avait perdus, parce qu'une armée sans chefs est un corps sans âme, toute l'armée le nomma par acclamation à la place de Proxène : c'était Xénophon. Puis elle nomma Timasion et Philésius à la place de Cléarque et de Ménon. Xénophon ayant pris alors les marques du généralat, harangua les soldats ; et comme la plupart d'entre eux déploraient la trahison d'Ariée, en se plaignant de ce qu'ils seraient obligés de combattre désormais sans cavalerie, il leur fit sentir qu'un cavalier n'avait guère d'autre avantage sur un fantassin que de fuir plus vite,

que cet avantage ne pouvait être envié des Grecs et qu'après tout il valait mieux voir dans les rangs des ennemis que dans les leurs, des Barbares dont le plus grand art était de fuir. Félicitons-nous, ajouta-t-il, avec une confiance qui rassura l'armée, félicitons-nous d'être réduits à la nécessité de vaincre. Nous devons vaincre, si nous aimons la vie, puisque les vainqueurs donnent la mort, et que les vaincus la reçoivent. Nous devons vaincre encore, si nous aimons les richesses, puisqu'il n'y a point d'autre moyen de sauver son bien, et même d'avoir celui d'autrui.

Ayant ainsi relevé le courage des soldats, Xénophon proposa de marcher en plæsion ou bataillon carré à centre vide, afin de pouvoir enfermer les troupes légères et le bagage au milieu du carré, et de faire front de tous côtés, si l'on venait à être attaqué pendant la marche. On désigna sur-le-champ les chefs qui devaient commander à la tête de la colonne, ceux qui devaient veiller sur les flancs ; et Xénophon, comme le plus jeune des généraux, fut destiné à rester à la queue. De tous les anciens généraux, qui survivaient, le lacédémonien Chirisophe était le plus distingué, et ce fut lui qui partagea avec Xénophon l'honneur de ramener les Grecs dans leur pays.

L'armée ainsi formée décampa et passa le Zabus, harcelée par les Perses qui s'approchaient, dès qu'on cherchait à les éviter, mais qui s'éloignaient, dès qu'on leur faisait face : semblables à ces chiens timides qui courent après les passants, mais qui fuient, lors qu'on se retourne sur eux. On sentit dans cette marche le besoin de troupes légères, pour tenir les ennemis éloignés, et l'on forma deux petits corps, l'un de 200 fron-

deurs, l'autre de 50 cavaliers. Couverte en tête et en queue par ces nouveaux corps, l'armée marcha sans être inquiétée, et elle arriva en deux marches sous les murs d'une ancienne ville, qui n'était plus habitée et qui se nommait Larisse. Ces murs, encore debout, avaient 2 parasanges de circuit, 25 pieds d'épaisseur et 100 de hauteur, et ils avaient été bâtis en pierres depuis leurs fondemens jusqu'à la hauteur de 20 pieds, et en briques au-dessus. Près de là était une pyramide en pierre, de deux plèthres d'élévation, et d'un plèthre de long sur chaque côté de sa base [1]. Toute l'armée alla la voir, et elle continua ensuite gaîment sa marche sur Mespile, qui n'en était plus éloignée que de 6 parasanges : c'était une autre ville déserte, comme Larisse, mais plus grande ; et les murs en étaient mieux conservés. Sur une plinthe de 50 pieds de haut et d'autant d'épaisseur, construite en pierres de taille et incrustée de coquilles, s'élevait un autre mur en briques de la même épaisseur et de cent pieds d'élévation. Telle était l'enceinte de cette ville, qui avait 6 parasanges de tour : il paraît que c'était l'ancienne Ninive [2].

---

1. Le plèthre était d'un sixième de stade.

2. La marche des Dix-Mille, depuis Sardes jusqu'à Ninive, est facile à suivre. L'armée grecque suivit, à quelques variations près, la route de Smyrne par Koniah à Alep, et celle d'Alep, à travers l'Euphrate et le désert, à Bagdad, où elle passa le Tigre qu'elle remonta sur sa rive gauche jusque vers Ninive, vis-à-vis Mousoul; mais il est très-difficile de la suivre depuis Ninive jusqu'à Trébizonde, à travers les montagnes de l'Arménie. Il paraît cependant qu'elle côtoya jusqu'au passage du Khabour la rive gauche du Tigre, ou qu'elle s'en éloigna seulement pour éviter les

Au-delà de Mespile, le terrain se rompt et s'élève graduellement jusqu'au pied des montagnes qui lient la chaîne du mont Taurus à la chaîne médique et qui tombent à pic sur la rive orientale du Tigre. L'armée continua à côtoyer cette rive en sortant de Mespile ; et quoiqu'elle fût continuellement harcelée par les Perses, elle n'éprouva dans cette marche aucune perte,

---

montagnes; qu'elle passa le Khabour ou le Centritès au-dessous de Sert, et qu'elle alla franchir au-dessus d'Erz-ên la chaîne taurique, aux cols du mont Niphates, pour descendre par Mouch, avec le Téléboas, sur l'affluent oriental du Tigre, vers Lysa; car si elle eût franchi la chaîne au-dessus de Bidlis, elle aurait aperçu le lac de Van, et ce lac, qui ressemble à une mer, n'aurait pas échappé à l'œil observateur de Xénophon. Mais il est très-difficile de suivre l'armée grecque sur le plateau de l'Arménie, parce que ce pays n'ayant alors, à l'exception de Gymnias, aucune ville dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, Xénophon est trop vague dans l'indication des lieux. Tout ce qui résulte de sa relation, c'est que l'armée fit sur ce plateau de longs circuits, peut-être pour y éviter les passages dangereux et y chercher des vivres, peut-être aussi, parce qu'elle y fut égarée par ses guides. Voilà ce que l'on peut conjecturer d'une marche aussi longue, que l'armée aurait pu abréger beaucoup, en s'élevant directement de Lysa par la plaine de Khénès sur le plateau d'Erzéroum, vers Gymnias, et de Gymnias sur la chaîne des montagnes qui séparent les eaux de l'Euphrate de celles de la mer Noire, pour descendre ensuite à Trébizonde; à moins que l'on n'aime mieux croire que Xénophon, écrivant son expédition de mémoire et long-temps après l'avoir faite, n'eût alors oublié les distances, ou n'eût été porté à les exagérer pour mieux faire sentir les difficultés de son entreprise : ce qui au reste ne peut guère se concilier avec la véracité d'un historien tel que lui, tout à la fois guerrier et philosophe. J'ai donc dû me borner moi-même à suivre exactement le texte de l'auteur, pour ne pas ajouter à ses erreurs par mes conjectures.

parce que les frondeurs des Grecs tinrent constamment éloignés ceux des Barbares. Les premiers avaient un grand avantage sur les seconds : ceux-ci ne se servaient que de pierres, au lieu que les autres se servaient encore de balles de plomb et les lançaient sous un angle très-élevé, pour qu'elles portassent plus loin : ce qui prouve que les Grecs ne tiraient pas toujours avec leurs frondes de but en blanc, et qu'ils jetaient quelquefois leurs projectiles comme nous jetons nos bombes, en leur faisant décrire une courbe très-prononcée. La marche du lendemain fut plus pénible, parce qu'elle se fit à travers un terrain rompu. On reconnut alors que l'ordre de marche en plæsion ou bataillon carré est mauvais, quand on a l'ennemi sur les talons, parce que l'inégalité du terrain force souvent à rompre le bataillon ou à le laisser flotter, et on adopta un autre ordre, mieux approprié à la nature du terrain. On se forma en deux colonnes, au milieu desquelles on plaça les troupes légères et le bagage, et l'on créa un corps de 600 hommes d'élite, divisé en six cohortes et destiné à se porter suivant le besoin sur le front ou à la queue des colonnes, en filant sur leurs flancs. Chirisophe, comme le plus ancien général, eut le commandement de la première colonne, et Xénophon, comme le plus jeune, celui de la seconde. L'armée fit ainsi quatre marches, sans essuyer aucun échec, parce que les nouvelles cohortes, en se portant rapidement de la tête à la queue des colonnes, éloignèrent les Barbares; mais à la cinquième marche, où elle eut à franchir les premières collines [1], qui servent comme

1. Au-dessus de Ninive, entre Hatara et Namar, sont des

de degrés à la grande chaîne des montagnes, elle eut beaucoup à souffrir des archers ennemis, placés sur ces collines. Il fallut, pour les en chasser, faire sortir d'entre les colonnes les troupes légères, parce que les cohortes étaient trop pesamment armées pour gravir les hauteurs. On parvint ainsi de collines en collines jusque dans une plaine, où l'on trouva des provisions abondantes et où l'on campa; mais les Barbares, selon leur usage, ne voulurent pas camper auprès des Grecs, et ils portèrent leur camp à 60 stades plus loin, dans la crainte d'être attaqués pendant la nuit; car rien n'était plus aisé que de les vaincre dans les ténèbres. Ils avaient la coutume de lier leurs chevaux et de leur mettre des entraves aux pieds, pour les empêcher de s'enfuir. Survenait-il une alerte? Il fallait que le cavalier sellât, bridât et montât son cheval, toutes choses difficiles à exécuter la nuit dans un moment de confusion, et surtout dans un temps où l'usage des étriers était inconnu. Dans la marche suivante, même manœuvre de la part des Barbares, qui accoururent avec leurs archers pour occuper toutes les hauteurs bordant le chemin; mais Xénophon avec les cohortes d'élite et les troupes légères les y avait devancés, et l'armée descendit sans obstacle dans la plaine, jusqu'au pied des montagnes, qui encaissent le Tigre de ce côté [1]. Là, l'armée se

collines qui se prolongent dans la plaine et qui paraissent être celles de Xénophon.

1. C'est la chaîne de montagnes, qui vient se terminer au Tigre par une pente brusque, vis-à-vis Zahou, et que l'on appelle Zahou-Dâgh. Le Centrités ou Khabour se jette dans le

trouva dans un nouvel embarras : d'un côté étaient des montagnes très-élevées, de l'autre un fleuve si profond, que les soldats en le sondant avec leurs piques n'en pouvaient toucher le fond. Quel parti prendre? Les généraux s'assemblent. Un Rhodien, qui servait dans les troupes légères, vient leur proposer de faire passer l'armée sur des radeaux couverts de fascines et de terre, et soutenus, à la manière du pays, par des outres enflées. Les généraux trouvèrent cette invention ingénieuse, mais l'exécution leur en parut impossible; car il y avait au-delà du fleuve la cavalerie ennemie qui aurait empêché les premières troupes d'aborder, ou qui les aurait détruites, dès qu'elles seraient débarquées. Il fallait cependant prendre un parti, parce que les Barbares ayant tout brûlé dans la plaine y avaient détruit toutes les provisions. Les généraux résolurent de revenir sur leurs pas et d'aller franchir les montagnes du côté où elles étaient le plus accessibles, en les tournant du côté de l'est. Ces montagnes étaient habitées par les Korduques, peuples nomades, qui avaient conservé leur indépendance au milieu de l'empire des Perses. L'armée persane ne voulut pas suivre les Grecs dans ces montagnes, et l'armée grecque y entra sans obstacle; mais à peine y eut-elle pénétré, qu'elle y fut assaillie de toutes parts par les Korduques. Ils gardaient tous les défilés et tous les passages, et il fallait les déloger de toutes les hau-

---

Tigre derrière cette chaîne; et voilà pourquoi l'armée grecque se rejeta dans l'intérieur et chercha à traverser la chaîne par un col qui paraît être celui d'Amadie. Il y a en effet un défilé qui conduit de Hatara à Amadie, à travers ces montagnes.

teurs qui bordaient le chemin. Quelquefois ils disparaissaient tout à coup, et se retiraient dans leurs montagnes : d'autres fois ils en descendaient inopinément, roulant devant eux des quartiers de roche, qui se fendaient en éclats en tombant et retentissaient dans les vallons : c'était tantôt un bruit effroyable pareil à celui de la foudre, tantôt un silence profond, tel que celui de la nuit. Il fallut marcher lentement, en s'éclairant de tous côtés, crainte de surprise, et, pour accélérer la marche de l'armée, se débarrasser de tout le butin que l'on avait fait : on ne garda que quelques jeunes filles et quelques jeunes garçons, dont les chefs ne voulurent pas se séparer. Enfin, après sept marches, toutes plus pénibles les unes que les autres, l'armée déboucha dans la vallée du Khabour, nommé Centritès par Xénophon, où elle trouva des vivres et où elle se reposa ; mais là, nouveaux obstacles et nouveaux embarras. Une partie de l'armée persane, qui avait paru se retirer, avait passé le Tigre; et remontant le fleuve sur sa rive droite, elle l'avait repassé au-dessus du confluent du Centritès, et avait reparu tout à coup, comme si elle fût sortie de dessous terre. Jamais surprise pareille à celle des Grecs, quand ils virent cette armée devant eux au-delà du Centritès et prête à leur en disputer le passage, la cavalerie rangée en bataille sur les bords du fleuve, et derrière elle, l'infanterie sur les hauteurs environnantes. Il n'y avait plus à reculer. Les Korduques étaient restés en armes sur leurs montagnes, et ils menaçaient d'en descendre, pour attaquer l'armée grecque sur ses flancs et sur ses derrières. Dans cette position, il fallut avancer, et on se disposa à passer le

fleuve ; mais l'ayant sondé, on reconnut que les soldats auraient de l'eau jusqu'au-dessus de l'aisselle et ne pourraient pas combattre. Alors on le remonta, sur sa rive gauche, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un gué plus facile, où les soldats n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture ; mais la cavalerie ennemie suivit le mouvement des Grecs et remonta le Centritès sur l'autre rive. On résolut alors de passer en présence de l'ennemi, et l'on se forma en deux divisions : la première conduite par Chirisophe se forma en colonnes par cohortes [1], chaque cohorte formant une colonne, et toutes les colonnes marchant de front sur une même ligne, coupée par des intervalles, et elle traversa ainsi le fleuve, pendant que la seconde division sous le commandement de Xénophon fit volte-face et se forma en phalange sur une ligne pleine, pour couvrir le passage et arrêter les Korduques, comme devant

---

1. Les Grecs avaient deux manières de combattre : tantôt ils combattaient sur une ligne pleine, dont la profondeur variait suivant les accidents du terrain, et alors ils couvraient les flancs de leur ligne par les armés à la légère : c'est ce qu'ils nommaient proprement combattre en phalange. Tantôt ils combattaient sur une ligne coupée par des intervalles et formée par le front d'autant de colonnes qu'il y avait de cohortes, et alors ils plaçaient dans les intervalles les armés à la légère : c'est ce qu'ils nommaient combattre en colonnes par cohortes. Au passage du Centritès, la première division se forma sur le dernier ordre, qui était le plus propre à l'attaque, et la seconde sur le premier, qui était le plus propre à la défense. J'ai exposé ces différentes manières de combattre dans ma *Théorie des Gouvernements*, liv. III, où il est question de la force armée des Spartiates et des Athéniens. Il faut avoir une idée de leur tactique, si l'on veut comprendre la marche des Dix-Mille.

un rempart. Les Barbares, descendus de leurs montagnes, furent repoussés, et la cavalerie persane, n'osant pas soutenir le choc de Chirisophe, prit la fuite. Ayant ainsi passé le Centritès, l'armée grecque marcha en bataille sur deux colonnes, et fit 5 parasanges en une marche à travers des collines basses : puis elle fit en deux marches 10 autres parasanges à travers des montagnes plus élevées, et elle arriva vers les sources de l'un des affluents du Tigre [1], au pied des montagnes qui séparent les eaux de ce fleuve de celles de l'Euphrate ; et après avoir franchi ces montagnes en trois marches de 5 parasanges chacune, elle descendit sur les bords du Téléboas, qu'elle passa à gué au milieu d'une plaine riante [2]. Elle se trouvait alors dans cette partie de l'Arménie, où commandait le satrape Tiribase. Ce satrape la côtoya pendant quelques jours avec de la cavalerie, mais sans oser l'attaquer : elle fit ainsi dans la plaine 15 parasanges en trois marches, et alla camper dans un lieu entouré de plusieurs villages, où il y avait des provisions en abondance ; mais comme l'hiver commençait à se faire sentir et qu'il tomba de la neige pendant la nuit, le lendemain on cantonna l'armée dans ces villages. Puis à une alerte qui survint, on la rassembla de nouveau dans le camp, où elle bivouaqua ; mais pendant la nuit sui-

1. Il paraît que cet affluent était celui d'Er-zên, qui vient du mont Niphates. Xénophon dit seulement les sources du Tigre, sans faire allusion à celles des deux autres affluents.

2. Cette plaine était selon les apparences celle de Moût, parce que c'est la plus belle que l'on traverse sur cette route à la descente des montagnes.

vante, la neige tomba en plus grande abondance, et les soldats en s'éveillant s'y trouvèrent comme ensevelis : ce qui obligea les généraux à renvoyer l'armée dans ses cantonnements, pour la mettre à couvert. L'armée fut ainsi tour à tour dispersée dans ses cantonnements ou réunie dans un camp. Elle reprit ensuite sa route, et fit dans une plaine entièrement nue trois marches, en remontant l'affluent oriental de l'Euphrate, qu'elle traversa à un gué, peu éloigné de ses sources [1], et où les soldats n'eurent de l'eau que jusqu'à la ceinture. Puis elle fit 15 parasanges en trois autres marches dans une plaine couverte d'une épaisse couche de neige, où elle eut beaucoup à souffrir d'un vent du nord, qui soufflait au visage des soldats, et qui leur coupait la respiration. Quelques bêtes de somme et plusieurs hommes périrent même de froid. On marchait le jour dans la neige, et la nuit on faisait de grands feux pour se réchauffer. On laissa en arrière des soldats que l'éclat de la neige avait rendus aveugles, d'autres auxquels le froid excessif avait gelé les doigts des pieds ; et il fallut, pour se préserver de l'éclat de la neige et de la rigueur du froid, se couvrir le visage d'un crêpe noir pendant le jour, et se déchausser pendant la nuit, pour empêcher que le cuir des sandales, en se gelant, ne gelât aussi les chairs. Les chevaux du bagage, perdant à tout moment la trace du chemin, glissaient et enfonçaient dans des précipices, et on les aurait tous perdus, si l'on n'avait

1. On voit par ce passage que l'armée dut passer l'affluent oriental de l'Euphrate vers Lysa ou Mélès-Ghird ou peut-être plus haut, pour s'élever sur la plaine de Khènès.

eu la précaution de leur attacher aux pieds des espèces de raquettes, qui les empêchaient de glisser et d'enfoncer. Plusieurs soldats, tombant de défaillance, demeurèrent couchés sur le chemin, et il fallut leur faire prendre des liqueurs spiritueuses pour leur donner la force de se soutenir et de marcher. Pour surcroît de malheur, l'arrière-garde, commandée par Xénophon et retardée dans sa marche par les traînards, fut attaquée par l'ennemi; mais elle le reçut avec tant de vigueur, que depuis il n'osa plus reparaître. Enfin on arriva dans des villages, où toute l'armée fut cantonnée. On trouva dans ces villages des vivres en abondance, et pour boisson une espèce de bière, faite avec de l'orge, que l'on gardait dans des urnes de terre et que l'on humait dans ces urnes même comme les bœufs hument leur boisson, ou que l'on aspirait avec des chalumeaux. Cette boisson paraissait d'abord très-forte; mais on la trouvait agréable, dès qu'on y était accoutumé. Les habitants du pays étaient remarquables par leur embonpoint et les femmes en particulier par leur fraîcheur; mais on ne pouvait leur parler que par signes comme à des sourds, parce qu'ils parlaient une langue peu connue. Leurs maisons étaient des espèces de puits, où l'on descendait par une échelle; mais il y avait ordinairement une autre entrée, creusée en spirale et en pente douce, par où l'on faisait descendre le bétail. C'est dans ces espèces de cavernes, que l'armée passa huit jours dans la bonne chère et à l'abri du froid, et elle n'en sortit, que lorsque toutes les provisions furent consommées.

Elle prit des guides dans ces villages; et s'élevant

sur un plateau nu et dépouillé d'arbres [1], où l'on ne rencontra ni hommes ni habitation, elle descendit en sept marches, de 5 parasanges chacune, sur les bords d'une rivière, que Xénophon nomme le Phase et que l'on présume être l'Araxe, quoiqu'elle ne fût large que d'un plèthre : elle fit ensuite 10 autres parasanges en deux marches, et elle arriva au pied d'une montagne, sur laquelle les habitants du pays s'étaient réunis en armes, après avoir appelé à leur secours les Taoques et les Chalybes, qui habitaient les montagnes voisines. On délogea les Barbares de ces hauteurs pendant la nuit, et l'on en tua un très-grand nombre : ensuite

---

1. Vraisemblablement le plateau de Toprac-Kalèh. C'est ici que la marche des Dix-Mille est difficile à suivre. L'armée descendit-elle de ce plateau sur l'Araxe, vers Kulli, où le fleuve n'est encore qu'un ruisseau de 30 pieds de large au plus, ou bien vers Baïranlou, à son confluent avec l'Harpazous? Mais là, l'Araxe a un plus gros volume d'eau que l'Harpazous, et Xénophon dit cependant que le Phase, présumé être l'Araxe, n'avait qu'un plèthre de large, tandis que l'Harpazous en avait quatre. Xénophon ne dit pas positivement que l'armée traversa le Phase, mais qu'elle alla des bords du Phase traverser l'Harpazous, après avoir vaincu les Taoques et les Chalybes. Peut-être l'Harpazous n'est autre que l'affluent de l'Araxe qui vient de Hassan-Kalèh, ou même, que l'affluent occidental de l'Euphrate, que Xénophon ne nomme pas. Mais l'affluent de Hassan-Kaléh n'est qu'un ruisseau, et l'affluent occidental de l'Euphrate était près de Gymnias, tandis que Xénophon place Gymnias à 40 parasanges de l'Harpazous. Ici, il y a évidemment erreur, et dans les noms et dans les distances, et le texte a été sans doute altéré. En supposant cette altération, l'armée aurait pu aller de Toprac-Kalèh par la route ordinaire de Kulli ou de Déli-Baba, par Hassan-Kalèh et Erzeroum à Gymnias, et cette supposition n'est pas plus invraisemblable que les autres.

on marcha contre les Taoques, et l'on fit en cinq marches 30 parasanges. L'armée manqua de vivres ces jours-là, parce que les Taoques habitaient des lieux fortifiés, où ils avaient transporté toutes leurs provisions, et même leurs troupeaux. Il y avait un de ces postes naturellement mieux fortifié que les autres, et où les Barbares s'étaient retirés en plus grand nombre avec leurs bestiaux, quoiqu'il n'y eût point d'habitation. Ce poste n'était accessible que d'un côté, parce que sur tous les autres régnait un escarpement à pic. On l'enleva de vive force, au pas de course ; mais on y fut témoin d'un spectacle affreux : on y vit des femmes jetant leurs enfants du haut des rochers et se précipitant ensuite après eux, les hommes imitant l'exemple de leurs femmes, et un centurion grec, qui voulait retenir un de ces hommes, entraîné avec lui et tombant de rochers en rochers jusqu'au fond d'un abîme.

Après les Taoques, on alla attaquer les Chalybes : c'était le peuple le plus belliqueux que l'on eût encore rencontré et qui poussait l'audace jusqu'à croiser la pique avec les Grecs. Les Chalybes portaient des cottes de mailles ou des corselets de toile piquée qui leur descendaient jusqu'à la hanche, et d'où pendaient au lieu de basques une infinité de cordes tortillées : ils avaient la tête couverte d'un casque et portaient à la ceinture un coutelas, avec lequel ils égorgeaient leurs prisonniers : leur pique était armée d'une pointe de fer, et avait 15 coudées de long. Ces Barbares habitaient, comme les Taoques, des lieux forts : toutes les autres peuplades étaient errantes, peu nombreuses, et elles agissaient sans concert ; en sorte qu'il suffisait

de les rencontrer, pour les vaincre. Les Chalybes seuls firent quelque résistance ; mais relancés de bourgades en bourgades, ils se retirèrent dans leurs montagnes et ne reparurent plus. L'armée arriva ainsi en combattant sur les bords du fleuve Harpazous, large de 4 plèthres, qu'elle passa à gué ; et ayant fait en quatre marches 20 parasanges à travers des plaines habitées par les Scythins, elle arriva dans des villages où elle se pourvut de vivres, et d'où en quatre autres marches de 20 parasanges, elle alla à Gymnias [1] : c'était une grande ville où on lui fournit des subsistances et où on lui donna un guide, qui lui promit de la conduire en cinq marches à une montagne, du haut de laquelle elle découvrirait la mer, et qui l'y conduisit en effet : cette montagne était le mont Tékès. Dès que les soldats de l'avant-garde y furent arrivés, ils battirent des

1. La marche de l'armée grecque depuis l'affluent oriental de l'Euphrate jusqu'à Gymnias est inexplicable, à moins de supposer que l'armée fit une pointe jusqu'à l'Harpazous, en remontant cet affluent jusqu'à ses sources vers Diadin, et en descendant ensuite par le col de Bayazid avec le Kara-Sou sur l'Araxe vers Baïranlou ; mais alors il faudrait supposer aussi que Xénophon prit le petit ruisseau du Kara-Sou pour le Phase, et l'Araxe à son confluent avec l'Harpazous, pour l'Harpazous même. Il vaudrait mieux supposer tout simplement que l'armée, emportée par son ardeur à la poursuite des Barbares, ou égarée par ses guides, tourna perpétuellement sur elle-même, en croyant avancer. Alors tout s'explique, et les distances se concilient ; mais on retrouve les distances de Xénophon depuis Djennès ou Gymnias jusqu'à Trébizonde par la route ordinaire de Beybout et de Gumuch-Khanéh ; d'autant plus qu'il y a près de Gumuch-Khanéh une montagne élevée, d'où l'on voit la mer Noire et qui paraît être le mont Tékès.

mains et poussèrent des cris de joie. Xénophon, qui de l'arrière-garde entendit ces cris, crut que l'armée était attaquée, et courut avec les cohortes d'élite sur les flancs des colonnes pour les secourir; mais en approchant, il distingua bientôt la voix des soldats qui criaient *la mer*, *la mer*. Alors cavaliers et fantassins, soldats d'avant-garde et d'arrière-garde, tous quittèrent leurs rangs et se mêlèrent, en s'embrassant mutuellement et en sautant au cou de leurs généraux; et sans attendre leurs ordres ni se consulter entre eux, ils coururent chercher des pierres et en élevèrent un trophée, qu'ils couvrirent des armes et des dépouilles de l'ennemi : puis ils donnèrent au guide, qui les avait conduits, les uns leurs bagues, les autres d'autres bijoux, et on lui donna au nom de l'armée un cheval, un vase d'argent, un habillement à la persane et dix dariques d'or.

L'armée grecque se crut alors sauvée et hors de tout danger; et après avoir si long-temps combattu pour vivre, elle voulut aussi combattre pour piller et pour s'enrichir : c'est le genre de guerre que le soldat fait avec le plus d'ardeur, parce que son premier besoin, au milieu des périls sans cesse renaissants de son état, n'est pas de vivre, mais de jouir. Il lui fallut alors changer de manière de combattre : elle n'avait jusque-là combattu que sur une ligne pleine en phalange ou sur une ligne rompue en colonnes, elle attaqua depuis en petites colonnes séparées entre elles, alignées ou échelonnées [1] : c'est la meilleure manière de combattre

1. Ils formaient alors autant de carrés ou colonnes, qu'il y avait d'énomoties, et c'est ce que l'on nommait combattre en

contre des troupes indisciplinées, parce que ces troupes se portant ordinairement en masses sur le front ou sur les flancs, une armée rangée sur une ligne peu profonde ne peut pas aisément leur résister. Il faut opposer à ces masses irrégulières des carrés plus ou moins grands, se flanquant les uns les autres, pour qu'ils ne puissent jamais être pénétrés ni entamés. C'est avec ces petits carrés que les Grecs vainquirent les Barbares dans l'Arménie, comme les Russes y ont vaincu de nos jours les Turks; et au lieu de se presser les uns contre les autres, comme lorsqu'ils combattaient en phalange, ils s'éparpillèrent pour se prêter à la nature du terrain, et pour atteindre des ennemis qui fuyaient encore plus vite qu'ils n'attaquaient.

L'armée se reposa dans un village près du mont Tékès : puis elle fit en trois marches 10 parasanges à travers le pays des Macrons, et elle arriva le premier jour sur les bords d'une petite rivière, dont les Macrons occupaient la rive opposée, pour lui en disputer le passage; mais ces Barbares étant entrés en pourparlers, on s'arrangea avec eux ; et loin de s'opposer à la marche de l'armée, ils la facilitèrent, en lui fournissant des vivres et en lui donnant des guides, qui la conduisirent en trois jours au pays des Colques. Là était une montagne élevée, mais accessible, sur le sommet de laquelle les Colques étaient rangés en bataille. L'armée marcha à eux, formée en colonnes par

---

colonnes par énomoties : c'est l'ordre, avec lequel on combattait, quand on avait peu de troupes. J'ai fait connaître dans un autre ouvrage l'énomotie grecque et sa composition, ainsi que les différentes manières de combattre des Grecs.

cohortes, toutes les cohortes formant ensemble 80 colonnes de 100 hommes chacune, précédées par un corps de 600 hommes armés à la légère et flanquées par deux autres corps semblables [1] ; et dès qu'elle fut arrivée sur la montagne, elle chargea les Barbares au pas de course, et les mit en fuite. Il y avait sur cette montagne plusieurs villages, et autour de ces villages beaucoup de ruches : les soldats s'y gorgèrent de miel : ce qui leur donna la dyssenterie et le transport au cerveau, au point qu'ils ne pouvaient plus se soutenir et qu'ils paraissaient plongés dans une espèce d'ivresse. Ce fut une consternation générale, pareille à celle que l'on éprouve, après la perte d'une bataille; mais au bout de quelques jours le mal disparut, et l'armée ayant continué sa route, descendit en deux marches de 7 parasanges sur la mer Noire, à Trébizonde, colonie grecque, où se retrouvant, comme dans une nouvelle patrie, elle célébra des jeux gymniques et fit des sacrifices aux dieux, pour les remercier de son retour.

L'armée s'arrêta pendant un mois à Trébizonde ; et pour ne pas y perdre son temps, elle fit des excursions dans les contrées voisines, où elle amassa beaucoup de butin : elle pilla même une ville, qui était comme la métropole des Driliens ; et après avoir embarqué tous ses malades, elle partit chargée de dépouilles pour Cérasonte, où elle alla dans trois marches, en côtoyant la mer. Là, on fit le dénombrement de tous les hommes présents sous les armes, et on en

1. C'était la marche en phalange, avec des intervalles dans les files, la plus propre à l'attaque dans les terrains rompus.

trouva encore 8,600 : les autres avaient péri par la rigueur du froid ou par le fer de l'ennemi. On partagea alors tout l'argent provenant de la vente des prisonniers, et on en préleva le dixième pour en faire une offrande aux dieux.

L'armée prit trois jours de repos à Cérasonte, et alla de Cérasonte à Cotyore, à travers le pays des Mossynèques : c'était un peuple sauvage, mais brave, qu'on ne put vaincre qu'en le divisant. On se battit avec un parti contre l'autre, et l'on triompha aisément de tous. Les Mossynèques avaient un très-beau teint; mais ils étaient presque tous trapus, rondelets et surchargés d'embonpoint. Les principaux d'entre eux se peignaient le corps et avaient trouvé l'art de pointiller des fleurs sur leur peau et d'y exécuter d'autres dessins. Ces hommes n'avaient aucune pudeur, et loin de cacher leurs amours dans l'ombre, ils s'y livraient publiquement. Les guerriers portaient d'une main un bouclier de la forme d'une feuille de lierre, et de l'autre un javelot de six coudées de long, avec une hache de fer. Leur tête était couverte d'un casque de cuir, sur lequel s'élevait en spirale une tresse de crin qui lui donnait l'apparence d'une tiare. Ils étaient vêtus d'une tunique descendant jusqu'au genou, et faite d'une toile de laine grossière et velue, pareille à celle d'une couverture de lit. Quand ils parurent au camp des Grecs, comme ils habitaient la côte, ils y vinrent presque tous dans leurs pirogues. Ces pirogues étaient faites d'un seul tronc d'arbre et portaient chacune trois hommes, un pour la diriger, et deux pour combattre. Ceux-ci sautèrent lestement à terre, posèrent leurs armes en faisceau, les reprirent ensuite

et se rangèrent en bataille sur plusieurs files. Un d'entre eux préluda de la voix, et tous ensemble entonnant un chant guerrier, ils traversèrent les rangs de l'armée grecque ; car leur usage était d'aller au combat en chantant, afin que la mesure réglant leur pas, les empêchât de le ralentir ou de l'accélérer, et que leurs files ne pussent pas se rompre, avant qu'ils eussent croisé le javelot avec l'ennemi : puis ils s'avancèrent accompagnés de quelques Grecs, attirés par l'espoir du pillage, vers un lieu fort et élevé, qui était comme la métropole du pays, et dont les deux partis se disputaient la possession. L'ennemi les laissa approcher sans se montrer ; et quand ils furent très-près de la ville, il fit une sortie, les dispersa, en tua un grand nombre et avec eux plusieurs Grecs, et poursuivit ensuite les fuyards jusqu'au camp ; mais dès qu'il eut découvert l'armée grecque qui allait à leur secours, il se replia et rentra dans la ville. Les vainqueurs coupèrent la tête aux morts et la montrèrent aux Grecs, en chantant et en dansant tout à la fois : ce qui irrita tellement l'armée grecque, qu'elle demanda à marcher de suite contre les Barbares. Elle se forma en colonnes par cohortes, les troupes légères dans les intervalles et les Mossynèques sur les flancs, et elle marcha d'abord lentement et bien alignée vers les glacis de la ville, où l'ennemi rangé en bataille reçut le premier choc, et puis au pas accéléré, jusqu'aux premières maisons, où l'ennemi déjà rallié recommença le combat ; mais ayant été partout repoussé, il évacua la ville que les Grecs pillèrent et remirent ensuite à leurs alliés. On trouva dans la place toutes sortes de provisions, et entre autres des châtaignes,

dont les habitants se nourrissaient en guise de pain, et un vin, qui paraissait âpre et même aigre, lorsqu'on le buvait pur, mais qui acquérait du parfum et un goût agréable, dès qu'on le mêlait avec de l'eau. L'armée se refit dans cette ville ; et reprenant sa marche, elle soumit ou reçut à composition toutes les autres villes qui étaient sur son passage : c'étaient de simples bourgades, situées dans des lieux forts et distantes entre elles d'environ 80 stades, d'où les Barbares par leurs cris se faisaient entendre les uns des autres, tant il y avait de montagnes et de vallons dans le pays [1].

L'armée mit huit jours à traverser le pays des Mossynèques, et arriva le neuvième à celui des Chalybes du Pont-Euxin : c'était un peuple peu nombreux, exploitant des mines de fer. Puis elle traversa le pays des Tibaréniens, dont le sol était plus uni : leurs places étaient situées sur les bords de la mer, et peu fortes par leur site. Les généraux voulaient les attaquer de vive force, pour y faire du butin, et ils refusèrent d'abord les dons de l'hospitalité qu'on vint leur offrir ; mais ayant ensuite consulté les dieux en leur immolant des victimes, ils virent par les entrailles des victimes que les dieux n'approuvaient pas cette guerre, et on reçut les présents des Tibaréniens. On traversa ensuite paisiblement leur territoire, en payant tout

---

1. C'est le pays nommé Djanik, un des plus accidentés de l'Asie-Mineure. Il est cependant difficile de croire que la voix humaine pût s'y faire entendre à de si grandes distances, à moins qu'elle n'y fût portée par des instruments concaves, pareils à nos porte-voix.

ce que l'on y prenait, et on arriva à Cotyore, leur ville principale.

Cotyore était une colonie grecque, où l'armée séjourna pendant un mois et demi, et où elle vécut, comme à Trébizonde, du butin fait sur les peuples voisins. Elle se livra dans son camp à toutes sortes d'amusements, et y donna même des jeux publics. Les soldats des différentes nations, qui composaient l'armée, y dansèrent les danses de leur pays. Des Thraces parurent les premiers tout armés, et sautèrent au son de la flûte. Ils s'élevaient si haut et retombaient avec tant de force, que toute l'armée en parut effrayée. Ils figurèrent ensuite un combat, à la fin duquel un danseur frappa l'autre, et tout le monde crut qu'il l'avait blessé ; mais ce n'était qu'un artifice. Le vainqueur dépouilla le vaincu en dansant, et sortit de la scène par un pas très-gai, qui exprimait sa victoire.

Ensuite les Magnésiens dansèrent la danse du semeur. Le semeur pose ses armes à terre, attèle deux bœufs à sa charrue, et ensemence un champ, se retournant de temps en temps comme un homme qui a peur. Un voleur survient : le laboureur saute sur ses armes et court à lui, comme pour défendre ses bœufs. Tantôt le voleur a le dessus, garotte le laboureur et amène son attelage : tantôt le laboureur est victorieux, lie au voleur les mains derrière le dos, l'attèle à son char à côté des bœufs et le fait marcher ainsi devant lui.

Un Mysien vint après : il tenait un bouclier de chaque main. Quelquefois il s'en servait, comme pour se défendre à la fois contre deux ennemis : d'autres fois, comme s'il n'y en avait qu'un seul : souvent il

tournait rapidement sur lui-même et faisait le saut périlleux, sans lâcher ses boucliers. Il finit par frapper, à la manière des Perses, d'un bouclier sur l'autre, et par exécuter au son de cet instrument nouveau un pas charmant.

Des Arcadiens parurent ensuite sur la scène : ils étaient couverts d'armes brillantes et s'avancèrent en cadence, se tenant les uns les autres par la main et la flûte exécutant une marche guerrière. Quelques-uns se détachaient de la bande, d'autres s'y joignaient, et ils finissaient tous par danser en rond, mais avec tant de rapidité et de justesse, que le mouvement d'une roue n'est ni plus prompt ni plus égal.

Enfin deux femmes parurent, vêtues des habits les plus élégants : l'une dansa la Pyrrhique, un bouclier à la main, l'autre la danse d'Ariane, agitant un mouchoir; mais celle-ci dansa avec tant de légèreté et de grâce, qu'elle ravit tous les spectateurs et termina le ballet au bruit de tous les applaudissements. Les naturels du pays, étonnés d'un tel spectacle et surtout de la danse des femmes, demandèrent aux Grecs si leurs femmes combattaient aussi avec eux : Oui, répondit-on de toutes parts, ce sont elles qui, en dansant et en combattant tour à tour, ont chassé de la Grèce l'armée du Grand-Roi.

Le lendemain l'armée quitta Cotyore. La route de cette ville à Sinope tournait le golfe d'Amisus, et faisait de longs circuits : elle était coupée d'ailleurs par le Thermodon, l'Iris et l'Halys, qu'il était très-difficile de passer à gué, et il fallait traverser une gorge dominée des deux côtés par des montagnes élevées, où une poignée d'hommes pouvait en arrêter

une multitude d'autres. L'armée préféra pour ces raisons s'embarquer à Cotyore pour Sinope, où elle arriva le lendemain en longeant la côte, et où elle reçut en signe d'amitié les dons de l'hospitalité, qui consistaient en 3,000 médimnes de farine et en 1,500 cérames de vin [1].

Sinope était, comme Cotyore, une colonie grecque, fille de Milet. Les soldats pendant leur séjour à Cotyore avaient mangé tout ce qu'ils avaient; et comme ils se voyaient alors près de leur patrie, ils ne voulaient pas y rentrer sans quelque butin. Ils crurent qu'en se donnant un seul chef, au lieu de plusieurs, ils pourraient mieux butiner, parce qu'ils pourraient mieux cacher à l'ennemi leurs desseins, et ils jetèrent les yeux sur Xénophon, celui de leurs généraux qu'ils aimaient le plus, et qui avait montré le plus de talents. Celui-ci aurait désiré le commandement en chef pour rendre plus de services à ses compatriotes et pour acquérir plus de gloire; mais ayant consulté les dieux, qui parurent contraires à ses vœux, il le refusa. Il ne pouvait pas d'ailleurs accepter seul le pouvoir suprême, sans renier en quelque sorte sa patrie, où ce pouvoir était partagé entre plusieurs. On l'offrit alors au Lacédémonien Chirisophe, qui l'accepta sans balancer, et le lendemain on mit à la voile pour Héraclée, où l'on arriva en deux jours, après avoir aperçu, en longeant la côte, les bouches du Parthénius. Les habitants d'Héraclée offrirent aux Grecs, comme ceux de Sinope,

---

1. Le médimne était une mesure de capacité de deux pieds de longueur sur un de largeur et un de profondeur. Le cérame n'avait qu'un pied en tous sens.

les présents de l'hospitalité, savoir 3,000 médimnes de farine, 2,000 cérames de vin, 20 bœufs et 100 moutons. Là, l'armée se sépara et se divisa en trois corps : l'un de 4,500 hoplites, formant à lui seul plus de la moitié de l'armée et principalement composé d'Arcadiens ou d'Achéens, sous la conduite de dix généraux de leur pays : un autre de 1,400 hommes pesamment armés et de 700 hommes armés à la légère, commandés par Chirisophe ; et le 3[e], commandé par Xénophon, de 1,700 hoplites et de 300 hommes de troupes légères, auxquelles on avait réuni un escadron de 40 chevaux. C'était tout ce qui restait d'hommes présents sous les armes. Les autres étaient morts ou restés dans les colonies grecques, où l'on avait séjourné. La division des Arcadiens s'embarqua à Héraclée et fit une descente sur la côte de Bithynie au port de Calpé, où elle pilla tous les villages voisins sur un rayon de 50 stades : elle enleva beaucoup de bétail et fit un grand nombre de prisonniers ; mais n'ayant point de troupes légères et se gardant mal, elle fut inopinément assaillie par les habitants du pays et très-maltraitée : elle était même assiégée sur une colline et en danger d'être prise tout entière, lorsque Chirisophe et Xénophon, partis séparément d'Héraclée, l'un par terre, l'autre par mer, arrivèrent successivement à Calpé. Xénophon marcha de suite avec sa division au secours des Arcadiens et les dégagea, les Barbares ayant pris la fuite à son approche. Les trois divisions se réunirent alors au port de Calpé dans un même camp, et résolurent de ne plus se séparer. On rendit même le commandement aux anciens généraux; et Chirisophe étant mort dans cet intervalle, il fut remplacé par Néon.

Le port de Calpé était à mi-chemin d'Héraclée et de Byzance : c'était un très-beau port, creusé dans les flancs d'un rocher coupé à pic, qui s'avançait sur les flots et qui, ayant 20 orgies [1] d'élévation sur tout son pourtour, ne tenait à la terre ferme que par un isthme de 4 plèthres. Nul site plus propre à bâtir une ville. Une source abondante d'eau douce naissait sur les bords de la mer : le territoire tout autour était fertile et présentait de belles forêts, où l'on aurait pu couper tout le bois nécessaire au chauffage et aux constructions. L'armée, réunie dans ce lieu et environnée de Barbares de tous côtés, eut le désir de s'y établir, et l'on prétend que Xénophon lui avait inspiré ce désir, dans l'espoir de s'y faire roi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce général avait été d'avis de s'y retrancher et de faire de là des excursions dans la Bithynie, si l'on avait envie d'amasser du butin, avant de sortir de l'Asie, pour rentrer dans la Grèce ; mais Néon, successeur de Chirisophe, ayant été battu dans une de ces excursions et ayant perdu 500 hoplites, Xénophon dut songer à sauver l'armée, avant de songer à l'enrichir : il marcha donc avec tous les soldats âgés de moins de 50 ans contre les Barbares qui l'attendaient, rangés en bataille au-delà d'un vallon, sur des collines escarpées. Les Grecs, formés en colonnes par cohortes, franchirent le vallon au pas accéléré sans déranger leur ligne, culbutèrent les Barbares de la première colline où ils étaient postés, puis de deux autres où ils s'étaient ralliés, et ne rentrèrent au camp qu'après les avoir dispersés. Ayant ainsi réparé l'ou-

1. L'orgie était de quatre coudées.

trage qui lui avait été fait et vengé son honneur, l'armée quitta son camp de Calpé; et longeant la côte de Bithynie, elle arriva en six marches à Chrysopolis, où elle vendit tout son butin, et d'où elle passa à Byzance en traversant le Bosphore. Ce fut là le terme de son expédition. Ce qu'elle fit depuis, nous est étranger, et ne prouve qu'une chose que l'expérience a prouvée de tout temps, c'est qu'une armée, qui sert d'instrument à des conquêtes, peut donner de la gloire à ses généraux, quelquefois même des trônes et des principautés, mais qu'elle ne recueille jamais elle-même le fruit de ses victoires [1]. Cette expédition, une des plus brillantes que l'histoire nous ait transmises, non par ses résultats, mais par l'art et le courage avec lesquels elle fut conduite, avait duré quinze mois ; et pendant ces 15 mois l'armée grecque avait fait en 215 marches 1,150 parasanges ou 34,255 stades : ce qui indique qu'elle avait fait à peu près 5 parasanges par jour ou environ 5 de nos lieues.

---

1. Xénophon cependant rentra en Grèce avec de grandes richesses par la prise qu'il fit d'un riche persan et de ses trésors, après avoir quitté l'armée.

# CHAPITRE XII.

## De la marche d'Alexandre.

L'EXPÉDITION des Dix-Mille fit faire celle d'Alexandre contre Darius roi de Perse, et en présagea le succès. L'armée macédonienne fut réunie à Dium, dans la Piérie : elle s'élevait à 35 mille hommes, et elle était composée d'une phalange complète [1] de 16 mille

1. La phalange complète était proprement de 16,384 hommes, et elle était composée, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage, de 2 phalanges royales, ou de 4 phalanges simples. La phalange simple était formée de 4 moraï, ou cohortes de 1,024 hommes chacune, et elle était commandée par un stratège, tandis qu'un simple chiliarque commandait la cohorte.

La cavalerie pesante était composée de deux corps, l'un d'Hétaires ou *Compagnons du roi*, ainsi nommés parce qu'ils en formaient la garde, et l'autre de cavaliers thessaliens organisés comme les Hétaires. Chacun des deux corps était composé de 2,048 hommes, et il était formé de huit escadrons de 4 compagnies chacun, et chaque compagnie de 64 cavaliers.

Le corps des Hétaires était subdivisé en deux autres, l'un d'Hippapistes ou de Cataphracthes proprement dits, et l'autre d'Argyrapistes, ainsi nommés de leurs boucliers d'argent. C'est dans ce dernier corps qu'il y avait un escadron plus particulièrement attaché à la personne du roi et connu sous le nom d'*A-*

hoplites, d'une division de 8 mille peltastes, de deux corps de cavalerie pesante de 2 mille hommes chacun, l'un de Macédoniens appelés *Hétaires*, parmi lesquels il y avait un escadron d'élite connu sous le nom d'*Agéma*, l'autre de Thessaliens, réputés les meilleurs cavaliers de la Grèce, d'un autre corps de cavalerie légère de mille hommes, principalement recrutés dans le Péloponèse, et d'une division de 6 mille hommes de trait, archers ou frondeurs, recrutés en divers lieux. C'était le plus beau cadre d'armée que l'on eut encore organisé dans la Grèce, et il était formé d'hommes choisis dans les parties les plus belliqueuses de cette contrée, en Macédoine, en Thessalie, en Épire et dans l'Albanie et l'Illyrie.

Après avoir remis le gouvernement de la Macédoine à Antipater, avec le titre de régent, Alexandre alla se mettre à la tête de cette armée à Dium; et côtoyant le golfe Therméen, il passa successivement l'Halyacmon et l'Axius vers leurs embouchures, s'éleva vers Thessalonique sur l'isthme de la Chalcidique, et descendit sur le Strymon vers Amphipolis; d'où il alla le long de la mer Égée, par Abdère et Marronée, passer l'Hèbre vers Œnos; et tournant le golfe de Mélas, il entra par l'isthme dans la Chersonèse de Thrace et fit passer l'Hellespont à son armée devant Sestos. Là, pendant que l'armée traverse le détroit sur 160 trirè-

---

*géma :* c'était l'escadron sacré des Macédoniens. Il était composé de la fleur de la jeunesse macédonienne et portait l'armure la plus brillante. Il paraît que les Argyrapistes étaient des espèces de dragons, et les Hippapistes des espèces de cuirassiers.

mes, il descend lui-même vers le cap Éléonte pour aller sacrifier sur le tombeau de Protésilas [1], le premier des Grecs qui aborda en Asie dans l'expédition de Troie : puis il s'embarque avec Héphestion sur une trirème dont la poupe était couronnée de lauriers, et arrivé au milieu du détroit, il fait des libations à Neptune et lui immole un taureau blanc.

L'armée débarqua sur la côte d'Asie à Abydos et campa dans la plaine voisine sous les murs d'Arysbe. Au premier bruit de sa marche, l'armée persane s'était rassemblée à Zéléïa sur la Propontide, vers la péninsule de Cyzique, afin de pouvoir se porter au besoin sur le Bosphore ou sur l'Hellespont, au-devant des Macédoniens. Si près de Troie, Alexandre ne voulut pas quitter son camp d'Arysbe sans aller visiter cette ville, pour y offrir des sacrifices à Pallas. Arrivé à Ilium, il monte à la citadelle accompagné d'Héphestion, enlève du temple de la déesse les armes que les Grecs y avaient consacrées, y suspend les siennes; et descendant dans la plaine, qui borde le cap Sigée, il va couronner le tombeau d'Achille, pendant qu'Héphestion couronnait celui de Patrocle, et s'écrie, « Heureux Achille d'avoir été chanté par Homère ! » Puis il revient dans son camp d'Arysbe ; et côtoyant l'Hellespont, il marche vers Lampsaque au-devant de l'armée persane qui vient à lui, et va camper sur les bords du Practius ou Prosaction, qui en descendant du mont Ida se perd dans la mer entre l'Hellespont et la Propontide. Là, il apprend que l'ar-

1. On montre encore aujourd'hui ce tombeau au pied du cap Éléonte, à l'entrée de l'Hellespont.

mée persane, sous les ordres de Memnon de Rhodes, composée des troupes de tous les satrapes de l'Asie-Mineure et forte de 20 mille chevaux et de 100 mille fantassins, parmi lesquels il y avait un corps soldé de 20,000 Grecs, l'attend de pied ferme derrière le Granique, qui n'est éloigné du Prosaction que d'une marche. Aussitôt il se forme en ordre de combat, sa phalange doublée et pliée en colonne, sa cavalerie sur les flancs, les bagages à la queue, et marche en avant, couvert par un rideau de tirailleurs. Arrivé sur la rive gauche du Granique, il aperçoit l'armée persane déployée sur la rive opposée, la cavalerie en avant sur les bords du fleuve, derrière la cavalerie le corps soldé des Grecs rangés en amphithéâtre sur une seule ligne, et derrière les Grecs le reste de l'infanterie persane, sur une hauteur dont elle couronne le sommet : c'était un spectacle imposant. Les généraux d'Alexandre et entre autres Parménion, lui conseillent de ne pas tenter le passage ce jour-là et d'attendre au lendemain pour livrer bataille, en lui représentant que le fleuve est profond, les bords escarpés, que la phalange ne pourrait arriver à la rive opposée qu'en désordre et par pelotons, qu'en abordant elle aurait à essuyer, d'abord le choc de la cavalerie persane, puis celui des Grecs rangés sur une ligne pleine ; enfin qu'un premier échec serait un présage funeste pour le reste de la campagne. Alexandre oppose à ces conseils la nécessité de faire un coup d'éclat en débutant, et de donner de la réputation à ses armes. Il se décide en conséquence à attaquer les Perses sur-le-champ, et il change son ordre de marche en ordre de bataille, en déployant sa phalange sur une ligne de seize hommes

de hauteur, coupée par des intervalles, afin que chaque section pût guéer le fleuve, là où il lui présenterait le moins d'obstacles : puis il place à la droite de la phalange la cavalerie des Hétaires, à la gauche la cavalerie thessalienne ; et s'avançant lui-même à la pointe de son aile droite avec l'Agéma ou l'élite des Hétaires, il entre dans le fleuve et le traverse obliquement en suivant le fil de l'eau, pour éviter en abordant d'être attaqué par sa pointe et pour présenter de front à l'ennemi sa phalange qui le suivait. Une grêle de traits tombe sur les Macédoniens. Leurs premiers rangs sont éclaircis : les Perses les chargent à mesure qu'ils abordent, et croisent la pique avec eux : Alexandre voit la sienne se rompre dans ses mains ; et prenant celle d'un Hétaire qui était près de lui, il en perce Mithridate gendre de Darius, lorsqu'un cavalier persan ayant déjà levé le sabre sur lui, Clitus d'un coup du sien abat la main de ce cavalier. Toute l'armée macédonienne passe le fleuve sur les pas d'Alexandre, enfonce la cavalerie des Perses et attaque, d'abord le corps soldé des Grecs, puis le reste de l'infanterie persane, qui ne peuvent soutenir le choc de la phalange et qui se dispersent en un clin d'œil. Deux mille hommes tombèrent vivants aux mains du vainqueur, qui ne perdit lui-même qu'un petit nombre des siens, et parmi eux 24 Hétaires, auxquels Alexandre fit élever à Dium des statues d'airain de la main de Lysippe.

Jamais passage de fleuve n'avait été exécuté d'une manière aussi brillante : ce fut la cavalerie qui en assura le succès. La victoire du Granique détruisit l'armée persane destinée à défendre l'Asie-Mineure, et

ouvrit à Alexandre toute cette vaste péninsule. Zéléïa et toutes les villes de la Propontide jusqu'au Rhyndacus et même jusqu'au golfe Cianéen, se rendirent à lui. Il y établit Callas un de ses généraux pour gouverneur; et remontant lui-même avec son armée divisée en plusieurs corps le Rhyndacus et ses affluents jusqu'au pied des montagnes qui lient le mont Ida au mont Olympe, il traversa ces montagnes du nord au sud, et descendit d'abord dans la vallée du Caïcus, et puis dans celle de l'Hermus vers Sardes. Il n'était plus éloigné de cette ville que de 70 stades, lorsqu'on vint lui en apporter les clefs dans un bassin d'or. Alexandre campa sur les bords de l'Hermus à 20 stades de la ville, et monta seul, accompagné d'Héphestion, à la citadelle, qui s'élevait avec sa triple muraille sur un mont escarpé. Il fit élever sur le sommet du mont un temple à Jupiter olympien pour le remercier de sa victoire, et laissa dans la ville Asandre, fils de Philotas, qu'il nomma gouverneur de toute la Lydie.

L'armée marcha ensuite de Sardes sur Ephèse, divisée en deux corps. L'un y alla directement sous la conduite de Parménion à travers la plaine cilbanienne : l'autre, conduit par Alexandre, y alla par Smyrne qui n'était alors qu'une réunion de bourgades situées au nord du petit fleuve Mélès, autour de la fontaine de Diane. Alexandre campa au-delà du fleuve au pied du mont Pagus, et sur un songe qu'il eut pendant la nuit [1], il ordonna à Lysimaque, un de ses lieutenants, de bâtir une ville en ce lieu : c'est la même que celle qui existe encore. A l'approche d'Alexandre, Éphèse lui

1. Voy. le Fragment de Quinte-Curce du liv. 2, ch. 7.

envoya des députés : il se rendit dans leur ville, offrit à Diane des sacrifices dans son temple, suivit avec l'armée en ordre de bataille la pompe religieuse, instituée en l'honneur de la déesse, et marcha ensuite sur Milet en côtoyant la mer Égée. Dans sa marche, il reçut la soumission de Magnésie et de Tralles; et ayant passé le Méandre sans obstacle, il se présenta devant Milet qu'il prit d'assaut : puis il marcha sur Halicarnasse, et vint camper à cinq stades de la ville. Halicarnasse, défendue par sa position sur un plateau élevé, l'était encore par Memnon de Rhodes, le meilleur des généraux persans, qui s'y était retiré après la bataille du Granique, et qui l'avait fortifiée avec tous les secours de l'art. Les Macédoniens sont repoussés dans un premier assaut; mais parvenus dans un second à se loger jusque sur les remparts, la ville était sur le point d'être prise et saccagée, lorsqu'Alexandre, pour la sauver, fit sonner la retraite. Voyant alors qu'elle ne pourrait pas résister à un troisième assaut, Memnon y fit mettre le feu et se retira dans la forteresse de Salmacis. Alexandre fit démanteler la ville, y laissa 3,000 Macédoniens sous la conduite de Ptolémée, fils de Séleucus, pour contenir la forteresse; et après avoir remis l'administration du pays à Ada, reine de Carie, qui l'avait reçu avec honneur, il marcha lui-même vers la Lycie et la Pamphylie, pour occuper tout le littoral de l'Asie-Mineure, et rendre inutile la flotte ennemie qui le suivait et l'inquiétait dans tous ses mouvements. A son approche, Telmissus, Pinara, Xanthus, Patara et trente autres villes de moindre importance lui ouvrent leurs portes : il occupe toute la Lycie jusqu'au canton de Milyas; et tournant le promontoire Sacré, il entre

dans la Pamphylie par le défilé de Phasèlis. Ce défilé, resserré entre le mont Clymax et la mer, est inondé, quand les vents du midi soufflent avec violence. Alexandre le franchit, ses soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; et tournant le golfe d'Attalée, il s'avance par Perga et Aspendus jusqu'à Sidé; mais informé à Sidé que les Aspendiens s'étaient révoltés après son passage, il revient sur ses pas pour les mettre à la raison, retourne à Perga et s'élève de Perga par les villes de Termesse et de Sagalasse sur le plateau de la Phrygie, à travers les différentes branches du mont Taurus. Maître de tout le littoral de l'Asie-Mineure jusqu'à la mer de Chypre, Alexandre comprit alors qu'il ne pourrait garder ce littoral, sans occuper le plateau de la péninsule ; et après s'être assuré, par l'occupation de Termesse et de Sagalasse, des principaux défilés des montagnes, il monta sur ce plateau vers les lacs qui le bordent au sud ; d'où il alla, en côtoyant ces lacs jusqu'à Célènes, située vers les sources du Méandre, à la principale issue du plateau sur le littoral de la mer Égée.

La ville de Célènes était assise sur un rocher à pic et défendue par une garnison de mille hommes qui promit de se rendre, si elle n'était pas secourue à un jour fixe, Alexandre accepta cette condition, pour épargner à ses soldats un siége long et périlleux ; et laissant dans Célènes une garnison de 1,500 Macédoniens sous les ordres de Balacre, fils d'Amyntas, il côtoya le plateau de l'Asie-Mineure à l'ouest et marcha sur la ville de Gordium, située à la tête de la vallée du Sangare, vers une autre issue du plateau sur le littoral de la mer Noire. Gordium était regardée pour

cette raison comme un des points dominants de la péninsule, et Alexandre voulut s'en assurer. Il y reçut les recrues de la Macédoine, qui lui étaient amenées par Ptolémée, fils de Séleucus, et y apprit que Memnon, sorti d'Halicarnasse avec la flotte persane pour se porter sur les côtes de l'Hellespont et de la Thrace et lui couper par mer ses communications avec la Macédoine, était mort dans l'ile de Lesbos : ce qui le rassura sur son entreprise, parce qu'il craignait que, pendant qu'il porterait la guerre aux Perses en Asie, les Perses ne la lui reportassent eux-mêmes en Europe jusqu'au sein de ses états.

Durant son séjour à Gordium, Alexandre monta à la citadelle pour y voir le char de Midas et le nœud merveilleux qui en retenait le joug. Ce nœud, fait de bois de cornouiller, était enlacé avec tant d'art que l'œil ne pouvait en démêler le commencement ni la fin, et un oracle avait promis l'empire du monde à celui qui délierait ce nœud. Alexandre, au lieu de le délier, le trancha avec son épée suivant les uns, et suivant les autres, il enleva simplement la cheville de bois qui le réunissait au joug, et le joug se sépara de lui-même du timon. Quoi qu'il en soit, Alexandre protesta qu'il n'avait rien fait que par l'inspiration des dieux : après leur avoir offert des sacrifices, il côtoya le plateau vers le nord, et marcha sur Ancyre, dont les habitants se soumirent à lui, à condition qu'il n'entrerait pas dans leur ville. Alexandre campa sous ses murs; et marchant de suite vers la Cappadoce, à travers la plaine qui borde à l'est le plateau de l'Asie-Mineure et qui est arrosée par l'Halys, il s'éleva sur la chaîne méridionale du mont Taurus, après avoir

fait le tour du plateau du côté du nord, comme le jeune Cyrus l'avait fait du côté du sud, et descendit, comme lui, avec les eaux du Sarus et par les pyles ciliciennes, sur le littoral de la Méditerranée vers Tarsous. Le satrape Arsame évacua la ville à son approche, et Alexandre y accourut à la tête de sa cavalerie, avant qu'on eût pu y commettre aucun désordre. Ce prince tomba malade quelques jours après, par suite de ses fatigues, selon les uns, et suivant d'autres, pour s'être baigné tout suant dans les eaux fraîches du Cydnus. Le caractère de sa maladie s'annonça par un spasme et par une fièvre aiguë. Aussitôt le bruit court qu'il a été empoisonné, et l'alarme se répand dans l'armée. Tous les médecins désespéraient de sa vie : le seul Philippe d'Acarnanie, son médecin de confiance, ordonne une potion. Tandis qu'on la prépare, Parménion remet à Alexandre une lettre où on l'avertissait de se défier de Philippe qui avait reçu, disait-on, de l'argent de Darius pour l'empoisonner. Alexandre tenait encore l'écrit dans ses mains, lorsqu'on apporta le breuvage : il le reçoit d'une main, et présentant de l'autre la lettre à Philippe, il vide la coupe d'un seul trait. Quelques jours après, il avait recouvré la santé.

Alexandre envoya de Tarsous un détachement de son armée sous la conduite de Parménion dans les montagnes de la Cilicie, et il se porta lui-même avec un autre détachement à Anchiale et à Soli, pour en soumettre tout le littoral, comme il avait déjà soumis, avant de monter sur le plateau de l'Asie-Mineure, tout le littoral de la Pamphylie et de la Lycie. Maître alors de toute la côte méridionale et occidentale de l'Asie-Mineure, et ne craignant plus d'y être inquiété

par les Perses, il revint à Tarsous, où il réunit à son armée tous les renforts, qui lui étaient venus par terre ou par mer de la Grèce, et il marcha sur la Syrie. Philotas eut ordre de filer directement avec la cavalerie à travers la plaine, comprise entre le Cydnus et le Sarus : quant à lui, après avoir passé le Sarus vers son embouchure, il descendit avec l'infanterie jusqu'à Mallos, pour y honorer la tombe d'Amphilocus; et rejoignant bientôt après sa cavalerie, il réunit toute l'armée dans la plaine arrosée par le Pyrame et bornée par les montagnes qui environnent le golfe d'Issus et qui séparent la Cilicie de la Syrie. Là, il apprit que Darius marchait à la tête de son armée au-devant de lui, et qu'il était même déjà campé dans la plaine de Sokos au pied du mont Amanus, à deux marches des défilés d'Issus. Aussitôt Alexandre se porte vers ces défilés; et les ayant franchis en deux jours, il va camper près de Myriandre au pied des montagnes qui séparent le littoral de la Syrie de la plaine d'Antioche. Darius, qui s'attendait tous les jours à voir arriver l'armée macédonienne, et qui ne savait pas qu'elle eût été arrêtée à Tarsous par la maladie d'Alexandre et par son expédition dans l'intérieur de la Cilicie, ne la voyant point paraître, prit le change sur les motifs d'un tel retard et crut que cette armée, principalement composée d'infanterie, n'osait pas avancer, de peur de se mesurer avec la cavalerie persane dans les plaines de la Syrie. Darius assembla alors ses généraux : les uns furent d'avis de marcher au-devant des Macédoniens, les autres de les attendre dans la plaine de Sokos, très-favorable au déploiement de la cavalerie. L'avis le moins sage prévalut, parce qu'il flattait l'or-

gueil du monarque; et Darius franchissant les défilés du mont Amanus, marcha vers celui d'Issus [1], sans savoir qu'Alexandre l'avait déjà franchi, et qu'il était campé sous Myriandre. Alexandre ne put croire d'abord que les Perses eussent eu l'imprudence de le laisser sur leurs derrières; mais quand il en eut été assuré par ses coureurs, il revint aussitôt sur ses pas, repassa pendant la nuit les défilés qu'il avait franchis la veille; et se formant en ordre de combat [2], il mar-

---

1. Arrien dit simplement que Darius franchit les défilés du mont Amanus, et qu'il marcha sur Issus, ayant eu l'imprudence de laisser Alexandre derrière lui; mais par où Darius descendit-il sur le littoral? Il n'aurait guère pu y descendre par le défilé de Beylan, sans que les coureurs d'Alexandre ne l'eussent rencontré: il est donc plus probable qu'il tourna le mont Amanus vers le nord, et qu'il descendit sur le littoral avec les eaux du Pyrame. Les deux armées ennemies purent alors se croiser, sans s'être vues.

2. J'ai traduit en ordre de combat, plutôt qu'en ordre de bataille, parce qu'il paraît que l'ordre de marche en bataille chez les anciens n'était ordinairement qu'un ordre de marche en colonnes, plus ou moins épaisses, suivant la largeur du chemin; car un ordre de marche en bataille eût été très-difficile, et souvent impossible. Dès qu'on ne peut attaquer immédiatement, il n'est pas d'ordre plus désavantageux que la marche en bataille, surtout dans des défilés, parce qu'il faut se rompre sans cesse pour passer les défilés, et se reformer ensuite; tandis qu'en marchant en colonnes, on ne se développe que devant l'ennemi, et qu'on peut toujours changer de direction ou de front. Alexandre ne se rangea donc réellement en bataille, que lorsqu'il développa sa phalange. Ses dispositions de marche n'étaient que des dispositions préparatoires à l'ordre de bataille: Alexandre marchait ainsi, parce qu'il craignait à tout moment d'être attaqué. On ne connaissait pas encore alors ces ordres de mar-

che lui-même à la tête de sa phalange, qu'il ploie dans les passages les plus étroits et qu'il développe, à mesure que le chemin s'élargit, appuyant toujours sa droite aux montagnes et sa gauche à la mer, l'infanterie légère en avant, suivie de la cavalerie. Arrivé dans la plaine sur les bords du Pinarus, en présence des Perses, dont il n'est plus séparé que par le fleuve, il développe sa phalange en bataille, place à sa droite la cavalerie des Hétaires et celle de Thessalie, qu'il appuie aux montagnes, et fait filer à sa gauche sous les ordres de Parménion toute la cavalerie alliée et en particulier celle du Péloponnèse, avec ordre de border le rivage, pour n'être pas tourné de ce côté.

L'armée macédonienne affaiblie d'un côté par les garnisons laissées dans l'Asie-Mineure, s'était renforcée de l'autre de toutes les recrues arrivées de la Macédoine, et il paraît qu'elle était alors à peu près de la même force qu'à son entrée en campagne; mais l'armée persane était beaucoup plus nombreuse, et elle s'élevait à 500 mille hommes au moins, parmi lesquels il y avait 100 mille cavaliers et un corps soldé de 30 mille Grecs. Embarrassé de tant de troupes sur un terrain aussi étroit, Darius fait traverser le Pinarus à 30 mille chevaux et à 20 mille hommes de trait, pour couvrir ses dispositions et pour avoir plus de facilité à ranger le reste de son armée : il oppose d'abord à la phalange macédonienne le corps auxiliaire

---

ches en colonnes, où en quelques minutes on peut déployer une armée immense sur un champ de bataille; et ce fut Alexandre qui, dans son expédition contre les Perses, donna le premier l'exemple de ces sortes de marches.

des Grecs, flanqué par 60 mille Korduques armés à la grecque, le terrain ne lui permettant pas de mettre en ligne plus d'infanterie, place ensuite à sa droite, le long du rivage, la plus grande partie de sa cavalerie, vis-à-vis celle de Parménion qui lui paraissait la partie la plus faible de la ligne ennemie, et porte à sa gauche vers le pied des montagnes 20 mille hommes de ses meilleures troupes, partie en face, partie sur les flancs de l'armée macédonienne : disposition forcée par la courbure des montagnes, qui formant de ce côté une espèce de golfe, tournaient naturellement l'aile droite de l'ennemi. Le reste de ses troupes, rejeté derrière les rangs des Grecs, y formait d'autres rangs aussi nombreux qu'inutiles, puisqu'ils ne pouvaient prendre part à l'action et qu'ils étaient plus propres à gêner les mouvements des Grecs qu'à les favoriser. Il paraît, d'après l'aspect des lieux, que les deux armées étaient ainsi rangées au fond du golfe d'Issus, sur un terrain couvert par un vaste marais, puisqu'on ne trouve plus sur le littoral de ce golfe aucune autre plaine assez étendue pour y ranger autant d'hommes.

Dès que les deux armées eurent été ainsi déployées en présence l'une de l'autre, Darius rappela à lui la cavalerie, à laquelle il avait fait passer le Pinarus pour couvrir ses dispositions, en détacha une partie à son aile droite du côté de la mer, avec ordre de tourner celle de Parménion, et fit passer le reste à son aile gauche vers le pied des montagnes ; mais jugeant ensuite que cette cavalerie aurait de la peine à combattre sur un terrain aussi inégal, il en rejeta encore une autre partie sur sa droite vers la mer, où les chevaux pourraient combattre avec plus d'avantage, et il se

plaça lui-même derrière les bords escarpés du fleuve, au centre de son corps de bataille, selon l'usage des rois de Perse.

Alexandre s'apercevant que la plus grande partie de la cavalerie ennemie s'est portée du côté de la mer sur Parménion, détache lui-même toute la cavalerie thessalienne de son aile droite et la fait filer par ses derrières sur son aile gauche pour la renforcer, avec ordre à Parménion de ne pas se détacher du rivage, qui devait servir de pivot à tous ses mouvements ; et pour renforcer son aile droite affaiblie par ce détachement, il y envoie la plus grande partie de son infanterie légère avec 500 chevaux de sa réserve, afin de donner à cette aile un front encore plus étendu qu'à celui des Perses, et de pouvoir couvrir par un quart de conversion tout son flanc droit, au cas qu'il y fût tourné par les Barbares du côté des montagnes. Puis il donne le signal du combat ; et se plaçant lui-même à la pointe droite de sa phalange avec l'élite des Hétaires, il s'avance vers Darius qui n'avait point quitté les bords escarpés du fleuve, derrière lequel il s'était placé et qui les avait même fait garnir de palissades sur les points les plus faciles à aborder. Alexandre marche d'abord très-lentement, de peur de jeter du désordre dans sa phalange, et il s'arrête de temps en temps pour l'aligner ; mais parvenu à la portée du trait, il s'élance avec ses Hétaires dans le fleuve et le traverse avec rapidité. La pointe droite de la phalange suit son mouvement ; mais le centre arrêté par les bords escarpés du fleuve et ne pouvant pas suivre le mouvement précipité de la droite, rompt ses rangs et s'entr'ouvre sur plusieurs points. Les Grecs auxiliaires

des Perses saisissent ce moment pour se précipiter de toute leur masse sur la phalange ainsi ouverte. Les piques se croisent et le combat devient sanglant : les Grecs s'efforcent de rejeter les Macédoniens dans le fleuve et les Macédoniens de se maintenir sur ses bords, pour conserver l'honneur de leur phalange, jusque-là réputée invincible. La rivalité des Grecs et des Macédoniens redoubla l'acharnement : Ptolémée, fils de Séleucus, et 120 Macédoniens non moins distingués, périssent dans la mêlée. Cependant l'aile droite de la phalange, après avoir renversé tout ce qui est devant elle, tourne les Grecs sur leur flanc gauche, les écarte du fleuve; et enveloppant leur flanc découvert, elle en fait un horrible carnage. Dès que la cavalerie persane, qui avait passé le Pinarus en présence de la cavalerie thessalienne et l'avait repliée jusque dans la plaine, vit les Grecs rompus et en désordre, elle repassa précipitamment le fleuve, et la déroute devint générale.

La cavalerie persane souffrit beaucoup dans cette retraite précipitée, et de l'embarras de son armure pesante, et du désordre qui se mit dans ses rangs. Cavaliers et fantassins, tous dans leur épouvante se pressent les uns les autres dans les défilés; en sorte que dans leur fuite ils se font plus de mal à eux-mêmes, qu'ils n'en reçoivent de l'ennemi. Le carnage de la cavalerie égala celui de l'infanterie. Darius se sauva lui-même sur son char à travers la plaine, où il avait campé la veille ; mais parvenu au pied des montagnes, il monta à cheval et ne s'arrêta qu'après avoir gagné l'Euphrate et mis le fleuve entre Alexandre et lui. Alexandre le poursuivit pendant quelque temps ; mais

la nuit, qui survint, le déroba à sa poursuite. Les Perses perdirent dans cette bataille 50 mille fantassins et 10 mille cavaliers, et on leur fit plus de 50 mille prisonniers. La perte des Macédoniens fut peu considérable; mais ils eurent beaucoup de blessés, et Alexandre reçut lui-même une blessure à la cuisse d'un coup de lance.

On trouva dans le camp de Darius sa mère Sygigambis, sa femme Statira, une de ses sœurs et deux de ses enfants, qui pleuraient la mort de ce monarque, croyant qu'il avait été tué. Alexandre leur fit dire qu'il était encore vivant; et pour les consoler, il alla lui-même le lendemain les visiter dans leur tente, accompagné d'Héphestion. Sygigambis qui ne savait lequel des deux était le roi, frappée du port majestueux d'Héphestion, se prosterna devant lui; mais avertie bientôt après de sa méprise, elle en parut confuse. Alexandre la releva, en lui disant, *Vous ne vous êtes point trompée, ma mère*; et se tournant vers Héphestion, *celui-ci*, ajouta-t-il, *est aussi Alexandre.*

La victoire d'Issus ouvrit la Syrie et l'Égypte aux Macédoniens, comme celle du Granique leur avait ouvert l'Asie-Mineure; mais avant de se remettre à la poursuite de Darius, Alexandre voulut s'assurer de ces deux pays, pour séparer les Perses du littoral de la Méditerranée et leur enlever l'empire de la mer. Il alla donc en Égypte, en côtoyant le littoral de la Syrie, et revint par le même chemin jusqu'à Tyr, où il réorganisa son armée avec les renforts qu'il avait reçus de la Grèce; et traversant entre Tyr et Sidon la vallée de la Célé-Syrie, il alla par Émèse et Palmyre [1]

1. Il faut entendre qu'il alla par les lieux, où ces deux villes

traverser l'Euphrate à Tapsaque, sur deux ponts de bateaux. Le satrape Mazée, accouru au-devant de lui avec 6,000 chevaux, n'osa pas lui disputer le passage du fleuve, et se retira devant l'armée macédonienne, en s'enfonçant dans le désert pour l'y attirer; mais Alexandre, au lieu de le suivre sur le chemin de Babylone, prit celui de Ninive, s'éleva vers le nord; et remontant le Khaboras jusqu'à ses sources vers le pied de la chaîne taurique, il côtoya cette chaîne de l'ouest à l'est, et alla traverser le Tigre à gué au-dessus de Ninive [1], en faisant filer son infanterie entre deux lignes de cavalerie, la première placée au-dessus du courant de l'eau pour en rompre le fil, la seconde au-dessous pour arrêter les soldats, qui seraient entraînés par le courant. L'armée passa ainsi le fleuve sans autre obstacle que celui de sa profondeur et de la rapidité de son cours, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au poitrail et les hommes jusqu'à l'aisselle. Arrivé sur l'autre bord, Alexandre y apprit que Darius, après avoir levé une nouvelle armée encore plus nombreuse que les autres, venait à sa rencontre, qu'il avait déjà passé le Lycus ou Zabus et qu'il était campé sur les bords du Bumadus. Aussitôt il se prépare à aller lui livrer une nouvelle bataille; et pour donner à son ar-

---

furent depuis bâties; car elles n'existaient pas encore; mais il paraît qu'une partie du désert entre Émèse, Palmyre et Tapsaque était alors cultivée, et que les sables ne l'avaient pas encore envahie: du moins on trouve encore aujourd'hui des traces de culture dans les vallées intermédiaires et en particulier dans celle de Taïb, qui débouche sur l'Euphrate.

1. Vraisemblablement sous Eski-Mousoul, où le gué est le plus facile.

mée, fatiguée par tant de marches, le temps de se reposer, il s'arrête pendant quatre jours dans le camp qu'il occupait sur la rive orientale du Tigre : puis il forme son infanterie sur deux colonnes, la cavalerie sur les flancs, les bagages à la queue ; et prenant avec lui un corps d'élite pour aller reconnaître l'ennemi, il ordonne au reste de son armée de le suivre à petits pas, et sans se rompre, crainte de surprise. Les deux armées se rencontrèrent près d'un lieu nommé Gaugamèles, à 600 stades en avant d'Arbèles, dans une plaine rase et ondulée que traverse le Bumadus vers son confluent avec le Lycus. Darius, à qui l'on avait fait croire qu'il devait la perte de la bataille d'Issus à l'inégalité du terrain, avait fait aplanir celui de Gaugamèles, pour s'y déployer avec plus de facilité. Son armée était composée de 600 mille hommes d'infanterie au moins, sans compter un corps de Grecs qu'il avait à sa solde, et de 45 mille hommes de cavalerie, de 15 éléphants et de 200 chars armés de faux, tandis qu'Alexandre n'avait avec lui au plus que 40 mille fantassins et 7,000 cavaliers.

Darius se rangea en bataille sur une ligne très-étendue et plus ou moins profonde, suivant que les nations diverses, qui la composaient, formaient des carrés plus ou moins grands. Aux deux ailes était la cavalerie persane, flanquée à la gauche par la cavalerie de la Bactriane, et à la droite par celle de la Cappadoce, au centre son infanterie renforcée du corps auxiliaire des Grecs et couverte sur son front par les chars et les éléphants; mais quelque étendue que fût cette ligne, elle ne le fut pas assez pour ranger de front toute l'infanterie, il fallut en placer une partie derrière le

corps de bataille, et cette seconde ligne forma une espèce de réserve, mais qui fut placée trop près de la première, pour pouvoir agir dans le dessein de l'action générale.

Alexandre, pour n'être pas enveloppé par le front immense de l'armée ennemie, se rangea obliquement et sur deux lignes. Sur la première et au centre était l'infanterie formée en phalange et couverte par des pelotons de tirailleurs, à la droite et à la tête de l'oblique la cavalerie des Hétaires, et à la gauche la cavalerie thessalienne, couvertes l'une et l'autre par des armés à la légère et par des gens de trait, ployés en crochets sur les deux flancs : tel était son front. Alexandre avait habilement entremêlé toutes les armes pour les soutenir les unes par les autres, et surtout pour se ménager l'usage de sa phalange et de ses Hétaires, avec lesquels il comptait frapper le coup décisif.

Derrière la première ligne était une seconde ligne, moins forte que la première, mais composée des mêmes élémens ; et l'infanterie, qui en faisait partie, avait ordre de se rompre en deux et de se porter par un quart de conversion du centre aux ailes pour couvrir le flanc qui serait menacé, ou même, si toute la ligne venait à être tournée, de faire volte-face et de s'étendre ou de se resserrer suivant le besoin, pour former avec la première ligne un grand bataillon carré et faire front de toutes parts.

Alexandre engage lui-même l'action par sa droite, et refuse sa gauche commandée par Parménion. Les Perses suivent ce mouvement et débordent avec leur cavalerie l'aile droite des Macédoniens. Alexandre, à

la tête de l'Agéma, pousse en avant; et faisant le coin avec ses Hétaires, il donne dans l'angle rentrant que fait la cavalerie ennemie, et l'enfonce, tandis que sa phalange attaquant de front l'infanterie placée devant elle, la renverse malgré la vive résistance des Grecs. Tout plie à la gauche et au centre de l'armée persane; mais pendant qu'Alexandre est victorieux à sa droite, il apprend que sa gauche est tournée par la cavalerie ennemie et que Parménion est en danger. Aussitôt il accourt pour le dégager; mais en se portant avec la cavalerie des Hétaires de la droite à la gauche, il donne sur une épaisse colonne de cavaliers persans qui revenaient de la charge en bon ordre, et qui, se voyant coupés, tombent sur lui de tout le poids de leur masse, combattant en hommes qui ne disputent plus la victoire, mais la vie. Alexandre faillit être accablé; mais il eut l'art de s'ouvrir et de laisser passer l'ennemi, en lui ménageant des issues, et il arriva à sa gauche, lorsqu'elle n'avait plus besoin de son secours, l'ordre y ayant été rétabli par les sages dispositions de Parménion et par la valeur de la cavalerie thessalienne.

La victoire fut alors décidée: elle ne coûta à Alexandre que 60 de ses Hétaires et mille hommes des autres corps, tandis que Darius perdit suivant les uns 40 mille hommes, et suivant d'autres, jusqu'à 300 mille, sans compter les prisonniers; mais parmi tant d'hommes, Darius en fit agir très-peu; et ce ne sont pas les troupes étalées sur le terrain, qui gagnent les batailles, mais bien celles qui sont mises en action. Ce fut là la cause de la perte de la bataille, bien plus que la supériorité de la tactique macédonienne, quoi qu'en aient dit les historiens grecs qui se sont plu à embel-

lir plutôt qu'à raconter cette bataille. Toute l'armée macédonienne se formant en oblique, pour se refuser à une attaque générale : d'autres obliques ou crochets formés sur les ailes, pour couvrir les flancs : la cavalerie des Hétaires faisant le coin pour percer plus aisément : de grands quarts de conversion exécutés sur toute la ligne, pour s'ouvrir, comme les deux battants d'une porte, du centre sur les ailes contre l'ennemi qui les aurait tournées : une seconde ligne placée derrière la première, faisant volte-face pour faire front de toutes parts et présenter un immense bataillon carré : toutes ces grandes manœuvres de la tactique grecque n'ont-elles pas plutôt l'air d'un thême militaire, que d'une disposition ordonnée sur un champ de bataille en présence de l'ennemi ?

La bataille de Gaugamèles, plus connue sous le nom d'Arbèles, ouvrit à Alexandre le chemin de la Perse ; mais avant de s'engager dans ce pays, il voulut être maître du cours du Tigre et de l'Euphrate, pour ne pas être inquiété sur ses flancs ni sur ses derrières. Il passa le Lycus ou Zabus sur les pas de Darius, prit Arbèles avec la caisse de ce prince ; mais au lieu de le suivre ensuite sur le plateau de la Médie, où il se sauvait avec un camp-volant à travers les défilés du mont Zagros, Alexandre tourna au sud ; et prenant le chemin de Mennis, il alla repasser le Tigre vers le point où dans son cours il se rapproche le plus de l'Euphrate, et marcha sur Babylone, dont le gouverneur vint lui présenter les clefs dans un bassin d'or.

Cette ville était située sur l'Euphrate et formait un grand carré, coupé en deux par le fleuve et entouré sur ses quatre faces d'un mur de briques cimentées

avec du bitume, ayant 360 stades de circuit, 100 pieds de haut et 32 d'épaisseur; mais une partie de l'enceinte était vide et renfermait deux monticules factices, dont l'un portait un temple dédié à Bélus, et l'autre une citadelle, au milieu de laquelle on voyait le palais de Sémiramis, et ces jardins suspendus qui passaient pour une des merveilles du monde.

Alexandre s'arrêta pendant quelque temps à Babylone pour y faire reposer son armée, la réorganisa avec les nouvelles recrues arrivées de la Grèce; et ayant laissé dans la citadelle une garnison macédonienne, il alla repasser le Tigre au-dessous de Sitace, vers le lieu où l'on bâtit depuis Séleucie, s'éleva jusqu'au pied de la chaîne médique et marcha vers Suze, située sur l'Eulée, le Choaspe d'Arrien, à l'un des principaux débouchés de cette chaîne [1]. A son ap-

1. La marche d'Alexandre n'est pas aussi facile à suivre que celle des Dix-Mille, parce qu'elle est plus compliquée et qu'elle n'a pas été décrite, comme l'autre, par un témoin oculaire. Cependant on peut la suivre, à quelques variations près, depuis le passage de l'Hellespont, et même depuis le départ de Dium, jusqu'à Babylone, quoique Quinte-Qurce, le plus brillant des historiens d'Alexandre, ait tout fait pour l'embrouiller; mais il est très-difficile de la suivre depuis Babylone jusque dans l'Inde, à travers la Perse, et presque impossible de la suivre à travers l'Inde, et même au retour, à travers la Gédrosie et le long du littoral persique, malgré les notions données sur ce littoral par le voyage nautique de Néarque. Il faut donc s'en tenir à cet égard à des conjectures plus ou moins bien fondées sur les restes de quelques villes bâties par Alexandre; et pour ne pas ajouter par mes erreurs à celles des autres, je m'en suis tenu moi-même au texte d'Arrien, le seul des historiens d'Alexandre, qui mérite une grande confiance, et parce qu'il avait

proche, le gouverneur lui en ouvrit les portes. Il trouva dans cette ville d'immenses trésors accumulés par les rois de Perse ; et après y avoir laissé, comme à Babylone, une garnison macédonienne et avoir traversé le fleuve Oroate, qu'Arrien nomme Pasitigre, quoi qu'il ne soit qu'un affluent du Tigre réuni avec l'Euphrate, il s'éleva à travers les défilés de la première chaîne médique sur le plateau de la Médie ; d'où il alla passer la seconde chaîne aux pyles persiques. Ces pyles étaient fermées par un mur et défendues par les Uxiens, les peuples les plus valeureux de ces montagnes. Alexandre les tourna avec une division de son armée, tandis qu'il les faisait attaquer de front par une autre ; et descendant avec l'Araxe persique sur le plateau de la Perse, il courut à Persépolis, où

---

fait lui-même la guerre sur les lieux, et parce qu'il a écrit d'après les mémoires de deux témoins oculaires, Aristobule et Ptolémée, deux des principaux lieutenants du conquérant macédonien. Arrien était, comme Xénophon, guerrier et philosophe, et comme lui incapable de trahir la vérité. Il vivait sous les Antonins, et il était né à Nicomédie, où il avait été, jeune encore, prêtre de Cérès. Nommé ensuite gouverneur de la Cappadoce, il en chassa les Alains et les Messagètes qui l'avaient envahie, et il montra dans cette expédition de grands talents militaires. Pour prix de ses services, il obtint le commandement des frontières de la Perse, où il fit avec succès la guerre aux Parthes. Revenu dans sa patrie avec les honneurs du consulat, il consacra ses loisirs à écrire ses campagnes, et il fut surnommé le second Xénophon, parce qu'il savait, comme le premier, se servir également bien de son épée et de sa plume ; mais en lisant les deux écrivains, il est aisé de s'apercevoir, à l'aménité du premier, qu'il avait été disciple de Socrate, et à l'austérité du second, qu'il avait été celui d'Épictète.

pour venger les outrages faits à la Grèce par les rois de Perse, il brûla leur palais, un des monuments les plus célèbres de l'Asie, tant pour sa grandeur que pour la hardiesse de son architecture : action imprudente, qui le montra à l'Asie comme un conquérant cruel, plus jaloux de ravager le monde que de le conserver.

Persépolis avait une citadelle que la nature et l'art avaient concouru à fortifier. Quoiqu'assise sur un roc presque inaccessible, elle était encore entourée d'un triple mur, dont le plus extérieur avait 16 coudées de haut, celui du milieu 32 et le plus intérieur, plus élevé que les deux autres, 64. Ce dernier mur était construit avec une espèce de granit noir et fermé avec des portes d'airain. Une pareille citadelle aurait pu arrêter les Grecs, aussi long-temps que Troie; mais elle fut lâchement livrée par son gouverneur. On y trouva tous les trésors que les rois de Perse y avaient entassés depuis Cyrus.

Alexandre apprit à Persépolis que Darius, après la bataille d'Arbèles, s'était retiré à Ecbatane, où il levait de nouvelles troupes, pour tenter encore une fois la fortune des armes. Aussitôt il y vole et fait tant de diligence dans sa marche, qu'il y arrive trois jours après que Darius en était sorti, pour se réfugier au-delà des pyles caspiennes dans l'Hyrcanie, séparée de la Perse par la chaîne taurique.

Maître alors de tout l'intérieur du pays, de Babylone, de Suze, de Persépolis et d'Ecbatane, Alexandre l'était de toute la Perse; mais il ne s'y crut pas en sûreté, tant que Darius serait en vie. Il ne s'arrêta donc à Ecbatane que le temps nécessaire pour faire reposer

son armée; et se mettant lui-même à la tête d'une division de cavalerie et de quelques troupes légères, il marcha en toute hâte vers l'Hyrcanie par Rhages, où il donna rendez-vous au reste de son armée. Arrivé dans cette ville, il y apprit que Darius avait déjà franchi les pyles caspiennes : il les franchit aussitôt après lui ; mais il ne put l'atteindre, qu'au moment où il venait d'être massacré par Bessus, satrape de la Bactriane.

Il semble que la fortune aime quelquefois à épargner à ses favoris des crimes qui leur sont utiles, mais qui les rendraient odieux. La mort violente des rois n'est presque jamais l'ouvrage de ceux qui en recueillent le fruit ; et la fortune d'Alexandre, en le délivrant d'un rival par les mains de Bessus, lui ménagea jusqu'à l'honneur de le venger.

Mais avant de poursuivre Bessus, qui fuyait dans la Bactriane à travers l'Hyrcanie, il voulut s'assurer de ce pays : il revint donc rejoindre son armée qu'il avait laissée en arrière vers Rhages ; et après l'avoir divisée en plusieurs corps, il s'éleva sur le mont Coronus par les divers défilés percés à sa base, et descendit dans l'Hyrcanie par la vallée du Rhydagus, creusée entre deux branches de la chaîne taurique, qui se courbent comme un croissant et qui s'épanouissent vers la mer Caspienne. Toute la pente des montagnes était revêtue d'une forêt d'arbres touffus, que la hache n'avait point encore entamés et dont les branches entrelacées, comme les mailles d'un filet, ne laissaient pas percer un seul rayon de soleil : la terre était couverte de plantes hautes et ligneuses, et le fond de la vallée tapissé de pâturages toujours verts. A l'as-

pect de ce sol humide et si bien ombragé, qui tranchait fortement avec le sol nu et aride de la Perse, toute l'armée fut frappée d'une sorte d'enchantement. Alexandre fit aux sauvages de ces contrées le même genre de guerre que l'on fait aux bêtes fauves; et après avoir relancé dans leurs sombres retraites les Mardes, les plus valeureux d'entre eux, et pris Zadracarte leur capitale, au lieu de traverser, comme Bessus, les montagnes qui séparent l'Hyrcanie de la Parthie et de la Bactriane, il repassa la chaîne taurique à l'est du mont Coronus vers Hécatonpyles, pour aller soumettre Ariée, l'Artacoane d'Arrien : il côtoya ensuite la chaîne taurique jusqu'au mont Paropamisus, la franchit vers le lieu, où l'on bâtit depuis Alexandrie, et fit une trouée dans la Bactriane, pour aller y châtier Bessus. Il passa même l'Oxus sur des radeaux soutenus par des outres, et poussa jusqu'à l'Yaxarte, sur les bords duquel il éleva un camp retranché pour contenir les Scythes. Il revint ensuite sur ses pas jusqu'au mont Paropamisus, vers Alexandrie; et après avoir nettoyé toutes les montagnes qui versent leurs eaux dans l'Indus, il descendit avec le Cophès et le Choas sur ce fleuve, le passa sur un pont de bateaux devant Taxile; mais ayant reconnu qu'il ne pourrait pas se maintenir dans le bassin de l'Indus, s'il n'en occupait tout le versant oriental, comme il en avait déjà occupé tout le versant occidental, il relança les habitants du pays dans leurs montagnes, défit en bataille rangée Porus, le plus puissant des rois indiens, et poussa ses conquêtes jusqu'aux bords de l'Hyphase, où son armée le força de s'arrêter, en refusant de le suivre plus loin. Il revint alors vers l'In-

dus, y fit construire une flotte, côtoya le fleuve jusqu'à Patala, où il se divise en deux branches, avant de se jeter dans l'Océan, et alla lui-même avec un simple détachement reconnaître les bouches du fleuve, pour y être témoin des effets de la marée. Après avoir donné à Néarque, commandant de sa flotte, l'ordre de le suivre, en explorant le littoral de la Perse depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate, il vint rejoindre son armée à Patala, repassa l'Indus; et côtoyant le littoral persique à travers les déserts de la Gédrosie, il rentra sur le plateau de la Perse vers Pasagardes; d'où il revint par Persépolis et Suze à Babylone.

Ce fut dans cette ville qu'il régla le gouvernement de tous les pays qu'il avait conquis en Asie. Il y appela les satrapes de toutes les provinces, et leur donna des instructions, qui avaient pour but de civiliser ces pays avec les arts et les institutions de la Grèce; mais la mort le surprit au milieu de ses projets. Il mourut à Babylone, empoisonné par ses lieutenants suivant les uns, et victime de son intempérance suivant les autres.

Quand on considère tout ce qu'il fit durant le cours de ses conquêtes, avec quel art il ménagea les peuples conquis, toutes les positions qu'il occupa et qui devinrent après lui des places fortes et comme des trophées de ses victoires, on ne peut s'empêcher d'admirer sa sagesse et la justesse de son coup d'œil, et l'on est obligé de convenir avec un de ses historiens que si la victoire fit tout pour lui, il fit aussi tout pour la victoire. La Macédoine, avant son père, était encore presque toute barbare. Philippe, élevé à Thèbes auprès de Pélopidas, s'y instruisit des arts de la Grèce,

et les apporta aux Macédoniens. Il leur apprit à cultiver leurs terres, les fixa dans des villes, les revêtit de la chlamyde et les forma à la discipline militaire. Son armée lui donna les colonies grecques de la Macédoine et de la Thrace, lui conquit la Thessalie et lui ouvrit la Grèce dont il devint l'arbitre. Héritier de sa puissance, comme de son royaume, Alexandre acheva l'ouvrage de Philippe. Après s'être affermi sur le trône de Macédoine par la destruction de tous ses ennemis, il résolut de venger la Grèce des outrages des Perses, conquit leur empire depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus et depuis le Caucase jusqu'en Égypte ; et après l'avoir conquis, il le régla, en lui donnant les institutions de la Grèce, comme Philippe les avait données à la Macédoine. Il devint ainsi le législateur de tous les pays qu'il avait soumis ; et au lieu d'être, comme les autres conquérants, le destructeur des nations, il en fut le bienfaiteur. Voilà ce qu'il fit pendant le cours de ses conquêtes, et voici ce qu'il se proposait de faire après. Il voulait réunir l'Océan à la Méditerranée, en joignant d'un côté l'Euphrate à l'Oronte, de l'autre le golfe arabique au Nil, et en coupant les deux isthmes de la Syrie et de l'Égypte, faire de Babylone et d'Alexandrie les deux métropoles de son empire, fractionner cet empire, trop étendu pour pouvoir être bien gouverné, et le diviser en plusieurs états, régler ces états comme ceux de la Grèce, les fédérer entre eux et les distribuer ensuite à ses lieutenants, pour aller lui-même jouir en paix de son ouvrage en Macédoine, où il se proposait de retourner, en faisant le tour du Pont-Euxin par le Palus-Méotide, ou suivant quelques historiens celui de la Méditerranée par

le littoral de l'Afrique et les colonnes d'Hercule. Pour juger ce prince avec équité, il faut se reporter aux temps où il vécut et où la Grèce seule était civilisée, et le juger, non sur quelques actes de sa vie, mais sur sa vie entière. On peut blâmer sans doute plusieurs de ses actions; mais on ne peut s'empêcher de louer le but glorieux qu'il se proposa dans ses conquêtes, celui de civiliser l'Asie avec les arts de la Grèce, et de reporter la civilisation vers le lieu de son berceau. La plupart des conquérants ont dû leur grandeur à la fortune, Alexandre dut la sienne à la fortune et à la vertu; et voilà pourquoi il a été admiré dans tous les siècles par tous les guerriers généreux, qui ont fait la guerre, non pour ravager le monde, mais pour le civiliser par les institutions et l'embellir par les arts.

## CHAPITRE XIII.

**Des marches des armées romaines, de celles de Trajan et de Julien, et de la marche projetée de César.**

Les Romains, dans le cours de leurs conquêtes, ont traversé plusieurs fois les lignes de l'Euphrate et du Tigre; mais on n'a guère qu'une idée imparfaite de leurs marches, parce que leurs historiens connaissaient encore moins bien le pays que les historiens grecs. De

toutes les expéditions romaines, les deux plus célèbres sont celles de Trajan et de Julien.

Il serait difficile d'indiquer avec précision la route suivie par Trajan, parce qu'on est réduit, pour la décrire, à l'abrégé de Dion par Xiphilin et aux abrégés encore plus informes d'Aurélius Victor et d'Eutrope, auteurs qui écrivent l'histoire sur des bruits publics et qui paraissent ignorer également la géographie et l'art militaire. Tout ce qu'on peut conjecturer de leurs récits, c'est que Trajan ne termina qu'en plusieurs campagnes ses conquêtes dans l'Orient, et qu'il suivit tantôt la route de Nisibe, et tantôt celle d'Amide : c'est la route de la Mésopotamie. Cette route décrit un arc qui s'élève jusqu'au mont Masius et jusqu'à la première chaîne taurique, et qui côtoie cette chaîne tantôt au sud, tantôt au nord. De là le récit de ces écrivains sur la conquête de l'Arménie, quoiqu'il soit vraisemblable que Trajan ne franchit jamais la seconde chaîne taurique, qui borne de ce côté le plateau Arménien. Il paraît qu'il passa l'Euphrate tantôt vers Mélitène, tantôt vers Birtha, et qu'il alla passer le Tigre tantôt à Amide, à travers la première chaîne taurique, et tantôt à Ninive en côtoyant au sud cette chaîne; qu'il descendit ensuite de Ninive à Ctésiphon par Arbèles et Mennis, et qu'il alla de Ctésiphon à Suze, en s'élevant jusqu'au pied de la chaîne médique et en côtoyant cette chaîne jusque sur les bords de l'Eulée : d'où il vint repasser le Tigre au-dessous de Ctésiphon, pour aller à Babylone donner du repos à son armée et y célébrer des jeux gymniques en l'honneur d'Alexandre.

L'expédition de Trajan fut sagement conduite. Ce

prince, avant de s'aventurer au-delà des deux fleuves, commença par s'assurer de leur cours et des forteresses bâties sur leurs bords, et il ne s'avança dans l'intérieur du pays, que lorsqu'il fut maître de la circonférence. Par ce moyen, il attaqua les Perses avec toutes ses forces, et il se défendit en partie contre eux avec leurs propres forces ou avec leurs forteresses. Il voulut même, au lieu de conquérir la Perse, en changer le gouvernement et y établir une dynastie nouvelle, en transférant le trône de la maison des Arsacides dans une autre qui, ne l'ayant point reçu comme un patrimoine de famille, l'eût regardé comme un don des Romains, ce qui était d'une plus sage politique; et il aurait réussi dans ses projets, s'il eût été possible de donner un gouvernement régulier à des peuples nomades, tels que les Parthes, qui dans la domination de la Perse avaient succédé aux Macédoniens.

Trajan avait suivi la route d'Alexandre, Julien voulut suivre celle des Dix-Mille; mais malgré son héroïque valeur, il échoua, parce qu'il ne put conserver à travers le désert ses communications avec son point de départ. Ce prince partit d'Antioche avec 65 mille hommes, passa l'Euphrate à Birtha sur des pontons de cuir, que l'on pliait comme des portefeuilles et que l'on tendait comme des cerceaux, et il marcha sur Kharres. Cette ville était au sud-est d'Édesse dans une plaine nue où se croisaient les deux routes qui conduisaient en Perse, l'une à gauche en côtoyant la chaîne taurique, l'autre à droite en côtoyant l'Euphrate. Julien avait fait préparer des étapes sur les deux routes pour tenir les Parthes dans l'incertitude

de celle qu'il prendrait; et ayant fait semblant de suivre l'une, il prit l'autre. Il descendit d'abord vers l'Euphrate en suivant le cours du Bélès, réunit à Nicéphorium une flotille de bateaux pour s'en faire convoyer, et marcha le long de l'Euphrate vers Circésium, où il passa le Khaboras sur ses pontons. Il traversa ensuite le désert sur trois colonnes, la droite appuyée à l'Euphrate, la gauche, composée de la cavalerie, éclairant la plaine, et le centre couvert d'un rideau de tirailleurs, qui couvrait également les deux ailes. La flotille eut ordre de mesurer tous ses mouvements sur ceux de l'armée, et de la flanquer toujours, sans jamais rester en arrière ni la devancer. L'armée s'avança ainsi dans le désert, en balayant tout devant elle : elle prit d'abord Anatho, qui s'élevait comme un écueil au milieu d'une île de l'Euphrate, puis les autres villes qui bordaient le fleuve, et elle arriva presque sans perte jusqu'à Macépracta, vers l'origine du mur qui joignant l'Euphrate au Tigre fermait la Babylonie. Là commençaient les canaux dérivés des deux fleuves, pour arroser le pays. A la tête du premier canal, s'élevait une tour qui servait de phare : Julien la prit, et passa le canal aux yeux même de l'ennemi, en faisant filer son infanterie sur des radeaux, tandis que sa cavalerie passait à la nage. Il marcha ensuite sur la forteresse de Périsabour, située à l'origine du second canal, sur un mamelon qui s'arrondissait vers le fleuve et se terminait en un rocher aigu. Cette forteresse avait la forme d'un triangle, dont un côté était couvert par le fleuve, un autre par le canal, et le troisième par un fossé profond et une forte palissade. A l'angle le plus occidental et sur le

rocher qui couronnait le mamelon, s'élevait une citadelle, où l'on ne pouvait monter que par un sentier roide et difficile. Julien, ayant reconnu les dehors de la place, commença par assiéger la ville et la prit, malgré la résistance des assiégés qui cherchèrent en vain à suppléer par l'art à leur petit nombre. On dit qu'ils tendirent sur leurs murs de grands rideaux de poil de chèvre, lâches et flottants, pour amortir la violence des béliers, et que pour parer les traits qu'on lançait sur eux, ils se couvrirent de lames d'acier qui, en s'ajustant à la forme de leurs membres et en se prêtant à tous leurs mouvements, leur donnaient l'air et l'apparence de statues de fer; mais rien ne put les défendre contre le courage et la discipline des Romains. Ils se battirent cependant jusqu'à la dernière extrémité; et quand ils ne purent plus tenir dans la ville, ils se réfugièrent dans la citadelle. Julien les y attaqua avec l'hélèpole, inventée par Démétrius Poliorcètes : c'était une tour carrée, divisée en plusieurs étages et s'amincissant vers le faîte. On la couvrait de peaux fraîches ou d'osier vert enduit de boue, pour la garantir des atteintes du feu. Sa partie antérieure était garnie de crochets de fer, d'où pendaient des béliers. Des soldats la faisaient avancer sur des roues à force de bras, d'autres la tiraient avec des cordes; et dès qu'elle était assez avancée, on mettait en branle les béliers, pour heurter et ouvrir les murs. A la vue de ce formidable appareil, les assiégés capitulèrent.

Maître de Périsabour, Julien marcha sur Ctésiphon, à travers les nombreux canaux qui coupaient la plaine comprise entre l'Euphrate et le Tigre. Les Parthes, à l'approche des Romains, rompirent ces canaux et

inondèrent tout le pays. On abattit des palmiers, on croisa leurs tiges sur les canaux les plus profonds, on combla les autres, on marcha dans la boue, et l'on arriva enfin après des marches pénibles sur des coteaux charmants, qui séparaient les eaux des deux fleuves, et où la vigne, en grimpant sur les palmiers et en se mariant avec eux, présentait aux soldats des raisins et des dattes, suspendus aux mêmes arbres. L'armée se reposa dans cette délicieuse campagne ; et après avoir traversé une seconde plaine inondée, elle arriva sous les murs de Maoga-Malka. Le terrain environnant était coupé par plusieurs canaux, au milieu desquels Maoga-Malka s'élevait sur un tertre qui ressemblait à une île. Ses abords étaient défendus par des rochers, dont la coupe irrégulière et sinueuse formait une espèce de labyrinthe autour de la ville. Elle était elle-même environnée d'un double mur en briques, dont le plus extérieur était bordé d'un fossé profond et flanqué de seize tours. Une citadelle assise sur un roc occupait le centre de la ville, et au dehors, une forêt de roseaux, qui s'étendait depuis les bords du fossé jusqu'aux canaux, donnait aux habitants la facilité d'aller chercher de l'eau, sans être aperçus. Julien, après avoir reconnu les alentours de la place, les fit miner et perça par un souterrain jusqu'au milieu de Maoga-Malka aux yeux des habitants étonnés, qui chantaient que les Romains escaladeraient plutôt le ciel que les murs de leur ville.

Maoga-Malka n'était plus qu'à quatre lieues de Ctésiphon, l'une des principales résidences des rois parthes ; mais il fallait, pour y arriver, traverser le Tigre. Julien le traversa sur sa flotille, qu'il fit venir de l'Euphrate par le Naar-Malka ou canal royal, planta, un

des premiers, l'aigle romaine sur la rive orientale du fleuve et poussa les Parthes jusque dans Ctésiphon.

C'était une ancienne tradition chez les Romains que cette ville devait être le terme de leurs conquêtes. L'expédition de Julien sembla la confirmer; et la victoire qui avait fidèlement accompagné ce prince sur les bords de l'Euphrate, l'abandonna sur ceux du Tigre. On a attribué ses malheurs à la perte de sa flotte, qu'il fit brûler après le passage du fleuve, pour ôter à ses soldats tout espoir de retraite et ne leur laisser que l'alternative de vaincre ou de mourir; mais on n'a pas fait attention qu'elle lui était devenue inutile, même pour son retour, puisqu'il n'est guère plus possible de remonter le Tigre au-dessus de Ctésiphon, que l'Euphrate au-dessus de Babylone. S'il fit une faute, ce fut d'avoir laissé Ctésiphon sur ses derrières au pouvoir des Parthes et de s'être avancé sans base dans cette zone unie et rase, comprise entre le Tigre et la chaîne médique, où il fut continuellement harcelé par une cavalerie infatigable, qui se montrait tantôt en bandes détachées, tantôt en bandes réunies, et qui paraissait et disparaissait comme l'éclair. On voit qu'il voulait monter sur le plateau de la Médie par la route la plus courte, en se dirigeant directement à l'est; mais arrêté par le désert, qu'il fallait traverser, mieux que par un rempart, il fut obligé de revenir sur ses pas et de tourner au nord vers Apollonie, pour s'élever de ce côté sur le plateau, ou, en cas de revers, pour revenir d'Apollonie sur les terres de l'empire par la route de Ninive et de Nisibe. Il faisait sa retraite dans le plus grand ordre, et déjà il était arrivé sur les bords du Durus ou Délas, lorsqu'un

noir tourbillon de poussière lui annonça l'approche de l'armée des Parthes. Le roi Sapor la commandait en personne. Julien alors s'arrêta, et fit camper ses légions en rond et les rangs serrés, de peur d'être surpris et attaqué pendant la nuit. Le lendemain, il passa le fleuve vers Apollonie sur un pont de bateaux, et alla présenter la bataille à Sapor dans la plaine de Marenga. L'armée romaine se forma en croissant pour déborder l'armée ennemie, et elle la chargea en tête et en flanc au pas de course. Cette manière brusque de combattre déconcerta les Parthes. Accoutumés à se battre de loin, à voltiger et à fuir en lançant des flèches, ils ne purent soutenir le choc d'une infanterie qui se précipitait sur eux comme sur une proie, et qui ne leur laissait ni le temps ni l'espace nécessaires pour faire leurs évolutions et leurs caracoles. Ils prirent la fuite et laissèrent le champ de bataille jonché de leurs morts. Depuis ils n'osèrent plus se présenter de front devant les Romains ; mais ils se contentèrent de manœuvrer sur leurs flancs et sur leurs derrières, pour les fatiguer et pour intercepter leurs convois, et cette manière de faire la guerre finit par être funeste à Julien. Un jour qu'il conduisait lui-même l'avant-garde pour reconnaître le terrain, on vint l'avertir que l'ennemi tombait sur ses colonnes de derrière. Soudain il courut pour les secourir, et pendant qu'il traversait au galop l'intervalle d'une colonne à l'autre, il fut atteint d'une flèche, qui lui perça le cœur ; mais il eut, avant d'expirer, la joie de voir fuir les Barbares, et il périt au sein de la victoire.

Jovien, un de ses lieutenants, fut proclamé empereur à sa place et chargé de ramener l'armée sur le

territoire de l'empire : elle eut à souffrir des maux incroyables, et elle faillit périr tout entière dans les gorges de Samire, où elle s'engagea imprudemment, au lieu de chercher à les tourner par le chemin de Mennis. Enfin elle arriva après des marches très-pénibles à Dura, au-dessus de Samire. Là, privée de tout, et toujours inquiétée, par les Parthes d'un côté et les Arabes de l'autre, elle reçut la paix de Sapor, à condition que les Romains rendraient Singare et Nisibe, les deux clefs de la Mésopotamie. Elle passa ensuite le Tigre au-dessus de Dura, et elle alla à travers un désert, où il n'y avait ni un brin d'herbe ni un filet d'eau, par Hatra et Singare, à Nisibe; d'où elle rentra par le chemin d'Édesse en Syrie.

Ammien Marcellin, témoin et acteur de la retraite des Romains, prétend que la paix de Dura fut ignominieuse, mais nécessaire. Qu'elle fut ignominieuse, personne n'en doute ; mais il est difficile de croire qu'elle fût nécessaire après la victoire de Marenga, quand on a vu une armée de dix mille Grecs revenir par la même route de plus loin que l'armée romaine, encore composée de 50 mille hommes. Jovien flétrit par cette paix son règne d'un moment; et l'armée elle-même en fut si indignée, qu'elle ne voulut plus obéir à son empereur et qu'elle l'eût vingt fois massacré sur la route, si elle n'eût été retenue par le préfet Salluste, qui par égard pour la discipline militaire eut la générosité d'employer son crédit en faveur d'un prince qu'il méprisait. Salluste eut donc seul le mérite de ramener l'armée, et Jovien la lâcheté de s'en vanter auprès d'un sénat avili, qui n'eut pas honte de lui décerner pour cette action des honneurs publics.

Les Romains pouvaient donc faire une meilleure paix avec les Parthes; mais quand même ils l'auraient dictée, ils n'auraient jamais pu conserver leurs conquêtes, comme les Macédoniens, parce que, pour conquérir des peuples errants, tels que les Parthes d'alors, il faut commencer par les fixer, et pour les fixer, les civiliser. César seul avait osé former cette entreprise, et seul il était capable de l'exécuter. On voit par les poëmes de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de Lucain, qu'il connaissait très-bien les Parthes...

> Gens fuit et campis et equis et tuta sagittis,
> Et circumfusis invia fluminibus....

et qu'il se proposait de leur faire la guerre, comme Munich et Lasci l'ont faite depuis aux Tartares. Nous avons vu l'armée russe marcher toujours en bataillon carré, les équipages au centre, la cavalerie sur les ailes, les Cosaques en avant : cette armée était, comme une citadelle ambulante, inaccessible aux attaques de l'ennemi qui venait de temps en temps caracoler sur ses flancs ou sur ses derrières, mais qui se retirait avec plus de vitesse encore qu'il n'était venu, dès qu'on lui faisait face. César ne pouvait pas ignorer cette manière de combattre, puisque Crassus lui-même, qu'il allait venger, lui en avait donné l'exemple. Son infanterie avait appris dans la guerre des Gaules à soutenir, sans se rompre, le choc de la cavalerie la plus impétueuse, et elle avait montré ce qu'elle savait faire dans la guerre d'Afrique, où un détachement seul, enveloppé par la cavalerie de Labiénus, avait réussi à la mettre en fuite et à se dégager. Observateur attentif

et imitateur habile de tout ce qu'il y avait de bon parmi les autres peuples, César avait emprunté d'Arioviste la méthode de mêler dans sa cavalerie des fantassins agiles qui combattaient avec elle, et qui, se prenant à la crinière des chevaux, suivaient leur course, quelque rapide qu'elle fût : il avait même fondu dans les cadres de ses légions des escadrons de cavalerie gauloise, et on avait déjà vu dans plusieurs combats des turmes de cette cavalerie se rompre, comme la cavalerie numide, et la mettre en déroute. Maître de tout le littoral de l'Afrique, il n'eût même tenu qu'à lui d'avoir dans son armée des cavaliers numides pour les opposer aux cavaliers parthes, et s'en servir comme de Cosaques. Les rivières et les fleuves n'auraient pu l'arrêter : il était très-habile dans l'art de jeter des ponts, et il fut le premier général qui en jeta sur le Rhin. La discipline des Romains, leur habileté dans la tactique et surtout leur envie de venger Crassus et de piller Babylone,

> Cùmque superba foret Babylon spolianda tropæis
> Ausoniis, umbrâque erraret Crassus inultâ....

lui auraient aplani tous les autres obstacles. Il aurait choisi sur la frontière un camp avantageux, qu'il eût retranché avec art, et de là il eût poussé en avant une chaîne de petits forts pour conserver ses communications libres : c'est ce que firent Munich et Lasci, l'un en partant de l'Ukraine, l'autre d'Azof : c'est ce qu'il avait fait lui-même dans les Gaules. Une fois maître d'une position importante, il eût recommencé la même chaîne et eût ainsi contenu tout le pays. Les

poètes auraient pu chanter alors, sans risquer d'être démentis :

Quid tibi nunc solitæ mitti post terga sagittæ,
Quid loca, quid rapidi profuit usus equi?
Parthe, refers aquilas, victos quoque porrigis arcus :
Pignora jam nostri nulla pudoris habes....

Il eût ainsi vaincu les Parthes ; mais il ne les eût soumis qu'en occupant, comme Alexandre, les principales positions de leur pays, et en y laissant des colonies de vétérans, qui se seraient peu à peu mêlés avec eux et leur auraient appris les arts des Romains. Cette manière de conquérir les peuples, pour les civiliser, n'appartient qu'aux grands hommes ; et César était fait, comme Alexandre, pour en donner l'exemple aux autres conquérants.

Plutarque, qui prête à ses grands hommes tous ses projets, prétend qu'après avoir soumis les Parthes et recouvré les enseignes romaines, César devait traverser les lignes de l'Araxe et du Caucase, celles du Tanaïs et du Borysthène, tourner le Pont-Euxin et remonter le Danube jusqu'à ses sources, pour revenir en Italie par la forêt Noire et sa chère Gaule. Il eût ainsi donné à l'empire romain toute la vallée du Danube, comme il lui avait déjà donné celle du Rhin ; mais ce projet n'est fondé que sur des conjectures, comme le projet, prêté à Alexandre, de faire le tour du nord de l'Afrique jusqu'aux colonnes d'Hercule, et de revenir dans la Grèce par l'Espagne et par l'Italie. Ce qui est plus vraisemblable et ce qui est fondé sur les assertions, non d'un seul écrivain, mais de plusieurs et même des poètes de son temps, c'est que César se-

rait allé, comme Alexandre, en Perse par la route de Ninive et en côtoyant la chaîne taurique, et qu'il en serait revenu par celle de Babylone, en remontant l'Euphrate jusque vers la Syrie, parce que ces deux routes sont les plus faciles, la première pour une armée qui va conquérir le pays, l'autre pour une armée qui l'a conquis et qui n'a plus à craindre d'y être inquiétée par les Arabes et les autres hordes errantes, dès qu'elle est maîtresse du cours du Tigre et de celui de l'Euphrate : ce sont là les deux seules routes que l'on peut suivre sans danger, pour conquérir la Perse, quand on part de l'Asie-Mineure, ou même de la Syrie.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

# LIVRE VII.

# DE LA SYRIE.

## CHAPITRE PREMIER.

**De la charpente de la Syrie, de sa superficie et de sa population.**

La branche du mont Taurus, qui se courbe du nord au sud entre le golfe d'Alexandrète et l'Euphrate, se divise vers Aïntâb en deux chaînes parallèles qui se réunissent et se pyramident vers les ruines de Balbêk, pour se séparer de nouveau et aller enfin se réunir au-delà du lac Asphaltite vers le fond du golfe arabique. Cette double chaîne forme toute la charpente de la Syrie. Le mont Liban en est comme le nœud et le point culminant. De ce mont coulent vers le nord l'Oronte, vers le sud le Jourdain, vers l'est le Chrysorhoas et vers l'ouest le Léontès, les plus grandes rivières du pays. Le Liban peut avoir 1,500 toises

d'élévation au-dessus du niveau de la mer : les autres montagnes les plus élevées n'en ont pas plus de mille, et elles s'abaissent par degrés en s'avançant au sud, tellement que leur crête est à peine marquée vers l'isthme de Suez. Toutes ces montagnes sont calcaires et paraissent avoir été bouleversées par des feux souterrains : celles de la chaîne orientale ont leurs sommets arrondis ou taillés en cônes, et ne semblent tenir les unes aux autres que par leur base : quelquefois même elles se développent en larges plateaux qui paraissent se confondre avec le désert de l'Arabie, tels que les plateaux d'Alep et de Damas : les montagnes de la chaîne occidentale sont au contraire toutes liées ensemble, ont des pics très-hauts et présentent le long de la Méditerranée une crête continue qui ne paraît rompue que sur trois points : entre le mont Piérius et le mont Casius dans la vallée de l'Oronte ; entre le Liban et l'Anti-Liban dans celle du Léontès ; et entre l'Anti-Liban et le mont Carmel dans la vallée du Cison, au-delà de laquelle la chaîne change d'aspect et se couronne de roches nues, annonçant le voisinage et l'aridité du désert. Cette chaîne, vue de la mer dans tout son développement, se présente comme un rideau bleuâtre, étendu sur l'horizon ; mais à mesure que l'on approche, les inégalités se montrent et présentent mille formes bizarres : ici des pics dessinés en boules, en obélisques, en pyramides, ressemblant à des forts plantés sur des rochers : là des pentes coupées en terrasses, semblables à des jardins suspendus dans les airs. Les deux chaînes ont leur escarpement vers la Méditerranée, et elles s'abaissent en longs talus vers l'Arabie : en sorte qu'elles paraissent très-élevées au-

dessus de la mer, tandis qu'on les croirait presque de niveau avec le plateau arabique.

La Syrie peut avoir 150 lieues de long depuis Aïntâb jusqu'à Gaze, sur une largeur moyenne d'environ 30 lieues, et elle a 4 à 5 mille lieues carrées de superficie. Son sol est si varié, à cause de son élévation et de ses divers aspects, qu'il offre les productions de tous les pays. Le Liban voit croître à ses pieds les orangers et les cédrats, tandis qu'il nourrit dans ses flancs le mûrier, le noyer, le cèdre, et que son front est couronné de neiges éternelles. La vallée de l'Oronte produit les plus beaux blés et les plus gras pâturages, et le Jourdain voit naître sur ses bords le palmier, la canne à sucre et le cafier. Le Chrysorhoas et le Léontès arrosent les plus beaux vergers, et toute la côte de la Méditerranée est plantée d'oliviers et de vignes, qui donnent des huiles et des vins exquis.

Les peuples répandus dans ce pays en sont presque aussi variés que les productions : ce sont des Turks qui le gouvernent après l'avoir conquis sur les Arabes, des Arabes qui le conquirent sur les Grecs, des Grecs qui le conquirent sur les Perses, enfin des Turkmans, des Kourdes, des Ansaris, des Marronites, des Druses, des Mutualis, qui y sont venus de toutes les contrées de l'Orient.

Les Turks et les Grecs n'habitent guère que les villes, et ce sont les Arabes qui forment dans les campagnes le fond de la population. Les Ansaris, les Marronites, les Druses, les Mutualis sont cantonnés dans les montagnes, tandis que les Kourdes et les Turkmans errent dans la vallée de l'Oronte et les Arabes-

Bédouins dans celle du Jourdain et sur toute la lisière du désert.

Tous ces peuples ont des mœurs et des usages particuliers, et ils sont moins les sujets des Turks que leurs tributaires. Les Bédouins, les Turkmans et les Kourdes ont échappé au joug des Turks par leur vie vagabonde, et les Ansaris, les Marronites, les Druses et les Mutualis en ont été préservés par leurs montagnes. Il serait difficile de faire un dénombrement exact de ces peuples divers; mais ils sont en général peu nombreux, et la population entière de la Syrie ne s'élève pas au-delà de 2 millions d'habitants : ce qui ne donne pas même 500 hommes par lieue carrée.

L'Oronte et le Jourdain, qui coulent entre les deux chaînes dans des vallées longitudinales, sont les deux seuls cours d'eau, dignes du nom de fleuve. Tous les autres ne sont que des ruisseaux, s'écoulant par des vallées transversales, les uns dans la Méditerranée, les autres sur le plateau du désert, où ils disparaissent dans des bas-fonds : ce qui divise naturellement ce pays en deux régions distinctes, en pays montueux et en pays plat. Le premier comprend les deux chaînes, mais plus particulièrement la chaîne occidentale, le Liban, l'Anti-Liban et la Judée proprement dite, composée des montagnes qui bordent le Jourdain, et le second comprend les deux plateaux d'Alep et de Damas sur la lisière du désert, la vallée longitudinale de l'Oronte s'étendant entre les deux chaînes, la vallée transversale de la Célé-Syrie, creusée entre le Liban et l'Anti-Liban, et la côte de la Méditerranée, divisée par le mont Carmel en deux littoraux, dont l'un était

connu des anciens sous le nom de Phénicie, et l'autre sous celui de Palestine. Le pays plat est la région la plus fertile, mais la plus mal cultivée, parce qu'elle est exposée aux incursions des Bédouins, des Kourdes et des Turkmans : la région montagneuse au contraire est assez bien cultivée, parce qu'elle l'est par des peuplades qui ont conservé une sorte d'indépendance à l'abri de leurs montagnes. Le Liban est habité par les Ansaris, les Marronites et les Druses, l'Anti-Liban par les Mutualis, et la Judée par des peuples chrétiens ou musulmans qui, comme les Naplousins, n'ont jamais pu être soumis. Aussi ces peuples ont-ils presque tous conservé des coutumes et une religion qui leur sont particulières : les Naplousins et les Mutualis sont Musulmans de la secte d'Ali, les Druses moitié Musulmans et moitié idolâtres, les Marronites chrétiens catholiques, les Ansaris héliocoles, tandis que les habitants du pays plat ont presque tous subi la religion de leurs vainqueurs et sont presque tous Musulmans, comme les Turks, de la secte d'Omar. Les Turks n'habitent que les villes, où ils sont mêlés avec les Grecs et les Juifs, et où ils occupent les emplois de la milice et de l'administration, tandis que les autres habitants sont répandus dans les campagnes, où ils se livrent à l'agriculture. Les produits qu'ils en obtiennent sont très-variés : le pays plat donne du coton, du tabac, du blé et toute sorte de fruits, et le pays montagneux de l'huile, du vin, de la soie, des galles, du bois de chauffage et de construction. La Syrie ne produit pas assez de grains pour sa consommation; mais elle exporte du coton, de la soie, du tabac, des galles, de l'huile et du vin : elle échange avec l'Égypte

de la soie et du vin contre du riz et du blé, et avec l'Europe du coton, de la soie et des galles contre des marchandises coloniales, des bonnets et des draps. C'est ce commerce qui fait vivre la population des villes : celle des campagnes ne vit guère que du produit de l'agriculture, l'industrie manufacturière y étant encore dans l'enfance. On n'évalue pas le revenu général de la Syrie à plus de 400 millions de francs, sur lesquels le gouvernement prélève, soit en contributions sur les terres, soit en taxes sur les consommations et les personnes, au moins 40 millions : c'est le dixième du revenu général. Une partie de ces contributions passe à Constantinople : l'autre est employée à payer les frais d'administration et à entretenir 10 mille soldats, moitié fantassins, moitié cavaliers, qui réunis à 10 mille hommes de milice, levés en temps de guerre, font la seule défense du pays.

## CHAPITRE II.

### De la zone orientale de la Syrie.

La Syrie, située entre la Méditerranée et l'Arabie, est naturellement divisée en deux zones, l'une longeant le désert et l'autre la Méditerranée. La première comprend la chaîne orientale, les deux plateaux d'Alep et de Damas qui bordent cette chaîne à l'est, et

les deux vallées de l'Oronte et du Jourdain qui la bordent à l'ouest.

Le mont Amanus, qui se détache du mont Taurus pour aller se ramifier dans la Syrie, s'étend depuis le golfe d'Issus jusqu'à l'Euphrate et ferme au nord la Syrie comme un rempart. C'est au pied de ce mont et dans la courbure, formée par une de ses branches, qu'est située la ville d'Aïntâb, dont les maisons, élevées en amphithéâtre les unes au-dessus des autres, présentent des terrasses servant de rues. Cette ville, une des principales clefs de la Syrie, peut avoir dix à douze mille habitants et n'est environnée que d'un simple mur, au milieu duquel est un réduit fermé, qui tient lieu de citadelle.

On descend d'Aïntâb à Alep avec le cours du Chalus qui va se perdre dans un marais, au sud de cette ville, vers le village de Kinesrin. Haleb nommée vulgairement Alep, l'ancienne Chalybon, est située sur une plaine élevée, arrosée par le Chalus, et elle occupe plusieurs petites collines, sur une desquelles est sa citadelle, qui est un ovale flanqué de tours et encombré de maisons. La ville, groupée autour de la citadelle, peut avoir une lieue et demie de tour, et n'est fermée que d'une simple enceinte crénelée, dominée vers le nord par une hauteur, sur laquelle on voit un couvent de derviches, d'où on pourrait la battre avec succès. On lui donne plus de 100 mille habitants, mêlés de Musulmans et de chrétiens, et elle est l'entrepôt de tout le commerce de la haute Asie avec la Syrie. La plupart de ses maisons sont bâties en pierres, et couvertes de terrasses au lieu de toits. Aucune autre ville turke ne peut lui être comparée

pour la propreté des maisons, ni même pour la régularité des rues, et elle est le siége d'un pacha de premier rang.

Alep jouit d'un air pur et d'un ciel serein. Le sol environnant est d'une nature crayeuse, où la marne domine. Sur certains points il est pierreux, et le tuf s'y montre à peu de profondeur; mais il est en général fertile, et produit du coton, du sésame, du millet, du tabac, de l'huile, du vin et des fruits exquis, parmi lesquels on distingue les pistaches et les abricots. Au nord vers Aïntâb et vers le pied des montagnes qui bordent le plateau de l'Asie-Mineure, sont de beaux pâturages où les Kourdes font paître leurs troupeaux, et à l'ouest vers Antioche et vers les lacs qui bordent l'Oronte, sont des plaines désertes encore plus riches en herbages, où errent les Turkmans.

Le chaînon qui sépare le plateau d'Alep de la vallée de l'Oronte est peu élevé, et sur certains points à peine sensible. On le traverse vers le village de Dana ou vers celui de Têl-Akbérin quand on va d'Alep à Antioche, vers ceux de Maarât-Mesrin ou de Sarmin quand on va d'Alep à Schoghr, et vers le bourg de Marra quand on va d'Alep à Hama. Tous ces villages sont habités par les Ansaris, parmi lesquels il y a des familles pauvres qui prostituent leurs filles aux voyageurs.

Antioche, nommée maintenant Antakieh, est située au fond d'un coude que fait l'Oronte en se courbant à l'ouest pour aller se jeter dans la mer, vers les ruines de Séleucie, entre le mont Piérius et le mont Casius. La ville moderne est bâtie sur la rive gauche du fleuve, au pied d'une montagne couronnée par

une vieille citadelle, et n'a que 5 à 6 mille habitants, presque tous Turks, mêlés de quelques chrétiens. La ville actuelle n'occupe pas la sixième partie de l'ancienne, dont les murs s'élevaient en rampant des bords du fleuve jusque sur la montagne. Ces murs existent encore sur le front du sud-est, et ils sont percés de plusieurs portes : ils avaient 50 pieds de haut sur 6 à 7 d'épaisseur, et ils étaient flanqués de tours carrées, encore plus élevées que les murs : ils sont construits en moellons ou en briques et revêtus d'une pierre dure, ressemblant à du granit. La ville moderne n'a plus aucune défense; mais on pourrait former avec les murs de l'ancienne un camp retranché, pour servir d'asile à une armée qui voudrait conquérir ou défendre le pays. La campagne tout autour est couverte de mûriers et d'oliviers, et forme le fond d'un berceau où viennent se rendre les eaux de tous les lacs voisins, et en particulier celles du lac Bohaïré, l'ancien lac Ofrénus, au milieu duquel on voit un îlot qui porte les ruines d'un ancien temple. On passe l'Oronte sur un pont en pierre de trois arches, quand on sort d'Antioche du côté de l'ouest; et côtoyant sa rive droite, on traverse une vallée fertile, resserrée entre de hautes montagnes et renommée pour la beauté de ses ombrages et de ses eaux : c'est la vallée de Daphné, par laquelle on débouche avec l'Oronte au fond d'un golfe, où l'on voit autour d'une pêcherie les ruines de Séleucie, dispersées au pied d'une montagne qui était occupée par sa citadelle. Ce lieu est maintenant connu sous le nom de Souadié, et n'a plus qu'une douane turque. Séleucie était au fond d'un golfe, qui se termine vers le nord au cap Kanzir et vers le sud au promontoire qui porte

Laodicée. Le littoral du golfe est resserré au nord par le mont Piérius et au sud par le mont Casius. Le port de Séleucie était jadis celui d'Antioche : il n'en reste plus de traces que deux jetées, à moitié ensevelies dans les flots. Antioche était bien mieux située qu'Alep sous le rapport commercial, puisqu'on pouvait y porter les marchandises en bateaux, tandis qu'on ne peut les transporter à Alep qu'à dos de chameaux.

Quand on remonte d'Antioche l'Oronte vers ses sources, on trouve d'abord Schoghr, puis Apamée, ensuite Épiphanie, enfin Émèse. Schoghr, l'ancienne Séleuco-Bélus, est une petite ville ouverte, située sur la rive gauche du fleuve, au pied d'une haute montagne que l'on traverse en allant d'Alep à Laodicée. Cette petite ville offre une très-belle position de passage, parce qu'elle est sur une route très-fréquentée. Le fleuve n'est pas guéable vers ce point, et on le passe sur un pont de pierre. La vallée y est très-resserrée; mais elle s'élargit vers le sud, et offre une immense prairie, dont le vert foncé tranche agréablement avec le vert pâle de l'olivier qui lui sert de bordure.

Famieh, l'ancienne Apamée, est située au sud de Schoghr sur la rive droite de l'Oronte, à l'origine d'un lac que traverse le fleuve, et elle a l'air d'une ville ruinée; mais elle est toujours renommée pour la bonté de ses pâturages qui nourrissaient du temps des Séleucides jusqu'à 30 mille cavales et 300 étalons. C'est le lieu de la Syrie le plus propre à un établissement de haras.

Hama, l'ancienne Épiphanie, située plus au sud, au détour d'un coude de l'Oronte, n'est plus renommée

que par ses roues hydrauliques qui ont jusqu'à 32 pieds de diamètre et qui élèvent les eaux du fleuve dans des réservoirs publics ; d'où on les distribue dans les divers quartiers de la ville. On lui donne 7 à 8 mille habitants, et elle offre, comme Schoghr, une bonne position de passage, parce qu'elle est dans une des gorges de la vallée et sur la route d'Alep à Tripolis. Cette route traverse la chaîne du Liban vers un de ses sommets les plus élevés, et elle est très-escarpée; mais on pourrait l'adoucir en suivant la pente des eaux.

Homs, l'ancienne Émèse, située au sud de Hama sur la rive droite de l'Oronte, est assise autour d'un cône tronqué portant une citadelle en ruine, qui forme le centre d'un cercle, dont les rues de la ville sont comme les rayons. L'enceinte de la ville paraît presque aussi dégradée que celle de la citadelle, et elle est environnée de vastes cimetières, que l'on prendrait de loin pour ses faubourgs. La blancheur des tombeaux, qui contraste avec le verd sombre des cyprès plantés à l'entour, donne à ces cimetières un aspect assez agréable. Cette ville n'a guère que trois à quatre mille habitants, presque tous Musulmans; mais elle est le siége d'un Aga, dont dépend le village de Tadmour, situé à 36 lieues plus à l'est, sur la route directe d'Émèse à Tapsaque. Ce hameau n'est composé que de quelques huttes en terre, qui semblent n'avoir été élevées là que pour rehausser la magnificence des ruines dont il est entouré : ce sont les ruines de Palmyre, qui dut sa splendeur à son commerce et son commerce à sa situation sur la route de la Méditerranée au golfe Persique. La ville était au milieu de l'une de ces

oasis, semées dans le désert, comme des îles au milieu de l'Océan, et elle était bordée à l'ouest d'un rideau de collines, d'où sortaient deux sources d'eau vive qui arrosaient son territoire. Palmyre ne devait pas être très-grande, si l'on en juge par l'étendue de l'oasis, et elle n'était formée que de deux longues rues, coupées à angles droits et bordées de portiques où l'on étalait toutes les marchandises de l'Orient. Au point de leur intersection était une place décorée de plusieurs rangs de statues, et dans l'intervalle des quatre angles, de petits carrés de maisons, servant au logement des portefaix et des ouvriers. L'une des deux principales rues aboutissait d'un côté au temple de Jupiter, et de l'autre à celui de Neptune. Il ne reste plus de ces temples qu'un amas confus de colonnes; mais ces ruines, décrites par tant de voyageurs, présentent encore un aspect imposant.

Placée entre l'empire des Parthes et celui des Romains, Palmyre sembla tenir pendant quelque temps la balance entre eux; mais il paraît qu'elle ne dut sa prépondérance qu'à la sagesse de quelques-uns de ses souverains, et en particulier à Zénobie, dont Longin dirigeait les conseils. Aussi, dès que cette princesse eut été vaincue par Aurélien et amenée à Rome, Palmyre perdit peu à peu son commerce qui prit insensiblement une autre direction; et comme elle n'avait point les richesses de la terre dont les produits se renouvellent sans cesse et ne se transportent pas, rien ne put empêcher la dispersion de ses habitants.

Le terrain change d'aspect au-delà d'Émèse, les montagnes se resserrent, la verdure disparaît, et l'Oronte en descendant d'une des plus hautes sommités

du mont Liban coule dans une vallée profonde, où il forme un lac connu sous le nom de Kadès. Il paraît que c'est le lac Marsyas, ainsi nommé par les anciens à cause d'une ville de ce nom. On s'élève de cette vallée sur le groupe des montagnes qui forment le nœud des deux chaînes, et l'on descend d'un côté vers l'ouest par un défilé très-étroit dans la vallée de la Célé-Syrie, à la tête de laquelle est Balbêk, et de l'autre vers le sud au village de Maloula ; d'où l'on monte sur le plateau de Kotaïfa, pour descendre enfin avec le Chrysorhoas dans la plaine de Damas.

Balbêk, l'ancienne Héliopolis, célèbre par son temple du soleil, n'est guère plus aujourd'hui qu'une méchante bourgade ; mais ses ruines, presque aussi souvent décrites que celles de Palmyre, paraissent encore plus imposantes. Balbêk est à la tête d'une vallée creusée entre le Liban et l'Anti-Liban, et débouchant avec le Léontès sur le littoral de la Méditerranée, entre Sidon et Tyr : c'est la Célé-Syrie ou Syrie creuse des anciens, habitée aujourd'hui par les Mutualis. La crête, qui sépare cette vallée de celle de l'Oronte et de la plaine de Damas, est aride et pierreuse ; et quoiqu'elle soit très-élevée, elle le paraît moins que les crêtes du Liban, qui bordent à l'ouest la vallée de l'Oronte et qui sur le littoral de la Méditerranée dominent Tripolis et Beyrout..

La ville de Damas, à l'est de celle de Sidon et à peu près sous la même latitude, est située dans une grande plaine, s'ouvrant au sud-est sur le désert de l'Arabie et bordée au nord-ouest par un cordon de montagnes ; d'où descendent les deux principaux affluents du Chrysorhoas, pour aller se réunir dans un

canal commun, à trois lieues de leurs sources, vers le village de Maksan. Ce canal, très-resserré entre des montagnes coupées à pic, se divise à l'issue des montagnes en sept branches ou sept petits canaux parallèles qui coupent la ville en plusieurs parties et vont se perdre à sept lieues plus à l'est dans un lac, au milieu du désert. La rivière, en se répandant dans les divers quartiers de la ville, lui donne l'aspect le plus riant : aussi les Musulmans la nomment-ils leur paradis terrestre. Damas s'élève comme une île au milieu de toutes ces eaux : elle a 3,250 toises de circuit, et elle est fermée sur les trois quarts de son pourtour par un double mur et défendue sur le quatrième par une petite citadelle carrée, flanquée de tours. Les approches dans un siége n'en seraient pas difficiles, parce qu'elles seraient favorisées par les hauteurs voisines et surtout par la colline des quarante Martyrs ; mais on pourrait en défendre les environs, parce qu'ils sont coupés par les eaux du Chrysorhoas. On lui donne près de 100 mille habitants, dont les trois quarts sont Musulmans, et le reste mêlé de chrétiens et de Juifs : elle est, comme Alep, le siége d'un pacha de premier rang, ordinairement décoré du titre d'Émir-Hadji ou de conducteur de la caravane de la Mekke. Damas passe parmi les Musulmans pour une ville sainte, parce qu'elle est sur la route de la Mekke : elle est renommée pour ses fabriques de soie et pour la bonté de ses fruits, et surtout de ses abricots : on y voit plusieurs belles mosquées, entre autres celle qui renferme le tombeau de Jean, fils de Zacharie, et qui est surmontée d'une magnifique coupole.

La route de Damas à la Mekke traverse la plaine de Hauran, et celle de Damas à Gaze la vallée du Jourdain. La plaine de Haurau, l'ancienne Aurinitis, n'est séparée de cette vallée que par la chaîne orientale de la Syrie, et elle ressemble par son aspect et sa fertilité aux plaines de la Babylonie ; mais elle n'est presque plus habitée, parce qu'elle est exposée aux incursions des Bédouins, et les voyageurs n'osent guère s'y aventurer, quoiqu'elle soit encore toute couverte de ruines d'anciennes villes.

La vallée du Jourdain, à l'ouest de la plaine de Hauran, est arrosée par le fleuve de ce nom, qui descend de l'Anti-Liban et va se perdre dans le lac Asphaltite, après avoir traversé ceux de Houlé et de Tibériade. Le Jourdain a deux sources principales : l'une près du village de Bania, l'ancienne Banias, l'autre au pied d'un rocher, d'où le fleuve sort en bouillonnant et roule en cascades. Son lit est encaissé entre deux chaînes de montagnes qui se dépouillent de verdure en s'approchant du lac Asphaltite et qui ont l'air de deux longs murs.

Quand on va de Damas en Égypte, on remonte d'abord un des affluents du Chrysorhoas : puis on franchit la branche de l'Anti-Liban qui lie la chaîne orientale de la Syrie à la chaîne occidentale, et l'on descend avec le Jourdain sur le petit lac de Houlé ; d'où l'on va par deux routes sur le littoral de la Méditerranée. L'une traverse le Jourdain entre le lac de Houlé et celui de Tibériade, au pont d'Yacoub ; et après avoir franchi les montagnes peu élevées qui bordent le fleuve à l'ouest, elle descend vers Sâfad ou vers Loubi à la tête de la vallée transversale qui sé-

pare l'Anti-Liban du mont Carmel et qui conduit, en tournant le mont Thabor, d'un côté à Acre, et de l'autre à Caïfa : c'est la route la plus facile. L'autre traverse le Jourdain au-dessous du lac de Tibériade, au pont de Giz-êl-Mékanieh, et côtoie le fleuve sur sa rive droite jusqu'à Bisan, où elle se divise en deux autres routes : la première va traverser la chaîne occidentale vers Samarie ou vers Naplous, pour descendre sur le littoral de la Méditerranée vers le village de Miski : la seconde côtoie le Jourdain jusqu'à Jérichô, vers l'origine du lac Asphaltite, et va traverser la chaîne vers Jérusalem ou vers Hébron pour descendre sur le littoral de la Méditerranée, vers Jaffa ou vers Gaze.

La chaîne, que l'on traverse par ces deux dernières routes, formait autrefois le royaume de Juda ou de Judée, pays montagneux, hérissé de rochers et presque partout dépouillé d'arbres et de verdure; mais la vallée transversale qui le borde au nord, depuis le lac de Tibériade jusqu'au mont Carmel, et le littoral de la Méditerranée qui le borde à l'ouest, depuis le mont Carmel jusqu'à Gaze, sont des pays très-fertiles; et voilà pourquoi ces pays ont toujours été exposés aux incursions des montagnards de la Judée, cantonnés autrefois à Samarie et à Jérusalem, et aujourd'hui à Naplous et à Hébron.

Sâfad et Loubi offrent chacun une bonne position de passage, parce qu'ils sont situés au débouché des montagnes et à la tête de la vallée transversale, creusée entre l'Anti-Liban et le mont Carmel. Cette vallée, qui forme le cœur de l'ancienne Galilée, est parsemée de petites collines isolées et groupées autour du

mont Thabor, comme autour de leur roi. Ce mont est un côue tronqué d'environ 400 toises de hauteur, ayant sur son sommet une aire d'environ 1,000 toises de diamètre; d'où l'on domine, d'un côté sur le lac de Tibériade, et de l'autre sur la Méditerranée. Au nord est la plaine de Nazareth, au fond de laquelle s'élève la petite ville de ce nom, et au sud la plaine de Jezraël ou d'Esdrélon, s'étendant jusqu'au pied du mont Carmel et arrosée par le Cison. Ces deux plaines communiquent l'une avec l'autre autour du mont Thabor, et sont encore couvertes de nos trophées. Loubi, Cana, Nazareth furent témoins de la valeur de nos armées dans la dernière expédition d'Égypte, comme ils l'avaient été dans les guerres des Croisades.

La vallée d'Esdrélon, entre l'Anti-Liban et le mont Carmel, est un des points les plus intéressants de la Syrie, parce qu'elle offre la communication la plus aisée de la vallée du Jourdain avec le littoral de la Méditerranée, et ce sont les deux bourgs de Sâfad et de Loubi qui sont les deux clefs de cette communication. Sâfad, l'ancienne Béthulie, est situé au pied d'une montagne couronnée par un vieux fort, et passe pour avoir les plus jolies femmes de la Judée. Les Safadiennes ou Béthuliennes se font surtout remarquer par la finesse de leurs formes et la vivacité de leurs yeux. A leur taille svelte et dégagée, à leur démarche vive et légère, on les prendrait pour les Sylphides de l'Orient; et elles rappellent plutôt par la douceur de leur physionomie la grâce de Jephté, que le mâle courage de Judith.

Loubi est un bourg absolument ouvert. Le fort de Tibériade, célèbre du temps des Croisades et situé

sur le lac de ce nom à l'est de Loubi, entre Sâfad et Bisan, n'a plus aucune importance militaire, parce qu'il est acculé dans un angle du lac et qu'il peut être masqué ; mais le bourg de Bisan, situé plus au sud à l'autre extrémité du lac, en a une aussi grande que celui de Sâfad, parce qu'on ne peut aller de la vallée du Jourdain sur le littoral de la Méditerranée, qu'en défilant par l'un ou l'autre de ces bourgs.

On va de Bisan passer la chaîne occidentale vers Samarie ou vers Naplous : ce chemin est très-difficile et ne serait pas praticable à l'artillerie. Samarie ou Sébaste n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village ouvert, situé sur une colline arrondie, au milieu d'un cercle de montagnes nues. On n'y voit plus, autour des ruines de l'ancienne ville, que quelques chaumières; mais Naplous ou Néapolis, l'ancienne Sichem, située à cinq lieues plus au sud, est une petite ville habitée par 4 à 5 mille Musulmans presque tous armigères, parmi lesquels on distingue quelques familles de Juifs Samaritains qui conservent, dans un dialecte particulier, le Pentateuque de Moïse, et qui vont tous les ans immoler l'agneau paschal sur le mont Garizin. La ville est assise au pied de ce mont dans une vallée étroite. Le terrain d'alentour qui formait jadis le petit royaume de Samarie ou d'Israël, distrait de celui de Juda, est âpre et montueux ; mais il est coupé par quelques vallons fertiles en fruits, en huile et en vin. Les montagnes ne se montrent dans toute leur nudité qu'à quelques lieues plus au sud, vers Jérusalem, où la nature semble avoir été bouleversée par des feux souterrains.

Le chemin de Bisan à Jérusalem côtoie le Jourdain

sur sa rive droite jusque vers Jérichô, qui n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, environné de nopals ; d'où l'on s'élève par des gorges sinueuses et profondes sur un plateau pierreux et dépouillé d'arbres, qui forme le dos de la chaîne occidentale de la Syrie et qui sépare les eaux de la vallée du Jourdain de celles du littoral de la Méditerranée. C'est sur le bord oriental du plateau et sur un terrain inégal et rompu, s'abaissant vers le Jourdain ou plutôt vers le lac Asphaltite, qu'est située Jérusalem ou Solyme, le berceau de la religion chrétienne. Cette ville a la forme d'un carré long incliné au sud-est, où il est bordé par un ravin, au fond duquel coule le torrent de Cédron : un simple mur crénelé et flanqué de tours carrées lui sert d'enceinte. Ce mur peut avoir deux mille toises de tour, et il est très-solidement construit en pierres de taille : il est l'ouvrage de Solyman-le-Grand, et il embrasse dans son enceinte plusieurs collines, plus saillantes autrefois qu'aujourd'hui, parce que le terrain environnant a été exhaussé par les décombres des maisons. Au nord s'élève le mont Bézétha aux deux sommets, dont l'un est le mont Golgotha ou Calvaire au pied duquel est l'église du Saint-Sépulcre, à l'ouest le mont Acra sur lequel était autrefois la tour de David et où est aujourd'hui un petit réduit flanqué de deux tours massives et nommé proprement le château, au sud le mont Sion, qui a la forme d'un croissant et qui est couronné par la chapelle du Cénacle, et à l'est le mont Moriah, sur lequel on voyait autrefois le temple de Salomon et où l'on voit maintenant la mosquée d'Omar, composée de deux édifices qui communiquent l'un avec l'autre par un escalier de huit

marches et que les Turks nomment *El-Haram* ou le temple par excellence, parce qu'il est après celui de la Mekke le plus renommé chez les Musulmans. L'église du Saint-Sépulcre, l'objet de la vénération de tous les chrétiens, est composée de plusieurs édifices distincts, couronnés par une magnifique coupole, au-dessous de laquelle est un sanctuaire fermé ou petite chapelle qui renferme le tombeau de Jésus : c'est un sarcophage d'environ six pieds de long sur deux de large, taillé dans le roc et recouvert d'une table de marbre, qui a la forme d'un autel.

Deux grandes rues coupent Jérusalem en sens opposé. L'une va de l'ouest à l'est depuis le château jusqu'à la mosquée d'Omar : c'est la rue du *Bazar*. L'autre va du nord au sud depuis le palais de Pilate jusqu'au mont Sion : c'est la rue de la *Colonne* ou la *Voie douloureuse*, qui passe au pied du mont Calvaire. Plusieurs autres petites rues traversent la ville en divers sens ; mais elles sont toutes mal pavées, tortueuses et étroites. Les plus sales, et surtout les plus voisines du mont Sion sont plus particulièrement habitées par les Juifs : les autres le sont indistinctement par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans. Les maisons de toutes ces rues sont en général très-petites, la plupart en saillie et presque toutes surmontées d'un dôme ou couvertes d'une terrasse; en sorte qu'en parcourant la ville, on croit marcher dans les corridors ou dans les galeries d'une vaste prison. Point de mouvement, presque point de bruit, si ce n'est aux approches du bazar ou autour des écoles des petits enfants. On sort de la ville par quatre portes principales : au nord est la porte de Damas, qui con-

duit à la grotte de Jérémie [1] et au sépulcre des rois [2], à l'ouest la porte de Jaffa, qui mène aussi à Bethléem, au sud la porte de David, qui est sur la crête du mont Sion et d'où l'on descend dans la vallée de Josaphat, et à l'est la porte dorée qui donne sur le parvis de la mosquée d'Omar et qui est aujourd'hui fermée, mais à côté de laquelle on en a ouvert une autre plus petite, d'où l'on descend par le jardin de Gethsémani dans le vallon de Cédron, au-delà duquel s'élève la montagne des Oliviers, comme une immense pyramide. Le torrent de Cédron coule dans un ravin profond où l'on montre le tombeau d'Absalon et qui s'ouvre vers le sud dans la vallée de Josaphat, bordée d'autres tombeaux et parsemée de quelques bouquets d'oliviers. Partout ailleurs le terrain s'élève graduellement vers le nord, où il forme une espèce de glacis naturel, presqu'au niveau des murs de la ville, mais inégal et rompu. De ce côté rien ne couvre les approches de Jérusalem qui, malgré ses murs élevés et ses superbes tours, ne pourrait pas résister à un siége conduit avec de l'artillerie. Si on voulait la défendre, il faudrait couronner toutes les hauteurs, enfermer dans ses murs tout le mont Sion qui n'y est

1. La grotte de Jérémie est à un quart de lieue de la ville : c'est un vaste souterrain d'environ 20 pieds de haut, soutenu par des piliers taillés dans le roc, et au-devant duquel est une petite mosquée ombragée par quelques arbres.

2. Le sépulcre des rois est à une demi-lieue de la ville : c'est une grotte de dix à douze pieds de profondeur, précédée d'un péristyle agréablement sculpté, et divisée en plusieurs salles, où l'on voit des sarcophages vides.

enfermé qu'à demi, bâtir une citadelle sur la montagne des Oliviers, et étendre la ville vers le nord jusqu'au sépulcre des rois. Jérusalem n'a guère d'autre eau que celle de ses citernes, et sa seule fontaine, celle de Siloé, sortie du pied du mont Sion, tarit souvent en été. On lui donne 12 à 15 mille habitants, parmi lesquels il y a 5 à 6 mille chrétiens de différentes sectes, autant de Juifs et 2 à 3 mille Musulmans, et elle est gouvernée par un pacha de second rang, ou même quelquefois par un simple *motsélim*, dépendant du pacha d'Acre ou de celui de Damas.

Vue des hauteurs qui environnent le château, Jérusalem présente une espèce de terrasse ou de plateforme, inclinée de l'ouest à l'est, au-dessus de laquelle s'élèvent les dômes et les minarets des mosquées, tous surmontés par la croix et la vaste coupole du Saint-Sépulcre; mais vue de la montagne des Oliviers, la perspective en est moins uniforme, et l'on distingue les lignes qui séparent ses principales rues et quelques espaces vides, où s'élèvent des églises et des mosquées. Les environs de la ville ne sont guère plus variés, et présentent sur un rayon de près de deux lieues le même aspect et la même nudité : partout un sol pierreux et rougeâtre, qui n'offre quelque végétation et quelque verdure que dans les bas-fonds. Rien n'est plus triste que la ville et les dehors de Jérusalem.

A deux lieues au sud de la ville et sur le revers oriental du même plateau est Bethléem où naquit Jésus, et à sept lieues au sud de Bethléem, Hébron où mourut Abraham. Bethléem est un bourg de deux à trois mille habitants, moitié Musulmans et moitié chrétiens, situé à la tête d'un vallon qui présente au

milieu d'un terrain nu et mameloné un paysage agréable, parce qu'il est parsemé de vignes, d'oliviers et de figuiers-nains. On y voit un couvent de moines chrétiens, ressemblant par ses murs élevés plutôt à une citadelle qu'à une maison religieuse; et c'est dans l'enceinte de ce couvent qu'est une église ancienne, bâtie par Sainte-Hélène, au-dessous de laquelle on montre encore la grotte et la crèche qui servit de berceau à Jésus.

Hébron, nommé par les Arabes *El-Kalil* ou le Bien-Aimé, est un autre bourg de trois à quatre mille habitants, presque tous Musulmans, situé comme Bethléem sur le revers oriental de la chaîne, mais plus rapproché du lac Asphaltite, et sur un terrain moins nu et plus varié, coupé par des collines qui portent sur leurs pentes des oliviers et des vignes, et sur leurs sommets des pins et des chênes verts. On voit à Hébron une mosquée, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham, et un vieux fort dont on fait remonter la fondation au temps des Croisades.

Hébron, Bethléem et Naplous sont habités par des peuplades armigères, très-renommées pour leur bravoure et jouissant à l'abri de leurs montagnes d'une sorte d'indépendance : elles ne payent aux Turks que le tribu consenti par elles, et elles se gouvernent d'après leurs usages et leurs coutumes. Ce canton de la Syrie, si long-temps habité par les Juifs qui lui donnèrent leur nom, l'est encore aujourd'hui par leurs descendants, qui ont conservé les mêmes formes du corps et les mêmes traits du visage. On les distingue des Arabes et des Turks, qui les environnent de toutes parts, à la rectitude de leur profil et à la beauté

de leur face, et l'on reconnaît aisément qu'ils y sont venus de la haute Asie et qu'ils sont la tige de ce peuple singulier qui s'est répandu de proche en proche sur toute la surface du globe. Les divers pays, qu'il habite aujourd'hui, ont pu dégrader son caractère moral; mais ils n'ont pas changé sa constitution physique : il a conservé son type originel jusque sous le tropique et sous le pôle, au Kaire comme à Pétersbourg, et les femmes juives sont encore reconnaissables dans tout l'univers à la coupe de leur visage et à la beauté de leurs yeux. On dirait que le climat n'a pu mordre sur une race d'hommes aussi fortement trempée ; et si parmi les autres peuples on reconnaît aisément les Juifs à leur physionomie éteinte et quelquefois abjecte, c'est qu'ils n'osent lever les yeux sur les autres hommes, dans la crainte de rencontrer dans chacun d'eux un ennemi. Ce peuple, méprisé de tous les autres pour sa croyance, tandis qu'il ne devrait l'être que pour ses vices, puisqu'il croit toujours à l'unité de Dieu et à sa providence, vit presque partout dans l'oppression et ne peut vivre que d'une industrie précaire, qui a presque partout altéré ses mœurs ; mais ses vices ne sont pas l'ouvrage de la nature, ils sont uniquement celui des gouvernements qui l'oppriment, et il faut espérer qu'il recouvrera un jour avec ses droits sa dignité et ses vertus antiques. Le Messie, qu'il attend, est le prince qui lui rendra sa liberté.

Le lac Asphaltite, qui borde à l'est la Judée et qui termine au sud la zone orientale de la Syrie, est environné de tous côtés de montagnes et ressemble au cratère d'un volcan. On lui donne 20 lieues de long sur 3 de large.

On monte aisément d'Hébron, de Jérusalem et de Naplous sur la crête nue et pierreuse de la chaîne occidentale de la Syrie, d'où l'on descend sur le littoral de la Méditerranée par les cols de cette chaîne. Le col de Naplous débouche sur le littoral de la Méditerranée entre le mont Carmel et Jaffa, celui de Jérusalem entre Jaffa et Ascalon, et celui d'Hébron entre Ascalon et Gaze.

Gaze termine la zone occidentale de la Syrie qui commence au golfe d'Alexandrète, comme Hébron termine sa zone orientale qui commence au plateau d'Antioche. Après avoir parcouru l'une de ces zones du nord au sud, il faut parcourir l'autre du sud au nord.

## CHAPITRE III.

### De la zone occidentale de la Syrie, ou de la Palestine et de la Phénicie.

Le littoral qui s'étend depuis le désert de l'Égypte, et particulièrement depuis Gaze jusqu'au mont Carmel, est l'ancienne Palestine : c'est une plaine unie, resserrée entre la Méditerranée et la chaîne occidentale de la Syrie, qui n'est coupée que par quelques

cours d'eau descendus de cette chaîne, et qui ressemble par sa fertilité au Delta de l'Égypte.

Gaze est aujourd'hui la clef de la Syrie du côté du sud, comme Aïntâb l'est du côté du nord; mais elle n'est pas mieux fortifiée. Cette ville est située à un tiers de lieue de la mer dans une plaine couverte d'oliviers et au pied d'une petite colline, sur laquelle est un fort circulaire de 40 toises de diamètre, flanqué de quatre tours. Des deux côtés sont deux faubourgs qui s'étendent dans la plaine et qui peuvent renfermer deux à trois mille habitants. Gaze n'occupe qu'une partie de l'emplacement de la ville ancienne. Son territoire est très-fertile, et produit, comme celui de l'Égypte, des cannes à sucre et des dattes.

Le chemin de Gaze à Jaffa traverse une plaine unie, parsemée de monticules de sable. Les villages y sont dispersés sur les hauteurs, et presque partout environnés de jardins et de vergers. Les plantations sont variées : ici sont des champs de blé ou de sésame, là de coton, sur tous les coteaux des orangers, des vignes et des oliviers. Souvent le chemin s'éloigne du rivage pour éviter les sables qui l'ont envahi, au point que la plupart des lieux habités qui bordaient autrefois la mer, en sont maintenant éloignés de 4 à 500 toises. On traverse près des ruines d'Ascalon un torrent venu des montagnes qui environnent Jérusalem, et l'on arrive dans une marche au village d'Esdod, l'ancienne Azot, et dans une autre marche au village d'Yebni, bâti sur les ruines de Jamnia près de celles d'Accaron; d'où l'on va au bourg de Ramlé et du bourg de Ramlé à celui de Lydda, en se dirigeant à travers la plaine vers le nord-est, ou à la petite ville de Jaffa, en

se dirigeant le long de la côte vers le nord-ouest.

Ramlé ou Rama, l'ancienne Arimathie, est un bourg d'environ deux mille habitants, situé sur un plateau où l'on voit le minaret penché d'une vieille mosquée bâtie par Saladin, et Lydda est un autre bourg de 12 à 1,500 habitants, situé au milieu d'une plaine ridée, plantée en coton. Tout ce pays est plat ou légèrement ondulé, et l'on voit sur toutes les ondulations du terrain des vignes et des oliviers.

Jaffa, l'ancienne Joppé, s'élève en amphithéâtre sur le rivage de la mer, et n'est fermée que d'un simple mur crénelé, flanqué de tours. Ses rues sont étroites, et ses maisons, presque toutes surmontées d'un petit dôme, sont en général mal bâties : elle n'a guère que 4 à 5 mille habitants. Deux petits forts la défendent du côté de la mer. Son port fermé par une simple jetée est comblé, et les vaisseaux ne peuvent mouiller qu'à une lieue du rivage, sur un banc de roche qui coupe les cables. La campagne tout autour est fertile et couverte de bosquets d'orangers.

On va de Jaffa à Acre par deux routes : l'une côtoie le rivage et tourne à l'ouest le mont Carmel : l'autre le tourne à l'est. La première passe au village de Miski et au bourg de Tentoura. De Jaffa à Miski il y a un marais à traverser : le gué est facile en été, mais dangereux en hiver. On laisse d'abord sur la droite les ruines d'Antipatris sur les bords d'un torrent, venu des montagnes de Naplous, puis le village de Kacoun, bâti sur une hauteur dominant la plaine, et l'on va, à travers le terrain haché et fangeux qui environne la tour de Zèta et les ruines de Césarée, au bourg de Tentoura ; d'où l'on s'élève vers les rui-

nes du château d'Atalik, célèbre dans l'histoire des Croisades, sur la pente occidentale du mont Carmel, pour descendre à Caïfa, située au pied d'un contrefort de ce mont, à l'origine de la baie semi-circulaire qui se courbe comme un croissant jusqu'à Acre et qui reçoit les eaux du Cison et du Bélus.

L'autre route se sépare de la première vers le village de Kacoun et s'élève, vers celui de Hanieh, dans les défilés du mont Carmel que l'on tourne sur son revers oriental, pour descendre avec les eaux du Cison au village de Sabarin et du village de Sabarin à Caïfa.

Caïfa est une petite ville de deux à trois mille habitants, fermée par une muraille flanquée de tours et défendue du côté de la mer par un petit fort, à demi-ruiné. Une tour avec embrasures et créneaux, perchée sur une hauteur, domine la ville à 150 toises, et est elle-même dominée par le mont Carmel, couronné d'un pic élevé qui perce les nues, et d'où l'on croit que le prophète Élie s'éleva dans les cieux.

La baie que l'on tourne en allant de Caïfa à Acre a plus de trois lieues de tour, et termine la vallée transversale qui sépare le Carmel de l'Anti-Liban. Cette baie reçoit le Cison et le Bélus, le premier vers Caïfa, l'autre vers Acre. Le Cison baigne le pied du mont Carmel et arrose une riante vallée, d'où l'on s'élève dans la plaine d'Esdrélon ; mais le Bélus, qui baigne le pied de l'Anti-Liban, coule dans un fond marécageux, et on ne peut le passer en hiver que la sonde à la main, parce qu'il roule un sable fin et mouvant, qui fut, dit-on, le premier sable employé à la fabrication du verre.

Cette vallée transversale, qui remonte jusqu'au bourg

de Loubi vers les débouchés de la vallée longitudinale du Jourdain, renferme les deux plaines d'Esdrèlon et de Nazareth, l'une au sud, l'autre au nord du mont Thabor. La première est très-étendue et parsemée de petits villages, parmi lesquels on distingue celui de Fouli : l'autre présente un bassin environné de coteaux, au fond duquel est la petite ville de Nazareth, peuplée de trois à quatre mille habitants, la plupart chrétiens ou juifs, et ornée d'une belle église, dédiée à la Vierge et célèbre par sa grotte mystérieuse, où l'on descend par un escalier de marbre blanc.

Le chemin de Caïfa à Jérusalem, par les montagnes, traverse la vallée d'Esdrèlon, et va déboucher dans la vallée du Jourdain, vers le bourg de Bisan; d'où il monte à Naplous ou à Jérusalem; mais le chemin d'Acre à Damas passe par Nazareth, située seulement à six lieues de la première de ces villes. Ce chemin traverse, en sortant d'Acre, la vallée qu'arrose le Bèlus; d'où il s'élève sur un terrain montueux et couvert de houx, pour descendre par une pente douce à Nazareth; et laissant à droite, à trois quarts de lieue vers le sud, la gorge qui débouche dans la plaine d'Esdrèlon, il monte vers le village de Cana sur la chaîne syrienne qui borde le Jourdain, pour aller déboucher sur ce fleuve vers le pont d'Yaçoub.

Acre ou Akka, l'ancienne Ptolémaïs, située à l'autre extrémité de la baie et à l'opposite de Caïfa, est une ville fermée de 7 à 8 mille habitants : elle est assise sur un promontoire, environné par la mer sur trois côtés, et défendu sur le quatrième par un fort couronné d'une tour qui lui sert de citadelle. Ce dernier front est le seul accessible du côté de la campagne, et

il a été réparé dans ces derniers temps; mais les bastions, que l'on y a ajoutés, ont leurs flancs trop courts, et leur projection les découvre trop au feu de l'ennemi, parce que leurs angles sont trop obtus. On pourrait aisément corriger ce front; mais on ne pourra jamais bien le défiler de la colline voisine qui le domine. Les Français, daus leur expédition d'Égypte, essayèrent vainement de brusquer cette place : ils ne purent la prendre, parce qu'ils n'avaient point d'artillerie, et que celle, qu'ils attendaient de l'Égypte, fut prise et tournée contre eux. Acre est le siège d'un pachalik, long-temps occupé par le fameux Djezzar-Pacha, célèbre par sa cruauté, et elle peut en quelque sorte être regardée comme la capitale de toute la côte phénicienne qui se prolonge, du sud au nord, depuis le mont Carmel jusqu'à Laodicée.

La plaine, autour de la ville, est inégale et rompue, et elle est bordée de tous côtés par les différentes branches de l'Anti-Liban, où habitent les Mutualis. Au nord d'Acre est Tyr, où l'on va en neuf heures : on marche d'abord trois heures dans la plaine, puis on monte le cap El-Micherfy par une rampe au haut de laquelle est une maison crénelée, servant de corps de garde, et l'on descend par un sentier, taillé dans le roc, au fond d'un ravin qui conduit par divers détours dans une petite plaine caillouteuse, coupée par un ruisseau; d'où l'on s'élève sur le cap Blanc, formé par un des contre-forts de l'Anti-Liban. Le chemin est taillé sur les flancs de la montagne : à droite est un rocher de craie, à gauche un précipice, et la mer au fond. Il serait difficile de traîner de l'artillerie sur cette corniche, à moins qu'on ne l'agrandît. Au haut de la montagne

est le vieux fort de Calla-Chama ou le fort *Chandelle*, sur lequel les Mutualis avaient autrefois établi des signaux de feux, qui se répétaient jusqu'à Balbêk, leur chef-lieu. La rampe, par laquelle on descend le cap Blanc, n'est pas moins pénible que la montée; mais dès qu'on l'a descendue, on entre dans une plaine d'environ cinq lieues de long, bordée d'un côté par la mer, et de l'autre par l'Anti-Liban.

Tyr, ou comme prononcent les Arabes *Tsour*, est au milieu de cette plaine, sur une péninsule qui se détache de la côte et qui a la figure d'un triangle, dont chaque côté peut avoir 5 à 600 toises. Les anciens représentaient cette ville sous la forme d'une jeune fille nageant, dont les pieds touchent à la terre et qui étend sa tête et ses bras sur la vaste mer. L'isthme qui l'attache au continent, est un sable mêlé de coquilles et d'autres matières rapportées; mais la péninsule est un roc presque nu, présentant un plan uni d'environ une lieue de superficie: ce qui semble prouver que l'isthme n'est autre chose que la jetée construite par Alexandre pour lier l'île au continent. La ville actuelle n'est plus qu'un bourg de 12 à 1500 habitants, fermé par un simple mur, et n'occupe plus que le tiers de la presqu'île, au lieu que la ville ancienne en occupait toute la superficie. Son port est un bassin d'environ 75 toises de diamètre. Le goulet, par où l'on y entre, n'en a que 10 au plus, et paraît très-étroit : il était jadis fermé par une chaîne : il n'est plus aujourd'hui défendu que par deux tours. Deux lignes de rochers à fleur d'eau, partant de l'isthme de la péninsule et en représentant assez bien les bras, couvrent deux grandes rades qui sont les meilleures de toute

la côte. Les vaisseaux peuvent toujours mouiller dans l'une des deux, quand ils ne sont pas dans l'autre à l'abri des vents traversiers.

En allant de la presqu'île sur la côte, on trouve d'abord sur l'isthme une vieille tour de construction arabe, et puis à un tiers de lieue au-delà un monticule isolé, que l'on prendrait de loin pour une butte factice, mais qu'on reconnaît de près pour un rocher naturel de 70 toises de circonférence sur 6 d'élévation : on le nomme le rocher de Machouka. Il y a sur ce rocher une petite mosquée, surmontée d'un dôme blanchâtre, qui paraît avoir été bâtie sur les fondements du temple d'Hercule, et dans la tour arabe une fontaine, dont la source n'est pas connue, mais qui paraît venir d'un aquéduc, dont on aperçoit encore les vestiges. Cet aquéduc se dirige d'abord à l'est vers Machouka, puis il se replie au sud et serpente pendant près d'une lieue dans la plaine, jusqu'aux réservoirs connus sous le nom de *puits de Salomon*. Ces réservoirs sont au nombre de trois, et ils sont enfermés dans un massif de maçonnerie, que l'on a élevé de 18 pieds au-dessus du niveau du sol, pour élever d'autant la colonne d'eau qui sort de chaque réservoir et pouvoir la conduire au rocher de Machouka, dont le niveau est supérieur à celui de la plaine. On voit en effet que l'aquéduc était très-élevé depuis les réservoirs jusqu'au rocher, et qu'il était à fleur de terre depuis le rocher jusqu'à la presqu'île. La plupart de ses arcades sont aujourd'hui rompues, et l'eau s'échappe dans la plaine avec une telle abondance, qu'elle fait tourner plusieurs moulins, avant d'aller à quelques pas de là se précipiter à gros bouillons dans la mer : c'est une des plus

belles sources de la Syrie, et elle est comparable à celle d'Édesse en Mésopotamie. Il paraît que l'on avait construit l'aquéduc pour la conduire jusqu'à la vieille Tyr et que l'on avait ensuite continué cet aquéduc jusqu'au rivage, quand la nouvelle Tyr eût été bâtie.

*Palæo-Tyr*, ou la vieille Tyr, devait être au pied du rocher de Machouka et s'étendre de là jusqu'à la mer. Peut-être même s'étendait-elle jusqu'aux puits de Salomon, et renfermait-elle, comme Babylone, dans son enceinte, autant de champs que de groupes de maisons. Son port devait être creusé entre la côte et l'île, avant qu'on les eût unies l'une à l'autre par une jetée. Une allée d'arbres toujours verts conduisait du rivage au temple d'Hercule.

Tyr était, avant Alexandre, un des plus grands comptoirs de l'Asie, et elle échangeait les bois du Liban, les tapis de la Perse, les parfums de l'Arabie et les tissus de l'Inde, contre le lin de l'Égypte, la pourpre de l'Archipel, le cuivre de l'Asie-Mineure et l'or de l'Hespérie. L'emplacement, qu'elle occupait, était le mieux abrité de la côte, et c'est encore le seul aujourd'hui où l'on pût former un établissement maritime. C'est le seul où la nature ait ébauché un port; mais il faudrait que l'art achevât l'ouvrage de la nature, que l'on perçât l'isthme de la péninsule et que l'on confondît les deux rades en une seule, à laquelle on pourrait donner plus de profondeur, parce que le fond n'est, jusqu'à une certaine distance, qu'un sable mouvant, apporté par la mer. Les deux rangées de rochers, qui s'avancent de chaque côté de la péninsule parallèlement au rivage, formeraient des jetées naturelles que l'on pourrait encore prolonger et

qui s'ouvrant au sud et au nord permettraient aux vaisseaux d'y entrer ou d'en sortir avec tous les vents. Tous les établissements militaires pourraient être placés sur l'île, et la ville, bâtie sur la rive opposée, s'étendre tout autour du rocher de Machouka, qui semble ne s'élever au-dessus du terrain environnant que pour le défendre avec plus de facilité. On pourrait même défendre toute la plaine en occupant avec quelques ouvrages avancés, d'un côté les défilés du cap Blanc, et de l'autre ceux de la vallée du Léontès.

De Tyr à Sidon il y a sept lieues. On passe à deux lieues et demie le Léontès, nommé aujourd'hui la Qasmié, qui descend, comme l'Oronte et le Jourdain, des sommets du Liban. La vallée qu'il arrose s'ouvre, en remontant les eaux, du sud-ouest au nord-est, et forme la Célé-Syrie ou Syrie creuse, ainsi nommée parce qu'elle est très-profonde. La montagne à l'ouest est le Liban proprement dit, et la montagne à l'est, l'Anti-Liban. Au fond et à la tête de la vallée est Balbêk, célèbre comme Palmyre par la beauté de ses ruines. La ville moderne n'est plus qu'un bourg de mille à douze cents habitants; mais la ville ancienne a dû être très-florissante, à cause de sa position sur la route de Tyr à Palmyre. Un mur ruiné, flanqué de tours carrées, en dessine l'enceinte, encore remplie de décombres qui attestent sa grandeur passée. On ne découvre Balbêk qu'en y arrivant, parce qu'il est caché dans un pli du terrain et masqué par un rideau de noyers et de platanes.

La vallée de Balbêk est habitée par les Mutualis, et paraît être une des plus fertiles de la Syrie. Elle peut avoir douze à treize lieues de long sur trois à quatre

de large. Elle était autrefois couverte de villages; mais presque tous ont disparu, et la population y est rare et clair-semée.

Du Léontès à Sidon il n'y a plus que quatre lieues et demie. Le chemin côtoie le Liban, dont le pied est couvert d'orangers et de vignes, tandis que son front, élevé jusqu'aux cieux, est couronné de neiges éternelles.

Sidon, nommée aujourd'hui Seyde, est située sur un plateau peu exhaussé, derrière un rocher qui s'avance dans la mer. Au nord-est du rocher est un îlot, que l'on a joint par une jetée au continent et sur lequel on a construit une tour carrée. Un vieux môle, presque entièrement ruiné, joignait l'îlot au rocher et renfermait l'ancien port, qui était très-petit et ne pouvait recevoir que des bâtiments légers, comme ceux des anciens. La rade actuelle est au sud, de l'autre côté du rocher, et elle est défendue par une grosse tour, nommée le Fort-Neuf. La ville moderne s'étend le long du rivage, et n'est fermée que d'un simple mur. Il paraît que la ville ancienne s'étendait à deux milles plus loin vers l'est, et vers le lieu nommé depuis le Vieux-Sidon. Sidon est encore une ville assez commerçante, parce qu'elle est l'entrepôt de la vallée de Balbêk et de celle de Damas : on y compte environ neuf mille habitants, six mille Turks, et trois mille chrétiens. Quelques vieux môles, un port comblé et quelques pans de murs, voilà tout ce qui reste de l'ancienne Sidon.

De Sidon à Beyrout il y a 10 lieues. Le Liban serre la côte, et l'on voit à mi-chemin sur la pente des montagnes le bourg de Déïr-el-Kamar, le siége de

l'émir ou prince des Druses, qui commande également aux Druses et aux Marronites, et qui est à moitié chrétien et à moitié Musulman. Ce prince va publiquement à la mosquée, et il a dans son palais une chapelle chrétienne. Les Druses sont des Musulmans de la secte d'Ali, qui mêlent dans leur culte des pratiques idolâtres, et les Marronites sont des chrétiens du rit grec, unis à l'église romaine, qui ont conservé une liturgie et dès coutumes particulières. Ils vivent les uns et les autres dans les mêmes lieux et confondus sous le même gouvernement; mais les Druses habitent plus particulièrement cette partie du Liban, qui est entre Sidon et Beyrout, et les Marronites celle qui est entre Beyrout et Tripolis et qui est connue sous le nom de Kesrouan.

La route de Beyrout à Tripolis traverse l'Aoûla et le Thamour, et côtoie le pied des montagnes qui présentent sur leurs pentes un amphithéâtre de terrasses élevées les unes au-dessus des autres au moyen de murs en pierres, construits sans ciment. C'est tout à la fois le canton le mieux cultivé de la Syrie et le plus varié dans ses cultures : on voit sur tous les coteaux des vignes, des oliviers et des mûriers, et dans tous les bas-fonds des prairies, des champs de blé, de coton et de tabac.

La ville de Beyrout, l'ancienne Bérythe, est située sur un promontoire élevé, baigné par la mer sur trois côtés. Sur le reste de son pourtour, on l'a fermée d'un mur, pour la mettre à l'abri d'un coup de main; mais elle ne pourrait pas soutenir un siége, parce qu'elle est dominée sur le front de la campagne par les hauteurs voisines. Sa rade est mauvaise, et son

port, qui ne peut recevoir que des bateaux, est fermé par une simple jetée. Beyrout sert d'entrepôt aux Druses et peut avoir 6 mille habitants, 2 mille Turks et 4 mille chrétiens. La plaine triangulaire, dont elle est environnée, offre un riche tapis de verdure, parce qu'elle est toute plantée en mûriers-nains, en vignes, en maïs et en coton.

On va de Beyrout à Biblos en 8 heures et en côtoyant le pied des montagnes habitées par les Marronites, dont on aperçoit les habitations à mi-côte, ainsi que les murs en pierres sèches qui soutiennent leurs champs. Leur chef-lieu est près du village d'Antoura, au monastère de Mar-Hanna, où réside ordinairement leur patriarche et où il y a une imprimerie arabe, la première que l'on ait établie en Turkie. On traverse au-delà d'Antoura le fleuve Adonis sur un pont d'une structure légère, qui paraît être l'ouvrage des Arabes, et, à une lieue et demie du fleuve Adonis, on trouve Biblos, qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg de 2 à 3 mille habitants, situé sur une éminence voisine de la mer. On le nomme Djébaïl, et on nomme l'Adonis la rivière d'Ibrahim. Cette rivière, descendue du Liban, se charge dans ses crues d'une terre qui rougit ses eaux : ce qui peut avoir donné lieu à la fable des anciens, qui croyaient qu'Adonis avait été tué à la chasse par un sanglier, dans les montagnes où la rivière prend sa source. Ces montagnes, dont on côtoie le pied, quand on va de Biblos à Tripolis, sont les plus élevées du Liban, et elles vont se pyramider au nord de Balbêk, vers les sources du Leontès, de l'Oronte et de la Qâdicha; et c'est sur leur revers occidental, aux environs du village de Bécharraï et du

monastère de Kanobin, que l'on voit ces cèdres si vantés, dont il ne reste plus que quelques groupes.

La distance de Biblos à Tripolis est de 12 heures. On trouve à mi-chemin les ruines de Botrous dans le misérable village de Botroun; et après avoir traversé un contre-fort du Liban, qui projette le cap Beau, on entre dans la plaine de Tripolis, arrosée par la Qâdicha qui descend, comme le Leontès, d'une des plus hautes sommités de la chaîne syrienne: c'est la partie de cette chaîne, comprise entre ces deux rivières, qui forme le Liban proprement dit.

Tripolis, ainsi nommée parce qu'elle fût formée dès l'origine de trois villes distantes entre elles d'un stade, et peuplées, l'une par les habitants d'Aradus, la seconde, par ceux de Sidon, et la troisième, par ceux de Tyr, est située dans une plaine resserrée entre la mer et le Liban, et elle est encore divisée en deux quartiers, celui de la marine et la ville proprement dite. Le premier n'est formé que de quelques groupes de maisons, et occupe le pourtour d'une baie demi-circulaire, qui s'ouvre vers l'ouest: la ville est bâtie à une lieue plus à l'est, au pied du mont Liban et au fond d'un vallon, d'où sort la Qâdicha : ce qui en rendrait la défense impossible, à cause des hauteurs environnantes. Le quartier de la marine est ouvert, et n'est défendu que par quelques tours; mais la ville est fermée d'un vieux mur, qui s'élève en rampant sur une colline, où l'on voit un mauvais réduit servant de citadelle. On lui donne 12 mille habitants, 8 mille Turks et 4 mille chrétiens : elle est la résidence d'un pacha qui partage avec celui d'Acre le gouvernement de la Phénicie, et le siége d'une factorerie européenne qui

exporte les soies du Kesrouan. Son territoire, où croissent à l'envi le mûrier, le grenadier et l'oranger, est agréablement varié, et passe pour un des plus fertiles de la Syrie.

Le chemin de Tripolis à Laodicée côtoie le rivage. Le Liban, très-élevé vers ce point, serre la côte, et fait dans la mer une saillie qui forme un des caps les plus avancés de la Syrie vers l'île de Chypre; et s'éloignant ensuite sur la droite, il laisse à découvert sur le littoral une longue zone sillonnée par la petite rivière qui vient du bourg d'Akkar, et par le Naar-el-Kébir, l'ancien Éleuthérus, qui descend comme la Qâdicha, d'une des plus hautes sommités de la chaîne syrienne. La campagne offre un paysage agréable: ici des vallons fertiles, là des coteaux couronnés de vignes et d'oliviers: plus loin dans les montagnes, qui bordent l'horizon à l'est, des villages perchés sur des pics et habités par des Ansaris, restes de ces anciens Arabes connus par leur dévoûment à leur cheïk, nommé le *Vieux de la Montagne*.

On passe l'Éleuthérus à gué: puis laissant à gauche la petite île de Roâd, l'ancienne Aradus, connue par une source d'eau douce qui sort du fond de la mer et que l'on exploitait jadis avec un tuyau de cuir adapté à une cloche de plomb, ensuite les ruines de Tortose que les uns ont prises pour celles d'Orthosie, d'autres pour celles d'Anti-Radus, on passe devant celles de Marathus qui couvrent encore le plateau d'une colline, où l'on voit un vieux fort triangulaire à moitié délabré; et l'on va à Laodicée par le bourg de Ghébaïl, l'ancienne Gabala, où sont les restes du plus beau théâtre qu'il y eût autrefois en

Syrie. Laodicée n'est qu'à 5 lieues de Gabala, et elle est à 18 lieues d'Aradus et à 30 de Tripolis.

Laodicée, nommée maintenant Ladikié ou Latakie, fut bâtie par Séleucus Nicator qui lui donna le nom de Laodice sa mère : elle est assise sur le plateau du promontoire le plus voisin de l'île de Chypre. Son port, fermé par une jetée à moitié rompue, ne peut plus recevoir que de petits bâtiments et n'est défendu que par une tour carrée. La ville, située à un quart de lieue du port, est entièrement ouverte; mais elle est bien bâtie. Presque toutes ses maisons sont ornées de terrasses, où l'on cultive des fleurs et où l'on prend le frais en été. Le principal monument de Latakie est un arc de triomphe de 30 à 40 pieds de haut. La corniche est d'assez bon goût; mais le style du cintre n'est pas pur et paraît de construction romaine : on présume qu'il avait été érigé en l'honneur de César qui, en allant de l'Égypte dans le Pont, passa à Laodicée et en affranchit les habitants. Près de cet arc est une mosquée, bâtie des débris d'un ancien temple, dont le portique était soutenu par des colonnes corinthiennes encore debout. Il paraît que la ville ancienne s'étendait plus à l'est, vers un coteau qui domine la ville moderne, où l'on voit les ruines d'une ancienne forteresse dont il ne reste plus que le tracé, et qu'elle descendait vers le nord jusqu'au pied du promontoire, où sont des grottes taillées dans le roc, qui paraissent être d'anciennes catacombes. Laodicée est la plus jolie ville de la Syrie, quoiqu'elle ne soit peuplée que de 7 à 8 mille habitants, mêlés de Turks et de chrétiens. L'air en est pur, et le territoire fertile, surtout en fruits. On y recueille des vins blancs, qui ont le mor-

dant de ceux de Madère, et des tabacs qui par leur flagrance et leur parfum sont préférables à tous ceux du Levant. Son port est, comme celui d'Alexandrète, une des échelles d'Alep, et l'on y fait un assez grand commerce avec l'île de Chypre et surtout avec l'Égypte, où l'on envoie des tabacs et des vins, et d'où l'on reçoit du riz, du sucre et du café. C'est à Laodicée que finit le littoral de l'ancienne Phénicie.

Entre les deux ports de Laodicée et d'Alexandrète était autrefois celui de Séleucie, qu'un des rois Séleucides avait fait creuser à l'embouchure de l'Oronte et qui n'est plus aujourd'hui qu'une mauvaise pêcherie. La ville était au-dessus du port, sur le mont Coryphée, un des contre-forts du mont Piérius, et l'on ne pouvait y monter du côté de la mer que par un escalier taillé dans le roc, et du côté de la terre qu'à travers des ravins profonds et d'effroyables précipices: c'était sous les Séleucides la plus forte place de la Syrie.

Il y avait alors un chemin qui menait de Laodicée à Séleucie le long du rivage, en côtoyant le pied du mont Casius, et de Séleucie à Alexandria-Kata ou Alexandrète, en côtoyant le pied du mont Piérius; mais la corniche, taillée sur les flancs de ces montagnes, a été rompue, et l'ancien chemin n'est presque plus praticable: celui qui conduisait de Séleucie à Antioche, à travers la vallée de Daphné, n'est guère meilleur, parce qu'il est inondé par les eaux de l'Oronte, et il faut aujourd'hui aller traverser la chaîne des montagnes vers Schoghr, quand on va de Laodicée à Antioche. Ce chemin se dirige d'abord à l'est et passe aux villages de Baloulië, Giafar et Abdama, distants

les uns des autres d'environ 4 heures. L'aspect du pays change à chaque instant: des vallons agréables succèdent à des coteaux arides, et l'on trouve au milieu des plus âpres montagnes des vergers charmants, cultivés par les Ansaris. Au-delà d'Abdama, on traverse les derniers cols de la chaîne et l'on descend en 4 heures à Schoghr sur l'Oronte, que l'on passe sur un pont de pierre. Puis laissant à droite le chemin qui s'élève par le village de Sarmin sur le plateau d'Alep, on se détourne vers le nord en côtoyant l'Oronte, et l'on repasse le fleuve au-dessous des villages de Keftin et d'Hamzieh, d'où l'on va directement à Antioche par la corde de l'arc que fait l'Oronte en se courbant vers l'ouest, pour aller se jeter, à travers la chaîne syrienne, dans la mer. Cette plaine est inculte, quoique de la plus grande fertilité, et l'on n'y voit plus que quelques tentes de Turkmans. Il faudrait y doubler les attelages, parce qu'elle est fangeuse en hiver, molle et crevassée en été. On passe une troisième fois le fleuve, lorsqu'on sort d'Antioche; et se dirigeant au nord, on s'élève à travers la plaine, bordée à l'est par le lac Bohaïré, sur le mont Rhosus qui lie la chaîne syrienne au mont Amanus; d'où l'on descend sur le golfe d'Alexandrète par une vallée profonde, s'ouvrant insensiblement comme un entonnoir, et à la tête de laquelle est le bourg de Beylan. Ce bourg offre un aspect très-pittoresque. Ses maisons, appuyées des deux côtés aux escarpements de la montagne, s'élèvent en amphithéâtre; en sorte que le toit des unes sert de terrasse aux autres. Au fond de la vallée coule un torrent, qui se répand en cascades et qui anime le paysage.

Alexandrète n'est plus qu'à trois lieues de Beylan, au débouché de la vallée et sur un terrain si bas, que les eaux n'y ayant point d'écoulement, y corrompent l'air. Cette place n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade, entièrement ouverte ; et si on pouvait l'assainir, il faudrait la fortifier, parce qu'elle est de ce côté la clef de la Syrie. Alexandrète sert aujourd'hui de port à Alep pendant l'hiver, et Laodicée pendant l'été. Le port d'Alexandrète n'est pas tenable dans l'une de ces saisons, à cause de son insalubrité, et celui de Laodicée ne l'est pas dans l'autre, parce que la jetée en est rompue et qu'il ne peut recevoir que de petits bâtiments. Il faudrait réparer le port de Laodicée et assainir celui d'Alexandrète, en donnant un écoulement aux eaux. La plage d'Alexandrète se prolonge depuis le cap Kansir jusqu'au bourg de Pias et même jusqu'à celui d'Ayas autour d'un marécage infect, et elle est environnée à l'est par le mont Rhosus, et au nord par le mont Amanus qui se prolonge de l'ouest à l'est depuis le fond du golfe jusqu'à l'Euphrate et qui sépare la Syrie de l'Asie-Mineure. Le mont Amanus est comme la tête de la Syrie ; et si on voulait défendre ce pays, il faudrait relever les fortifications d'Alexandrète et celles de Zeugma, qui sont aux deux extrémités de ce massif de montagnes, et relever celles d'Aïntâb et de Djouma ou Gindare, qui sont à ses deux principaux débouchés. Quand on veut pénétrer directement du plateau de l'Asie-Mineure dans la Syrie, on traverse le mont Amanus vers El-Bostan, et l'on descend par Aïntâb avec les eaux du Chalus dans la plaine d'Alep ; ou bien on le traverse vers Marach, et l'on descend avec les eaux du lac Bohaïré dans la plaine d'Antioche.

## CHAPITRE IV.

### Des différentes routes qui traversent la Syrie.

Telles sont les deux zones qui composent la Syrie: voici les routes qui la traversent. Les unes la traversent du nord au sud ou du sud au nord, comme les routes de Gaze à Laodicée et de Jérusalem à Antioche: les autres de l'ouest à l'est, telles que les routes d'Alexandrète et de Laodicée à Alep, celles de Sidon et de Tyr à Palmyre, les routes d'Acre et de Caïfa à Damas et celles de Jaffa et de Gaze à Jérusalem.

La route de Gaze à Laodicée côtoie le littoral de la Palestine et de la Phénicie, et n'offre des difficultés qu'au passage du mont Carmel vers Caïfa, et à ceux du cap Blanc et du cap Beau vers Tyr et Tripolis; mais la corniché qui conduisait autrefois de Laodicée à Séleucie et de Séleucie à Alexandrète, le long du littoral, est aujourd'hui impraticable, et il faut tourner la chaîne des montagnes du côté de l'est, par la vallée de l'Oronte, quand on veut aller de Laodicée à Antioche et à Alexandrète.

La route de Jérusalem à Antioche est plus difficile. Il faut d'abord descendre par des ravins profonds dans la vallée du Jourdain jusque vers Jérichô ou même

vers Bisan, défiler ensuite dans cette vallée étroite jusque vers le pont de Giz-el-Mékanieh, ou jusqu'à celui d'Yacoub en tournant à l'ouest le lac de Tibériade, traverser le fleuve sur l'un ou l'autre de ces ponts, et s'élever enfin sur la crête nue et aride de la chaîne orientale de la Syrie, pour descendre avec un affluent du Chrysorhoas dans la plaine de Damas. Toute cette plaine est bien cultivée, et la ville offrirait de grandes ressources à une armée; mais la populace y est mutine et turbulente, et il faudrait camper hors de ses murs. On remonte ensuite le Chrysorhoas, divisé en plusieurs branches, jusqu'au village de Maksan, où l'on s'enfonce dans une gorge profonde qui réunit les deux principaux affluents de la rivière; et remontant l'affluent le plus oriental, on s'élève par une rampe roide vers le village de Kotaïfa sur la crête nue et aride, qui lie les deux chaînes de la Syrie et l'Anti-Liban au Liban : c'est un des points les plus élevés de la Syrie, quoiqu'il ne présente à l'œil qu'un plateau calcaire, parsemé de pierres roulées. On traverse ce plateau depuis le village de Maloula jusqu'à celui de Nebka : tout autour est un désert affreux, où l'on n'aperçoit pas un brin d'herbe, où l'on ne rencontre pas une seule habitation, pas même une tente de Bédouin. Enfin l'on descend par une rampe insensible, à travers de petites collines rondes, dans la vallée où coule l'Oronte, venu des montagnes qui sont à l'ouest, vers la tête de la vallée de Balbêk; et laissant à l'est le vaste désert de l'Arabie, on arrive à Homs, l'ancienne Émèse. Là le pays change d'aspect, et l'on aperçoit une terre rougeâtre, au lieu de la terre blanchâtre du désert. Le fleuve coule à une demi-lieue de

la ville dans une vallée coupée par un marais ; et après avoir laissé sur la droite le chemin de Palmyre, on descend avec l'Oronte au village de Rastan, situé sur le bord d'un précipice dont le fleuve baigne le pied. L'Oronte près de ce village fait un détour vers l'est à travers une vallée étroite et profonde. On passe le fleuve au-dessous du village, et on va le rejoindre à l'extrémité du détour dans la ville de Hama, où on le repasse sur un pont de pierre. L'Oronte coupe la ville en deux, et jaillit en cascades par-dessus les digues élevées dans son lit, pour donner le mouvement aux roues hydrauliques qui distribuent l'eau dans la ville.

On laisse à Hama le chemin qui conduit par le bourg de Marra à Alep, à travers la chaîne orientale de la Syrie : celui d'Antioche côtoie le fleuve sur sa rive droite depuis Hama jusqu'à Apamée, et sur sa rive gauche depuis Apamée jusqu'à Schoghr. Les villages que l'on rencontre ne sont composés que de huttes de terre, et ont l'aspect le plus misérable ; mais les approches de Schoghr sont riants, et la situation de la ville au pied des hautes montagnes qui resserrent vers ce point la vallée de l'Oronte, est très-pittoresque. Cette vallée s'ouvre peu à peu, le fleuve s'éloigne sur la droite et l'on va à travers une vaste plaine le rejoindre sous Antioche ; d'où l'on s'élève sur le mont Rhosus pour descendre par le bourg de Beylan à Alexandrète. C'est la route la plus importante de la Syrie, parce qu'elle la traverse dans toute sa longueur du sud au nord : toutes les autres la traversent de l'ouest à l'est.

La première de ces routes transversales, en partant

du nord, est celle d'Alexandrète à Alep : elle se dirige au sud-est, et s'élève de la plaine d'Alexandrète par un ravin profond au bourg de Beylan ; d'où l'on monte sur la crête des montagnes qui lient le mont Amanus au mont Rhosus et à la chaîne occidentale de la Syrie, pour descendre sur le lac Bohaïré et avec les eaux de ce lac sur l'Oronte. On passe le fleuve devant Antioche ; et traversant la plaine, qu'il embrasse dans son vaste circuit, on va le repasser vers le bourg de Hamzieh ; d'où l'on s'élève par le village de Têl-Akbérin ou par celui de Keftin sur la chaîne orientale de la Syrie. Cette chaîne est peu élevée et présente un immense plateau, hérissé de collines oblongues, toutes couronnées d'oliviers. On circule sur le plateau, autour de ces collines, jusque vers le village de Téreb ; et l'on s'élève enfin vers celui de Tadil sur une dernière chaîne de coteaux, pour descendre par un talus très-doux sur la plaine d'Alep. Cette route n'offrirait de difficultés à une armée qu'au défilé de Beylan ; mais il faudrait doubler et même tripler les attelages dans la plaine de l'Oronte, parce qu'elle est molle et fangeuse en hiver.

La route de Laodicée à Alep en offrirait davantage, parce qu'il faut défiler dans les gorges de la chaîne occidentale de la Syrie depuis le village de Baloulié jusqu'à celui d'Abdama, et que la montée d'Abdama sur la crête de la chaîne est très-roide, et la descente à Schoghr dans la vallée de l'Oronte encore plus rapide. Il serait impossible d'y traîner de l'artillerie; mais on pourrait adoucir les deux pentes opposées, en remontant d'un côté l'Éleuthérus jusqu'à ses sources, et en descendant de l'autre par un long détour dans la val-

lée de l'Oronte au-dessus de Schoghr, où elle se déploie en une vaste prairie. On s'élève ensuite de la vallée de l'Oronte par le village de Maarât-Mesrin ou par celui de Sarmin sur le dos de la chaîne orientale de la Syrie, très-agréablement étagée en coteaux, et l'on descend par une rampe douce sur le plateau d'Alep. Cette route se dirige au nord-est et forme avec celle d'Alexandrète un angle, au sommet duquel est Alep. On va ensuite d'Alep passer l'Euphrate à Bir, à travers la plaine sillonnée par les deux affluents du Sadjour, ou bien on va le passer vers Tapsaque à travers la vallée de Taïb. Cette dernière route n'offre plus aucune ressource, parce que le pays est inculte; mais l'autre offre encore quelques terrains cultivés, et sur ces terrains quelques villages, d'un aspect singulier. Toutes les maisons sont carrées, construites en pierre et surmontées d'une coupole qui se termine en flèche: on croirait voir de loin un amas de ruches reposant sur leurs piédestaux.

Il y a une route qui va de Tripolis à Hama et à Émèse par le bourg d'Akkar, en coupant la chaîne syrienne par le milieu; mais cette route n'est bonne que pour les caravanes, parce qu'elle traverse la chaîne vers ses plus hautes sommités. La route de Sidon et de Tyr, à travers la vallée de Balbêk ou la Célé-Syrie, est la seule accessible à une armée: toutefois elle ne conduit qu'à Émèse, et d'Émèse à travers le désert à Palmyre ou à Antioche le long de l'Oronte; et si l'on veut aller à Damas, il faut traverser le plateau aride et nu qui lie les deux chaînes syriennes ou franchir l'Anti-Liban vers ses plus hautes crêtes, pour descendre par des escarpements affreux dans la plaine de Damas.

Cette route, qui menait autrefois de Sidon et de Tyr par Héliopolis à Palmyre, se dirige au nord-est, pénètre dans la Célé-Syrie vers le bourg d'Arnoun ou vers celui d'Yaroun, et conduit par les villages de Djésin et de Fursoût à Balbêk, en remontant le Léontès. On s'élève ensuite de Balbêk sur la crête des montagnes qui lient les deux chaînes syriennes, et l'on descend par une gorge profonde dans le val de Marsyas, où se rassemblent tous les affluents de l'Oronte, et d'où l'on va, en côtoyant le fleuve, à Émèse. La gorge entre la vallée de Balbêk et le val de Marsyas était autrefois défendue par les deux châteaux de Broques et de Gerrhes, situés sur deux montagnes opposées, qui ne laissent entre elles qu'un passage étroit, par où il fallait défiler pour déboucher d'un côté dans la Célé-Syrie, et de l'autre dans la vallée de l'Oronte : c'était la route de Tyr à Palmyre, à travers la Célé-Syrie, et de Palmyre à Babylone le long de l'Euphrate ; et c'est encore la route la plus courte pour aller de la Méditerranée au golfe Persique, à travers le désert.

La route d'Acre et de Caïfa à Damas se dirige également au nord-est. Cette route remonte la vallée transversale qui sépare l'Anti-Liban du mont Carmel jusque vers la petite ville de Nazareth ; d'où elle s'élève par le village de Cana et par le bourg de Safad sur la crête des montagnes qui bordent le Jourdain, pour descendre sur ce fleuve vers le pont d'Yacoub, formé de trois arches en ogive, mais très-solidement construites en pierres de taille. Sur la rive droite est un vieux fortin occupé par une garde du pacha d'Acre, et sur la rive gauche un khan crénelé, occupé

par une garde du pacha de Damas, qui exigent l'une et l'autre un péage des passants : c'est la limite des deux pachaliks. Le Jourdain est très-encaissé vers ce point et a un cours rapide et bruyant. On s'élève des bords du fleuve par une montée roide sur un plateau couvert d'yeuses ou de chênes rabougris, et l'on entre par un détour à droite dans une plaine aride et nue, où l'on voit le khan de Kinitri. Puis on traverse un autre petit bois, où les arbres sont clair-semés, et à l'issue duquel un chemin âpre et difficile conduit au pied d'une hauteur, où l'on trouve le village de Sassa. Depuis le pont d'Yacoub jusqu'à ce village, le terrain n'est couvert que de laves, de basaltes et d'autres produits volcaniques. On croirait être dans les champs phlégéens. Toutes les pierres sont noires, poreuses ou cariées, comme si elles sortaient du cratère d'un volcan ; mais c'est surtout aux approches de Sassa que le désordre est le plus apparent et que les roches bouleversées semblent être récemment sorties du sein de la terre. Cet affreux plateau est bordé au nord par un mont élevé, un des points culminants de l'Anti-Liban, où le Jourdain a ses sources. On laisse cette montagne à gauche, et l'on descend avec un affluent du Chrysorhoas dans une vaste plaine, parsemée de villages, qui du lieu élevé, où l'on se trouve, paraissent comme des points noirs : c'est la plaine de Damas. En approchant de la ville, on croit voir devant soi un vaste camp de tentes coniques, élevées de 12 à 15 pieds au-dessus du niveau du sol ; mais on reconnaît bientôt que ce sont de petites coupoles servant de toiture aux maisons des faubourgs, presque toutes bâties en terre. On les prendrait à quelque distance

pour des colombiers, tant on voit de pigeons voler à l'entour; mais les maisons de l'intérieur de la ville sont mieux bâties, et elles sont pour la plupart construites en pierre et couvertes de terrasses, en guise de toits. De tous côtés sont des groupes de platanes, au milieu desquels percent les coupoles et les minarets des mosquées. Les rues sont pavées, assez bien alignées et ornées de petits trottoirs : ce qui donne à cette ville un aspect riant. Damas est une des plus belles villes de la Syrie, et celle où l'on voit les plus belles mosquées; mais elle le cède à Alep pour la beauté des maisons et des bazars.

Les routes de Jaffa et de Gaze à Jérusalem ne sont pas aussi montueuses, parce qu'elles traversent seulement l'une des deux chaînes syriennes, tandis que l'autre les traverse toutes les deux; mais les approches de Jérusalem sont encore plus difficiles que celles de Damas. La première de ces routes se dirige au sud-est et va de Jaffa à Ramlé, à travers une plaine unie comme la mer, ressemblant par sa fertilité à celles de l'Égypte et s'élevant insensiblement jusqu'au pied des montagnes qui forment la chaîne syrienne et qui paraissent divisées vers ce point en plusieurs gradins ou chaînons, presque tous dépouillés d'arbres. On s'élève d'abord de Ramlé par le village de Latroun sur le premier de ces chaînons, d'où l'on descend dans la vallée de Jérémie : puis on en gravit un second, pour descendre dans une vallée plus étroite que la première et sillonnée par un large torrent, sur les bords duquel on aperçoit encore quelque verdure. Au-delà de cette vallée, les montagnes deviennent plus abruptes et sont coupées par des ravins profonds. On circule

pendant quelque temps dans ces ravins, sans apercevoir aucune issue. Enfin on s'élève par une rampe roide et sinueuse sur le dos de la chaîne ou plutôt sur un plateau nu et parsemé, ici de pierres roulées, là de roches fracturées qui offrent de toutes parts l'image du chaos ; et dès qu'on a couronné ce plateau, on aperçoit devant soi, à l'extrémité de l'horizon, des coteaux rougeâtres, et derrière ces coteaux les tours et les murs crénelés de Jérusalem. Il y a de Jaffa à Ramlé 4 lieues, et de Ramlé à Jérusalem environ 10, en tout 14 à 15 lieues, que l'on fait avec les chevaux du pays en 10 heures et qu'une armée pourrait faire en 3 marches.

La route de Gaze se dirige au nord-est ; et remontant le ruisseau qui va se jeter dans la mer, vers Ascalon, elle s'élève vers le village de Libna, avec un affluent de ce ruisseau, sur le plateau de Jérusalem. Cette route est moins difficile ; mais le désert qu'elle traverse, en s'élevant sur la chaîne syrienne, est tout nu et n'offre ni eau ni subsistances. Enfin, il y a une route qui va directement de Gaze à Hébron, en se dirigeant à l'est, et qui traverse la chaîne des montagnes vers le village d'El-Hisa ; mais cette route n'est suivie que par les Arabes, parce qu'il faut aller ensuite d'Hébron à Jérusalem par Bethléem et en circulant sur le revers oriental de la chaîne.

Telles sont les principales routes de la Syrie, suivies de tout temps par les armées qui ont conquis ce pays. Nous allons indiquer les marches les plus célèbres de ces armées.

# CHAPITRE V.

**Des marches les plus célèbres à travers la Syrie, et en particulier de celle des croisés.**

De toutes les marches à travers la Syrie, la plus célèbre, sans contredit, est celle d'Alexandre; mais cette marche est peu connue, parce qu'elle n'a été décrite que par Arrien qui n'a guère donné des détails que sur le siége de Tyr.

Il paraît cependant, d'après cet historien, qu'Alexandre entra en Syrie par les défilés du mont Rhosus et qu'il descendit dans la plaine arrosée par l'Oronte; d'où, en côtoyant le fleuve jusqu'à son embouchure, il pénétra sur le littoral de la Phénicie par la plaine de Laodicée. Il occupa successivement Marathus et Aradus, qui lui furent livrées, reçut à composition Biblos et Sidon à laquelle il donna Abdolonyme pour roi [1] et marcha sur Tyr. Des députés de cette ville,

1. Abdolonyme, quoique issu du sang royal, était réduit, pour vivre, à cultiver un jardin. Alexandre lui ayant demandé comment il avait pu supporter sa misère : « Plaise aux dieux, répondit-il, que je puisse supporter la couronne avec autant de courage! Ces mains ont suffi à tous mes besoins : tant que je n'ai rien eu, je n'ai manqué de rien. » *Utinam eodem animo regnum pati possim! Hæ manus suffecere desiderio meo : nihil habenti nihil defuit.*

parmi lesquels était le fils du roi, vinrent à sa rencontre pour lui offrir les dons de l'hospitalité et une couronne d'or, en signe de soumission. Alexandre demanda à entrer dans leur ville, pour y faire un sacrifice à Hercule. Les Tyriens refusèrent sur un oracle du dieu, qui leur défendait d'y laisser entrer aucun Grec. Indigné de ce refus, Alexandre assembla son armée et lui exposa qu'il ne pourrait poursuivre Darius ni même tenter une expédition en Égypte, tant que la flotte ennemie serait maîtresse de la mer, parce qu'elle pourrait porter la guerre en Macédoine, tandis qu'ils la feraient eux-mêmes en Asie : ajoutant que la flotte ennemie serait maîtresse de la mer, tant qu'ils ne se seraient pas eux-mêmes assurés de Tyr. Ce discours produisit tout son effet, et le siége de Tyr fut résolu ; mais ce siége paraissait difficile, parce que la ville formait une île entourée d'une muraille en talus de 150 pieds de haut. Alexandre entreprit de réunir l'île au continent par une digue, et il y réussit. Ayant ainsi jeté un pont sur la mer, il fit brêche aux murailles et prit la ville d'assaut. Six mille Tyriens furent tués sur les remparts, deux mille mis en croix, et trente mille autres faits esclaves. Le vainqueur sacrifia à Hercule dans son temple ; et maître de la mer et de tout le littoral de la Phénicie, il marcha en Palestine, où toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'une seule, qui osa lui résister : c'était Gaze où commandait l'eunuque Bétis. Cette ville était la clef de la Syrie et de l'Égypte. Assise sur la cime d'un mont, à 20 stades de la mer, et défendue par de fortes murailles, Gaze essuya trois assauts, dans l'un desquels Alexandre reçut une blessure ; et ce ne fut

qu'au quatrième que les Macédoniens pénétrèrent dans la ville et en égorgèrent tous les habitants. Bétis, suivant les uns, fut tué sur la brêche, suivant d'autres pris dans une sortie; et on dit qu'Alexandre le fit attacher par les pieds derrière un char et traîner autour de la ville, voulant imiter Achille, qui traîna ainsi autour de Troie le corps d'Hector. On dit aussi que le grand-prêtre des Juifs, nommé Jaddus, vint de Jérusalem à Gaze, revêtu de ses habits pontificaux, pour implorer la clémence du vainqueur, et que celui-ci frappé de l'air majestueux du pontife s'inclina devant lui et adora le nom de Dieu, gravé sur sa tiare en lettres d'or [1].

Alexandre traversa la Syrie dans sa longueur en allant en Égypte, et à son retour il la traversa dans sa largeur en allant de Tyr à travers la Célé-Syrie passer l'Euphrate sous Tapsaque : c'est la marche la plus célèbre des anciennes armées à travers la Syrie, parce qu'elle changea entièrement le pays, en lui donnant les arts et la civilisation de la Grèce. Celle des croisés ne produisit pas les mêmes résultats; mais elle n'est guère moins célèbre, parce qu'elle a été chantée par le Tasse.

De toutes les armées chrétiennes qui marchèrent à la conquête de Jérusalem, celle qui se fit le plus remarquer par son courage et sa discipline, fut l'armée française conduite par Godefroi, duc de Bouillon,

---

1. Quelques historiens font venir Jaddus à la rencontre d'Alexandre dans sa marche de Tyr à Gaze; mais Quinte-Curce dit que Jaddus ne vint trouver Alexandre qu'après la prise de Gaze. (Voy. le Supplément du liv. 2, chap. 11.)

Raymond comte de Toulouse, et Bohémond prince de Tarente. Cette armée, composée de plus de cent mille combattants, se rassembla en 1097 de tous les points de la France et même de l'Italie sous les murs de Constantinople, où régnait l'empereur Alexis Comnène [1]. Elle passa le Bosphore devant Chalcédoine, côtoya le golfe Astacénien jusqu'à Nicomédie ; et se dirigeant au sud-est, elle alla mettre le siége devant Nicée, défendue par un sultan turk de la dynastie des Seljoucides. Des sultans de cette dynastie régnaient alors dans toute l'Asie-Mineure, et même dans une partie de la Syrie. Nicée était devenue comme leur capitale ; et par son voisinage de Constantinople, elle était regardée comme le poste avancé des Musulmans contre les Chrétiens. Les Turks la défendirent avec opiniâtreté ; mais enfin elle fut obligée de céder à la valeur des croisés. Ceux-ci, après y avoir laissé une garnison, traversèrent sur deux colonnes les défilés du mont Olympe, et descendirent par les gorges d'Ozellis dans la plaine de Dorylée, arrosée par le Thymbrius, un des affluents du Sangare. Là une des colonnes de l'armée chrétienne, surprise et environnée par les Turks, allait être exterminée, si elle n'eût été secourue à temps par Godefroi de Bouillon, qui conduisait l'autre. Les Musulmans, attaqués alors de front et de flanc, fuient de tous côtés et laissent sur le champ de bataille 20 mille des leurs. Les Chrétiens ne perdirent que 4 mille hommes, et ils attribuèrent

---

1. Voy. pour les détails de cette marche l'Histoire des Croisades par M. Michaud, un des plus beaux travaux historiques qui aient été faits de nos jours.

leur victoire à saint Démétrius et à saint Georges, qu'ils avaient cru voir combattre dans leurs rangs. L'armée musulmane, après cette action où elle avait éprouvé le courage et la discipline des Chrétiens, désespérant de les vaincre en bataille rangée, ne voulut plus les combattre de front : elle ravagea tout le pays devant elle jusqu'au mont Taurus, et n'agit plus que sur leurs flancs, pour chercher à leur couper les convois. Cette tactique finit par affamer les croisés, qui perdirent presque tous leurs chevaux et tous leurs bagages, en traversant le plateau occidental de l'Asie-Mineure ou la Phrygie proprement dite ; mais arrivés sur les confins de la Pisidie, ils eurent le bonheur de trouver une ville qui leur ouvrit ses portes et qui leur fournit des vivres en abondance : c'était Antiochie ou Antiochette [1], peuplée en partie de Chrétiens grecs qui reçurent les croisés comme leurs frères. Philomèlie, Isaure, Laranda imitèrent l'exemple d'Antiochie ; et l'armée chrétienne, après avoir arboré l'étendard de la croix sur toutes ces villes, alla franchir la chaîne méridionale du mont Taurus vers Thyane ; d'où elle descendit sur le littoral de la Méditerranée à Tarse en Cilicie. Cette ville n'était fermée que d'une simple muraille ; mais elle avait une citadelle très-forte, située sur une montagne voisine. Le Bey turk, qui y commandait,

---

1. Depuis Ak-Chéïr ou Antiochette, les croisés suivirent la même route que les Dix-Mille, en côtoyant le plateau de l'Asie-Mineure sur son pourtour occidental et méridional, et en descendant comme eux par les pyles ciliciennes sur le littoral de la Cilicie. La route, qu'ils prirent, est la route ordinaire de Constantinople à Alep par Koniah, et ils ne s'en écartèrent guère que pour butiner, jusqu'à leur entrée en Syrie.

ne pouvant défendre le corps de la place, se réfugia dans la citadelle. Beaudoin frère de Godefroi et Tancrède frère de Bohémond, qui conduisaient l'avant-garde des croisés, escaladèrent avec leurs soldats cette citadelle ; et après l'avoir prise d'assaut, ils se disputèrent leur proie comme deux bêtes féroces. Leur dispute se renouvela pendant la marche de l'armée sur la Syrie, à la prise d'Adana et à celle de Mopsueste, et les soldats chrétiens qui combattaient sous eux payèrent de leur sang les aveugles prétentions de leurs chefs. Pour mettre un terme à ces querelles sans cesse renaissantes, Tancrède prit à Mopsueste la route d'Alexandrète ; et côtoyant la mer, il alla traverser les défilés d'Issus, tandis que Beaudoin remontant le Pyrame, alla traverser le mont Amanus vers Marach. Le principal corps de l'armée suivit pour entrer en Syrie les traces de Beaudoin, et descendit par les défilés de Gindare sur l'Oronte, qu'il passa sur un pont de pierre. Toute l'armée se réunit sous cette ville, où régnait un sultan Seljoucide, parent de celui de Nicée. Mécontent des procédés des autres chefs et surtout de ceux de Tancrède, Beaudoin quitta alors avec sa division le camp des croisés et alla au-delà de l'Euphrate fonder la principauté d'Édesse, qui devint depuis le boulevard de la Syrie contre les Persans, tandis que le reste de l'armée entreprit le siége d'Antioche. Cette ville avait alors trois lieues de circuit, et elle renfermait dans son enceinte quatre collines, dont la plus élevée portait une citadelle défendue par une forte muraille, flanquée de hautes tours. Les Musulmans de tous les environs s'y étaient réfugiés avec leurs trésors, et ils y étaient au nombre de 7 mille

cavaliers et de 20 mille fantassins. Ils firent une longue et vigoureuse résistance, et quand ils ne purent plus tenir dans la ville, ils se retirèrent dans la citadelle ; mais à peine les croisés furent-ils entrés dans Antioche, qu'ils y furent assaillis à leur tour par une armée turke, accourue au secours des Musulmans sous la conduite du sultan de Mousoul. Les croisés eurent la sagesse de sortir de la ville, pour livrer bataille à cette armée, et la reddition de la citadelle fut le prix de leur victoire.

On donna à Bohémond, qui s'était également distingué dans la bataille et dans le siége, la souveraineté d'Antioche, et les autres croisés marchèrent sur Jérusalem, divisés en deux corps. L'un sous la conduite de Raymond remonta l'Oronte, prit Apamée et Hama ; d'où en se détournant vers l'ouest, il alla passer le Liban vers Akkar et descendit sur le littoral de la Syrie avec le fleuve Éleuthère, sur les bords duquel on trouva une espèce de tarentule, dont la morsure était mortelle. L'autre, sous la conduite de Bouillon, descendit l'Oronte jusque vers son embouchure ; et côtoyant le rivage, il prit Laodicée, Gabala, Marathus, Orthosie nommée alors par corruption Tortose, et se réunit au premier corps dans la plaine de Tripolis, où l'on trouva toute sorte de provisions et surtout une grande quantité de fruits, parmi lesquels on distingua l'orange, le cédrat, la figue, la grenade et le suc d'un roseau aussi doux que le miel : c'était celui de la canne à sucre que l'on cultivait alors dans plusieurs cantons de la Syrie ; d'où on la transporta depuis, d'abord en Sicile, et ensuite dans le midi de l'Espagne, à Madère et jusque dans les Antilles. L'armée se re-

mit à Tripolis de ses fatigues, et continua sa marche vers Jérusalem, en côtoyant le littoral [1]. Elle rançonna sur son passage Biblos, Bérythe, Sidon, Tyr réduit alors à un simple village, la ville d'Acre nommée encore Ptolémaïs ; et après avoir traversé la plaine de Caïfa et tourné le mont Carmel, elle déboucha par les défilés de Tentoura dans la plaine de Césarée : d'où en se détournant au sud-est et en s'élevant insensiblement sur les coteaux de Lydda et de Ramlé, elle monta par le château d'Emmaüs sur la crête de la chaîne syrienne. C'est le point où cette chaîne paraît le plus abaissée, et où elle ressemble à une terrasse inégale et rompue, parsemée de petits mamelons rocailleux d'une couleur rougeâtre. Lorsqu'après avoir couronné cette crête, l'armée aperçut devant elle Jérusalem, les cavaliers par un mouvement involontaire descendirent de cheval, les fantassins mirent un genou en terre, et tous saluèrent de concert et avec des cris de joie la ville qui était le but de leur expédition et qui devait en être le terme.

Ainsi que les Chrétiens, les Musulmans de différentes nations regardaient tous Jérusalem comme une ville sainte, et s'en disputaient les uns aux autres la possession. Des mains des Turks Seljoucides elle venait de passer dans celles du Calife, qui régnait en Égypte ; mais à l'approche des Chrétiens, tous les Musulmans, quelle que fût leur nation, s'étaient réunis pour la défendre ; et 20 mille Turks des environs

---

1. C'est ici que commence le poëme du Tasse : tout ce qui précède n'y est mis qu'en récit.

s'étaient retirés dans la ville, pour se joindre à l'armée égyptienne, composée de 40 mille hommes au moins. Les croisés ne comptaient plus alors dans la leur que 50 mille combattants, parce que les autres étaient restés avec Beaudoin et Bohémond, ou avaient péri dans les marches et les combats ; et ce fut avec cette armée inférieure à celle des Musulmans, que les Chrétiens entreprirent le siége de Jérusalem.

Cette ville occupait alors le même terrain qu'aujourd'hui ; mais ce terrain était plus inégal, parce qu'il avait été moins nivelé par des décombres, et il s'élevait vers le nord jusqu'à un mamelon arrondi, qui portait jadis la tour Antonia : c'était le mont Bézétha, lié par sa base au mont Calvaire, au pied duquel était l'église du Saint-Sépulcre. A l'est était le mont Moriah, sur lequel on voyait la mosquée d'Omar à la place du temple de Salomon ; à l'ouest et non loin du mont Calvaire le mont Acra, couronné par la tour de David, et au sud le mont Sion, qui alors comme aujourd'hui était en partie hors des murs. Mais depuis que ces monts qui entouraient la ville avaient été abaissés dans les siéges précédents et le terrain d'alentour exhaussé, elle n'était plus commandée au dehors que par le mont des Oliviers, séparé du mont Moriah par la vallée ou plutôt par le torrent de Cédron.

Cependant Jérusalem parut encore aux croisés d'un accès difficile sur trois de ses côtés ; mais sur le quatrième ou sur celui du nord, elle leur parut plus accessible, et ce fut par ce côté, qu'ils résolurent d'abord de l'attaquer. Godefroi, après en avoir bien reconnu les dehors, en ordonna l'investissement. Tancrède, qui avait remplacé Bohémond son frère depuis

la prise d'Antioche, se posta au nord vers le mont Bézétha, Godefroi à l'ouest entre le mont Calvaire et le mont Acra, et Raymond au sud sur le plateau du mont Sion. Le côté de l'est défendu par les escarpements du mont Moriah ne fut pas d'abord investi, parce que l'accès en parut trop difficile ; mais ensuite Godefroi vint s'y établir avec l'élite de l'armée ; et ce fut par ce côté, le moins bien fortifié, que les croisés pénétrèrent dans la ville, à l'aide de tours armées de ponts-levis que l'on baissait ou qu'on levait à volonté, et d'où les assiégeants s'élancèrent sur les remparts. Les Musulmans se défendirent dans toutes les rues, dans la mosquée d'Omar, dans la tour de David, et ne reçurent ni ne donnèrent aucun quartier. Soixante-dix mille des leurs furent égorgés sans pitié, et les croisés se rendirent à l'église du Saint-Sépulcre au milieu de ruisseaux de sang. A l'aspect du tombeau de Jésus, ces farouches guerriers montrèrent une ferveur si vive et si tendre, que l'on n'aurait jamais pu croire, si on ne l'avait vu, que des hommes pussent allier tant de piété à tant de barbarie.

Godefroi de Bouillon fut élu par ses frères d'armes roi de Jérusalem ; et la victoire d'Ascalon remportée bientôt après sur une nouvelle armée musulmane qui accourait de l'Égypte au secours de la ville assiégée, lui assura son nouveau royaume. La bataille se donna dans la plaine sablonneuse qui descend depuis Ramlé jusqu'à Ascalon [1] ; et l'on doit remarquer, comme un

1. Le Tasse fait donner cette bataille sous les murs même de Jérusalem, pour la mieux lier à l'objet de son poëme, et il ne la décrit pas telle qu'elle se donna, parce qu'il avait moins

fait glorieux pour les Français et qui s'est renouvelé de nos jours en Égypte à la bataille d'Héliopolis, que les croisés, au nombre seulement de 20 mille contre 100 mille Musulmans formés devant eux en un immense croissant, se formèrent eux-mêmes en huit petits carrés, composant ensemble un grand bataillon carré, pour faire front de toutes parts, au cas qu'ils fussent enveloppés. L'armée musulmane fut enfoncée en un clin d'œil par ces carrés, et suivant l'expression d'un auteur contemporain, fauchée par l'épée des Chrétiens comme l'herbe des champs.

Telle fut la fin de cette expédition, embellie par le Tasse de toutes les fictions de la poésie, mais qui dans la réalité n'en est pas moins un des plus beaux faits d'armes de la valeur française et qui dans l'histoire militaire semble combler tout l'intervalle entre les beaux temps de Rome et nos temps modernes. Les Français conquirent dans cette expédition qui dura deux ans, de 1097 à 1099, tout le littoral de la Syrie depuis Alexandrète jusqu'au mont Carmel ; et ce fut en 1799, environ 700 ans après, qu'ils conquirent dans quelques mois avec une division, détachée de l'armée d'Égypte, l'autre partie du littoral syrien depuis le mont Carmel jusqu'à Gaze.

Cette petite armée, composée de 10 à 12 mille

---

besoin d'un choc combiné d'avance, que d'une mêlée où il pût faire mouvoir ses héros isolément : c'est, si l'on peut ainsi parler, le bouquet de son poëme; mais il décrit le site de Jérusalem avec la même exactitude qu'Homère celui de Troie; et il paraît qu'il avait sous les yeux de bons mémoires, et qu'il sut prendre dans ces mémoires tout ce qui pouvait lui convenir.

hommes, sous les ordres même du général en chef Bonaparte, traversa le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, entre Salahieh et El-Arich, et pénétra dans la Palestine par Khan-Youne, le premier village syrien ; d'où elle marcha sur Gaze, devant laquelle elle vainquit une armée turke, accourue de tous les points de la Syrie au-devant des Français. Le terrain au-delà de Gaze présente une plaine nue, couverte de monticules de sable mouvant, qu'on ne peut franchir avec de l'artillerie, qu'en doublant et même en triplant les attelages. L'armée alla camper le premier jour à Esdod, l'ancienne Azot, le second à Ramlé, le troisième à Lydda et le quatrième elle se présenta devant Jaffa, qu'elle prit d'assaut et livra au pillage. Elle alla ensuite par Miski à Kacoun ; et après avoir relancé dans leurs montagnes les Naplousins qui en étaient descendus, elle s'éleva vers ce village sur les cols du mont Carmel ; d'où elle déboucha par Sabarin dans la plaine de Caïfa, qui se courbe comme un croissant jusqu'à Acre et qui sépare le mont Carmel de l'Anti-Liban. Caïfa ne pouvant être défendue, parce qu'elle est dominée de toutes parts, fut abandonnée aux Français, qui marchèrent de suite sur Acre, défendue par Djezzar-Pacha et par des canonniers débarqués d'une flotte anglaise, à l'approche de l'armée française ; et pendant que cette armée en formait le siége, deux petits corps, qui en furent détachés pour le couvrir, allèrent occuper, l'un la plaine environnant le mont Thabor, pour garder les débouchés de la vallée du Jourdain et éclairer la route de Damas, l'autre le bourg fermé de Tyr, pour garder les débouchés de la Célé-Syrie et éclairer la route de Sidon. Ce dernier

corps n'éprouva aucun obstacle dans sa marche; mais le premier signala la sienne par des prodiges de valeur. 350 Français réunis en carré arrêtèrent devant Loubi une immense colonne de cavalerie turke venue de Damas, et lui enlevèrent tous ses drapeaux : 3 mille autres dispersèrent à Cana 20 mille Musulmans venus du fond du désert : 4 mille autres enfin vainquirent au pied du mont Thabor 50 mille Turks, cavaliers ou fantassins, accourus de tous les points de la Turkie pour piller l'Égypte et l'arracher aux Français. Mais l'armée assiégeante, malgré son héroïque valeur, ne put s'emparer d'Acre, parce qu'elle fut privée des munitions les plus nécessaires à l'attaque d'une place fermée, et qu'on tourna contre elle-même l'artillerie de siége, interceptée par la flotte anglaise. Toute l'armée réunie alors sous les murs d'Acre quitta la Syrie et rentra paisiblement en Égypte, pour aller défendre les bords du Nil menacés par une armée turke de débarquement.

L'expédition des Français en Syrie ne doit être regardée que comme un épisode de celle d'Égypte, et elle ne pouvait guère avoir d'autre objet que de venir détruire l'armée turke réunie sur la lisière du désert, pour l'empêcher de pénétrer dans la vallée du Nil, ou peut-être aussi de venir chercher en Syrie tout ce qui lui manquait en Égypte. Mais on a prêté à Bonaparte un projet bien plus brillant et plus hardi, celui de ne venir attaquer Acre que pour se porter ensuite sur Jérusalem et sur Damas, et après avoir recruté dans son armée tous les chrétiens armigères du Liban, de marcher sur Antioche et sur Alep, pour aller traverser l'Asie-Mineure et revenir par Cons-

tantinople, à travers la Turkie d'Europe, rejoindre sa chère armée d'Italie, en refoulant l'armée autrichienne de la vallée du Danube jusque dans celle de l'Elbe. Le premier projet, celui de venir se ravitailler en Syrie après y avoir détruit l'armée turke, pouvait aisément s'exécuter, si l'armée française fût venue en Syrie avec de la grosse artillerie, parce que Acre n'aurait pu résister à un siége en règle et que la prise de cette ville aurait entraîné celle de Jérusalem et peut-être même celle de Damas; mais le second projet, quelque brillant qu'il fût, paraît chimérique, parce qu'on ne peut traverser avec une poignée de braves et un ramas de recrues un pays ennemi et presque partout hérissé de montagnes, comme la Turkie. Ce projet eût donc été au moins très-hasardeux; mais ces sortes d'entreprises, dirigées contre des peuples barbares par des peuples civilisés, plairont toujours aux imaginations ardentes et même à tous les hommes qui aiment la gloire et les hasards, parce qu'elles ont pour but d'améliorer l'espèce humaine, en l'arrachant à la barbarie pour la conduire à la civilisation. La vie de l'homme est d'ailleurs si courte et si chanceuse, que les cœurs généreux aimeront toujours à la sacrifier pour un si grand et si noble résultat.

## CHAPITRE VI.

### De l'importance militaire de la Syrie.

La Syrie a une grande importance militaire, parce qu'elle est sur la route d'Asie en Afrique; et si l'isthme de Suez était coupé, elle en acquerrait une plus grande, parce qu'elle deviendrait, comme l'Égypte, le centre de l'ancien monde. Ce pays est maintenant ouvert, et l'art ne l'a défendu d'aucun côté; mais la nature l'a protégé à l'est et au sud par des déserts, à l'ouest par la mer, et au nord par une chaîne de montagnes dont il est environné, comme d'un rempart. Le mont Amanus, qui forme ce rempart et qui s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate, est le point dominant de la Syrie; et voilà pourquoi les maîtres d'Antioche et d'Alep l'ont toujours été du reste du pays. Toutes les routes leur étaient ouvertes; et on ne pouvait les arrêter sur aucune, parce qu'ils pouvaient les tourner toutes. La route d'Antioche à Jérusalem remonte l'Oronte et traverse les deux chaînes vers leur nœud commun; d'où l'on peut descendre avec le Léontès dans la Célé-Syrie, avec le Jourdain dans la Judée, et avec le Chrysorhoas dans la plaine de Damas. Cette route est la seule qui ouvre tout l'intérieur du pays;

les autres n'en ouvrent que le littoral, et on peut toujours y être arrêté par une armée qui occupe la première. La route de Gaze à Laodicée le long de la côte ne peut convenir qu'à une armée convoyée par une flotte, et les routes transversales de Caïfa ou d'Acre à Damas par Nazareth, celle de Tyr ou de Sidon à Émèse par la Célé-Syrie, la route de Tripolis à Hama par Akkar, et celle de Laodicée à Schoghr par Abdama, ne peuvent convenir qu'à une armée maîtresse de la mer.

On ne peut attaquer la Syrie par terre que de deux côtés, par l'Asie-Mineure ou par l'Égypte. Pour l'attaquer par l'Asie-Mineure, il faut franchir le mont Amanus vers son centre par Aïntâb, ou vers ses deux extrémités par Zeugma ou par Issus. Le passage par Zeugma est le plus aisé; mais pour être maître de ce passage, il faut l'être du cours de l'Euphrate. Le passage par Aïntâb est plus difficile ; mais il peut être tourné, et on peut descendre par divers chemins du mont Amanus avec le cours des eaux dans la plaine d'Antioche, comme dans celle d'Alep. L'attaque par le golfe d'Alexandrète est la plus difficile, parce que ce golfe est fermé par un cordon de montagnes qui se courbe sur la mer comme un arc, et que cet arc une fois percé d'un côté, il faut encore le percer d'un autre et pénétrer dans la Syrie par le défilé de Beylan, après y être entré par celui d'Issus.

La Syrie est défendue du côté de l'Égypte par un désert, où l'on ne trouve ni une goutte d'eau ni un brin d'herbe ; mais dès qu'on a traversé ce désert et pris Gaze, on peut remonter la côte jusqu'au Carmel ; et si on est maître de la mer, on peut à son gré s'éle-

ver par la vallée transversale d'Esdrèlon sur la plaine de Damas ou par la vallée transversale de Balbêk sur la plaine d'Émèse, qui commande toute la vallée de l'Oronte. On peut même remonter la côte jusqu'à Laodicée, la droite appuyée au Liban, la gauche à la mer, balayer devant soi les Turks dispersés dans les villes du littoral, comme le vent balaie la poussière; et si les Turks se ralliaient dans la vallée de la Célé-Syrie ou dans la plaine de Damas, une bataille livrée contre eux les jetterait dans le désert. Les Mutualis, les Druses, les Marronites, les Ansaris ne sont point unis, et il suffirait, pour les vaincre, de les opposer les uns aux autres; et quand même ils combattraient sous les mêmes étendards, ils ne pourraient pas arrêter une armée dans sa marche. Ces peuples n'ont aucun principe de tactique, et ils ne connaissent qu'un genre de guerre approprié à leurs montagnes. Tout leur art consiste à fuir à propos, à gravir comme des cerfs sur leurs rochers et à se blottir derrière une pierre ou un buisson, pour tirer sans danger sur l'ennemi; mais ils n'oseraient se hasarder dans la plaine ni y soutenir le choc d'un bataillon européen, parce qu'ils ne savent pas se mouvoir de concert. Tous ces peuples ne sont bons, comme les Arabes, qu'à détrousser une caravane, ou à se mettre à la suite d'une armée pour la piller.

Mais une attaque contre la Syrie par le littoral de la Palestine et de la Phénicie ne peut réussir qu'autant qu'on serait maître de la mer. Il vaut donc mieux attaquer directement la Syrie par mer que du côté de l'Égypte; mais pour l'attaquer par mer, il faut commencer par s'établir dans l'île de Chypre. Chypre est

à la Syrie ce que Zante est à la Morée : elle doit servir de dépôt à l'armée et de refuge à la flotte. La rade de Larnaca et celle de Famagouste sont les points les plus favorables à un établissement maritime.

La côte syrienne est trop droite et n'offre aucun bon port, ni même aucune bonne rade. Les ports de Laodicée, de Tripolis, de Beyrout et de Sidon sont trop petits, et les rades d'Acre, de Jaffa et de Gaze trop ouvertes. Les seules, où l'on pourrait sans danger débarquer une armée, sont celles d'Alexandrète et de Tyr ; et voilà pourquoi ces deux points ont toujours été regardés comme les deux clefs de la Syrie, du côté de la mer. L'attaque par Alexandrète a cet avantage, qu'elle sépare tout d'un coup la Syrie du reste de la Turkie ; mais elle a aussi des inconvénients. Il faut d'abord former un établissement sur une plage très-malsaine, et franchir ensuite les défilés du mont Rhosus par des gorges effroyables, où une poignée de soldats peut arrêter une armée.

L'attaque par Tyr est la plus facile et la moins dangereuse. La péninsule, qui porte cette ville ou plutôt ce bourg, n'est plus maintenant défendue, et on peut de cette péninsule protéger une descente sur la côte voisine. La nature a tout disposé sur cette côte pour un grand établissement, et n'a laissé à l'art presque rien à faire. La plaine environnante est fertile, et l'on y est à couvert de toute insulte, en gardant d'un côté le défilé du cap Blanc, et de l'autre celui de la vallée du Léontès ou de la Célé-Syrie. On peut de cette vallée s'élever par Balbêk sur le point culminant de la chaîne syrienne, et dominer tout le pays comme du haut d'une vaste citadelle. Ce point est celui qui

surmonte toutes les passes, qui verse les plus grandes eaux, et l'on peut de ce lieu élevé descendre avec le Jourdain à Jérusalem, avec le Chrysorhoas à Damas et avec l'Oronte à Antioche.

Tyr et Alexandrète sont donc les deux points les plus vulnérables de la Syrie, parce qu'aussi long-temps que les Turks seront maîtres de l'Asie-Mineure et de l'Égypte, ils n'auront presque rien à craindre sur tous les autres ; et si l'histoire ne leur rappelle pas l'importance de ces deux villes, ils ne doivent pas croire que les peuples de l'Europe l'aient oubliée. Acre et Laodicée sont après Tyr et Alexandrète les points les plus importants à garder, parce qu'ils offrent en été à une armée de débarquement les mêmes avantages, et qu'ils ouvrent, comme les deux autres, tout le pays. Les Turks devraient donc mieux fortifier toutes ces places, et surtout Alexandrète et Tyr, pour en faire les principales forteresses de la Syrie, même au détriment d'Alep et de Damas qui peuvent être aisément défendues par un simple mur contre les Arabes du désert.

Mais si la Syrie est facile à attaquer, elle est difficile à conquérir. Son sol est si âpre et si montueux, qu'une petite armée pourrait s'y défendre long-temps contre une plus grande et y réduire la guerre à des affaires de postes. En Mésopotamie et en Égypte, une bataille gagnée donne tout le pays, au lieu qu'en Syrie une victoire ne peut donner d'autre avantage que d'occuper une position plus avancée, et d'aller d'une vallée dans une autre, comme de la vallée de l'Oronte dans celle du Jourdain, ou du littoral de la Phénicie sur celui de la Palestine ; mais pour aller ainsi d'une position à une autre, il faut sans cesse défiler, et si

l'on n'est maître des vallées transversales qui lient le littoral à l'intérieur du pays, et en particulier de la vallée de Balbêk, on ne peut faire un pas sans rencontrer des obstacles : ce qui fait traîner la guerre et donne de grands avantages aux maîtres du pays. La Syrie est donc très-difficile à conquérir ; mais elle est facile à garder, quand on l'a conquise ; et c'est ce qui lui donne tant d'importance militaire.

La Syrie n'a pas seulement une grande importance militaire, elle a aussi une grande importance commerciale. Le commerce de l'Inde se fait maintenant par l'Océan ; mais celui de la Perse et du golfe Persique s'est toujours fait par la Syrie. Tyr, Antioche et Palmyre lui ont dû tour à tour leur splendeur ; et c'est ce commerce, qui depuis la conquête des Turks, fait fleurir Alep et Damas.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

# LIVRE VIII.

## DE L'ÉGYPTE.

### CHAPITRE PREMIER.

De la charpente de l'Égypte, de sa configuration et de sa température.

La chaîne syrienne, après avoir embrassé la vallée de l'Oronte et celle du Jourdain, se relève dans le désert vers le mont Sinaï pour embrasser le golfe Arabique ou la mer Rouge. Une de ses branches suit le bord oriental du golfe, et va mourir au détroit de Babêl-Mandêl : une autre, à peine marquée dans le désert par une crête sablonneuse, traverse l'isthme de Suez, sépare les eaux de la mer Rouge de celles de la Méditerranée et va, en traversant l'Égypte et la Nubie du nord au sud, se pyramider dans l'Abyssinie aux monts de la Lune, ainsi nommés, parce qu'ils ont la forme d'un croissant. Le Nil sort de leurs flancs. Descendu dans la plaine, il tourne pendant quelque

temps sur lui-même, comme s'il hésitait dans son cours ; mais bientôt après grossi par des affluents venus du sud, il se dirige au nord, traverse la Nubie en côtoyant la chaîne de montagnes qui borde le golfe Arabique, et dès qu'il est arrivé au pied de cette chaîne, il l'entr'ouvre violemment pour entrer dans une vallée parallèle au golfe, qui s'épanouit vers la Méditerranée et forme le cœur de l'Égypte.

Cette vallée n'a guère que 3 lieues de largeur réduite, et elle est creusée entre deux chaînes de montagnes, qui dans un espace de 156 lieues courent parallèlement entre elles comme deux longs murs et ne s'écartent l'une de l'autre que vers le Kaire, pour former un triangle, dont le côté oriental peut avoir 36 lieues de long, le côté occidental 42, et la base, mesurée sur le littoral depuis les ruines de Péluse jusqu'à Alexandrie, 57 lieues en ligne droite, et 72 en suivant la courbure du rivage. C'est ce que l'on nomme le Delta, aux angles duquel sont le Kaire, Péluse et Alexandrie. Tout autour est un désert aride et sablonneux, comparé par les Arabes à une peau de léopard, dont les mouchetures sont représentées par les oasis, et au milieu duquel l'Égypte semble encadrée, comme au milieu d'une vaste mer.

La chaîne orientale ou Arabique est escarpée et paraît coupée à pic ; mais la chaîne occidentale ou Lybique a un talus plus doux et ressemble à une butte de sable, tandis que l'autre, suivant l'expression d'Amrou, lieutenant d'Omar, ressemble au ventre d'un cheval étique : elles sont d'ailleurs toutes les deux peu élevées, et s'abaissent encore en s'approchant de la Méditerranée : en sorte qu'elles ne forment plus autour du

Delta que des coteaux légers, dont la crête est à peine sensible.

Les deux chaînes sont d'une roche calcaire, évidemment formée sous les eaux de la mer, taudis que le terrain qui couvre la vallée paraît être une terre d'alluvion et un présent du Nil. Le Nil est donc le grand bienfaiteur de l'Égypte, et il n'est pas étonnant que les Égyptiens lui aient élevé des autels. Si on pouvait détourner son cours dans le golfe Arabique, comme le voulait Albuquerque, l'Égypte deviendrait un désert.

Le Nil peut avoir dans la vallée de l'Égypte 150 toises de largeur moyenne sur deux de profondeur; et comme il n'a guère qu'un pied de pente sur mille toises, il ne parcourt pas plus d'une lieue à l'heure; mais il est sujet à des crues périodiques, dues principalement aux pluies abondantes qui tombent au printemps sous le Tropique et qui affluent dans son lit. Enflé par toutes ces eaux, le fleuve monte vers le solstice d'été, croît jusqu'à l'équinoxe d'automne, étale pendant quelques jours et diminue graduellement: au solstice d'hiver, il est rentré dans son lit. C'est à ce débordement annuel que l'Égypte doit sa fertilité. Le Nil, en la couvrant de ses eaux, y dépose un limon noir, qui tranche fortement avec les roches blanchâtres dont il est bordé, et c'est ce qui donne à la vallée de l'Égypte une physionomie particulière. Ce qui la distingue encore, c'est qu'elle s'abaisse vers ses côtés, au lieu de s'abaisser vers son centre, comme les autres vallées; mais c'est là encore un des effets du débordement du Nil. Les pluies, en s'écoulant des montagnes vers les vallées ordinaires, déposent suc-

cessivement les matières qu'elles charrient, et forment des plans inclinés vers les fleuves ; au lieu qu'en Égypte, où il pleut rarement, les eaux ne s'écoulent pas des montagnes vers le Nil, mais se répandent au contraire du Nil vers les montagnes : d'où il résulte que la vallée doit s'incliner vers ses côtés.

L'aspect de cette vallée varie comme les saisons : elle est inondée pendant trois mois, fangeuse et verdoyante pendant trois autres, sèche, poudreuse et gercée le reste de l'année ; et de là les contradictions des voyageurs qui ont vu ce pays dans des saisons différentes et qui le peignent, les uns comme un triste désert, les autres comme un riant jardin.

L'Égypte, par le peu d'élévation de ses montagnes, n'offre aucun point assez élevé pour arrêter les nuages qui glissent sur sa surface et qui remontent jusqu'au tropique, sans rencontrer aucun obstacle ; et voilà pourquoi il n'y pleut presque jamais. Le tonnerre, la grêle, la neige y sont aussi des météores peu communs. Les vents y sont alisés pendant l'été, et ils soufflent sans intermittence du nord ou des rhumbs voisins : ils continuent pendant l'automne à souffler des mêmes points, mais avec des intervalles de calme. L'hiver, ils sont très-variables, et soufflent tantôt d'un point, tantôt d'un autre ; mais au printemps ils soufflent du sud, et quelquefois avec tant de violence, qu'ils déchirent les branches des sycomores et des palmiers. Quelquefois aussi dans cette saison, il s'élève de la Lybie un vent brûlant nommé *Khamsin*, qui pousse devant lui des tourbillons de poussière : l'horizon en est obscurci, une teinte pourpre le colore, l'air perd son élasticité, le soleil l'éclat de ses rayons : plus terne que la lune,

cet astre ne donne plus qu'un jour mat et sans ombre, l'eau se gonfle et devient opaque, l'atmosphère est embrasée, et la terre vomit du feu : les hommes et les animaux peuvent à peine respirer, les végétaux se dessèchent sur leurs tiges, toute la nature semble bouleversée ; mais ces ouragans terribles sont rares, et ne durent presque jamais plus de trois jours. Quand ils durent davantage, toutes les plantes de la terre souffrent ou meurent. Dans tous les autres temps, le ciel est constamment pur, le soleil étincelant ; et à l'exception de quelques brouillards qui se lèvent et se dissipent en un moment, rien ne trouble jamais la transparence de l'air.

Le vent du nord est humide et chargé de rosée, celui du sud au contraire est sec : il est frais avant et après le solstice d'hiver, et chaud dans les autres saisons ; mais comme il ne souffle pas constamment, la chaleur qu'il cause n'est jamais excessive. Le thermomètre de Réaumur monte rarement en été au-dessus de 30 degrés, et il ne descend jamais en hiver au-dessous de 6.

Avec une telle température, la vallée de l'Égypte se prête à presque toutes les cultures, et elle est en général très-fertile : elle l'est moins cependant sur certains points, où elle est exposée aux envahissements des sables du désert. La nature, en resserrant cette vallée entre deux chaînes de montagnes, semble avoir voulu la protéger contre ces envahissements ; mais elle a ouvert de distance en distance des brèches plus ou moins larges, qui offrent un libre accès à l'invasion des sables. Il faudrait fermer ces issues, en y plantant des bois d'acacias et de palmiers, et achever par des ouvrages de l'art celui de la nature.

# CHAPITRE II.

## De la vallée du Nil ou de la Haute-Égypte.

Le Nil, en entrant dans la vallée de l'Égypte, franchit un banc de granit, qui lui fait faire un saut de quatre à cinq pouces, et c'est cette chute à peine sensible dans les hautes eaux que l'on nomme les *Cataractes.* Ce n'est au fond qu'un brisant, dont le bruit s'entend de loin. Au-dessous des cataractes sont les deux petites îles de Philé et d'Éléphântine, et vis-à-vis l'île d'Éléphantine, sur la rive droite du fleuve, la petite ville de Syène.

L'île de Philé est un plateau de 300 toises de long sur 120 de large, encore tout couvert de ruines, parmi lesquelles on distingue celles d'un petit temple d'Isis, très-bien conservé et du goût le plus pur : c'est un chef-d'œuvre en miniature. Cette petite île, que l'on peut comparer pour la beauté de ses ruines à l'Acropolis d'Athènes, était un lieu sacré pour les Égyptiens, comme l'île de Délos l'était pour les Grecs : elle renfermait le tombeau d'Osiris.

L'île d'Éléphantine n'est guère plus grande, et n'a que 800 toises de long sur 400 de large ; en sorte que le royaume, que l'on y a placé, était encore plus

petit que celui d'Yvetot. Cette île était jadis l'entrepôt du commerce de l'Égypte avec l'Éthiopie ; et c'était pour favoriser ce commerce que l'on avait construit, sur la rive droite du fleuve, la chaussée dont on voit encore les vestiges.

La ville de Syène, nommée maintenant Assouan, n'est séparée de l'île d'Éléphantine que par un bras du Nil, et n'est plus défendue que par un fort en terre, dont les tourelles délabrées ressemblent à celles de nos vieux châteaux. Il faudrait, pour la mieux défendre, élever un second fort sur une éminence qui en commande les approches du côté du sud. Syène, Éléphantine et Philé étaient autrefois regardées comme les barrières de l'empire romain, et on y avait placé trois cohortes pour les défendre.

La route de Syène au Kaire côtoie le Nil et offre des ruines à chaque pas ; mais elle n'offre que peu de positions militaires, et ces positions sont toutes vers les points où les deux chaînes se rapprochent, et vers ceux où elles se rompent. La première de ces positions est au défilé de Silsilis, entre Ombos et Edfou, et la seconde au défilé de Gibilin ou des deux montagnes, entre Esné et Thèbes. Le lit du fleuve est si resserré vers ces deux points et le passage sur l'une ou l'autre rive si étroit, qu'on pourrait le défendre avec de simples barricades. Tout autour est une plage aride et sèche, sans aucune culture, où l'on ne voit que des crocodiles. Ces animaux viennent s'y reposer ; mais au moindre bruit, ils se précipitent dans le fleuve : ils ressemblent à de gros lézards ; et quand ils marchent, on les prendrait de loin pour des canons montés sur leurs affûts.

Edfou et Esné, l'une l'Apollinopolis et l'autre la Latopolis des anciens, situées sur la rive gauche du Nil entre ces deux défilés, n'ont d'importance que par leurs ruines. Le temple d'Edfou, assis sur une hauteur qui domine le fleuve, ressemble à une citadelle : les piliers de la porte ont 85 pieds de haut, et les murs extérieurs 420 pieds de long. Le temple d'Esné offre le plus beau portique qu'il y ait en Égypte : le style des chapiteaux est très-varié et imite les fleurs et les tiges des plantes indigènes, telles que celles du lotus et du palmier. Entre ces deux villes, sur la rive droite du fleuve, est le village d'El-Kâb, l'ancienne Eleïthya, dont les grottes offrent des bas-reliefs, représentant des tableaux champêtres de l'économie domestique.

La vallée s'élargit au-delà du défilé de Gibilin et montre les ruines d'Hermontis, qui ne sont plus qu'à trois lieues et demie de celles de Thèbes. Thèbes occupait toute la largeur de la vallée et les deux rives du Nil. Sur la rive orientale sont les ruines de Karnak et de Luxor, et sur la rive occidentale celles de Médinet-Abou et des temples de Qournah et de Memnon. Le palais de Karnak est le plus grand édifice qui ait été construit en Égypte : il a 1200 pieds de long sur 400 de large : ses immenses portiques, ses longues avenues de sphinx ont quelque chose de merveilleux : on se croirait transporté dans une ville de géants. Le *Memnonium* ou temple de Memnon, quoique plus dégradé, n'est guère moins imposant par sa grandeur : il renfermait la statue colossale de Memnon, que l'on a transportée de nos jours en Angleterre, et qui rendait, disait-on, des sons harmonieux quand le soleil

levant la frappait de ses premiers rayons. L'architecture égyptienne n'avait pas sans doute l'élégance et la grâce de l'architecture grecque ; mais elle avait quelque chose de plus grandiose, et c'est la première qui servit de type à la seconde. Les Romains, imitateurs des Grecs, la copièrent plus exactement encore que ceux-ci, et le Colysée, ainsi que d'autres monuments de Rome, rappellent ceux de l'Égypte.

A juger de Thèbes par l'étendue de ses ruines, elle devait avoir au moins deux lieues de diamètre sur six à sept lieues de tour, et il n'est pas surprenant qu'elle fût percée de cent portes; mais elle devait être remplie de jardins, comme les autres villes de l'Orient. Autour de la ville, et plus particulièrement au pied du coteau lybique, sont des grottes taillées dans le roc et ornées de sculptures, où les Thébains portaient leurs morts. Les Égyptiens avaient placé leurs tombeaux sur des hauteurs pour les garantir des inondations ; et voilà pourquoi on trouve dans les flancs des deux chaînes tant de grottes qui, après avoir servi d'asile aux morts, en servent encore aux vivants ; car les Égyptiens modernes se réfugient quelquefois dans ces grottes et y vivent comme les anciens Troglodytes.

Le Nil, au-dessous de Thèbes, fait vers l'est un grand coude, au fond duquel sont, d'un côté, sur la rive gauche, Négadi, Ballas, Tentyra, et de l'autre, sur la rive droite, Kous, Coptos et Kenné. Négadi est habité par des Coptes qui font le commerce de la mer Rouge : Ballas est renommé par ses poteries, dont la propriété est de rafraîchir l'eau en la laissant transsuder; et Tentyra l'est par ses ruines qui sont les plus

belles de l'Égypte. Le temple de Tentyra existe encore presque en entier : sa vaste enceinte et son élégance excitent tout à la fois la surprise et l'admiration : le portique se compose de 24 colonnes, dont chacune a 23 pieds de tour ; et c'est au plafond de l'une des salles intérieures du temple que l'on voyait autrefois le Zodiaque circulaire, transporté de nos jours à Paris. L'intérieur de l'édifice était environné d'une double colonnade, dont une partie a été ensevelie dans les sables.

Kous, qui fleurit sous les Califes, remplaça Coptos dans le commerce de la mer Rouge, et elle a été elle-même remplacée de nos jours par Kenné, la ville la plus commerçante de la haute Égypte. De nombreuses caravanes y viennent de Qosséïr et y apportent du café et des gommes de l'Arabie, pour en rapporter du blé, de l'huile et du miel. Kous, Coptos et Kenné sont placées aux trois débouchés d'une vallée qui rompt la chaîne arabique et qui conduit à la mer Rouge par différentes routes. Le puits de la Ghitâh, sur l'emplacement de Phénicon, est à l'étoile où ces routes se séparent. Les deux principales mènent, l'une à Bérénice, l'autre à Qosséïr : la première se dirige au sud-est, à travers des montagnes d'émeraudes, habitées par la tribu des Arabes-Ababdeh qui vivent dans des grottes, comme les Troglodytes : l'autre se dirige à l'est et conduit du Nil à Qosséïr en 42 heures à travers des montagnes habitées par des Arabes pêcheurs, vivant de poissons comme les Icthyophages. Il serait difficile de se faire une idée des montagnes qui bordent cette route, des formes bizarres de leurs sommets, de leurs flancs nus,

tantôt polis et tantôt raboteux, des ravins profonds qui les sillonnent, des filons diversement colorés qui les recouvrent, parce que tous ces accidents varient sans cesse leur aspect. Le fond de la vallée, formée des débris de ces montagnes, est ferme et uni, et n'offre ni montées ni pentes roides ; et quoique la route, qui la parcourt, soit simplement l'ouvrage de la nature, elle est aussi commode que si elle était celui de l'art. Il n'y a qu'un seul passage difficile pour les charrois, et ce passage est à la descente sur la mer Rouge ; mais il serait aisé de l'adoucir, et alors on irait de Kenné à Qosséïr avec autant de facilité que l'on va de Paris à Orléans.

Le port de Qosséïr occupe le fond d'une baie demi-circulaire qui s'ouvre à l'est. Il est couvert au sud par un redan de la côte, et au nord par un banc de corail et de madrépores, qui s'avance à 250 toises dans la mer, et dont la marée basse découvre l'arète : c'est une espèce de quai bâti par les polypes, et il est surprenant que les habitants de Qosséïr n'aient pas songé à l'exhausser un peu, pour y construire leur ville, au lieu de la bâtir sur la plage voisine, où elle est exposée aux incursions des Arabes. Sur cette plage est une éminence de cailloux roulés qui se prolonge du sud au nord ; et c'est au pied de cette éminence que l'on a bâti la ville, et sur son sommet le château. La ville ne consiste guère qu'en deux rues, s'élevant insensiblement des bords de la mer jusqu'à l'esplanade du château ; et le château est un simple losange de 35 toises de côté, flanqué de 4 tours et élevé sur un soubassement en pierres de taille. Qosséïr est, comme Suez, l'entrepôt du commerce de l'Égypte avec l'Ara-

bie, et elle a cet avantage sur Suez, qu'elle épargne aux vaisseaux venant de l'Océan une navigation de cent lieues. Le port de Bérénice, beaucoup plus au sud, à peu près sous la latitude de Syène, était encore mieux situé que celui de Qosséïr. La côte autour de ces deux ports est d'une pauvreté hideuse; mais la mer y abonde en poissons, en coquillages et en coraux : c'est vraiment une côte d'Icthyophages.

Kenné, située aux débouchés des routes de Bérénice et de Qosséïr, est sur la rive droite du Nil, et Tentyra sur la rive gauche. De toutes les villes, qui bordent le fleuve sur l'une ou l'autre rive, depuis Tentyra jusqu'à Siouth, telles que Hau, Farchout, Samahoûd, Girgeh, Achmin, Tantah, Aboutig, la première offre la meilleure position de passage, parce qu'elle est assise sur une éminence qui domine toute la vallée; mais Girgeh est la ville la plus importante par sa population et son commerce. Le Nil vient battre jusqu'au pied de ses maisons, et il n'y a pour le repousser ni digue, ni muraille. Siouth n'est fermée, comme Girgeh, que par un simple mur; mais elle occupe un plus beau site : elle est sur une éminence qui n'est qu'à une demi-lieue de la chaîne lybique et qui sépare la haute Égypte de la moyenne, nommée Eptanomide. Cette ville offre un superbe emplacement pour une forteresse.

La chaîne arabique, en allant de Siouth au Kaire, serre le Nil et ne laisse sur sa rive droite, vers la petite ville de Cheïk-Abad, qu'une zone de terrain très-étroite, tandis que la chaîne lybique s'éloigne peu à peu du fleuve et laisse sur la rive gauche, où sont les villes de Manfalout, de Malaouï et de

Mynieh, une bande de terrain qui va toujours en s'élargissant et qui devient enfin trop étendue, pour pouvoir être inondée. C'est pour suppléer aux inondations du fleuve, que l'on a creusé sur cette rive le canal Joseph. Ce canal, un des plus anciens de l'Égypte, sort du Nil près de Mélaouï et porte les eaux du fleuve dans le Fayoum : il ressemble à une rivière bien encaissée, et divise la vallée en deux zones. Celle de l'ouest a été presque entièrement envahie par les sables que les vents y poussent de la Lybie, et dont les anciens désignaient la marche sous l'emblême de Typhon, entrant dans le lit d'Isis et souillant sa couche. Toute cette zone est stérile et offre l'image du chaos ; mais la zone orientale est très-fertile et présente la belle plaine de Mynieh, une des plus riches de l'Égypte. Une infinité de petits canaux lient le canal Joseph avec le Nil, et l'on pourrait aisément disputer à une armée ce terrain coupé, si elle n'avait la facilité de le tourner par la lisière du désert.

Les deux chaînes sont rompues au-dessous de Bénisouëf, l'une par la vallée des *charriots* qui conduit autour du mont Kolsoun à la mer Rouge, et l'autre par la gorge d'Ilahoûn qui conduit le long du canal Joseph dans le bassin du Fayoum, au milieu duquel est la ville de Médineh. Ce bassin est environné vers l'ouest par un rameau demi-circulaire de la chaîne lybique, et il a cela de particulier qu'il est creusé comme la vallée du Nil et qu'il s'incline vers ses côtés. La chaussée, qui y porte les eaux du canal Joseph à travers la gorge d'Ilahoûn, les soutient jusqu'au centre du bassin ; d'où elles s'écoulent par de petits canaux jusqu'à sa circonférence. Il paraît que le lac Mœris en

couvrait autrefois toute la surface et qu'il s'est retiré peu à peu vers l'ouest dans le lac Karoun, en laissant à la culture les champs qu'il abandonnait. Ce lac n'est bordé vers sa partie occidentale que par une digue peu élevée faite de main d'homme, et il est probable que c'est par ce côté que les eaux du Nil pénétraient autrefois dans la vallée du *fleuve sans eau* et dans celle des lacs de Natron; d'où elles s'écoulaient par le lac Maréotis dans la Méditerranée. Du moins la direction de ces deux vallées semble prouver que leur point d'attache était au lac Mœris, et leur débouché au lac Maréotis. Le sol qui leur sert de base est renfermé dans les rameaux de la chaîne lybique, et rien n'a pu s'opposer au passage du fleuve par cette issue, que la main de l'homme. Le lac Mœris n'a donc point été, comme on l'a cru, un lac creusé des mains de l'homme, mais simplement un lac digué : il n'eût pas été possible de creuser un lac au milieu de ces atterrissements bas, où l'on aurait de la peine à creuser un puits. Ce lac avait jadis 3600 stades de tour ou environ 72 lieues : au milieu s'élevaient deux pyramides, de cent toises de haut, à moitié cachées sous l'eau. Le palais, élevé sur ses bords, était composé de douze pavillons liés ensemble par des galeries dont les Grecs amis du merveilleux avaient fait un labyrinthe inextricable, parce que tous les appartements communiquant de l'un à l'autre par des issues secrètes, on ne pouvait y entrer ni en sortir sans guide. Il paraît que le lac Mœris était destiné à recevoir les eaux du Nil, lorsque l'inondation était trop forte, et à les rendre au fleuve, lorsqu'elle était trop faible. On a même prétendu que les eaux coulaient pendant six mois du fleuve

dans le lac, et pendant six autres mois du lac dans le fleuve.

Le Fayoum, arrosé par le canal Joseph, est un des cantons les plus fertiles de l'Égypte, et le rosier y vient en sillons comme la vigne; mais ce canton a l'inconvénient d'être exposé aux incursions des Arabes errant dans la Lybie; et, pour fermer la vallée du Nil à ces Arabes, il faudrait fermer la gorge d'Ilahoûn par quelque ouvrage de fortification. On passe maintenant à l'entrée de cette gorge le canal Joseph sur un pont de pierre composé de trois arches et construit sur un radier solide. Ce point, très important sous le rapport militaire, est aujourd'hui sans défense.

La chaîne lybique se rapproche du Nil au-delà du pont d'Ilahoûn; et c'est sur les premiers gradins de la chaîne, depuis Meïdoun jusqu'à Djizeh, que l'on voit cette multitude de pyramides, qui ont fait de tout temps l'admiration des voyageurs. Toutes ces pyramides diffèrent les unes des autres par leurs formes; mais les trois dernières, les plus rapprochées de Djizeh, sont les plus grandes, et les autres ne paraissent près d'elles que comme des buttes de sable, dispersées sur la lisière du désert.

Memphis était située vers le point le plus resserré de la vallée, et elle en occupait tout le côté occidental : elle avait environ trois lieues de circuit, et le palais des Pharaons, dont on voit encore les vestiges, occupait seul un tiers de son enceinte. Le Nil la baignait d'un côté, et un canal, qui en est dérivé, la séparait de l'autre du coteau lybique. A l'ouest de ce canal et sur la croupe arrondie du coteau, est une aire semi-circulaire, nommée la plaine des Momies,

où les Memphisiens avaient placé leurs tombeaux, et à l'est du Nil, sur sa rive droite, la vallée de l'*Égarement* qui rompt, comme celle de Qosséïr, la chaîne arabique et conduit à la mer Rouge en 26 heures: c'est le point où le Nil se rapproche le plus du golfe arabique, et où l'on pourrait peut-être creuser un canal pour unir le fleuve à ce golfe. La vallée de l'Égarement s'ouvre au village de Bézétin et aboutit au puits d'El-Touareh sur l'emplacement de Clysma, à 6 lieues au sud de Suez. Les montagnes, dont elle est bordée, sont d'une pierre coquillière, d'abord blanchâtre, puis jaune et enfin comme noire et annonçant un mélange de fer. Le fonds de la vallée est ferme; et comme les pentes sont douces, le chemin est partout uni et facile.

Les deux chaînes s'ouvrent au-delà de Memphis, s'éloignent l'une de l'autre et vont, en s'abaissant vers la Méditerranée, finir l'une au mont Casius, l'autre au promontoire Taposiris. Le terrain, qu'elles embrassent et qui forme l'Égypte inférieure, a la figure d'un triangle, aux angles duquel sont le Kaire, Péluse et Alexandrie.

Le Kaire est situé au pied du mont Moqâtan, à un quart de lieue du Nil et à l'angle du coude que fait la chaîne arabique, en se détournant vers l'est. Le mont Moqâtan a la forme d'une pyramide tronquée, et paraît coupé à son sommet comme une table rase. Le château du Kaire est bâti sur ses flancs, et occupe la crête brisée d'un mamelon pelé et rocailleux : il a un quart de lieue de tour et il est fermé d'un bon mur; mais son enceinte est encombrée de vieux édifices qui en gêneraient la défense, et il est dominé par d'au-

tres branches du Moqâtau. On y monte par un double escalier taillé dans le roc, et il renferme un puits de 280 pieds de profondeur sur 42 de circonférence, où l'on descend par un escalier à colimaçon d'une pente très-douce : c'est le puits connu sous le nom de Joseph.

La ville, que les Arabes nomment *El-Kaïra* ou la Victorieuse, s'étend au-dessous du château sous la forme d'un croissant : elle est fermée d'un simple mur, flanqué de tours, de près de 3 lieues de circuit, et on lui donne 250 mille habitants ; mais malgré son étendue et sa population, elle n'a de remarquable que quelques places publiques, qui deviennent des lacs pendant l'inondation du Nil, et des jardins le reste de l'année. Ses mosquées, dont quelques-unes se font remarquer par leur grandeur, sont des masses informes, ressemblant plutôt à des citadelles qu'à des temples : ce sont ordinairement de grands carrés, avec des coupoles au centre et des portiques sur les côtés.

Le Kaire, vu dans son intérieur, ne justifie pas les descriptions pompeuses des voyageurs. Il renferme cependant plusieurs quartiers, dont l'architecture a quelque chose d'imposant : c'est la ville de l'Orient, qui par la grandeur de ses maisons ressemble le plus à nos villes du midi de l'Europe, et surtout à celles d'Italie. Si l'on veut en avoir une idée, que l'on se figure un amas confus de maisons à plusieurs étages, avec des portes basses et des grilles de bois en guise de fenêtres, des rues étroites et non pavées, des hommes marchant gravement dans ces rues, les uns avec des habits amples, les autres avec une simple chemise bleue assujettie sur les reins par une ceinture, des femmes er-

rant comme des ombres avec un linceul noir ou bleu autour du corps et un voile sur le visage, appliqué comme un masque, des enfants presque nus ou couverts de haillons, la foule se pressant autour des marchés, et partout ailleurs une vaste solitude : tel est l'aspect que le Kaire présente aux voyageurs.

A un quart de lieue de la ville et sur la rive droite du Nil est Fostad. Cette ville remplaça Memphis sous les Califes et n'est plus aujourd'hui qu'un simple faubourg, d'où sortent le *kalidje* ou canal qui conduit l'eau du fleuve à la ville, et l'aquéduc qui la porte au château. Fostad est maintenant connu sous le nom de Vieux-Kaire.

Vis-à-vis Fostad et sur la rive gauche du Nil est la petite ville de Djizeh. Les trois grandes pyramides n'en sont plus qu'à deux lieues ; et des terrasses des maisons, on les aperçoit comme des montagnes qui percent les nues. La distance où elles sont les fait paraître bleuâtres comme le ciel qui les environne, et leur rend le fini et la pureté des angles que les siècles ont dévorés. C'est le point de vue, d'où il faut les voir : de plus près, elles ne paraissent que comme des masses informes, d'une pierre grossière à face quadrangulaire. La plus élevée a 448 pieds de hauteur perpendiculaire sur 728 de côté vers sa base, et elles se terminent toutes en une plate-forme, du haut de laquelle on jouit de la plus belle perspective [1]. Le coteau, sur lequel

---

1. Ces pyramides étaient vraisemblablement des tombeaux et non des observatoires, comme quelques-uns l'ont cru ; car pourquoi réunir tant d'observatoires sur un même lieu, tandis que le Moqâtan présentait dans le voisinage d'autres points plus élevés?

elles posent, est inculte et sablonneux; mais la plaine, qui s'étend du pied de ce coteau jusqu'à Djizeh, est très-fertile et produit le chartame, dont la fleur, connue dans le commerce sous le nom de safranon, donne une couleur rouge orangée, qui fait la base du rouge végétal.

Entre Fostad et Djizeh est l'île de Raoudâh, à la pointe de laquelle est le Mékias ou Nilomètre, colonne graduée qui marque la hauteur de l'inondation. Quand le fleuve s'est élevé de 16 coudées égyptiennes, de 20 pouces l'une, des crieurs publics vont l'annoncer au Kaire. Alors on coupe la digue qui ferme le kalidje, et le fleuve s'y précipite au bruit des acclamations publiques : c'est une fête pour toute la ville.

L'île de Raoudâh offre un site bien plus propre que celui du Kaire à recevoir une citadelle. Cette île a près d'une lieue de tour, et l'on pourrait y construire un grand polygone, auquel les deux bras du Nil serviraient de fossé; mais ce polygone aurait l'inconvénient de pouvoir être tourné par la rive gauche. Memphis, qui était à environ quatre lieues plus au sud et qui occupait tout le côté occidental de la vallée, ne pouvait l'être que par la rive droite; et comme cette rive n'offre qu'une zone très-étroite, il était facile d'en défendre le passage. C'est sans doute pour cette raison que les Perses avaient bâti au-dessus de Fostad le château de Babylone, dont on voit encore les ruines. Les Romains tenaient dans ce château une des deux légions, destinées à la défense de l'Égypte : l'autre était répartie entre Péluse et Alexandrie.

Le faubourg de Boulac est au-dessous de celui de Fostad et sur la même rive, à peu près à la même dis-

tance du Kaire. Ces deux faubourgs lui servent de port, le premier pour les bateaux qui montent le Nil, l'autre pour ceux qui le desçendent. Boulac, Fostad et Djizeh se groupent de loin avec le Kaire, et présentent l'aspect le plus imposant ; mais à mesure que l'on approche, chaque objet se détache, et au lieu d'une ville immense, on n'aperçoit plus qu'une ville ordinaire avec trois grands faubourgs.

## CHAPITRE III.

### Du Delta ou de la Basse-Égypte.

A trois lieues au-dessous du Kaire, le Nil se divise en deux branches et embrasse le Delta de l'Égypte. Le Delta a la forme d'un triangle qui semble encadré au milieu du désert, entre la vallée du Nil et la Méditerranée. A l'angle et au point où se divisent les deux branches, est Daraoueh, vis-à-vis l'ancienne Cercasore : sur la branche orientale Banha, Mit-Kamar, Abousir, Samanhoûd, Mansoura, Farescour, Damiète : sur la branche occidentale Ouardan, Terraneh, Châbour, Rahmanieh, Fouah, l'ancienne Métélis, Deïrout, Bérinbal et Rosète : au milieu, entre les deux branches ou sur les canaux qui en dérivent, Ménouf, Mélik, Tantah, Méhalleh-Kébir ; et à l'extrémité du lac qui borde le Delta sur la Méditerranée, Bourlos.

Tous ces lieux, même les plus considérables, sont ouverts ou simplement fermés d'une enceinte en terre et n'ont aucune importance militaire, parce qu'ils peuvent tous être tournés ; mais ceux de l'intérieur pourraient en avoir une très-grande, s'ils étaient liés entre eux par des digues, parce qu'ils pourraient servir, lors de l'inondation, de places de dépôt, et en tout temps de places d'armes, pour contenir les habitants du pays : les autres ne sont bons qu'à protéger la navigation du fleuve.

Les Français, durant leur expédition en Égypte, avaient formé le projet de bâtir à la pointe du Delta sur l'emplacement de Daraoueh une ville nouvelle, nommée de leur nom *Francopolis :* ils auraient élevé des digues tout autour pour soutenir de vastes quais, et ils auraient creusé vers la partie septentrionale un large fossé qui aurait eu le double avantage de séparer la ville du Delta et de maintenir l'équilibre des eaux entre les deux branches du Nil. Trois ponts auraient conduit sur les rives opposées, l'un à l'orient du fleuve, l'autre à l'occident, le troisième sur le Delta, et tous les trois à des allées toujours vertes de sycomores et de palmiers, qui en bordant le Nil auraient été comme les Champs-Élysées de la nouvelle ville française.

Il paraît que le Delta n'était autrefois qu'un golfe de la Méditerranée, parallèle au golfe Arabique, et qu'il a été formé par les alluvions successives du fleuve. Ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer : le temps le raffermit et le rendit propre à la culture. Ainsi le soc fendit des plaines, qui *jadis dans leur sein voyaient flotter des pavillons.*

Hérodote prétend que les différentes branches du Nil ont été l'ouvrage de l'art, tandis qu'elles paraissent être celui de la nature. Les Égyptiens ont pu faire quelques coupures au fleuve; mais il est aisé de distinguer le travail de l'homme de celui des eaux livrées à leur pente naturelle : les branches du Nil ont dû être formées, comme celles du Danube et du Pô. Il y en avait sept autrefois : elles sont maintenant réduites à deux, unies vers leur origine par le canal de Ménouf, où entrent les bateaux, quand ils veulent éviter la branche occidentale, dont la navigation est quelquefois dangereuse. Les autres branches n'existent plus que dans quelques canaux d'irrigation, comme dans les canaux de Moès et d'Achmoûn à la droite de la branche de Damiète, et dans ceux de Karinen et de Tébanieh à la gauche; mais leurs bouches sont encore bien marquées, la bouche Pélusiaque dans celle de Tineh, la Tanitique dans celle d'Omfaredje, la Mendésienne dans celle de Dibeh, la Phathmitique dans la bouche de Damiète, la Sébennitique dans celle de Bourlos, la Bolbitine dans celle de Rosète et la Canopique dans celle du lac Madieh. La branche Pélusiaque passait autrefois à Atribis, à Bubaste, à Phacuse, et allait se jeter dans la Méditerranée à l'extrémité orientale du lac Menzaleh, vers les ruines de Péluse. La branche Tanitique et la Mendésienne passaient, l'une à Tanis, l'autre à Mendès, et allaient se jeter dans la mer, la première vers la partie orientale du lac Menzaleh, et la seconde vers la partie occidentale. La branche Phathmitique paraît s'être conservée dans celle de Damiète, la Sébennitique dans le canal de Tébanieh, aboutissant au lac de Bourlos, et la Bolbitine

dans la branche de Rosète. La branche Canopique, la plus occidentale de toutes, a été engloutie dans le lac Madieh. Toutes ces branches étaient autrefois navigables : il n'y a plus aujourd'hui que celles de Damiète et de Rosète qui le soient; mais on pourrait rouvrir la plupart des autres, si le pays était rendu à la civilisation.

Il est vraisemblable que les sept branches du Nil recevaient autrefois chacune un égal volume d'eau; mais que ce volume ayant diminué dans les unes et augmenté dans les autres, la mer a remonté dans le lit des branches les plus appauvries, a refoulé leurs eaux et s'est répandue dans les terres, pour y former les lacs et les lagunes qui bordent aujourd'hui le littoral de l'Égypte; à moins que l'on n'aime mieux croire que la mer en se retirant a laissé ces lacs enfermés dans les terres. C'est ainsi que se sont formés à l'est de la branche de Damiète le lac Menzaleh, à l'ouest de celle de Rosète le lac Madieh, et entre les deux le lac de Bourlos. Tout l'intérieur du Delta est une vaste plaine, coupée seulement par des digues ou des buttes factices, sur lesquelles s'élèvent les villes, les bourgs et les villages, comme des îles au milieu de la mer.

# CHAPITRE IV.

Des routes de la Basse-Égypte, et de ses principales villes.

Le Delta étant tout coupé par des lacs et des canaux, les communications par terre y sont très-difficiles. Aussi n'y voit-on aucune route tracée, et une armée ne pourrait marcher pendant six mois de l'année que sur les deux zones qui le bordent. Deux routes mènent le long de ces zones du Kaire à la Méditerranée : l'une va à Péluse par le côté oriental du Delta, l'autre à Alexandrie par le côté occidental. Cette dernière route est peu fréquentée, parce qu'on préfère la route par eau de Rosète ; mais l'autre est suivie par toutes les caravanes de chameaux.

Quand on sort du Kaire pour aller à Péluse, on trouve le désert à quelques pas de la ville. Des groupes de maisons en ruine se dessinent dans la plaine blanchâtre de la Qoubeh, et l'on arrive après une heure et demie de marche au village d'El-Matarieh, où est une source d'eau douce, qui paraît être l'ancienne fontaine du soleil. L'obélisque, que l'on aperçoit au nord, sur la levée qui masque le Nil, indique l'emplacement et les ruines d'Héliopolis. Cet obélisque a 70 pieds de haut sur 6 pieds et demi de côté à sa

base : il est en granit rose, couvert d'hiéroglyphes sur trois de ses faces : la quatrième est dégradée. On va d'Héliopolis à El-Kanqâh et à Bilbéïs par un chemin parsemé de bouquets de palmiers et d'acacias ; mais ces arbres, qui sont l'ornement de nos jardins, forment ici la lisière du désert et s'allient avec la pauvreté la plus hideuse.

Bilbéïs est une petite ville de 4 à 5 mille habitants, située à l'origine d'une vallée qui rompt le coteau arabique et qui conduit à Suez en tournant le mont Moqâtan. Cette vallée se dirige d'ouest en est, en se courbant légèrement au sud, et elle reçoit les eaux du Nil dans les grandes inondations. Son sol présente le même aspect que celui de la vallée du Nil ; mais comme il n'est pas aussi bien arrosé, la couche de terre, qui le recouvre, y a moins d'épaisseur et paraît moins fertile : c'est la vallée d'Héroopolis, connue dans la Bible sous le nom de terre de Gessen, la seule terre cultivable qu'il y ait entre l'Égypte et la Syrie. A l'origine de la vallée est le village d'Abaçeh, l'ancienne Thaubastum, au milieu un monticule factice formé de décombres qui paraissent être ceux d'Héroopolis, la Pithum des Hébreux, et à son issue sur le golfe de Suez, les ruines de Sérapœum. La vallée d'Héroopolis est aujourd'hui presque déserte, et l'on n'y rencontre plus que quelques Arabes de la tribu de Tomlât, qui y font paître leurs troupeaux ; mais on y voit encore le tracé du canal qui unissait autrefois le Nil à la mer Rouge. Ce canal décrivait un arc autour de l'esplanade demi-circulaire que présente le mont Moqâtan en s'abaissant vers le désert, sortait du Nil sous Héliopolis et entrait vers Bilbéïs dans la vallée d'Hé-

en sortant de Bilbéïs, paraît d'abord bien cultivé. Les villages se succèdent sans interruption et sont liés entre eux par des champs ensemencés et par de jolis vergers; mais toute culture disparaît vers celui de Souah, et il faut traverser trois lieues de désert, pour aller de Souah à Qoraïm. Qoraïm est une oasis qui renferme sept à huit groupes de maisons en terre, au milieu desquels est une enceinte de boue, qui passe pour un fort et qui n'est bonne qu'à parquer des moutons. On côtoie encore quelques hameaux au-delà de Qoraïm; mais bientôt après on ne voit plus aucune habitation, et l'on s'enfonce dans des landes stériles, par où l'on va à Salahieh.

Salahieh est une autre oasis qui renferme une dizaine de hameaux, bâtis au milieu d'un bois de palmiers de 2 à 3 lieues d'étendue. Cette oasis est sur la lisière du désert, et elle a un petit fort que les Français y avaient bâti, pour arrêter, à son entrée en Égypte, une armée venant de la Syrie. On va de Salahieh à Damiète, en se dirigeant au nord-ouest et en tournant à gauche, vers les ruines de Tanis, le lac Menzaleh; et l'on va de Salahieh à Péluse, en le tournant à droite et en se dirigeant au nord-est. Ce lac, au lieu d'être renfermé dans un seul arc, l'est dans deux, ayant leur point d'attache au promontoire qui porte le bourg de Menzaleh et leur diamètre commun dans la langue de terre qui les sépare de la mer et qui est percée sur deux points, à la bouche d'Omfaredje et à celle de Dibeh.

Damiète est à l'une des extrémités du lac, et Péluse à l'autre. Damiète occupe une langue de terre qui s'étend entre le lac et la branche orientale du Nil,

depuis le bourg de Farescour jusqu'au fort de Lesbeh, et elle est peuplée de 12 à 15 mille habitants : elle est l'entrepôt du commerce de l'Égypte avec la Syrie ; mais elle n'a aucune importance militaire, parce qu'elle est trop éloignée de la bouche du Nil. Le fort de Lesbeh, construit à deux lieues plus bas pour défendre cette bouche, n'en a guère davantage, parce qu'il est trop petit et qu'il peut être tourné.

Péluse, dont on voit les ruines à l'autre extrémité du lac Menzaleh, sur la route de Salahieh en Syrie, était mieux située militairement que Damiète ; mais elle n'existe plus aujourd'hui que dans le fort de Tineh, bâti sur un canal boueux qui fermait jadis la bouche pélusiaque. La ville était plus à l'est, dans une plaine rase et nue, bordée d'un côté par des dunes et de l'autre par la mer. On n'en voit plus maintenant que l'enceinte, qui avait environ trois quarts de lieue de tour. Au milieu est un mamelon couronné de broussailles, sur lequel devait être la citadelle, et tout autour sont des colonnes couchées dans la poussière, qui annoncent son ancienne splendeur. Sésostris avait cru pouvoir fermer l'Égypte aux Arabes, en élevant un mur depuis Péluse jusqu'à Héliopolis ; mais outre que ce mur avait l'inconvénient de toutes les longues murailles, qui percées sur un point deviennent inutiles sur tous les autres, il ne pouvait pas empêcher les Arabes de pénétrer en Égypte, puisqu'en tournant le mont Moqàtan vers Suez, ils y entraient par la vallée de l'Égarement.

Au-delà de Péluse commence le désert, où l'on ne trouve plus que les deux stations de Katieh et d'El-Arich, jadis fortifiées par les Français et dont l'une,

située vers le lac Sirbonis au pied du mont Casius, finit l'Égypte, et l'autre, située à l'angle que fait la côte en se courbant au nord, commence la Syrie. C'est sur cette côte basse et déserte, couverte de sables mouvants, que l'on voyait autrefois le port de Rhinocorure et la forteresse de Raphies, celle-ci le boulevard de l'Égypte et l'autre le principal entrepôt de son commerce avec la Syrie dans les beaux temps de Tyr. Les marchandises de l'Arabie et même de l'Inde remontaient alors la mer Rouge jusqu'à Arsinoé; d'où on les transportait à travers l'isthme à Rhinocorure sur des chameaux, et de Rhinocorure à Tyr sur des vaisseaux. Ce fut là la première route du commerce de l'Inde à travers l'Égypte. Le petit fort d'El-Arich est aujourd'hui la seule station que l'on rencontre dans ce désert. L'emplacement en a été si bien choisi dans l'Oasis ou le vallon creux où il est situé, qu'une armée marchant de Syrie en Égypte doit nécessairement passer sous son feu; mais on peut le tourner, parce qu'il n'occupe qu'une partie du vallon. Il faudrait l'agrandir, en sorte qu'il pût commander tous les puits de cette station; et alors il pourrait remplacer Rhinocorure et Raphies, regardées jadis comme les clefs de l'Égypte.

Telle est la route qui mène du Kaire à Péluse, en côtoyant la branche orientale du Nil, et de Péluse en Syrie à travers le désert : voici celle qui mène du Kaire à Alexandrie, en côtoyant sa branche occidentale. Cette route traverse le Nil à Boulac, vis-à-vis Embabeh, et va d'Embabeh à Ome-Dînar, situé à l'angle du Delta où se séparent les deux branches du fleuve. La vallée du Nil se resserre au-delà d'Ome-Dînar, et elle est obstruée vers Ouardan et Terraneh

par les sables que les vents d'ouest y poussent de la Lybie et qui s'y amoncèlent en dunes. Terraneh est sur l'emplacement de Ternuthis à l'est de la vallée des lacs de natron, séparée seulement de celle du Nil par un plateau légèrement ondulé, recouvert de graviers, de cailloux roulés et de cailloux agatisés. On monte de Terraneh sur ce plateau, en tournant à l'ouest, et l'on descend dans la vallée par un ravin à la tête duquel se trouve un fort ruiné, dont l'enceinte carrée, flanquée de tours rondes, a été construite avec des fragments de natron. Au fond de la vallée sont six petits lacs à la file les uns des autres, et sur la pente occidentale trois couvents coptes. Le chemin qui conduit à ces couvents, est parsemé de sables mouvants, reposant sur des bancs de roche calcaire. La vallée a six lieues de long sur 3 à 400 toises de large, et elle est coupée parallèlement à celle du fleuve sans eau, qui n'en est séparée que par une simple crête de hauteurs. Cette dernière vallée se dirige comme l'autre du sud-est au nord-ouest; mais elle est beaucoup plus large et elle est remplie de sables, de cailloux roulés, de bois pétrifiés, de dépouilles de poissons et d'autres substances, annonçant un ancien cours d'eau : ce qui semble indiquer que les eaux du Nil l'ont autrefois parcourue, pour aller du lac Mœris se jeter dans le lac Maréotis, qui n'était alors qu'un golfe de la Méditerranée. Le coteau lybique embrasse de ses rameaux cette vallée, et tout porte à croire qu'on pourrait de nouveau y amener les eaux du fleuve, si l'on rompait la digue du lac Mœris. La vallée du fleuve sans eau est stérile et ne produit que quelques joncs ; mais la vallée des lacs de natron produit une espèce de soude,

devenue de nos jours une branche importante du commerce européen. Il paraît que la formation de cette soude est due à la décomposition du sel marin opérée par le carbonate de chaux, et que l'eau, qui transsude de la partie orientale de la vallée et qui afflue dans les lacs, y entraîne cette substance : le natron s'y cristallise, on le brise ; et de nombreux troupeaux d'anes le transportent à Terraneh, où il est embarqué pour Alexandrie et à Alexandrie pour les ports de l'Europe.

Le coteau lybique s'éloigne du Nil au-delà de Terraneh et va se terminer à la mer au promontoire Taposiris. Toute la zone de terrain comprise entre le fleuve et le coteau est aujourd'hui couverte de sable et inculte ; mais on pourrait la rendre à la culture, si on voulait y amener comme autrefois les eaux du Nil. La route d'Alexandrie suit les bords du fleuve, et va de Terraneh à Châbour et de Châbour à Rhamanieh. On voit entre Châbour et Rhamanieh, sur la rive droite du Nil et vers le village de Sa-êl-Hayar, les ruines de Saïs ou plutôt de son acropolis : c'est un quadrilatère en briques, de 2,160 pieds de long sur les grands côtés et de 1,440 sur les petits, ayant 75 pieds d'élévation sur 50 d'épaisseur.

Rhamanieh, située au-dessous de Saïs, sur la rive gauche du fleuve, est une position très-importante ; et si le Kaire est naturellement le centre des opérations militaires pour toute l'Égypte, Rhamanieh l'est pour toute la côte, et même pour toute la basse Égypte, parce qu'on peut de ce point se porter rapidement sur tous les autres ; mais en comparant militairement les deux positions de Rhamanieh et de Saïs, on ne peut

s'empêcher de reconnaître que si la première a plus d'importance pour la défense d'Alexandrie, l'autre en a davantage pour celle du Delta.

Deux chemins conduisent de Rhamanieh à Alexandrie. Le premier tourne à l'ouest au sortir de Rhamanieh, passe à Damanhour; et côtoyant le canal d'Alexandrie jusqu'à l'extrémité de la chaussée, construite entre les lacs Madieh et Maréotis, il va de là directement à Alexandrie, à travers une plage sablonneuse et couverte de monceaux de décombres, semblables à des collines. Les Anglais, dans leur dernière guerre contre les Français, ayant coupé la levée qui porte le canal et inondé toute la plage, avaient isolé Alexandrie, et ils l'auraient rendue au désert, d'où Alexandre l'avait tirée, si la levée n'avait pas été depuis reconstruite par les Turks. L'autre chemin de Rhamanieh à Alexandrie côtoie le Nil sur sa rive gauche jusqu'à Rosète et va de Rhamanieh à Déïrout et de Déïrout à Aboumandour. Aboumandour, et surtout la mosquée qui couronne ce village, occupent le site élevé de Bolbitine, site riant et pittoresque, qui offre au nord la mer en perspective, à l'ouest un désert aride et poudreux, et à l'est une rive fleurie, où la nature étale tout ce qu'elle a de richesse et de fraîcheur. C'est sur cette rive fleurie qu'est située Rosète, nommée par les Turks Reschid. Cette ville est l'entrepôt du commerce du Kaire avec Alexandrie et peut avoir dix à douze mille habitants. Ses jardins, plantés d'orangers, de citronniers et de cédrats, contrastent avec la nudité du désert qui les environne. Le fort Julien, situé à une lieue et demie au-dessous de Rosète, défend la bouche occidentale du Nil, comme le fort

Lesbeh défend sa bouche orientale. Ces deux bouches sont obstruées par des bancs de sable mouvant et ne sont accessibles qu'à des barques du pays, connues sous le nom de *djermes*.

Le chemin d'Alexandrie se détourne à Rosète vers l'ouest : la plage sablonneuse, qu'il parcourt, se courbe d'abord comme un arc entre la mer et les lacs Edkoû et Madieh, depuis la bouche du Nil jusqu'au promontoire d'Aboukir, et se prolonge ensuite en ligne droite entre la mer et les lacs Madieh et Maréotis, depuis le promontoire d'Aboukir jusqu'à Alexandrie, et même jusqu'au promontoire Taposiris et à la tour des Arabes. Ce chemin traverse sur des bacs les deux bouches des lacs Edkoû et Madieh ; et laissant à droite sur une des pointes du promontoire d'Aboukir le fort de ce nom et sur une autre les ruines de Canope, il va par le camp de César à Alexandrie, et d'Alexandrie par la tour du Marabou à celle des Arabes, l'atterage ordinaire des bâtiments, qui viennent d'Europe en Égypte.

Le fort d'Aboukir, situé à l'extrémité du promontoire de ce nom, est mal placé et ne peut défendre la rade voisine : il devrait être converti en une simple batterie de côte ; et si on voulait le conserver, il faudrait le transporter sur une hauteur, placée à 250 toises plus au sud vers le lac Madieh, parce qu'il aurait alors le double avantage de défendre le passage du lac et la rade d'Aboukir. Cette rade est la plus belle de l'Égypte ; mais elle n'est pas fermée et ne peut l'être. Les ruines de Canope sont à 12 cents toises plus à l'ouest sur une autre rade, et l'on trouve, à 7,500 toises plus loin, le camp de César, qui n'est

plus éloigné que de 2,200 toises du cap Lochias, où commence l'enceinte de la vieille Alexandrie.

Alexandrie s'étendait autrefois depuis ce cap jusqu'à la petite île de Phare, située entre le lac Maréotis et la mer. Alexandre, maître de l'Égypte, voulut en faire le centre du commerce du monde; mais il lui fallait un port. Les bouches du Nil, obstruées par des sables mouvants, n'en offraient aucun. Le seul, que la nature eût ébauché sur cette côte plane, relégué loin du fleuve et dans un désert, ne pouvait être aperçu que par un œil observateur. La petite île de Phare le cachait. Alexandre le découvrit et résolut d'y bâtir une ville. Il en traça lui-même le plan, et lui donna la forme de la chlamyde macédonienne. Elle s'éleva rapidement : on l'environna d'un mur de 30 stades de long sur 10 de large et 80 de tour. Le lac Maréotis la baignait au sud, la mer au nord. Deux grandes rues larges d'un plèthre et se coupant à angles droits, divisaient la ville en quatre quartiers et présentaient à leur angle d'intersection une superbe place, entourée de portiques, d'où l'on apercevait les quatre portes de la ville, figurées par quatre arcs de triomphe.

Le port fut divisé en deux bassins par un môle de sept stades de long, joignant le rivage à l'île de Phare et l'île de Phare à un îlot voisin, sur lequel on éleva une tour de signaux. A l'ouest était le port Eunostus et à l'est le grand port, séparé du premier par le môle, que l'on perça de deux coupures à pont-levis, pour laisser passer les bâtiments de l'un dans l'autre. Autour du grand port était le quartier de Bruchion, le plus beau de la ville, qui s'étendit progressivement jusqu'au cap Lochias et qui renferma par la suite le

palais royal, le musée, la bibliothèque ptolémaïde et le temple où le corps d'Alexandre fut déposé dans un cercueil d'or. A l'ouest et autour du port Eunostus était le faubourg de Nicopolis, et autour de ce faubourg celui de Nécropolis, au lieu même où l'on montre encore les catacombes d'Alexandrie : ce sont des grottes souterraines taillées dans le roc et ornées de niches, dans lesquelles on plaçait les bières de sycomore renfermant les corps embaumés. On y descendait par un escalier, et elles différaient par là de celles de Memphis et de Thèbes qui, étant creusées dans les flancs de la montagne, avaient presque toutes une entrée latérale.

L'enceinte d'Alexandrie fut resserrée lors de la conquête des Arabes et réduite à la moitié de son pourtour : elle fut encore réduite lors de la conquête des Turks, et elle n'occupe plus aujourd'hui que la jetée qui joignait le rivage à l'île de Phare et qui a été élargie par des atterrissements; mais on reconnaît encore les vestiges des deux premières enceintes. On ne trouve plus dans l'enceinte moderne aucun monument ancien, tandis qu'on voit encore, dans l'enceinte arabe, au fond du grand port, les deux obélisques de Cléopâtre, et dans l'enceinte macédonienne la colonne dite de Pompée, quoiqu'elle ait été érigée en l'honneur de Dioclétien.

L'île de Phare est devenue de nos jours une presqu'île qui se courbe vers l'ouest jusqu'au cap des Figuiers et qui se prolonge vers l'est, sur des brisants, jusqu'au rocher portant jadis la tour des signaux. Cette tour avait 400 pieds d'élévation, et elle était divisée en plusieurs étages ou galeries, soutenues par des co-

lonnes de marbre blanc. Au faîte était un miroir d'acier poli, disposé de manière qu'on y apercevait l'image des vaisseaux éloignés, avant qu'ils fussent visibles à l'œil. Le marbre blanc, dont la tour du Phare était revêtue, la faisait distinguer de loin pendant le jour, et on y allumait des feux pendant la nuit, pour avertir les navigateurs de l'approche d'une côte qui se dérobe à la vue et se confond avec l'horizon :

> Ostendit phariis Ægypti littora flammis....

A la place de cette tour merveilleuse, on ne voit plus aujourd'hui qu'un fort carré, qui croise ses feux avec un autre petit fort, nommé Pharillon, situé à l'opposite sur la pointe du cap Lochias; et ce sont ces deux forts qui défendent l'entrée du grand port, encore mieux défendue par les rochers à fleur d'eau dont la côte est bordée. Alexandrie n'a pas d'autres ouvrages extérieurs, et elle n'est fermée elle-même que d'une simple enceinte flanquée de tours. Elle a donc une faible importance comme place de guerre; mais elle en a une très-grande sous le rapport maritime et commercial, parce qu'elle offre le seul port de l'Égypte et qu'elle est l'entrepôt du commerce de ce pays avec l'Europe. On lui donne une population de 30 à 40 mille habitants. Alexandrie n'a pas d'autre eau pour boire, que celle qu'elle tire du Nil par le canal de Rahmanieh.

Le grand port, ou le port oriental, a trop peu de fond et ne peut recevoir que des frégates. Le port Eunostus, ou le port occidental, qui pourrait recevoir des vaisseaux de ligne, a trop peu d'eau à son ouverture, et on ne peut les y faire entrer sans les alléger.

Il faudrait le recreuser et rouvrir l'isthme qui unit la terre ferme à la presqu'île du Phare, pour passer de l'un de ces ports dans l'autre et pouvoir y entrer ou en sortir avec tous les vents. Alexandrie aurait alors tout ce qu'on peut desirer pour un établissement maritime, un port bien fermé et une grande rade.

L'attérage tout autour est dangereux. Une ligne de rochers cachés sous l'eau et se prolongeant du cap Lochias à la presqu'île du Phare, et de la presqu'île du Phare à l'îlot du Marabou, forme le premier plan de cette côte qui est très-basse et sur laquelle il n'y a plus d'autre point de reconnaissance que la colonne de Pompée. A l'ouest est le port Eunostus et à l'est le grand port. Il faut en entrant dans le premier éviter la pointe de la presqu'île du Phare et ranger la côte occidentale. L'accès de l'autre est plus facile; mais le mouillage y est moins sûr. Ce dernier port a la forme d'un demi-cercle, dont le fort du Phare et celui du Pharillon occupent les deux extrémités. On voit à droite en entrant la ville actuelle sur un remblai, derrière la ville sur un terrain plus élevé la colonne de Pompée et au fond du port les deux obélisques de Cléopâtre. La couleur blanchâtre du rivage, les ruines qui le couvrent, la nudité du terrain qui l'environne, l'aspect hideux de la ville et de ses habitants, tout contriste le voyageur qui aborde sur cette côte et qui ne reconnaît la riche Égypte, que lorsqu'il arrive à Rosète sur les bords du Nil, où il croit voir une terre nouvelle, un nouveau ciel et de nouveaux habitants.

Le désert commence aux portes d'Alexandrie. A trois lieues à l'ouest est la tour du Marabou, et à huit lieues

plus loin la tour des Arabes, carré bastionné, situé à l'entrée du golfe Plintinite, sur le promontoire Taposiris qui termine l'Égypte du côté de la Lybie, comme le promontoire Casius la termine du côté de la Syrie.

---

# CHAPITRE V.

De la population de l'Égypte, de sa richesse et de son gouvernement.

---

Telle est l'idée que l'on peut se former de l'Égypte, de ses principales communications et de ses villes les plus importantes. Ce pays n'est pas aussi étendu qu'on l'a cru. Le Delta, avec les deux zones latérales dont il est bordé, n'a pas plus de 1200 lieues carrées de superficie, la vallée du Nil n'en a pas plus de 600, et l'Égypte tout entière plus de 2000, en y comprenant seulement les terres qui sont entre les deux chaînes et qui peuvent être arrosées par le fleuve. On évalue sa population à environ deux millions et demi d'habitants: ce qui donne 1250 individus par lieue carrée, population qui paraît très-forte relativement au reste de la Turkie, mais qui est faible par rapport à la fertilité de la terre.

On distingue en Égypte plusieurs variétes de l'espèce humaine, presque toutes provenues des deux

grandes races qui ont originairement peuplé ce pays: de la race noire ou africaine caractérisée par l'obliquité de son profil, ses cheveux laineux et sa peau noire, et de la race blanche ou caucasique distinguée par son profil droit, ses cheveux lisses et sa peau blanche: la première encore reconnaissable dans les Coptes qui paraissent être les habitants primitifs de l'Égypte, et l'autre dans les Grecs qui conquirent ce pays sur les Perses, dans les Arabes qui le conquirent sur les Grecs, et dans les Mamelouks et les Turks qui l'ont conquis sur les Arabes. Le type africain au menton saillant, à la lèvre épaisse, au nez épaté, aux jambes grêles et arquées, paraît, il est vrai, adouci dans les Coptes; mais on reconnaît encore le type caucasique dans les Arabes aux yeux noirs et brillants, au nez aquilin, à la lèvre mince, au teint brun, quoique tanné : dans les Grecs aux yeux grands et bien fendus, à la physionomie fine et expressive, à l'élégance de la taille, aux belles proportions de tout le corps; et principalement dans les Turks et les Mamelouks, à la stature haute, aux hanches fortes, au cou épais et renflé, au visage plein et vermeil et à la physionomie mâle et altière.

Les Coptes et les Grecs sont chrétiens de religion; mais les Arabes et les Turks, parmi lesquels il reste encore quelques Mamelouks, sont tous Musulmans. Les Arabes forment le fond de la population et habitent les campagnes. On leur donne le nom de fellahs ou cultivateurs, pour les distinguer des Arabes Bédouins qui errent dans le désert. Les Grecs habitent les villes de la côte, où ils se livrent au commerce extérieur, et les Coptes, qui font le commerce intérieur et qui sont

chargés de la perception des impôts, sont dispersés dans tout le pays. On ne voit plus de Mamelouks que dans quelques villes; mais les Turks, qui occupent aujourd'hui les principaux emplois de la milice et de l'administration, sont répandus dans toutes.

Depuis la destruction des Mamelouks, l'Égypte est gouvernée comme les autres provinces turkes par un pacha de premier rang; mais ce pacha, héritier de tout le pouvoir des Mamelouks, est plutôt le vassal que le sujet du sultan; et quoiqu'il affecte tous les dehors de la soumission, il est presque aussi indépendant que le bey de Tunis et le dey d'Alger.

L'Égypte fut originairement divisée en nomes ou arrondissements, les nomes en toparchies ou cantons et les toparchies en aroures carrés de 100 coudées de côté et de 10,000 de superficie. Chaque nome avait le même nombre de toparchies et chaque toparchie le même nombre d'aroures; en sorte qu'en connaissant le nombre des aroures on connaissait toute la superficie cultivée de l'Égypte, et même le nombre de ses nomes. Il y en eût vingt-quatre dès l'origine. Ce nombre fut réduit ensuite; mais on conserva toujours dans chaque nome ou arrondissement une administration intermédiaire entre celle des cantons et l'administration centrale, confiée aujourd'hui à un pacha ou gouverneur général. Le pacha réunit ainsi dans ses mains tous les pouvoirs : ce qui en a fait un prince, presque indépendant du grand-seigneur.

Lors de la conquête des Turks, les terres de l'Égypte furent divisées en deux classes, en terres franches et en terres inféodées. Les premières sont celles qui composent le territoire des principales villes, telles que

le Kaire, Alexandrie, Rosète et Damiète : toutes les autres, évaluées au moins à la moitié du territoire de l'Égypte, furent concédées, comme des fiefs, aux Mamelouks, à la charge du service militaire ; mais depuis la destruction des Mamelouks, toutes ces terres ont passé dans les mains du pacha, qui les fait cultiver pour son compte par les fellahs, en leur laissant seulement les deux tiers du produit, et en percevant encore sur ces deux tiers le miri, ou impôt territorial réservé au gouvernement turk. Le pacha égyptien peut donc en quelque sorte être regardé comme le propriétaire usufruitier de la plus grande partie des terres de l'Égypte : de là ses richesses immenses, auxquelles on ne peut comparer que celles des rois. Le pacha actuel, qui exploite l'Égypte comme son héritage, a fait dans ce pays beaucoup d'améliorations : il y a établi plusieurs manufactures, et y a introduit la culture du coton en grand, en sorte que l'Égypte peut maintenant approvisionner de ce lainage les contrées méridionales de l'Europe ; mais il s'est emparé de tout le commerce et il a ruiné tous les habitants, et principalement les cultivateurs qui, obligés de lui vendre leurs produits au prix qu'il fixe lui-même, sont soumis en outre à toutes sortes d'exactions. Ajoutez aux extorsions du pacha les rapines auxquelles ils sont exposés de la part des Bédouins, et vous aurez une idée de l'état malheureux des fellahs égyptiens.

On sent combien cette manière d'exister doit nuire aux progrès de l'agriculture. Tout l'art des cultivateurs consiste à suppléer aux pluies par des arrosements. Quand le Nil a débordé, toute l'Égypte ressemble à un lac et tous les villages à autant d'îles. Alors le fel-

lah quitte sa longue robe ou la noue sur sa tête, et passe à la nage d'un village à un autre, pour aller arroser ses terres. Les plus productives sont celles qui reçoivent naturellement l'inondation du fleuve : les autres sont arrosées artificiellement, les plus élevées au moyen de roues à godet, les plus basses par des canaux dérivés du Nil, dont on soutient les eaux avec des digues à une distance plus ou moins éloignée de la prise. On inonde d'abord le terrain compris entre le fleuve et la digue : puis on fait écouler les eaux dans un canal inférieur qui, grossi par de nouvelles dérivations, les porte contre une seconde digue, où elles s'élèvent de nouveau pour inonder le terrain adjacent, et ainsi de proche en proche on inonde tout le pays.

Le paysan égyptien ne donne que deux labours à la terre : le premier avant l'inondation, pour briser le terrain gercé par la sécheresse : l'autre après, pour le niveler et l'aplanir. Il sème ensuite et attend patiemment la récolte, qui est plus ou moins abondante, selon que l'inondation a été plus ou moins étendue. Il n'a guère que deux fléaux à redouter : l'un est l'insuffisance de l'inondation, qui ne lui permet pas d'ensemencer tout le terrain préparé : l'autre, l'apparition hâtive ou la durée trop longue des vents du sud, qui dessèchent les plantes avant leur maturité.

L'Égypte est favorable à presque toutes les cultures ; mais celles du doura et du maïs conviennent mieux à la haute Égypte, et celles du blé et des autres grains à la basse. On cultive la canne à sucre à Thèbes, l'indigo à Girgeh, le rosier, la vigne et l'olivier dans le Fayoum, le chartame à Djizeh, l'oranger, le citronnier, le bananier et tous les autres fruits à Rosète, le riz à

Damiète, le lin dans le Delta, le coton partout. Tout l'art du cultivateur est de varier ses cultures, et de faire alterner une plante avec une autre, parce que les terres de l'Égypte n'ont pas besoin de se reposer. Le limon du Nil supplée à tous les engrais. On n'élève de troupeaux que pour la consommation, et on n'emploie leur fumier que comme combustible, pour suppléer au bois, extrêmement rare dans le pays.

L'Égypte est la terre la plus fertile du monde entier; mais toutes les cultures ne lui conviennent pas également. Celles du sucre et de l'indigo exigent trop d'avances: la culture la mieux appropriée à son état actuel, parce qu'elle est la plus simple, est celle du blé et des autres grains. Le grand avantage des terres de l'Égypte sur les autres, c'est qu'elles demandent moins de travail. On a calculé que les terres de l'Angleterre, les mieux cultivées de toutes celles de l'Europe, en exigent neuf fois autant, et que la marine anglaise fait périr plus d'hommes en un an, que la construction des pyramides n'en a pu faire périr dans un siècle. Les bras ont toujours été en Égypte à vil prix, comme dans l'Indostan; et voilà pourquoi on y éleva jadis tant de monuments publics et tant d'édifices religieux. Tous les êtres, qui avaient quelque genre d'utilité, reçurent des hommages et un culte public dans les temples égyptiens; mais ce culte était purement symbolique, et on a mal fait de le confondre avec l'idolâtrie, qui dans aucun pays n'a jamais été et n'a jamais pu être que la religion du peuple.

Deux causes nuisent également au développement de l'agriculture en Égypte, parce qu'elles tendent sans cesse à resserrer son territoire, les sables du désert

qui poussés par les vents s'y glissent comme de longs serpents et y répandent la stérilité, et la mauvaise distribution des eaux du Nil qui, égarées aujourd'hui en trop de canaux et ne pouvant repousser celles de la mer, les ont laissé pénétrer dans les terres. On peut empêcher par une meilleure distribution des eaux du Nil l'envahissement de celles de la mer; mais il est difficile de s'opposer à celui des sables. On ne peut que le retarder, en bordant le désert de sycomores et de palmiers : prévoyance qu'on ne doit guère attendre d'un peuple aussi opprimé que les Égyptiens.

La terre en Égypte est presque partout nue et dépouillée d'arbres, et elle afflige par son aspect et par sa nudité. Quelques palmiers sur leur tige grêle, semés de distance en distance ou groupés par bouquets, diversifient seuls la monotonie du paysage. On a réuni les habitations dans des villages murés, pour les garantir des incursions des Bédouins; et pour garantir les villages des inondations, on les a presque tous bâtis sur des chaussées ou sur des terrains élevés. Tous les murs d'enceinte sont en terre, ainsi que la plupart des maisons : les plus grandes n'ont qu'un étage, qui se termine ordinairement en un cône pointu, servant de poulailler ou de colombier. Les hommes, les chevaux, les anes, tous les bestiaux habitent pêle-mêle le rez de chaussée, où il n'y a pour tous meubles, comme dans la tente du Bédouin, qu'une natte de joncs et quelques vases de terre ou de fer. Les meubles plus recherchés, les tapis, les sophas, les coussins, les ustensiles de cuivre ou d'argent sont réservés pour les habitations des villes, en général plus solidement bâties et recrépies de plâtre ou de chaux.

On trouve en Égypte presque toutes les nuances de l'état social, depuis l'homme pasteur jusqu'à l'homme dépravé par le luxe ; mais on n'y trouve point l'homme perfectionné par les arts, parce que ce pays, qui en a été le berceau, ne les reçoit plus que par emprunt. Les Turks seuls y jouissent de quelques commodités de la vie ; mais les Bédouins y vivent comme des sauvages, et les fellahs comme des serfs.

Les arts les plus nécessaires à la vie y sont encore dans l'enfance, et ils y sont presque tous exercés par des étrangers ou par des hommes, dont on a proscrit la religion. Les poteries que l'on fait à Ballâs, les toiles de lin faites à Siouth, les schâls de laine fabriqués dans le Fayoum, les toiles de coton que l'on tisse partout, sont l'ouvrage des chrétiens, et la grossière joaillerie, que l'on fait au Kaire et à Alexandrie, est l'ouvrage des Juifs. Les Européens ont envahi le commerce d'Alexandrie et de Rosète, les Syriens celui de Damiète, les caravanes de Sennäar et de Darfour celui de la haute Égypte, les caravanes de Djedda et d'Yambo celui de Qosséir et de Suez, le pacha actuel celui de tout le pays. L'Égypte échange avec l'Europe ses grains et surtout son coton contre du drap, des bonnets, des armes et des marchandises coloniales : avec la Syrie son riz contre de la soie et du vin : avec l'Arabie son blé contre du café, des gommes et de l'encens. Les Arabes ne pourraient pas vivre sans ce commerce, à cause de l'aridité de leur pays qui ne leur permet pas la culture du blé ; et voilà pourquoi l'Arabie sera toujours sous le rapport des subsistances dans la dépendance de l'Égypte.

Mais l'Égypte, par sa position entre l'Asie et l'A-

frique sur la route la plus courte de l'Europe dans l'Inde, ne fait pas seulement le commerce de ses produits propres, elle fait encore celui des produits étrangers, qui affluent de toutes parts dans son sein. L'Afrique intérieure lui envoie ses drogues, ses plumes d'autruches, ses dents d'éléphants et sa poudre d'or, l'Arabie ses parfums, l'Inde ses schals; et c'est elle qui fournit les marchés de l'Europe de ces précieuses marchandises. Le Kaire, qui est le siége de son gouvernement, l'est aussi de son commerce, et les villes, qui bordent la Méditerranée, telles qu'Alexandrie, Rosète et Damiète, ne sont en quelque sorte que ses comptoirs.

Marseille, avant la révolution, faisait presque tout le commerce extérieur de l'Égypte, qui depuis a passé à Trieste, à Livourne et en Angleterre. Ce qui a nui à notre commerce avec l'Égypte, indépendamment du monopole exercé par le pacha, c'est l'excès des droits dont on a surchargé les marchandises égyptiennes à leur introduction en France et qui ne permettent plus aux Français de les acheter dans les marchés de l'Égypte, en concurrence avec les négociants des autres pays. Il faudrait modérer ces droits ou même les supprimer. Il est difficile d'évaluer avec justesse le montant du commerce extérieur de l'Égypte, parce qu'il est aujourd'hui dans les seules mains du pacha; mais on le porte à près de 100 millions de francs, et le bénéfice, qui en résulte pour lui, à plus de 20 millions. L'Égypte reçoit la balance de tous les pays et ne la paie qu'à l'Arabie, par où son numéraire s'écoule dans l'Inde; mais d'un autre côté le commerce de l'Arabie lui est avantageux, parce qu'elle y verse l'excé-

dant de ses grains, et qu'elle en retire les marchandises les plus précieuses, qui entrent dans son commerce d'exportation avec l'Europe.

On évalue le produit territorial de l'Égypte à 80 millions de piastres fortes ou à 400 millions de francs au moins, et celui de son industrie manufacturière et commerciale à 100 millions au plus. La Hollande et l'Égypte occupent les deux extrémités opposées dans l'échelle industrielle des nations. L'industrie manufacturière et commerciale donne à la Hollande près de la moitié de son revenu : elle n'en donne pas un cinquième à l'Égypte, et le revenu général de ce pays ne peut pas être évalué au-delà de 500 millions, sur lesquels le gouvernement prélève en redevances sur les terres inféodées au moins 60 millions, en impôt territorial 25 millions, en produit de douanes 10 millions, en autres impôts indirects 5 millions, en tout 100 millions, sans compter 25 millions au moins arrachés aux Égyptiens par des extorsions de tout genre. C'est le quart du revenu général. Une partie de ce revenu passe en tributs ou en présents à Constantinople : le reste est employé à l'administration ou à la défense du pays. Le pacha actuel entretient à son service une armée de 30 mille hommes, qu'il pourrait aisément porter à 40 et même à 50 mille.

L'armée égyptienne est aujourd'hui organisée, en partie, à l'européenne. L'infanterie est divisée en brigades, chaque brigade en deux régiments, chaque régiment en 4 bataillons, chaque bataillon en 8 compagnies de 100 hommes. Ses armes sont le fusil à bayonnette et le sabre. L'habillement du soldat tient le milieu entre l'habit serré des Européens et l'habit

ample des Orientaux. La cavalerie est restée organisée sur l'ancien pied, parce qu'il a été reconnu que la cavalerie des Mamelouks, la même que celle des Spahis Turks, est une des meilleures cavaleries légères qu'il y ait au monde. La principale force de la cavalerie est dans son agilité et dans la vitesse de ses mouvements : or nulle cavalerie n'a plus d'élan que la cavalerie égyptienne, recrutée parmi les Turks et les Mamelouks. Ces cavaliers montent presque tous des chevaux arabes : ils ont des étriers très-courts, et ils sont emboîtés dans une selle qui les couvre par-derrière jusqu'aux reins et qui leur offre par-devant un point d'appui dans un pommeau très-élevé : ils dirigent leurs chevaux avec une simple bride, et ils les lancent au galop pour les arrêter ensuite tout court : ce qui ruinerait promptement ces animaux, s'ils n'étaient presque tous d'une souplesse, à se prêter à tous les mouvements. Les cavaliers Égyptiens ont pour armes une carabine et un cimeterre ou une lance. L'art de se servir de ces armes et de gouverner leurs chevaux fait toute la science des cavaliers. Ils s'y exercent dans une espèce de tournoi, où ils se poursuivent les uns les autres un javelot à la main. L'adresse consiste à lancer ce javelot avec justesse, et à l'éviter en se détournant. Du reste ils ne savent que caracoler, et on n'a jamais pu parvenir à les faire mouvoir de concert. Leurs turmes ou pelotons ne se forment qu'au moment du combat. Les plus hardis cavaliers composent les premières turmes ; et quand elles sont repoussées, ils se précipitent tous en masse et avec une fureur aveugle sur l'ennemi. Leur choc est terrible, et si on se laisse entamer, on est enfoncé en un clin d'œil ; mais si on les reçoit sans se

rompre, ils fuient et disparaissent avec la même vitesse qu'ils sont venus. Il paraît que leur manière de combattre est celle des anciens Parthes.

Les Bédouins forment en Égypte une seconde espèce de cavalerie. L'aspect du Bédouin a quelque chose de hideux. A demi-nu, avec un long sabre à sa ceinture et une longue carabine en bandoulière, il est presque toujours étendu nonchalamment par terre, à côté de son cheval qui paraît aussi maigre et aussi efflanqué que lui; mais à peine l'a-t-il monté, qu'il se redresse avec fierté, fend le désert avec la rapidité du trait, et qu'après avoir déchargé son fusil, au grand galop de son cheval dont il tient la bride entre les dents, il saisit son sabre et s'élance sur l'ennemi, comme un tigre sur sa proie.

L'artillerie est l'arme la plus négligée en Égypte. Cette arme est trop compliquée pour l'état social du pays. Celle de la marine, qui l'est encore davantage, n'est guère composée que de bâtiments et de matelots étrangers. Les Égyptiens ont toujours été peu propres à ce service. Le port d'Alexandrie est le seul, où l'on entretienne des vaisseaux de guerre. On ne navigue sur le Nil qu'avec des *djermes* ou bateaux plats : de là l'aversion des Égyptiens, anciens et modernes, pour les voyages de long cours. Les Ptolémées, qui avaient emprunté la marine des Grecs pour naviguer sur la Méditerranée, n'eurent jamais sur la mer Rouge que des barques de joncs.

Quand on pense à ce que les écrivains anciens nous ont dit de l'Égypte et à ce qu'elle est aujourd'hui, on est porté à croire que les anciens ont été des imposteurs ou que le pays a tout-à-fait changé d'aspect. Ce-

pendant le pays paraît avoir peu changé, et il offre toujours la même fertilité; mais c'est qu'il est moins bien gouverné et plus exposé aux ravages des Bédouins. Le Nil n'a pas diminué, comme on le croit; et s'il n'inonde plus aussi régulièrement la vallée qu'il parcourt, c'est qu'abandonné à lui-même et à ses caprices, il a rompu ses digues et trop élargi son lit. Enfin l'espèce humaine n'a pas non plus dégénéré en Égypte, comme on l'a dit; mais c'est que le gouvernement s'y est détérioré, et que les hommes ne sont que ce que le gouvernement les fait. Qu'on améliore ce gouvernement, et les Égyptiens modernes redeviendront ce que furent leurs pères.

L'Égypte diffère entièrement de l'Europe par son aspect, par son climat et par ses productions; et de là tout le merveilleux que les anciens ont jeté sur ce pays. Tout les y a étonnés; mais rien ne les y a étonnés davantage que la grandeur et la multitude de ses monuments. On n'a pas songé que la marine ne pouvant employer les bras que l'agriculture laissait oisifs, ces bras devaient être employés à quelque chose, et que les rois égyptiens qui n'aimaient pas la guerre, comme Sésostris, n'avaient rien de mieux à faire que de creuser des canaux ou de bâtir des pyramides, pour préserver leurs peuples de l'oisiveté, le plus grand des fléaux pour les nations, comme pour les individus.

Les Pharaons n'ont jamais pu lever sur l'Égypte plus de 30 à 40 millions de francs; mais la main d'œuvre a toujours été si peu coûteuse dans ce pays, qu'avec peu d'argent, ces princes ont pu exécuter de très-grands travaux. Les Ptolémées furent plus riches

que les Pharaons, parce qu'ils introduisirent en Égypte les arts de la Grèce, et on leur a donné un revenu de 60 à 70 millions de nos francs, qui fut même porté, sous Philadelphe, à 80 [1] ; mais les Ptolémées faisaient, comme le pacha actuel, le commerce pour leur propre compte, et il paraît qu'ils tiraient la moitié de leur revenu, d'une autre source que de celle de la souveraineté. Il n'est donc pas étonnant qu'avec un tel revenu ils aient pu entretenir des armées de 100 mille hommes et subjuguer la Syrie, qui dans d'autres temps avait souvent donné des lois à l'Égypte et qui jusqu'alors n'en avait jamais reçu d'elle.

Les anciens, en racontant de l'Égypte des merveilles qu'ils ne comprènaient pas, ne les ont donc pas inventées ; mais nous avons dans les limites naturelles du pays une preuve qu'ils ont exagéré sa population. En supposant que toute l'Égypte fût alors cultivée et que le revenu industriel et commercial formât un tiers du revenu territorial, ce qui est au-delà de toute vraisemblance, l'Égypte n'a jamais pu donner un revenu général de plus de 3 à 400 millions de francs et nourrir plus de 5 à 6 millions d'habitants. Diodore ne lui en donne même que 3 millions. Tout ce que les Grecs ont rapporté de ses innombrables armées et de ses immenses richesses, doit donc être relégué au rang des fables.

---

1. L'argent valait alors trois fois plus qu'aujourd'hui, et 80 millions dans ce temps-là représentaient 240 millions de nos jours : ce qui forme à peu près le revenu public des états moyens de l'Europe actuelle.

# CHAPITRE VI.

De l'importance de l'Égypte, et de la meilleure manière de la défendre.

L'ÉGYPTE peut être considérée sous trois rapports, comme colonie, comme entrepôt commercial et comme point intermédiaire entre l'Europe et l'Inde ; et sous ces trois rapports, elle a pour les nations européennes la plus grande importance.

L'Égypte pourrait être une très-belle colonie, parce qu'elle a, ou qu'elle peut avoir, tout ce qui nous manque en Europe, du sucre, de l'indigo, du café et presque toutes les autres productions coloniales, et que nous pourrions y verser tout ce que nous avons de trop, du vin, de l'huile, du fer et presque tous nos produits manufacturés. Cette colonie aurait même pour nous cet avantage sur celles des Antilles, qu'ayant d'elle-même un revenu suffisant pour payer ses frais de garde et d'administration, tous les profits de son commerce seraient un pur bénéfice pour la métropole. L'Égypte elle-même ne pourrait que gagner en passant à l'état colonial, parce qu'elle s'enrichirait des arts de l'Europe et qu'elle acquerrait tout ce qui lui manque. Ce pays abonde en objets superflus ; mais il est privé des ob-

jets les plus nécessaires, tels que le bois et le fer. Il ne peut donc se suffire à lui-même; et quand même la lâcheté de ses habitants ne lui ferait pas une loi de porter le joug des étrangers, le dénûment, où il est des choses les plus nécessaires à la vie, l'y condamnerait. L'Égypte gagnerait donc à devenir une colonie de l'Europe; et la métropole, qui lui conviendrait le mieux, est celle qui lui offrirait le marché le plus étendu et le mieux assorti.

Placée entre l'Europe et l'Asie, l'Égypte est l'entrepôt naturel de ces deux parties du monde. Le marché de l'Inde et du Bengale ne peut convenir qu'aux peuples riverains de l'Océan ; mais celui de l'Égypte convient à presque toutes les nations européennes indistinctement : à la Grèce, à l'Italie, à la France, à l'Espagne, qui ont des ports dans la Méditerranée : à l'Autriche, dont le débouché le plus naturel est dans la mer Noire et dans l'Adriatique : enfin à la Russie, qui est trop élevée dans le nord pour envoyer ses flottes dans l'Inde par le détour de la Baltique, et qui peut les faire descendre directement par le Bosphore et l'Hellespont dans la Méditerranée.

Ces différentes nations sont donc toutes intéressées à voir rouvrir au commerce de l'Inde la route de l'Égypte, mais surtout la Grèce et l'Italie, qui au lieu d'être reléguées, comme elles le sont aujourd'hui, dans un coin de l'Europe, deviendraient une seconde fois le centre du monde. Toutes les autres ont aussi plus ou moins d'intérêt à voir rouvrir cette route, ne fût-ce que pour arracher à l'Angleterre le monopole du commerce de l'Inde.

La route de l'Inde par l'Égypte et par la mer Rouge

est d'ailleurs la plus courte. La mer Rouge est renfermée dans une vallée parallèle à celle du Nil, mais qui a une direction tout opposée. La vallée du Nil se dirige du sud au nord, et celle de la mer Rouge du nord au sud ; en sorte que les mêmes vents soufflent en même temps dans les deux vallées. Pendant l'été, les vents alisés du nord, qui vous poussent dans le Nil, vous font sortir de la mer Rouge ; et pendant l'hiver, les vents régnants du sud, qui vous font entrer dans la mer Rouge, vous font sortir du Nil. Ces vents sont si réguliers, les points de repos si bien marqués, le terme du voyage si sûr et si prochain, que l'on peut en quelque sorte regarder l'Égypte comme un pont jeté par la nature, pour passer de l'Europe dans l'Inde par la route la plus courte. La route du cap de Bonne-Espérance est trop longue ; et tant qu'elle pourra être fermée aux autres nations par une seule, il convient que celle de l'Égypte leur soit rouverte.

L'Égypte n'est pas seulement un entrepôt favorable au commerce de l'Europe, elle est encore un point militaire très-important pour agir sur l'Inde, et, si l'on peut ainsi parler, le levier le plus puissant pour atteindre Bombay et Goa, les deux points dominants de la côte de Malabar, et les seuls dans l'Inde qui, avec Trinquemale, puissent offrir un asile aux flottes européennes.

L'Égypte est donc pour les nations de l'Europe un des points les plus importants du globe. Voyons donc comment on pourrait l'attaquer et la défendre.

L'Égypte n'est point circonscrite, comme les autres pays, par ces lignes naturelles ou artificielles, qui peu-

vent arrêter une armée ou du moins la retarder dans sa marche, telles que des montagnes, des fleuves ou des places fortes. Elle n'est défendue que par sa côte inhospitalière et par ses déserts ; mais dès qu'une armée est arrivée sur la frontière, on ne peut l'arrêter dans ses progrès que par une bataille, parce que tout le pays lui est ouvert. En Syrie, quand la côte est envahie, on peut encore défendre les gorges des montagnes, et quand ces gorges sont tournées ou forcées, se replier d'une vallée dans une autre et les défendre toutes successivement ; mais en Égypte une victoire vous donne tout le pays. Aussi a-t-on vu dans tous les temps que la perte d'une bataille a toujours entraîné celle de toute l'Égypte. On ne peut donc défendre l'Égypte qu'en arrêtant l'ennemi sur la frontière et en l'empêchant de pénétrer dans l'intérieur : ce qu'on ne peut faire qu'avec une armée et quelques forteresses bien placées. La structure et la configuration du pays indiquent les lieux où il faut placer ces forteresses.

L'Égypte est composée de deux parties bien distinctes, de la haute et de la basse Égypte. La haute, renfermée entre deux chaînes de montagnes dans la longue vallée du Nil, ne peut être attaquée que par les deux extrémités de cette vallée ou par les vallées transversales qui coupent les deux chaînes. Il ne faudrait donc fortifier que les deux extrémités et les coupures de la vallée. Un fort à Syène, un autre à Kenné, un troisième à Ilahoûn et une forteresse dans l'île de Raoudah, avec quelques ouvrages détachés au pied du mont Moqâtan pour défendre les approches du Kaire et fermer la vallée de l'Égarement, suffiraient pour défendre la haute et la moyenne Égypte ; mais

on ne peut défendre la basse qu'avec une armée.

On pourrait défendre la basse Égypte, en gardant les bouches du Nil, si la basse Égypte n'était composée que du Delta, parce que les deux branches du fleuve défendraient suffisamment les deux autres côtés du triangle ; mais elle n'est pas seulement composée du Delta, elle l'est encore des deux zones qui l'encadrent et qui forment avec la côte le triangle presque équilatéral, aux angles duquel sont le Kaire, Alexandrie et Péluse. Deux côtés du triangle sont bordés par les deux chaînes, et le troisième l'est par la côte. Or rien ne serait plus aisé que de défendre avec des fortifications les bouches qui percent la côte et qui sont celles du Nil et des lacs ; mais il ne serait pas possible de défendre les passages percés entre les deux chaînes, parce que ces deux chaînes finissent dans le désert en des coteaux peu élevés, qu'une armée peut aisément franchir sur tous les points. Quelques vallées, qui traversent ces coteaux et où l'on trouve de l'eau et un peu de verdure, peuvent bien déterminer la marche d'une caravane ; mais elles ne sauraient déterminer celle d'une armée, parce qu'elles peuvent être tournées. Toute la côte d'ailleurs est plane et favorable à un débarquement ; et dès que l'ennemi est débarqué, il peut tourner tous les forts de la côte et pénétrer dans l'intérieur, s'il n'est arrêté dans sa marche par un corps d'armée, qui occupe les points resserrés entre le Nil et les lacs.

Il faut donc poser en principe qu'on ne peut défendre la basse Égypte avec des forteresses ; mais on peut avec des forteresses bien placées favoriser les opérations d'une armée destinée à la défendre. Ces

forteresses doivent être placées aux trois angles du triangle, à peu près comme trois bastions aux angles de trois courtines; et les trois points indiqués par la nature sont Alexandrie, Péluse et le Kaire, ou pour mieux dire, l'île de Raoudâh, voisine du Kaire. Le point de Raoudâh est d'autant plus important, qu'il lie la basse à la haute Égypte et qu'il commande le cours du Nil. Le Kaire est trop enfoncé dans les terres et d'ailleurs trop étendu pour pouvoir être bien fortifié. Il faudrait occuper seulement les points qui le dominent, et dégager la citadelle de toutes les constructions qui embarrassent sa défense.

Après le Kaire, Alexandrie est le point le plus important de l'Égypte : c'est le seul port de la côte, le grand entrepôt du commerce; mais la défense de ce point exige trop de développements. Il faudrait défendre la passe du port occidental en construisant deux ouvrages nouveaux, et celle du port oriental en reconstruisant les deux forts du Phare et du Pharillon : il faudrait réparer la vieille enceinte de la ville, occuper, pour en défendre les approches, la hauteur des obélisques de Cléopâtre et celle de la colonne de Pompée, qui dominant à la fois la ville et les ports et prenant des revers sur le lac Maréotis, réduiraient l'ennemi à deux seuls fronts d'attaque et l'obligeraient à diviser son armée, s'il voulait attaquer ces deux fronts à la fois. Le front de l'ouest serait facile à défendre, parce que l'ennemi ne pourrait y arriver que par une chaussée resserrée entre le lac Maréotis et la mer, et celui de l'est difficile à attaquer, parce qu'il serait pris de revers par le fort de Cléopâtre et par celui du Pharillon; mais dans l'état où est maintenant

Alexandrie, elle ne pourrait être défendue qu'avec un corps d'armée. Il faudrait chicaner le terrain à l'extérieur, occuper la chaussée de l'ouest pour n'être pas tourné, se couvrir des constructions et des décombres qui embarrassent le front de l'est, appuyer sa gauche au Pharillon, sa droite au canal du Nil, son centre à l'enceinte des Arabes et ne considérer cette enceinte que comme un camp retranché, au milieu duquel on conserverait un corps disponible, pour l'opposer à l'ennemi, partout où il se présenterait; et si on voulait assurer d'une manière solide et permanente la défense d'Alexandrie, il faudrait défendre les deux extrémités de la péninsule sur laquelle elle est assise, fortifier d'un côté les points de Taposiris et du Marabou, et de l'autre ceux de Canope et d'Aboukir. Le fort d'Aboukir est mal placé : il peut être aisément masqué, et il ne défend pas le point le plus favorable à un débarquement. Ce point est au pied d'un mamelon de sable que l'on nomme la hauteur des Puits : il est le seul de la côte où une armée puisse débarquer sans danger et se former en débarquant. C'est sur cette hauteur que l'on devrait bâtir un fort, et il faudrait convertir celui d'Aboukir en une simple batterie de côte : il faudrait établir une seconde batterie au fond de la baie de Canope, et border avec d'autres batteries tous les points voisins. Ces points sont presque les seuls où l'Égypte puisse être attaquée par mer avec succès, parce que seuls ils offrent un asile à une flotte de débarquement. Les villes de Rosète et de Damiète sont trop enfoncées dans les terres pour défendre la côte, et les forts Julien et Lesbeh trop éloignés de la mer pour défendre les bouches du fleuve.

Il faudrait rapprocher ces deux forts du rivage et se contenter de fermer avec des redoutes les bouches des lacs.

Péluse, avec moins d'importance maritime qu'Alexandrie, avait autrefois plus d'importance militaire; et si l'une était la clef de l'Égypte du côté de la Lybie, l'autre l'était du côté de la Syrie; mais pour défendre Péluse, il faudrait tout recréer, parce que tout a été détruit, même la ville. Le fort de Tineh, qui défend ce point, tombe en ruine : il faudrait le réparer, il faudrait recreuser la bouche pélusiaque, y construire un bassin pour servir de port et fortifier les points qui domineraient ce port : il faudrait enfin rebâtir Péluse. Il serait d'autant plus important de relever cette place, qu'elle défend la frontière de l'Égypte la plus vulnérable, et qu'on ne peut établir de forteresses dans les environs. Celles de Katieh, d'El-Arich et les autres forts isolés, dispersés sur la lisière du désert pour défendre de ce côté l'entrée de l'Égypte, ne peuvent servir qu'à affaiblir l'armée par des garnisons et ne sont bons à rien, parce qu'ils peuvent être tournés. Il vaudrait mieux attendre l'ennemi sur la lisière des terres cultivées et le combattre avec toute l'armée réunie, lorsqu'il serait fatigué du passage du désert.

Salahieh et Bilbéis, situées sur un des flancs du Delta, Rahmanieh et Terraneh situées sur l'autre, sont les seules places que l'on devrait fortifier en seconde ligne, parce qu'elles lieraient le Kaire d'un côté avec Péluse, de l'autre avec Alexandrie, et qu'elles faciliteraient les communications avec le Delta, si on voulait rendre cette partie de l'Égypte accessible en tout

temps à une armée, en y ouvrant des routes; mais alors il faudrait établir dans un point central du Delta, comme à Mitt-Kamar ou à Samanhoûd une place de dépôt qui, outre son utilité particulière, aurait encore celle de contenir les habitants de l'intérieur et de protéger la navigation du Nil.

Suez et Qosséïr doivent être mises à l'abri d'un coup de main; mais il ne faudrait pas songer à les défendre contre une attaque sérieuse, parce que ces places étant isolées ne peuvent être secourues, et qu'elles affaibliraient l'armée en la divisant. Les autres points, que l'on pourrait fortifier sur la mer Rouge, dans les oasis ou sur la lisière du désert, auraient les mêmes inconvénients.

Le meilleur système de défense pour l'Égypte serait donc celui que l'on établirait dans le Delta. Il faudrait le couper comme un échiquier, avec des canaux et des chaussées, en liant les chaussées par des ponts-volants, y ouvrir des routes sur toutes les directions et organiser dans un point central, comme à Tantah, à Samanhoûd ou à Rahmanieh une colonne mobile, qui se portât rapidement sur tous les points de la circonférence, par où l'ennemi voudrait pénétrer. La basse Égypte ne peut être attaquée que par une armée débarquée sur la côte ou qui aurait traversé le désert de la Syrie : il faudrait recevoir avec des troupes fraîches cette armée fatiguée par la mer ou harassée par sa marche, et profiter d'une position centrale, pour se porter rapidement sur les points menacés. Il ne faut de Rahmanieh que deux ou trois marches pour se porter sur Rosète, sur Aboukir ou sur Alexandrie, et il ne faut que quelques marches de plus pour se

porter, à travers le Delta, à Damiète et même à Salahieh, sur la lisière du désert. Une armée nombreuse ne peut, faute de transports, venir toute réunie de la Syrie pour attaquer l'Égypte, et des corps séparés peuvent être détruits à leur sortie du désert.

Ce système de défense offre plusieurs avantages. D'abord, on pourrait, en ouvrant dans le Delta de nouveaux canaux, y adopter un système d'irrigation mieux entendu et y perfectionner la distribution des eaux, qui est le plus grand bien que l'on puisse faire à l'Égypte : ensuite, on pourrait, avec ces coupures artificielles, tenir l'ennemi dans le désert et hors des terres cultivées, et s'il voulait pénétrer dans l'intérieur, le tourner sur ses flancs et lui couper ses convois : enfin, on pourrait l'empêcher de débarquer sur la côte dans la saison de l'inondation, temps où un débarquement a toujours été regardé comme sans danger, parce que toutes les communications étant alors interrompues, il n'est pas plus aisé de marcher de l'intérieur vers la côte que de la côte vers l'intérieur. L'ennemi peut alors débarquer presque sans obstacle, choisir à son aise une position pour s'y retrancher et y rassembler ses moyens pendant une saison, pour agir dans une autre. C'est ce qu'ont fait tous les conquérants, qui ont envahi l'Égypte ; mais si les communications étaient établies dans le Delta, on pourrait en tout temps marcher rapidement à l'ennemi et le rejeter dans la mer à son débarquement, ou le combattre une fois débarqué, avant qu'il eût formé sur la côte un établissement.

Ouvrir dans tout le Delta des communications, en y construisant des chaussées et des canaux, mieux ré-

partir dans ces canaux les eaux du Nil et les distribuer également dans les deux branches du fleuve, border le désert d'acacias, de sycomores et de palmiers pour empêcher l'empiètement des sables, et établir aux trois angles du Delta trois places fortes pour arrêter une armée d'invasion : voilà ce qu'il faudrait faire pour défendre l'Égypte et améliorer son état actuel.

## CHAPITRE VII.

Des marches les plus célèbres à travers l'Égypte, et d'abord de celle d'Alexandre et de l'expédition de Saint Louis.

---

L'Égypte ne peut être attaquée avec succès dans sa partie supérieure ni par les habitants de la Lybie, ni par ceux de la Nubie, ni même par les Arabes du désert, parce que ces peuples sont trop rares et que tous les points d'attaque, indiqués par la coupure du terrain, sont très-faciles à défendre ; mais elle peut être attaquée dans sa partie inférieure sur les trois côtés du Delta. Alexandre l'attaqua par le côté oriental, Bonaparte par le côté occidental, et saint Louis par le milieu.

Alexandre entra par Gaze en Égypte, traversa le désert en six jours et arriva le septième à Péluse, précédé par une flotille qui l'avait suivi en côtoyant

le rivage. De Péluse, il fit remonter le Nil à sa flotille; et côtoyant lui-même avec son armée la branche pélusiaque, il alla passer le fleuve devant Héliopolis et marcha sur Memphis. La soumission de cette ville entraîna celle de tout le pays. Alexandre mit une garnison dans la ville, immola des victimes à Apis et fit célébrer des jeux gymniques. De Memphis il descendit la branche occidentale du Nil jusqu'à Canope, et alla avec une division de son armée, principalement composée de cavalerie, consulter dans le désert de la Lybie l'oracle de Jupiter-Ammon. En passant devant l'île de Phare, sur la levée qui est entre le lac Maréotis et la mer, il admira la beauté de ce site, y traça le plan d'Alexandrie; et longeant la côte jusqu'à Parétonium, il se détourna vers le sud-ouest et s'enfonça dans le désert vers le temple d'Ammon [1]. Ce temple était environné d'arbres touffus qui le dérobaient à tous les regards, et l'on y voyait jaillir devant la porte principale une fontaine, dont l'eau était tiède au lever et au coucher du soleil, fraîche à midi et bouillante à minuit. Tout autour était une mine de sel fossile plus pur que le sel marin et aussi transparent que le cristal: on le réservait pour le culte des dieux. Alexandre entra dans le temple, consulta l'oracle à l'exemple de Persée et d'Hercule,

1. L'Oasis d'Ammon paraît être celle de Siváh, à l'ouest des pyramides, et à peu près à une égale distance du Kaire et d'Alexandrie. On lui donne deux lieues et demie de long sur une lieue et demie de large. Elle a plusieurs sources d'eaux thermales, et renferme un bourg d'environ deux mille habitants.

dont il était issu, et fut reconnu comme eux pour fils de Jupiter. Il revint ensuite en Égypte par Memphis, où il reçut les félicitations de plusieurs villes de la Grèce et les hommages de toutes celles de l'Égypte.

Fatigués du joug des Perses, les Égyptiens reçurent avidement celui des Macédoniens, et la marche d'Alexandre à travers leur pays eut moins l'air d'une expédition militaire que d'un triomphe. Alexandre divisa entre plusieurs de ses généraux le gouvernement de l'Égypte, qu'il croyait dangereux de laisser dans les mains d'un seul ; et après avoir pourvu à la défense du pays et jeté des ponts sur les différentes branches du Nil, il partit au printemps pour Tyr et rentra par Gaze en Syrie.

Saint Louis aborda en Égypte par la bouche orientale du Nil, prit Damiète d'assaut et marcha vers le Kaire à travers le Delta. L'inondation avait commencé, et déjà tous les canaux étaient remplis. Des esclaves achetés en Asie régnaient alors en Égypte sous un prince kourde qui portait le titre de soudan, et ils y formaient une milice à cheval assez semblable à celle qu'y ont formée depuis les Mamelouks. Leur armée était retranchée sous Mansoura, derrière le canal d'Achmoûn. Louis, après avoir pris Farescour et Baramoûn, vint camper sur le bord opposé ; et comme le canal était trop large et trop profond, pour qu'on pût le passer à la nage en présence de l'ennemi, il entreprit de le fermer avec une digue : mais au lieu de commencer la digue à l'origine du canal, il ne la commença qu'à une demi-lieue plus bas. Cette maladresse fit échouer l'entreprise ; car à mesure que la digue avançait, les Égyptiens dirigeaient contre elle

les eaux du Nil et détruisaient en une heure l'ouvrage de plusieurs jours. Les Français ne se découragèrent pas d'abord ; mais ce qui finit par les rebuter, ce fut le feu grégeois qu'on lança sur eux, et dont toute leur valeur ne put les garantir. Ce feu artificiel avait, suivant Joinville, la grosseur d'un tonneau et traînait une longue queue enflammée : il faisait, en traversant l'air, un bruit semblable à la foudre, et ressemblait à un dragon volant. Rien ne pouvait éteindre ce terrible artifice, et il consumait en un clin d'œil tous les corps auxquels il s'attachait. Louis hésita un moment s'il ne retournerait pas sur ses pas ; mais pendant qu'il délibérait avec ses généraux, un Bédouin vint l'avertir qu'on lui découvrirait un gué, s'il voulait donner 500 pièces d'or. Le roi les promit ; et le gué ayant été reconnu, toute la cavalerie, composée de 9 mille hommes et formant le principal corps de l'armée française, s'ébranla pour passer le canal. Le comte d'Artois était à l'avant-garde avec les templiers. Ceux-ci prétendaient que c'était à eux d'attaquer les premiers : le comte avec ses gendarmes ne voulant pas leur céder cet honneur, ils se précipitent tous à l'envi les uns des autres sur les Barbares, qui ne peuvent soutenir leur choc et qui se replient dans Mansoura. L'attaque avait été si brusque, la déroute si rapide, que l'avant-garde était déjà dans la ville, lorsque le reste de l'armée n'avait pas encore passé le gué : c'est ce qui coûta la victoire aux Français. Les Égyptiens, s'apercevant du petit nombre des vainqueurs, se rallient et se jettent entre les deux corps de l'armée, tandis que les habitants de Mansoura font pleuvoir du haut des toits une grêle de pierres sur

ceux qui s'étaient imprudemment engagés dans la ville. Louis fit des prodiges de valeur et chargea plusieurs fois à la tête de ses gardes, pour chercher à dégager le comte d'Artois; mais il fut toujours arrêté par une nuée de Barbares et ne put percer. Le comte périt ainsi victime de sa témérité; mais la plupart des chevaliers de son escorte eurent le bonheur de se sauver, en se réfugiant dans une maison à demi ruinée et en s'y défendant, jusqu'à ce qu'on vînt les dégager. Joinville, Néville et Beaujeu défendirent seuls contre toute l'armée égyptienne la tête d'un pont et renouvelèrent le fait d'armes attribué à Horatius Coclès. L'ennemi, étonné de tant d'audace et désespérant de vaincre les Français, ne voulut plus les combattre de front et résolut de les affamer: il agit sur leurs flancs et sur leurs derrières, leur coupa toute communication avec Damiète et intercepta leurs convois. Bientôt la disette se fit sentir dans le camp français, et elle fut suivie d'une épidémie qui enleva en peu de temps un grand nombre de soldats: les autres languissaient dans la pénurie et l'abandon. Témoin de leurs maux, Louis voulut les faire cesser en traitant avec l'ennemi; mais celui-ci ayant refusé toute espèce de conditions, la guerre recommença. Enfin les Égyptiens firent une saignée au Nil qui était alors dans sa plus grande hauteur, et inondèrent les Français dans leur camp: c'est ce qui les détermina à céder le terrain et à rétrograder. Les Barbares, qui les suivaient de près, atteignirent l'arrière-garde à Farescour, et enlevèrent le roi qui la commandait. La paix fut alors signée, à condition que les Français rendraient Damiète, évacueraient tout le pays et paieraient

100 mille pièces d'or pour la rançon du roi. L'expédition de saint Louis échoua, parce qu'elle fut entreprise dans le temps de l'inondation ; mais celle de Bonaparte, qui fut faite dans une saison plus favorable, eut le succès le plus brillant.

# CHAPITRE VIII.

## De l'expédition de Bonaparte en Égypte.

Bonaparte aborda en Égypte à la tête de 30 mille Français : il débarqua à la rade du Marabou, attaqua Alexandrie par l'angle de l'ouest, la prit d'emblée et marcha de suite sur le Kaire, pour ne pas être surpris, comme saint Louis, par l'inondation, et pour ne pas donner aux Mamelouks, qui gouvernaient alors l'Égypte, le temps de se reconnaître.

Deux chemins conduisent d'Alexandrie au Kaire. L'un traverse le désert, et passe à Damanhour : l'autre côtoie la mer, et passe à Aboukir ; mais pour suivre celui-ci, il faut traverser à une lieue d'Aboukir la bouche du lac Madieh sur une chaussée si étroite, qu'une poignée de soldats peut y arrêter une armée. Bonaparte se contenta d'envoyer par cette route une de ses divisions, et prit lui-même avec les autres la route de Damanhour. Le désert, qu'il eut à traverser, est une

plaine unie comme la mer et se confondant à l'horizon avec le ciel. On n'y voit que quelques villages clair-semés, qui se dessinent dans le lointain comme des îles au milieu des eaux; mais à mesure que l'on approche, les eaux disparaissent, et l'on n'aperçoit plus devant soi que d'autres villages, qui se dessinent derrière les premiers et qui offrent la même illusion: c'est l'effet du mirage qui déplace les objets dans un lieu, et les reproduit dans un autre.

L'armée française arriva le premier jour à Damanhour, et le second à Rahmanieh. Damanhour est situé au sud du canal d'Alexandrie, et Rahmanieh à l'angle que fait ce canal en sortant du Nil. Dès que le soldat aperçut le fleuve, il s'y précipita tout habillé pour étancher sa soif; mais au même instant le tambour le rappela à ses drapeaux. Un corps de 800 Mamelouks était accouru pour tâter l'armée et caracolait sur ses flancs: on les dispersa à coups de canon, et l'armée se reposa à Rahmanieh: puis elle se remit en marche sur trois colonnes, la gauche appuyée au fleuve, la droite longeant et éclairant le désert, et le centre ou corps de bataille, précédé d'un corps de tirailleurs.

Le général français avait fait armer à Alexandrie une flottille, sur laquelle il avait fait embarquer une partie de sa cavalerie, et il avait donné ordre à cette flotille d'entrer par la bouche de Rosète dans le Nil, de le remonter et de mesurer tous ses mouvements sur ceux de l'armée pour la convoyer et la flanquer; mais les vents n'ayant pas permis à la flottille de ralentir sa marche, elle avait dépassé la tête des colonnes et se trouvait engagée malgré elle avec quelques bâtiments ennemis, descendus du Kaire pour venir

l'attaquer. Bonaparte accourut pour la dégager; et en arrivant à Chébréïs, il aperçut les Mamelouks rangés en bataille devant ce village. Il forme aussitôt l'armée en cinq divisions, chaque division formant un carré, et les cinq carrés disposés en échelons, se flanquant les uns les autres et flanqués eux-mêmes sur les ailes par deux villages : l'artillerie est placée aux angles. Mourâd-Bey commandait les Mamelouks : leur cavalerie déborde nos ailes et cherche sur nos flancs et nos derrières un point faible pour pénétrer; mais elle trouve partout un front de fer et une muraille de feu. Enfin, après plusieurs charges inutiles, elle prend la fuite et fait sa retraite sur le Kaire. La flotte égyptienne la suit: tout disparaît. Bonaparte fait alors débarquer sa cavalerie et lui fait remonter le Nil sur la rive droite, tandis qu'il le remonte lui-même avec l'infanterie sur la rive gauche. L'armée alla en cinq jours à Ouardân, à une journée au-delà de Terraneh. Tous les villages, par où elle passa, étaient abandonnés : elle n'y trouva ni farine ni bestiaux : elle coucha sur des monceaux de blé et manqua de pain : elle fut également privée de viande et vécut de galettes que le soldat faisait lui-même, en écrasant du grain. Les Arabes, accourus de tous les points du désert, suivaient et épiaient tous ses mouvements, enlevant tous les traîneurs, attaquant tous ceux qui ne se défendaient pas et fuyant dès qu'on les poursuivait. L'armée se reposa un jour à Ouardân et alla le lendemain camper à Ome-Dînar, tandis que la cavalerie vint prendre position à l'angle du Delta. Là on apprit que les Mamelouks, tous réunis sous leurs beys et formant un corps d'environ 10 mille cavaliers, renforcé d'une foule innom-

brable d'Arabes et de fellahs, étaient retranchés au village d'Embabeh vis-à-vis le Kaire, dans la plaine des Pyramides. Les Français marchent aussitôt à eux comme à une proie; mais les Mamelouks ne les ont pas plustôt aperçus, qu'ils viennent leur présenter la bataille : ils sont couverts d'armes étincelantes et montés sur des chevaux arabes, richement harnachés : leur droite est appuyée au Nil, et leur gauche se prolonge dans la plaine vers les Pyramides. Bonaparte fait les mêmes dispositions qu'à Chébréïs : sa ligne est formée par carrés en échelons qui se flanquent : les Mamelouks essayent en vain de la percer, et attaquent successivement les différents carrés : le feu, qui en sort de toutes parts, éclaircit leurs rangs, et deux ou trois charges bien exécutées achèvent leur défaite. Jamais il n'y en eut de plus complète, jamais bataille ne fit mieux sentir la supériorité du courage discipliné sur la valeur désordonnée. Les Français eurent à peine quelques hommes tués, tandis que les Mamelouks perdirent plus de deux mille des leurs et 50 pièces de canon. La soumission du Kaire fut le prix de la victoire.

Les Mamelouks, deux fois vaincus à Chébréïs et aux Pyramides, n'osèrent plus tenir la campagne et se séparèrent en deux corps : l'un sous la conduite de Mourâd-Bey se retira dans la haute Égypte : l'autre sous celle d'Ibrahim-Bey prit la route de la Syrie. Le général Desaix fut chargé de poursuivre le premier, et Bonaparte en personne marcha contre le second. Celui-ci manqua Ibrahim à Bilbéïs, mais il l'atteignit à Salahieh; et après l'avoir entièrement défait, il le chassa de l'Égypte et le poussa dans le désert.

La guerre, que fit Desaix à Mourâd, ne fut pas aussi promptement terminée. Les Mamelouks remontèrent la vallée du Nil : Desaix les suivit dans tous leurs mouvements ; et les ayant rencontrés sur les hauteurs de Sédiman au-delà du pont d'Ilahoûn et du canal Joseph, il leur livra bataille avec un corps de troupes six fois moins nombreux que le leur. Ils étaient au nombre de 3 mille et avaient avec eux 9 mille Arabes : les Français n'avaient que 2 mille hommes. Ceux-ci se forment en bataillon carré, avec des pelotons de grenadiers sur les flancs et de l'artillerie aux angles. Mourâd les déborde avec sa cavalerie ; et ne pouvant les entamer, il fait environner le bataillon sur ses quatre faces. Les Mamelouks sont repoussés de toutes parts : furieux, les plus intrépides d'entre eux se jettent dans les rangs des Français, et viennent expirer sur leurs baïonnettes. On en fait un carnage affreux : ceux, qui échappent, se dispersent dans les villages et vont ameuter les fellahs. Mourâd appelle tous les Arabes à son secours : il fait venir d'au-delà de la mer Rouge ceux de Djedda et d'Yambo qui passent pour les plus valeureux et qui traversent avec joie la vallée de Qosséïr, pour venir exterminer en Égypte des hommes qu'on leur peint comme des ennemis de leur dieu et de leur prophète. Les Arabes et les Français se rencontrent à Samahoûd au-delà de Girgeh : les uns et les autres brûlent d'en venir aux mains, les premiers animés par leur fanatisme, les autres par leurs victoires passées. Desaix forme sa petite troupe à la hâte : il partage son infanterie en deux carrés égaux et place entre eux sa cavalerie, pour qu'elle soit protégée et flanquée par leur

feu. Les ennemis chargent en masse et sans ordre : ils sont culbutés en un clin d'œil, et poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à Farchoût. Là ils se séparent en deux corps : les Arabes sont refoulés dans la vallée de Qosséïr et rejetés hors de l'Égypte, pendant que Mourâd se sauve vers les cataractes avec ses Mamelouks. Desaix les poursuit avec un acharnement qui ne leur laisse aucun repos. A l'aspect des ruines de Thèbes, toute l'armée française s'arrêta comme de concert et battit des mains par un mouvement spontané, comme si l'occupation de ces magnifiques ruines eût été l'unique objet de ses travaux. Arrivée à Syène et aux cataractes, elle occupa les mêmes quartiers qu'avaient occupés les légions de Rome, fière d'avoir donné à l'empire français les limites de l'empire romain.

Cependant Mourâd, désespérant de vaincre les Français, ne voulait plus se mesurer avec eux et mettait tout son art à les fuir et à les éviter : en sorte que la guerre avait changé d'objet, et que nos soldats étaient moins occupés à le combattre qu'à le chercher. Il fallut alors faire aux Mamelouks le même genre de guerre que les Romains avaient fait aux Parthes : le plus difficile n'était pas de les vaincre, c'était de les trouver. Quand ils étaient trop vivement poursuivis, ils s'éloignaient du Nil et s'enfonçaient dans le désert ; mais dès qu'ils y avaient attiré les Français, ils se dispersaient pour ne laisser aucune trace après eux, et revenaient par des routes inconnues sur les bords du fleuve, où ils se ralliaient de nouveau. Mourâd reparaissait ainsi dans des lieux où il n'était pas attendu, prenait des vivres dans les villages et recommençait la même manœuvre, toutes les fois que les Français ayant découvert

sa retraite marchaient à lui. Quoique attaqué souvent à l'improviste et même surpris dans ses camps, il réussit toujours à leur échapper. Nos soldats ne se lassaient pas de le poursuivre, parce qu'on leur avait fait croire qu'il avait à sa suite un chameau blanc chargé de pierreries; mais enfin on se décida à faire avec lui un accommodement : il se soumit, et les Français, pour rendre hommage à son courage et à sa constance dans le malheur, lui laissèrent le gouvernement de la haute Égypte. Mourâd mourut quelque temps après, très-regretté des siens, qui brisèrent ses armes sur sa tombe, comme si aucun d'eux n'eût été digne de les porter.

L'Égypte était soumise et n'avait plus rien à craindre que des ennemis du dehors : cependant les Turks, qui se voyaient dépouillés d'une de leurs plus riches provinces, essayèrent de la reprendre; et les deux batailles d'Aboukir et d'Héliopolis mirent le sceau à la conquête des Français.

La bataille d'Aboukir fut donnée par Bonaparte en personne. Les Turks avaient débarqué 18 à 20 mille hommes dans la presqu'île de ce nom. Au premier bruit de cette nouvelle, le général français quitta le Kaire où était son quartier-général et marcha droit à eux. Il alla le premier jour à Ouardân, le lendemain à Terraneh, le jour suivant à Chabour et un jour après à Rahmanieh, où il réunit 7 à 8 mille hommes répandus dans le Delta ou sur la côte. Il suivit avec ces troupes la route de Damanhour et alla prendre position au village de Birket, vers l'angle où se séparent les deux routes qui conduisent l'une à Aboukir, l'autre à Alexandrie, pour être à même de se porter selon les

circonstances sur l'un ou l'autre de ces points. Voyant ensuite que les ennemis n'osaient faire aucun mouvement et qu'ils se retranchaient dans la presqu'île où ils étaient descendus, il envoya une de ses divisions pour leur fermer la passe du lac Madieh, et il marcha lui-même à eux avec l'autre, par la chaussée qui se prolonge entre les lacs Madieh et Maréotis. Les deux armées furent bientôt en présence, les Turks acculés au fond de la péninsule, les Français au-devant d'eux sur le chemin d'Alexandrie. Les Turks se forment sur trois lignes, la première à 12 cents toises en avant du fort d'Aboukir, la seconde à 600 toises derrière la première, et la troisième sous les batteries même du fort. Leur droite et leur gauche s'appuyaient à la mer, et leur centre était couvert par des monticules de sable qui masquaient tous leurs mouvements. Bonaparte disposa sa petite armée en colonnes, attaqua successivement les trois lignes ennemies, les enfonça, tua près de 3 mille hommes, en prit 3 mille autres et en jeta plus de 12 mille dans la mer, où la plupart périrent misérablement, sans pouvoir atteindre leurs vaisseaux. Il ne perdit lui-même que 150 soldats; et toute l'artillerie et les bagages des Turks tombèrent en son pouvoir.

Après cette victoire, Bonaparte s'embarqua pour la France avec quelques officiers attachés à sa fortune, et laissa en partant le commandement au général Kléber, qui livra aux Turks la bataille d'Héliopolis. Ceux-ci étaient commandés par le grand-vizir en personne : croyant, après le départ du général en chef, marcher en Égypte comme à une conquête certaine, ils étaient venus de la Syrie par l'isthme de Suez jusqu'à Hélio-

polis, au nombre de 80 mille hommes. Kléber, pour ne pas dégarnir la basse Égypte, n'en avait pu réunir sous le Kaire que 10 mille; mais fort de leur courage et de leur discipline, il n'hésita pas un instant d'aller lui-même présenter la bataille aux Turks. A peine fut-il arrivé sur la chaussée d'El-Matarieh, qu'il fit ses dispositions d'attaque. Sa ligne offrait un rectangle composé de quatre carrés, au milieu desquels la cavalerie marchait en colonne. L'artillerie légère était dans les intervalles des carrés, l'artillerie de ligne sur leurs flancs et des pelotons de grenadiers doublaient tous les angles : un petit carré de deux bataillons était en seconde ligne, et formait la réserve. Les Turks s'étendaient entre les villages d'El-Marêk et de Séricour. Un rideau, dont la pente est insensible, unit les deux villages. Le vizir prit position sur la hauteur, et planta ses pavillons au milieu d'un bois de palmiers, qui environne El-Marêk. Le combat s'engagea lentement, parce que les gerçures, qui sillonnaient la terre, ralentissaient la marche des chevaux ; mais la cavalerie turke, après quelques hésitations, étant enfin descendue de la hauteur, environna de toutes parts l'armée française, qui se vit tout-à-coup placée au milieu d'un carré de cavalerie, d'environ une demi-lieue de côté. Ce carré fut attaqué de toutes parts et rompu presque en même temps. Les Turks disparurent en un clin d'œil, et comme par enchantement. Les plus braves se rallièrent sur la route de Syrie et furent poursuivis jusqu'à Salahieh, où ils furent défaits de nouveau et rejetés hors de l'Égypte. Le vizir repassa honteusement le désert, n'emmenant avec lui que 500 hommes pour lui servir d'escorte, et laissant au

pouvoir des vainqueurs 60 pièces de canon et tous ses bagages.

L'armée française, après cette bataille, serait restée maîtresse de l'Égypte, si elle avait pu conserver quelques communications avec la France; mais séparée d'elle par la vaste mer et par les flottes anglaises qui la couvraient comme un immense réseau, et bientôt après privée de son chef par un assassinat, elle sentit qu'elle devait périr insensiblement, comme un arbre privé de sa sève : c'est ce qui l'engagea à traiter avec les ennemis et à évacuer le pays, pour l'abandonner à ses anciens maîtres; mais en quittant l'Égypte, les Français y laissèrent des souvenirs et des regrets qui ne s'effaceront jamais : on s'y souviendra toujours de leur générosité, comme de leur vaillance, et l'on n'y oubliera jamais le bien que ces étrangers y firent et celui qu'ils voulaient y faire.

Dans le peu de temps qu'ils restèrent en Égypte, les Français y formèrent une infinité d'établissements utiles : ils organisèrent des municipalités et des écoles dans toutes les communes, des tribunaux et des administrations secondaires dans tous les arrondissements, une administration centrale et un tribunal suprême dans la capitale : ils établirent des imprimeries partout, des lazareths dans les principales villes, et ils éloignèrent la peste par des réglements sanitaires : ils abolirent les impôts onéreux ou flétrissants, et répartirent les autres avec équité. Ils avaient trouvé les paysans serfs, ils leur donnèrent la liberté : le droit d'héritage incertain, ils le consacrèrent dans les familles : les habitants divisés par la religion, ils les

réunirent par les lois : ils détruisirent tous les privilé-ges particuliers, rendirent à chacun la propriété de sa personne et de ses biens, donnèrent aux indigènes les fonctions publiques et les magistratures, ouvrirent à tous les habitants la carrière des honneurs et des emplois : enfin ils s'appliquèrent à leur enseigner les arts de l'Europe et à leur rendre la vie douce et commode. Voilà ce que les Français firent pendant les trois années qu'ils gouvernèrent l'Égypte : voici ce qu'ils auraient fait, s'ils l'eussent gouvernée plus long-temps.

Ils se proposaient de bâtir une ville à chaque angle du Delta : deux aux embouchures du Nil pour en rendre l'entrée plus facile, et la troisième au point où il se divise en deux branches, pour maintenir l'équilibre entre ses eaux. Ils voulaient rétablir Alexandrie, Péluse, Memphis, relever Canope, Tentyra et Thèbes, confondre la mer Rouge avec la Méditerranée, ouvrir des ports sur ces deux mers, recreuser les anciens canaux, en établir de nouveaux, réparer les pyramides et tous les monuments anciens, rendre au lac Mœris sa première destination, combler ou dessécher tous les autres, border la lisière du désert de sycomores et de palmiers pour arrêter l'empiétement des sables, couvrir les deux chaînes d'acacias, de tamaris et de cassiers pour offrir au pays, dans des arbres appropriés à son climat, des bois de charpente et de chauffage, couper le Delta en échiquier, le planter en vergers, y acclimater toutes les plantes des colonies, y naturaliser les vaches de l'Helvétie et les moutons de l'Hespérie, y croiser les chevaux de l'Europe avec ceux de

l'Arabie et faire de l'Égypte le jardin et l'entrepôt du monde.

Ils voulaient fonder des colléges, instituer des académies pour ramener les arts et les sciences dans le lieu de leur berceau, changer peu à peu les mœurs des Égyptiens, adopter quelques-uns de leurs usages pour leur faire adopter plus facilement les nôtres, confondre insensiblement les différentes castes, les habituer toutes à obéir aux mêmes lois, appeler les enfants à des partages égaux, adoucir la condition des femmes, abolir la polygamie et l'esclavage domestique, sapper le despotisme dans l'état en le détruisant insensiblement dans la famille, policer les Arabes errants et combattre par des institutions douces leurs préjugés contre la vie sédentaire. Ils voulaient changer en mieux la condition de tous, courber sous le joug des lois l'orgueil des grands, relever le courage des petits par le sentiment de la dignité humaine; intéresser, par la certitude de jouir du fruit de leurs travaux, les cultivateurs à perfectionner leurs cultures, les artisans et les commerçants leur industrie, changer le système des impositions, améliorer la distribution des eaux, développer la culture des plantes coloniales et lier tous les intérêts à l'intérêt général. Enfin ils voulaient renverser la barrière éternelle que la nature semble avoir élevée entre l'Europe et l'Inde, en fixant dans leurs déserts les Arabes Bédouins et en ouvrant l'isthme de Suez.

Mais pour opérer tant de bien, il fallait tout à la fois déployer une flexibilité qui se prêtât à tout et une constance qui ne se rebutât de rien, vaincre l'attache-

ment des différentes castes à leurs anciens usages, surmonter leurs préjugés religieux, leurs antipathies réciproques, modérer la superstition des unes, réprimer l'intolérance des autres, flatter la croyance et les idées de toutes. Les Français avaient déjà commencé ce grand ouvrage, et eux seuls, par la facilité de leurs mœurs et la flexibilité de leur caractère, pouvaient l'achever. La paix, qui rendit l'Égypte à ses anciens maîtres, ne fut donc pas un bienfait pour elle, puisqu'elle la replongea dans l'esclavage et la barbarie.

Les Égyptiens n'avaient connu jusque-là les Européens que comme des marchands et des maltôtiers: ils apprirent sous les Français à les connaître sous d'autres rapports, à mieux apprécier leur génie, la douceur de leurs lois et l'étendue de leurs lumières: ils virent alors, comme au temps d'Alexandre, les arts et les sciences s'unir à la marche d'une armée, et la guerre répandre des bienfaits au milieu de ses horreurs. Les anciens conquérants, Musulmans ou chrétiens, n'avaient conquis l'Égypte que pour la ravager: les Français, à l'exemple des Grecs, voulaient la conquérir, pour la policer et l'embellir. Tel est le monument que la France au commencement de ce siècle voulait élever en Égypte, monument certes plus utile, et peut-être aussi durable que les pyramides:

...... Monumentum ære perennius,
Regalique situ Pyramidûm altius.

L'expédition des Français en Égypte est une des plus brillantes qui aient été faites dans les temps modernes; et si elle avait réussi, elle aurait pu faire à

l'Égypte autant de bien que celle d'Alexandre. Celle de saint Louis, quelque généreux qu'en fût le motif, ne pouvait pas avoir des résultats aussi avantageux, parce qu'elle fut entreprise dans un temps, où la France n'était pas plus civilisée que l'Égypte, et qu'il n'y a que les conquêtes des nations civilisées sur les peuples barbares qui puissent être utiles au genre humain.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

# LIVRE IX.

## DES FRONTIÈRES MARITIMES DE LA TURKIE.

## CHAPITRE PREMIER.

### Des îles de l'Archipel, et en particulier de l'île de Crète.

Après avoir décrit les frontières continentales de la Turkie, je dois décrire ses frontières maritimes; car cet empire est encore plus vulnérable sur les eaux que sur la terre, parce que la mer l'environne sur la moitié de son pourtour, qu'elle le coupe en deux, qu'elle circule jusque dans son sein et qu'elle le pénètre partout.

La mer Méditerranée, qui le borde à l'ouest, est renfermée dans deux grands bassins, séparés l'un de l'autre par l'île de Sicile. Deux passages conduisent de l'un de ces bassins dans l'autre, le détroit de Messine et le canal de Malte. Malte et Messine doivent

donc être regardées comme les deux clefs des mers de la Turkie. Le port de Messine est un chef-d'œuvre de la nature, Malte est de plus un chef-d'œuvre de l'art. Cette dernière place est le boulevard de l'Archipel, comme le cap de Bonne-Espérance est celui de l'Inde.

L'Archipel, l'ancienne mer Égée, est cette mer étroite qui s'étend entre la Grèce et l'Asie-Mineure et qui est parsemée d'îles, avec la même magnificence que le firmament est parsemé d'étoiles. Il est environné au nord par la Macédoine et la Thrace, et au sud par Cythère, Crète, Carpathos et Rhodes, qui, comme autant de chaînons, lient au sein des eaux le mont Taygète au mont Taurus et par ces deux monts l'Europe à l'Asie. Une quadruple ligne d'îles se prolonge comme une quadruple chaîne entre ces deux belles parties du monde. La première va de la pointe de la Morée par l'île de Cythère à l'île de Crète, et forme la principale barrière de l'Archipel : la seconde va de la pointe de l'Attique par les îles de Zéa et de Siphanto à l'île de Santorin, et forme la chaîne occidentale des Cyclades : la troisième, qui en forme la chaîne orientale, remonte de Carpathos par Astypalie, Naxie, Tinos et Andros à la pointe de l'île d'Eubée, et va, en prolongeant cette île, jusqu'à l'entrée du golfe Therméen. Enfin la quatrième ligne, qui va du mont Athos à Rhodes par Lemnos, Lesbos, Chio et Samos, doit être moins considérée comme une ligne de l'Archipel, que comme un avant-mur de l'Asie.

On a déjà envisagé la Morée sous d'autres rapports : on ne l'envisagera ici que relativement à ses côtes et sous le rapport purement maritime : or sous ce rapport, elle forme avec l'île de Crète la première ligne

de l'Archipel. Tous les navigateurs viennent, en atterrant, reconnaître cette péninsule, et ils la rangent de près, soit que les vents du sud leur permettent de faire une route directe, soit que les vents du nord, les plus constants dans ces parages, les obligent de se maintenir au vent des îles, qui peuvent seules leur offrir un asile, lorsque la violence des vents les détache du continent de la Grèce. Cette considération seule doit suffire pour faire apprécier l'importance maritime de la Morée ; et si l'on réfléchit qu'en découpant irrégulièrement son pourtour et en l'échancrant de toutes les manières, la nature semble y avoir ménagé un abri contre chaque vent, on sentira que la puissance maîtresse de la Morée doit l'être aussi de tout l'Archipel.

Les trois principaux golfes, dont la péninsule est découpée sur son pourtour méridional, sont le golfe messénien, le golfe laconique et le golfe argolique. Les langues de terre, qui séparent ces golfes, sont toutes très-élevées et leurs pentes presque inabordables : telles sont les branches du mont Lycée, celles du mont Taygète et celles du mont Arachné, qui forment les trois péninsules de la Messénie, de la Laconie et de l'Argolide. Cette disposition du terrain est d'autant plus favorable, qu'elle lie par la racine des montagnes les positions intérieures, et qu'en les liant elle ajoute à leur force ; en sorte qu'une armée, destinée à défendre l'une de ces péninsules, peut également les défendre toutes les trois.

La péninsule messénienne, la plus occidentale des trois, offre les points militaires les plus importants, parce qu'elle donne le port de Navarin, le plus beau

de la Morée, le mouillage de Modon le plus propre, par les îlots qui l'entourent, à recevoir et à cacher les bâtiments en croisière, et la petite forteresse de Coron, qui ouvre et domine le golfe messénien. Les trois places de Coron, Modon et Navarin couvrent la Messénie sur le littoral et sont tellement liées ensemble, qu'on ne peut en défendre une seule, si on ne les occupe toutes les trois.

Le port de Navarin peut être utile comme point de relâche; mais il est hors de la première ligne de l'Archipel, qui ne commence réellement qu'à la péninsule de Laconie, formée par une chaîne de montagnes qui dans sa courbure embrasse le golfe laconique. Le cap Ténare, à l'ouest, ne recèle aucun bon port; mais le cap Malée, à l'est, offre la baie de Cervi, couverte par une petite île qui lie la Morée à Cythère, et l'on trouve au fond du golfe le port de Vathy et celui de Gythium, abrités par les petites îles de Trinisa.

Cythère, qui paraît suspendue à la Morée par le cap Malée dont elle n'est séparée que par un canal étroit, pouvait être regardée comme la clef de l'Archipel, quand on n'avait qu'une marine de bateaux et qu'on n'osait doubler qu'en tremblant les caps Ténare et Malée, fameux par leurs naufrages; mais depuis qu'au moyen de la boussole on peut s'éloigner des côtes sans danger, toute l'importance maritime de cette île est passée à celle de Crète. Les ports anciens de Cythère sont trop petits et d'ailleurs à moitié comblés, et il n'y a plus autour de l'île que trois mauvais mouillages, ceux de Capsagli, d'Avlémona et des îles Dragonières. La baie de Capsagli, la plus méridionale, est ouverte aux vents du sud; mais on pourrait

l'abriter et l'agrandir, en coupant la presqu'île qui la divise en deux. On la reconnaît de loin à un îlot voisin, nommé l'*œuf* à cause de sa forme ovale. La rade d'Avlémona, située à l'est de celle de Capsagli sous le petit fort S^t-Nicolo, ne vaut guère mieux : elle est à la vérité moins traversée par les vents du sud, mais elle a moins de profondeur. Le mouillage des îles Dragonières, entre la côte et les petites îles de ce nom, est le moins mauvais des trois ; mais il a l'inconvénient de n'être pas défendu. Si on voulait protéger les trois mouillages de Cythère, il faudrait établir quelques batteries aux îles Dragonières, d'autres sur la rade d'Avlémona, et fortifier la presqu'île qui coupe en deux la baie de Capsagli.

L'île de Cythère, autrement dite de Cérigo, et la petite île de Cérigoto, sont comme deux anneaux qui lient la Morée à l'île de Crète, nommée aujourd'hui Candie du nom de sa ville principale. Soit que l'on considère l'île de Crète par rapport aux autres îles, soit que l'on n'y recherche que les avantages relatifs aux mouvements d'une flotte, elle justifie également le nom qu'on lui a donné de reine de l'Archipel. Cette île est en effet la plus grande et la mieux située de toutes celles de la Grèce. Placée entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, elle est sur le chemin de l'Hellespont, comme sur celui de l'Égypte ; et les navigateurs, qui ne veulent pas ranger la côte lybique, crainte d'y être affalés, ou qui ne peuvent pas s'élever jusque dans les Cyclades, à cause des vents du nord, sont obligés de retomber dans ses eaux. On a vanté de tout temps la richesse et la variété de ses productions. On pourrait vanter avec plus de raison la beauté de ses habitants ;

car les Crétois sont les plus beaux des Grecs, et les Grecs sont les plus beaux des hommes.

La population de l'île de Crète égale seule la population de toutes les autres îles de l'Archipel, si elle ne la surpasse. On lui donne au moins 200 mille habitants, moitié Grecs et moitié Turks, sur une superficie d'environ 400 lieues carrées, et elle a plus de 60 lieues de long sur une largeur variable de 11 à 3. Sa forme est celle d'une galère, renflée vers le centre, et elle est tellement déchirée vers ses deux pointes, qu'on les a comparées aux cornes d'un bélier. Une chaîne de montagnes, qui se dirige d'ouest en est et qui se pyramide aux monts Blancs, au mont Ida et au mont Dyctée, forme la charpente de l'île. Les monts Blancs et le mont Dyctée en occupent les deux extrémités, et le mont Ida le milieu. Ce mont, célèbre pour avoir donné le jour à Jupiter, est moins une montagne qu'un amas de montagnes groupées ensemble sous une forme pyramidale. Les orangers, les oliviers et les vignes couvrent sa base, les pins, les cyprès et les chênes verts ses larges flancs, tandis que son front porte un bandeau de neiges éternelles. Le mont Dyctée, la partie la plus orientale de la chaîne, en est aussi la moins élevée et semble avoir été à demi engloutie sous les eaux.

Cette chaîne, toute bouleversée par des feux souterrains, paraît rompue sur trois points; et ce sont ces trois coupures qui ouvrent les communications les plus aisées de la côte du nord avec celle du sud. La première coupure est au sud de Rétimo et sépare les monts Blancs du mont Ida, la seconde au sud de Candie sur le chemin qui conduit aux ruines de Gortyne

et dans la plaine de Messara, et la troisième au fond du golfe de Mirabel, dans la partie où la mer semble vouloir couper l'île en deux, pour ne laisser entre les deux côtes opposées qu'un isthme de 3 lieues.

La forteresse de Rétimo couvre la première communication, celle de Candie la seconde et le fort de Spina-Longa, situé à l'entrée du golfe de Mirabel, la troisième. Les autres fortifications de l'île, telles que celles de la Canée et de la Sude, situées sur l'isthme du cap Mélek, et les forts de Kara-Bousa et de Sitia, situés aux deux extrémités de la côte septentrionale, ainsi que ceux de Sphakia et d'Hiérapytna, situés aux deux extrémités de la côte méridionale, n'ont qu'une importance relative aux mouillages, qu'ils protègent et commandent.

Envisagée du côté de la mer, l'île de Crète a un aspect imposant : ses côtes présentent tantôt un amphithéâtre de gradins qui s'élèvent régulièrement jusqu'aux plus hautes montagnes, et tantôt des masses énormes de rochers taillés à pic, qui paraissent suspendus sur les flots. La côte méridionale est toute droite et n'offre de point saillant que le cap Métalla, qui borde et couvre le golfe de Messara; mais la côte septentrionale, déchirée en golfes profonds, offre partout des abris sûrs aux navigateurs. Les golfes de Kissamos, de la Sude et de Spina-Longa sont les trois points maritimes les plus importants de l'île, et les deux places de la Canée et de Candie en sont les deux meilleures forteresses.

Le golfe de Kissamos, au vent des autres, est entre le cap Bousa et le cap Spada qui recèlent, l'un le port Corycus et l'autre le port Dyctamnus des an-

ciens. Le port Corycus n'est qu'une baie à moitié fermée par l'îlot escarpé qui porte le vieux fort de Kara-Bousa, et l'on regrette que la nature n'y ait fait qu'ébaucher un port; mais la main de l'homme pourrait à peu de frais achever l'ouvrage de la nature. Le port Dyctamnus, appelé maintenant Magny, n'a aucune fortification. Ces deux ports offrent un assez bon mouillage aux bâtiments qui atterrent sur l'île de Crète et qui ne peuvent s'élever, à cause des vents du nord, jusque dans les Cyclades; mais ils servent ordinairement de repaire aux pirates, et les bâtiments du commerce n'y mouillent pas en sûreté. Il faudrait les nettoier de ces pirates.

Le cap Spada termine à l'est le golfe de Kissamos; et c'est entre ce cap et le cap Mélek que l'on voit la forteresse de la Canée, au fond d'un golfe abrité par la petite île Saint-Théodore. Cette place n'offre qu'un petit port artificiel, à moitié comblé; mais on trouve derrière le cap Mélek, entre ce cap et le cap Drépano, le golfe profond ou, pour mieux dire, la vaste rade de la Sude, couverte par la petite île et le fort de ce nom. Crète est à la presqu'île de la Grèce ce que Ceylan est à celle de l'Inde, et le port de la Sude vaut encore mieux que celui de Trinquemale, parce qu'il peut être plus aisément défendu. La Sude a un autre avantage: c'est qu'une flotte, stationnée sur ce point, peut intercepter tous les bâtiments qui montent à Constantinople ou qui descendent à Alexandrie, et qu'il n'entre pas une barque dans l'Archipel qui, repoussée des côtes de la Morée par la violence des vents du nord, ne soit obligée de passer sous son canon.

Le port de Rétimo, situé à l'est du cap Drépano, ne peut abriter que de petits bâtiments; et la côte, qui se relève ensuite à cause des nombreux ressauts de l'Ida, est inabordable jusqu'à Candie, où l'on ne trouve qu'une mauvaise rade, mal abritée par l'île Die; mais on voit à l'est de Candie, derrière le cap Saint-Jean et à l'entrée du golfe de Mirabel, la baie de Spina-Longa, presque aussi vaste que celle de la Sude, et au-delà de la baie de Spina-Longa, celles de Sitia et de Sidéro qui, protégées par les caps de ce nom, offrent des abris sûrs aux navigateurs venant de l'est.

La côte méridionale de l'île est presque partout escarpée; et la baie de Sphakia au pied des monts Blancs, celle de Messara derrière le cap Métalla, et la baie d'Hiérapytna au pied du mont Dyctée, ne sont que des rades dangereuses, exposées à des raffales et ouvertes aux vents du sud.

Tels sont les principaux mouillages de l'île: voici ses principales défenses. La Canée et Candie tiennent parmi elles le premier rang. La forteresse de la Canée, située sur la côte septentrionale de l'île entre le cap Spada et le cap Mélek, est un carré long dont on a ouvert un côté, pour laisser entrer la mer dans le port. Les trois autres côtés sont des courtines plus ou moins brisées, flanquées aux angles de bastions à centre plein, dont quelques-uns sont surmontés d'un cavalier. Le côté le plus faible est celui de l'ouest, parce qu'il est le plus bas et qu'il est enveloppé, comme celui du sud, par des coteaux qui rident la campagne et qui sont comme les premiers gradins des monts Blancs.

Le fort de la Sude, située de l'autre côté de l'isthme que forme la presqu'île du cap Mélek, est comme une dépendance et un ouvrage avancé de la Canée, dont il n'est éloigné que de deux lieues. Ce fort est bâti à l'entrée du golfe, sur un rocher qui s'élève du sein des flots sous la forme d'un triangle irrégulier. On a suivi pour le tracé des fortifications l'irrégularité du triangle : des bastions ont été construits aux principaux saillants, les courtines ont été alongées ou raccourcies suivant les accidents du terrain, et l'on a profité de la différence des niveaux pour étager les batteries. Tous les ouvrages, en un mot, paraissent bien entendus, excepté ceux du front du nord, dont les feux sont trop fichants, eu égard au rétrécissement de la passe.

En général les fortifications de la Canée et de la Sude ont été faites avec soin ; mais elles ont été mal défilées, et elles sont commandées les unes et les autres par des contre-forts du cap Mélek, sur lesquels on pourrait établir des batteries qui les auraient bientôt réduites en poudre. Le cap Mélek, ou plutôt la presqu'île montueuse de ce nom, offre partout des anses où l'on pourrait débarquer. On pourrait même débarquer au fond du golfe, en forçant la passe du sud qui est mal défendue. Il faudrait fermer cette passe en élevant sur la côte opposée à l'îlot de la Sude une redoute qui croisât ses feux avec ceux du fort.

La forteresse de Rétimo, située entre la Canée et Candie, occupe une langue de terre jointe au continent par un rocher élevé, sur lequel on a construit une citadelle ; mais cette citadelle, très-forte par sa position, n'est fermée que d'un simple mur d'enceinte qui

ressemble à celui d'un jardin, et on pourrait l'escalader aisément par le front de l'ouest, où le terrain s'abaisse en pente douce.

La forteresse de Candie, située à l'est de celle de Rétimo, est un polygone irrégulier de plus d'une lieue de développement, flanqué de bastions à centre plein et enveloppé partout d'un fossé profond, excepté sur le front du nord, où il est bordé par la mer. Tous les ouvrages ont suivant le système vénitien un grand relief, et ils sont tous d'une grande capacité; mais quelque développement qu'on ait cherché à leur donner, on n'a pas battu tous les points de débarquement. Or on ne saurait imaginer de terrain plus favorable pour les premières approches que celui dont Candie est environnée. Les rivières de Géofiro et d'Armiro qui coulent, l'une à l'ouest, l'autre à l'est de la place, dans des vallons très-encaissés, embrassent tout le terrain extérieur aux divers fronts d'attaque, et celui qui est entre les deux rivières est coupé par des ravins profonds. Cette suite de positions forme une contrevallation naturelle, à la faveur de laquelle on pourrait s'approcher jusqu'à 600 toises des ouvrages extérieurs. On pourrait même, à l'exemple des Turks, lors du dernier siége, débarquer à l'embouchure du Géofiro, se couvrir d'un rideau formé par l'escarpement de la rivière, remonter le lit des ravins qui viennent s'y jeter, et attaquer la place par les fronts de l'ouest et du sud; mais il serait dangereux de l'attaquer par le front de l'est, parce que le terrain étant plus haché de ce côté, n'offre presque point d'emplacement pour les batteries. Le front de l'est est incontestablement le plus fort de tous; et jamais les Français, accourus au secours des Vé-

nitiens, n'y auraient été forcés sans l'imprudence du duc de Beaufort qui crut indigne de lui d'attendre les ennemis derrière un rempart, et qui fit cette malheureuse sortie, où il expia sa témérité. Candie, la capitale de l'île et le siége du principal pacha, peut avoir 12 à 15 mille habitants ; et Rétimo et la Canée, où résident les deux autres pachas, en ont tout au plus, l'une 5 et l'autre 8 mille. Candie est située près des ruines de Cnossus et la Canée près de celles de Cydonie ; mais les deux villes modernes n'occupent pas, comme on l'a cru, l'emplacement des anciennes, dont on voit encore les ruines, à quelque distance de l'une et de l'autre.

Les autres fortifications de Crète n'ont aucune importance. Le fort de Spina-Longa, situé à l'est de la forteresse de Candie, peut être foudroyé de toutes les hauteurs environnantes, et les autres forts de l'île, tels que ceux de Kara-Bousa et de Sitia, qui sont aux deux extrémités opposées de la côte septentrionale, ainsi que ceux de Sphakia et d'Hiérapytna, qui sont sur la côte méridionale, ne sont que des donjons à moitié ruinés, hors d'état de résister à un coup de main. La petite ville de Messara, située au milieu de la plaine de ce nom près des ruines de Gortyne, est un lieu absolument ouvert.

L'île de Crète est en général très-montueuse ; mais elle est coupée par des vallées fertiles en grains et en fruits. Tous ses coteaux sont couverts de vignes, d'oliviers et d'orangers. On y trouve même quelques végétaux rares partout ailleurs, entr'autres le dictame, plante cotonneuse, dont l'infusion est stomachique et préférable à celle du thé, parce qu'elle

n'irrite point les nerfs. C'est l'île de la Méditerranée la plus propre à être bien gouvernée, parce qu'elle n'est ni trop grande ni trop petite, et qu'elle a tous les éléments d'un bon gouvernement : une belle population et toutes les productions nécessaires aux besoins et même aux agréments de la vie. Rien ne serait plus facile que de l'arracher aux Turks et de lui rendre les institutions qu'elle donna jadis elle-même à la Grèce.

Il n'y a pas de pays où les points d'attaque soient mieux déterminés par la configuration des côtes et par la coupure des montagnes ; et si on craignait d'attaquer l'île par la côte du nord, dont les trois principales positions sont protégées par des défenses artificielles, on pourrait l'attaquer par la côte du sud, aujourd'hui sans défense, en remontant la chaîne crétoise par son revers méridional. Un débarquement sur le golfe de Messara rendrait maître en un instant de la plaine de ce nom, la plus fertile de l'île, et l'on pourrait aller de Messara à Candie par les vallons qui serpentent au pied du mont Ida.

Les coupures qui ouvrent les communications d'une côte à l'autre sont aussi faciles à traverser en venant du sud, qu'en venant du nord : elles aboutissent de part et d'autre aux points de débarquement les plus commodes, marquent les passages les moins escarpés et conduisent dans les plus grandes vallées avec le cours des plus grandes eaux. La conquête de l'île présenterait donc peu de difficultés dans le terrain, et elle n'en présenterait guère davantage dans la population, divisée par ses croyances religieuses en deux partis presque égaux. Les Grecs de Sphakia, cantonnés dans les vallées des monts Blancs, n'ont jamais

pu être soumis par les Turks, et ils sont restés aussi indépendants dans l'île de Crète que les Maïnotes dans la Morée.

Mais quelque importance qu'on veuille donner à l'île de Crète, elle n'en aura jamais sous le rapport maritime autant que la Morée. Les ports de la Morée sont au nord et au vent de ceux de Crète : or cet avantage est inappréciable dans une mer, où les vents du nord sont les plus constants. On peut établir des croisières entre Crète et Cythère, parce que c'est entre ces deux points, que la ligne est le plus resserrée ; mais on ne peut faire stationner long-temps une flotte que sur le littoral de la Morée, parce que ce n'est que de ce littoral que l'on peut se porter aisément sur les Cyclades, qui forment la seconde ligne de l'Archipel.

# CHAPITRE II.

## Des Cyclades.

Les îles de l'Archipel se divisent en deux groupes, celui des Cyclades et celui des Sporades. Les Cyclades forment un cercle autour de Délos. Les Sporades sont dispersées çà et là, mais plus particulièrement sur la côte de l'Asie-Mineure : ce qui a fait comprendre les

premières parmi les îles de l'Europe, et les autres parmi celles de l'Asie.

L'île de Milo, l'ancienne Mélos, est la première qui se présente, quand on entre dans les Cyclades. Le port de cette île est spacieux et couvert par l'îlot d'Anti-Mélos : il est le refuge de tous les bâtiments qui, s'étant engagés dans l'Archipel, trouvent des vents trop frais pour leur permettre de débouquer. L'écueil escarpé d'Anti-Mélos est un point de reconnaissance qui dirige et divise la route des navigateurs. L'île de Milo a encore d'autres avantages : elle lie la première ligne de l'Archipel à la seconde, et forme, comme Cythère, un point intermédiaire entre la Morée et l'île de Crète, et plus particulièrement entre le golfe argolique et celui de la Sude. Les trois rades de Nauplie, de Milo et de la Sude sont les trois points obligés d'une seconde croisière, quand on en a établi une première à la hauteur de Cythère, entre la Morée et l'île de Crète. Le port de Milo n'a qu'un inconvénient, c'est d'être fermé par les vents du nord. Quand ces vents soufflent, on ne peut en sortir et on lui préfère pour cette raison le port voisin de la petite île de Cimolis ou l'Argentière, qui est moins bon, mais d'où l'on peut sortir avec tous les vents.

Milo, l'Argentière et toutes les autres îles de l'Archipel ne sont que des sommets de montagnes volcaniques, à moitié submergées. Les feux encore allumés dans les deux premières les rendent malsaines et en éloignent souvent les navigateurs, qui aiment mieux entrer dans les Cyclades par les canaux entre Siphnos ou Siphanto, et Cythnos ou Thermie. Siphanto, Sériphe et Thermie, qui bordent ces canaux, n'ont que de

mauvaises rades; et quand on cherche un abri dans ces parages, il faut s'élever jusqu'à l'île de Zéa, l'ancienne Céos.

L'île de Zéa n'est plus séparée du cap Sunium, la pointe la plus méridionale de l'Attique, que par un canal de six à sept lieues de large. On peut mouiller entre le cap Sunium et l'île d'Hélène; mais on trouve de plus beaux mouillages dans les deux golfes qui bordent l'Attique : dans celui de l'ouest où l'on voit les ports de Poros et de Salamine, et dans le golfe de l'est où l'on voit les ports de Thoricos et de Prasies. Il faut éviter, en entrant dans le premier de ces golfes, l'île d'Égyne environnée de rochers cachés sous l'eau; mais on peut s'enfoncer dans le second jusqu'au promontoire Cynosure; et ce mouillage offre cet avantage, qu'on y est au vent de toutes les Cyclades. L'île d'Égine n'a aucun port et n'offre qu'une petite ville de 5 à 600 maisons, bâtie au pied du mont Panhellénien, sur lequel on avait élevé jadis à Jupiter un temple magnifique, dont on voit encore les débris. Le port Pirée sur la côte occidentale de l'Attique ne peut recevoir que des frégates; mais le port Prasies sur sa côte orientale peut recevoir les plus grands vaisseaux; et lorsqu'on ne peut entrer dans ce port, d'un accès très-difficile, on peut toujours mouiller plus au sud, dans la rade de Mandria, l'ancien port de Thoricos, où l'on entre et d'où l'on sort avec tous les vents.

L'île de Zéa, située devant le cap Sunium à la pointe de l'Attique, et celle d'Andros, située devant le cap Capharée à la pointe de l'Eubée, sont comme les deux premiers anneaux qui tiennent les deux chaînes des Cyclades suspendues à la Grèce. La chaîne occiden-

tale se prolonge depuis Zéa par Thermie, Sériphe et Siphanto jusqu'à Santorin, l'ancienne Théra, et la chaîne orientale depuis Andros par Tinos, Myconi et Naxie, l'ancienne Naxos, jusqu'à Astypalie. Le port de Zéa est le seul asile ouvert aux vaisseaux repoussés du cap Capharée par la violence des vents du nord; mais on ne trouve aucun abri autour de Santorin qui n'est, comme tous les îlots environnants, qu'un volcan éteint, sorti, comme celui de Délos, du sein des flots. Entre les deux chaînes et au milieu du cercle des Cyclades sont Syra, Délos, Paros et Ios. Les deux petites îles de Délos et d'Ios seraient depuis long-temps oubliées, si l'une n'avait été le berceau d'Apollon et l'autre le tombeau d'Homère; mais le port de Syra, l'ancienne Syros, est le refuge de tous les bâtiments qui ne peuvent pas débouquer par le canal de Tinos, comme le port de Zéa l'est de tous ceux qui ne peuvent pas débouquer par le canal d'Andros, et l'on trouve dans l'île de Paros, et surtout dans les deux ports de Naussa et de Trio, des abris heureux, même pour les plus grands vaisseaux. Les Russes, lors de leur première expédition dans l'Archipel, choisirent le port de Naussa, pour en faire l'entrepôt de leur flotte. Ce port est le plus beau des Cyclades. Aussi vaste que celui de Milo, il est plus sain; et si le port de Milo occupe l'entrée des Cyclades, celui de Paros en occupe le centre, et peut mieux protéger les îles dont il est entouré.

L'île de Paros se lie par celle de Naxie à la chaîne orientale des Cyclades, qui se prolongeant d'un côté par Amorgos jusqu'à Astypalie et même jusqu'à Carpathos, remonte de l'autre par Myconi, Tinos et An-

dros jusqu'à l'île d'Eubée et par l'île d'Eubée jusqu'au golfe de Volo et même jusqu'à celui de Thessalonique ; mais ces golfes sont trop enfoncés dans les terres et trop difficiles à prendre par les vents du nord, les plus constants dans ces parages. Il faut, pour s'y élever, des vents du sud qui sont très-rares, ou des brises de terre qui ne soufflent qu'en été. L'île de Skiros, située en avant de ces golfes, et celles de Scopèlos et de Skiatos, situées à leur entrée, offrent d'assez bons mouillages ; mais si on manque ces mouillages, on est exposé à courir et à descendre jusqu'au cap Capharée, parce que toute la côte orientale de l'Eubée est droite et inabordable.

Le golfe de Volo et celui de Thessalonique sont bordés de havres commodes : toutefois ces havres sont hors des routes fréquentées et ne sont bons qu'a faciliter des débarquements ; car ils offrent tant de ressources en grains, qu'on les regarde comme les greniers de la Grèce, et ils offrent de si belles positions militaires, qu'une armée débarquée aux environs de Volo ou de Thessalonique peut en quelques marches occuper l'isthme de la Grèce et couper en deux la Turkie européenne. La position de Volo et surtout celle de Thessalonique sont à la Grèce ce que la position de Nauplie est à la Morée.

L'Eubée, qui se prolonge sur les flancs de la Grèce depuis la Thessalie jusqu'à l'Attique, est unie aujourd'hui à la Béotie par un pont de pierre jeté sur l'Euripe, vers le point où l'île se rapproche le plus du continent. La forteresse de Négrepont, qui commande ce point, est une des plus fortes positions de la Grèce ; mais elle n'a qu'une faible importance maritime, parce

que tous les ports dont elle est environnée, même celui d'Aulis, sont de petits bassins creusés au sein des terres; d'où l'on ne peut sortir qu'avec des vents divers, et dans lesquels on ne peut s'engager, sans risquer d'éprouver le sort de la flotte d'Agamemnon. Le canal de l'Euripe n'a pas sous Négrepont plus de 100 pieds de large; mais il s'évase ensuite et présente deux grands golfes, l'un au nord bordé par le littoral de la Phocide, l'autre au sud bordé par celui de l'Attique. Ces deux golfes, jadis défendus, le premier par la forteresse d'Oréos, le second par celle de Carystos, sont également sains et d'une bonne tenue; mais on préfère au golfe du nord, très-étranglé vers son entrée, celui du sud, dont le gissement au vent des Cyclades est le plus favorable aux mouvements et aux opérations d'une flotte.

Le mont Œcha, qui traverse l'Eubée dans toute sa longueur, projette au sud le cap Capharée, presque aussi fameux par ses naufrages que le cap Ténare. On l'appelle aujourd'hui le cap Doro, et il offre le débarquement le plus direct aux vaisseaux qui veulent monter dans l'Hellespont ou s'élever dans le golfe de Thessalonique. Andros, Tinos, Myconi et toute la chaîne orientale des Cyclades ne paraissent être qu'un prolongement du mont Œcha, qui semble lui-même descendre d'île en île jusqu'à celle de Carpathos et même jusqu'à celle de Rhodes, pour s'unir aux montagnes sous-marines venant de Crète et aller ensuite sur la côte d'Asie commencer le mont Taurus. Cette chaîne de montagnes sous-marines, qui lie la Grèce à l'Asie, est aussi bien marquée et presque aussi sensible, que si elle surnageait sur les flots.

La rade de Caïro dans Andros est d'un accès difficile, et celle de San-Nicolo dans Tinos est ouverte presqu'à tous les vents. Il faut, quand on ne peut débouquer, aller chercher le port de Myconi, qui est d'une meilleure tenue, mais qui ne pouvant être défendu, parce qu'il est trop éloigné du rivage, n'offre à un petit armement aucune garantie contre un grand. En général, tous les ports de l'Archipel ont l'inconvénient d'être au premier occupant et d'obliger ceux qui les tiennent à une défense de côtes trop étendue et trop dispendieuse. Ils ne peuvent pour cette raison convenir qu'à des bâtiments en croisière ; et la flotte, maîtresse de la mer, l'est de tous ces ports. Quand on veut faire un établissement solide, il faut aller chercher un port du continent ; et voilà pourquoi les maîtres des côtes continentales de la Grèce le seront toujours des îles. Les Russes, il est vrai, s'étaient établis à Paros, lors de leur première expédition ; mais en temps de guerre, tout est relatif aux circonstances. Après le désastre de Tchesmé, il ne parut plus dans l'Archipel de vaisseaux turks, et les Russes pouvaient s'établir partout où ils voulaient. Or le port de Paros, entouré d'îles commerçantes et d'une population grecque, leur convenait mieux que tout autre port du continent, où ils auraient pu craindre le voisinage des Turks.

Les îles de Naxie, d'Amorgos, d'Astypalie et de Carpathos, qui forment la queue de la ligne, offrent peu de ressources maritimes. On ne trouve que des rades désertes et peu sûres dans les trois dernières de ces îles, et la nature, qui a prodigué tous ses dons à Naxie, lui a refusé un port. La ligne orientale des

Cyclades n'a donc d'importance maritime, que parce qu'elle offre les débouquements; et c'est ce qui donne au port de Myconi presque autant d'importance qu'à ceux de Paros et de Milo. Le débouquement de Myconi est le plus aisé de tous, et il est plus fréquenté que celui du cap Doro, parce que des vents plus doux permettent aux navigateurs de s'élever par le canal de Chio ou par celui de Lesbos sur la côte de l'Asie-Mineure, pour aller y chercher les brises de terre, qui dans l'été soufflent constamment pendant le jour et qui sont comme les vents alisés de l'Archipel.

## CHAPITRE III.

Des Sporades et de la côte occidentale de l'Asie-Mineure.

---

L'ILE de Carpathos, le dernier anneau de la ligne orientale des Cyclades, lie les trois premières lignes de l'Archipel à l'île de Rhodes où commence la quatrième ligne, ou la ligne des Sporades, qui se prolonge le long du littoral de l'Asie-Mineure par Cos, Samos, Chio et Lesbos jusqu'à l'île de Lemnos et à l'entrée de l'Hellespont.

Rhodes, située à l'angle sud-ouest de l'Asie-Mineure, au débouquement de l'Archipel dans la mer de Chy-

pre et sur la route de Constantinople à Alexandrie, fut long-temps le boulevard des chrétiens contre les Turks. Son port est aujourd'hui à demi-comblé, et ses fortifications autrefois si célèbres tombent en ruine : elle n'a donc plus, comme place de guerre, une grande importance ; mais elle en aura toujours une très-grande par sa position militaire et maritime ; car elle présente la tête de pont la plus propre pour passer de l'Archipel dans l'Asie-Mineure, et elle ouvre et domine le golfe de Macri. Or ce golfe a la même importance dans la mer de Chypre que la rade de Trinquemale dans la mer de l'Inde. L'escadre qui en est maîtresse est sûre d'arriver la première sur les côtes de l'Égypte et de la Syrie ; et comme ces côtes n'ont point de port, la rade de Macri est presque le seul asile ouvert aux vaisseaux qui croisent dans ces parages.

De Rhodes à l'Hellespont, toute la côte est parsemée de havres et présente un canal presque continu entre les îles et le continent. Après avoir doublé le promontoire de Cnide, on entre dans le golfe Céramique, au-devant duquel est l'île de Cos, patrie d'Hippocrate, aussi renommée aujourd'hui pour la douceur de son climat que pour la beauté de ses jardins; et laissant à droite la péninsule qui porte les ruines d'Halicarnasse, on va mouiller près de celles de Myndus dans le golfe d'Yasus ou, en plein canal, devant la petite île de Léros ou devant celle de Pathmos ; mais la côte de l'Asie-Mineure devient dangereuse, à mesure que l'on approche du Méandre, qui charrie des sables fort avant dans la mer et qui a enseveli sous ses eaux les ruines de Milet. Le mont Lathmus, cé-

lèbre par les amours de Diane et d'Endymion, est un point de reconnaissance sur toute cette côte, qui se termine à un promontoire du mont Mycale, dont l'île de Samos n'est plus séparée que par un canal étroit, fermé jadis avec une chaîne de fer. On entre dans le golfe d'Éphèse par un autre canal plus large, ouvert entre l'île de Samos et celle d'Icarie. Les deux passes de Samos sont des points très-favorables aux croisières, parce qu'elles sont sur la route de tous les bâtiments qui montent d'Alexandrie à Constantinople ou qui descendent de Constantinople à Alexandrie.

Dès que l'on a traversé le golfe d'Éphèse, on s'élève, en tournant la péninsule de Clazomène, dans le canal qui est entre cette péninsule et l'île de Chio, renommée par ses belles campagnes, tout couvertes d'oliviers, de lentisques, d'orangers, de myrtes et de jasmins. Le canal de Chio a dix lieues de long sur deux ou trois de large et ressemble à une mer fermée. On voit à l'entrée la petite île de Vénético, au milieu sur la droite la rade de Tchesmé, devenue célèbre de nos jours par l'incendie de la flotte othomane, de l'autre côté sur la gauche le port artificiel de Chio, surmonté d'une ville en amphithéâtre qui ressemble à celle de Gènes en miniature, et à la sortie du canal les îles Spalmadoures, entre lesquelles on mouille comme dans un bassin. Le golfe de Smyrne, où l'on pénètre après avoir doublé le cap Kara-Bouroun, est parsemé des plus beaux havres; et si l'on ne veut pas s'engager dans ce golfe sinueux, dont il est quelquefois difficile de sortir, on s'élève vers le nord dans un autre canal, entre la côte ferme et l'île de Lesbos. Chio et Lesbos sont deux îles aussi renommées par leur ferti-

lité que par la douceur de leur climat, et elles offrent l'une et l'autre aux navigateurs toute sorte de rafraîchissements. Chio est sous le vent et Lesbos au vent du golfe de Smyrne. Lesbos commence un autre canal qui semble se confondre avec ce golfe et qui est aussi vaste et presque aussi sûr que celui de Chio. La beauté des deux canaux, leur découpure au sein des terres qui fait leur sûreté, les brises de terre et de mer qui y règnent tour à tour, font de Chio et de Lesbos les deux points maritimes les plus importants de la côte asiatique, après celui de Smyrne. Chio, il est vrai, n'a presque point de havres intérieurs et n'a d'importance maritime que par sa position ; mais Lesbos a d'autres avantages. Le port Hièro, vulgairement nommé port *Olivier*, situé à sa pointe méridionale et s'ouvrant sur le golfe smyrnéen, est le plus beau et le mieux fermé de tous ceux de l'Asie-Mineure, et l'on trouve autour de l'île plusieurs autres mouillages : à l'est, vis-à-vis la côte d'Asie, le double port de Mytilène, couronné par la ville et la forteresse de ce nom : à l'ouest le port Caloni aussi vaste que celui d'Hièro, et au nord, vers le bourg de Molivo, bâti sur les ruines de Méthymne, le port Sigri, ouvert aux navigateurs qui descendent de l'Hellespont et auxquels les vents du sud refusent l'entrée du golfe d'Adramit.

Le golfe d'Adramit s'ouvre sur le canal de Lesbos et s'enfonce dans les terres jusqu'au pied du mont Ida. Il faut mouiller à l'entrée et non au milieu de ce golfe, où l'on pourrait recevoir du Gargare et des autres sommités de l'Ida des raffales qui font dérader les bâtiments. Le meilleur mouillage est celui d'Aïvali ou de Kidonia, au milieu des îles Mosko-Nisi, situées

au vent de tous les passages. En général, il faut mouiller dans les deux passes de Chio et de Lesbos en plein canal ou sur le rivage des îles, et ne pas s'aventurer au milieu des golfes qui bordent la côte d'Asie, parce que les vents étant presque toujours au nord, on aurait de la peine à y appareiller, et que l'on pourrait y être surpris par un ennemi venant du nord. C'est ce qui, dans la première expédition des Russes, arriva à la flotte othomane, qui, après avoir fait la faute de se laisser serrer entre la côte asiatique et l'escadre russe, s'engagea imprudemment dans la baie de Tchesmé, d'où il ne lui fut plus possible de sortir; au lieu qu'elle aurait pu recevoir ou éviter le combat, si elle eût mouillé en plein canal au milieu des îles Spalmadoures.

De Lesbos à l'entrée de l'Hellespont, la côte est partout saine et abordable. Après avoir doublé le cap Lectos, appelé maintenant cap Baba du bourg de ce nom, on découvre les ruines d'Alexandria-Troas; et laissant à gauche l'île de Ténédos et plus loin celle de Lemnos, qui à une certaine distance semble toucher au mont Athos et qui termine au nord la ligne des Sporades, on s'élève vers le cap Sigée dans l'Hellespont. Les deux îles d'Imbros et de Samothrace, situées au-devant du golfe de Saros, et celle de Thasos, située au-devant de la forteresse de la Cavale, ne recèlent aucun port; mais on peut mouiller tout le long de la côte, entre l'île de Thasos et la terre ferme; et les trois golfes de la Chalcidique, et surtout celui du mont Athos, offrent des mouillages aussi sûrs que commodes, parce qu'ils sont au vent de tout l'Archipel.

On voit par cette disposition des côtes et des îles qu'une flotte établie dans l'Archipel et maîtresse de

ses ports, peut toujours y combattre avec avantage une flotte ennemie qui voudrait s'y introduire, en occupant d'abord la ligne entre l'île de Cythère et celle de Crète, puis en se repliant sur la ligne occidentale des Cyclades, ensuite sur la ligne orientale, et enfin en se retirant derrière la ligne des Sporades, où elle trouverait des abris sûrs dans tous les ports de la terre ferme et où elle conserverait toujours le vent sur la flotte ennemie : ce qui lui donnerait de grands avantages sur cette flotte, puisqu'elle pourrait toujours se retirer devant elle derrière quatre lignes successives et toujours à son gré accepter ou refuser le combat.

## CHAPITRE IV.

### De l'Hellespont et de la côte de Troie.

Les îles de Ténédos et de Lemnos, situées à l'entrée de l'Hellespont, en sont regardées comme les deux clefs. La première, il est vrai, n'a qu'un mouillage peu sûr, *statio malè fida carinis* ; mais l'autre présente quatre beaux ports : au nord le port Paradis, à l'est le port Cochino près des ruines d'Héphœstia, à l'ouest celui de Myrine près de la forteresse moderne de Lemnos, et au sud le port Saint-Antoine, un des meilleurs de l'Archipel. Ce port réunit tous les avan-

tages que l'on peut désirer dans un port militaire : il est précédé d'une rade immense, facile à prendre et à tenir, et il communique avec cette rade par un goulet étroit, qui ne pourrait être forcé, si l'on fortifiait les écueils dont il est bordé. La petite île de Ténédos, voisine de la côte de Troie, convient mieux à une flotte en croisière, parce qu'elle ferme en quelque sorte l'Hellespont ; mais cette flotte ne peut stationner que dans les ports de l'île de Lemnos, qui seuls lui offrent en tout temps un asile assuré. Lemnos est donc la position militaire la plus importante de l'Archipel : elle intercepte, comme celle de Ténédos, toute communication entre la mer Égée et l'Hellespont, vous place au vent de toutes les îles et vous y maintient, lors même que les vents conspirent à vous en éloigner.

Dans tout l'Archipel et plus particulièrement vers l'Hellespont, les vents sont constamment dans les rhumbs du nord pendant l'été et l'automne, et ils soufflent alternativement de tous les points de la boussole pendant l'hiver et le printemps. Les brises de terre ne se font sentir que dans les golfes, et il est rare qu'elles traversent les îles et pénètrent en pleine mer. On ne peut donc monter l'Hellespont que dans deux saisons de l'année, parce qu'il faut des vents du sud et même des vents très-frais, pour refouler les courants. Dans les autres saisons les vents du nord, qui soufflent dans la direction des eaux et qui en augmentent la rapidité, repoussent avec violence tous les bâtiments, et ils les rejetteraient jusque dans les Cyclades, ou du moins jusque sur l'île de Skiros et même sur le cap Capharée, si ces bâtiments ne trouvaient un abri dans le canal de Ténédos ou dans les ports de

Lemnos : c'est ce qui donne à ces deux îles une si grande importance maritime.

La surabondance des eaux, que la mer Noire reçoit et qu'elle ne peut évaporer, est versée successivement dans la Méditerranée par deux grands canaux, le Bosphore et l'Hellespont. Entre ces deux canaux est la Propontide, qui leur sert de bassin de retenue. Le canal de l'Hellespont, le plus grand des deux, a quinze lieues de long sur une largeur qui varie depuis quatre mille toises jusqu'à mille. Ses deux rives, taillées en amphithéâtre et sillonnées par des vallons charmants, ressemblent plutôt aux bords d'un fleuve qu'à ceux d'une mer.

Rien n'est plus imposant que l'entrée de l'Hellespont. Les deux caps élevés, qui forment cette entrée et qui sont les caps Sigée et Éléonte, l'un sur la côte d'Asie, l'autre sur celle d'Europe, sont des plate-formes de 2 à 300 pieds d'élévation, ressemblant à des remparts terrassés. Au pied de ces immenses remparts paraissent devant vous les deux châteaux neufs, dont la blancheur éblouissante contraste avec le sombre azur de la mer : à gauche les îles d'Imbros et de Samothrace, toujours verdoyantes comme si elles sortaient du sein des flots : à droite l'Ida phrygien s'élevant comme une pyramide jusqu'aux cieux; et derrière vous cette multitude d'îles semées confusément au milieu de la mer, comme les arbres dans les forêts; mais à peine est-on entré dans le canal, que la scène change soudain et que l'on se croît transporté comme par enchantement dans le lit d'une rivière, bordée des plus agréables coteaux.

Il faut en entrant serrer le cap Éléonte et arrondir

le cap Sigée, à cause d'un banc qui le borde ; et dès qu'on a doublé ce cap, porter en plein canal, entre le cap Rhétée et le petit fort bâti par Tott [1] sur la côte d'Europe, pour se diriger sur celle d'Asie vers le promontoire de Dardanos, connu maintenant sous le nom de cap des *Barbiers*, derrière lequel on mouille à 400 toises du rivage. Ce mouillage est fermé vers le nord par les deux caps opposés sur lesquels on voit les deux châteaux vieux, appelés vulgairement châteaux des Dardanelles qui, commandant la passe la plus étroite du canal et croisant bien leurs feux, peuvent être regardés du côté de l'Archipel comme les portes de l'Hellespont.

Au-dessus des châteaux vieux est une vaste rade, couverte par une langue de terre qui se détache de l'Asie et qui s'avance vers l'Europe comme pour fermer le canal : c'est la pointe de Nagara, où s'élevait jadis la ville d'Abydos, vis-à-vis laquelle était sur la côte d'Europe celle de Sestos, célèbre par les amours de Héro et de Léandre. On mouille dans la rade d'Abydos à une ou deux encâblures du rivage, et l'on en sort en faisant route vers le nord et en serrant la côte d'Europe, pour éviter une pointe de l'Asie qui se prolonge à plus de 200 toises au-dessous de l'eau. Dès

---

1. Le baron de Tott fut mon prédécesseur dans l'inspection générale des consulats et établissements français du Levant; mais comme il n'était pas consul général à Smyrne, il résidait hors le temps de ses tournées à Constantinople, où il s'amusait à construire pour les Turks des forts et des redoutes, qui sont encore aujourd'hui les ouvrages de fortification les mieux tracés que j'aie vus en Turkie, quoique son inspection ait été faite plus de trente ans avant la mienne.

qu'on a doublé cette pointe, on porte en plein canal, laissant sur la rive européenne le ruisseau d'Égos-Potamos, célèbre par la bataille qui se donna vers son embouchure, et sur la rive asiatique les coteaux de Lampsaque, toujours couronnés de vignobles. On arrive ainsi devant la ville de Gallipolis, qui s'élève en amphithéâtre sur la côte d'Europe, où le canal est de nouveau resserré par une pointe de l'Asie qui porte le bourg de Tchardâk, bâti sur l'emplacement de Parium. Il faut éviter cette pointe et s'approcher de la côte d'Europe, quand on veut entrer dans la Propontide; mais quand on veut mouiller, il faut préférer à la baie de Gallipolis celle de Lampsaque, parce que la pointe de Tchardâk y met à l'abri des vents du nord. Après avoir doublé cette pointe, on débouque dans la Propontide, et l'on atterre sur l'île de Marmora, l'ancienne Proconèse; d'où l'on peut en un jour traverser la Propontide dans toute sa longueur et aller mouiller devant Constantinople, à l'entrée du Bosphore.

La Propontide est un bassin ovale dont la côte septentrionale est presque droite; mais sa côte méridionale est sinueuse et présente un arc de cercle, déchiré par plusieurs golfes qui s'enfoncent dans l'Asie-Mineure jusqu'au pied du mont Olympe. A l'une de ses extrémités sont les îles de Marmora qui masquent l'entrée de l'Hellespont, et à l'autre les îles des Princes qui masquent celle du Bosphore. On peut mouiller dans la Propontide sur toute la côte d'Europe jusqu'à Rhodosto; mais ces mouillages ne sont bons qu'en été. En hiver, il faut chercher des abris plus sûrs vers la côte d'Asie sous la presqu'île de Cyzique ou dans les golfes de Moundania et de Nicomédie.

La navigation de la Propontide est aisée, parce que la mer est large et qu'on peut y louvoyer avec des vents contraires ; mais celle de l'Hellespont, où la mer est très-resserrée et où les vents suivent la direction du canal, est difficile. La plus grande difficulté, après celle des vents, est celle des courants. Les vents du canal sont les mêmes que ceux de l'Archipel. Seulement ils sont plus variables au printemps ; mais pendant l'été et l'automne ils se tiennent constamment dans les rhumbs du nord, et ils ne sont bien favorables qu'en hiver, où ils passent dans les rhumbs du sud et s'y tiennent presque aussi constamment.

Les deux côtes de l'Hellespont sont élevées et sinueuses, et elles se défendent contre les vents par leur élévation et leur gissement ; en sorte que le même vent, qui vous pousse dans le canal, vous abandonne souvent dès l'entrée, et que vous n'avez alors d'autre ressource que d'aller mouiller derrière le cap Rhétée, sur une côte crayeuse à laquelle on a donné le nom de *Taches blanches*. Le mouillage des Taches blanches, ceux de Dardanos, d'Abydos et de Lampsaque, tous les quatre sur la côte d'Asie, sont comme autant d'échelons qui reposent le navigateur et qui l'aident à monter l'Hellespont, quand il est contrarié par les vents.

Mais, pour monter l'Hellespont, on n'a pas seulement les vents à vaincre, il faut encore lutter contre les courants. Ces courants sont très-forts depuis l'entrée du canal jusqu'à la pointe d'Abydos, et l'on estime qu'ils filent trois nœuds à l'heure : ils sont moins forts d'Abydos à Gallipolis, et à peine sensibles à l'entrée de la Propontide.

Il y a deux positions plus particulièrement fortifiées sur l'Hellespont. La première est à l'entrée du canal, l'autre à quatre lieues au-dessus sur la passe la plus étroite ; et chacune de ces positions est défendue par deux châteaux, l'un en Europe, l'autre en Asie. Le moins mauvais de ces châteaux est le premier château d'Europe, bâti sur le cap Éléonte : il occupe une petite hauteur, séparée par un vallon de toutes celles qui le dominent. On n'a pas mal défilé ce fort, en élevant autant qu'on l'a pu ses tours et son enceinte ; et si on avait pu l'entourer d'un fossé et le protéger par quelques ouvrages extérieurs, on aurait complété sa défense. C'est au pied de ce château que l'on montre le tombeau de Protésilas. On avait élevé, dans les dernières guerres contre les Russes, une batterie carrée sur la sommité qui couronne le cap Éléonte; mais on a depuis abandonné cet ouvrage, tandis qu'on aurait dû le perfectionner. Si on l'avait remplacé par un petit fort, jamais on n'aurait pu prendre à revers le premier château d'Europe.

Le premier château d'Asie est bâti sur la rive gauche du Simoïs, entre le cap Sigée et le cap Rhétée, à la distance de 1900 toises de celui d'Europe, et il est dominé à demi-portée de canon par toutes les hauteurs qui descendent du premier de ces promontoires : ce qui en rendrait la défense très-difficile. Il faudrait occuper par quelque ouvrage de fortification la principale de ces hauteurs, très-propre par son site à recevoir une forteresse. Il n'y a point de plus bel emplacement sur la côte, point de site plus riant, point de plus belle perspective ; et les Romains auraient dû y transporter la ville de Troie, qu'ils regardaient comme

leur berceau, au lieu d'aller bâtir à grands frais Alexandria-Troas dans un bas-fond et dans un lieu malsain. On voit aujourd'hui sur cette hauteur un petit village nommé Yéni-Chéer, au même lieu où l'on voyait jadis l'antique ville de Sigée. L'Athénéum ou temple de Minerve, qui faisait le principal ornement de cette ville, occupait vraisemblablement l'emplacement d'une église grecque, au-devant de laquelle j'ai vu moi-même un bas-relief en marbre blanc, transporté depuis en Angleterre et représentant la consécration d'un enfant à Minerve. La déesse est assise, telle qu'Homère nous la représente dans son temple de Troie : plusieurs femmes se présentent devant elle, et une de ces femmes porte l'enfant qui doit lui être consacré. Le temple de Sigée était très-ancien ; et ce qui le prouve, c'est une inscription gravée sur un des pilastres du temple et écrite en caractères *boustrophédons*.

Le fort Tott, construit au-dessus du cap Éléonte sur la côte d'Europe, pour lier la première position à la seconde, est une batterie détachée de treize embrasures, retranchée à sa gorge et flanquée de tourelles. Ce fort est bien entendu. Assis sur un pic élevé, en face de l'embouchure du canal et à l'opposite du cap Rhétée, il n'est point dominé, et tous les vaisseaux qui entrent sont obligés de lui présenter la proue : il est par son élévation à l'abri de leur feu qui pourrait à peine en écrêter les merlons. L'ouvrage de Tott est très-bien tracé, et les Turks ont mal fait de le laisser dégrader.

Les seconds châteaux ou les châteaux vieux, plus connus sous le nom de châteaux des Dardanelles, sont situés à quatre lieues au-dessus des premiers et à

1040 toises l'un de l'autre. Le château d'Europe est dominé par une montagne voisine, quoiqu'on en ait prodigieusement élevé le donjon. Il paraît qu'on a voulu profiter des avantages du site, pour se procurer des feux fichants. Il y a au-dessus de ce château, sur les bords du canal, un bourg assez peuplé, nommé Maïto, qui paraît avoir été bâti sur l'emplacement de Madytos, et au-dessus de Madytos la baie de Kilia, où les Turks débarquèrent lors de leur première descente en Europe.

Le second château d'Asie est appuyé à la rive droite du Rhodius, comme le premier l'est à la rive gauche du Simoïs : ce qui rend la position de ces deux châteaux assez avantageuse, parce que les langues de sable, qui les entourent, gêneraient les approches. On appelle proprement le second château d'Asie le château des Dardanelles, du nom de la petite ville qui environne le château et qui a remplacé l'ancienne Dardanos dont on voit encore les ruines à quelque distance de là, vers le cap des *Barbiers*. Le château des Dardanelles n'est pas mieux ni différemment construit que les trois autres, quoiqu'il ait plus d'apparence et de réputation. C'est toujours, du côté du canal, une batterie à fleur d'eau où l'on descend par une double rampe, du côté de la terre une enceinte flanquée de tours, et dans le milieu un pâté ou donjon d'une forte maçonnerie. Tott avait élevé à l'embouchure du Rhodius une batterie qui lui servait d'épaulement ; mais cette batterie a été abandonnée, et on n'en voit plus que le relief.

Des bouches à feu assez bien coulées, qui peuvent même paraître imposantes par leur grandeur mais qui

sont en général très-mal montées, telle est l'artillerie de tous les châteaux. Cette artillerie est si mal disposée, l'exécution des feux si lente à cause de l'énormité des calibres, qu'il est douteux qu'elle pût être servie sous le feu d'un vaisseau. Les Turks s'imaginent, en surchargeant les pièces, augmenter la portée des boulets, et ils ne prennent pas même la peine de pointer. On leur avait conseillé, pour leur épargner cette peine et les dispenser d'ajuster après chaque coup, de monter leurs canons sur des affûts à aiguille; mais ces affûts ne sont bons que contre un but fixe, et celui, que présente un vaisseau à la voile, est toujours mobile: on aurait beaucoup mieux fait de leur former des canonniers. Tous les ouvrages de l'Hellespont, à l'exception de ceux de Tott, sont mal tracés et mal défilés. Les deux premiers châteaux, trop éloignés l'un de l'autre, croisent mal leurs feux, et les deux autres, qui les croisent mieux, sont mal construits; en sorte qu'il serait aujourd'hui presque aussi facile de forcer le canal de l'Hellespont que celui du Sund. Aucun de ces châteaux n'est d'ailleurs terrassé, et leurs murs, à la première décharge, enseveliraient sous leurs éclats les canons et les canonniers. La meilleure manière de les défendre dans leur état actuel, serait de s'embosser devant eux et d'y ajouter quelques ouvrages extérieurs, pour en éloigner les approches. Il faudrait ensuite en réparer les murs et ne pas se contenter de les recrépir, comme on a coutume de le faire, élever des parapets en gazon, et surtout monter les canons sur des affûts appropriés à la forme des pièces.

Mais si on voulait établir un bon système de défense sur tout le canal, il faudrait l'adapter à sa con-

figuration et à son hydrographie. La côte d'Europe est plus élevée que celle d'Asie, et la domine sur presque tous les points. Il faudrait donc fortifier l'une de préférence à l'autre ; et comme presque tous les mouillages sont en Asie, il faudrait fortifier tous les points de la côte européenne qui les commandent. Il faudrait aussi consulter pour l'emplacement des batteries la direction des vents et celle des courants.

Le canal de l'Hellespont est très-sinueux ; mais il se dirige le plus constamment du nord-est au sud-ouest. Cette direction détermine celle des vents et des courants. Le gissement des côtes modifie encore l'action de ceux-ci : tantôt les eaux se portent avec violence d'une pointe à l'autre, et tantôt elles tournent sur elles-mêmes dans des anses profondes, où leur mouvement est ralenti et où elles produisent une espèce de remous : d'autres fois elles coulent en ligne droite parallèlement aux deux rivages. Ces notions hydrographiques doivent donc déterminer le site des nouveaux ouvrages. Si l'on adaptait la défense de l'Hellespont au gissement des côtes et à la direction des courants, on abandonnerait les deux premiers châteaux, qui sont trop éloignés l'un de l'autre, ou on les convertirait en de simples batteries; mais on s'empresserait de réparer le fort Tott, propre à enfiler l'embouchure du canal, et assez élevé pour permettre de lancer des boulets ramés sur tous les vaisseaux qui entrent et qui ne peuvent surmonter les courants, sans se couvrir de voiles.

Il faudrait ensuite construire deux batteries sur les deux revers du promontoire des Dardanelles : la première, prenant de l'avant tout vaisseau qui monte et le prolongeant dans toute sa longueur, l'endommage-

# CHAPITRE V.

Suite du précédent.

On peut tourner l'Hellespont par la Troade ou par la Chersonèse de Thrace. La première de ces attaques serait renouvelée des Grecs, et elle est indiquée dans l'Iliade. Que l'on se figure la plaine de Troie, telle que je l'ai décrite ailleurs, comme une vallée semi-circulaire de quatre lieues de long sur une ou deux de large, qui s'ouvre du sud au nord sur l'Hellespont, entre le cap Sigée et le cap Rhétée, et qui s'élève par les plus douces ondulations depuis les bords du canal jusqu'aux premiers gradins du mont Ida. A l'est de la vallée coule le Simoïs, et à l'ouest, parallèlement à la mer Égée, le Scamandre. Le Simoïs descend comme un torrent du haut du mont Cotylus, une des plus hautes sommités de l'Ida, et va se jeter dans l'Hellespont derrière le cap Sigée, après un cours de 18 lieues. Le Scamandre, au contraire, fleuve paisible, naît au fond même de la vallée, au pied d'une colline près de laquelle on voit le petit village de Bounar-Bachi, et n'a qu'un cours de quatre lieues. Les deux fleuves, après avoir arrosé la vallée, réunissaient autrefois leurs eaux à l'est du cap Sigée et n'avaient qu'une même

embouchure; mais on a détourné dans ces derniers temps le cours du Scamandre, qui va se jeter maintenant dans la mer Égée, au sud du cap Sigée, vis-à-vis l'île de Ténédos. A la tête de la vallée est le village de Bounar, sur un plateau légèrement ondulé qui s'élève par une rampe douce jusqu'à une hauteur escarpée dont le Simoïs tourne et baigne le pied, et plus à l'ouest une autre colline moins élevée, au pied de laquelle sont les deux sources du Scamandre: l'une tiède et exhalant, quand l'atmosphère est refroidie, une fumée épaisse: l'autre froide et le paraissant encore davantage pendant les chaleurs de l'été. Il paraît, d'après le récit d'Homère, que la ville de Troie, l'ancienne Ilion, occupait le plateau de Bounar, et que sa citadelle, nommée Pergame, s'élevait sur la colline escarpée, baignée par le Simoïs, et où l'on montre encore les tombeaux de Priam, d'Hector et de Pâris. La ville était ainsi environnée à l'est et au sud par les escarpements du Simoïs, à l'ouest par l'*Érinéos* ou colline des figuiers sauvages, d'où sort le Scamandre, et au nord par une esplanade, devant laquelle était la porte Scée qui faisait face à l'Hellespont. Il paraît aussi, d'après l'inspection des lieux, que les Grecs venus au siége de Troie débarquèrent avec leur mille vaisseaux, qui n'étaient que de simples barques, à l'embouchure du Simoïs, entre le cap Sigée et le cap Rhétée; qu'ils tirèrent leurs barques à terre, en les disposant sur deux lignes à cause du peu d'étendue du rivage [1], et qu'ils

1. Il n'y a guère d'un cap à l'autre que 3000 toises, en suivant la courbure du rivage.

assirent leur camp entre ces deux lignes, en les liant l'une à l'autre par un mur en terre flanqué de tours de bois, et en couvrant leur front d'un fossé large et profond, garni de palissades. Aux deux flancs ou aux deux extrémités opposées étaient le quartier d'Achille et celui d'Ajax, aux mêmes lieux où l'on montre encore leurs tombeaux, et au milieu le quartier d'Ulysse et la tente d'Agamemnon, où se tenait le conseil des Grecs. En avant, vers l'ouest, s'élevait la longue colline de Throsmos qui bordait la mer Égée, et à l'opposite, vers l'est, la *Callicolone* ou belle colline qui séparait la vallée du Simoïs de celle où coule le Thymbrius, et où l'on voit les ruines du temple d'Apollon Thymbréen. Cette dernière colline est encore très-agréablement ombragée, et elle se prolonge par les mouvements les plus doux jusque sur le plateau où l'on bâtit depuis la nouvelle Ilion [1]. Le théâtre de la guerre s'établit dans la plaine occidentale. Au milieu coulaient le Simoïs et le Scamandre, l'un à l'est, l'autre à l'ouest; et au fond, sous les murs de l'antique

1. La nouvelle Ilion, ou *Ilium recens*, était regardée par les Romains comme leur berceau, et elle fut érigée par eux en un municipe, qui avait son conseil général et son sénat parmi les principaux citoyens, et son magistrat suprême dans le grand-prêtre de Minerve. Son territoire était divisé en trois phratries ou tribus, ayant chacune un phylarque, un stratège et une administration particulière, sous la dépendance de l'administration centrale d'Ilion: c'était un petit état dans un grand. Quelques voyageurs ont confondu les deux Ilion, mais à tort, puisqu'on voit encore les ruines de l'une vers le village de Bounar-Bachi et les ruines de l'autre vers celui de Khalil-Eli-Keuï.

Ilion, était le camp des Troyens qui s'étendait d'un côté vers la Callicolone, et de l'autre vers le mont Throsmos; d'où l'on pouvait aisément attaquer et même tourner le camp des Grecs. Sur la première colline étaient assis les dieux protecteurs des Grecs, sur l'autre ceux des Troyens; et le champ de bataille était entre les deux fleuves, les Grecs à l'ouverture de la vallée, les Troyens au fond, les dieux tout autour, et le prix de la victoire, Troie, sur un site élevé, environné à l'est et au sud par le Simoïs, à l'ouest par la colline de l'Érinéos, le seul point qui pût favoriser les approches de la ville, et au nord par une esplanade où l'on voyait le camp des Troyens, en regard de celui des Grecs.

Quand on examine les diverses positions de cette plaine, on reconnaît que la position de Bounar est encore la meilleure, parce qu'elle donne les sources du Scamandre et le cours du Simoïs, et qu'en ouvrant les vallées de l'Ida, et en particulier celle d'Ænaï, elle ouvre toute l'Asie-Mineure; mais quelle que soit la beauté de cette position, elle n'est pas aussi favorable que celle de la Chersonèse de Thrace pour tourner l'Hellespont. Les Grecs n'avaient rien à craindre de leur temps en entrant dans le canal: ils devaient donc entrer dans la plaine de Troie par l'embouchure du Simoïs. Mais on ne pourrait y entrer aujourd'hui par cette embouchure, sans essuyer la bordée des deux premiers châteaux. Il faudrait donc, pour éviter ces châteaux, débarquer en face de Ténédos et pénétrer dans la vallée par le nouveau lit du Scamandre. On pourrait ensuite monter sur la plateforme qui borde la mer Égée, tourner le cap Sigée et descendre des

hauteurs de ce cap sur le premier château d'Asie; mais ce château pris, on ne pourrait parvenir au second qu'en longeant la côte ou en remontant la vallée du Thymbrius: or, par l'une et l'autre de ces routes, on aurait à traverser des gorges étroites et un terrain difficile, marécageux, où une petite troupe pourrait en arrêter une grande. Il vaut donc mieux tourner l'Hellespont par la Chersonèse de Thrace que par la Troade.

La Chersonèse de Thrace est cette langue de terre qui semble se détacher de l'Europe comme pour s'unir à l'Asie et qui est comprise entre l'Hellespont et le golfe de Saros. L'isthme, par lequel elle tient à la Thrace, n'a que deux lieues de large, et il était jadis fermé par un mur qui joignait les deux mers et qui était flanqué des trois forteresses de Cardie, Lyzimachie et Pactiée. Cardie était au fond du golfe, Lyzimachie au milieu de l'isthme et Pactiée sur l'Hellespont, entre Gallipolis et Ganos. La presqu'île est si escarpée sur sa côte septentrionale, que la sonde n'y trouve point de fond; mais il y a derrière le cap Bacla, dans la baie de Cardie, un bon mouillage où il serait aisé à une flotte d'opérer un débarquement, et d'où l'on pourrait monter par des hauteurs faciles jusqu'au noyau de l'isthme. Ce noyau n'a pas en ligne droite plus de 4,000 toises d'épaisseur, et on pourrait le défendre par une chaîne de redoutes, que l'on armerait avec l'artillerie tirée de la flotte. Le terrain est très-haché autour de l'isthme et se prêterait à une bonne défensive. L'attaque par l'isthme a cet avantage qu'elle isole tout-à-coup la Chersonèse du reste de la Turkie, et qu'en l'isolant, elle la prive de tout secours. Il suffit

d'ailleurs d'occuper l'isthme, pour être maître de toute la péninsule, parce qu'on occupe alors la tête de toutes les hauteurs qui la traversent et que des plus grandes on peut descendre sur les plus petites, et même sur tout le littoral. On peut donc tourner l'Hellespont par l'isthme de la Chersonèse de Thrace et tourner ainsi tous les forts du canal qui défendent la rive européenne. Or cette rive étant plus élevée que celle d'Asie et la commandant sur presque tous les points, les défenses de la rive asiatique ne pourraient tenir et seraient obligées de capituler. On se rendrait ainsi maître des deux rives du canal; et si l'on voulait fortifier, dans le cercle des positions intérieures, les deux positions de Gallipolis et de Tchardâk, on pourrait fermer aux Turks même l'Hellespont et les emprisonner dans le bassin de la Propontide. La Chersonèse de Thrace est donc un des points les plus sensibles de la frontière othomane, et les Turks ne peuvent s'y défendre contre une armée de débarquement qu'en relevant la forteresse de Cardie, pour offrir à leurs propres troupes un abri sous cette forteresse. Autrement, ils s'exposeraient à se faire enfermer dans la presqu'île, s'ils voulaient la défendre, ou à se faire jeter dans les marais du golfe de Saros, s'il se détachaient de la presqu'île pour couvrir la route de Constantinople.

# CHAPITRE VI.

## Du Bosphore et de Constantinople.

Le Bosphore de Thrace est un canal qui, comme celui de l'Hellespont, sépare l'Europe de l'Asie et qui verse les eaux de la mer Noire dans la Propontide, comme l'Hellespont verse celles de la Propontide dans la mer Égée; mais il est moins grand, et il n'a que sept lieues de long, ou, pour parler avec plus de précision, que 15,300 toises, sur une largeur variable depuis 1,900 toises jusqu'à 360. Il se dirige d'abord d'est en ouest; mais il se courbe ensuite vers le sud, et sa direction générale est comme celle de l'Hellespont du nord-est au sud-ouest. Ses deux rives sont très-escarpées, et elles sont sillonnées par des vallons encaissés, à l'issue desquels on trouve des baies plus ou moins profondes, présentant les plus beaux mouillages; en sorte que ce canal peut être regardé comme une immense rade qui précède le port de Constantinople.

Le Bosphore s'ouvre du côté de la mer Noire comme un entonnoir, au fond duquel sont les petites îles Cyanées. Sur les deux caps opposés, qui forment l'entrée et qui portent chacun un fanal pour guider les na-

vigateurs, sont les deux châteaux de Fanaraki ou des Phares, l'un en Europe, l'autre en Asie, éloignés entre eux de 2,200 toises. Ces châteaux ont chacun deux batteries et un donjon, dont la plate-forme n'a point de canons, mais qui pourrait en recevoir, si l'on voulait abaisser la hauteur du parapet. Le château d'Europe est mal placé, et il aurait dû l'être sur la pointe où est le phare, position qui l'aurait rapproché de 300 toises du château d'Asie. On aurait encore mieux fait de placer le premier sur une montagne, plus au sud; et ce site devait être préféré à tous les autres, parce qu'il n'est point dominé. Le château d'Asie renferme le phare dans son enceinte, et il offre cet avantage, que l'on peut y donner ou refuser les feux aux vaisseaux qui entrent dans le Bosphore.

A une demi-lieue des deux châteaux, vers le point où le canal commence à se rétrécir, sont les deux forts de Tott, l'un en Asie, l'autre en Europe, éloignés seulement entre eux de 900 toises, et croisant assez bien leurs feux pour être regardés comme les clefs du Bosphore du côté de la mer Noire. Le fort d'Asie n'est qu'une simple redoute, composée de quatre batteries étagées les unes au-dessus des autres, et le fort d'Europe n'est composé que de trois batteries couronnées par un donjon qui occupe un site très-élevé. Ces deux forts sont mieux placés que ceux des phares; mais ils sont aussi mal défilés, et l'on a reproché à Tott, qui les a construits, de ne pas les avoir assez dégagés du commandement des hauteurs voisines et d'en avoir si mal distribué les feux, que les batteries ne pourraient tirer que lorsque les vaisseaux seraient devant elles ou les auraient dépassées; au lieu qu'en

opposant les plus grandes faces vers l'embouchure du canal, on aurait pu se donner l'avantage de prolonger de l'avant à l'arrière les vaisseaux qui entrent, et qui, secondés tout à la fois par les vents et les courants, passent devant les deux forts avec la rapidité d'une flèche. Le fort d'Europe a une batterie souterraine et deux à ciel ouvert. La première est en maçonnerie et a toute la capacité nécessaire; mais elle a l'inconvénient de toutes les batteries casematées, celui de se remplir de fumée à la première décharge et d'aveugler les canonniers : ce qui est ici d'autant plus fâcheux, que tous les objets à battre sont mobiles et passagers. Les batteries à ciel ouvert sont bien entendues; mais elles sont sur des plate-formes mal remblayées. Le fort d'Asie a comme celui d'Europe une batterie casematée, et il en a trois à ciel ouvert, dont deux sont à-peu-près inutiles, parce qu'il est très-difficile de bien tirer d'un ouvrage reculé, quand on a un autre ouvrage devant soi.

A une lieue au-dessous des forts Tott et sur une des passes les plus étroites du canal, sont les deux vieux châteaux, connus sous le nom de *Kavacs*, éloignés seulement de 360 toises l'un de l'autre, et bâtis, l'un sur les fondements du temple de Jupiter-Urius, l'autre sur ceux du temple de Jupiter-Sérapis. Le château d'Asie est composé de deux batteries à fleur d'eau, séparées entre elles par un donjon. Derrière ce château, et à la distance de deux portées de fusil, on voit sur une hauteur escarpée un vieux fort génois, consistant en deux tours bastionnées, liées par une simple courtine. Il faudrait détruire ce fort qui domine le château d'Asie, ou l'occuper, comme poste de

communication, avec une simple redoute. Le château d'Europe consiste dans une simple batterie à fleur d'eau, derrière laquelle est un vieux donjon occupant un vallon étroit où coule un filet d'eau que l'on a décoré du nom pompeux de Chrysorhoas. Ce château est situé au pied d'une montagne très-élevée, sur laquelle il y avait jadis un autre fort génois, renfermant un phare dont on voit encore les ruines. Les deux forts génois étaient trop élevés et ne défendaient pas aussi bien la passe du canal que les deux châteaux qui les ont remplacés.

Au-delà de ces deux châteaux, la côte d'Asie fait une énorme saillie, connue sous le nom de mont du Géant, d'où l'on aperçoit tout à la fois la mer Noire et la Propontide; et la côte d'Europe fait un grand coude, au fond duquel est le village de Bouyouk-déré et à l'extrémité celui de Tharapia, l'un et l'autre renommés pour la beauté de leur site. A l'origine de ce coude, sont deux batteries à fleur d'eau très-bien construites, l'une en Europe au pied d'une montagne basaltique, l'autre en Asie au pied du mont du Géant, mais ne donnant toutes les deux que des feux rasants qui pourraient être facilement éteints, tandis qu'on aurait pu profiter du relief du terrain pour étager les batteries et se ménager des feux fichants qui auraient pris les vaisseaux de travers.

Le port de Bouyouk-déré, situé au fond du coude, est la relâche ordinaire de tous les bâtiments qui veulent sortir du canal, pour entrer dans la mer Noire. Autour du port est un beau village orné de maisons de plaisance et bordé d'une riante prairie, au milieu de laquelle s'élève un groupe de huit platanes, rangés

en cercle, qui tiennent à la même souche et qui offrent en été un magnifique dôme de verdure : c'est la promenade la plus fréquentée du Bosphore. Le village de Tharapia, situé en amphithéâtre à l'extrémité du coude, n'est pas moins remarquable que celui de Bouyouk-déré par la beauté de ses ombrages et par celle de ses jardins suspendus en terrasses.

Le Bosphore se courbe vers le sud au-delà de Tharapia, et il est tellement échancré sur son pourtour, que les angles saillants d'une rive correspondent exactement aux angles rentrants de l'autre; en sorte que les deux rives s'emboîteraient aisément, si la même cause, qui les sépara, tendait à les réunir. Le canal s'élargit ensuite et se rétrécit tour à tour; et c'est sur une des passes les plus étroites, à environ deux lieues de Bouyouk-déré et à la même distance de Constantinople, que l'on voit les deux châteaux neufs, nommés proprement *hissars*, l'un en Europe sur le cap Hermée, l'autre en Asie sur le cap opposé, et éloignés seulement entre eux de 400 toises : ce sont deux triangles flanqués chacun de trois tours et adossés l'un et l'autre à une hauteur escarpée, qui les domine. Deux des tours sont sur le canal, et la troisième est sur la rampe de la hauteur. Le château d'Europe est situé entre deux ruisseaux qui en appuient les flancs, et celui d'Asie sur les bords d'une petite rivière qui paraît être l'Arété des anciens et qui offre les ombrages les plus frais : c'est dans un kiosque charmant, bâti au milieu de ces ombrages, que le sultan vient quelquefois en été oublier les soucis du gouvernement et les tracasseries du séraï.

Ces deux châteaux sont les derniers du canal et

peuvent être regardés comme les clefs de Constantinople du côté de la Propontide; mais ils sont comme tous les autres mal construits et mal défilés. Des murs de gorge sans parapets et des parapets dépourvus de flancs: des embrasures au niveau et si près du terrain extérieur, qu'elles offrent à l'assiégeant le plus libre accès: point de citernes, mais des fontaines dont les eaux venant du dehors peuvent être aisément coupées: nul magasin pour recevoir les vivres et les munitions: de grands corps de casernes placés trop près des murs et offrant à l'ennemi des abris commodes pour déboucher et former ses attaques: voilà ce qui frappe le plus, quand on examine ces châteaux. L'artillerie dont ils sont armés n'est pas mauvaise; mais elle est si mal disposée, qu'elle ne pourrait être servie sous le feu d'un vaisseau. La plupart des canons ne sont pas montés sur des affûts, mais seulement relevés sous la volée par des pièces de bois. On charge les plus grands avec des boulets de marbre, et les autres avec des boulets de fer de tout calibre. Leur tir est déterminé par les embrasures sous lesquelles ils sont placés, et ne peut guère être changé: ce qui les rendrait peu dangereux pour les bâtiments qui passeraient par leur travers avec un vent frais.

Depuis les derniers châteaux jusqu'à Constantinople, pendant l'espace de près de deux lieues, les deux rives n'offrent plus que quelques batteries de côtes; mais elles offrent presque partout des sites propres à recevoir de l'artillerie: en sorte qu'on pourrait couvrir le canal du Bosphore, comme celui de l'Hellespont, d'une ligne de feux continue qui irait de l'embouchure de la mer Noire à celle de la Propontide et

qui présenterait aux vaisseaux ennemis un obstacle invincible.

Les eaux du Bosphore, en descendant dans la Propontide, vont se briser contre la pointe d'Europe qui porte Constantinople et qui les divise en deux courants. L'un entre dans le port et en fait le tour : l'autre coule directement dans la Propontide, entre la pointe du séraï et celle de Scutari, près de laquelle on voit un îlot ou rocher isolé qui porte un phare, auquel les Turks ont donné le nom de ***Kiz-Koulléci*** ou de ***Tour de la Fille***, et les Européens celui de Tour de Léandre : c'est là proprement l'embouchure du Bosphore dans la Propontide. Le canal est très-sinueux dans toute sa longueur, et sa largeur est très-inégale : elle est de 900 toises à son embouchure dans la Propontide, de 400 entre les deux châteaux nommés proprement *hissars*, de 360 entre les deux châteaux nommés *kavacs*, et de 1900 entre les deux phares, à son embouchure dans la mer Noire. Ses côtes sont très-escarpées ; et comme elles sont très-irrégulièrement découpées, elles rompent sur certains points la violence des courants, et sur d'autres l'accélèrent. Tout ce que les anciens ont écrit sur le fil de ces courants, sur leurs tourbillons, n'a aucun fondement réel. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces courants sont poussés d'une côte à l'autre de pointe en pointe, jusqu'à ce que rompus et divisés par la pointe du séraï, ils reviennent sur eux-mêmes par un mouvement circulaire autour du port jusqu'au cap Estias, où les deux courants se rencontrant réagissent l'un sur l'autre, et excitent dans les eaux une espèce de fluctuation, pareille à un bouillonnement : c'est ce que l'on appelle le *Courant du Diable*.

Les courants sont bien moins forts au-dessus du coude de Bouyouk-déré qu'au-dessous, parce que les eaux de la mer Noire, en entrant dans le Bosphore, s'y engouffrent sans effort; mais obligées ensuite de changer de direction et de suivre la courbure du canal, elles se précipitent de pointe en pointe avec une telle violence, qu'on ne peut vaincre leur effort sans se couvrir de voiles, quand le vent est favorable, et sans se touer, quand il est contraire ou qu'il n'y en a point. De là l'importance de la baie de Bouyouk-déré : elle sert comme d'échelon ou de point de repos aux vaisseaux qui veulent monter dans la mer Noire.

Les vents suivent la direction des côtes, et l'on ne trouve jamais dans le Bosphore que deux sortes de vents, les vents du nord-est et ceux du sud-ouest. Les derniers n'y pénètrent même qu'avec difficulté, et il arrive souvent que les vents soufflant au sud dans la Propontide, des calmes désolants règnent dans le Bosphore. Les vents du nord au contraire y passent aisément de la mer Noire, et y règnent d'ordinaire pendant tout l'été. De là la facilité que l'on a d'entrer de la mer Noire dans le Bosphore; mais autant il est facile d'entrer de ce côté dans le canal, autant il est difficile d'en sortir, parce que dans le premier cas on a pour soi les vents et les courants, et que dans le second on les a contre soi. Il faut que les petits bâtiments remontent à la traîne, et ils ne peuvent se faire ainsi remorquer que dans les endroits où l'on a construit des quais. Il faudrait élargir ces quais et les prolonger sur les deux rives, tout le long du Bosphore. Ce chemin de hallage embellirait les dehors de Constantinople et faciliterait la sortie du canal.

Quand on descend de la mer Noire dans le Bosphore et que l'on veut entrer dans le port de Constantinople, il ne faut que s'abandonner aux courants; mais quand on vient de la Propontide, il faut serrer et doubler la pointe du séraï; et si les vents ne sont pas assez forts pour refouler les courants qui viennent se briser contre cette pointe, il faut virer de bord et aller mouiller sur la côte d'Asie dans la baie de Chalcédoine ou aux îles des Princes. Dans un cas pressant, on peut se touer jusqu'à la pointe du Séraï, au-delà de laquelle on trouve les courants favorables, parce qu'une partie des eaux qui descendent de la mer Noire, entre dans le port. Dès qu'on a doublé la pointe du séraï et que l'on veut mouiller, il faut tenir pendant quelque temps le côté de Constantinople, parce qu'on y a toujours les courants pour soi, et qu'au contraire, du côté de Galata, ils portent en dehors. On mouille sur tout le pourtour du port par un bon fond, et l'on met une planche à terre. Le port de Constantinople est un des plus beaux qu'il y ait au monde: tout le Bosphore lui sert de rade, et tout le bassin de la Propontide pourrait lui servir d'école d'évolutions. C'est ce qui donne à Constantinople une si grande importance maritime: elle en a, d'un autre côté, une très-grande sous le rapport politique, parce qu'elle est le centre de toute l'administration turke et comme le nœud qui lie la Turkie d'Europe à celle d'Asie. Les Turks devraient donc chercher à la mieux défendre, s'ils veulent la conserver. On va voir de quelle manière on pourrait l'attaquer.

# CHAPITRE VII.

Des différentes manières d'attaquer Constantinople, et d'abord de la manière de l'attaquer par terre.

Que l'on se représente Constantinople, telle qu'on l'a décrite précédemment, sous la forme d'un triangle dont le séraï occupe le sommet et dont la base se prolonge du côté de la campagne, depuis le château des Sept-Tours jusqu'au faubourg d'Eïoub et depuis la Propontide jusqu'au fond du port. Malgré la triple muraille qui l'environne sur ce dernier côté et la mer qui la borde sur les deux autres, elle ne pourrait pas être défendue dans son enceinte, parce qu'elle est dominée sur le front de la campagne par la colline de Maltépé et surtout par celle de Topchilar, la clef de toutes les vallées qui rayonnent dans la ville; qu'elle l'est sur le front du port par les hauteurs de Péra, et qu'elle pourrait être incendiée sur celui de la Propontide par une flotte embossée sous les murs même du séraï. Constantinople pourrait donc être maintenant brusquée tant par terre que par mer; mais on pourrait la défendre avec succès hors de son enceinte, si on savait profiter des avantages du terrain, parce que tous ses environs se prêtent à une bonne défensive.

Examinons donc comment on pourrait aujourd'hui l'attaquer et comment on pourrait la défendre.

Il y a deux manières d'attaquer Constantinople, l'une par terre, l'autre par mer. La première ne peut convenir qu'aux nations riveraines du Danube, et en particulier aux Russes et aux Autrichiens, parce qu'eux seuls sont limitrophes de la Turkie; mais l'autre convient également aux Russes qui dominent sur la mer Noire, et à toutes les puissances maritimes qui ont des flottes sur la Méditerranée.

On ne peut attaquer Constantinople par terre qu'en y marchant à travers la Thrace, et on ne peut marcher sur Constantinople à travers la Thrace qu'en partant de la base du Danube : or les Russes et les Autrichiens sont les seuls qui puissent s'établir solidement sur cette base, parce que les uns étant maîtres du cours du Prouth et les autres des montagnes de la Transylvanie, les Turks ne peuvent défendre leurs provinces transdanubiennes ni contre les uns ni contre les autres.

Quand les Autrichiens font la guerre aux Turks, ils peuvent en établir le théâtre ou sur la ligne qui va de l'Adriatique à l'embouchure de la Save ou sur la ligne qui va le long du Danube de l'embouchure de la Save à celle de d'Aloût, parce qu'ils peuvent, sans trop s'affaiblir, occuper toute la Valachie et même toutes les forteresses turkes qui bordent le Danube depuis Belgrade jusqu'à Nicopolis. Il est vrai qu'il leur convient mieux d'attaquer les Turks sur la première de ces lignes et de garder la défensive sur l'autre, parce que, maîtres aujourd'hui de la Dalmatie, ils enveloppent sur deux côtés la Bosnie qui, étant décou-

verte découvre à son tour la Servie, et qu'ils peuvent descendre du plateau de la Servie avec l'Axius au fond du golfe Therméen et séparer d'un seul coup la Grèce du reste de la Turkie; mais cette attaque n'atteint les Turks que sur les doigts, et s'ils veulent les frapper au cœur, ils doivent marcher directement sur Constantinople : or ils ne peuvent marcher directement sur Constantinople qu'en s'établissant sur le Danube depuis Belgrade jusqu'à Nicopolis. Là trois routes se présentent devant eux pour les conduire par Andrinople à Constantinople. La première part de Belgrade ou de Sémendrie, remonte la Morava et un de ses affluents jusqu'à Nissa; d'où elle s'élève sur le plateau de Sophia, pour aller passer la chaîne du Balkan au défilé de Trajan et descendre avec l'Hèbre par Bagna, Tatar-Bazargik et Philippopolis à Andrinople. La seconde part de Vidin et se réunit à la première vers Nissa ou vers Sophia. La troisième part de Nicopolis; et remontant l'Osmus jusqu'à Lofcha, elle va passer le Balkan au-dessus de Culozéritza, pour descendre directement dans la vallée de l'Hèbre vers Philippopolis. Les marches par ces trois routes sont celles qui conviennent le mieux aux Autrichiens, parce qu'elles convergent toutes sur Andrinople, et qu'il n'y a de pénible dans ces marches que le passage du Balkan, qu'il faut traverser sur deux ou trois colonnes, pour n'être pas retardé par la pénurie des subsistances; mais dès qu'on a franchi ou tourné les passes les plus difficiles, on ne peut plus être arrêté ni par la ville de Philippopolis ni même par celle d'Andrinople, parce que la première est presque sans défense, et que l'autre ne peut être regardée que comme le noyau d'un

camp retranché; et si les Turks y avaient rassemblé une armée, pour y livrer une bataille, l'issue de cette bataille ne saurait être douteuse, et déciderait peut-être du sort de Constantinople.

Cette ville n'est plus qu'à 45 lieues d'Andrinople. Le pays entre les deux villes est ouvert, quoiqu'accidenté, et une armée turke ne pourrait y tenir devant une armée manœuvrière, qui saurait profiter de tous les accidents du terrain : il faudrait donc qu'elle se repliât jusque sous les murs de Constantinople, pour y chercher un abri. L'armée, qui la poursuivrait, devrait marcher d'Andrinople, comme du Danube, sur deux ou trois colonnes. La première colonne descendrait avec l'Hèbre sur la mer Égée, nettoierait tout le littoral qui borde l'Hellespont et occuperait ses deux embouchures, l'une vers le cap Éléoute pour ne laisser rien entrer dans le canal, l'autre vers Gallipolis pour n'en laisser rien sortir : une autre colonne côtoierait le chaînon du Balkan qui borde la mer Noire et irait par Kirkilissia, Séraï, Indjighis et Tchataltcha déboucher dans la plaine de Daoud-Pacha sous les murs de Constantinople, tandis que la troisième colonne, ou celle du centre, composée du principal corps d'armée et de tous les bagages, remonterait l'Agriane sur sa rive droite et irait par Kâfsa, Eski-Baba, Tchatal-Bourgas et Karisteran déboucher par Tehourlou sur la Propontide vers Sélivrie.

Telle est la ligne d'opération la plus facile à suivre pour une armée autrichienne, qui voudrait marcher en plusieurs colonnes du Danube sur Constantinople, parce que toutes ses marches seraient convergentes et que les divers corps d'armée pourraient aisément

se réunir à l'approche des Turks, pour les combattre en masse et leur opposer partout des forces supérieures. C'est la marche qui convient le mieux aux Autrichiens en présence d'un ennemi, aussi mobile et aussi entreprenant que les Turks, dont les principales forces consistent en cavalerie. Cette ligne d'opération n'a d'autre inconvénient que celui de sa longueur, que l'on peut évaluer à 140 lieues, depuis Belgrade jusqu'à Andrinople, et à 185, depuis Belgrade jusqu'à Constantinople.

Celle des Russes établis sur le Bas-Danube depuis Sistove jusqu'à son embouchure, ou, pour mieux dire, depuis Sistove jusqu'au coude que fait le fleuve vers Rassova et depuis Rassova jusqu'à la mer, en suivant le mur de Trajan, serait d'un tiers moins longue; mais il faudrait que les Russes occupassent toutes les forteresses qui bordent le Danube et surtout celles de Roustchouk et de Silistrie, les deux plus importantes. Il n'y a pas de Roustchouk et de Silistrie plus de 105 lieues jusqu'à Constantinople, et il n'y en a guère que 60 jusqu'à Andrinople. Cet échiquier est donc encore plus favorable aux Russes, que l'autre ne l'est aux Autrichiens, parce que les lignes d'opération y sont plus courtes. Mais il faut avouer aussi que les Russes ont dès le début de la guerre un grand désavantage sur les Autrichiens : ceux-ci sont à cheval sur le Danube, tandis que les Russes ont le fleuve à traverser. Or le passage d'un grand fleuve, comme le Danube, est une opération très-difficile en présence d'une armée ennemie. Un tel passage est toujours en lui-même plus ou moins périlleux; et dès qu'il est opéré, on est presque toujours exposé à donner ou à

recevoir une bataille dans une position désavantageuse, avec un fleuve à dos, et souvent sans cavalerie et même sans artillerie, parce qu'il n'est pas aussi aisé de faire passer de l'artillerie ou de la cavalerie que de l'infanterie. Si donc le théâtre de la guerre est plus avantageux aux Russes sous un rapport, il leur est aussi plus désavantageux sous un autre.

Le théâtre de la guerre des Russes avec les Turks sur le Danube figure un triangle, dont Constantinople occupe le sommet. L'un des côtés du triangle coupe le Balkan vers son centre, l'autre longe la mer Noire, et le troisième, qui en forme la base, s'appuie au Danube. Trois routes conduisent de cette base à Constantinople.

La première part de Sistove et remonte l'Yatrus jusqu'à Ternova, où elle se divise en deux branches: l'une traverse le Balkan au-dessus de Kabrova, au col de Chipka, et descend avec un affluent de la Tonza à Keïchanlik; d'où elle conduit par Eski-Zagra, Tchali-Keuï, Arabadji-Keuï et Moustapha-Keupri à Andrinople. L'autre branche traverse le Balkan plus à l'est, au col de Demir-Kapou, et descend avec un autre affluent de la Tonza à Sélimnia, et de Sélimnia à Yamboli: d'où, en côtoyant la Tonza, elle va par Yénidjé-Kizil-Agadch à Andrinople. Cette route n'est guère que de 60 lieues jusqu'à Andrinople, et il n'y en a que 45 d'Andrinople à Constantinople.

La seconde route part de Roustchouk ou de Silistrie. La route de Roustchouk remonte un des affluents du Lom jusqu'à Razgrâd, et va de Razgrâd à Choumla, en se dirigeant au sud-est: la route de Silistrie y va en remontant la Drista, et en se dirigeant directement au

sud. Choumla est au nœud de toutes les routes qui viennent du Bas-Danube et qui traversent le Balkan vers la tête de la vallée de Pravadi ou de Varna; mais on peut tourner Choumla vers l'ouest, par Eski-Djuma, ou, vers l'est, par Marach, et aller traverser le Balkan vers le col de Kazan [1] ou vers celui de Dobral. La route directe passe sous les murs de Choumla et va par Eski-Stambol et Tchali-Kavak traverser le Balkan vers l'un ou l'autre de ces cols, pour descendre dans la vallée du Dermendéré vers Karnabad; d'où elle conduit par Érenli, Katoun-Ili et Papasli à Andrinople. Cette route n'est guère plus longue que la première, et le passage du Balkan y est moins difficile, parce que la chaîne des montagnes s'abaisse en s'approchant de la mer Noire.

La troisième route part du mur de Trajan, ou pour mieux dire, de la petite ville de Karasou, le nœud de toutes les routes qui viennent du Bas-Danube depuis Ismaïl jusqu'à Hirsova, et va par Kara-Agadch à Bazargik, où se séparent les deux routes de Varna et de Choumla. La première se dirige directement au sud et conduit par Varna et Bourgas à Constantinople, en côtoyant la mer Noire; mais cette route n'est qu'un sentier âpre et difficile, qui ne serait pas accessible à une armée. La route ordinaire entre dans les montagnes à Kouslidji; et laissant à gauche la route directe de Varna et à droite celle d'Yéni-Bazar et de

---

1. Le col de Kazan est entre celui de Demir-Kapou et celui de Dobral. On va traverser le premier, quand on prend la route d'Eski-Djuma, et le second, quand on prend celle de Choumla.

Choumla, elle va par Pravadi et Keupri-Keuï passer le Balkan au col de Nadir-Derven, pour descendre dans la vallée du Dermendéré vers Aïdos; d'où elle conduit par Benli et Touz-Casri à Omour-Fakih, situé à l'embranchement des deux routes qui mènent, l'une par Ak-Pounhar à Andrinople, et l'autre par Kirkilissia directement à Constantinople. Cette route de Bazargik par Pravadi et Aïdos à Andrinople est plus courte de quelques lieues que les deux autres, et elle offre cet avantage, que le passage du Balkan y est plus aisé, parce que les montagnes y sont moins élevées et que l'on peut s'y faire convoyer par une flotte, le chemin ne s'écartant presque jamais de plus d'une marche du littoral de la mer Noire.

Telles sont les trois routes principales, qui conduisent du Bas-Danube à Andrinople et qui présentent les trois lignes d'opération les plus aisées à une armée russe, établie sur ce fleuve. Ces trois routes n'offrent guère de difficultés qu'au passage du Balkan; et une armée divisée en trois colonnes pourrait les parcourir en douze ou quinze marches, en supposant qu'elle ne trouvât pas d'autre obstacle que celui du terrain. La colonne de droite prendrait la route de Ternova, celle du centre la route de Choumla; et si les Turks, selon leur usage, avaient établi un camp retranché sur les hauteurs, qui couronnent cette place, la colonne du centre pourrait tourner Choumla à l'ouest par Eski-Djuma et aller passer le Balkan vers le col de Kazan ou vers celui de Dobral pour descendre sur le plateau de Karnabad, tandis que celle de gauche, partie de Bazargik, tournerait Choumla à l'est par Pravadi et irait passer le Balkan au col de Nadir-Derven pour

descendre sur le plateau d'Aïdos, et couper ainsi aux Turks leurs communications avec Constantinople et même avec Andrinople. Cette colonne pourrait ensuite se réunir aux deux autres par la route de Fakih et même par celle de Kirkilissia, qui mène par la vallée du Salsédéré dans la plaine d'Andrinople. L'armée réunie dans cette plaine, comme l'armée autrichienne que nous y avons amenée de plus loin encore, pourrait s'y réorganiser et s'y diviser de nouveau en trois colonnes pour marcher sur Constantinople par les trois routes qui conduisent à cette capitale, et sur lesquelles aucun obstacle naturel ne l'arrêterait plus. Cette marche des Russes sur Constantinople, le long de la mer Noire, est celle que les Turks ont le plus à redouter, parce que les Russes peuvent y être convoyés par une flotte, et que s'ils venaient à y être coupés de leur base sur le Danube, ils pourraient avec leur flotte se baser sur la mer Noire : une telle marche d'ailleurs serait très-rapide, parce que la distance à parcourir en ligne droite n'est guère que de 100 lieues, et il n'est pas douteux qu'on ne puisse parcourir cette distance en moins d'un mois [1], quand on a vu d'autres armées,

---

1. Le général Diébitch vient de la parcourir dans la dernière campagne en moins de temps encore que je ne l'avais imaginé, lorsque j'écrivais ceci ; mais on doit avouer que la marche rapide de ce général a été due principalement à l'occupation exclusive de la mer Noire par la flotte russe, depuis la destruction de la flotte turke à Navarin : ce que je n'avais pu prévoir moi-même. Otez à l'armée russe les moyens de se recruter ou de s'approvisionner par la mer Noire; et quelque faible qu'eût été la résistance des Turks dans le Balkan, jamais cette armée n'aurait pu le franchir aussi rapidement, ou du moins elle n'au-

avec lesquelles l'armée russe s'est mesurée avec honneur, parcourir la même distance et même une plus grande en moins de temps. En 1806, une armée française partie des bords du Mein parcourut une distance égale en 20 jours et entra dans Berlin, après avoir gagné la bataille d'Iéna. En 1809, une autre armée française alla dans le même espace de temps du Lech jusque sous les murs de Vienne, après avoir livré six combats: enfin, en 1812, une troisième armée, après s'être élevée des bords du Niémen sur ceux du Borysthène et s'être établie sur le plateau de Smolensk, à plus de 500 lieues de la frontière d'où elle était partie, arriva en 25 jours de Smolensk à Moscou, après avoir livré une sanglante bataille sur les rives de la Moskowa, où elle fut arrêtée près de 8 jours. Il faut avouer cependant qu'une marche à travers le Balkan et dans des régions presqu'incultes offrirait plus de

---

rait jamais pu le franchir, sans s'exposer à être exterminée par les Turks, comme elle a failli l'être par le grand-visir près d'Iéni-Bazar, dans la vallée de Pravadi. La marche du général russe à travers le Balkan, sur une zone de terrain de 10 à 12 lieues de large au plus, depuis le Bas-Danube jusqu'à Kirkilissia, est une des marches les plus hardies des temps modernes, pour ne rien dire de plus, et elle a dû déconcerter toutes les prévisions diplomatiques. Mais il n'en est pas moins vrai que le gouvernement anglais, maître de la mer, aurait dû donner, dès le début de la campagne, l'ordre formel à sa flotte de l'Archipel de monter l'Hellespont et le Bosphore pour aller chercher la flotte russe et la combattre, si ce gouvernement ne voulait pas, comme on l'a dit, laisser aux Russes la gloire de dicter la paix aux Turks et d'affranchir la mer Noire, en l'ouvrant généreusement à toutes les nations par le traité d'Andrinople. Il faut avouer que la Russie s'est ainsi noblement vengée de l'Angleterre.

difficultés qu'à travers les plaines cultivées de l'Allemagne, et qu'elle ne pourrait guère être exécutée sans danger qu'au printemps. A cette époque de l'année, le ciel est presque toujours pur et serein, l'air élastique et salubre, l'eau des rivières fraîche et limpide, les fourrages abondants, toute la terre parée de fleurs; mais en été les rivières tarissent, la végétation disparaît, le sol est aride et brûlant, le soleil insupportable pendant le jour et la rosée des nuits froide et dangereuse. Le passage du Balkan serait encore plus périlleux en hiver: les chemins, qui ne sont que des sentiers, sont alors amollis par les pluies, les torrents débordés, les ravins comblés par les neiges, la plupart des ponts, faits avec des tronçons d'arbres, affaissés ou rompus, tous les défilés encombrés par les eaux ou par les glaces. C'est dans cette saison de l'année que le Balkan est véritablement le rempart de Constantinople; mais ce rempart n'est pas plus difficile à franchir au printemps que celui des Alpes ou des Pyrénées.

On doit reconnaître toutefois que si le théâtre de la guerre des Russes est plus circonscrit que celui des Autrichiens, et, sous ce rapport, plus avantageux, il l'est moins sous un autre, parce qu'il oblige par sa configuration à deux lignes d'opération absolument distinctes et même divergentes; l'une sur Varna et Bourgas, l'autre sur Choumla et Andrinople, tandis que sur le théâtre de la guerre autrichien toutes les lignes d'opération, quoique plus longues, peuvent converger sur Sophia et même sur Andrinople. Une armée turke ne pourrait donc arrêter les Autrichiens dans leur marche qu'en agissant sur leurs flancs, tandis qu'elle pourrait arrêter les Russes dans la leur, en

marchant à leur rencontre par la route intermédiaire de Kirkilissia à Aïdos et s'interposer entr'eux à la descente du Balkan, pour rompre leurs communications et les combattre isolément. Mais quels que soient les avantages des Turks sur ces deux lignes de manœuvres, ils ne peuvent empêcher ni les Russes ni les Autrichiens d'y opérer, pour venir attaquer Constantinople.

## CHAPITRE VIII.

### De la manière d'attaquer Constantinople par mer.

Telle est la seule manière d'attaquer Constantinople par terre; mais on peut en tout temps l'attaquer par mer.

Il y a deux manières d'attaquer Constantinople par mer, l'une par le Bosphore, l'autre par l'Hellespont. La première ne peut convenir qu'aux Russes, parce qu'ils sont les seuls des Européens qui aient une flotte sur la mer Noire; mais toutes les autres puissances maritimes de l'Europe, et surtout l'Angleterre et la France, peuvent attaquer Constantinople par l'Hellespont. Nous avons déja indiqué cette attaque, qui consisterait à débarquer une armée au fond du golfe de Saros; et pendant que cette armée tournerait par la Chersonèse de Thrace

toutes les défenses de l'Hellespont et marcherait le long de la Propontide sur Constantinople, la flotte entrant par un vent du sud dans le détroit et n'ayant plus à vaincre que les courants, suivrait tous les mouvements de l'armée et se présenterait, en même temps qu'elle, devant Constantinople qui ne pourrait résister à l'attaque combinée d'une armée et d'une flotte, à moins qu'elle n'y eût été préparée de longue main. Mais cette attaque imprévue ne pourrait avoir qu'un résultat incomplet et passager, à moins que l'armée débarquée ne fût assez forte pour occuper toute la Thrace, ou du moins cette partie de la Thrace qui s'étend depuis l'Hèbre jusqu'à la mer Noire et qui enveloppe tout l'angle de terrain fermé jadis par le Macron-Tichos ou long mur d'Anastase. Il faudrait même, pour garder la Thrace, occuper la Macédoine et le reste de la Grèce : ce qui serait d'autant plus facile à une puissance maritime, qu'il lui suffirait d'occuper avec son armée les forteresses de l'intérieur, parce qu'elle pourrait contenir avec sa flotte toutes celles du littoral. Quoi qu'il en soit, cette expédition serait très-dispendieuse, et elle ne pourrait guère se faire avec succès que par un concert entre les grandes puissances maritimes de l'Europe; mais sa possibilité, que l'on ne peut contester, quand on a parcouru le pays, prouve du moins que les grandes puissances maritimes de l'Europe pourraient conquérir la Turkie européenne et même en disposer, sans le concours des Russes ni des Autrichiens.

Les puissances maritimes de l'Europe peuvent donc brusquer une attaque sur Constantinople par l'Hellespont et la Propontide; mais une attaque par la mer

Noire et le Bosphore ne peut être tentée que par les Russes, parce que les Russes seuls ont une flotte sur cette mer. On ne peut attaquer Constantinople par la mer Noire que de trois manières, ou en forçant le Bosphore, ou en débarquant un corps de troupes sur les côtes voisines pour tourner les défenses du canal, ou enfin en opérant une descente sur un des points plus éloignés qui sont en-deçà du mont Hémus ou du Sangare, pour marcher de là rapidement sur Constantinople.

Rien ne serait plus aisé que de forcer le Bosphore. Les deux châteaux de l'entrée sont trop éloignés l'un de l'autre et croisent mal leurs feux, tandis que tous les autres, qui les croisent mieux, sont mal défilés, et n'ont guère que des feux rasants. Enfin, aucun de ces châteaux ne pourrait arrêter une escadre qui aurait pour elle les vents et les courants, et qui passerait sous leurs batteries avec la rapidité de l'éclair.

Mais s'il y avait quelque danger à braver les châteaux, on pourrait les tourner en débarquant un corps d'armée sur les côtes voisines de la mer Noire. Ce corps ne pourrait pas être débarqué, il est vrai, sur la côte d'Europe qui est entre le château du Phare et le cap Kilia, parce que cette côte n'offre que quelques anses étroites, dont on peut aisément défendre l'accès; mais il pourrait l'être plus loin, sur la plage de Domousdéré, entre les caps Kilia et Kara-Bouroun. On trouve à une demi-lieue de cette plage, et à la tête des vallons qui s'ouvrent sur les revers du Bosphore, plusieurs positions aisées à retrancher; d'où l'on pourrait se porter en une seule marche sur Constantinople. Il y aurait sans doute de la témérité à une armée, sortant

de ses vaisseaux, d'aller se présenter devant une ville populeuse, à laquelle le désespoir fournirait des armes; mais en essayant ce coup hardi, ne devrait-elle pas compter sur la terreur qui marcherait devant elle? et si elle échouait dans son entreprise, ne pourrait-elle pas attaquer successivement toutes les défenses du canal, qu'elle aurait tournées, et ne se présenter devant la ville, que lorsqu'elle serait maîtresse de tous les dehors?

Il ne serait pas plus difficile de débarquer sur la côte voisine d'Asie que sur celle d'Europe. La baie de l'Ancre, qui n'est qu'à 300 toises du château d'Asie, et celle de Riva, qui n'en est qu'à une lieue, offrent plusieurs points de débarquement, que des vaisseaux embossés près du rivage protégeraient de leur feu, sans être exposés eux-mêmes à celui d'aucune batterie; et l'on pourrait ensuite, en remontant les eaux descendues dans ces deux baies, aller occuper les hauteurs qui dominent de ce côté le Bosphore, et en tourner les défenses.

Mais si la difficulté de débarquer sur une côte privée de ports et celle surtout d'approvisionner une armée dans un pays presque inculte et voisin d'une grande ville, obligeaient d'opérer la descente à une plus grande distance de Constantinople, on pourrait s'emparer de l'une des baies qui sont en-deçà du mont Hémus ou du Sangare, telles que celles de Bourgas et d'Aïnada sur la côte d'Europe, ou celles de Calpé et d'Artane sur la côte d'Asie, se retrancher autour de ces baies comme autrefois les Dix-Mille se retranchèrent autour de Calpé, et marcher de là régulièrement sur Constantinople. Ce plan d'attaque est le plus sage; mais il exige pour son

exécution un gros corps de troupes, tandis qu'avec un petit corps et une flotte on peut exécuter les deux autres. Quoi qu'il en soit, ils offrent tous les trois plusieurs chances de succès; et n'en offrissent-ils qu'une seule, les Turks sont trop intéressés à la faire échouer, pour qu'ils puissent négliger impunément aucun des moyens de défense que leur offre le terrain.

## CHAPITRE IX.

**De la défense de Constantinople du côté de la mer, et en particulier du côté du Bosphore.**

Pour défendre Constantinople du côté de la *mer*, il faut défendre l'Hellespont et le Bosphore. Nous avons vu que pour défendre l'Hellespont il faudrait établir une ligne continue de feux de l'une à l'autre de ses embouchures, et que, pour empêcher de le tourner, il faudrait établir une forteresse au fond du golfe de Saros et fermer par une chaîne de redoutes l'isthme de la Chersonèse de Thrace. Il faudrait même, pour compléter la défense de Constantinople du côté de l'Hellespont, établir sur la Propontide une chaîne de batteries depuis le cap San-Stéphano jusqu'à la pointe du séraï, et élever à la pointe de Scutari et à celle de Galata d'autres batteries qui croisassent entre elles

leurs feux, pour défendre tout à-la-fois l'embouchure du port et celle du Bosphore du côté de la Propontide. Il serait donc facile de défendre Constantinople du côté de la Propontide et de l'Hellespont, si on avait le temps de préparer cette défense.

La défense de Constantinople du côté du Bosphore serait encore plus aisée. La nature en a fait les premiers frais, en ne donnant au Bosphore sur certains points que 3 à 400 toises de large, et en le bordant de hauteurs escarpées qui offrent les emplacements les plus favorables à l'artillerie; mais il faut avouer que l'art a bien mal secondé la nature. De petits forts dominés de toutes parts et ouverts par leur gorge, des batteries basses en maçonnerie où les canonniers seraient écrasés par les éclats, des feux lents et mal dirigés, telles sont les défenses actuelles du Bosphore. Il faut les changer ou leur en substituer d'autres.

Lorsqu'une escadre voudra forcer un passage, elle le forcera, quelque bien fortifié qu'il soit, si elle ne trouve des obstacles que sur un point. La vélocité de sa marche produite par la force des vents et par celle des courants l'aura bientôt portée au-delà de ce point; mais si elle trouve une continuité de feux, et qu'après avoir surmonté les premiers obstacles, il s'en présente de nouveaux, elle n'osera pas brusquer le passage, et elle sera écrasée, si elle l'entreprend. Il faudrait donc garnir de batteries les deux rives du Bosphore, et croiser leurs feux sur les passes les plus étroites. On pourrait même rétrécir encore ces passes, en embossant devant elles des batteries flottantes qui, placées diagonalement à la direction du canal, résisteraient plus aisément à la violence des courants et formeraient une chaîne d'au-

tant plus redoutable, que, pour la percer, il faudrait en venir à l'abordage. Avec des feux ainsi disposés, il serait impossible qu'on pût jamais forcer le Bosphore; mais on pourrait le tourner, et pour empêcher de le tourner, il faudrait construire quatre petites forteresses : les deux premières autour des deux châteaux des Phares, sur les hauteurs qui dominent l'entrée du canal, et les deux autres sur les hauteurs qui dominent les deux châteaux dits Kavacs, destinés à défendre une des passes les plus étroites. Il y a sur la côte d'Asie, comme sur celle d'Europe, des emplacements tellement favorables, que ces places seraient inattaquables sur les trois quarts de leur pourtour : ce qui les rendrait susceptibles d'une meilleure défense sur le quatrième. Le danger qu'il y aurait pour l'ennemi de laisser en arrière des points aussi importants par la certitude de les avoir en flanc, ne lui permettrait pas de passer outre. Il faudrait donc les assiéger en forme; et cette opération exigerait un temps et une division de forces qui ne pourraient que lui être funeste.

Les quatre forteresses du Bosphore pourraient être si bien placées, qu'on ne pourrait en investir une, sans se mettre en prise aux revers des autres; et elles pourraient être si bien disposées, qu'elles ne protégeraient pas seulement les batteries basses de la côte, mais qu'elles les seconderaient puissamment : les deux premières, en croisant leurs feux sur l'entonnoir que forme le canal à son ouverture, et les deux autres en croisant les leurs sur le coude qu'il fait devant Bouyoukdéré. Elles n'auraient d'ailleurs rien à craindre elles-mêmes des feux des vaisseaux, et elles en seraient garanties par l'élévation de leurs batteries qui se trou-

veraient presque de niveau avec la sommité des plus hautes mâtures.

Telles sont les principales fortifications qu'il faudrait élever sur les deux rives du Bosphore. Ces fortifications sont d'une exécution et d'une défense faciles; et ce sont les seules qui conviennent aux Turks, parce que, ombrageux comme tous les peuples barbares, ils se croient toujours en danger dans des batteries ouvertes, et ne combattent bien que lorsqu'ils sont enfermés dans des murs. Le canal du Bosphore offre pour l'attaque un grand avantage sur celui de l'Hellespont: il est plus court, et quoiqu'il soit plus étroit, l'ennemi y a pour lui les courants, tandis que dans l'autre il les a contre lui. Une faute sur l'Hellespont serait aisée à réparer; mais elle pourrait devenir funeste sur le Bosphore, parce qu'un vaisseau, qui aurait franchi la baie de Bouyouk-déré, volerait sur les ailes du vent et se trouverait sous les murs du séraï, avant même qu'on fût informé de son entrée dans le canal.

La défense des côtes voisines de la mer Noire est tellement liée à la défense du Bosphore, que l'une devient inutile, si l'on néglige l'autre. La côte entre le château d'Europe et le cap Kilia est bordée de rochers et n'est accessible que par quelques petits vallons, dont il est facile de défendre l'entrée; mais il n'est pas aussi facile de défendre les approches de la côte qui s'étend depuis le cap Kilia jusqu'au cap Noir, et qui étant moins escarpée peut être plus aisément acostée et se prêter à un débarquement. Il faudrait élever un fort sur chacune des hauteurs qui dominent les deux caps, convertir les deux petits forts situés sur ces caps en deux simples redoutes, et border tout le littoral d'au-

tres redoutes croisant leurs feux entre elles et avec les premières; et dans la crainte qu'un ennemi audacieux, en s'embossant près du rivage, ne vînt à percer cette ligne de feux, il faudrait établir un camp retranché vers le village de Domous-déré, sur les hauteurs qui forment la tête des vallons: d'où il serait aisé de se porter sur tous les points où l'ennemi voudrait débarquer.

Il ne serait pas nécessaire que le corps de troupes, destiné à la défense du camp, fût très-nombreux, parce que le voisinage de Constantinople offrirait la facilité de le recruter, et que l'étranglement des vallons, par où l'ennemi pourrait pénétrer dans l'intérieur, ne lui permettrait pas de se déployer; mais il faudrait que ce corps fût exercé d'avance sur le terrain, qu'il en connût bien les issues et les détours, qu'il se portât rapidement sur les troupes ennemies et se mêlât avec elles à leur débarquement, qu'il les inquiétât sur leurs flancs et que, s'il ne pouvait les arrêter dans leur marche, il leur coupât leurs communications avec la mer: ce qui les isolerait et rendrait leur défaite plus aisée.

La côte d'Asie, depuis le château du Phare jusqu'à la baie de Riva, doit être défendue de la même manière. Il faut élever deux redoutes sur les deux caps qui terminent cette baie, et établir à la tête des eaux, qui s'y jettent, un autre camp retranché, pour se porter au-devant et sur les flancs de l'ennemi, au cas qu'il voulût pénétrer dans l'intérieur.

Il faut adopter le même système de défense pour le reste des côtes, en deçà du mont Hémus et du Sangare. De petites places bien disposées sur quelques points, des batteries retranchées sur les autres, des positions

centrales bien choisies pour se porter au-devant de l'ennemi à son débarquement et pour l'arrêter dans sa marche, tels sont les moyens qu'il faut employer sur l'une et l'autre côte. Elles se prêtent toutes les deux à une bonne défensive: celle d'Asie offre surtout deux lignes militaires, sur lesquelles on peut successivement se replier, savoir la ligne du Gallus qu'il est aisé de lier avec quelques retranchements à celle du lac Ascanius, et celle de l'isthme Astacénienne qui, n'ayant que cinq à six lieues d'épaisseur et étant partout sillonnée par des ravins, peut être aisément défendue. Nicée et Nicomédie occupent les deux extrémités de ces lignes: il faudrait relever les fortifications de ces deux villes, pour qu'elles pussent servir de places de dépôt et former chacune le noyau d'un camp retranché.

La côte d'Europe n'est pas moins bien coupée pour la défensive. Toute cette côte, depuis le golfe de Bourgas jusqu'au Bosphore, sur une zone de cinq à six lieues de large, offre un pays haché, montueux et de difficile accès, qu'on peut disputer à l'ennemi pied à pied et qui serait d'autant plus facile à défendre, que les eaux qui coulent, d'un côté dans la Propontide par les deux étangs du grand et du petit Pont, et de l'autre dans la mer Noire par le golfe de Derkon, converti maintenant en un lac par les ensablements du rivage, forment comme deux lignes de retranchements naturels; mais il faudrait surtout fortifier le golfe de Bourgas, le point le plus favorable à un débarquement, et y établir un camp retranché. Ce point, quoique le plus éloigné de tous, est le plus important de la côte européenne, parce qu'il offre le plus de ressources à l'ennemi; et si Constantinople doit périr de la main des

Russes, il est à craindre qu'elle ne périsse du coup qui lui sera porté sur ce golfe par une armée de débarquement.

Les Turks peuvent donc défendre avec succès les approches de Constantinople; mais ils ne le peuvent qu'en profitant des avantages du terrain. Quelque nombreuses que soient leurs armées, elles ne sont point manœuvrières, et ce n'est qu'à la faveur des positions qu'elles sont capables de lutter avec les armées russes. Les Turks ne sauraient guère être conquis par une puissance européenne, sans l'aveu de toutes les autres, parce qu'elles pourraient toutes d'un commun accord empêcher cette conquête ou du moins la retarder; mais une de ces puissances peut brusquer une attaque contre Constantinople et cette attaque réussir, avant même que les autres en soient informées. Les Russes surtout peuvent profiter des avantages de position qu'ils ont acquis dans la Tauride et surtout dans le port de Sévastopole; et au lieu de porter leurs armes sur le Danube et de se mettre par là dans une sorte de dépendance de l'Autriche, maîtresse de les arrêter dans leur marche, ils peuvent les porter directement sur le littoral de la Thrace et marcher du golfe de Bourgas sur Constantinople, comme d'une forteresse de leur empire. C'est donc contre les Russes que les Turks doivent principalement diriger leur défense, parce que, s'ils sont conquis par eux, rien ne les dédommagera de la perte de leur indépendance. Les nations de l'Europe ont autrefois porté avec une sorte d'orgueil le joug des Grecs et des Romains, parce que ce joug les a civilisées; mais les Turks ne peuvent pas porter, sans s'avilir, le joug des Russes

qui ne sauraient civiliser la Turkie, parce qu'ils n'ont encore reçu eux-mêmes la civilisation que par emprunt.

# CHAPITRE X.

**De la défense de Constantinople par terre, et d'abord de celle de ses dehors.**

La meilleure manière de défendre Constantinople est donc d'en défendre les approches ; et quand même toute la Thrace serait envahie et qu'une armée russe ou autrichienne serait campée sous les murs d'Andrinople, les Turks pourraient encore défendre leur capitale, s'ils savaient profiter de tous les avantages du terrain. Constantinople est située, comme on l'a vu, au sommet d'un angle dont l'ouverture, jadis défendue par le long mur d'Anastase, pourrait l'être aujourd'hui par une ligne de retranchements naturels allant d'une mer à l'autre et suivant le tracé de ce mur, presque partout bordé de ravins. Il faudrait d'abord défendre cette ligne en se servant des restes des anciennes constructions, puis se replier sur le plateau qui verse ses eaux, d'un côté dans le lac de Derkon, sur le littoral de la mer Noire, et de l'autre dans les

deux étangs du grand et du petit Pont, sur le littoral de la Propontide, et se retirer enfin sur le plateau qui débouche dans la plaine de Daoũd-Pacha, devant Constantinople. Mais ces différentes lignes ont toutes cet inconvénient qu'elles ne peuvent être défendues, à cause de leur étendue, que par une armée plus ou moins nombreuse, et qu'aussitôt qu'elles sont percées sur un point, elles deviennent inutiles sur tous les autres. Elles pourraient même servir à un ennemi entreprenant, qui les aurait forcées ou tournées, de lignes de circonvallation pour bloquer Constantinople et la séparer du reste de la Thrace; et dans aucun cas elles ne pourraient être d'aucune utilité pour la défense de cette capitale, dès que le Bosphore aurait été forcé ou tourné. Il faudrait donc alors adopter un autre système de défense et se borner à défendre les dehors de Constantinople sur un rayon plus ou moins étendu.

Que l'on suppose le Bosphore forcé ou tourné et toute la côte de la mer Noire envahie par une armée ennemie, convoyée par une flotte. Comment alors défendre Constantinople[1]? Cette ville ne saurait être défendue dans son enceinte, parce qu'elle est dominée des hauteurs de Topchilar et de celles de Péra, et que des vaisseaux embossés sous ses murs l'auraient bientôt réduite en cendres. Il faut donc, pour défendre Constantinople, défendre toutes les positions dont elle est environnée; et comme tout le terrain qui est entre le port et les premiers châteaux du Bosphore, soit

1. Voyez la carte des environs de Constantinople, planche 5.

en Europe soit en Asie, appartient à ces positions, il faut défendre tout ce terrain sur un rayon de trois à quatre lieues.

On peut diviser cette ligne immense en trois autres. La première embrasse les dehors de Scutari et va de la baie de Chalcédoine au premier château d'Asie, la seconde va du premier château d'Europe au fond du port et embrasse les dehors de Péra, et la troisième borde le côté occidental de la ville et va du fond du port aux Sept-Tours. Le faubourg de Scutari est enveloppé d'une chaîne de hauteurs qui se couronnent au mont Boulgourlou et qui vont se rattacher par une ligne oblique à une hauteur voisine du premier château d'Asie ou d'Anadouli-Hissar, au-delà du vallon de l'Arété. Quoique cette hauteur domine une des passes les plus étroites du canal, il ne faudrait pas l'occuper, parce qu'elle est elle-même dominée, mais se portèr à 200 toises en avant sur un plateau qui a l'avantage de découvrir jusqu'au coude de Tharapia et de croiser dans tout ce prolongement le feu des batteries établies sur la côte d'Europe. Il faudrait élever un fort sur ce plateau, un autre sur le mont Boulgourlou; et si l'ennemi avait forcé ou tourné le Bosphore, il faudrait tenir la ligne flanquée par ces deux forts, la droite appuyée à la baie de Chalcédoine sur la Propontide, et la gauche au mont du Géant, sur le Bosphore. Toutes les positions sur le front de cette ligne sont très-fortes: elles sont appuyées de droite et de gauche à des ravins escarpés, et on pourrait les défendre avec un corps de troupes fort inférieur à celui de l'ennemi, parce qu'on l'obligerait à un développement très-étendu, tandis que l'on occuperait soi-même une ligne très-resserrée.

Il ne faudrait également qu'un petit corps de troupes pour défendre la ligne qui va du fond du port au premier château d'Europe ou de Roumili-Hissar. Le terrain, en avant et en arrière de cette ligne, est montueux, haché et coupé par des ravins profonds, dont la tête s'appuie à une crête de hauteurs plus ou moins parallèle au Bosphore et se prolongeant jusqu'aux montagnes qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de la Propontide. Cette crête, sur laquelle est tracé le chemin de Bouyouk-déré et de Belgrade, forme une longue terrasse, qui règne d'un côté sur le Bosphore, de l'autre sur le vallon du Barbycès, et qui ne s'abaisse que vers la caserne de Levend-Tchiflik dans la petite plaine de Djen-déré, la seule où l'on pût déployer quelques bataillons et qui semble être un champ de bataille obligé. Les ravins qui sillonnent les deux revers de cette terrasse sont presque tous parallèles entre eux, et l'on trouve toujours à la naissance de l'un de ces ravins, sur l'une des deux pentes, un autre ravin correspondant au premier, sur la pente opposée: ce qui présente une suite d'etranglements, que l'on pourrait défendre successivement. Ainsi, depuis le fond du port jusqu'au vallon de Bouyouk-déré qui forme une espèce de golfe dans les terres, on trouve une chaîne de positions très-fortes, la droite appuyée aux escarpements du Bosphore, la gauche au vallon des Eaux-Douces : dans quelques endroits cette position est très-rétrécie, et n'a pas cent toises de front. On sent combien cette coupe de terrain se prête à la défensive. Pour mieux en apprécier les avantages, supposez un instant que l'ennemi, après avoir effectué un débarquement sur la côte voisine de la mer Noire, a repoussé

jusqu'en deçà de Belgrade les troupes postées à Domous-déré, et qu'ayant pris lui-même position à la tête du vallon de Bouyouk-déré, il coupe la communication de Constantinople avec les châteaux de l'entrée du Bosphore, il suffit alors, pour l'arrêter, de se replier sur la partie de la crête qui est entre le premier château d'Europe et le vallon des Eaux-Douces. Cette position est très-forte par elle-même et pourrait encore être fortifiée par l'art.

Le premier château d'Europe ou de Roumili-Hissar n'est bon à rien, parce qu'il est mal placé; mais le plateau qui le domine offre une belle position, enveloppée de deux côtés par un ruisseau et ne tenant à la longue terrasse qui règne sur le Bosphore que par une langue de terre très-étroite et très-facile à défendre. Ajoutez à cet avantage celui du site, dont l'inégalité permet d'établir des batteries étagées qui découvriraient jusqu'au coude de Tharapia et qui prolongeraient les vaisseaux de l'avant à l'arrière. Ce point est très-important et peut servir tout à-la-fois à défendre le Bosphore et la droite de la ligne. Le site, qui est à la tête du ravin opposé et qui par ses coupures se prêterait également bien à recevoir une redoute, appuierait la gauche de la ligne et défendrait en même temps le vallon du Barbycès. On pourrait hérisser ainsi de batteries tout le front de la ligne, et armer les batteries avec l'artillerie tirée du port. Ce front deviendrait alors inattaquable, et on serait réduit à le tourner par la gauche ou par le vallon du Barbycès : c'est donc vers la gauche de cette position qu'il faudrait s'étendre et occuper la tête des eaux pour gêner les mouvements d'un ennemi entreprenant. Il ne pourrait alors s'engager lui-même

dans le vallon du Barbycès ni défiler par les hauteurs au-delà du vallon, sans prêter le flanc ni sans risquer d'être coupé; et s'il poussait en avant, on pourrait l'enfermer dans le vallon des Eaux-Douces, comme dans une souricière.

En profitant ainsi des positions avantageuses, situées entre le Bosphore et le Barbycès, on arrive jusqu'aux hauteurs qui sont au fond du port et qui forment une espèce de promontoire au confluent du Barbycès et du Cydaris, et de ces hauteurs on s'élève progressivement jusqu'à celles qui environnent le faubourg d'Eioub et qui sont couronnées par la colline de Topchilar: c'est là le point dominant et comme la clef de Constantinople. Il faudrait établir un camp retranché sur le plateau de cette colline, vers les casernes de Ramis-Tchiflik, et continuer ainsi jusqu'à la Propontide la *ligne* des retranchements. Cette ligne, en se prolongeant par la colline de Maltépé jusqu'au château des Sept-Tours, envelopperait Constantinople sur tout le front de la campagne.

On pourrait même, avec un camp retranché à Ramis-Tchiflik, défendre les dehors de Constantinople sur un rayon de plus de deux lieues, et embrasser la vaste esplanade située devant la ville, parce que la colline de Topchilar est le nœud de toutes les vallées qui s'ouvrent sur la mer, depuis le fond du port jusqu'à la pointe de San-Stéphano. Ce serait là le meilleur moyen de défendre cette capitale qui ne peut guère *être défendue* dans son enceinte.

Constantinople, réduite à son enceinte, a la forme d'un triangle, dont un côté est baigné par les eaux de la Propontide, un autre par celles du port et le

troisième est dominé sur le front de la campagne par un pli de terrain ou par un rideau de hauteurs qui vont s'abaisser, d'un côté vers le faubourg d'Eïoub au fond du port, et de l'autre vers le château des Sept-Tours sur la Propontide.

Constantinople n'a point d'ouvrages de fortification extérieurs à son enceinte, à moins qu'on ne veuille regarder comme tels le faubourg muré de Galata, situé au-delà du port au-dessous de celui de Péra, et les ouvrages de campagne tracés à la hâte sur le plateau de Topchilar ou de Ramis-Tchiflik. Mais si on voulait donner à ces ouvrages plus de développement et les lier, d'un côté par les hauteurs de Péra au château de Roumili-Hissar sur le Bosphore, de l'autre par la colline de Maltépé au château des Sept-Tours sur la Propontide, on pourrait regarder cette vaste enceinte comme un camp retranché, dont Constantinople serait le réduit; et si on voulait encore agrandir cette enceinte, en la prolongeant vers le nord jusqu'à la crête des montagnes qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de la Propontide; si on voulait y renfermer vers l'est les deux bassins du Cydaris et du Barbycès jusqu'au château de Roumili-Kavac sur le Bosphore, vers l'ouest toute la plaine de Daoud-Pacha jusqu'à la pointe de San-Stéphano sur la Propontide, on pourrait défendre les dehors de Constantinople sur un rayon de quatre à cinq lieues contre une armée qui viendrait par terre d'Andrinople ou contre toute autre qui aurait débarqué sur le littoral de la Propontide ou sur celui de la mer Noire, et l'on pourrait manœuvrer dans cette vaste enceinte avec une armée formée des débris de toutes les autres, sans crainte d'y être affamé, parce que l'on

conserverait toutes ses communications libres avec la côte d'Asie. Ce serait là le refuge le plus sûr pour des armées battues et surtout pour une armée qui, refoulée des plaines d'Andrinople jusque sous les murs de Constantinople, voudrait encore tenter la fortune des armes, avant de passer en Asie.

Cette ligne défensive n'a d'autre inconvénient que celui de son étendue; mais elle offre cet avantage que l'on y rétrograderait sans danger, en occupant successivement les positions intermédiaires comprises dans sa vaste enceinte, et en se retirant enfin sur le plateau de Ramis-Tchiflik; d'où l'on pourrait pivoter par les hauteurs de Péra jusqu'au château de Roumili-Hissar sur le Bosphore, ou par celles de Maltépé jusqu'au château des Sept-Tours sur la Propontide, pour se porter rapidement sur les points les plus menacés et arrêter l'ennemi sur toute la circonférence d'un arc dont on occuperait la corde.

Il serait très-difficile, il est vrai, de défendre la partie orientale de cette ligne, si l'ennemi avait une fois pénétré dans le bassin du Barbycès ou dans celui du Cydaris; mais on pourrait en défendre avec énergie la partie occidentale, qui forme un immense glacis devant Constantinople, si on voulait y élever quelques fortifications passagères, auxquelles la nature du terrain se prêterait aisément. Le pourtour de toute cette ligne est marqué par un rideau de hauteurs qui part du fond du port, au-dessus du village d'Eïoub, et se dirige par les collines de Topchilar et de Maltépé sur le château des Sept-Tours, en se rapprochant graduellement de l'enceinte de Constantinople. A 300 toises en avant de ce rideau, on en voit un second qui

enveloppe le premier. Le vallon, compris entre les deux rideaux, n'offre que quelques misérables villages, comme ceux de Litros et de Daoud-Pacha. Le terrain, coupé par des mares d'eau et par des tertres artificiels, est sillonné par des chaussées partant des portes de la ville ou par des sentiers parallèles à son enceinte, et des cimetières turks occupent presque tous les intervalles vides. Ce terrain est ainsi très-haché, et rien ne serait plus aisé que de le disputer à l'ennemi, si on voulait occuper les points culminants des deux rideaux avec quelques redoutes disposées en échiquier et se flanquant mutuellement. C'est le moyen le plus simple de couvrir Constantinople de ce côté, le plus vulnérable de tous. On pourrait ainsi défendre les dehors de cette capitale par trois lignes de retranchements : la première portée jusqu'à la crête des montagnes qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de la Propontide, et se prolongeant, d'un côté, jusqu'à l'entrée du Bosphore, et de l'autre, jusqu'à la pointe de San-Stéfano sur la Propontide : la seconde appuyée au plateau de Ramis-Tchiflik et enveloppant d'un côté le port et le faubourg de Péra, et de l'autre la plaine de Daoud-Pacha et le château des Sept-Tours : la troisième enfin circonscrite autour de l'enceinte de Constantinople. Une armée, destinée à défendre ces trois lignes, pourrait alors se replier successivement de l'une à l'autre jusqu'à la dernière, en appuyant sa droite au plateau de Ramis-Tchiflik, sa gauche aux Sept-Tours, son centre à la colline de Maltépé, et se retirer enfin sous la ville même, pour la défendre autour de son enceinte.

# CHAPITRE XI.

## De la défense de Constantinople autour de son enceinte.

Telle est la meilleure manière de défendre les dehors de Constantinople; mais si tous ces dehors étaient occupés par l'ennemi, il ne resterait plus d'autre ressource aux Turks que de défendre la ville sur le front de la campagne, le seul accessible à une armée de terre.

Il est aussi difficile d'investir Constantinople que d'investir Cadix, parce qu'elle est située comme Cadix sur une péninsule qui ne peut être embrassée que par une ligne de circonvallation de neuf à dix lieues de tour, et que l'on peut défendre les deux côtés de la péninsule ou le côté de la Propontide et celui du port avec des vaisseaux embossés sous ses murs. On ne pourrait donc l'investir que sur le troisième coté ou sur le front de la campagne: or, rien ne serait plus facile que de défendre ce front, en le circonscrivant à la colline de Maltépé et en l'appuyant vers le nord à la colline de Topchilar et vers le sud au château des Sept-Tours, parce qu'on ne pourrait alors l'attaquer, sans s'exposer à être pris en flanc de l'un ou de l'autre de ces points.

La ligne défensive, ainsi resserrée entre le fond du port et le château des Sept-Tours, n'aurait guère que 3,200 toises d'étendue, et elle pourrait être simplement composée d'ouvrages en terre ou de bastions détachés, se flanquant les uns les autres à la portée du mousquet et liés ensemble par des courtines en palissades, le tout enveloppé d'un fossé et de puits en avant, disposés en échiquier. Le terrain, dans tout le développement de la ligne, est nu et présente un glacis naturel, sur lequel on pourrait détruire l'ennemi, avant même qu'il fût parvenu à la première rangée des puits. Il faudrait que les bastions pussent contenir chacun 5 à 600 hommes et servir d'épaulement aux troupes du dehors, que l'on rangerait derrière leurs gorges, pour les lancer à propos sur les têtes des colonnes, qui auraient percé à-travers les courtines. Cette ligne aurait l'avantage de ne pouvoir être tournée, puisqu'elle s'appuyerait des deux côtés à la mer, et elle serait susceptible d'être si bien arrangée dans la disposition de ses parties, que l'ennemi, réduit à l'impossibilité de l'attaquer de vive force, serait contraint à l'assiéger en règle. Il ne faudrait guère que dix mille hommes pour la défendre, et il n'en faudrait pas davantage pour défendre chacune des deux autres lignes qui enveloppent, l'une le faubourg de Péra, l'autre celui de Scutari. On pourrait donc défendre Constantinople et même ses faubourgs avec les trente mille hommes qui forment ordinairement sa garnison et qui composent la garde impériale du sultan; et dans une ville de 600 mille habitants, où tous les Turks sont armigères, on pourrait lever aisément un corps mobile de dix mille

hommes, pour le porter sur les points les plus exposés.

On pourrait donc, même après la perte d'une ou de plusieurs batailles et malgré le succès d'un débarquement opéré sur les côtes voisines, défendre encore Constantinople autour de son enceinte et faire échouer sous ses murs les projets d'un ennemi qui croirait pouvoir l'emporter d'emblée. Les positions autour de cette ville sont si bien marquées par les accidents du terrain, elles sont si saillantes aux yeux, qu'il est impossible que les Turks même n'en reconnaissent pas l'importance, malgré leur ignorance dans l'art de la guerre. On dira peut-être qu'il serait honteux de s'enfermer dans des lignes avec une armée de trente mille hommes, renforcée par une population guerrière; mais il ne peut être honteux d'opposer les avantages du terrain à ceux de la discipline, et à la guerre le parti le plus sage est toujours le plus glorieux.

Ce plan de défense, ajoutera-t-on, est praticable sans doute avec une population que l'on peut nourrir aisément et qui n'a point d'inquiétude pour ses subsistances; mais comment faire vivre dans une ville ainsi resserrée et sur un terrain inculte une population aussi nombreuse, privée des convois de la mer Noire et de la Méditerranée, et qui ne reçoit de l'eau que par des aquéducs faciles à couper? Nous répondrons qu'on ne pourra jamais embrasser le pourtour d'une ligne de près de dix lieues de développement, comme on embrasse celui d'une forteresse isolée; que l'on peut aisément approvisionner Constantinople pour six mois par la côte voisine de l'Asie, l'abreuver pour trois avec les

citernes qu'elle renferme dans ses murs, et que quand même on parviendrait à couper les aquéducs, on ne pourrait jamais détourner entièrement les eaux, qui par leur pente naturelle tombent au fond du port.

Constantinople pourrait donc être défendue pendant quelque temps autour de son enceinte, même devant une armée qui serait arrivée sous ses murs inopinément; mais pour qu'elle pût l'être avec succès, il faudrait lier son système de défense à celui de l'Hellespont et du Bosphore, et même à celui de toute la Turkie. Examinons donc, avant de finir, quel est le meilleur système d'attaque et de défense de la Turkie en général.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

# LIVRE X.

## DU SYSTÈME D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE DE LA TURKIE EN GÉNÉRAL.

## CHAPITRE PREMIER.

### De la circonscription militaire de la Turkie.

On peut se représenter la Turkie sous la forme d'une grande ellipse, échancrée d'un côté par la mer Noire, de l'autre par la mer Égée, et coupée en deux par le Bosphore et l'Hellespont. Constantinople est au principal foyer de cette ellipse. En fixant une branche du compas sur ce point et en traçant de l'autre des cercles tout autour sur un rayon plus ou moins grand, on trouve au nord Silistrie vers les bouches du Danube, à l'est Trébizonde au fond de la mer Noire, à l'ouest Durazzo sur la côte occidentale de la Grèce, et au sud Rhodes qui lie la Grèce et l'Archipel à l'Asie-Mineure. Tous les pays, hors de ces cercles, sont excentriques à

la Turkie, et les Turks ne peuvent plus les défendre; mais ils peuvent défendre tous les autres. Les Turks ne peuvent pas être attaqués sur leurs frontières de l'est, en-deçà et au-delà de l'Euphrate, où ils sont environnés par des peuples rares et moins aguerris qu'eux, tels que les Arabes et les Persans; mais ils peuvent être attaqués par les Russes sur leurs frontières du nord, d'un côté sur l'Araxe et le Phase, de l'autre sur le Prouth et le Danube: ils peuvent être attaqués par les Autrichiens sur leurs frontières de l'ouest, d'un côté sur la Save, de l'autre sur l'Adriatique, et ils peuvent l'être par toutes les puissances maritimes de l'Europe sur leurs frontières du sud ou sur le littoral de la Méditerranée, parce que tout ce littoral est accessible à une armée de débarquement.

L'attaque au-delà de l'Euphrate, de l'Araxe et du Phase, celle au-delà du Danube et d'une ligne tirée de la Save à l'Adriatique, l'attaque à l'extrémité de la Grèce, en Morée, en Crète, en Chypre, en Égypte et même en Syrie, n'atteignent les Turks que sur les doigts; et quand on veut les frapper au cœur, il faut les attaquer sur le pourtour de l'ellipse. Parcourons donc sur tout ce pourtour les points d'attaque les plus sensibles.

L'attaque sur le Danube par terre et l'attaque par mer sur le Bosphore ou l'Hellespont sont sans contredit les plus sensibles, parce qu'elles sont les plus directes; mais on peut les parer, en fermant hermétiquement les deux détroits et en défendant les passes du Balkan. Il faut donc chercher d'autres attaques moins directes et presque aussi sensibles: or ces attaques

sont dans le golfe de Thessalonique en Europe, et dans celui d'Alexandrète en Asie.

L'attaque sur la côte occidentale de la Grèce est sans doute la plus facile pour une armée qui part de la côte opposée de l'Italie, parce que cette armée n'a que le golfe Adriatique à traverser, et qu'elle peut le traverser sur des bateaux; mais une pareille attaque ne pourrait réussir, qu'autant qu'on serait maître des îles Ioniennes, ou du moins de l'une d'elles, comme de Zante ou de Corfou. L'attaque sur les autres parties de la Grèce, même les plus favorables à une descente, l'attaque sur les côtes de l'Asie-Mineure, même dans le golfe de Smyrne ou dans ceux de Macri et de Satalie, n'auraient aucun point d'appui solide, au lieu qu'il est aisé de se maintenir dans le golfe de Thessalonique ou dans celui d'Alexandrète, dès qu'on y est une fois établi : dans l'un, parce qu'on y coupe en deux la Turkie d'Europe, dans l'autre la Turkie d'Asie, et que l'on y opère contre elles avec les avantages d'une armée qui en aurait coupé deux autres.

La Macédoine est entourée d'un cordon de montagnes, qui se courbe comme un arc. Thessalonique occupe la corde de cet arc, et l'on peut se porter aisémant de ce point sur tous ceux de la circonférence pour en défendre l'accès à une armée qui voudrait y entrer, ou, si l'on veut soi-même en sortir, on peut presque toujours déboucher sans obstacle de la vallée de l'Axius dans celle du Strymon, de la vallée du Strymon dans celle du Mestus, et de la vallée du Mestus dans celle de l'Hèbre. La vallée de l'Hèbre, ou le grand bassin de la Thrace, n'est accessible que par les dé-

filés du mont Hémus, ou par ceux du mont Pangée. On ne peut guère, il est vrai, s'engager dans les premiers qu'autant que l'on est maître de la vallée du Danube; mais quand on est maître de celle du Strymon, on peut presque toujours franchir les seconds, mal défendus par la forteresse de la Cavale, et pénétrer dans la Thrace, en suivant le littoral de la mer jusqu'aux bouches de l'Hèbre, vers Énos: d'où l'on va à Constantinople en tournant l'Hellespont et en côtoyant la Propontide, sans rencontrer d'autres obstacles que quelques villes murées, que l'on peut prendre d'emblée ou tourner. Poursuivis sur cette route, les Turks seraient forcés de se replier d'abord sur la ligne de l'Hèbre, puis derrière le Macron-Tichos ou long mur d'Anastase; et s'ils ne pouvaient se maintenir sur le plateau de Derkon, ni défendre les passages du grand et du petit Pont, ils n'auraient plus d'autre ressource que de se retirer enfin sous les murs de Constantinople. La marche de Thessalonique à Constantinople n'est guère que de cent lieues, et elle a cet avantage que l'on peut presque toujours s'y appuyer à la mer et s'y faire convoyer par une flotte.

L'attaque par Alexandrète coupe en deux la Turkie d'Asie, comme l'attaque par Thessalonique coupe en deux la Turkie d'Europe. Du fond du golfe d'Alexandrète au coude que fait l'Euphrate vers Samosate, il n'y a guère que trente lieues, et tout cet intervalle est rempli par le mont Amanus qui ferme la Syrie comme un rempart. Maître des débouchés de l'Amanus, on l'est de la tête de la Syrie; et quand on est maître de la tête de la Syrie, on peut s'élever en quelques marches sur le plateau de l'Asie-Mineure par les gorges

du mont Taurus ou en remontant les affluents de la rive droite de l'Euphrate.

Le plateau de l'Asie-Mineure, que le mont Taurus embrasse de ses différentes branches, est très-irrégulièrement découpé : à l'est et au sud, il est bordé par une terrasse, dont l'Euphrate et la Méditerranée baignent le pied : à l'ouest, il est déchiré par les profondes vallées du Méandre, du Caystre, de l'Hermus, de l'Hyllus et du Caïcus, et il décline au nord sur la Propontide et sur la mer Noire en une longue pente, sillonnée par le Rhyndacus, le Sangare, l'Halys et l'Iris. Les bordures plus ou moins larges du plateau sont toutes l'ouvrage des eaux qui, en descendant des montagnes, en ont détaché les terres végétales et les ont déposées sur le rivage de la mer : par cette disposition du terrain, il est aisé de voir que l'armée, maîtresse du plateau, l'est de toute la péninsule, puisqu'elle peut descendre avec les eaux sur tout son pourtour.

Tout ce pourtour était autrefois habité par les Grecs; mais quelle que fût leur supériorité sur les Barbares cantonnés dans les montagnes, jamais ils n'avaient pu en secouer le joug, parce qu'ils avaient contre eux l'assiette du terrain. Alexandre, qui vint les affranchir, cerna le plateau, avant d'y monter ; et les historiens, qui ont fait entendre qu'il côtoya le rivage pour donner la main à sa flotte, n'ont deviné qu'un des motifs de son long détour. Il voulut être maître de toutes les issues de la citadelle avant de l'attaquer, et ce ne fut qu'à Gordium que le sort de l'Asie-Mineure fut décidé : en sorte que ces historiens, en croyant ne faire qu'une allégorie, ont exprimé une vérité.

Pour défendre l'Asie-Mineure on ne peut pas compter aujourd'hui sur ses places fortes, parce que la plupart de celles qui existaient autrefois n'existent plus. Tokat, Sivas et Césarée, qui ferment à l'est les vallées de l'Iris, de l'Halys et du Mélas : Tarsous, Sélefkeh, Sélinonte, Satalie et Macri, qui ouvrent les vallées de la côte méridionale : Halicarnasse, Magnésie, Tralles, Éphèse, Smyrne, Sardes et Pergame, qui ouvrent celles de la côte occidentale : Brousse, Nicée, Héraclée, Amasra, Sinope et Amasie, qui ouvrent celles de la côte septentrionale, sont toutes des places ruinées ou demantelées. Les trois seules qui aient été conservées, Koutayeh, Angora et Koniah, sont situées dans l'intérieur des terres, et elles sont devenues à peu près inutiles, parce qu'on peut les tourner ou les masquer. On ne pourrait donc plus défendre aujourd'hui l'Asie-Mineure qu'avec une armée ; mais pour la défendre avec une armée, il faudrait profiter des avantages du terrain et occuper successivement les trois principales positions qui couvrent la péninsule de l'est à l'ouest, sur la route de Diarbékir à Constantinople.

La première de ces positions est au pied du mont Argée, à la tête de la vallée du Mélas, entre les deux principales branches de l'Halys, la seconde au pied du mont Dindymène entre les deux principales branches du Sangare, le Thymbrius et le Gallus, et la troisième au pied du mont Olympe entre le Gallus et le Rhyndacus. Césarée occupe le front de la première, Koutayeh celui de la seconde et Brousse le front de la troisième. Il faudrait fortifier ces trois positions, y établir en temps de guerre des camps retranchés et se replier successivement de l'une à l'autre, et si elles

avaient été forcées ou tournées toutes les trois, se retirer sur Nicée derrière la ligne du lac Ascanius et enfin sur Nicomédie derrière l'isthme de la presqu'île Astacénienne, pour couvrir cet angle de terre qui borde le Bosphore à l'est, comme l'angle de terre enfermé jadis dans le Macron-Tichos le borde à l'ouest.

La Macédoine et la Thrace pourraient être défendues avec la même opiniâtreté que l'Asie-Mineure; et comme les routes y sont plus rares, à cause de l'aspérité du terrain, et les défilés encore plus difficiles à franchir ou à tourner, il faudrait moins de troupes pour défendre ces deux provinces. Thessalonique n'est point tenable dans son état actuel, parce qu'elle est dominée par le mont Kourtiach, auquel elle est adossée; mais on pourrait la bâtir sur le cap, placé devant sa rade, où était l'ancienne Œnia et où elle serait inattaquable sur les trois quarts de son pourtour. Cette ville n'a pas seulement une grande importance par sa position, elle en a une plus grande encore par son port; et ce port serait mieux défendu par une place assise sur le cap, que par celle qui l'est sur la montagne opposée. Il faudrait défendre ensuite les défilés qui débouchent de la plaine de Thessalonique dans la vallée du Strymon et de la vallée du Strymon dans la plaine de Philippes, ceux des monts Pangées qui ouvrent la vallée du Mestus et le littoral de la Thrace, et, si ces défilés étaient tournés ou forcés, se replier derrière l'Hèbre, et enfin derrière le Macron-Tichos ou la ligne retranchée de Sélivrie à Derkon, pour défendre pied à pied les approches du Bosphore. La ligne de Sélivrie couvre Constantinople du côté de l'Europe, comme celle de Nicomédie la couvre du côté de l'Asie.

La ville de Constantinople, merveilleusement située pour une ville de commerce, l'est mal pour la capitale d'un empire, réduit aujourd'hui à se défendre contre tous les autres, parce qu'elle est par mer d'un abord trop facile. Une flotte audacieuse, portée sur les ailes des vents, peut forcer l'entrée du Bosphore ou celle de l'Hellespont et se présenter jusque sous les murs du séraï, avant même que l'on puisse être informé de son approche. Les trois péninsules de la Grèce, de l'Italie et de l'Espagne sont les trois contrées le mieux circonscrites du continent de l'Europe, parce qu'elles en sont séparées toutes les trois par une chaîne de montagnes difficile à franchir; mais ces contrées ne peuvent jouir de tous les avantages de leur circonscription que par l'heureux emplacement de leurs capitales. Avant de se répandre au dehors, il faut être maître chez soi: or, on ne peut être maître d'un pays, qu'autant qu'on en occupe la tête; et voilà pourquoi les rois de Macédoine transférèrent leur siége à Philippopolis, quand ils voulurent être maîtres de toute la péninsule grecque; ceux de Lombardie à Milan, quand ils voulurent l'être de toute l'Italie; et si ceux d'Espagne eussent transféré le leur à Sarragosse, au lieu de l'établir à Madrid, il est vraisemblable qu'ils auraient plutôt occupé toute la péninsule Hispanique, ou du moins qu'ils l'auraient mieux défendue du côté de la France, par où elle a été si souvent envahie.

On peut juger par là quelle faute fit Constantin lorsqu'il transféra de Rome à Constantinople le siége de l'empire. Pour attaquer Rome, il fallait percer la triple chaîne des Alpes, du Pô et des Apennins, tandis que les Barbares, qui occupaient la vallée du Danube

et le pourtour du Pont-Euxin, n'avaient que la chaîne Mœsique à franchir, pour pénétrer jusqu'à Constantinople, et qu'ils pouvaient même se présenter sous les murs de cette ville avec une flotte, en forçant l'entrée du Bosphore. Quelque beau que soit le site de Constantinople, cette ville ne devrait donc pas être le siége d'un empire qui est sur son déclin, parce que sa perte pourrait entraîner celle de tout l'empire.

## CHAPITRE II.

### Des moyens d'attaque contre la Turkie et de ses moyens de résistance.

Le grand danger de la Turkie ne provient pas seulement de sa circonscription militaire et du mauvais état de ses défenses, il provient surtout de l'ambition des puissances européennes et en particulier des puissances limitrophes, parce que les nations fortes sont naturellement portées à s'agrandir aux dépens des nations faibles.

De toutes ces nations les plus fortes sans contredit sont la Russie, l'Autriche, la France et l'Angleterre; mais la France et l'Angleterre n'ont aucun intérêt prochain à attaquer la Turkie. La France ne pourrait

chercher dans ce pays qu'une colonie, qu'elle trouverait mieux et plus aisément sur la côte de Barbarie : l'Angleterre, surchargée de colonies, ne pourrait y trouver qu'un pont, pour passer dans l'Inde par l'Égypte; mais ce pont lui est inutile, tant qu'elle règnera sur l'Océan. La France et l'Angleterre ne peuvent donc avoir que des intérêts éloignés pour attaquer la Turkie, tandis que la Russie et l'Autriche peuvent en avoir de prochains.

La sagesse a beau conseiller aux nations d'améliorer leur existence, avant de songer à l'agrandir : jamais les nations n'écouteront les conseils de la sagesse, parce qu'elles sont gouvernées par des hommes, et que les hommes le sont eux-mêmes plutôt par leurs passions que par leur raison. Les Russes et les Autrichiens chercheront donc à s'agrandir, et ils chercheront à s'agrandir aux dépens des Turks, quand ils ne ne pourront plus s'agrandir aux dépens des autres nations.

La Russie, en partageant la Pologne avec l'Autriche et la Prusse, posa de sa main, sans s'en douter, une borne à son empire vers l'occident, parce qu'elle agrandit l'Allemagne et qu'elle se mit en contact direct avec les divers états allemands, qui réunis sont aussi forts qu'elle par leurs armées et plus forts par leurs progrès dans la civilisation.

La nature marqua elle-même vers le nord la frontière russe, en l'appuyant d'un côté au pôle du monde, et de l'autre en étendant devant elle le golfe de Bothnie. Les Russes ont bien pu conquérir sur les Suédois la Finlande; mais ils ne peuvent franchir la ligne de Tornéo à la mer du nord ou l'isthme de la Laponie,

parce qu'ils auraient autant de peine à conserver le pays qui est à l'ouest de cette ligne, que les Suédois en ont eu à conserver celui qui est à l'est. La Russie ne peut donc plus s'agrandir que du côté de la Turkie.

L'Autriche ne peut plus s'agrandir aussi que du même côté; car si elle tourne vers l'occident, elle voit les Alpes helvétiques s'élever devant elle comme un immense rempart, et, derrière les Alpes, la France qui ne lui permettrait pas de franchir impunément ce rempart : elle ne peut pas non plus franchir la double ligne qui la circonscrit au nord et dans laquelle elle est comme emprisonnée, d'un côté par l'Oder et la Prusse, et de l'autre par la Russie et la Vistule. Les Autrichiens sont donc forcés comme les Russes à s'agrandir aux dépens des Turks. Voyons donc quels sont les moyens d'attaque de la part des uns et quels sont les moyens de résistance de la part des autres.

L'Autriche a une population de 30 millions d'habitants, un revenu public de 4 à 500 millions de francs, et elle peut entretenir une armée régulière de 300 mille hommes au moins, qu'elle peut augmenter d'un quart avec ses régiments des frontières. La Russie a de son côté une population européenne d'environ 50 millions d'habitants, un revenu au moins égal à celui de l'Autriche [1], et elle peut entretenir une armée de 500 mille hommes, sans y comprendre ses milices innombrables de Cosaques et de Tartares, qui couvrent toutes ses frontières du sud et de l'est. Il est vrai que cette mo-

1. Il faut comprendre dans le revenu public de ces deux états les prestations en nature, qui sont plus ou moins considérables suivant les provinces.

narchie occupe un tiers de l'Europe et presque un quart de l'Asie, et qu'elle peut paraître faible en raison de son immense étendue; mais elle est adossée vers le nord au pôle du monde, environnée à l'est et au sud de peuples rares et de déserts, et elle n'a à se défendre que sur ses frontières de l'ouest, où elle est couverte par la ligne de la Douina et par celle du Borysthène.

L'Autriche sans doute n'est pas aussi bien circonscrite; mais si elle abandonnait d'un côté les pays au-delà des monts Carpathes, et de l'autre ceux au-delà des Alpes, pour se concentrer entre ces deux chaînes de montagnes dans le bassin du Danube, elle ne serait plus attaquable que par la vallée de l'Elbe, dont elle occupe la tête, et par celle du Danube, dont elle garde tous les débouchés.

On a vu comment la Turkie est circonscrite. La nature l'a découverte sur la plupart de ses frontières, et sur aucune l'art n'a suppléé à l'ouvrage de la nature. La Turkie ne peut donc tirer ses ressources que d'elle seule; et quand même elle aurait les mêmes moyens d'attaque et de résistance que ses ennemis, elle ne saurait pas les employer avec le même art, parce que son administration est plus imparfaite et son gouvernement moins éclairé.

La Turkie a une très-grande superficie; mais sa population est rare et dispersée; et si elle est presque aussi peuplée que l'Autriche, elle l'est beaucoup moins que la Russie, et elle est incontestablement moins civilisée que l'une ou l'autre.

La péninsule grecque, étendue même jusqu'à la chaîne Mœsique, a tout au plus 10 mille lieues carrées de superficie, la Bosnie 3 mille, la Servie 2 mille, la

Bulgarie 3 mille, la Valachie 3500, la Moldavie 2500, Crète et les autres îles de l'Archipel tout au plus mille: en tout la Turkie d'Europe n'a pas plus de 25 mille lieues carrées.

La Turkie d'Asie n'en a guère plus du double: savoir l'Asie-Mineure 24 mille, l'Arménie 8 mille, l'Assyrie 6 mille, la Mésopotamie 5 mille, la Babylonie 3 mille, la Syrie 4 mille, l'Asie tout entière 50 mille, sans y comprendre l'Égypte qui est située en Afrique et qui en a tout au plus 2 mille, en n'y comprenant que la vallée et le Delta du Nil. C'est là sans doute un vaste territoire; mais ce territoire est mal peuplé et mal cultivé.

Les îles de l'Archipel n'ont toutes réunies que 4 à 500 mille habitants, la péninsule grecque en a 5 millions au plus, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie environ trois millions, la Valachie et la Moldavie un peu plus de deux millions : en tout la Turkie d'Europe n'en a guère plus de dix millions. Il n'y en a guère plus de 15 dans la Turkie d'Asie et en Égypte : savoir huit millions dans l'Asie-Mineure, deux dans l'Arménie, un million et demi dans l'Assyrie, autant dans la Mésopotamie et la Babylonie, deux millions en Syrie et deux millions et demi en Égypte: en tout la Turkie, soit en Europe, soit en Asie, soit en Afrique, n'a guère plus de 25 millions d'habitants.

Un cinquième de cette population vit dans les villes, et le reste dans les campagnes. Dans les villes, les Musulmans sont mêlés avec les chrétiens; mais ils en sont presque partout séparés dans les campagnes, et nulle part ils ne sont confondus avec eux par les mœurs, par les croyances, ni même par le langage et

l'habillement : ce sont deux nations absolument distinctes, qui habitent le même pays. En Asie, les chrétiens ne forment qu'un quart de la population; mais en Europe les Musulmans eux-mêmes n'en forment qu'un tiers: en sorte qu'on peut compter dans tout l'empire environ 15 millions de Musulmans ou Turks, proprement dits, et 10 millions de chrétiens de différentes sectes, parmi lesquels les chrétiens du rit grec sont dominants. Les Turks exercent sur les chrétiens la plus odieuse tyrannie, et cette tyrannie est d'autant plus insupportable, que ce n'est pas un homme seul qui l'exerce sur plusieurs autres, mais un peuple tout entier qui l'exerce sur un autre peuple.

La Turkie d'Asie est parsemée de landes et n'a pas un sixième de sa superficie en culture: celle d'Europe n'en a pas le quart. Dans l'une et dans l'autre on ne voit que des terres vagues et des troupeaux errants. Les pâturages forment un tiers des produits agricoles, et le peuple turk, quoique placé depuis six siècles sur le plus beau sol de l'Europe et de l'Asie, semble à peine sorti de l'état pastoral. On dirait qu'il voyage toujours et qu'il n'est pas encore fixé.

Il serait difficile d'apprécier avec justesse la richesse ou le revenu général de la Turkie, parce qu'on manque dans ce pays de renseignements qu'on peut se procurer dans tous les autres. On ne peut donner ici que des approximations; mais quand on analyse, le mieux qu'on peut, les différentes branches de la richesse nationale, on trouve que le revenu territorial de la Turkie ne s'élève pas au-delà de trois milliards et demi de francs, et le revenu industriel et commercial au-delà de 5 à 600 millions. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le revenu

industriel ne forme pas plus du sixième du revenu territorial : ce qui ne doit pas surprendre, quand on considère qu'en Turkie tous les arts sont encore dans l'enfance, que le commerce intérieur est gêné par mille entraves et que le commerce extérieur est dans les mains des étrangers.

Le gouvernement prélève sur ce revenu environ 200 millions de francs en différentes taxes, et le sultan près de 100 millions en droits régaliens. Les taxes annuelles sont très-simples et très-clairement établies comme dans tous les gouvernements orientaux. Une portion déterminée des fruits de la terre, une taxe graduée sur les personnes suivant leur condition, un droit fixe sur les importations étrangères et sur le commerce extérieur, voilà les impôts établis de tout temps en Turkie; mais les taxes personnelles et individuelles n'ont jamais été établies que sur les chrétiens et les Juifs, et les Turks ont toujours regardé comme un privilége de leur religion d'en être affranchis. Voilà pourquoi le gouvernement a trouvé tant d'opposition dans le corps des oulémas et dans celui des janissaires, quand il a voulu établir la nouvelle taxe connue sous le nom de *nizam djédid*, destinée à entretenir un corps de nouvelles troupes, organisé à l'européenne, parce que ni les oulémas ni les janissaires n'ont pu souffrir l'idée d'être assimilés à des infidèles. Il a fallu toute l'énergie du sultan régnant, pour faire prévaloir cet impôt, et on n'a pu l'établir que par la destruction des janissaires.

La perception des impôts est presque partout mise en ferme, et le percepteur lève ordinairement par des moyens violents le double de ce qu'il verse dans le

trésor public; mais quand le percepteur par ses exactions s'est gonflé de sang et d'or, le prince le suce à son tour ou même le fait mourir, pour s'emparer plus aisément de ses dépouilles.

Le produit net des contributions est versé dans deux caisses séparées : l'une est le *miri* ou le trésor public de l'état, l'autre le *hasné* ou le trésor privé du sultan. Le miri reçoit la contribution territoriale, le *karatch* ou la contribution personnelle des chrétiens, et l'impôt sur les consommations et le commerce extérieur. La contribution territoriale produit annuellement environ 100 millions, le karatch 20 millions, les douanes 30 à 40 millions, la taxe sur les consommations, telles que boissons et comestibles, 40 à 50 millions. Le hasné reçoit tantôt plus et tantôt moins; mais on conjecture qu'il doit recevoir année moyenne environ 100 millions. Son reveuu se compose des tributs des provinces tributaires, telles que l'Égypte, la Valachie, la Moldavie, du produit des droits régaliens, de celui de la vente des emplois, des amendes et des présents d'usage, des successions des gens en place et des spoliations de tous les grands de l'empire, disgraciés ou mis à mort : l'or y arrive presque toujours avec le sang.

C'est une chose qui peut paraître singulière, que, dans un état despotique comme la Turkie, le trésor de l'état soit séparé de celui du prince; mais en Turkie toute la force du gouvernement repose sur l'armée; et le prince, tout puissant qu'il est, n'oserait toucher à la paie du soldat. Le sultan ne peut donc payer ses dépenses particulières qu'avec son trésor privé, et il est obligé de réserver l'argent du trésor public aux dépenses de l'armée.

Dans les états sagement gouvernés, la dépense personnelle du prince n'absorbe qu'une très-petite partie du revenu public: elle en absorbe en Turkie le tiers, et quelquefois la moitié. Il est vrai que le sultan fait souvent de son trésor des avances au trésor public; mais comme ces avances ne se font jamais que sous la forme de prêt, il a toujours le droit de s'en faire rembourser, et l'on ne doit pas classer parmi les revenus de l'état ceux d'un prince qui entretient une cour aussi dispendieuse qu'une armée. Le gouvernement turk est donc un gouvernement pauvre, quoique le prince puisse paraître riche, et il n'a pas dans sa richesse autant de moyens de force que l'Autriche et la Russie: il en a moins encore dans son armée. Mais avant de parler de l'armée turke, il est nécessaire de dire un mot de la forme du gouvernement.

---

## CHAPITRE III.

**Du gouvernement de la Turkie et de son armée, comparée à celles de la Russie et de l'Autriche.**

---

Le gouvernement de la Turkie est une monarchie absolue, mais non arbitraire, parce qu'il n'y a point de gouvernement arbitraire dans le monde. Celui de la Turkie est modéré par les lois du koran et par les

usages de la nation. Tous les agents du prince sont ses esclaves; mais les autres individus trouvent dans les coutumes nationales une garantie de leurs personnes et de leurs propriétés. Les *raïas* seuls ou les peuples conquis sont à la discrétion du peuple conquérant, et ils n'acquièrent les mêmes droits, qu'en embrassant la religion musulmane. Il n'y a de différence entre les Musulmans que celle qui existe entre l'homme libre et l'esclave; et le pouvoir du maître sur l'esclave est modéré en Turkie, comme dans tous les autres pays, par les lois religieuses qui reconnaissent partout que tous les hommes, enfants du même Dieu, sont égaux devant lui et qu'ils ont tous la même origine et la même destination.

Les villes en général ont une administration locale, composée de conseillers choisis par les habitants et présidée par un ou plusieurs magistrats nommés *ayans*, qui sont comme les *yeux* du peuple. Ce conseil municipal veille aux intérêts de la commune et les défend contre les agents du prince. Les villages, qui ne dépendent pas du territoire des villes voisines, ont aussi leur conseil communal, présidé par un officier municipal qui porte le nom de *soubachi* ou tout autre nom désignant sa primauté. Ici, comme dans tous les gouvernements absolus, la liberté s'est réfugiée dans les communes; mais il y a en Turkie, comme il y avait autrefois dans les autres contrées de l'Europe, beaucoup de villages et de hameaux qui ont été érigés en fiefs sous le nom de *ziamets* ou de *timars* et qui sont gouvernés par leurs seigneurs, d'après les usages de la féodalité. Ces fiefs ne diffèrent guère de ceux du reste de l'Europe que parce qu'ils sont viagers; mais il y

en a quelques-uns d'héréditaires, tels que les fiefs accordés aux premiers conquérants et dont les titulaires portent le nom de *Déré-Beys* ou seigneurs des vallées. Ces lieux sont ceux où les raïas jouissent de plus de sécurité, parce que leur seigneur est intéressé à leur conservation. Les districts et les provinces sont gouvernés par des agents du prince qui réunissent tous les pouvoirs, à l'exception du pouvoir judiciaire, et qui portent le nom de *Bey* et de *Pacha* à deux ou trois queues, suivant l'étendue et le degré de leur juridiction. Ces pachas commandent la force armée dans leurs pachaliks; mais cette force, rassemblée pour la guerre, est commandée par d'autres chefs, nommés *seraskers*, qui sont ordinairement des pachas, mais qui peuvent n'être que de simples généraux, auxquels on donne ordinairement le titre de chefs de Beys ou de *Beylerbeys*. Le nom de *Bey* ou d'*Aga* est celui que porte le seigneur d'un fief, ainsi que tout chef de la force armée, quand il n'a pas le titre de pacha.

L'armée turke était autrefois composée de 40 mille janissaires soldés, de 12 mille bostandgis, ou gardes à pied du sultan, de 18 mille spahis ou gardes à cheval, et de 10 mille topchis ou artilleurs, en tout de 80 mille hommes de troupes soldées et d'autant de milices féodales, principalement composées de *zaïms* et de *timariots*; mais comme la plupart des Musulmans se faisaient inscrire dans les *ortas* ou régiments des janissaires pour jouir de leurs priviléges, et que l'on enrôlait en temps de guerre autant de janissaires inscrits qu'il s'en présentait, que les provinces tributaires fournissaient chacune un contingent et que les pachas entretenaient à leur service un corps plus ou

moins nombreux de *delhis* ou volontaires, l'armée turke pouvait être alors aisément renforcée. Il était rare toutefois que cette armée fût portée dans les guerres ordinaires à plus de 200 mille hommes; et c'était seulement dans les guerres de religion, où l'on déployait le *sandjak-chérif*, ou l'étendard sacré, que l'on pouvait lever une armée de 3 à 400 mille hommes.

Depuis la destruction des janissaires, l'armée turke a été organisée à l'européenne, et elle doit être composée, d'après la nouvelle organisation, de 60 bataillons d'infanterie de ligne et de 8 bataillons d'infanterie légère de 1000 hommes chacun, de 20 bataillons d'artillerie de 600 hommes, ou de 12 mille artilleurs, de 6 mille mineurs ou sapeurs, de 20 mille cavaliers et de 6 mille hommes de la garde du sultan, moitié cavaliers, moitié fantassins : en tout de 112 mille hommes, que l'on pourra porter aisément à 200 mille, en y réunissant le corps des anciens spahis, qui est encore sur l'ancien pied, et les milices irrégulières recrutées dans les fiefs, ou fournies par les provinces tributaires. Mais le cadre des troupes régulières, ou des tacticiens proprement dits, n'est pas encore complet, et il ne le sera pas de long-temps. Il n'y a guère encore aujourd'hui de troupes exercées à l'européenne que 30 à 35 mille hommes au plus. Encore ces tacticiens ne sont-ils pas en état de paraître sur un champ de bataille avec avantage: ils ont désappris l'ancienne tactique, et ils ne sont pas encore assez familiarisés avec la nouvelle.

La marine turke n'est plus composée que de 8 à 10 vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, et d'un nombre proportionné de petits bâtiments, et l'on a formé, pour armer ces bâtiments, plusieurs cadres de mate-

lots, ou soldats de marine, qui ne sont point encore remplis et qui le seront difficilement, tant qu'on ne pourra pas y enrôler de Grecs; mais la marine turke est suppléée dans les guerres maritimes par celle d'Alger et des autres états Barbaresques.

Telle est la force présumée de l'armée turke, où l'on n'a point compris les garnisons des villes frontières, ordinairement composées de Musulmans de ces villes, auxquels on réunit quelques compagnies de topchis ou canonniers. Mais cette armée, quoique composée d'hommes très-courageux, est fort inférieure pour le nombre et encore plus pour la discipline à l'armée russe ou même à l'armée autrichienne; et quelle que soit l'activité du sultan régnant, l'armée turke ne pourra de long-temps être aussi bien disciplinée que ces dernières, parce que le gouvernement turk est moins éclairé que les gouvernements russe et autrichien. Les gouvernements absolus, comme le sont les trois gouvernements de la Turkie, de la Russie et de l'Autriche, quoiqu'à des degrés différents [1], font en général peu de progrès dans les arts et surtout dans

1. Il y a plusieurs sortes de monarchies absolues, les unes absolues dans leurs formes constitutives et dans leurs administrations, les autres absolues dans les formes et tempérées dans les administrations, soit civiles, soit judiciaires, comme le sont la Prusse et l'Autriche dans la plupart de leurs provinces, et même la Russie dans ses provinces allemandes. Ce sont ces monarchies que les Allemands nomment *autocraties*. Ces sortes de monarchies passent aisément et souvent sans secousse d'une forme à une autre, d'un gouvernement absolu à un gouvernement tempéré, parce qu'elles y sont préparées; tandis que les monarchies purement absolues ne peuvent pas quelquefois se limiter, malgré la meilleure volonté du prince, comme on le vit autrefois à Rome sous Trajan.

l'art de gouverner, le premier de tous et comme le résultat de tous les autres, parce que l'art de gouverner y est exercé par un petit nombre d'individus et en général par des courtisans, qui l'exercent ordinairement à leur profit et sont plus occupés de leur fortune que de celle de l'état; mais quand ces gouvernements sont en rapport avec des gouvernements plus éclairés, ils peuvent en emprunter des institutions plus ou moins utiles; et de là la supériorité des gouvernements de l'Autriche et de la Russie sur celui de la Turkie, qui est resté comme isolé dans un coin de l'Europe, sans aucun rapport avec les autres, tandis que le gouvernement autrichien par sa position au centre de l'Europe et le gouvernement russe par sa position sur la Baltique, ont toujours entretenu et entretiennent encore des relations continuelles avec les autres gouvernements européens.

L'armée turke a été sans doute améliorée par les dernières réformes; mais tant que le gouvernement turk ne se sera pas réformé lui-même ou n'aura pas réformé son administration, jamais cette armée ne pourra lutter contre celle de l'Autriche ni contre celle de la Russie, parce qu'elle sera moins bien disciplinée. L'instruction d'une armée peut être suppléée par celle de son général; et les gouvernements absolus peuvent avoir de bons généraux, et quand ils n'en ont pas, en emprunter aux autres gouvernements. Mais la discipline d'une armée tient à la bonté de l'administration, puisqu'elle en fait elle-même partie; et les gouvernements de la Russie et de l'Autriche, quoique absolus comme celui de la Turkie, ont cependant une administration mieux réglée, et surtout plus modérée. Le

gouvernement turk aura donc une armée moins bien disciplinée que les deux autres, tant qu'il n'aura pas lui-même réformé ou modéré son administration.

Le sultan régnant, qui a réformé l'armée turke, n'est encore parvenu, malgré tous ses efforts, qu'à bien organiser sa propre garde, recrutée dans le reste de l'armée; mais une garde impériale ou royale, qui est l'attribut nécessaire d'un gouvernement despotique, puisque le prince n'y règne que par la force, a dans les autres états un grand inconvénient qui n'est compensé par aucun avantage équivalent, c'est d'énerver le corps de l'armée, en réunissant dans une seule fraction ce qu'il y a de meilleur dans toutes les autres. Une telle garde ne peut être utile d'ailleurs, qu'autant qu'elle se recrute hors de l'armée et qu'elle n'est composée que d'un cadre de chaque arme pour servir de type aux autres cadres.

La cavalerie des Turks, et surtout celle des spahis, est l'élite de leur armée, parce qu'elle est également bien montée et bien armée. Le sabre courbe, ou cimeterre, est après la lance la meilleure arme que l'on puisse donner au cavalier, parce qu'il est par sa légèreté facile à manier, qu'il atteint de loin et qu'il coupe en sciant, au lieu que le sabre européen est trop lourd et ne coupe qu'en hachant; mais cette cavalerie n'est bonne que dans les combats partiels, et, dans les batailles rangées, elle ne pourrait pas soutenir le choc de la cavalerie européenne, parce qu'elle ne sait ni manœuvrer en ligne ni se mouvoir de concert. L'infanterie turke ne se bat bien que derrière des retranchements; et dès qu'elle a été une fois battue en rase campagne, elle ne sait plus se rallier. L'artillerie turke est encore

moins bonne que l'infanterie, parce qu'elle est mal outillée et composée de toutes sortes de calibres. Les Turks surchargent les canons pour en augmenter la portée, et ils les crêvent souvent ou manquent le but, parce qu'en augmentant la vitesse initiale, ils augmentent aussi la résistance du milieu qui fait plus ou moins dévier les boulets : ils emploient indistinctement toutes sortes de pièces et ils ne font encore presque aucun usage des obusiers qui suppléent aux pièces de campagne et qui peuvent quelquefois remplacer les mortiers.

Les Turks ne savent encore ni marcher, ni camper. Ils marchent presque toujours sur une seule colonne; et quand la tête de la colonne est repoussée, le désordre se met dans toute l'armée. Arrivent-ils au lieu du campement? la tente du général est placée au centre sur un tertre : puis, sans suivre aucun ordre, tout le monde se répand à l'entour. Quelques sentinelles, placées çà et là, s'asseyent sur leurs talons, fument et s'endorment : souvent on oublie de les relever, et on ne fait presque jamais de rondes. Rien n'est plus aisé que de surprendre un tel camp, et surtout de le forcer. Il suffit de l'attaquer sur les flancs ou sur les derrières, qui sont ses parties les plus faibles. Ce camp représente ordinairement un croissant renversé ou un demi-cercle convexe, dont l'artillerie occupe le front : il se trouve forcé, dès qu'il est tourné.

Les Turks n'ont presque pas de places fortes, dans le sens que nous attachons à ce mot; mais celles qu'ils ont, ils savent très-bien les défendre. Il y a deux manières de défendre une place forte. L'une consiste à se défendre derrière les ouvrages de la place, pour

suppléer par l'art au nombre : c'est la méthode ordinaire des Européens. L'autre, qui n'exclut pas la première, consiste principalement à ne se servir des ouvrages de la place que pour s'y retirer hors le temps du combat et à en sortir à propos pour détruire l'ennemi dans des combats partiels et dans des escarmouches : c'est la méthode préférée des Turks, et ce n'est pas la plus mauvaise [1]. Les Turks ne se défendent dans l'enceinte des places, que lorsqu'ils sont épuisés et qu'ils ne peuvent plus tenir la campagne. Alors, ils se bastinguent derrière leurs mauvais murs, dans les rues, dans les maisons, partout où ils trouvent un abri, et se retirent enfin dans leurs mosquées, qu'ils convertissent en citadelles. Leur résistance n'est pas toujours heureuse, mais elle est toujours longue et opiniâtre, et elle est due autant à leur courage qu'à la manière dont ils sont armés. Chaque Turk est pourvu d'une carabine, d'un sabre et d'une paire de pistolets; et quand le soldat européen monte à l'assaut avec son seul fusil à baïonnette, il ne peut pas lutter avec un ennemi, armé d'une manière aussi formidable. Aussi l'assaut d'une place turke est-il toujours très-meurtrier.

Les Turks n'ont presque point d'ingénieurs; car on ne peut appeler de ce nom quelques-uns de leurs officiers qui connaissent à peine le tracé de la fortifica-

---

1. C'est l'opinion du maréchal Gouvion Saint-Cyr, dans ses Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin : ouvrage plein, non de vaines théories, mais d'une instruction solide, et un des plus beaux monuments que l'on ait élevés à la gloire des armées françaises. On peut dire de l'auteur ce que l'on a dit de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit :* Il s'est aussi bien servi de sa plume que de son épée.

tion et quelques principes de trigonométrie rectiligne. La plupart de leurs forteresses ne sont que de simples enceintes, flanquées de tours ou simplement percées de meurtrières, et celles qui sont construites avec des bastions sont presque toutes l'ouvrage d'ingénieurs étrangers. Ils ne sont guère plus avancés dans la fortification de campagne : creuser un fossé et jeter les terres en dehors, opposer à l'artillerie ennemie des parapets en terre de quelques pieds d'épaisseur, ou se bastinguer derrière un mur ou dans un creux, est tout ce qu'ils savent faire.

Enfin les Turks n'ont presque point de généraux dans la véritable acception de ce mot, c'est-à-dire, de chefs qui soient capables de former un plan de campagne; et quand même ils en auraient quelqu'un, le plan de ce chef ne pourrait pas être exécuté, parce qu'il ne serait pas compris par les autres officiers, incapables par leur ignorance d'agir dans le dessein d'une disposition générale. La plupart d'entre eux ignorent jusqu'aux premiers éléments de la tactique et ils ne sauraient les apprendre, parce qu'ils ne connaissent presqu'aucun des arts de l'Europe. Chez eux l'ignorance est égale depuis le premier officier jusqu'au dernier soldat : ils ne savent ni s'arrêter dans l'attaque ni se rallier dans la retraite, et ils n'ont pour tout art qu'une aveugle témérité.

Cependant, quelque inférieures que soient les armées turkes aux armées européennes, il faut reconnaître qu'elles font très-bien la petite guerre et qu'il n'y a pas de meilleures troupes que celles des turks dans les combats partiels. L'espèce des soldats est excellente. Le Turk en général a toutes les qualités qu'exige le métier

de la guerre : il réunit la force à l'agilité, l'ardeur à la souplesse : il est intelligent, endurci à la fatigue et porté à la frugalité, jusqu'à se contenter d'un peu de riz ou de gruau : il dort au bivouac comme dans son lit : il se défend individuellement avec énergie : il faut, pour le vaincre, le hacher : il ne fait ni ne reçoit de quartier ; et s'il a la férocité du sauvage, il en a aussi l'intrépidité.

Les armées turkes ont naturellement de l'élan et on les enlève avec facilité. Il faut ordinairement plutôt contenir qu'exciter leur ardeur. Leur choc est irrésistible. Après la première décharge, les soldats turks mettent le fusil en bandoulière et se précipitent en masse sur l'ennemi, le sabre haut et les rangs pressés, tels qu'un troupeau de taureaux poursuivis par un animal féroce. Il faut, pour les vaincre, leur céder le terrain à mesure qu'ils avancent, ne s'en point laisser approcher, s'ouvrir devant eux, les prendre en flanc et les fouetter d'un feu irrégulier, mais soutenu. Si vous leur coupez la retraite, ils deviennent furieux, se jettent sur vous comme des sangliers et viennent expirer jusque sur vos baïonnettes ; on en a vu même qui les soulevaient de leurs mains ensanglantées, pour sabrer les jambes des ennemis.

La meilleure manière de les combattre est de se former devant eux en carré long ou en rectangle, les flancs courts pour donner moins de prise, les angles obtus et flanqués d'artillerie, la cavalerie au centre. On peut faire plusieurs carrés, échelonnés les uns avec les autres, la cavalerie dans les intervalles ; mais il ne faut pas les trop multiplier, pour ne pas les affaiblir. On peut même attaquer les Turks en carrés longs, en ployant

un bataillon sur les deux flancs. Des carrés d'un régiment de trois bataillons paraissent être la formation la plus naturelle. Le premier bataillon se forme sur six hommes de hauteur, le second coupé en deux couvre les deux flancs, et le troisième ferme le carré par derrière. Il en résulte un carré presqu'équilatéral, au milieu duquel on place les bagages. On peut au reste former les carrés plus ou moins grands et plus ou moins longs, parce que si un carré court offre moins de prise à l'ennemi, un carré long offre plus de feux sur son front. L'essentiel est d'employer toujours le même mode de formation, afin que le soldat l'exécute machinalement, parce que les Turks chargent si vite, que la moindre hésitation pourrait compromettre le régiment.

Quand on marche contre eux, il faut marcher sur plusieurs colonnes parallèles, les équipages dans les intervalles, afin de pouvoir aisément se former en carrés, si l'on vient à être attaqué. On l'est souvent à l'improviste, quand on traverse un pays fourré; et la cavalerie turke sort de tant d'endroits et arrive si vite, que l'on est surpris, si l'on n'est pas toujours prêt à la recevoir.

Cette cavalerie ne se bat guère mieux en ligne que l'infanterie, et il est rare qu'elle ose charger une ligne d'infanterie européenne; mais elle fait la petite guerre avec un instinct admirable. Quand elle ne peut percer en masse, elle se rompt par petits pelotons de 30 à 40 hommes, qui caracollent avec légèreté autour de l'armée ennemie et qui semblent plutôt vouloir la tâter que l'attaquer. Ainsi éparpillés et presque toujours en mouvement, les cavaliers turks évitent adroitement le

feu de l'ennemi et dirigent passablement bien le leur, parce qu'ils tirent toujours sur des objets réunis : ils montent en général des chevaux très-fins et les manient avec tant d'adresse, qu'ils les lancent ou les arrêtent à leur gré. Ces cavaliers font volte-face aussi bien que les anciens Scythes, et ils se retirent, en combattant, avec plus de vitesse, qu'on ne peut avancer sur eux. Figurez-vous un corps de cavalerie parthe, fuyant et poursuivant tour à tour les légions de Crassus, et vous aurez une idée de cette cavalerie, qui n'a point d'égale parmi la cavalerie légère de l'Europe.

On a vu cependant quelquefois la cavalerie turke, et surtout celle des spahis, se hasarder à charger en masse une ligne d'infanterie ennemie et se déployer devant elle, avec une sorte d'art, en éventail; mais alors rien n'est plus facile que de la vaincre: il suffit de s'ouvrir devant elle et de la recevoir au fond d'un entonnoir. La cavalerie turke n'est supérieure à celle de l'Europe que dans les combats partiels.

Cependant, telle est l'aptitude des Turks pour la guerre, telle est la supériorité de leur cavalerie légère et la bravoure personnelle de leurs soldats, fantassins et cavaliers, que l'on doit reconnaître que, si l'armée turke savait mieux profiter de ses avantages, il ne serait pas désormais aussi aisé de la vaincre que dans les dernières guerres. Il ne manque à cette armée que de l'instruction et de la discipline; et c'est pour cette raison seule qu'elle s'est toujours montrée si inférieure aux armées européennes dans les batailles rangées; mais quand une armée ne peut pas en combattre une autre avec la même tactique et les mêmes armes, elle doit employer une tactique et des armes

différentes, et faire la petite guerre, lorsqu'elle ne peut faire la grande. Les Turks ne doivent donc jamais combattre de front les armées européennes, mais se contenter d'agir sur leurs flancs ou sur leurs derrières, pour leur couper les communications : ils doivent en un mot les combattre isolément et en détail, pour les priver de tous les avantages que leur donne sur eux la discipline. Mais enfin, si les Turks ne veulent pas acquérir l'instruction qui leur manque, il faudra bien qu'ils succombent devant des armées aussi nombreuses et plus instruites que les leurs. Le fanatisme dans certains pays, et l'amour de la patrie dans d'autres, peuvent bien quelquefois suppléer à l'art; mais le premier de ces sentiments s'est beaucoup affaibli chez les Turks, et l'autre n'y existe pas encore, parce que sous un gouvernement despotique il n'y a point de patrie.

## CHAPITRE IV.

### De la supériorité militaire de la Russie et de l'Autriche sur la Turkie.

---

Les Russes et les Autrichiens n'ont pas seulement sur les Turks la supériorité du nombre et de la tactique, ils ont aussi celle des positions.

Quand les Russes étaient renfermés dans leurs vieilles

limites derrière le Borysthène et la Tauride, ils ne pouvaient agir en Europe contre les Turks que sur la ligne d'opération qui va du Borysthène au Niester et du Niester au Prouth et au Danube. Or cette ligne étant très-étendue, leurs guerres devaient toujours se concentrer entre ces fleuves, et elles étaient peu dangereuses pour les Turks; mais depuis que les Russes ont acquis la Tauride et se sont avancés sur le pourtour occidental de la mer Noire jusqu'au Prouth, ils peuvent descendre avec ce fleuve sur le Danube et marcher du Danube directement sur Constantinople le long de la mer Noire. Il est vrai que cette ligne d'opération offre des difficultés, parce qu'elle est défendue par la chaîne du Balkan; mais on peut franchir cette chaîne sur plusieurs points; et pendant que les Turks se défendent d'un côté, entrer par un autre. Bien que cette ligne ait encore plus de cent lieues d'étendue, il est certain que les Russes peuvent la franchir en une ou deux campagnes; mais il est également certain qu'ils n'auraient jamais tenté de la franchir ou qu'ils ne l'auraient tenté qu'avec de grands risques, avant qu'on leur eût cédé la Tauride et la Bessarabie, parce qu'ils auraient craint de voir leurs convois coupés et leurs soldats mutilés par la cavalerie tartare, parcourant les déserts placés entre les deux empires avec la rapidité de l'éclair et brûlant tout devant elle comme le feu du ciel, tandis qu'au moyen de leurs nouveaux établissements sur la mer Noire, ils peuvent aujourd'hui convoyer leur armée avec leur flotte, franchir le Balkan ou le tourner sur le littoral, et partir du golfe de Varna ou de celui de Bourgas, comme d'une des marches de leur empire.

La Turkie, en signant la cession de la Tauride, signa sans s'en douter sa propre ruine : elle perdit d'un seul coup une innombrable cavalerie légère, qui passa dans les camps de sa rivale; et en abandonnant à cette même rivale les ports de la Tauride et surtout celui de Sévastopole, elle lui abandonna l'empire de la mer Noire. La perte de la Tauride entraîna celle du Caucase, qui se trouva tourné à son extrémité occidentale, et la perte du Caucase entraîna celle de la Géorgie: or la perte de la Géorgie menace l'existence des Turks en Asie, comme celle de la Tauride la menace en Europe.

Tant que la Tauride et la Géorgie ont été indépendantes, la Turkie était défendue contre les Russes par le vaste bassin de la mer Noire, et à l'est, comme à l'ouest de cette mer, par les déserts qui d'un côté vont du Tanaïs au Kouban et au Caucase, et de l'autre du Borysthène au Niester et aux monts Carpathes : or cette barrière était très-difficile à franchir, et surtout à l'est, où elle est fermée par le Caucase comme par un rempart; mais depuis que les Russes sont maîtres de la Géorgie et qu'ils ont tourné le Caucase, ils occupent les points dominants de l'Arménie, et ils peuvent descendre de l'Arménie dans l'Asie-Mineure et pénétrer jusqu'au Bosphore en côtoyant la mer Noire, sans rencontrer d'autres obstacles que ceux de l'Iris, de l'Halys et du Sangare.

Les Russes ont donc acquis sur les Turks, dans la Tauride et la Géorgie, de grands avantages de position : les Autrichiens n'en ont pas acquis de moins grands dans la Dalmatie.

Les Autrichiens ne pouvaient autrefois attaquer les Turks que sur la ligne de la Save et du Danube : or

cette ligne, qui va de Gradiska à Semlin et de Semlin à Orsova, était plus favorable aux Turks qu'aux Autrichiens, et parce que les Turks en tournaient les extrémités par la Bosnie et par la Valachie, et parce qu'ils en occupaient le centre par Belgrade : elle leur était aussi plus favorable par son genre de courbure, qui ne permettait pas aux Autrichiens d'en attaquer le front, sans prêter les flancs et sans s'exposer à être coupés sur leurs derrières.

Mais depuis que l'Autriche est maîtresse de la Dalmatie, elle enveloppe de deux côtés la Bosnie qui, étant découverte, découvre à son tour l'Albanie : or l'attaque par la Bosnie est tout à l'avantage des Autrichiens, parce qu'ils occupent sur cette ligne les deux côtés du triangle, que leurs rivaux occupaient sur l'autre, et qu'en descendant avec l'Axius au fond du golfe Therméen, ils coupent en deux la Turkie européenne.

L'attaque par la Bosnie a encore cet avantage, qu'elle sépare tout d'un coup l'Albanie du reste de la Turkie : or l'Albanie est la province de l'empire qui fournit à la Turkie les meilleurs soldats. Les soldats albanais sont aux armées turkes ce que les soldats illyriens étaient aux armées romaines.

L'Albanie n'est pas seulement utile à la défense de la Turkie par sa population guerrière : elle l'est encore par sa position géographique et par ses montagnes qui couvrent la Turkie d'Europe, comme celles de l'Arménie couvrent la Turkie d'Asie. L'Arménie et l'Albanie sont les deux boulevards de l'empire othoman : or les Russes par la Géorgie et les Autrichiens par la Dalmatie dominent ces deux boulevards. La Turkie est

donc aujourd'hui menacée de devenir, comme la Pologne, la proie des Russes et des Autrichiens.

Quand on cherche aux Turks des défenseurs en Europe, on ne leur en trouve aucun, parce qu'aucun gouvernement n'est intéressé à défendre une nation qui n'entretient avec les autres aucun rapport politique et qui, ne cultivant pas ou cultivant mal son territoire, ne peut faire avec les autres peuples aucun échange avantageux.

Mais quand même quelques nations européennes s'intéresseraient aux Turks, deux seules pourraient les défendre, la France et l'Angleterre, l'une par une diversion continentale contre l'Autriche, l'autre par une diversion maritime contre la Russie, soit sur la mer Noire, soit même sur la Baltique. Or la France et l'Angleterre n'ont aucun intérêt particulier à défendre les Turks; et d'abord, elles n'ont aucun intérêt politique. La France et l'Angleterre sont sans doute intéressées à ce que la Turkie ne soit envahie ni par l'Autriche ni par la Russie, pour ne pas voir s'élever en Europe une nouvelle puissance maritime, qui par l'étendue de ses côtes menacerait toutes les autres: elles sont surtout intéressées à ce que la Turkie ne soit pas réunie à la Russie, afin que la Russie, qui menace déja l'Allemagne sur tout son front, ne puisse la tourner sur son flanc, et que l'empire russe, déja si prépondérant en Europe, n'y augmente encore sa prépondérance par sa réunion à l'empire othoman; mais on peut empêcher la réunion des deux empires, en les séparant l'un de l'autre, et on peut les séparer l'un de l'autre en coupant la ligne de continuité qui les unit, c'est-à-dire, en affranchissant sous un prince indépen-

dant, ou en donnant à l'Autriche, la Valachie et la Moldavie qui forment le nœud de cette ligne. On peut donc garantir le repos des nations en Europe, sans y garantir l'existence des Turks. La France et l'Angleterre n'ont donc point d'intérêt politique à défendre la Turkie.

Elles n'y ont pas non plus d'intérêt commercial, parce qu'on ne peut faire un commerce avantageux avec un pays qui se ruine. L'Angleterre d'ailleurs ne voudra jamais, pour défendre la Turkie contre les Russes, sacrifier le commerce de la Baltique qui est plus important pour elle que celui du Levant; et la France n'a aucun intérêt commercial à la défendre soit contre les Russes, soit contre les Autrichiens, parce que le commerce du Levant reviendra toujours à Marseille, quelle que soit la nation qui domine en Turkie. Ce ne sont pas, comme on l'a cru, les faveurs du gouvernement othoman qui nous ont donné le commerce de la Turkie, puisque ces faveurs nous étaient communes avec toutes les autres nations : c'est la situation de Marseille au principal débouché de la France, l'étendue de son marché, sa proximité de la Turkie, la bonté et la franchise de son port : or tous ces avantages sont inhérents à notre sol; et quels que soient les maîtres de la Turkie, il n'est pas en leur pouvoir de nous les ravir.

Avant la révolution, nous faisions en Levant un commerce de 70 millions de francs; et quoique ce commerce fût encore plus avantageux aux Turks qu'à nous-mêmes, nous tremblions que la moindre secousse, imprimée à la Turkie, ne vînt le détruire ou le déplacer. Voilà pourquoi notre diplomatie veillait alors

avec tant de sollicitude sur cet empire, pour en détourner les combinaisons de la politique européenne; mais depuis que dans la dernière guerre maritime l'Angleterre nous a ravi avec nos colonies le commerce du Levant, qu'elle se l'est approprié ou l'a dispersé dans d'autres mains, nous n'avons plus aucun intérêt commercial à défendre les Turks.

Nous ne pouvons pas d'ailleurs garantir seuls aux Turks leurs possessions actuelles, et nous ne devons pas les leur garantir de concert avec l'Angleterre, parce que plusieurs de ces possessions, au lieu d'augmenter leur puissance, ne font que l'affaiblir, en les obligeant à une défensive trop étendue et disproportionnée à leurs moyens.

Il ne faut pas se le dissimuler, l'Autriche dominera toujours dans la vallée du Danube, ou du moins dans le pays, compris entre le Danube et le Niester: elle en tient toutes les clefs, et elle y entre à son gré avec l'Aloût, le Sireth et le Prouth. Les Russes même ne peuvent pas s'aventurer à passer le Danube sans son aveu; et s'ils le tentaient, elle pourrait de concert avec les Turks les enfermer entre le Danube et le Balkan; mais les Turks ne peuvent pas défendre seuls contre les Russes ni contre les Autrichiens le pays au-delà du Danube.

La France et l'Angleterre ne doivent donc pas chercher à conserver aux Turks leurs provinces transdanubiennes, parce que l'occupation de ces provinces, au lieu d'augmenter leur puissance, ne fait que l'affaiblir: elles doivent même en accélérer le démembrement. Les Turks en se retirant, au nord de leur empire en-deçà du Danube, et au sud derrière l'isthme

de Suès, doubleraient leurs forces en les concentrant: c'est peut-être aujourd'hui le seul moyen qui leur reste de prévenir ou du moins de retarder leur chute. La Moldavie, la Valachie, l'Égypte ne sont plus pour eux que des domaines d'ostentation: ils ne peuvent plus les défendre, et la sagesse leur conseille d'abandonner une partie de leur bien, pour mieux conserver l'autre [1].

## CHAPITRE V.

### De l'alternative nécessaire d'une réforme ou d'un changement de domination en Turkie.

Quels que soient au reste les intérêts de la France et de l'Angleterre par rapport à la Turkie, ces intérêts peuvent varier; et une nation, qui veut se conserver, ne doit attendre son salut que d'elle-même. La Turkie n'est pas, comme la Chine, un état isolé dans un coin du monde, défendu par sa position seule et par les déserts qui l'entourent: elle est environnée des nations les plus puissantes et les plus guerrières de l'Europe, et elle ne peut se défendre contre

1. Le Traité d'Andrinople vient de changer le sort de la Valachie et de la Moldavie; mais il faudrait encore pour le repos de l'Europe que ces deux provinces fussent pleinement indépendantes et non *vassales*.

ces nations, qu'en augmentant ses propres forces : or elle n'a pour augmenter ses forces que deux moyens, ou de réformer son gouvernement ou de le changer.

Mais une nation ne peut pas changer brusquement la forme de son gouvernement, parce que cette forme doit être l'expression de ses mœurs et que les mœurs changent lentement. Les mœurs d'une nation reposent sur sa manière de vivre, sur ses coutumes, ses opinions, ses croyances et surtout sur sa religion.

La religion musulmane, fondée sur l'unité de Dieu, sur sa providence, sur l'immortalité de l'âme et sur une vie future, où chacun recevra le prix de ses bonnes ou de ses mauvaises actions dans celle-ci, enseigne tous les dogmes fondamentaux de la religion naturelle; et quoiqu'elle ait été surchargée de pratiques et de rites, dont quelques-uns ne peuvent convenir qu'au pays où elle est née, sa morale n'en a pas été essentiellement altérée, et elle n'est point incompatible avec les principes d'un gouvernement modéré. Elle ne l'est pas non plus, comme on le croit vulgairement, avec les liaisons politiques et commerciales des différentes nations entr'elles, quoiqu'il soit reconnu que la religion chrétienne par sa loi d'amour et de charité universelle soit plus favorable au développement de ces liaisons, si utiles au genre humain. Ce qui a corrompu le gouvernement othoman, ce n'est donc point sa religion; c'est l'abus qu'on en a fait en réunissant dans les mêmes mains le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Les sultans turks, en exerçant tout à la fois, à l'exemple des califes, ces deux pouvoirs, en ont abusé. Il faudrait les séparer l'un de l'autre, ou du moins séparer l'*imanat* ou le sacerdoce suprême du souverain pontificat, comme

ils furent autrefois séparés dans l'empire romain, et comme ils le sont aujourd'hui en Angleterre et en Russie; mais il ne serait pas aussi aisé aux Turks de changer leur manière de vivre et leurs mœurs, tant qu'ils croupiront dans leur ignorance et dans leurs préjugés, et qu'ils ne voudront pas adopter les arts et les lumières de l'Europe. On ne peut donc pas leur conseiller de changer brusquement leur gouvernement; mais on peut leur conseiller de l'améliorer.

Les sultans turks peuvent, comme tous les monarques absolus, améliorer leur gouvernement en modérant leur pouvoir, et modérer leur pouvoir en le réglant, non par des volontés transitoires, mais par des lois fixes: ils devraient garantir à tous leurs sujets les premiers de leurs droits, leur vie et leurs propriétés, abolir les confiscations, protéger l'agriculture, les manufactures et le commerce, établir autour d'eux un conseil permanent, dans les provinces et les communes des conseils provinciaux et communaux, donner à ces conseils le vote et la répartition de l'impôt, réprimer la vénalité des juges, la rapacité des gouverneurs, laisser à chaque individu les fruits de son travail, pour l'encourager à travailler, et ne donner les fonctions publiques que d'après des règles fixes, pour ne pas les donner à l'intrigue et à la faveur. En modérant ainsi leur pouvoir, ils le rendraient plus stable, et ils l'exerceraient eux-mêmes avec plus de facilité.

Leur conseiller d'améliorer leur système militaire, c'est leur conseiller de toucher à presque toutes les branches de leur administration, parce qu'on ne peut pas avoir une bonne armée sans un bon système de finances, ni un bon système de finances sans une bonne

administration; mais on peut leur conseiller d'adopter une meilleure méthode de recruter l'armée, des moyens plus simples de la nourrir, de l'armer et surtout de l'instruire et de la discipliner : ils pourraient établir des écoles militaires où l'on enseignât les premiers éléments de la guerre, des écoles d'exercice où l'on apprît le maniement des armes, des camps où l'on s'exerçât aux évolutions : cantonner les soldats sur les frontières, au lieu de leur abandonner le pillage des villes et des campagnes, créer des manufactures d'armes, des arsenaux, établir enfin un système de fortification et de défense, analogue à leur manière de combattre; et si ces améliorations n'étaient pas compatibles avec leurs institutions politiques, changer peu à peu ou modifier ces institutions.

Les institutions, qui sont à la fois politiques et religieuses, comme celles des Turks, constituent fortement la société; mais elles la laissent dans l'état où elles l'ont trouvée, parce qu'on ne peut pas les changer, sans changer la religion. Si la civilisation y est avancée, elles l'empêchent de rétrograder; mais si la civilisation y est imparfaite, elles l'empêchent aussi de se perfectionner : il faut donc séparer en Turkie les institutions religieuses des institutions politiques. Si les Turks continuent à les confondre, ils ne feront aucun progrès dans la civilisation, tandis que les chrétiens, qui ont une religion purement spirituelle, se perfectionneront sans cesse : or si les Turks restent stationnaires, tandis que les chrétiens se perfectionnent autour d'eux, il faudra bien qu'ils finissent par succomber. Le pouvoir absolu ne peut guère, il est vrai, se maintenir que par l'union ou du moins par l'alliance du pouvoir

politique avec le pouvoir religieux; mais c'est là son plus grand vice, parce qu'il opprime l'homme, non seulement dans sa vie publique, mais encore dans sa vie privée et jusque sur son lit de mort.

La civilisation est le résultat du perfectionnement de l'homme et de celui de la société. L'un est l'effet de l'autre; mais quand la société est plus perfectionnée que l'homme, comme dans les vieux états civilisés, conquis par des peuples barbares, il faut que ces peuples adoptent, comme les Tartares à la Chine, les mœurs de la société conquise, ou bien cette société dégénère, parce que les mœurs du peuple conquérant corrompent le gouvernement. C'est ce qui est arrivé à l'empire grec, conquis par les Turks. Cet empire avait conservé dans sa vieillesse les arts de la Grèce qui avaient civilisé Rome; et c'est avec ces arts que les Turks conquirent d'abord une partie de l'Europe, où la civilisation romaine s'était graduellement éteinte depuis l'invasion des Barbares du nord; mais ensuite, quand les arts de la Grèce eurent par la prise de Constantinople reflué vers l'Italie et qu'ils eurent pénétré de l'Italie jusqu'au cœur de l'Allemagne, les chrétiens d'Europe réagirent sur les Turks, parce que les premiers cultivèrent ces arts et que les autres les négligèrent. De là les progrès des uns et le déclin des autres, à dater de cette époque. Les chrétiens cultivèrent les arts de la Grèce et améliorèrent avec ces arts leurs institutions politiques, tandis que les Turks demeurèrent stationnaires : ce qui explique la différence actuelle de l'état social parmi les chrétiens et parmi les Musulmans; et si ceux-ci ne veulent pas se mettre au niveau des autres et qu'ils continuent de

lutter avec eux, il n'est pas difficile de prédire quel est celui des deux peuples qui demeurera vainqueur. Mais la lutte entre eux sera longue et sanglante, parce que les chrétiens trouveront des résistances partout, ici dans la nature du terrain, là dans celle de la population, et plus particulièrement encore dans l'étendue de l'empire.

La Turkie, comme tous les pays barbares, présente à une armée envahissante des obstacles naturels, presque aussi difficiles à surmonter que ceux que l'art peut créer dans des pays civilisés. Ces obstacles proviennent de la difficulté des chemins, de la rareté des villes et des subsistances, du défaut de police dans les campagnes et de la barbarie même des habitants qui, rentrant dans les bois à l'approche de l'ennemi, s'y cachent comme des bêtes fauves, et qui, ignorant le droit des gens, ne font point de quartier aux envahisseurs et n'en reçoivent point d'eux.

La Turkie d'Europe est peuplée de trois à quatre millions de Musulmans, presque tous armigères, et il serait plus difficile qu'on ne croit d'expulser cette population guerrière du sol qui la nourrit, pour la jeter sur les côtes de l'Asie-Mineure, où elle ne trouverait en abordant aucun moyen de subsistance. Il est probable que la plupart des Turks préféreraient de périr les armes à la main, plutôt que d'abandonner le pays où ils sont nés, et qu'ils s'y défendraient avec tout le courage du désespoir : ce serait une guerre d'extermination qu'il faudrait leur faire, et qui coûterait presque autant de sang aux vainqueurs qu'aux vaincus.

Les Turks trouveraient encore d'autres moyens de résistance dans l'étendue de leur empire. Il n'en est

pas des grands états, comme des petits. Un petit état se brise au moindre choc, et il est conquis, dès qu'il est envahi; mais un grand état se soutient par sa propre masse, et pour le soumettre, il ne suffit pas de l'envahir, il faut le mettre en lambeaux. La révolte qui éclate dans une province est comprimée dans une autre, et la conquête est toujours précédée ou suivie de l'anarchie et de la guerre civile; mais enfin, quelque résistance que les Turks pussent opposer aux chrétiens, cette résistance aurait un terme, et les Turks finiraient par être conquis ou démembrés, s'ils ne voulaient pas réformer leur gouvernement, parce que la barbarie ne peut suppléer à l'art.

Voyons donc quels pourraient être pour le reste de l'Europe les résultats d'une réforme ou d'un changement de domination en Turkie.

## CHAPITRE VI.

**Des résultats d'une réforme ou d'un changement de domination en Turkie, par rapport au reste de l'Europe.**

Il serait sans doute à desirer pour le repos de l'Europe et pour le bien de l'humanité que les Turks pussent se civiliser avec nos arts et adopter un gouvernement plus modéré, parce qu'ils pourraient entrer

dans le système politique de l'Europe et contribuer à maintenir l'équilibre européen.

La Turkie, dans son état actuel, ne ressemble à aucun autre pays : elle se trouve comme isolée dans un coin de l'Europe, sans alliés, sans amis, sans aucune de ces liaisons politiques qui peuvent améliorer l'existence des autres nations. Séparée de la grande famille des nations européennes par ses mœurs et ses croyances, autant que par le despotisme de son gouvernement, son existence politique ne trouve aucun appui au dehors, ni même aucune sympathie, et elle ne repose que sur la jalousie des autres gouvernements qui craignent tous de la voir conquise par un d'entre eux au préjudice de tous les autres.

La Russie, l'Autriche ont bien des gouvernements absolus comme la Turkie; mais ces gouvernements sont plus ou moins tempérés par les mœurs de leur nation et par leurs liaisons avec les autres gouvernements européens; ils respectent plus ou moins la vie et la propriété de leurs sujets : ils exilent bien quelquefois arbitrairement ceux qui leur déplaisent ou qui leur portent ombrage; mais rarement ils les font mourir ou confisquent leurs propriétés. Le gouvernement turk fait périr ses sujets, non seulement pour avoir leurs têtes, mais encore pour avoir leurs biens. En Russie et en Autriche le gouvernement est absolu, mais l'administration est modérée. En Turkie, tout est absolu, et le gouvernement et l'administration : la volonté du prince y décide seule de tout : les hommes et les impôts y sont levés sans consulter ni le peuple ni les grands, et les trésors de la nation y sont prodigués comme son sang.

La politique extérieure n'y est pas mieux réglée que l'administration intérieure. Les Turks ne font avec les autres peuples que des capitulations. La paix avec eux n'est qu'une trève. Le croissant, symbole de leur empire, doit dominer sur toute la terre : tous les peuples doivent le reconnaître ou lui payer tribut : ils semblent croire que le monde entier n'a été créé que pour eux, et que les infidèles ne l'ont été que pour leur service ou pour leurs plaisirs. Mais de tous les infidèles, ceux qu'ils haïssent le plus, ce sont les chrétiens, parce qu'ils les redoutent davantage. Au reste, leur politique extérieure est celle de tous les peuples qui ont soumis le pouvoir civil au pouvoir religieux, ou qui les ont confondus. Les Turks doivent donc séparer ces deux pouvoirs et modérer leur gouvernement ou du moins leur administration, pour se mettre de niveau avec les peuples voisins, et surtout avec les Russes et les Autrichiens : autrement, ils seront vaincus par eux, parce qu'ils leur sont inférieurs en population, en richesse et en autres éléments de la force militaire, et que, quand même ils seraient égaux à eux dans tous ces éléments, ils ne sauraient pas les employer avec le même art.

On peut donc prédire aux Turks, que, s'ils ne veulent pas se civiliser eux-mêmes et civiliser leur empire, leur empire sera civilisé malgré eux, que le mouvement imprimé à l'Europe ne s'arrêtera pas pour les laisser dans leur apathie, et qu'ils seront entraînés dans le tourbillon européen. On doit même leur prédire, dans leur intérêt comme dans celui de l'Europe, que s'ils ne veulent pas réformer eux-mêmes leur gouvernement, ils seront conquis par les Européens : or, s'ils

sont conquis, ou ils seront incorporés à l'état conquérant, ou ils seront reconstitués sous un ou plusieurs gouvernements particuliers. Arrêtons-nous donc encore un instant sur le résultat de ce changement, par rapport au reste de l'Europe.

La Turkie ne peut pas être réunie à l'Autriche sans déranger l'équilibre de l'Europe, et elle ne peut pas être réunie à la Russie sans le renverser. Il ne convient donc pas à l'Europe que la Turkie soit réunie ni à la Russie ni même à l'Autriche; et si les différentes nations européennes ne peuvent pas empêcher que l'une ou deux d'entre elles ne deviennent prépondérantes, elles sont toutes intéressées à ce que la prépondérance n'appartienne qu'aux nations les plus civilisées, afin que cette prépondérance soit utile à toutes les autres. Or l'Autriche et la Russie ne sont pas encore les nations les plus civilisées de l'Europe; et si elles veulent l'être un jour, le moyen le plus sûr pour elles de le devenir, c'est d'améliorer leur existence, avant de songer à l'agrandir.

La Russie surtout ne peut avoir aucun motif généreux de s'incorporer la Turkie, parce qu'elle ne saurait lui donner la liberté qu'elle n'a pas elle-même, ni la civilisation, qu'elle n'a encore que par emprunt: elle ne pourrait donc s'incorporer la Turkie, que pour augmenter sa force matérielle, et elle ne pourrait pas augmenter sa force matérielle, sans renverser la balance politique de l'Europe, qui penche déja trop de son côté.

La Russie, qui a son principal débouché dans la mer Noire, ne doit pas souffrir sans doute d'être emprisonnée dans cette mer, et elle doit vouloir en sortir

par l'issue que la nature lui a ménagée : elle doit donc vouloir le libre passage du Bosphore et de l'Hellespont ; mais elle ne doit pas le vouloir pour elle seule, parce que la nature l'a également ouvert à toutes les autres nations maritimes. Il serait sans doute à désirer que la clef de ce passage ne fût remise qu'à un petit état, parce qu'un petit état n'oserait le fermer à aucun autre ; mais il suffit que les principaux états de l'Europe le garantissent à tous, pour qu'il ne soit fermé à aucun.

L'Autriche, qui débouche aussi dans la mer Noire par le Danube, doit vouloir également que ce fleuve soit affranchi dans son cours inférieur ; mais elle ne doit pas vouloir pour elle seule le débouché du Danube, parce que d'autres états de l'Allemagne en ont autant besoin qu'elle. La navigation du Danube doit donc être libre, comme celle du Bosphore et de l'Hellespont. Toute l'Europe est donc intéressée à l'affranchissement de la Turkie, mais surtout l'Allemagne et l'Italie : l'Allemagne, qui deviendrait le centre du commerce de la mer Noire, si on affranchissait le Danube dans tout son cours et si on l'unissait au Rhin ; l'Italie, qui deviendrait le centre du commerce de la Méditerranée, si on affranchissait le Nil et si on l'unissait à la mer Rouge [1].

---

1. Le moyen le plus sûr et le plus prompt d'affranchir la Turkie serait une alliance désintéressée entre les grandes monarchies tempérées de l'Europe, parce que l'intérêt bien entendu de ces monarchies est d'être généreuses dans leur politique extérieure, tandis que les monarchies absolues peuvent avoir des intérêts particuliers d'agrandissement. Dans les monarchies

Que les Russes et même les Autrichiens conquièrent la Turkie pour l'affranchir, c'est le plus noble usage qu'ils puissent faire de leur supériorité militaire sur les Turks; mais ils ne peuvent la civiliser que de concert avec les autres nations de l'Europe, puisque leur intervention seule ne pourrait pas la civiliser. C'est l'intervention seule de l'Autriche en Allemagne qui a si long-temps retardé la civilisation des Allemands; et

---

absolues, où les grands seuls influent sur les délibérations du prince, plus l'état est grand, plus il y a d'impôts, à percevoir, et partant plus de places à rétribuer; et comme ce sont les grands ou les privilégiés qui obtiennent ces places pour eux ou pour leur famille, ils sont tous plus ou moins intéressés à ce que l'état s'agrandisse; mais dans les monarchies tempérées, où l'opinion publique est consultée et où le peuple influe par lui-même ou par ses délégués sur les délibérations du prince, comme le peuple paie toujours les conquêtes avec son sang ou son or, il perd souvent plus qu'il ne gagne à l'agrandissement de l'état, et il n'a jamais aucun intérêt à enrichir le trésor du prince aux dépens du sien. Les monarchies tempérées sont donc en général plus désintéressées dans leur politique; et quand elles font des conquêtes malgré les conseils de la sagesse, les peuples conquis obtiennent toujours d'elles, pour la perte de leur indépendance, quelque dédommagement, ou plus de liberté ou plus de civilisation; tandis que les monarchies absolues ne donnent rien en compensation, parce qu'elles ne peuvent donner ce qu'elles n'ont pas elles-mêmes, ou ce qu'elles n'ont que par emprunt. Il n'y a donc qu'une alliance désintéressée qui puisse affranchir la Turkie et la civiliser, et cette alliance n'est possible qu'entre les grandes monarchies tempérées. Ces monarchies doivent donc intervenir dans les affaires de la Turkie, pour n'y pas laisser intervenir seules les monarchies absolues. C'est dans ce sens que doit être dirigée la politique de l'Europe, si on veut parvenir sans secousse à régler les affaires de l'Orient.

c'est l'intervention seule de la Russie en Turkie qui retarderait la civilisation des Turks.

Rien ne serait plus aisé aux nations de l'Europe que d'affranchir la Turkie, il suffirait qu'elles le voulussent toutes de concert, et qu'aucune d'elles ne voulût la démembrer à son profit; mais il ne serait pas aussi aisé de lui donner un gouvernement libre, parce qu'il faudrait auparavant l'y préparer, en l'affranchissant peu à peu des vices du despotisme des empereurs grecs et des sultans turks. Or cet ouvrage ne peut être que lent et graduel, parce qu'on ne peut changer le gouvernement d'une nation qu'après avoir amélioré ses mœurs, et qu'on ne peut améliorer ses mœurs qu'avec de bonnes institutions. Il faudrait donc d'abord donner aux Turks de bonnes institutions; mais les Turks ne peuvent les recevoir que des nations les plus civilisées de l'Europe, puisque les autres ne les ont pas encore elles-mêmes, ou ne les ont que par emprunt. Il faut donc préparer la Turkie à recevoir la liberté, avant de la lui donner: autrement on la précipiterait dans l'anarchie, et l'anarchie, au lieu de hâter son développement, ne ferait que le retarder. C'est la faute que l'on a faite dans l'Amérique du Sud, en voulant lui donner tout à coup la liberté, comme à l'Amérique du Nord, sans faire attention que l'une n'était pas préparée comme l'autre à la recevoir; et c'est la faute que l'on renouvellerait en Turkie, si les nations les plus civilisées de l'Europe n'intervenaient dans son affranchissement [1].

---

1. On dira peut-être qu'aucune nation n'a le droit d'intervenir dans le gouvernement intérieur d'une autre. Non, sans

La meilleure manière d'affranchir la Turkie serait de la partager en plusieurs états indépendants, en favorisant dans chacun de ces états l'établissement de gouvernements particuliers, organisés à l'européenne ou du moins organisés avec des administrations municipales et provinciales, destinées à seconder et à modérer l'administration centrale. La Turkie seule forme aujourd'hui la partie orientale de l'empire romain, comme les divers états de l'Europe méridionale en formaient jadis la partie occidentale. Il faut donc que la première soit divisée, comme l'a été la seconde, si on veut la préparer à recevoir les mêmes formes de gouvernement. Les gouvernements ne se perfectionnent que dans les états bien circonscrits, parce que ce n'est que dans ces états qu'ils peuvent bien exercer leur action [1]. Il en est des états, comme de tous les établissements humains qui doivent être proportionnés aux moyens que l'on a de

---

doute, tant que ce gouvernement n'est pas hostile envers les autres; mais tous les gouvernements absolus, qui ne veulent pas se modérer, finissent toujours par devenir plus ou moins hostiles envers les nations voisines, quand ces nations veulent se civiliser, parce que les gouvernements absolus les arrêtent, ou du moins les retardent dans leur civilisation. L'histoire prouve qu'il a toujours existé et qu'il existera toujours des germes de guerre entre les nations progressives et les peuples rétrogrades ou stationnaires; et si on voulait en chercher les raisons, il ne serait pas difficile de les trouver.

1. La meilleure circonscription est la circonscription naturelle, telle que celle des grandes lignes tracées par la nature, comme les mers ou les hautes chaînes de montagnes. Les lignes des fleuves et des rivières sont plutôt des lignes d'union et de communication que des lignes de séparation. Cette doctrine a été exposée ailleurs dans la Théorie des Gouvernements.

les conserver et de les perfectionner. Les états trop petits sont trop difficiles à défendre, et les états trop grands trop difficiles à gouverner : les premiers pêchent par la pénurie des moyens, et les autres par la difficulté d'une bonne administration.

La péninsule de la Grèce et celle de l'Asie-Mineure sont naturellement bien circonscrites ; et la Syrie pourrait l'être bien, si on la circonscrivait vers le nord au mont Amanus, et si on l'étendait du nord au sud le long de la Méditerranée jusqu'à l'isthme de Suès. On a déja vu comment on pourrait circonscrire la Grèce, en n'y formant qu'un seul état, ou en la divisant en trois états fédérés entre eux : le premier circonscrit au nord par une ligne tirée du golfe Ambracique à l'embouchure du Pénée dans le golfe Therméen et comprenant tous les états du midi de la Grèce jusqu'à la Thessalie : le second s'étendant sur le littoral de la mer Ionienne et de l'Adriatique jusqu'au golfe de Cataro et comprenant l'Épire et l'Albanie; et le troisième, séparé du second par la chaîne grecque, s'étendant sur le littoral de la mer Égée et de la Propontide jusqu'à la mer Noire et comprenant la Macédoine et la Thrace; mais comme ce dernier état ne pourrait pas se défendre contre les Turks, vivant sous un gouvernement absolu, s'il n'était séparé d'eux que par l'Hellespont et le Bosphore, il faudrait également affranchir l'Asie-Mineure et la Syrie, ou du moins le littoral de la Méditerranée qui borde ces deux pays, parce que ce littoral est nécessaire au commerce de l'Europe. Il faudrait même coloniser l'Égypte et toute la côte de Barbarie, afin de rendre à la civilisation tout le pourtour de la Méditerranée.

Cette colonisation est devenue nécessaire aux besoins de l'Europe. L'Europe est aujourd'hui trop peuplée, et une partie de sa population ne peut plus trouver sa subsistance que sur la côte septentrionale de l'Afrique. La Barbarie lui offre ses grains, et l'Égypte peut lui fournir les mêmes productions que les Antilles. Au lieu d'aller fonder des colonies aux extrémités de la terre, les nations européennes feraient donc mieux d'en établir, pour ainsi dire, à leurs portes, et de chercher à ramener dans la Méditerranée le commerce de l'Inde, en lui rouvrant l'isthme de Suès. C'est autour de la Méditerranée que sont nés ou se sont perfectionnés tous les arts qui ont civilisé le monde: il faut donc, pour entretenir et augmenter la civilisation dans le monde, établir dans la Méditerranée le centre du commerce; et pour y établir le centre du commerce, il faut en coloniser tout le pourtour.

Mais il ne faut point imiter dans cette colonisation les peuples barbares, qui conquirent l'empire romain et qui établirent dans les pays conquis une hiérarchie féodale, pour soumettre le peuple vaincu au peuple vainqueur : c'est ce système d'invasion, qui amena le servage européen. Il ne faut pas non plus imiter les peuples modernes, qui ont conquis l'Amérique pour agrandir leur territoire et faire cultiver ce territoire par le peuple conquis au profit du peuple conquérant : c'est ce système de colonisation, qui a amené la destruction des indigènes en Amérique et qui y a introduit l'esclavage des noirs, pire encore que le servage européen. Il ne faut pas même imiter les peuples commerçants de l'Europe, qui n'ont voulu acquérir des colonies que pour s'en réserver le commerce au

n'y a pas en Europe assez d'états indépendants pour y contre-balancer la prépondérance des plus puissants. Il faut donc y augmenter le nombre des états indépendants.

Il n'y avait autrefois qu'une puissance prépondérante en Europe : c'était tour à tour la France ou l'Autriche; et quand l'une s'élevait sur l'horizon politique, l'autre en descendait. Il y a aujourd'hui deux puissances prépondérantes, l'une sur mer, l'autre sur terre, l'Angleterre et la Russie. Le système de l'équilibre est donc devenu double, si l'on peut ainsi parler; et les états, qui entrent dans l'un, ne peuvent pas entrer dans l'autre, ou du moins y apporter le même poids, parce qu'on ne peut pas être tout à la fois puissance maritime et puissance continentale, sans s'affaiblir. Il faut donc aujourd'hui former deux groupes différents, l'un contre l'Angleterre, l'autre contre la Russie; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il n'existe pas assez d'états maritimes en Europe pour balancer l'Angleterre, parce qu'au lieu de multiplier le nombre de ces états, on l'a réduit, et qu'après avoir affaibli la Hollande, la France et l'Espagne en les privant de leurs colonies, on a détruit Gênes et Venise. Il faut donc appeler la péninsule de la Grèce et celle de l'Asie-Mineure à l'appui de l'équilibre maritime de l'Europe, en attendant

---

et non sur les intérêts généraux des nations, sur des intérêts mobiles et changeants et non sur des intérêts fixes et permanents. La diplomatie, ou la science de la politique extérieure, est une science réelle, fondée sur la morale, comme la science de la politique intérieure; et ceux-là seuls, qui regardent la vertu comme une sottise, peuvent regarder la diplomatie comme une piperie.

que les États-Unis d'Amérique puissent seuls balancer la marine anglaise.

Il faut aussi multiplier sur le continent de l'Europe les états indépendants pour y balancer la prépondérance de la Russie; et puisqu'on ne peut la balancer avec l'Autriche et la Prusse seules, il faut reconstituer la Pologne et la Turkie. La prépondérance continentale de la Russie est encore bien plus dangereuse pour l'Europe que la prépondérance maritime de l'Angleterre, parce que si celle-ci peut y opprimer le commerce, l'autre peut y arrêter la civilisation ou du moins la retarder.

On ne peut pas empêcher qu'il n'y ait toujours en Europe quelques nations prépondérantes; mais on peut empêcher que ces nations n'abusent de leur prépondérance; et pour les empêcher d'en abuser, il faut grouper toutes les autres contre elles, ou du moins chercher à ôter la prépondérance aux nations les moins civilisées pour la donner aux plus civilisées, parce que celles-ci en abuseront moins que les autres, et que leurs conquêtes même pourront être utiles à toutes, en répandant au milieu d'elles, parmi les horreurs de la guerre, les bienfaits de la civilisation. C'est ce que firent autrefois les Romains dans l'Espagne et dans les Gaules, et c'est ce qu'ont fait de nos jours les Français en Espagne et en Italie.

La prépondérance est souvent plus onéreuse que profitable à la nation qui l'exerce, parce qu'elle l'expose à l'envie de toutes les autres; mais les nations éclairées et généreuses ne doivent pas la dédaigner, parce qu'elles peuvent l'exercer au profit du genre humain. Vivre, pour une nation, c'est exercer la su-

prématie dans le monde par les armes ou par les lettres : celles qui veulent briller dans l'histoire doivent donc chercher à obtenir une sorte de prééminence politique ou littéraire, mais ne l'exercer qu'en faveur des autres, et imiter l'exemple des Grecs et des Romains, qui ne conquirent les autres peuples que pour les civiliser. Les peuples barbares peuvent ravager le monde; mais ils ne peuvent pas le civiliser eux-mêmes. Il faut donc ôter la prépondérance aux nations les moins civilisées, ou, mieux encore, établir l'équilibre entre toutes, en groupant les petites contre les grandes et les grandes contre les prépondérantes.

L'équilibre des nations entre elles ne doit pas seulement avoir pour but de maintenir leur indépendance, mais encore la civilisation des unes contre la barbarie des autres, parce que sans civilisation elles ne pourraient ni les unes ni les autres se perfectionner. Ce qui perd en général les nations civilisées, c'est leur contact avec les peuples barbares, qui, après avoir pris d'elles les arts de la guerre, s'en servent contre elles : c'est ce qui perdit autrefois les Romains, lorsqu'ils se furent mis en contact avec les Goths sur le Danube, et avec les Francs sur le Rhin. Les peuples barbares sont plus propres à la guerre que les peuples civilisés, parce qu'ils sont plus robustes et plus accoutumés à un genre de vie qui les dispose sans cesse à l'action; et quand ils réunissent l'art à la force ou l'instruction des chefs à la vigueur des soldats, ils doivent vaincre les peuples plus civilisés qu'eux, qui n'ont pas de meilleures formes de gouvernement. De là la supériorité des Russes sur les Autrichiens et même sur les Prussiens, qui avec des administrations diffé-

rentes vivent d'ailleurs sous les mêmes formes de gouvernement, sous des monarchies absolues. Il faut donc renforcer l'Autriche et la Prusse pour balancer la Russie; et si on ne peut la balancer avec l'Autriche et la Prusse seules, il faut reconstituer la Pologne et la Turkie.

La Turkie a servi jadis de contre-poids à l'Autriche, et elle en a servi de nos jours à la Russie; mais elle ne pourrait plus en servir ni à l'une ni à l'autre, si elle était conquise ou démembrée au profit de l'une d'elles. Il faut donc qu'elle demeure, du moins dans son ensemble, indépendante de toutes deux; et pour qu'elle demeure indépendante, il faut qu'elle soit reconstituée au profit de toutes.

Il serait sans doute à desirer que la Turkie se reconstituât d'elle-même à l'exemple et avec le secours des autres nations européennes; mais si elle n'en a ni la force ni les moyens, il faut qu'elle soit reconstituée en plusieurs états indépendants par le concert de toutes, ou du moins des plus civilisées d'entre elles. On ne peut pas reconstituer la Turkie avec les chrétiens ni avec les Turks seuls, parce que les uns y sont presque aussi nombreux que les autres, et que l'on ne pourrait sans inhumanité transplanter violemment ni les uns ni les autres sur une terre étrangère. Il faut donc la reconstituer, s'il est possible, avec les chrétiens et les Turks unis entre eux sous les mêmes formes de gouvernement. Or on ne peut la reconstituer avec ces deux peuples, qu'en accordant à chacun d'eux les mêmes droits et en leur donnant les institutions européennes, les plus propres à les leur garantir. Que l'on donne donc à la Turkie les institutions européennes les

plus propres à la faire passer à une meilleure administration et d'une meilleure administration à une meilleure forme de gouvernement, et l'on trouvera sur le plus beau sol et sous le plus beau ciel de l'Europe, deux peuples également propres à être civilisés, l'un doué de tout l'esprit et de toute l'imagination des anciens Grecs, l'autre de toute la force et de toute la bravoure des peuples du nord, et auxquels il ne manque que de bonnes institutions civiles pour être unis ensemble sous les mêmes lois et s'élever, à la faveur de cette union, au rang des premières nations du monde : c'est le vœu de l'humanité.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER LIVRE.

# TABLE

## DU TOME SECOND.

### LIVRE VI.

#### DES FRONTIÈRES DE LA TURKIE ASIATIQUE.

## LIVRE VII.

### DE LA SYRIE.



## LIVRE VIII.

### DE L'ÉGYPTE.

## LIVRE IX.

### DES FRONTIÈRES MARITIMES DE LA TURKIE.

# LIVRE X.

## DU SYSTÈME D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE DE LA TURKIE EN GÉNÉRAL.



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

---

## AVIS AU RELIEUR.

Le relieur, qui voudra placer les cartes dans l'ouvrage, devra placer :

La planche 1... au commencement du livre 1, tome 1, page 11.
La planche 2... au commencement du livre 5, tome 1, p. 470.
La planche 3... au commencement du livre 6, tome 2, p. — 1.
La planche 4... au commencement du livre 8, tome 2, p. 377.
La planche 5... au chapitre 6 du livre 9, tome 2, p. 502.